

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX



TOME C
ANNÉE 2009

BU DE BORDEAUX



OBXL1016987

Revue publiée par la Société Archéologique de Bordeaux
concours de la Municipalité de Bordeaux,
conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine

PZ 192,7 / 009 - 100

Revue archéologique de Bordeaux

***tome C
année 2009***

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*



*Société Archéologique de Bordeaux
1 place Bardineau
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915*

Membre de l'association  *"Archéologie d'Aquitaine"*

*Conformément à la tradition,
la Société Archéologique de Bordeaux
ne prend sous sa responsabilité
ni les opinions émises
ni les analyses développées par les auteurs.*

*Elle interdit
toute reproduction totale ou partielle de documents
sans son autorisation écrite.*

Photographie de couverture :

Chapiteau roman provenant de la cathédrale Saint-André de Bordeaux,
Musée d'Aquitaine, n° 11 709 ,
oiseaux fantastiques.

Revue archéologique de Bordeaux tome IC, année 2008

Sommaire

Milagros Navarro Caballero

p. 7-31

*Le monument du mont Judaïque et les hommages à la gens
Augusta : réflexions sur l'urbanisme de Burdigala*

Une découverte majeure de l'archéologie bordelaise a eu lieu à la fin du XV^e siècle sur le mont Judaïque. Il s'agissait des restes sculptés et épigraphiques d'une série d'hommages à la famille impériale julio-claudienne. L'analyse de cette découverte presque ignorée de la recherche actuelle permet de revenir sur le rôle et sur l'urbanisme de Burdigala au début de l'Empire.

Milagros Navarro Caballero

The Ancient Group of Monuments on Mount Judaïque

Bordeaux archaeology made a major discovery on Mount Judaïque at the end of the 16th century: some sculptured and epigraphic remains in homage to the Julio-Claudian imperial family. Analyzing this discovery, almost ignored by contemporary research, is a way to re assess the role as well as the urban organisation and development of Burdigala at the beginning of the Empire.

Christian Gensbeitel

p. 33-51

*Les églises de Saint-Georges-de-Montagne
et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers
clochers romans dans l'ancienne Aquitaine*

Ces deux édifices, qui n'ont jamais fait l'objet d'une étude croisée, se manifestent avant tout à travers les silhouettes graciles de leurs clochers, dont l'allure singulière leur vaut une place à part dans le paysage de l'architecture romane de l'Ouest aquitain. Un certain nombre de points communs et d'indices – leur position latérale commune et leur nef traditionnelle en moellons, l'association systématique de la pierre de taille et du moellon selon un usage apparemment contemporain et hiérarchisé, le rapprochement du décor sculpté de Montagne avec celui de la façade de Saint-Savinien de Melle, le recours à certaines références antiques – permettent de confirmer et de préciser la phase de construction de ces deux monuments au tournant des XI^e et XII^e siècles. Leurs clochers, qui semblent s'inscrire dans le premier élan d'édification de tours campanaires dans l'architecture romane aquitaine, renvoient à des formes plus méridionales, sans pour autant se rattacher clairement à l'héritage du «premier art roman» des régions pyrénéennes, languedociennes ou provençales.

Christian Gensbeitel

*The Churches at St Georges de Montagne
and St Denis du Pin : the issue of the first
Romanesque Bell Towers in old Aquitaine.*

What is noteworthy about these two churches, which have never been the subject of a comparative study, is the slender outline of their bell towers whose particular appearance makes them stand out among Romanesque architecture in western Aquitaine. A series of clues and common points (the same lateral location, the traditional nave in quarry stones, the systematic combination of quarry and hewn stones following an apparently contemporary and structured practice, the similarity between the sculptured decoration in Montagne and that of the façade in Saint-Savinien de Melle as well as some references to Antiquity) enable us to confirm that these two monuments were built at the turn of the 11th century. Their bell towers, which seem to be part of the first wave of construction of bell towers in Romanesque architecture in Aquitaine, evoke more southern forms. However, there is no clear link between them and the legacy of the "first Romanesque art" found in the Pyrenees, the Languedoc or Provence.

Laetitia Bonne

p. 53-81

Les chapiteaux romans de la cathédrale Saint-André de Bordeaux conservés au musée d'Aquitaine

Les 53 chapiteaux romans de la cathédrale Saint-André conservés au Musée d'Aquitaine constituent un ensemble sculpté homogène découvert lors de la démolition du cloître gothique de la cathédrale entre 1865 et 1870. Ces sculptures sont les restes de la cathédrale romane en partie détruite et dont nous ne connaissons que peu de choses. Leur décor présente quelques corbeilles historiées (Philoxénie d'Abraham, Saintes femmes au Tombeau, scènes avec personnages masculins ou féminins et cavaliers mal identifiées) d'autres à décor végétal, animalier (oiseaux, animaux fantastiques etc...) ou géométrique.

L'analyse stylistique fait apparaître des liens étroits avec des édifices romans du second quart du XII^{ème} siècle de la Charente et de l'Angoumois voisins. La question de leur localisation originelle dans l'édifice reste non résolue : éventuelle façade sud ou chevet ?

Ces chapiteaux sont les témoins inestimables des liens étroits qui s'étaient créés entre Bordeaux et ses diocèses de l'Ouest Aquitain, Angoulême, Saintes, Poitiers. Enfin, ils sont d'une grande valeur pour la connaissance d'un art roman à Bordeaux aujourd'hui en grande partie disparu.

Jean-Bernard Marquette

p. 83-99

Les origines de la seigneurie des archevêques de Bordeaux à Pessac (1274-1308)

Contrairement à ce que l'on a pensé jusqu'à aujourd'hui Clément V ne fut jamais propriétaire du domaine de Pessac qui appartenait à son frère Gaillard de Got. C'est ce qui ressort de l'examen de deux actes extraits des *Regestes* de Clément V. D'autre part, en rapprochant les informations contenues dans l'un de ces documents d'un plan partiel de la paroisse de Pessac au XVIII^{ème} siècle il a été possible de reconstituer le plan du domaine au XIV^{ème} siècle, sans aucun doute l'un des plus anciens du Bordelais.

Contrary to what we had thought so far, Clément V never owned the estate of Pessac which belonged to his brother Gaillard de Got. This is the result from a study of two acts from the "Regesta"* of Clement V. What's more, comparing the information contained in one of these documents about a partial plan of the parish in Pessac in the 18th century has enabled us to recreate the plan of the estate in the 14th century, no doubt one of the oldest in the region around Bordeaux.

* *Papal Regesta are the copies, generally entered in special registry volumes, of the papal letters and official documents that are kept in the papal archives. The name is also used to indicate subsequent publications containing such documents, in chronological order, with summaries of their essential contents.*

Laetitia Bonne

The Romanesque Capitals of Saint André Cathedral in Bordeaux

The 53 Romanesque capitals of Saint André Cathedral kept at the Aquitaine Museum constitute a homogeneous group of sculptured elements. It was discovered during the destruction of the cathedral's Gothic cloister between 1865 and 1870. These sculptures are left from the Romanesque cathedral which was partly destroyed and which we do not know much about. These sculptured capitals show bells decorated with narrative scenes (Abraham's Hospitality, Holy Women at the grave, scenes with male or female characters and riders difficult to identify). Other bells are decorated with plants, animals (birds, mythological creatures...) or geometrical patterns.

A stylistic analysis reveals close links with some Romanesque edifices from the second quarter of the 12th century in the neighbouring Charente and around Angoulême. The question of where they were originally located inside the edifice remains unanswered: the south façade or the chevet are both possibilities.

These capitals are priceless testimonials to the close links created between Bordeaux and its dioceses in the west of Aquitaine, Angoulême, Saintes and Poitiers. Finally, they are of great worth in order better to know Romanesque art in Bordeaux which has today mostly disappeared.

Jean-Bernard Marquette

The Origins of the Seigneurie of the Bordeaux Archbishops in Pessac (1274-1308)

Catherine Hébrard-Salivas

p. 101-118

L'activité verrière au XVI^e siècle en Aquitaine

L'activité verrière en Aquitaine au XVI^e siècle est importante. Celle-ci a pu être évaluée à partir de découvertes archéologiques et du dépouillement de registres notariaux. Une première typo-chronologie de la vaisselle en verre a pu être établie. Elle a été faite à partir de plusieurs sites : château de l'Herm en Dordogne, le site de François Brugier à Baigneaux et le site de la place de l'église à La Teste du Buch en Gironde. A ces fouilles récentes ont été rajoutées des découvertes plus anciennes provenant des fouilles du château de Bonaguil et de la commanderie du Temple du Breuil en Lot-et-Garonne. Des verreries provenant de découvertes fortuites, actuellement conservées au Musée du Périgord dans la collection Maap (provenant du château de Bourdeilles, et de la maison Bertin à Périgueux,) ont été rajoutées dans cet inventaire. A la lecture des minutes notariales, il faut noter que la plupart de ces verreries ont pu être fabriquées en Aquitaine. Les verriers possèdent les matières premières et le savoir-faire nécessaire pour une fabrication de verrerie de qualité. Cette activité verrière montre aussi que l'Aquitaine a de nombreuses relations maritimes avec le nord de l'Europe et des liens commerciaux avec le sud (Toulouse et bordure méditerranéenne).

Catherine Hébrard-Salivas

Glass making in Aquitaine in the 14th century

Glass making in Aquitaine was an important activity in the 14th century. It has been assessed thanks to archaeological discoveries and after going through notarial records. It has been possible to establish a first typo-chronology of the glass tableware from several sites, namely Herm Castle in the Dordogne, François Brugier's site in Baigneaux and the one in the church square in La Teste du Buch in the Gironde. To these recent excavations one must add former discoveries coming from the excavation carried out at Bonaguil Castle and the commandery of Breuil Temple in Lot-et-Garonne.

Glass factories, (from Bourdeilles Castle and Bertin House in Périgueux) fortuitously discovered and now kept at the Périgord Museum in the Maap collection, have been added to this inventory. Reading these original notarial acts, it has to be said that most of the glass factories were indeed built in Aquitaine. The glass makers had the raw material and the necessary know-how to produce quality glass. This activity also shows that Aquitaine had many maritime relationships with the north of Europe as well as commercial links with the south (Toulouse and around the Mediterranean Sea).

Jean-Claude Huguet et Jean-Pierre Saignac

p. 119-141

Une architecture éphémère : les préparatifs pour l'entrée solennelle du duc de Mayenne à Bordeaux en 1618

Le 23 juin 1618, Louis XIII annonce aux jurats de Bordeaux qu'il envoie le duc de Mayenne, Henri de Lorraine, comme gouverneur et lieutenant général en Guyenne. Ce dernier fait son entrée à Bordeaux le 31 juillet 1618. C'est donc en l'espace d'un mois que les représentants de la cité organisent l'entrée du duc pour laquelle toute une architecture éphémère est programmée : un bateau de parade, un pont roulant pour qu'il débarque à pied sec de son bateau, des arcs aménagés sur les principaux points de son passage en ville. Le fonds documentaire provient des registres de la jurade et du notaire Bouhet, chez lequel plusieurs contrats définitifs ont été passés entre la jurade et les artisans. L'intérêt de cette étude est de montrer la capacité de la jurade et des artisans à travailler dans l'urgence pour créer l'illusion du faste, tel un décor de théâtre.

Jean-Claude Huguet et Jean-Pierre Saignac

A Short-Lived Architecture : Preparing the Solemn Arrival of the Duke of Mayenne in Bordeaux in 1618

On June 23rd 1618, Louis XIII announced to the jurats* of Bordeaux that he was appointing the Duke of Mayenne, Henri de Lorraine, as governor and Lieutenant-General in Guyenne. He arrived in Bordeaux on July 31st 1618. Thus, within a month, the representatives of the city managed to organize the duke's arrival which required the installation of a good deal of temporary structures: a ceremonial boat, a gangway for him to disembark without getting his feet wet, and arches erected at important points on his route through the city. The documentation comes from the records of the *Jurade and the notary Bouhet before whom several contracts were signed between the Jurade and the craftsmen. The interest of this study is to show how the Jurade and the craftsmen were able to work to short deadlines to create the illusion of splendour like a theatre set.

La « grande voie » qui devait traverser Bordeaux afin de rejoindre la gare Saint-Jean à la place de la Comédie ne fut jamais réalisée. Les nombreux projets étudiés par les municipalités, les architectes ou les particuliers de toutes sortes, sont ici présentés, de 1875 à 1905. L'un d'entre eux, le dernier, est particulièrement innovant par rapport aux travaux qui ont été réalisés à Bordeaux au XIX^e siècle, ou qui sont encore en cours d'achèvement dans les années 1900. F. R. Lapeyrère, architecte voyer parisien, propose en effet de percer une grande voie selon les idées en vogue alors dans la capitale. Mais, si son projet achoppe, il semble bien aussi faire échouer tous les autres. Il en résulte que le centre de Bordeaux a échappé à une modernisation radicale. Son centre ancien a donc été préservé. Décidément, cette ville n'a pas su s'adapter à la modernité de son temps.

The "Grand Voie" that was intended to go through Bordeaux to connect Saint Jean Station and the Place de la Comédie was never built. Here can be seen the many projects examined by the city councils, architects and all kinds of private individuals between 1875 and 1905. The most recent one is particularly innovative regarding the works that were carried out in Bordeaux in the 19th century or that were still under way in the 1900s. Indeed, F. R. Lapeyrère, a Parisian architect in charge of the road, trains and waterways network, suggested building a major thoroughfare following Paris fashion. However not only was his project unsuccessful but it also seems to have wrecked all the others. As a result the centre of Bordeaux escaped radical modernization, thus protecting its old town. Clearly, the city has not been able to adapt to modern times.

Notes et documents

Pierre Coudroy de Lille	<i>Vestiges de la chapelle des Feuillants de Bordeaux</i>	179-183
	The Convent of the Feuillants	
Jean-François Fournier	<i>Nouveaux éléments de la vie du sculpteur Jean Mahay (1647-1688)</i>	185-193
	Sculptor Jean Mahay	
Pierre Coudroy de Lille	<i>Le château Malleret au Pian</i>	195-200
	Malleret Castle in Pian	
Georges Dufillot	<i>Deux artistes : Prosper-François-Irénée Barrigue de Fontainieu et Adolphe Barrigue de Fontainieu</i>	201-210
	Two Artists: Prosper François Irénée and Adolphe Barrigues de Fontanieu	
	<i>L'archéologie girondine en 2008</i>	211-260
	<i>In memoriam Guy Lacoste Lagrange</i>	261
	<i>Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2009</i>	263-264
	<i>Cercle numismatique Bertrand-Andrieu</i>	
	<i>Procès-verbaux des séances de l'année 2009</i>	265-268



Revue Archéologique de Bordeaux, tome C, année 2009, p. 7-31

Le monument du mont Judaïque et les hommages à la gens Augusta : réflexions sur l'urbanisme de Burdigala

Milagros Navarro Caballero *

Cet article revient sur une découverte majeure de l'archéologie bordelaise : il s'agit d'une galerie de portraits de la famille impériale julio-claudienne trouvée sur le mont Judaïque à la fin du XVI^e siècle. Tous les éléments qui composaient ces monuments honorifiques y étaient représentés : d'une part, deux plaques épigraphiques presque complètes, avec les dédicaces à Drusus III et à l'empereur Claude, ainsi qu'un petit fragment d'une troisième, qui devaient occuper la face frontale des piédestaux ; d'autre part, trois statues iconiques plus grandes que nature (deux *togati* et une femme, très vite identifiée, probablement à tort, comme Messaline), qui étaient érigées sur ces bases. Si la plupart de ces restes ont disparu, les deux togats, conservés aujourd'hui au Musée d'Aquitaine, sont encore les témoignages d'une partie de l'ancienne Burdigala¹.

Ces hommages étaient presque ignorés de la recherche actuelle. Leur réhabilitation fait partie intégrante de la révision effectuée en collaboration étroite avec L. Maurin sur l'épigraphie romaine de Bordeaux Antique². Dans un article précédent³, j'ai analysé de façon détaillée les éléments qui composaient ces hommages, ainsi que les sources érudites qui permettaient de les connaître, malgré leur disparition actuelle. Si un rappel des aspects les plus remarquables reste indispensable, il s'agit maintenant d'insister sur le type de bâtiment où les bases et les statues étaient exposées, ce qui nous amène à revenir sur l'histoire et l'urbanisme de Burdigala, le chef-lieu de la cité de Bituriges Vivisques.

L'histoire d'une découverte, d'une conservation et d'une disparition

La découverte

La trouvaille sur le mont Judaïque a été décrite par Gabriel de Lurbe (?-1619), avocat à la cour de Bordeaux, devenu en 1572 procureur syndic de la Jurade, dans ses *Chroniques Bourdeloises*, plus précisément dans l'édition de l'année 1594⁴. Brièvement mentionnés dans le texte principal⁵, les objets exhumés sont publiés avec beaucoup de détails dans un petit fascicule intitulé *Discours sur les antiquités trouvées près le*

* Chercheur au CNRS, Institut Ausonius, CNRS-Université Bordeaux 3.
1. La plupart des auteurs semblent ignorer la conservation de deux statues masculines jusqu'à nous jours, au Musée d'Aquitaine.
2. Maurin & Navarro Caballero sous presse (*ILA Bordeaux*).
3. Navarro Caballero 2008.
4. Sur G. de Lurbe, sa personnalité, son oeuvre, voir Navarro Caballero 2008, 197-198.
5. De Lurbe 1594, f. 37 v^o ; 1619, 52 v^o et 53 r^o. Sous la rubrique correspondant à l'année 1594, de Lurbe écrit : « le vingt-uniesme Juillet au dit an furent trouvées dans un champ hors la ville près le prieuré Saint-Martin, le long de la Divise, trois grandes statues de marbre blanc, avec quelques inscriptions latines, et autres antiquités, comme il appert amplement par le discours sur ce fait, cy-après inséré ».

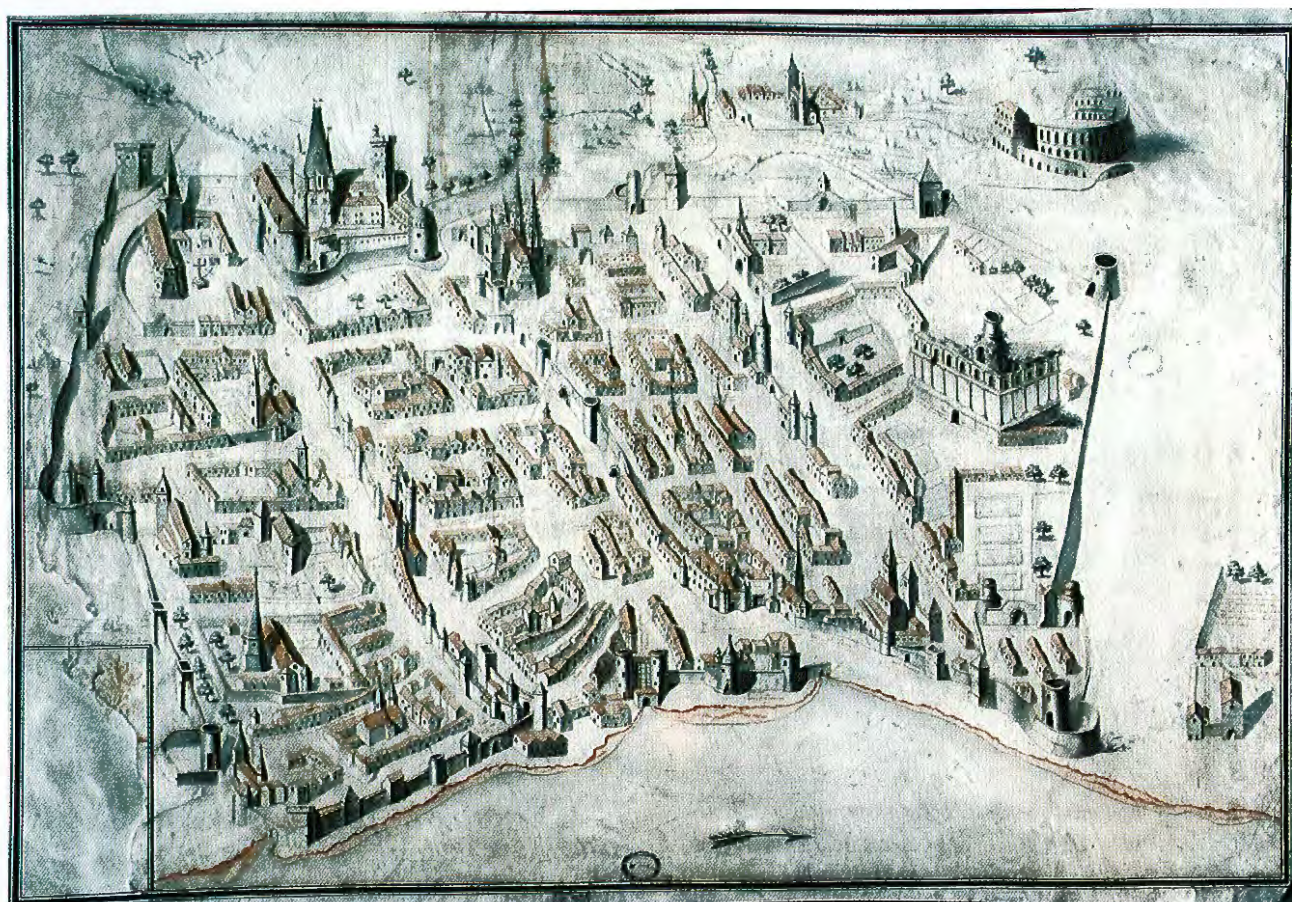


Fig. 1 a. - Copie d'une vue chorographique de Bordeaux conservée aux A.M.Bx, l'original pourrait dater, selon É. Jean-Courret, des années 1525-1535 (cl. B. Rakotomanga).

prieuré S. Martin en juillet 1594. Ce livret fut édité avec les *Chroniques Bourdeloises* dès l'édition française de 1594-1595⁶.

La découverte a eu lieu le mois de juillet de 1594⁷. Voici le témoignage de G. de Lurbe : « Le sieur de Donzeau, lieutenant particulier en la seneschaussée de Guyenne, faisant parmy des vieilles masures et murailles en un champ à luy appartenant hors la ville près le prieuré S. Martin, tirer de la pierre pour employer en bastiment, les manœuvres qu'il y avoit commis auroient le 21 dudit mois en bechant la terre trouvé dans icelle trois pieds [1 m environ] ou environ de profondeur deux grandes statues de marbre blanc⁸. Les travaux ont continué : « le 24. dudit mois auroient trouvé une autre statue d'homme de pareille estoffe et grandeur, sans teste & bras ».

Des inscriptions fragmentées ont été mises à jour dans cette même journée du 24 juillet 1594 : « avec nombre de pièces

6 La première partie, les *Chroniques Bourdeloises* portent la date de 1594 ; la seconde partie, le discours, celle de 1595 (rappelons cependant qu'il s'agit de la deuxième édition ; G. de Lurbe avait publié la première en latin, intitulé *Burdigalensium rerum chronicon*, à Bordeaux en 1590). Cette édition a été suivie d'éditions posthumes, complétées par différents auteurs bordelais. Dans l'édition de 1619-1620, la première partie, signée par G. de Lurbe, est datée de 1619 et le *Supplément des Chroniques de la Noble Ville & Cité de Bourdeaux* de Darnal en 1620, ajoute les années 1595-1619. Une quatrième édition voit le jour en 1672, dans laquelle un auteur inconnu, que l'on pense être Jean de Ponthelie, rédige les années 1620-1671 ; la cinquième et dernière version paraît en 1703 sous la responsabilité de M. Tillet, qui a rédigé les rubriques correspondant aux années 1692 à 1701.

7 Cette date a été remise en question, à tort, par P. Courteault dans son article de 1940 car il confond le témoignage de G. de Lurbe avec des témoignages antérieurs sur des vestiges à caractère monumental dans la même zone. Sur la question, Navarro Caballero 2008, 201. Ces témoignages seront pris en considération ultérieurement, au moment de parler de la typologie du bâtiment qui s'érigeait au début de l'Empire sur le mont Judaïque.

8 De Lurbe 1619, 61 r°.

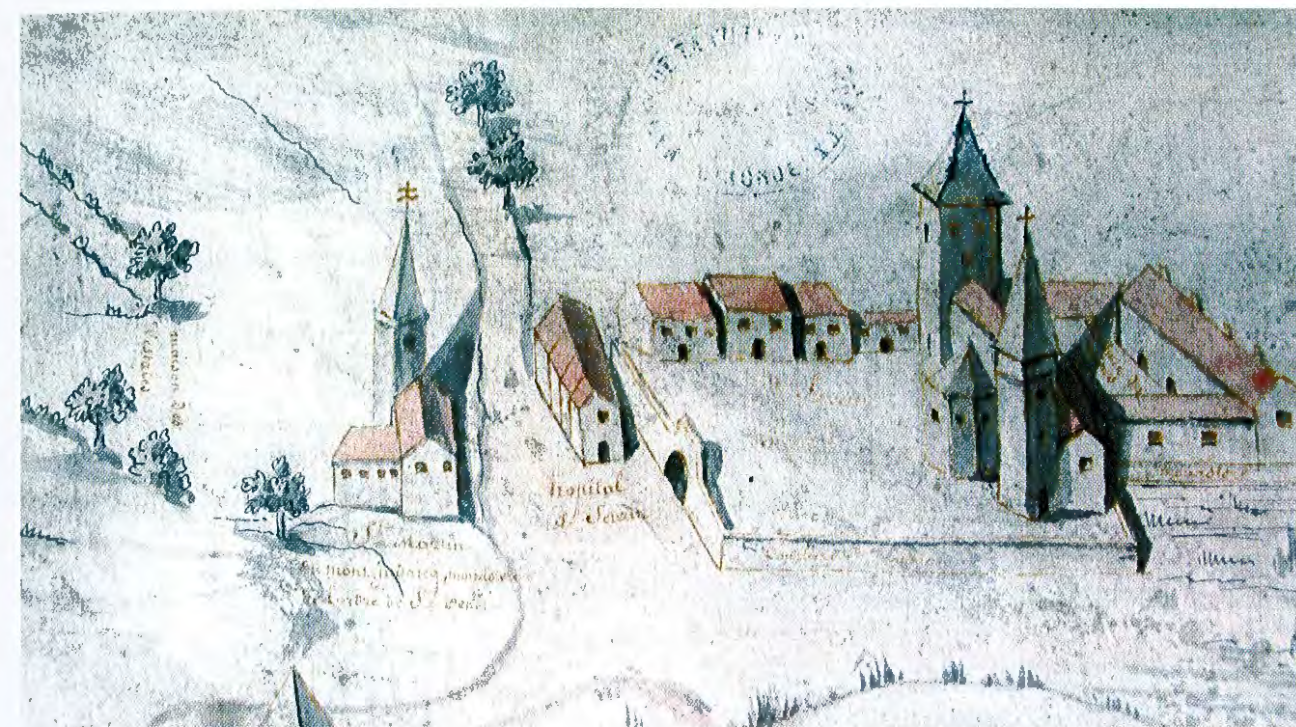


Fig. 1 b. - Détail de la vue chorographique précédente, Maison des Vestales (lecture et cliché É. Jean-Courret).

de marbre bien poly, contenant plusieurs inscriptions Latines à pièces rapportées⁹, c'est-à-dire, composées de plusieurs fragments, dont les deux principales, bien que fragmentaires, mesuraient deux pieds de largeur, c'est-à-dire environ 65 cm, et plus encore de longueur¹⁰. Il décrit et commente ensuite les textes qui étaient des dédicaces honorifiques aux membres de la *Domus Augusta* : après avoir pris « avis des gens doctes¹¹ », G. de Lurbe conclut que la première inscription était dédiée à Drusus l'Ancien. On sait aujourd'hui qu'il s'agissait d'une erreur, car le personnage honoré était en réalité Drusus III, deuxième fils de Germanicus et frère de Caligula¹². Par contre, la lecture de la seconde inscription, une dédicace à l'empereur Claude, est tout à fait correcte. Le troisième texte était probablement dédié à un fils de Germanicus.

Les inscriptions et les statues étaient accompagnées de fragments de céramiques (que de Lurbe décrit comme des morceaux issus d'un sol en mosaïque¹³), de restes de plomb¹⁴ et de plusieurs monnaies de Claude, « de Messaline¹⁵ », de Domitien, des Antonins, de Gordien, de Victorin, de Constantin et de Licinius¹⁶.

Mais G. de Lurbe a commis une erreur en ajoutant aux découvertes un faux (fig. 2 a et b) : « Mais ce qui est de

plus singulier, c'est une médaille de bronze représentant le cachet de Neron, avec le pourtrait du combat d'Apollon & Marsias, & punition d'iceluy. A l'entour de laquelle sont escrit ces mots, NERO CLAUDIVS. CAESAR. AVGVSTVS. GERMANICVS. P. MAX. TR. P. IMP. P.P.»¹⁷. À la suite de C. Jullian¹⁸, j'ai déjà eu l'occasion d'analyser la pièce¹⁸, aujourd'hui disparue, copie d'une cornaline que possédait

9. De Lurbe 1619, 61 r°.

10. De Lurbe 1619, 62 r°.

11. Voir infra, commentaire épigraphique.

12. « grande quantité de petites pièces de terre cuite de diverses couleurs », de Lurbe 1619, 61 r° ; Arrerac dit exactement que les tesselles étaient blanches et noires (1625a, 5 ; 1625 b, 230).

13. « des lopins de plomb fondu », de Lurbe 1619, 61 r°.

14. Plutôt qu'aux rarissimes didrachmes de Messaline frappées à Césarée de Cappadoce, on pensera à quelque légende mal lue au nom d'une Agrippine.

15. On sait par ailleurs que les Jurats ont fait collection de ces monnaies.

16. P. 61 à droite, à la fin de la description des objets trouvés à côté du prieuré Saint-Martin.

17. *IRB*, II, p. 250-252, qui part du travail de Molinier 1886, in-8°.

18. Navarro Caballero 2008, 200-201.

LE CACHET DE NÉRON.



Fig. 2. - Le cachet de Néron et ses parallèles.
2.a. Le cachet publié par G. de Lurbe.
2.b. Le cachet publié par G. du Choul.

les Médecis, pièce relativement répandue chez les érudits de l'époque¹⁹. Cet ajout superflu, très vite reconnu comme faux, a jeté une ombre sur le témoignage de Gabriel de Lurbe et explique en partie le malaise qui a entouré l'extraordinaire trouvaille du mont Judaïque jusqu'à nos jours. Si nous ignorons la source exacte de la supercherie, les preuves semblent accuser le très dévoué de Lurbe lui-même, acteur volontaire (pour donner plus d'importance à la découverte) ou involontaire (on a très bien pu lui vendre l'objet en lui faisant croire qu'il provenait du mont Judaïque).

G. de Lurbe place toute cette découverte dans un endroit situé en dehors de la ville dont il rappelle en plusieurs occasions que c'était au sommet du mont Judaïque, à côté du prieuré Saint-Martin, plus exactement entre celui-ci et la Devèze²⁰, à 100 pas de la ville environ²¹. Le lieu, appartenant au seigneur de Donzeau, lieutenant particulier en la seneschaussée de Guyenne²², était vide de bâtiments modernes car il était cultivé, mais les pierres qui y affleuraient semblaient être suffisamment nombreuses pour que l'endroit soit utilisé comme carrière pour d'autres édifices. D'ailleurs, G. de Lurbe décrit à plusieurs reprises les structures archéologiques visibles : les statues et les inscriptions avaient été découvertes « parmi des vieilles masures et murailles », (...) « divisé en cellules avec des longiers de muraille en forme de portique »²³ (...) « les murailles qui restent sont tres-fortes, espèces & bien cimentées »²⁴. Les recherches topographiques effectuées sur la ville de Bordeaux, notamment celles d'É. Jean-Courret²⁵, permettent de situer le prieuré de Saint-Martin, aujourd'hui disparu, à l'angle sud-est du carrefour des rues du Château d'Eau et Judaïque, sous l'actuel bâtiment de la *Lyonnaise des Eaux*. La découverte eut donc lieu à l'est du prieuré, à l'angle de la rue du Château d'Eau et de la rue George Bonnac, sur le parking Gambetta²⁶. Cette localisation est confirmée par une vue chorographique de Bordeaux des années 1525-1535²⁷ : le

champ situé à gauche du prieuré Saint-Martin, vers la Devèze, là où, en 1594 ont été trouvées les inscriptions et les statues, porte le nom de « Maison des Vestales »²⁸ (fig. 1 a et b). L'origine de cette dénomination savante n'est pas connue, mais tout porte à croire qu'elle a un rapport avec les statues et les ruines à une époque où ces dernières - et peut-être aussi d'autres éléments - étaient encore apparents.

G. de Lurbe propose deux interprétations du monument où devaient être exposés les piédestaux et les statues : un temple ou des thermes. Il considère tout d'abord que la présence de mosaïque est typique de temples²⁹, mais il part également d'une raison étymologique communément acceptée à cette époque, à savoir que la porte Dijoux voisine avait hérité son nom d'un temple à Jupiter *dies Iouis*³⁰, comme l'avait écrit

19. D'ailleurs, G. de Lurbe copie le témoignage de G. du Choul 1556, auteur du premier grand catalogue des monnaies en français. (fig. 2, a et b).
20. « la commodité du ruisseau de la Divise », de Lurbe 1619, 63.
21. Un contemporain de la trouvaille, le seigneur d'Arrerac, confirme l'endroit et donne des indications supplémentaires : « en l'an 1594 l'on trouva à cent pas de la ville de Bourdeaux, & no guieres loin de la porte Dijos (qui retient encores le nom du Dieu Iuppiter qui estoit adoré pres de là) & sous quelques vieilles ruines trois grandes Statues Romaines de marbre blanc couchées à la renverse & enterrées trois pieds en terre », Arrerac 1625 b, 227.
22. On sait par ailleurs que son nom complet était Martin Donzeau et Cruzeau (parfois écrit Donzeau) et son métier était le même que celui de Gabriel de Lurbe, avocat, car on a retrouvé son nom dans plusieurs documents des Archives de la Gironde. *AHG*, t. 10, 1868, p. 291-292 « Esporte pour les Piliers du Tutèle, Archives impériales : J. 145. Communiqué par M. Jules Delpit » ; *AHG*, t. 35, 1900, n° LXXIII, p. 231 « vente d'un domaine royal », daté de 1594 ; *AHG*, t. 46, 1911, n° II, p. 310, « Décharge de tuteur », daté de 1597.
23. G. de Lurbe, 1919-1920, 61 r°.
24. G. de Lurbe, 1919-1920, 62 r°.
25. Auteur d'une thèse de doctorat encore inédite. Je tiens à le remercier de toute l'aide qu'il m'a prêté pour localiser la découverte.
26. Drouyn 1874, 349.
27. Elle est conservée aux Archives Municipales de la ville (*AMB*, XL-B8 30PP9). Il s'agit d'une copie XIXe siècle, non datée mais antérieure à l'incendie de 1862 puisqu'elle porte des traces de carbonisation. L'original pourrait dater, selon É. Jean-Courret, des années 1525-1535.
28. Lecture d'É. Jean-Courret sous presse b.
29. « Joint que les ouvrages de Musayque n'estoient communement employez que és Temples & lieux sacrez, ainsi qu'il se void par ceux qui restent pour le jourd'huy en la Chrestienté », de Lurbe 1619, 63 r° [de Lurbe semble confondre les temples d'époque classique avec les basiliques paléochrétiennes].
30. « Si les coniectures ont lieu, une seule consideration peut faire iuger que c'estoit un Temple consacré a Iupiter, de tât que la porte de ladite Ville, qui est dans un coing de l'ancienne Ville, & par laquelle on fot pour aller à la ite terre, où lesdites antiquitez ont esté trouvées, qui n'est que à trois cens pas ou environ de ladite porte, a tousjours & de toute ancienneté retenu le nom de la porte Dijoux ou Dijos, qui est autant en Latin que *porta Iouis* », Lurbe 1619, 62 v°.

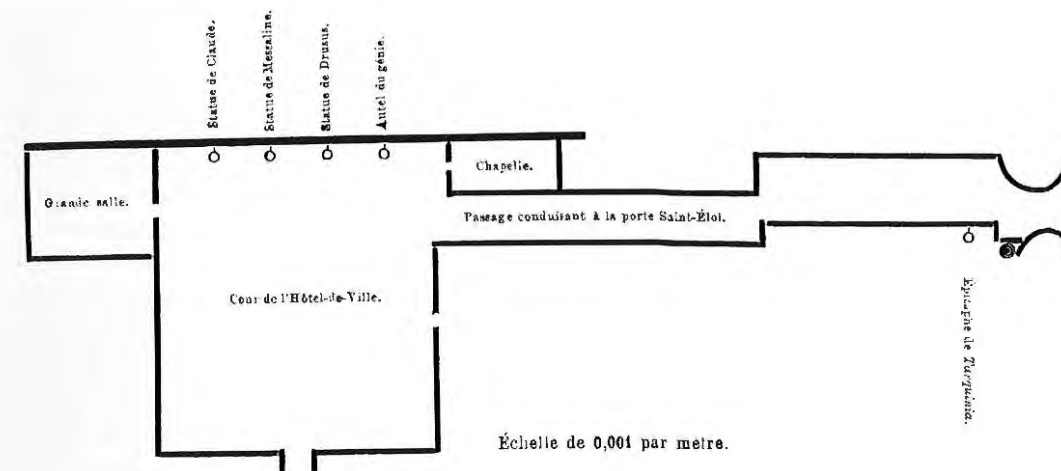


Fig. 3. - Plan de la disposition des inscriptions dans la Mairie de Bordeaux à la fin du XVIe siècle (Jullian, *IRB*, II, 339).

E. Vinet. Quant aux thermes, ils se justifient par le voisinage de la Devèze qui coule au pied du lieu³¹ de la découverte et par la présence de portiques qu'il considère comme typiques de thermes et où l'on pouvait exposer des statues. Je tiens à signaler que la première interprétation que propose de Lurbe n'a guère été retenue par les chercheurs postérieurs qui ne parlent que des thermes sur le mont Judaïque.

La conservation

De Lurbe raconte dans ses *Chroniques* (rubrique de l'année 1594)³² et dans son discours annexe que le maire et les jurats ont vite pris conscience de l'importance de la découverte, car elle représentait l'Antiquité et la grandeur de la cité bordelaise. Ils ont donc fait transporter les statues et les inscriptions à l'Hôtel de Ville³³ où elles sont été disposées « en la forme & estat qu'elles auroient esté trouvées »³⁴. Le premier historien de la ville de Bordeaux prit une part importante dans l'affaire, qui fut commémorée par une inscription sur deux plaques scellées dans la partie inférieure d'un monument disposé dans la cour de la mairie avec les statues et les inscriptions³⁵, avec l'autel des Bituriges Viviques, y exposé en 1590 avec son inscription commémorative au-dessous (fig. 3).

Ce monument est bien connu, d'une part, grâce à la description des travaux exigés des maçons dans leur contrat de travail, d'autre part, par une esquisse du peintre hollandais d'Hermann Van der Hem datée du 6 février 1639, conservée à la Bibliothèque Nationale de Vienne et récemment publiée (fig. 4)³⁶, et, enfin, grâce à la description détaillée de certains témoins : les trois statues étaient placées en hauteur, et dans des niches. A droite³⁷, à côté de l'autel des Bituriges Vivisques, se situait une des statues masculines avec la dédicace à Drusus III placée en haut à gauche. La statue féminine occupait la niche centrale et,

à gauche, était placée l'autre statue masculine, avec la dédicace à Claude en haut entre les deux. À la base de la statue la plus à droite, on avait placé l'inscription qui commémorait l'action du maire, des jurats et des avocats (parmi eux, G. de Lurbe)³⁸.

31. « Il n'est pas toutesfois mal à propos de penser que ce soient les ruines des estuves ou baigns bastis par les Romains commandans en la Guyene, tant pour la commodité du ruisseau de la Divise qui coule au pied de ladite terre, que pour avoir esté le bastiment divisé comme en cellnes avec des longiers de muraille en forme de portiques, comme tesmoignent aussi les vieilles mazures des baigns qu'on trouva l'an 1557 au haut de ladite terre, en relevant le boulevard de la susdicte porte Dijoux. Joint que communement les anciens Romains accompagnoient leurs thermes & baigns de gymnases, tant pour l'exercice du corps, que de l'esprit, avec des portiques & galeries spacieuses, dans lesquels estoient posées les statues des grands & illustres hommes, & mesmes de ceux qui avoient acquires le souverain honneur en ces exercitations & disciplines ». Lurbe 1619, 63 r°.
32. De Lurbe 1594, in-40.
33. « De façon que le tout ayant esté recueilly avec grand soing & curiosité par Messieurs les Maire & Jurats Gouverneurs de la Ville, & porté en l'hostel d'icelle, ayans jugé que la garde de telles pieces leur appartenoit plustost, qu'à un particulier, ils auroient en memoire de l'antiquité & grandeur de ceste dicte Ville faict dresser lesdictes statues en lieu eminent avec lesdictes inscriptions en la forme & estat qu'elles auroient esté trouvées », de Lurbe 1619, p. 61 v° -62 r°. Rappelons que, à l'époque, l'Hôtel de Ville était situé entre la place de la Ferme-de-Richeimont, le cours Victor-Hugo, les rues de Guyenne et Saint-James, Jullian, *IRB*, II, p. 339.
34. De Lurbe 1619, p. 61 v° -62 r°.
35. Sur l'efficacité de la Jurade et de G. de Lurbe pour créer le monument de la cour de la mairie, avec les statues et les inscriptions, C. Jullian dans ces *IRB*, I, p. 93 et Navarro Caballero 2008, 199 et 201.
36. Avant la récente publication de Van der Hem par Demont & Favreau 2006, on connaissait son dessin grâce au travail de Goyau 1894, 459-485.
37. Par rapport au spectateur.
38. L'inscription est importante pour comprendre la pensée de ce dernier. En voici le texte : « M. S. / Statuas Drusi Caes. Claudii Imp. Et Messalinae Gothorum injuria mutilas, e ruderibus collis Iudaici, M. Donzeau Supp. Aquitaniae, prope sacellum D. Martini extra muros, cum superi inscriptionibus, anno Christi 1594 erutas. Iac.



Fig. 4. - Dessin de Van der Hem, qui s'intitule « *statuae Drusi caes. Messalinae et Claudii imp. cum lapide Vivisco 6^o feb 1639* », p. 383 (Demont & Favreau 2006, 27, n° 24). Il n'a représenté que quelques lettres de l'inscription de Claude. Il représente l'inscription de l'autel, ainsi que l'inscription commémorative de 1590 pour l'érection de celui-ci. Il a dessiné le cadre de l'inscription de Drusus III et les deux inscriptions commémoratives des Jurats en 1594, mais il n'a pas mis de lettres : étaient-elles déjà effacées en 1639 ?

Cette inscription continuait sur la base de l'autre *togatus*³⁹. En haut du monument, au-dessus des deux intervalles entre les statues, on avait représenté les armes du roi et de la ville.

Si les Bordelais ont oublié rapidement cette découverte et négligé le monument de la mairie, ce n'a pas été le cas des visiteurs étrangers, qui les ont décrits dans leurs récits, parfois encore inédits. J'ai déjà analysé dans mon article précédent ces témoignages dont il est néanmoins indispensable de répéter les noms des auteurs. Outre le bordelais Jean d'Arrerac⁴⁰, des voyageurs français ou germaniques ont décrit les statues et les inscriptions de la Mairie. Il s'agit de Paul Hentzner⁴¹ (Brandenburg, 1558 - 1623), Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme⁴² (1540-1614), Jean Isaac Pontanus⁴³ (Elseneur, 1571-1639), Antoine du Verdier, seigneur de Vauprivas

(Montbrison, 1544 - Duerne, 1600)⁴⁴, Jodocus Sincerus⁴⁵ (Thuringe, 1590 - Lyon, 1620), Nicolas-Claude Fabri de Peiresc⁴⁶ (Belgentier, 1580 - Aix-en-Provence, 1637), Louis Sanloutius (l'« Anonyme de Bouhier »)⁴⁷, Hermann Van der Hem (Amsterdam, 1619 - Bordeaux, 1649)⁴⁸ et Claude Perrault (Paris, 1613 - Paris, 1688)⁴⁹.

La disparition

Malgré la bonne volonté manifestée par Gabriel de Lurbe et les autres membres de la Jurade en 1594 pour conserver les hommages impériaux, l'emplacement choisi n'était pas le plus adéquat. Les pièces étaient exposées aux intempéries et même aux atteintes des visiteurs, puisqu'elles étaient à découvert dans la cour de la mairie. Comme les successeurs des jurats de 1594 ne s'en sont pas occupés, elles se sont très vite dégradées, ont disparu en partie, et le reste a été dispersé petit à petit⁵⁰. Dès 1623, à peine vingt-cinq années après leur découverte, dans une lettre à Rubens, Peiresc, en visite à Bordeaux, constatait avec tristesse que la pluie avait pratiquement effacé les textes⁵¹. L'importance du document exige, me semble-t-il, sa reproduction partielle :

De Maginon Franc. Maresch. Aquitaniae Prorex, et Major civitatis, F. de Girard de Haillan scutifer, M. Thibaut Advoc., F. Fouques, P. de Fortage scutifer, I. de Guerin Adv., et I. de Guichener Iurati Burdigalenses, praef. Urbis, G. de Lurbe et R. de Pichon Advoc. et sc. scynd. et scr. Civitates his in memoriam antiquitatis, et ad perpetuam Burdigalae gloriam ponendas curarunt M. D. XCHIII. : MVTA RENASCENTVR ». ibid. : « novella inscriptio sub primam statuem haec posita est ».

39. *Ibid.* : « sub tertiam haec verba matroni incisa leguntur ». Il donne ensuite le texte, déjà connu de Lurbe 1619, 53 r° et v°, avec la date « Hoc opus à prioribus Iuratis prudenter institutum, novi istius anni Iurati, R. du Burg, quaest. Reg. Ger. Testoris Proc. Math. Salomon, cum reliquis ad Umbilicum duxerunt. Imperante Henrico 4. Franc & Navar. Rege Christianissimo. Calend. Decemb. 1594 ».

40. D'Arrerac 1625 a et b.

41. Hentzner 1629.

42. De Bourdeille 1876 (publication posthume).

43. Pontanus 1612.

44. Il informa Gruter, qui publia les inscriptions à la famille impériale dans son recueil épigraphique.

45. Sincerus 1616.

46. Textes manuscrits.

47. Texte manuscrit du début du XVII^e siècle.

48. Publication déjà mentionnée de Demont et Favreau 2006.

49. Sur ces personnages, leurs visites à Bordeaux et leurs témoignages sur le monument de la cour de la Mairie, voir *IRB*, II, 300-374 et Navarro Caballero 2008, 203-205.

50. Un premier aperçu dans Goyau 1894.

51. Information tirée encore de la correspondance inédite de Peiresc conservée à la bibliothèque de Carpentras et reproduite par C. Jullian, *IRB*, I, p. 610. Sur les circonstances de sa visite à Bordeaux, *IRB*, II, 373-374 et Navarro Caballero 2008, 204-205.

di barca sula Garonna. Vicino a Cadillac alli 27 settembre 1623

(---) et cio che diede occasione alla congiettura, furono duoi fragmenti d'inscrizione, l'uno al honore di Claudio Imp. Cos. II (chè e al tempo della Messalina) et l'altro ad honore di Druso, che giudicarono essere padre di detto Claudio (sic) con che dicono che si trovarono medaglie di Claudio et di detta Messalina lequali passarono in mano del maiore et giurati et sicindici di questa Città ch'ebbero la curiosita di far collare dette Statue nel palazzo publico dove se leggono ancora con detti fragmenti, ma la pioggia gli ha guasti et quasi scancellati del tutto, io andai a vederli un poco tarde et con qualche disgusto di non haverli considerati meglio. Se ne fa mentione dietro il cronico de Bordeaux stampato questi anni addiestro.

L'ensemble était donc déjà très dégradé en 1686, quand les Jurats décidèrent de faire cadeau de la statue féminine à Louis XIV. Mais, nouveau malheur pour les hommages impériaux, le bateau qui la transportait sombra dans la Gironde, entre Blaye et le Verdon, comme on nous en informe la dernière réédition des *Chroniques Bourdeloises* de G. de Lurbe, avec les rajouts de M. Tillet⁵². Ce témoignage est ensuite confirmé par l'abbé Venuti⁵³.

Après cette disparition, l'écrin de la mairie ne devait être plus qu'un mur poussiéreux, cassé et dénué de tout sens pour les visiteurs. Seuls les deux *togati* demeuraient en place, à côté de l'autel des Bituriges, restes tristes et muets du passé de la ville. Ces vestiges furent néanmoins sauvegardés grâce à deux coïncidences heureuses : la création en 1712 par Louis XIV de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux et par la présence ici, quelques décennies plus tard, de l'Intendant Dupré de Saint-Maur, instigateur de la création du Musée des Antiques⁵⁴.

C'est l'Académie de Bordeaux, sous l'influence de Montesquieu et des travaux de l'abbé Venuti, qui a redonné redonner le goût des « choses antiques » à l'élite bordelaise. À cette ambiance intellectuelle s'ajoute en 1756, la découverte de nouvelles inscriptions et statues lors de la démolition de la muraille du Bas-Empire dans l'avenue de l'Intendance,⁵⁵ dont fut témoin dom Devienne⁵⁶. Ces nouvelles pierres antiques furent offertes à l'Académie par l'Intendant Dupré de Saint-Maur⁵⁷. Pour les conserver, ce grand protecteur des sciences et du patrimoine eut l'idée de créer un Musée de la ville autour de l'Académie, dont il était le président. Et c'est en cette qualité que, le 28 janvier 1781, il demanda aux jurats - qui acceptèrent immédiatement - d'offrir au nouveau Musée l'autel des Bituriges Vivisques⁵⁸. Le 26 février, l'intendant

sollicita un deuxième don, qui lui fut aussi attribué : « il existe dans la cour de votre Hôtel d'anciennes statues, qui échappées jusqu'à ici aux injures du tems, s'y dégradent chaque jour. Ces statues enrichiroient encore la précieuse collection dont l'Académie s'occupe. Elle m'a chargé, Messieurs, d'avoir l'honneur de vous en faire la demande de sa part »⁵⁹. Les deux *togati*, déplacés encore sous la Révolution et déposés dans un second temps à l'Académie (l'hôtel J.-J. Bel⁶⁰), ont suivi les fréquents déménagements des collections de la ville, avant de s'établir définitivement dans le bâtiment de l'actuel Musée d'Aquitaine⁶¹.

52. « Du même jour [12 octobre], M. de Besons, intendant de la province, ayant fait connaître que le Roy seroit bien aise d'ajouter aux ornemens de Versailles celui de quelques statues antiques, il fut délibéré qu'on offrirait celle de la Messaline qui étoit dans une niche de l'Hôtel-de-Ville. Le Roy ayant eu la bonté d'accepter l'offre desdits sieurs jurats, et de les en remercier par une lettre écrite par M. de Châteauneuf, secrétaire d'Etat, cette statue qui étoit une des plus belles et des plus curieuses de l'antiquité, fut envoyée en cour dans un bateau chargé de marbre qui périt malheureusement, et fit naufrage dans l'embouchure de la Rivière », 1703, 112.

53. Venuti 1754, 23 « Dans la suite, le Roi Louis XIV ordonna qu'on la transportât à Versailles ; mais le bateau, selon ce qui l'on m'a assuré, dans lequel on l'avoit chargée, s'étant enfoncé vers Blaye... ». Sur le sujet, Tamizey de Larroque 1881, 139.

54. Une description détaillée dans Navarro Caballero 2008, 207-208.

55. Sur la question, voir à nouveau *IRB*, II, p. 312-313.

56. Sur la personnalité et l'œuvre de dom Devienne, voir *IRB*, II, p. 380-382 et Maurin et Navarro (sous presse).

57. Déposées tout d'abord dans la cour du Palais de l'Intendance, probablement grâce à Tourny Jullian, *IRB*, II, p. 342.

58. Sur ces questions, voir le remarquable travail de C. Jullian dans ses *IRB*, II, p. 342-342. Il y reproduit la lettre de l'Intendant, datée du 28 janvier 1781 et conservée dans les Archives municipales de Bordeaux, *AM*, série AA, carton 15, lettres des Intendants de Guyenne : « exposé depuis si longtemps à toutes sortes d'insultes dans la cour de votre hôtel de ville ; c'est encore un singulier bonheur que ce monument se soit conservé dans l'état où il est ».

59. Lettre datée du 26 février 1781, conservée aux Archives municipales, *AM*, BB, reg. de corr. et GG, 304.

60. *IRB*, I, p. 94.

61. Sur la création des Antiques et les déplacements des *togati*, voir Navarro Caballero 2008, 207-2008, avec, notamment les témoignages de Caila (1812 a, b, et c) pendant la Révolution (sur l'œuvre de Caila Berchon 1890). Les *togati* faisant toujours partie de la collection des Antiques à la cour Mably. Pour preuve, en 1908, quand le colonel Espérandieu rédigeait la partie bordelaise de son recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine (vol. II). Le n° 1084 de son inventaire correspond au premier *togatus*, le n° 1085, au second, chacun accompagné des circonstances de sa découverte sur le mont Judaïque. Le n° 1090 reproduit le dessin de la statue féminine disparue.

Les éléments des hommages impériaux

Ma première approche de cette découverte et des éléments qui la composaient était épigraphique : il s'agissait de réétudier les dédicaces à la famille impériale exhumées en 1594 et aujourd'hui disparues. Cependant, c'est l'analyse des vestiges iconographiques qui a apporté plus d'information au dossier, confirmant la nature du grand monument qui s'érigait dès le règne de Tibère sur le mont Judaïque. En effet, dès leur découverte, on savait que les inscriptions étaient des hommages à la *Domus Augusta*, bien que leurs textes, parfois mal compris, ont été enfin correctement établis par C. Jullian, que nous avons suivi dans notre publication des *Inscriptions romaines de Bordeaux*. En revanche, les statues n'avaient pas été suffisamment analysées : oubliées pour certains spécialistes⁶², les *togati* étaient considérés tout au plus comme des effigies des magistrats locaux. Cependant, un élément clef m'a permis de relancer le débat : il s'agit des chaussures. L'un de togat, celui que l'on va dénommer n° 1, porte le *calceus patricius*. Cette particularité vestimentaire était un privilège des patriciens et des membres de la famille impériale. Par conséquent, les statues bordelaises, plus grand que nature, en marbre de Paros⁶³ et d'une qualité de taille exquise, ne pouvait représenter que l'empereur et des membres de sa *domus*. Sur le mont Judaïque un grand ensemble monumentale honorifique de la famille impériale honorait la ville de *Burdigala*. Pour le comprendre, il faut revenir sur les éléments que le hasard nous a permis de connaître.

Les inscriptions⁶⁴

Dédicace à Drusus III, fils de Germanicus (: De Lurbe 1595, p. 60 et 1619, p. 60 v° ; *IRB*, I, 25 ; *CIL*, XIII, 589 ; *ILS*, 186 ; *ILA*, Bordeaux, 32)⁶⁵.

Elle était inscrite sur une plaque de marbre, fragmentée au moment de la découverte et reconstituée ; incomplète à droite. Elle devait recouvrir la partie frontale du dé d'un piédestal de forme inconnue, peut être multiple ou intégré à une architecture (voir *infra*). Selon G. de Lurbe, « Les deux principales (inscriptions) chacune de deux pieds de largeur et plus de longueur ». Aujourd'hui disparues.

- 4 DRVSO CAESA[.]
NICI CAESARIS [.]
AVG-N-DIVI AVG [.]
PRAEFECT-VRBI S[.]
GVSTALI
- 4 Druso Caesa[ri Germa]-
niciCaesaris [f(ilio)Ti(ber i)Caes(aris)]
Aug(usti)n(epoti)diuiAug(usti) [pron(epoti),pont(ifici)],
praefect(o)Urbi,s [odaliAu]-
gustali.

A Drusus César, fils de Germanicus César, petit-fils de Tibère César Auguste, arrière-petit-fils d'Auguste divinisé, pontife, préfet de la ville, membre de la sodalité d'Auguste.

On a ici la plus ancienne des inscriptions trouvées sur le mont Judaïque car il s'agit d'une dédicace à Drusus III, fils de Germanicus. Elle a été réalisée entre le 25 et le 31 p. C., c'est-à-dire, entre la préfecture de Drusus, en 25 et, au plus tard (Tac. A. 4.36.1), sa mise en accusation, en 31 (Dion Cassius, 58.3.8). L'absence de dédicant permet de suggérer qu'elle a été érigée par la cité.

Dédicace à l'empereur Claude (De Lurbe 1595, p. 60 ; *Id.*, 1619, p. 61 r° ; *IRB*, I, p. 98, 26 ; *CIL*, XIII, 590 ; *ILA*, Bordeaux, 33)⁶⁶.

Le texte était inscrit sur une plaque de marbre, fragmentée au moment de la découverte, incomplète de tous les côtés après la reconstitution ; elle devait être fixée sur le piédestal d'un monument, peut-être le même qui avait reçu la dédicace à Drusus III.

- 4 [.]
[.]RVSI-F
C[. . .]AVGVSTO
PONT-MAX-[.]
[.]OS-II-P-P
C-IVLIVS [---]
- 4 [Ti(berio) Claudio]
[D]rusi f(ilio)
C[aes(ari)] Augusto,
pont(ifici) max(im)o, [tr(ibunitia) p(otestate) II],
[imp(eratori) III, c]o(n)s(uli) II, p(atri) p(atriciae),
C(aus) Iulius [---]

A Tiberius Claudius César Auguste fils de Drusus, grand pontife, en sa seconde puissance tribunitienne, acclamé trois fois imperator, consul pour la deuxième fois, père de la patrie, Gaius Iulius [---].

Il s'agit d'une dédicace à l'empereur Claude érigée par un notable local, G. Iulius [---]. Le second consulat de l'empereur permet de dater le texte entre le 6 ou le 12 janvier et le 28 février 42⁶⁷.

62. Etienne 1962, 86-87.
63. Une analyse de lames minces pourrait déterminer le marbre utilisé. À la simple analyse visuelle, on pense à du Paros (je dois cette proposition à I. Rodà, que je tiens à remercier à nouveau ici).
64. Résumé de Maurin et Navarro, *ILA Bordeaux*, n° 32-34. Voir aussi Navarro Caballero 2008, 215-216.
65. Toute la bibliographie classée dans *ILA*, Bordeaux, 32.
66. Toute la bibliographie dans ; *ILA*, Bordeaux, 33.
67. Kienast 1996, p. 91.

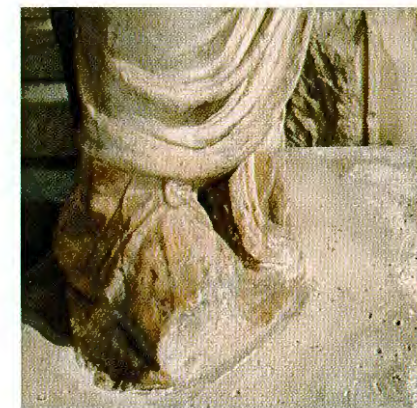


Fig. 5. - Togatus n° 1.
a. Vue de face ;
b : Vue de profil ;
c. Détail du pied.
Musée d'Aquitaine,
n° inventaire 60.2.110
(Maire de Bordeaux, cl. L. Gauthier).

Inscription en l'honneur d'un personnage de la famille julio-claudienne (*IRB*, I, 27 ; *CIL*, XIII, 591 ; *ILA*, Bordeaux, 34).

Le texte était inscrit sur une plaque de marbre incomplète de tous les côtés. Trois fragments jointifs portaient le mot qui subsiste du texte⁶⁸. Le fragment peut se rapporter à un prince de la famille julio-claudienne, Caligula, Claude ou Néron, ou un des enfants de Germanicus, comme Néron, le frère de Drusus III.

[---] GERMANICI
[---]

Les sculptures

La statue masculine en toge que j'ai considéré comme la n° 1 (fig. 5, a, b, et c) déjà dans mon article précédent⁶⁹ est la mieux conservée, car elle n'a perdu que la tête et les deux avant-bras⁷⁰. Plus grande que nature, elle mesure (sans la tête) 185 cm. Le travail de sa partie postérieure, très sommaire, prouve que l'effigie était destinée à n'être vue que de face. Ses particularités stylistiques (les plis du *balteus*, presque concentriques et au bord très marqué situé juste au-dessous du genou formant un

long *sinus*⁷¹ ; le tissu très moulant et l'*umbo* a déjà la forme en U⁷²) m'ont permis d'y reconnaître un *togatus* du type B de la classification de Goette, celui de la « kaiserzeitliche Toga mit U-förmigem Umbo », dont l'exemple le plus caractéristique est celui de l'Auguste de la *via Labicana*⁷³. Ce modèle est souvent utilisé jusqu'à l'époque flavienne. Cependant, la taille peu profonde et la forme du *sinus* me font proposer une datation pour celui de Bordeaux de la fin du règne d'Auguste et du règne de son successeur (fig. 5).

68. « Il s'est trouvé autres petits lopins de marbre, où il y avait des lettres romaines, lesquels ne se pouvaient joindre en façon quelconque, si ce n'est trois petites pièces qui faisaient, GERMANICI, toutefois de plus petite lettre que les susdites deux inscriptions », de Lurbe 1595, p. 60 ; 1619, p. 61 r°.
69. Navarro Caballero 2008, 212-213.
70. Publiée par É. Espérandieu sous le n° 1084 de son *Recueil* ; elle porte le n° 60.2.110 dans le registre d'inventaire du musée.
71. Le traitement du cou montre que ces plis se continuaient sur le dos et donc qu'il ne s'agissait pas d'une représentation *capite uelato*.
72. Pour une description détaillée de tous ces éléments, voir Navarro Caballero 2008, 212.
73. Goette 2000, 31.



Fig. 6. - Togatus n° 2.
Vue de face, Musée
d'Aquitaine,
n° inventaire 60.2.16
(Maire de Bordeaux,
cl. L. Gauthier).

Mais cette effigie masculine a apporté un élément essentiel permettant de comprendre l'ensemble qui s'élevait sur le mont Judaïque : ses chaussures. Ses pieds sont chaussés des *calcei patricii*. Le gauche a malheureusement disparu, ainsi que la pointe du droit, mais on distingue bien les lacets ou *corrigiae* qui, de chaque côté, remontent en diagonale pour se croiser et s'attacher au centre, à la hauteur des chevilles. Ils s'enroulent ensuite autour du mollet pour disparaître sous la toge. C'est le premier nœud, sur les pieds, qui permet de reconnaître la chaussure patricienne et la différencie de celle des sénateurs plébéiens⁷⁴. Sa présence à Bordeaux doit être obligatoirement associée à la *Domus Augusta*.

Une *capsa* a été taillée contre son pied gauche. Cet élément a souvent fait penser, à tort, qu'il s'agissait de magistrats locaux⁷⁵, mais la *capsa* est très fréquente sur les effigies impériales⁷⁶.

Le *togat n° 2* est très mutilé⁷⁷ (fig. 6) : il a perdu non seulement les avant-bras et la tête, qui étaient réalisés sur des pièces séparées, mais aussi sa partie inférieure et porte des meurtrissures sur toute la surface⁷⁸. Actuellement, il mesure 165 cm mais les proportions sont semblables à celles du précédent. Il a été également taillé dans un bloc de marbre blanc, probablement aussi originaire de Paros. Le type iconographique est le même



Fig. 7. - Dessin de la statue féminine trouvée sur le mont Judaïque publié par G. de Lurbe et ses successeurs dans toutes les versions des *Chroniques Bourdeloises* à partir de 1595.

que celui de la statue précédente. Comme celle-ci, et pour la même raison (adossement à une paroi) la partie postérieure n'avait été l'objet que d'un traitement sommaire, plus accusé peut-être encore. Cependant, quelques différences peuvent être soulignées : la sculpture des reliefs est plus profonde, plus complexe aussi comme le montre la densité plus importante des plis ; enfin, le *simus* est un peu plus long et plus pointu que sur l'exemple précédent. Ces caractéristiques permettent de proposer pour cette statue une datation un peu postérieure à celle de la première, sous Caligula ou Claude.

74. Goette 1988, 449-457.

75. Ainsi Étienne 1962, 86-87.

76. Entre autres celle d'Auguste de la *via Labicana* qui a servi de modèle aux monuments bordelais car elle sert d'appui à la statue.

77. Inscrit au n° 1085 du *Recueil* d'Espérandieu et au n° 60.2.16 de l'inventaire du Musée d'Aquitaine. Sur ses particularités, voir Navarro Caballero 2008, 213-214.

78. Certaines mutilations sont sans aucun doute postérieures à la découverte, très probablement entre l'époque de son déménagement de l'Hôtel de ville et celle de son arrivée au Musée d'Aquitaine. En effet, de Lurbe et les autres témoins du XVIII^e siècle signalent bien l'absence de la tête et des bras, mais jamais ils n'ont parlé des pieds marquants. De Lurbe spécifie même que les deux statues étaient semblables et de mêmes dimensions, tandis que le dessin de Van der Hem, bien qu'assez schématique, montre deux statues complètes en toge, à l'exception de la tête et des avant-bras.

Fig. 8. - Dessin de Van der Hem sans titre réalisé le 27 octobre 1638 avec celui de l'autel de Bituriges Vivisques. (Demont & Favreau 2006, 28, n° 25). Il a représenté sommairement la statue féminine dans la niche où elle était exposée dans le monument de la cour de la Mairie.



Fig. 9. - Dessin de Van der Hem, qui s'intitule « *statua Messalina pars* », réalisée le 6 février 1639 à côté d'une esquisse générale du monument exposé dans la cour de la Mairie (Demont & Favreau 2006, 27, n° 24). Il représente la partie supérieure de la statue féminine avec beaucoup de détail.



Fig. 10. - Esquisse lavée de Berquin, conservée dans un cahier de Robert de Cotte, *Statues, thermes et bustes de Versailles* (Espérandieu 1908b, 144).

L'analyse de la **sculpture féminine**, toujours considérée comme une Messaline, a été très difficile car, disparue, j'ai dû l'étudier à travers les quatre dessins conservés : l'anonyme publié dans toutes les versions des *Chroniques Bourdeloises* de G. de Lurbe après celle de 1595 (fig. 7) ; les deux de Van der Hem, le premier, daté de 1638, est un croquis général de la statue dans sa niche de la cour de la mairie de Bordeaux (fig. 8), le second, de l'année suivante, est une vue de détail de la tête et de la partie supérieure du corps (fig. 9) ; le quatrième est un lavis de Berquin, conservé dans un cahier de Robert de Cotte (1656-1735) intitulé *Statues, thermes et bustes de Versailles*⁷⁹ (fig. 10).

Dans le dessin du livre de G. de Lurbe, on apprécie la taille de ses vêtements mais surtout la coiffure, et notamment un détail que les gravures postérieures n'ont pas reproduit : sur le dos, la chevelure est coiffée en catogan. Les quatre dessins montrent le même traitement du corps, avec les plis très particuliers des vêtements⁸⁰, typique d'un modèle iconographique de femme habillée très fréquent dans l'Antiquité : il s'agit du type dit de la « Korè », probablement dans sa variante « du Vatican »⁸¹ (fig. 11). Ce modèle iconographique, d'origine grecque et très répandue à l'époque romaine, a été surtout

79. Nommé architecte du roi en 1708, il a dû composer ce cahier d'images après la disparition de la statue, mais il a pu hériter de la gravure de son beau-frère et prédécesseur comme architecte au service du roi, Jules Hardouin-Mansart. Ce cahier est conservé au Cabinet des estampes, Fb 26, fol. 53. Notre reproduction dépend d'Espérandieu 1908, 144. On doit la découverte de ce dessin à E. Espérandieu.

80. L'analyse des plis de la tunique et de la *palla*, qui marquent le corps de la femme presque comme un voile, Navarro Caballero 2008, 208-211.

81. Rosenbaum 1960, 92 ; Traversari 1960, 56-60 ; Kabus-Jahn 1963, 1 ; Saletti 1968, 25 ; Garriguet 2001, 70-72. Ce type est dénommé aussi « *Schulterbausch* », Kruse 1975, 120, n. 170.

Le monument du mont Judaïque : un essai de restitution

La composition de la série d'hommages à la domus impériale

Pour reconstituer la disposition de l'ensemble monumental de la famille julio-claudienne, il faut rappeler encore une fois le témoignage de G. de Lurbe, qui décrit la découverte de plaques de marbre très fragmentées portant les inscriptions honorifiques. Cette caractéristique permet de suggérer que les effigies étaient situées sur des bases « à plaques adossées » : il s'agissait d'un élément construit, enduit de stuc et dont au moins la face antérieure était recouverte par une plaque de marbre inscrite⁸⁷. De plus, on sait que ces bases, avec les effigies qui les surmontaient, étaient adossées à un mur car, rappelons-le, le dos des *togati* était taillé très sommairement parce que cette partie des représentations n'était pas destinée à être vue. Le nombre des hommages laisse même imaginer qu'il étaient placés le long d'un mur, soit, comme à *Ruscino* sous la forme de socles de maçonnerie isolés, soit, comme à *Veleia*, sur une longue banquette, elle aussi maçonnée, dont les jeux de moulures donneraient l'impression de piédestaux séparés, chaque base supportant une image impériale⁸⁸. Cependant, d'autres possibilités existent, comme la disposition des statues dans des niches, avec les plaques de marbre fixées aux murs, comme dans le *sacellum* du théâtre de Mérida. Étant donné la fragilité de certains de leurs composants, les piédestaux à plaques adossées, comme tout autre mode d'exposition maçonnée, étaient plutôt placés à l'intérieur d'un bâtiment.



Fig. 11. - Statue de la basilique de Velleia (Boschung 2002, pl. 17) du type Korè.



Fig. 12. - Tête d'Antonia Minor trouvée à Rusellae (Boschung 2002, pl. 58).

utilisé dans les portraits des femmes de la famille impériale⁸². Puisque les statues masculines représentaient des princes Julio-Claudiens, la féminine devait représenter une princesse de la même famille, mais, laquelle ? J'ai proposé qu'il s'agissait d'Antonia Minor (fig. 12) d'une part, par sa coiffure avec raie médiane et catogan⁸³, d'autre part, par les traits de son visage, des yeux globuleux, une petite bouche et un menton un peu surélevé, traits caractéristiques de la mère de l'empereur Claude⁸⁴, enfin, parce qu'elle semble porter une *infula*⁸⁵, très fréquent dans l'iconographie d'Antonia Minor⁸⁶ que Caligula avait fait *sacerdos diui Augusti*.

Il me semble que le parallèle de *Veleia* avec la longue plinthe maçonnée qui supportait les statues et présentait les plaques dans son front doit être retenu d'avantage : une telle disposition permettrait plus facilement la réalisation des différentes phases que l'on remarque dans la création de la galerie de portraits impériaux de Bordeaux. En effet, les hommages ont été exécutés en différentes étapes, par juxtaposition de statues à différents moments et par différentes initiatives. Chaque phase de la série honorifique était destinée à reproduire sans erreur politique l'état de la famille régnante du moment, soutien moral de la légitime du régime et garante de la prospérité future, ce qui entraînait occasionnellement de nouvelles mises en scène : une grande banquette permettait facilement ces arrangements. Même si nos informations sont très partielles, l'analyse des données permet de proposer l'existence d'au moins deux phases dans l'ensemble bordelais.

A la première pourraient appartenir la dédicace à Drusus III, le fragment de la troisième inscription et éventuellement le *togatus* n° 1. Comme la plupart des chercheurs qui se sont intéressés à Drusus III⁸⁹, je daterais cette phase entre 25 et 31 p.C. : le texte fait en effet allusion à la filiation par Tibère et par Auguste et signale la préfecture de la ville du fils de Germanicus, ainsi que son pontificat et la sodalité d'Auguste, ce qui permet de penser que Tibère et même Drusus III étaient encore en vie⁹⁰. Cependant, on connaît l'existence d'hommages posthumes à Germanicus et à sa femme, ainsi qu'à tous leurs enfants sous Caligula et même sous Claude⁹¹, bien que la rédaction des dédicaces posthumes soit en général plus sommaire que celle de la nôtre⁹².

Si, en effet, Drusus était en vie, la première phase honorifique bordelaise doit être associée à celles représentant les héritiers de Tibère entre 25, quand Drusus III⁹³ a occupé la préfecture de la ville⁹⁴ et 31, année où il a été emprisonné à l'instigation de Séjan⁹⁵, avant de mourir de faim en 33 dans un cachot sordide quelque part au Palatin⁹⁶. À la mort de Germanicus en 19 p.C., le père de Drusus III, et de Drusus le jeune en 23 p.C., son oncle, les membres de la famille impériale qui pouvaient prétendre à la succession de l'empereur étaient Tibère et Germanicus, les fils jumeaux du malheureux Drusus II, et les enfants de Germanicus qui, outre leur parenté avec Tibère, descendaient d'Auguste par leur mère, Agrippine l'Ancienne. Les deux aînés de Germanicus, Néron César et Drusus III, sont souvent représentés en couple sur les monuments consacrés à la dynastie régnante, à l'image de Caius et Lucius sous Auguste et, plus récemment de leur père et de leur oncle Drusus le Jeune⁹⁷. Il est séduisant de penser que le *togatus* n° 1, daté du règne de Tibère, pourrait être la statue de l'un des deux princes, mais l'ensemble pouvait aussi, comme à Véies, être composé d'une statue de Tibère et d'un hommage posthume à

Germanicus et à Drusus le jeune⁹⁸. Le fragment de la troisième inscription pourrait faire partie de la filiation d'un autre enfant de Germanicus⁹⁹.

La seconde phase se date sans aucun doute sous Claude, avec la dédicace à cet empereur et, vraisemblablement, le *togatus* n° 2. Insistons toutefois sur le fait que les statues ont une datation moins précise que les inscriptions et qu'elles ne peuvent pas être associées avec certitude aux dédicaces que l'on connaît, même si le rapprochement, appuyé par leur chronologie, est tentant. La dédicace à Claude est très précisément datée entre le 6 ou le 12 janvier 42 et le 28 février de la même année, ce qui a permis à certains auteurs de proposer qu'elle fut érigée à l'initiative d'un citoyen de *Burdigala* pour célébrer l'avènement du nouvel empereur¹⁰⁰. Comme on l'a déjà proposé, ses caractéristiques typologiques permettraient de dater le *togatus* n° 2 du règne de cet empereur. On peut donc croire ou bien qu'il s'agit de Claude (et que la dédicace conservée sur le piédestal lui appartient), ou bien qu'il s'agit d'un autre membre de la famille impériale.

Il est plus difficile d'associer la statue féminine à l'une de ces deux phases, ne serait-ce que parce que l'identification que je propose, celle d'Antonia Minor, est encore une hypothèse. Reste que la mère de Claude a probablement été l'une des femmes les plus représentées à cette époque : sa longévité personnelle et sa place dans les avatars de la dynastie impériale ont entraîné une « longévité » iconographique assez exceptionnelle puisqu'on lui a érigé des statues du règne d'Auguste à celui de Claude¹⁰¹. Si elle portait vraiment l'*infula* qui la

82. Il s'agit, par exemple, du modèle le plus utilisé dans la péninsule Ibérique, Garriguet 2001, cadre I.
83. Rosso 2006, 446. Ce type de coiffure à raie médiane, hérité de la statuaire grecque classique, la « Mittelscheitelfrisur » des spécialistes allemands, est très répandu au début de l'Empire.
84. Ses traits s'apprécient bien dans le dessin de Van der Hem. Sur la physionomie d'Antonia Minor, Polascker 1973 ; Wood 1999, 142-176.
85. « places & marques pour y loger perles & pierreries, & couronne Imperiale ».
86. Le dessin de Van der Hem rappelle énormément le portrait d'Antonia Minor trouvé à Rusellae, de type Wilton House, Boschung 2002, n° 20.4.
87. Ces bases « à plaques adossées » pouvaient être réalisées en maçonnerie, briques ou en pierre de mauvaise qualité. J'ai eu l'occasion d'étudier ce type de support épigraphique dans la curie de la ville hispano-romaine de *Labitolosa* : deux piédestaux, retrouvés sur places, étaient formés de plusieurs blocs de grès enduits. Leurs faces antérieures conservaient les clous de fixation des plaques épigraphiques en marbre retrouvées à leur pied (Sillières, Magallón & Navarro 1995 ; Navarro 1994 et 1997). Les mêmes types de supports ont été utilisés dans le forum de *Ruscino*. Discussion sur les piédestaux dans Rosso 2006, 114-115.
88. Sur la question, voir aussi Rosso 2006, 113. D'ailleurs, selon ce même auteur, *ibid.* 195, la dédicace à Gordien pourrait appartenir à une base au moins double, soutenant la statue de cet empereur et, probablement, celle de son fils, Gordien II.

89. La dernière Rosso 2006, n° 2, p. 193-194.

90. *Ibid.*, 55.

91. Rose 1997, 194 et 2006, 81 et 404, avec un tableau récapitulatif des dédicaces à Drusus III dans la p. 559.

92. Rosso 2006, 58.

93. Sur ce personnage, *PIR2*, I, n° 220 ; Pigon 1993 ; Kienast 2004, 81.

94. Tac., *Ann.*, 4.36.1.

95. D.C. 58.13.1.

96. En 31 p. C., son frère Néron est empoisonné et Drusus est déclaré ennemi public par le Sénat ; Drusus meurt en 33 p.C. (Tac. *Ann.*, 6.23-24 ; Suet., *Tib.*, 54.2 ; 61.1 ; D.C. 58.22.4) et sa mère Agrippine, peu après (Tac. *Ann.*, 6.25).

97. Rosso 2006, 44 et 404.

98. Évidemment, la galerie pouvait avoir abrité une série tibérienne plus ancienne, avec l'empereur et ses fils Germanicus et Drusus, groupe auquel le *togatus* pourrait également appartenir.

99. Le monument est semblable à celui de Mytilène dans sa phase XII, Éphèse dans sa IIIe époque, Sagonte ou Véies ; Hurlet 1997, 608-610.

100. Rosso 2006, 194-195.

101. *Ead.* 2006, 300.

définissait comme *sacerdos diui Augusti*, cette statue devrait être postérieure à 37¹⁰², date à laquelle elle semble recevoir ce titre, et peut-être plus probablement à la mort de Caligula, ce qui permettrait de suggérer qu'elle fut été honorée à l'arrivée de son fils au pouvoir.

Les textes connus permettent de savoir en outre que l'ensemble avait été fait aussi grâce à la succession ou juxtaposition de volontés publiques et privées. L'absence de dédicant dans le texte du fils de Germanicus suggère que son effigie sur piédestal avait été érigée par la cité¹⁰³. En revanche, la dédicace à Claude, qui donne une partie de la dénomination du dédicant : C. Iulius [...], est due à un notable local. La cassure du support empêche de savoir de lui autre chose que son prénom et son nom, c'est-à-dire bien peu puisque cette dénomination est la plus répandue en Gaule. Banal aussi dans une cité provinciale est ce type d'hommage, souvent associé aux charges en relation avec le culte de l'empereur¹⁰⁴ et de sa *domus*, qui contribuait ainsi à la diffusion de l'image impériale¹⁰⁵.

Le bâtiment : données archéologiques et interprétations

Entre le 25 et le 42 p.C. tout au moins (une phase antérieure et postérieure sont tout à fait envisageables), la cité des Bituriges Vivisques et ses élites dirigeants ont érigé un ensemble honorifique de grande ampleur, destiné à montrer leur adhésion à Rome et à l'empereur. Ce monument était situé sur le mont Judaïque. Les statues, plus grandes que nature, avaient sûrement été réalisées par des artistes italiens avec des matériaux rares et coûteux ; les inscriptions correspondantes, étaient exposées à l'intérieur d'un bâtiment. Mais à quoi pourrait correspondre ce type de construction ?

La négation d'une hypothèse ancienne

Une chose est aujourd'hui certaine : ce bâtiment n'était pas des thermes, bien qu'on le répète inlassablement depuis le XVIIe siècle. Les thermes n'ont été un lieu de réunion publique et, par conséquent, un lieu d'exposition du pouvoir, que plus tard, au IIe siècle¹⁰⁶. De surcroît, comme H. Manderscheid l'a montré dans son étude sur la sculpture dans les thermes, les statues impériales y étaient rarissimes, même plus avant lors du IIe siècle¹⁰⁷. En fait, les hommages impériaux n'ont véritablement décoré les thermes que vers le IVe siècle, au moment où l'interdiction du paganisme a obligé à retirer les hommages des centres publics. À cette époque, les statues ont été installées dans les édifices thermaux, devenus comme des musées¹⁰⁸. Le monument bordelais ne pouvait pas être un édifice thermal¹⁰⁹. Il reste donc à trouver dans quel autre endroit ou lieu public les statues de la famille julio-claudienne

auraient été exposées. Mais avant, il est nécessaire de rappeler les indices apportés par G. de Lurbe et d'autres témoins sur les constructions parmi lesquelles ont été découverts les statues et les inscriptions.

Les données archéologies anciennes

Dans le terrain de la trouvaille, il n'y avait que des « vieux murs ou murailles » en élévation qui servaient de carrière : « Le sieur de Donzeau, lieutenant particulier en la seneschaussée de Guyenne, faisant parmy des vieilles masures et murailles en un champ à luy appartenant hors la ville près le prieuré S. Martin, tirer de la pierre pour employer en bastiment... »¹¹⁰. Jean d'Arrerac dit aussi que les statues ont été trouvées à la renverse¹¹¹, c'est à dire, tombées de leur support vertical « sous quelques vieilles ruines »¹¹². Il s'agissait, très probablement, des vestiges de murs romains. De Lurbe ajoute « les murailles qui restent sont tres-fortes, especes, & bien cimentées »¹¹³, ce qui décrit bien des murs romains, peu-être en petit appareil, étant donné le mot cimenté. G. de Lurbe spécifie même que statues et les inscriptions ont été trouvées à l'intérieur d'une structure architecturale : « divisé comme en cellules avec des longiers de muraille en forme de portiques ».

Mais les vestiges exhumés en 1594 à côté du prieuré Saint-Martin ne sont pas les seuls qui ont été mis au jour dans ce secteur de l'ancienne *Burdigala*. Pour compléter l'inventaire archéologique, il faut rappeler la découverte de structures anciennes sous le boulevard de la porte Dijaux (actuelle rue Georges Bonnac). Ces restes sont mentionnés tout d'abord par Thevet en 1575 et ensuite par de Lurbe en 1594. Ils ont été exhumés vraisemblablement en 1557, avec un grand nombre

102. D.C. 59.3.4.

103. Alföldy 1984, 53 ; Rosso 2006, 72.

104. Les lacunes de la pierre ne permettent malheureusement pas d'assurer que tel était le cas de notre Caius Iulius [...].

105. Dans un travail récent, Munk Højte 2005, 176-179 et tableau p. 594, montre l'importance des dédicants privés dans les hommages à l'empereur Claude.

106. Zanker 1987.

107. Manderscheid 1981, 28 et 35-38 ; Munk Højte 2005, 116.

108. Lepelley 1994 ; Rosso 2006, 143.

109. C'est ce qu'avait bien vu R. Étienne qui se demandait même s'il ne fallait pas chercher là le forum de *Burdigala* (Étienne 1962, 87).

110. De Lurbe 1619, 61 r°.

111. « trois grandes Statuës Romaines de marbre blanc couchées à la renverse & enterrées trois pieds en terre », Arrerac 1625 b, 227.

112. *Ibid.*

113. De Lurbe 1619, 62 r°.

de statues anciennes et de médailles¹¹⁴. En raison de leur importance pour mon propos, je cite leurs textes *in extenso*.

Selon Thevet¹¹⁵, « les quelles cuves ont esté de notre temps descouvertes vers la porte des laux. En ces bains, on trouva infinis vases de service de maison et grand nombre de statues de pierre et medalles, tant des Empereurs que des Capitaines romains ». Cette description a beaucoup en commun avec la découverte de 1594 : des statues monumentales ont été mises à jour parmi des vestiges architecturaux vraisemblablement divisés en cellules. G. de Lurbe lui-même associe les trouvailles du champ voisin du prieuré Saint Martin avec celles précédentes du cours porte Dijaux en disant : « comme tesmoignent aussi les vieilles mazures des bains qu'on trouva l'an 1557 au bout de ladite terre, en relevant le boulevard de la susdicte porte Dijaux »¹¹⁶.

D'autres témoignages corroborent la découverte des statues antiques dans ce secteur. Ils sont d'autant plus importants que les effigies mentionnées ne sont pas celles qui ont été découvertes en 1594 et conservées en suite dans la Maire, ce qui permet de conclure à l'exhumation de très nombreuses statues romaines dans cette partie de *Burdigala*. Selon l'abbé Venuti « Dans la maison de Mr Des Aigues on voit une autre très-belle Statuë de marbre, de la hauteur de six pieds, habillée à la Romaine. Elle a été déterrée, si je ne me trompe, dans le même lieu que les autres ; & elle pourrait bien représenter Neron, frere de Drusus, dont nous avons parlé, ou Drusus, fils de Tibère. Ainsi on auroit assemblé dans un même lieu les monuments de toute cette auguste famille »¹¹⁷. Si la disparition de cette statue empêche de corroborer l'opinion du prélat italien, force est de constater qu'il en a vu une, trouvée près des autres, offrant une certaine ressemblance avec les *togati* impériaux.

On possède aussi le témoignage de la présence d'autres statues antiques, notamment des *togati*, dans la collection de Florimond de Raymond à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle dont certaines pouvaient provenir du mont Judaïque. A partir de l'étude remarquable réalisée par C. Jullian¹¹⁸ sur la collection de cet intellectuel bordelais, on connaît la présence dans la cour de la maison de l'ancien président du Parlement d'au moins quatre pièces qui nous intéressent particulièrement :

- deux grandes statues en marbre blanc provenant de la collection de M. de la Chassaigne, le beau-père de Montaigne : « l'une represente, selon le jugement commun, un grand Capitaine, ou Empereur romain, ayant la teste entourée d'une Couronne de Laurier. L'autre statue est un habit de Consul ou Sénateur Romain »¹¹⁹. La présence du *togatus* est confirmée par Perrault en 1669¹²⁰. Si ce ne sont pas des faux, il pourrait s'agir respectivement d'une statue *loricata* de l'empereur couronné¹²¹ et d'une statue semblable à celles des *togati* trouvés sur le mont Judaïque.

- deux têtes, une d'homme « *caput meo iudicio Drusi cuius truncus extat in aedibus publicis* », donc, la tête de la statue de Drusus située à l'Hôtel de Ville comme le suggère Sanloutius, et une tête de femme. La présence des deux têtes est confirmée plus tard par Perrault¹²².

De tous ces sources, trois sont les éléments que l'on peut retenir : d'une part, l'existence d'un secteur monumental qui occupait au moins le espace situé entre l'actuelle rue du Château d'Eaux et le milieu de l'ancien cours Dijaux, c'est à dire, l'actuelle rue George Bonnac avant d'arriver à la place Gambetta ; d'autre part, la présence dans cette zone des constructions de qualité, dont la forme la plus visible était leur disposition en cellules ; enfin, la découverte dans tout le secteur d'une grande quantité des statues, ce qui met en relief l'importance publique des lieux. La question est maintenant de situer ce secteur dans l'urbanisme de l'ancienne *Burdigala*.

L'urbanisme de Burdigala : les données et les interprétations archéologiques modernes (fig. 13)

Traditionnellement, les théories sur l'urbanisme du chef lieu des Bituriges Vivisques ont été conditionnées par la présence de deux vestiges archéologiques majeurs : d'une part,

114. L'abbé Baurein mettait déjà en relation la découverte de 1557 avec celle de 1594, tout en pensant qu'il s'agissait probablement de thermes, Baurein 1786, 207. Aux p. 303 et 347-348, il parle aussi des statues impériales.

115. Thevet 1575, t. II, 512-513.

116. De Lurbe 1619, 63 v.

117. Venuti 1754, p. 23.

118. *IRB*, II, p. 335-337.

119. De Lurbe 1595, 68. Ce témoignage est corroboré par Sanloutius et Sincerus 1627, 390. Le *togatus* était encore *in situ* quand le président Barbot visita la maison de Florimond de Raymond le 10 décembre 1743 (son manuscrit est conservé aux Fonds patrimoniaux de la Bibliothèque municipale de Bordeaux et a été publié par C. Jullian dans ses *IRB*, I, p. 159). On lui avait ajouté une tête. Il y décrit deux autres *togati* dont ne parlent pas les auteurs précédents : « en effet nous y vîmes une grande Statue de marbre blanc représentant un Sénateur Romain en toge, Belle teste toute nue, cheveux coupés, a son costé avoit un *Scrinium* ou *pluteus* ou contenoist les papiers. C'est la marque du Sénateur. Dans deux autres niches, il y a deux statues de figures aussy habillées a la romaine en toge, mais sans jambes ny bras et avec des testes rapportées ».

120. Perrault 1669, 216 « Les autres statues sont une grande de cinq à six pieds, de marbre, à qui les mains manquent ; elle est vêtue de *togatus*, assez entière d'ailleurs ». Ces caractéristiques sont les mêmes que celles des statues trouvées sur le mont Judaïque.

121. Il est rare trouver un portrait impérial couronné au delà de l'époque julio-claudienne, Rosso 2006, 107.

122. *Ibid.*, « il a à ses deux côtés deux têtes de plein relief enchâssées dans le mur. Il y en a une que a le nez cassé, mais du reste fort belle ; elle est d'un marbre gris, tirant sur le minime, très fin et très poli ». Il existe une tête interprétée comme Claude, conservée en Allemagne dont l'origine semble être Bordeaux, Fittschen 1977, réplique i ; Rosso 2006, 499.

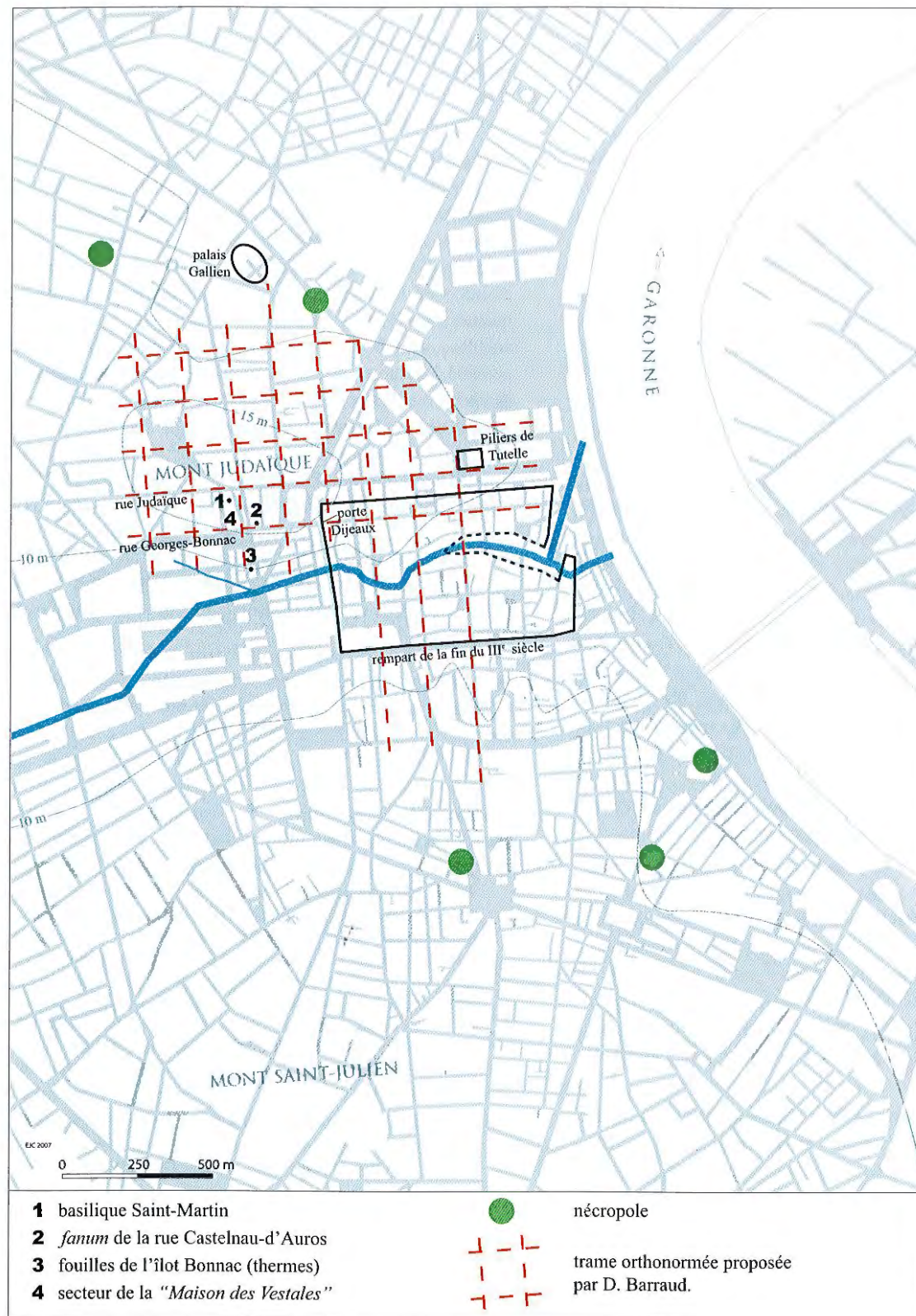
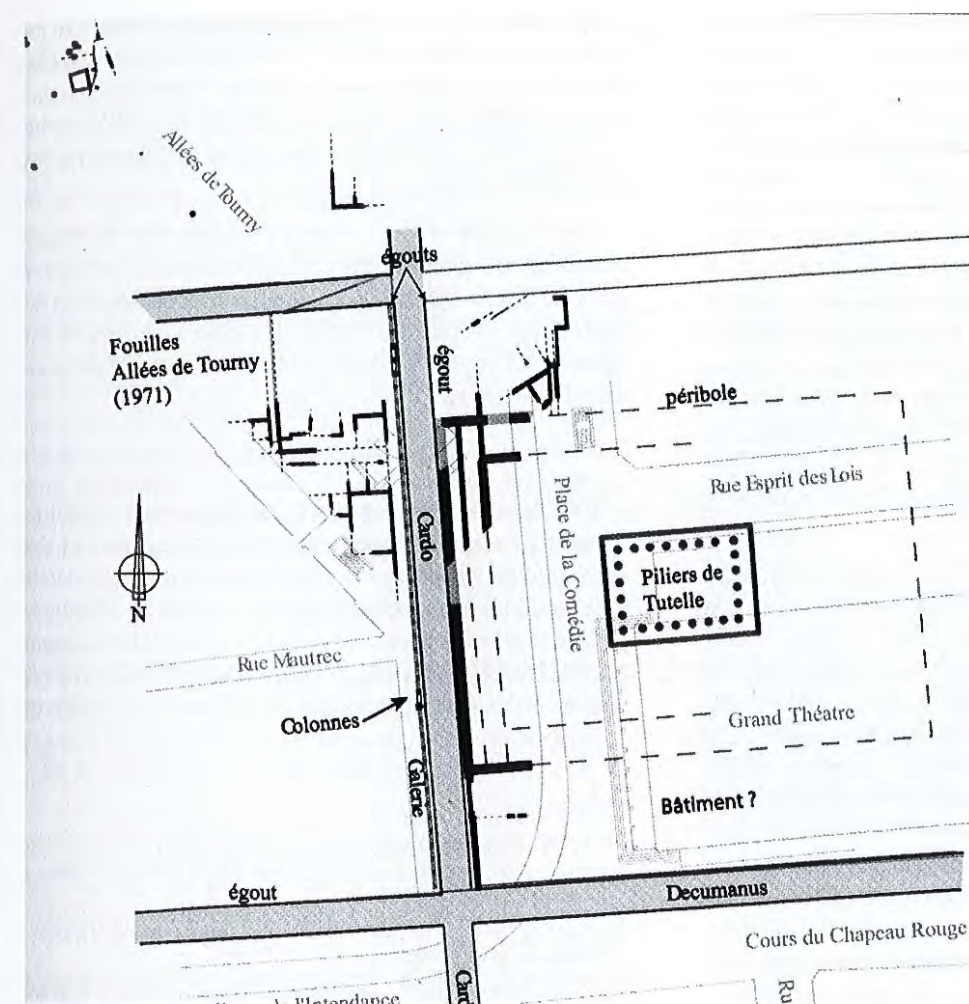


Fig. 13. - Plan de Burdigala avec les monuments cités dans l'article (E. Jean-Courret).



la colonnade corinthienne ¹²³ située près de la Garonne, traditionnellement dénommée les « Piliers de Tutelle » ¹²⁴ ; d'autre part, la muraille du Bas-Empire. Si la première a été détruite en 1677 par Vauban sur ordre de Louis XIV pour agrandir la forteresse royale du château Trompette, nombreux sont les érudits, notamment du XVI^e et du XVII^e siècles, qui ont pu la voir, la décrire et même la dessiner ¹²⁵. Pour des générations de chercheurs, « les Piliers de Tutelle » ont marqué l'emplacement du forum de *Burdigala*. De son côté, le tracé de la muraille du Bas-Empire ¹²⁶ a psychologiquement conditionné la réflexion topographique sur la ville antique. Construite vraisemblablement à partir de la fin du III^e siècle ¹²⁷, elle enfermait la ville dans un rectangle orienté ouest-est : le côté oriental longeait la Garonne ; son parallèle occidental était la rue des Remparts, juste à la limite du mont Judaïque ¹²⁸. À partir de ces nouveaux limites urbains, on a toujours mal perçu la ville du Haut-Empire du côté de l'ouest, dans une zone dénommée peut-être à tort périphérique, sur laquelle les différents plans proposés de *Burdigala* sont très peu explicites.

Les interprétations associées à ces deux monuments sont importantes pour comprendre l'ensemble monumental du mont Judaïque car elles concernent la localisation du centre public et l'établissement des limites de la ville. Revenons donc sur l'interprétation des « Piliers de Tutelle » et sur

123. Elle était composée par 24 colonnes sur un stylobate de 30 pour 22 m.

124. Les érudits bordelais ont considéré qu'on avait ici, comme dans d'autres villes du Sud-Ouest, le sanctuaire de la déesse tutélaire de *Burdigala*, le temple de la Tutelle. Bien que réutilisée dans la muraille, la dédicace à la Tutelle datée du 224 p.C. (*IRB*, I, p. 59-66, n° 20 = *CHL*, XIII, 850a) découverte en 1828 près du cours de l'Intendance a été associée à cette interprétation.

125. Outre le dessin de E. Vinet, nous devons un relevé à Cl. Perrault déjà mentionné comme témoin du monument de la mairie. Une description détaillée des éléments qui le composaient, de la bibliographie ainsi que des interprétations dans Barraud & Caillabet-Duloum 2004, 246-247.

126. Généralement dénommée *castrum* dans les publications bordelaises.

127. Garmy & Maurin 1996, 75-76.

128. Voir son parcours dans le plan de *Burdigala*, pl. XV.

les limites de la ville antique avec les nouvelles données, proposées par la recherche archéologique de ces dernières années.

Les Piliers de Tutelle : les fouilles réalisées en 2003 à l'occasion de la construction du tramway ont exhumé le soubassement en petit appareil du péribole d'un temple et non les portiques d'un forum¹²⁹ (fig. 14) ; elle ont permis aussi, à partir des données stratigraphiques, de dater la construction du bâtiment sous Hadrien¹³⁰. Cette chronologie concorde avec les dernières propositions de la datation des sculptures du deuxième étage de la colonnade. Par conséquent, et malgré ce que l'on a pu penser, le premier forum de la ville n'était pas là¹³¹. Les « Piliers de Tutelle » étaient un ensemble religieux dont la structure, peut-être complexe, nous échappe¹³². On remarque cependant sa relation directe et presque axiale avec le mont Judaïque.

La muraille du Bas-Empire et les limites de *Burdigala* du Haut-Empire : à partir de sa courtine monumentale, on perçoit mal la fin de la ville du Haut-Empire du côté de l'ouest, dans une zone dénommée peut-être à tort périphérique, sur laquelle les différents plans proposés de la ville antique sont très peu explicites car les représentations partent toutes de la muraille tardive. Pourtant, l'amphithéâtre, dénommé « Palais Galien »¹³³, semble reporter les limites de *Burdigala* sensiblement plus à l'ouest car, dans le cas contraire, il resterait isolé, ce qui rencontre peu de parallèles dans le monde romain¹³⁴. Ce monument et la découverte de deux nécropoles¹³⁵ ont permis de proposer un développement de la ville vers le nord-ouest. Le sud-ouest restait toutefois encore vide de vestiges. Mais c'est précisément là que sont situés le mont Judaïque et l'endroit de la découverte des portraits julio-claudiens.

Les dernières recherches archéologiques bordelaises effectuées dans ce secteur, malgré l'état extrêmement fragmentaire des découvertes, semblent confirmer une occupation ancienne de cette partie de *Burdigala*, considérée jusqu'ici à la marge de l'urbanisme du Haut-Empire. Ainsi, les fouilles de l'îlot Bonnac, situé immédiatement au sud de l'endroit où ont été trouvés les hommages impériaux, on a exhumé un bassin pavé en *opus spicatum* de 30 m², associé à un deuxième bassin et à un hypocauste. Selon ses fouilleurs, « ces structures pourraient appartenir à un vaste ensemble thermal »¹³⁶. Au nord-est, déjà sur le mont Judaïque et non loin des structures du prieuré Saint-Martin, a été mis au jour un temple du type *fanum*¹³⁷. Il s'agit d'un petit bâtiment quadrangulaire (5,70 x 5,55 m) recouvert aussi d'un sol en *opus spicatum*. Il est entouré d'un enclos d'une surface de 400 m² ; à l'intérieur, on a trouvé la partie inférieure d'un piédestal en maçonnerie, recouvert d'enduit, la même structure que les bases ou plinthes des statues impériales étudiées ci-dessus¹³⁸. La porte de la *cella* s'ouvrait

à l'est, directement sur la face principale du piédestal et de la statue qu'il devait soutenir, probablement un *simulacrum*. Outre son très probable caractère public¹³⁹, c'est sa chronologie qui intéresse mon propos : ce qui a été interprété comme une tranchée de fondation contenait un as de Claude, ce qui donnerait une datation *post quem*¹⁴⁰.

Les récentes avancées sur l'urbanisme de Bordeaux antique ont mis en relief deux éléments importants : le premier concerne la méconnaissance de l'emplacement du forum qui ne semblait pas être près des « Piliers de Tutelle » ; le second fait référence à l'occupation dès le début de l'Empire de la partie nord-ouest de la ville.

Les parallèles antiques

Dès l'époque augustéenne et pendant les règnes des Julio-Claudiens, les galeries de portraits impériaux ont décoré l'Urbs et les cités provinciales sur les modèles des portraits officiels diffusés depuis Rome. On connaît bien la place de ces représentations dans des lieux publics des *ciuitates*¹⁴¹, très souvent dans différentes parties des forums, comme dans les entrées monumentales, sous les portiques de la place ou à l'intérieur

des basiliques, mais aussi près des temples associés aux centres publics. Les arcs¹⁴² et les théâtres¹⁴³ ont également accueilli des statues impériales.

Ma première hypothèse a été de penser à un théâtre comme siège de la série honorifique bordelaise. En effet, au début du I^{er} siècle p.C., on trouve communément des statues impériales dans les murs de scène¹⁴⁴ ; parmi d'autres statues, les *ualluae* du *frons scaenae* pouvaient être décorées avec les effigies des membres de la famille impériale¹⁴⁵. Un élément iconographique semble aller à l'encontre de cette localisation pour le groupe statuaire bordelais : quand l'empereur y est représenté, son effigie adopte souvent la nudité héroïque, c'est à dire, une nudité proche des dieux et des héros¹⁴⁶, comme la statue d'Auguste dans le théâtre d'Arles¹⁴⁷ ou celle de Claude dans celui de Vaison la Romaine¹⁴⁸. Toujours dans les théâtres, on connaît l'existence des salles annexes destinées à honorer la famille impériale¹⁴⁹. L'exemple le plus connu est celui de Mérida, où une pièce des péristyles du théâtre était dédiée à Auguste et sa famille¹⁵⁰. L'espace est consacré, car l'empereur Auguste est représenté *capite uelato*, avec la tête couverte, ce qui n'est pas le cas à Bordeaux. Les données iconographiques ne semblent donc pas conforter l'hypothèse d'un théâtre, d'autant plus que les vestiges architecturaux découverts sur le mont Judaïque ne le font pas non plus.

Les arcs monumentaux ont également reçu des statues de la famille impériale dès les débuts de l'Empire¹⁵¹ et un des exemples les plus proches géographiquement est celui de Saintes, avec les statues Tibère et ses deux fils, Drusus II et Germanicus¹⁵². Cependant, je ne pense pas qu'il s'agisse d'un arc supportant des hommages impériaux découverts à Bordeaux et ceci pour plusieurs raisons : d'une part, les plaques de marbre ne correspondent pas à l'architecture d'un arc, dont l'architrave recevrait l'inscription ; ensuite, les statues ont été découvertes *in situ*, tombées à la renverse depuis leur support originaire qui ne devait pas être très haut (d'ailleurs, aucun arc n'a gardé des vestiges de leur statues sommitales) ; enfin, les vestiges architecturaux décrits par G. de Lurbe ne correspondent pas à ceux d'un arc.

Deux possibilités subsistent : le centre public et un temple ou sanctuaire qui, d'ailleurs, pouvait faire partie du forum. A l'époque julio-claudienne, les galeries des portraits à la famille impériale ont souvent décoré les *fora*¹⁵³ : centre des villes, ils étaient l'endroit où la répétition des modèles romains était plus visible, où l'adhésion au nouveau régime devait être plus évidente dans les cités des provinces. Plusieurs éléments privilégient cette piste d'interprétation : d'une part, l'extension du secteur monumental (si l'on tient compte des témoignages conjoints de Thevet et de G. de Lurbe) semble importante (du prieuré Saint-Martin ou milieu du cours Dijaux) et elle pourrait correspondre à une partie de la place entourée des portiques et

des bâtiments ; d'autre part, la densité des vestiges iconographiques y découverts irait dans le sens de l'interprétation de cet espace comme le centre public ; ensuite, les structures architecturales en cellules avec portiques, décrites sommairement par G. de Lurbe et Thevet, s'accordent bien avec certains éléments des *fora*, les portiques et les *tabernae* ; mais enfin, la façon comme les statues masculines sont habillées, avec la toge et avec la tête non couvertes, est fréquente dans les effigies impériales exposés dans les centres publics. Comme l'a très bien montré D. Boschung¹⁵⁴, les images de l'empereur et sa famille recevaient une grande partie de leur sens du contexte de leur exposition. Or, la représentation en toge des statues masculines privilégie l'aspect civique, et donc l'hypothèse d'une exposition de l'empereur et de sa famille au centre du pouvoir urbain¹⁵⁵, c'est-à-dire bien évidemment le forum, avec ses bâtiments administratifs et son temple du culte impérial. C'est là que l'on trouve exposés les groupes dynastiques¹⁵⁶, c'est là aussi que ces hommages classiques revêtent la plus grande variété de types et de tailles, tout particulièrement en Gaule¹⁵⁷. Étant donné la forme envisageable des supports épigraphiques, il me semble très probable que les hommages bordelais étaient disposés sur une banquette ou sur des bases maçonnées multiples placées dans un secteur indéterminé du forum de *Burdigala*. Ces séries des statues sur piédestaux pouvaient être exposées directement sur la place, tout particulièrement sous les portiques qui l'entouraient, comme à *Ruscino*, voire à l'intérieur de la basilique de ce dernier, comme à *Veleia* et probablement à Béziers¹⁵⁸, même

129. Migeon 2005.

130. *Id.* 2005, 118 et Barraud et Migeon 2005, 45. Cette chronologie semble confirmer une hypothèse proposée par J.-P. Bost qui avait daté les « Piliers de Tutelle » à l'époque d'Hadrien (Bost 2005, 98).

131. Rappelons cependant l'existence de deux *fora* dans certaines capitales de province, comme *Tarraco* et *Emerita*.

132. Je pense que les « Piliers de Tutelle » étaient la colonnade extérieure d'un temple périptère, et non le portique d'une place, qui eût du reste été située en un endroit facilement inondable.

133. Si l'étude définitive de cet ouvrage manque toujours, on est aujourd'hui certain qu'il n'a pas été construit au III^e siècle, comme l'on a l'habitude de le penser pour des raisons « mythiques » mais du Haut-Empire.

134. Sur le palais Galien, voir les nouvelles propositions d'A. Bouet 2008.

135. Il s'agit de la nécropole de la place Charles Gruet et surtout de celle de Terre-Nègre, datée à partir de l'époque tibérienne (Caillabet-Dulouin 1999 ; Barraud & Caillabet-Dulouin 2004, 245).

136. Pons-Métois 2007. Cet ensemble de la première moitié du I^{er} siècle a été détruit et couvert, au II^e siècle, par une construction postérieure. Il s'agit d'un ensemble thermal beaucoup plus petit, peut-être associé à une maison.

137. Il est dénommé *fanum* suburbain situé à la périphérie de la ville dans la publication récente de Barraud & Caillabet-Dulouin 2004, 253.

138. On trouve souvent ces structures à l'intérieur de ce type de monument.

139. Dans les contextes urbains, on trouve ces monuments dans des ensembles composés aussi du théâtre et des thermes, ou bien en bordure du forum (Fauduet 1993a, 103 et *Aed.* 1993b, 30-36).

140. Martin & Silhouette 1996 ; Barraud & Caillabet-Dulouin 2004, 253. Cet ensemble religieux a été utilisé jusqu'à la fin du III^e siècle.

141. Rose 1997 et Boschung 2002.

142. De Maria 1988.

143. Gros 1990 ; Boschung 2002, 78-94 ; Rosso 2006, 137-145.

144. Boschung 2002, 78-94.

145. Selon Rosso 2006, 137, en Gaule seul treize statues impériales proviennent des théâtres, toujours en Narbonnaise.

146. Hüftmantel en allemand.

147. Boschung 2002, n° 23-1, p. 84 ; Rosso 2006, n° 111, p. 325-326.

148. Boschung 2002, n° 78, p. 142 ; Rosso 2006, n° 187, p. 413-416.

149. Gros 1990, 383-384 ; Rosso 2006, 137.

150. Rose 1997, n° 60.1 ; Boschung 2002, 79-80.

151. De Maria 1988 ; Gros 1996, 69-74 ; Boschung 2002, 95-117 ; Rosso 2006, 145-148.

152. Maurin 1978, 71-80 ; Boschung 2002, p. 99 ; Rosso 2006, n° 26-28 ; *ILA Santons*, 7.

153. Boschung 2002, 24-78.

154. *Ibid.*

155. On en trouve peu d'exemples de statues impériales en toge en Gaule, mais cette rareté tient simplement à l'état fragmentaire de la documentation (Rosso 2006, 105).

156. Rosso 2006, 124.

157. *Ibid.*, 141, avec les exemples de Béziers, Saint Bertrand de Comminges (Rosso 2006, n° 6-14), Glanum, Ruscino, Avenches (Rosso 2006, n° 42-45) et Aime en Tarentaise et probablement ceux de Saint-Paulien (Rosso 2006, n° 36) Vienne, Narbonne et Saintes (Rosso 2000 et 2006, n° 30-35).

158. Il s'agissait d'un bâtiment situé du côté nord-ouest du forum, la basilique ou une de ses exèdres, Balty 1995, p. 123 ; Rosso 2006, p. 125.

si d'autres bâtiments sont tout à fait envisageables, comme un *Augusteum* ou un siège des corporations comme à *Rusellae*, même dans l'entrée monumentalisée, comme à Saint-Bertrand-de-Comminges¹⁵⁹. C'était dans le centre de ville que la figure de l'empereur citoyen et législateur prenait tout son sens, comme le prouvent les parallèles archéologiques, et comme semblent le confirmer les sources médiévales qui rendent tout à fait vraisemblable la présence d'une basilique¹⁶⁰ à cet endroit.

Il reste cependant la possibilité d'interpréter le monument sur le mont Judaïque comme un temple, voir comme un sanctuaire. C'était, d'ailleurs, une des hypothèses de G. de Lurbe, même si les raisons qu'il donnait (l'étymologie et la présence de mosaïques) n'étaient pas les bonnes. Tout d'abord, et à la suite d'E. Rosso¹⁶¹, il faut rappeler que les *fora* avaient un ou plusieurs bâtiments religieux, souvent placés en position axiale où le culte impérial au sens large trouvait toute sa place ; il semble donc très probable que une bonne partie des statues impériales découvertes sur les forums aient une relation de dépendance avec le temple. Cette constatation permet d'asseoir l'hypothèse situant le forum de *Burdigala* dans le secteur du mont Judaïque. Les statues étudiées n'étaient pas des *signa* de culte mais des *statuae* honorifiques qui pouvaient se disposer dans les colonnades couvertes d'un temple, comme dans les temples géminés de *Glanum*, faisant partie des *ornamenta aedium*¹⁶² : outre la présence de dédicaces honorifiques, les statues masculines n'avaient pas la tête voilée, ce qui rend difficile leur présence dans un espace consacré. D'ailleurs, en dehors de l'exemple de *Glanum*, les effigies impériales qui peuvent être associées, comme *ornamenta* ou comme *signa* de culte aux temples et aux sanctuaires sont très peu nombreuses, même si l'on doit imaginer que leur présence était très fréquente¹⁶³.

Il reste à imaginer l'existence sur le mont Judaïque d'un sanctuaire isolé dédié à la famille impériale ou avec une partie architectural lui concernant (bien que la présence d'un groupe de statue à Bordeaux oblige à considérer qu'il s'agissait des décorations du sanctuaire et non des *signa* de culte). Si cette hypothèse doit pour le moment être retenue, les exemples des sanctuaires isolés de culte impérial manquent en Occident au I^{er} siècle, à différence de l'Orient, où les *Sebasteia* sont connus dès l'époque augustéenne : les propylées de celui d'Aphrodisias sont décorés avec une galerie de portraits de la famille impériale¹⁶⁴. Il pourrait cependant s'agir d'un sanctuaire à une divinité inconnue dont une partie serait décorée avec une galerie de portraits de la famille régnante. En tout cas, il ne s'agissait pas d'un sanctuaire secondaire car, comme montrent les dernières découvertes de l'îlot Bonnac, cette partie de la ville n'était pas périphérique au début de l'Empire.

*
* *

Ma conclusion¹⁶⁵ est donc qu'un grand bâtiment public, probablement le forum¹⁶⁶ (retenons toujours le possible sanctuaire) de l'ancienne *Burdigala* s'élevait sur le mont Judaïque, comme le prouvent les récits du XVI^e siècle, associés à des textes postérieurs, plus exactement autour de l'actuelle rue Georges Bonnac et à son croisement avec la rue du Château d'eau. C'est dans ces deux rues que l'on a trouvé des murs de portiques et des statues, non seulement celles de la famille julio-claudienne, mais d'autres, perdues, dont l'identité reste un mystère. Ce monument se situerait donc près du possible *decumanus* que l'on s'accorde à reconnaître dans l'axe cours de l'Intendance - rue Judaïque et celui reconnu à partir de la Porte Dijéaux¹⁶⁷, bien que les dernières découvertes montrent des changements inespérés dans les orientations du parcellaire. Néanmoins, si l'on peut ainsi placer approximativement le monument du mont Judaïque dans le réseau urbain restitué de *Burdigala*¹⁶⁸, l'insuffisante précision des données empêche toute proposition planimétrique plus poussée : même si les vestiges ont été trouvés *in situ*, les positions sont décrites de façon suffisamment vague pour qu'elles puissent fluctuer de quelques dizaines de mètres autour de cette zone. Cependant, il semble assez possible que les dédicaces de la famille julio-claudienne, trouvées à côté du prieuré Saint-Martin, aient été disposées à l'intérieur d'un bâtiment situé à l'ouest du centre public, peut être la basilique. S'il reste toujours l'espoir que

159. Avec les statues de Néron et sa mère, Agrippine la Jeune, Rosso 2006, 125.

160. L'hypothèse que la basilique du forum de *Burdigala* se situait dans cette partie de la ville antique est appuyée par le fait que l'endroit a reçu ensuite une fonction religieuse chrétienne, comme c'est assez fréquemment le cas pour ce type de bâtiment (Rosso 2006, 124) : sa partie nord est devenue l'église Saint-Martin à une époque très ancienne. Au VI^e siècle, Grégoire de Tours cite deux fois une basilique Saint-Martin située hors les murs (*De virtutibus S. Martini* 3.50 ; 4.40). Cette église est dénommée à nouveau *basilica* dans le don de Saint-Martin que le duc d'Aquitaine Guillaume VII fait à l'abbaye de Maillezais, document conservé aux Archives de la Gironde (AHG, III, pièce n° II, p. 44 ; sur ces questions Higounet 1963, 75 qui considère possible qu'un poème de Fortunat, *Carm.*, 1.6, mentionne déjà cette *basilica*). Je dois ces informations à l'amitié de mes collègues Frédéric Boutoulle et Ézéchiel Jean-Courret que je remercie à nouveau.

161. Rosso 2006, 129.

162. Gros 1981, 157 ; Balty 1991, 371.

163. Rosso 2006, 130.

164. Rose 1997, 164-166.

165. J'ai proposé les mêmes conclusions que dans mon article de 2008.

166. Seul R. Etienne a suggéré très timidement cette possibilité en 1962 : « il paraît plus raisonnable de croire qu'en un lieu élevé — acropole de *Burdigala* — fut édifié un temple du culte impérial ; ainsi se justifieraient les dédicaces à Drusus et à Claude, à moins qu'on ne pousse la hardiesse jusqu'à voir dans la présence de ces statues de magistrats la preuve que le mont Judaïque fut le forum primitif de la cité », Etienne 1962, 87 [il ignorait les résultats de nouvelles fouilles et considérait que les *togati* étaient des magistrats].

167. Barraud & Caillabet-Duloum 2004, 241-242.

168. Barraud 1988.

des nouvelles fouilles confirment ou infirment mon hypothèse, je pense que la façon dont les auteurs du XVI^e ont décrit les découvertes montre la dégradation importante que les vestiges antiques ont subie dès cette époque, qui a continué jusqu'à nos jours, dans une zone très construite. Les mêmes textes mentionnent aussi que les vestiges étaient bien conservés, ce qui prouverait un abandon ancien de cet espace comme centre public de la ville vers la fin du Haut-Empire, avec un déplacement des activités autour de celui qui semble avoir été progressivement le vrai centre de cette ville portuaire, commerciale et extrêmement cosmopolite,¹⁶⁹ c'est-à-dire le port. C'est cette modification de l'habitat qui délaisse l'ancienne « acropole », comme R. Etienne appelait le mont Judaïque, au profit de la ville basse qui a permis de conserver ses structures et ses ornements, mais a empêché peut-être de réfléchir autrement sur *Burdigala*.

Les découvertes du XVI^e siècle sur le mont Judaïque sont un remarquable exemple de la riche parure monumentale qu'avait reçu la ville de *Burdigala* à un moment bien plus ancien (au moins à partir du 25 p.C.) que ce que l'on pensait jusqu'à présent. Elles montrent l'existence d'un monument dont la typologie et les ornements étaient une réponse architecturale aux nécessités politiques de la cité à partir de l'époque augustéenne, plus exactement entre 16 et 13 a.C.¹⁷⁰, quand les Bituriges Vivisques, fraîchement installés sur les bords de la Garonne¹⁷¹, ont été érigés en *ciuitas*, d'ailleurs de condition juridique « libre », et ont reçu *Burdigala* pour chef-lieu. Si les débuts de la ville romaine étaient établis sur le même site que l'établissement indigène¹⁷², notamment en ce qui concerne l'habitat privé, la création des espaces nécessaires au déroulement de la vie publique selon les modèles romains a poussé très vite l'extension de la ville vers l'ouest.

Si l'on avait pu imaginer que fût situé près de son fleuve navigable¹⁷³ le forum d'une cité portuaire, le choix d'établir celui-ci au mont Judaïque n'en était pas moins logique : c'était d'abord l'endroit le plus élevé des alentours, presque vide de constructions antérieures ; ensuite, sa position relativement dominante¹⁷⁴ avait pu lui attirer des attributions religieuses indigènes. Mais construire à cet endroit un centre public, tout au moins un sanctuaire dédié à l'empereur et à sa famille, répondait aussi à d'autres objectifs que le respect des traditions locales. D'abord cela permettait de le placer loin du danger des inondations de la Garonne, mais ensuite et surtout de créer là une scénographie urbanistique : le monument devait se voir dans toute la ville. Mais il était aussi un peu excentré, ce qui a pu entraîner progressivement la perte de son importance.

Encouragées dès l'époque par d'Auguste par l'élévation de leur bourgade en cité, les élites bordelaises ont entrepris un vaste programme urbain qui était destiné à montrer leur adhésion à Rome et à l'empereur. La série d'hommage à la

domus Augusta faisait partie intégrale de cette initiative. C'est sous Tibère que les grands chantiers publics ont dû vraiment commencer et cette date semble se confirmer avec la série de portraits. Sur le mont Judaïque tout au moins, il y avait à la fin du règne de cet empereur un bâtiment achevé, peut-être la basilique du forum, peut-être des portiques ou quelque autre bâtiment public, puisqu'on a pu y loger la statue sur piédestal de Drusus III. De plus, on ne peut pas exclure que l'érection de la série d'hommages ait commencé plus tôt. Cette monumentalisation a continué tout au long de l'époque julio-claudienne, quand on a élevé la suite des monuments honorifiques que je viens d'étudier.

Il faut insister sur le rôle de ces élites bordelaises qui ont pris en charge ce programme monumental à la romaine. Le forum et sa parure ont été, sans aucun doute, leur premier objectif. Et leur caractère monumental était certainement à la hauteur des prétentions des épais Bordelais dont se moquait Martial¹⁷⁵. Et ces prétentions devaient être très fortes, dans une cité où, au milieu du I^{er} siècle, le *praetor* C. Iulius Secundus a été en mesure de donner par disposition testamentaire deux millions de sesterces de sa fortune personnelle pour réaliser des adductions d'eau et des fontaines¹⁷⁶. Ce pourrait être lui, ou l'un de ses parents ou quelque autre notable de même rang et de même fortune qui, presque au même moment, payait la statue de l'empereur Claude. Pour mieux se représenter ce que pouvait être l'apparence et la richesse du monument qui les abritait, il faut rappeler la facture et le marbre des *togati* qui prouvent l'arrivée très précoce à *Burdigala* de produits de luxe et la probable intervention d'artistes italiens.

169. Bost 2002 ; Sireix 2005b.

170. Bost 2005, 96.

171. Hiernard 1984 et 1997.

172. Bost 2005, 96. Rappelons que les découvertes archéologiques d'époque protohistorique permettent de suggérer que l'établissement antérieur à l'époque augustéenne était situé sur la terrasse de grave du Puy-Paulin, entre les allées de Tourny et la rue Sainte-Catherine jusqu'à la rue Porte Dijéaux (Barraud & Caillabet-Duloum 2004, 239). Sur Bordeaux protohistorique, voir aussi Barraud, dir. 1988 et Sireix, dir. 1997.

173. À ce propos, je rappellerai que, même si l'on considère que le forum se situait autour des « Piliers de Tutelle », ceux-ci étaient assez éloignés du port, le centre commercial toujours préservé.

174. Etienne 1962, 87 lui attribue le nom d'acropole.

175. Ep. 9.32.6.

176. Il y a cinq inscriptions qui décoraient des fontaines en différents endroits de la ville (IRB, I, p. 111, n° 30a ; CHL, XIII, 596 ; IRB, I, p. 112, n° 30b = CHL, XIII, 597 ; IRB, I, p. 112, n° 30c = CHL, XIII, 598 ; IRB, I, p. 113, n° 30d = CHL, XIII, 599 ; IRB, I, p. 113, n° 30e = CHL, XIII, 600). Les critères internes (noms et fonction du dédicant) permettent de les dater de l'époque julio-claudienne, avec une préférence pour les règnes de Tibère ou de Claude.

Finalement, quand on considère la chronologie et les caractéristiques monumentales et idéologiques des découvertes du mont Judaïque, on est conduit à revenir sur le débat relatif à la capitale de l'Aquitaine sous le Haut-Empire¹⁷⁷. Bien évidemment, ces découvertes ne prouvent pas que *Burdigala* a été, dès le début de l'existence de celle-ci, la capitale de la province, mais elles prouvent en tout cas que, sous le règne de Tibère, la ville avait pu mettre en œuvre un vaste programme monumental, ce qui n'avait jamais été souligné auparavant.

Cela veut dire que le développement architectural de Bordeaux peut-être mis sur le même pied que d'autres villes d'Aquitaine, Saintes notamment. Il me semble donc que l'argument de la monumentalisation pour désigner la capitale de la province doit être désormais reconsidéré.

177. Sur la question, Maurin 1978, 132-140 ; Maurin et al. 1992, 28 ; Haensch 1997, 135-136 ; Tranoy 2004, 236.

Bibliographie

- Amelung, W. (1908) : *Die Skulpturen des Vatikanischen Museums*, Berlin.
- Ando, C. (2000) : *Imperial ideology and Provincial Loyalty in the Roman Empire*, Berkeley.
- Apianus, P. et B. Amantius (1534) : *Inscriptiones sacrosanctae vetustatis*, Ingolstadt.
- Arrerac, J. d' [1625 a] : *Panegyricque à la ville de Bourdeaux*, Bordeaux.
- Arrerac, J. d' [1625 b] : *Trois divers traictez*, 2. Partie. *De la Vanité : des dignitez et grandeurs et des offices*, Bordeaux.
- Balty, J.-Ch. (1988) : « Groupes statuariers impériaux et privés e l'époque julio-claudienne », *Quaderni de la Ricerca scientifica. Ritrato ufficiale e ritratto privato. Atti della II Conferenza Internazionale sul Ritratto Romano (Roma, 1984)*, Rome, 31-46.
- Barraud, D. (1984) : « Chronique d'archéologie bordelaise : Ilot Saint-Christoly, rue Fondaudège, Place de la Victoire, rue du Cancéra, rue Ségulier, rue des Frères Bonie, place Gambetta », *Revue Archéologique de Bordeaux*, 75, 3-7.
- Barraud, D. (1985) : « Chronique d'Archéologie bordelaise : Place Gambetta, rue des Frères Bonie, rue de Lalande », *Revue Archéologique de Bordeaux*, 76, 5-8.
- Barraud, D. (1988) : « Le site de la France, origines et évolution topographique de Bordeaux antique », *Aquitania*, 6, 3-59.
- Barraud, D. et G. Caillabet-Duloum (2004) : « *Burdigala*. Bilan de deux siècles de recherches et découvertes récentes à Bordeaux », *Simulacra Romae. Roma y las capitales provinciales del Occidente Europeo. Estudio Arqueológico (Tarragona, 2004)*, Tarragone, 239-271.
- Barraud, D. et W. Migeon (2005) : « Les monuments publics : nouvelle découverte », *Archéologia*, n° 424, 44-45.
- Barraud, D., J. Linères et L. Maurin (1996) : « L'enceinte de Bordeaux », in : Garny & Maurin 1996, 15-80.
- Baurein, J. (1785 a) : *Recherche sur la ville de Bordeaux. Complément des Variétés bordelaises*, Bordeaux, 2e éd. 1876, 3e éd. 1999.
- Baurein, J. (1785 b) : *Variétés bordelaises ou essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux*, Bordeaux, 2e éd. 1876 (3 vol.), 3e éd. 1999 (4 vol.).
- Berchon, M. (1890) : « Le baron de Caila, archéologue girondin (1744-1831) », *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 30, 59-183.
- Bernadau, P. (1805) : « Notice archéologique sur un pavé de mosaïque, découvert près l'église St.-Seurin-les-Bordeaux », *Bulletin polymathique*, 3, 177-183.
- Boschung, D. (1990) : « Die Präsenz des kaiserhauses in öffentlichen Bereich », *Stadt und Ideologie. Die Monumentalisierung hispanischer Städte zwischen Republik und Kaiserzeit* (Madrid, 1987), Munich, pp. 391-400.
- Boschung, D. (2002) : *Gens Augusta, Untersuchungen zu Aufstellung, Wirkung und Bedeutung der Statuengruppen des julisch-claudischen Kaiserhauses*, Mainz am Rhein.
- Bost, J.-P. (2002) : « Bordeaux, ville cosmopolite sous le Haut-Empire romain » *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1, 9-26.
- Bost, J.-P. (2005) : « L'Antiquité, du Second Age du Fer à la conquête franque », in : Figeac 2005, 86-124.
- Bost, J.-P., F. Didierjean, L. Maurin, J.-M. Roddaz, dir. (2004) : *Guide archéologique de l'Aquitaine celtique à l'Aquitaine romane (VIe siècle av. J.-C. - XIe siècle ap. J.-C.)*, Bordeaux-Santander.
- Bouet, A. (2008) : « Amphithéâtres et sanctuaires du culte impérial en Occident romain : les liens urbanistiques », A. Bouet éd., *D'Orient et d'Occident. Mélanges offerts à Pierre Aupert*, Ausonius-Éditions, Mémoires 9, Bordeaux, 269-293.
- Bourdeille, P. de (1600 ?) [1876] : *Oeuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, publiées d'après les manuscrits avec variantes et fragments inédits pour la Société de France*, t. IX, Des dames, Paris.
- Boutruche, R. (1966) : *Bordeaux de 1453 à 1715. Histoire de Bordeaux*, vol. III, Bordeaux.
- Caila, P.-M. (1812 a) : *Dissertations sur les monuments antiques qui intéressent la ville de Bordeaux*, manuscrit inédit.
- Caila, P.-M. (1812 b) : *Etat par ordre chronologique des découvertes des pierres sépulcrales, inscriptions, autels, statues, cippes et autres monuments, pour servir à l'histoire de la ville de Bordeaux*, manuscrit (cité dans l'édition critique de P. Courteault, voir infra).
- Caila, P.-M. (1812 c) : *Muséum de monuments antiques de la Ville de Bordeaux. Notices sur les statues, autels, cippes, inscriptions rassemblés dans la salle des monuments du Muséum de la ville de Bordeaux*, manuscrit inédit.
- Caillabet-Duloum, G. (1999) : *Les nécropoles gallo-romaines de Bordeaux sous le Haut-Empire : types de sépultures et inventaire du mobilier funéraire*, mémoire de maîtrise inédite, Université de Bordeaux III.
- Choul, G. de (1556) : *Discours de la Religion des anciens romains, Illustré d'un grand nombre de médailles, & de plusieurs belles figures retirées des marbres antiques, qui se trouvent à Rome, & par notre Gaule*, Lyon, 1556 (rééd. 1672).
- Corsini, E. (1763) : *Series Praefectorum Urbis ab Urbe condita ad annum usque 1353 sive a Christo nato*, Pisa.
- Courteault, P. (1918-1919) : « Etat des découvertes archéologiques faites à Bordeaux de 1440 à 1812 », *Revue Archéologique de Bordeaux*, 51-131.
- Courteault, P. (1940) : « Légende épigraphique à Bordeaux », *REA*, 600-608.
- Demont, E. et M. Favre, éd. (2006) : *Herman Van Der Hem (1619-1649), un dessinateur hollandais à Bordeaux et dans le Bordelais au XVIIe siècle en 2 volumes. Catalogue raisonné des dessin*, Bordeaux.
- Dezeimeris, A. (1879) : « Remarques sur des inscriptions antiques, récemment découverts à Bordeaux », *Revue Archéologique de Bordeaux*, VI, 1879, p. 4-66.
- Drouyn, L. (1874) : *Bordeaux vers 1450*, Bordeaux.
- Ducourneau, A. (1842-1844) : *La Guienne historique et monumentale*, Bordeaux, 3 vol.
- Espérandieu, E. (1908 a) : « La Messaline de Bordeaux », *Revue Archéologique* 13.
- Espérandieu, E. (1908 b) : *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine. t. II. Aquitaine*, Paris.
- Etienne, R. (1962) : *Bordeaux antique, Histoire de Bordeaux*, t. I, Bordeaux.
- Fauduet, I. (1993 a) : *Atlas des sanctuaires romano-celtiques de Gaule. Les fanums*, Paris.
- Fauduet, I. (1993 b) : *Les temples de tradition celtique en Gaule romaine*, Paris.

- Figeac, M., dir. (2005) : *La Gironde de la Préhistoire à nos jours*, Bordeaux.
- Fittschen, K. (1977) : *Katalog der antiken Skulpturen in Schloss Erbach*, Berlin.
- Garmy, P. (1985) : « Bordeaux : 10, rue Porte-Dijeaux, rue des Frères Bonie, Ilot Saint-Christoly, 17 place Pey-Berland, Informations archéologiques ?, Circonscription Aquitaine », *Gallia*, 43, 225-229.
- Garmy, P. et L. Maurin, dir. (1985) : *Enceintes romaines d'Aquitaine : Bordeaux, Dax, Périgueux, Bazas*, Documents d'Archéologie Française 53, Paris.
- Garriguet, J. A. (2001) : *La imagen del poder imperial en Hispania. Tipos estatuarios*, Corpus signorum Imperii Romani. España, vol. II, fac 1, Murcie.
- Goette, H. R. (1988) : « Mulleus - embas - calceus. Ikonographische Studien zu römischem Schuhwerk », *Jdl*, 103, 401-464.
- Goette, H. R. (1990) : *Studien zu römischen Togadarstellungen*, Beiträge zur Erschließung hellenistischer und kaiserzeitlicher Skulptur und Architektur 10, Mayence.
- Goyau, G. (1894) : « Le vieux Bordeaux à la bibliothèque impériale de Vienne », *MEFR*, 14, 459-485.
- Graevius, J. G. (16323-1703) : *Thesaurus Antiquitatum Romanorum*, 12 vol., Leyden (réed. Venise, 1732-1737).
- Gros, P. (1990) : « Théâtre et culte impérial en Gaule Narbonnaise et dans la Péninsule Ibérique », *Stadt und Ideologie. Die Monumentalisierung hispanischer Städte zwischen Republik und Kaiserzeit*. (Madrid, 1987), Munich, 380-390.
- Gros, P. (1995) : « Le culte impérial dans la basilique judiciaire de Carthago », *Karthago*, 223, 45-56.
- Gros, P. (1996) : *L'architecture romaine du début du III^e siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire, I : Les monuments publics*, Paris.
- Gros, P. (2002) : « La fonction politique des monuments du spectacle dans le monde romain sous le Haut-Empire », in : *Ludi romani. Espectáculos en Hispania Romana*, Mérida, 25-40.
- Gruter, J. (1602) : *Inscriptiones antiquae totius orbis Romani*, Heidelberg.
- Guillemain, J. (2002) : *Recherches sur l'antiquaire lyonnais Guillaume du Choul (ca. 1496-1560)*, thèse inédite soutenue en 2002 à la Sorbonne.
- Haensch, R. (1997) : *Capita provinciarum. Statthalterstze und Provinzialverwaltung in der Römischen Kaiserzeit*, Mainz am Rhein.
- Hallett, J. P. (1984) : *Fathers and Daughters in Roman Society. Women and the Elite Family*, Princeton.
- Hann, U. (1994) : *Die Frauen des römische Kaiserhauses und ihre Ehrungen im griechischen sten anhand epigraphischer und numismatischer Zeugnisse von Livia bis Sabina*, Sarrebruck.
- Hentzner, P. (1629) : *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg.
- Hiernard, J. (1984) : « La numismatique et la question des Bituriges Vivisques », *Keltische Numismatik und Archaeologie*, BAR, Intern. Series, 200, 1984, p. 130-149.
- Hiernard, J. (1997) : « Bituriges du Bordelais et Bituriges du Berry : l'apport de la numismatique », *Revue Archéologique de Bordeaux*, 87, 61-65.
- Higounet, Ch. (1963) : *Bordeaux pendant le Haut Moyen Age, Histoire de Bordeaux, t. 2*, Bordeaux.
- Hurlet, F. (1997) : *Les collègues du prince sus Auguste et Tibère*, ColLEFR 227, Rome.
- Jean-Courret, E. (sous presse a) : « Civitatis Burdegalensis in Aquitanea genuina descriptio » : une représentation de Bordeaux vers 1525-1535 ».
- Jean-Courret, E. (sous presse b) : *La morphogenèse de Bordeaux, des origines à la fin du Moyen Age : fabrique, paysages et représentations de l'Urbs*, thèse de l'Université de Bordeaux III, inédite.
- Jouannet, F. (1837) : *Statistique du département de la Gironde*, Paris, t.I.
- Jullian, C. (1890) : *Inscriptions romaines de Bordeaux*, 2 vol., Bordeaux (=IRB).
- Jullian, C. (1895) : *Histoire de Bordeaux*, Bordeaux.
- Kienast, D. (2004) : *Römische kaisertabelle. Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, Darmstadt, 2^{ème} édition.
- Kleiner, D.E.E. (1991) : « The Roman Toga », *JRA*, 3, 219-221.
- Künzl, S. (1997) : « Antonia Minor – Porträts und Porträt-Typen », *JRGZ*, 441-495.
- Lalanne, L. éd. (1864-1882) : *Oeuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, publiées d'après les manuscrits avec variantes et fragments inédits pour la Société de France*, 11 t., Paris.
- Lepelletier, C. (1994) : « Le souci de préserver les statues des dieux païens à l'époque théodosienne », *BSAF*, 193-198.
- Lurbe, G. de (1590) : *Budigalensium ["sic"] rerum chronicon*, Bordeaux.
- Lurbe, G. de (1591) : *De Illustribus Aquitaniae viris, a Constantino magno usque ad nostra tempora*, libellus, Bordeaux.
- Lurbe, G. de (1592) : *De Scholis literariis omnium gentium*, Bordeaux.
- Lurbe, G. de (1593) : *Garumna, Aurigera, Tarnis, Oldus, Durannius, Aturris, et Carantonus, cum onomastico gallico omnium Aquitaniae urbium additis è regione latinis nominibus quae apud antiquos scriptores leguntur*, Bordeaux.
- Lurbe, G. de (1594-1595) : *Chronique bordelaise, composée cy-devant en latin par Gabriel de Lurbe et par luy de nouveau augmentée et traduite en françois, avec deux siens discours cy-devant imprimez, l'un de la conversion du Roi, l'autre des antiquitez n'aguières trouvées hors la dicte ville*, Bordeaux.
- Lurbe, G. de (1619-1620) : *Chronique bordelaise composée cy-devant en latin par Gabriel de Lurbe et par luy de nouveau augmentée et traduite en françois avec deux siens discours cy-devant imprimez, l'un de la conversion du Roy et l'autre des antiquitez n'aguières trouvées hors ladite ville, depuis continuée et augmentée par Jean Darnal, Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux, par Jean Darnal*, Bordeaux.
- Lurbe, G. de (1672) : *Chronique bordelaise [de Gabriel de Lurbe], corrigée et augmentée depuis l'année 1620 jusques à présent. Continuation à la Chronique bordelaise commençant l'année 1620 jusqu'à présent. - Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux, par Jean Darnal [avec des additions]. - Privilèges des bourgeois de la ville et cité de Bourdeaux, octroyez et approuvez par Henri II, Charles IX, Henry III, Henry IV et Louys X, Bordeaux.*
- Lurbe, G. de (1703) : *Chronique bordelaise, corrigée et augmentée depuis l'année 1671 jusqu'au passage du roi d'Espagne l'année 1701, imprimée par les soins de Me Tillet - Supplément des Chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux, par Jean Darnal - Continuation à la Chronique commençant l'année 1620 jusqu'à présent. - Continuation de la Chronique bordelaise, depuis le mois de décembre 1671 jusques à la fin de 1700. - Privilèges des bourgeois de la ville et cité de Bourdeaux, octroyez et approuvez par Henry II, Charles IX, Henry III, Henry IV et Louys XIII reveus et imprimez de nouveau en l'année 1667, Bordeaux.*
- Manderscheid, H. (1981) : *Die Skulpturenausstattung der kaiserzeitlichen Thermenanlagen*, Berlin.

- Martin, L. et H. Silhouette (1996) : « UGC, rue Castelnau d'Auros, Bordeaux (Gironde). Construction d'un complexe cinématographique. *Fanum* suburbain du I^{er} siècle ; habitats antiques ; fossés du Haut-Moyen-Age », *Rapport inédit de fouille AFAN*, consulté au Service Régionale de l'Archéologie, côte BX 0908 SRA.
- Maurin, L. (1978) : *Saintes antique, des origines à la fin du VI^e siècle*, Saintes.
- Maurin, L. (1989-90) : « Fouilles de la place Camille Jullian. Habitat antique », *Archéologie en Aquitaine*, 8, 40-42.
- Maurin, L. (1990) : « Remparts et cités dans les trois provinces du Sud-Ouest de la Gaule au Bas-Empire (dernier quart du III^e siècle - début du V^e siècle) », *Villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-Ouest de la Gaule : histoire et archéologie*, suppl. Aquitania 6, Bordeaux, 365-389.
- Maurin, L., J.-P. Bost et J.-M. Roddaz, dir. (1992) : *Les racines de l'Aquitaine. Vingt siècles d'histoire d'une région*, Toulouse.
- Maurin, L. et M. Navarro Caballero (sous presse) : *Inscriptions romaines de Bordeaux*.
- Migeon, W. (2005) : « Communauté Urbaine de Bordeaux 2002-2003. Mission Tramway. Rapport de Sondages-Diagnostics. Suivi des déviations de réseaux du Tramway de Bordeaux. Opérations 02-003-03-012, Bordeaux », *Rapport inédit de fouille INRAP*, consulté au Service Régionale de l'Archéologie, côte BX 1905 SRA.
- Molinier, E. (1886) : *Les Bronzes de la Renaissance. Les plaquettes*, Paris, in-8°.
- Munk Højte, J. (2005) : *Roman Imperial Statue Bases from Augustus to Commodus*, Acta Jutlandica 80/2. Humanities series 78, Aarhus.
- Navarro Caballero, M. (1994) : « Estudio epigráfico de las nuevas inscripciones de Labitola, colaboración avec M. A. Magallón et P. Sillières, *Labitola* (La Puebla de Castro, Huesca). Informe de la 5^o y de la 6^o campañas de excavación de 1993 », *Bolskan*, 11, 119-132.
- Navarro Caballero, M. (1997) : « Estudio epigráfico de las nuevas inscripciones de Labitola, colaboración dans M. A. Magallón et P. Sillières, *Labitola* (La Puebla de Castro, Huesca). Informe de la 7^o y de la 8^o campañas de excavación de 1995 y 1996 », *Bolskan*, 14, 134-135.
- Navarro Caballero, M. (2001) : « Les femmes de l'élite hispano-romaine, entre la famille et la vie publique », in : Navarro Caballero & Demougouin 2001, 191-201.
- Navarro Caballero, M. (2008) : « Du nouveau sur Burdigala : les hommages à la famille julio-claudienne », Bouet éd., *D'Orient et d'Occident. Mélanges offerts à Pierre Aupert*, Ausonius-Editions, Mémoires 9, Bordeaux, 197-229.
- Navarro Caballero, M. et S. Demougouin, éd. (2001) : *Élites hispaniques*, Ausonius. Études, 6, Bordeaux.
- Perrault, Cl. (1669) : *Voyage à Bordeaux*, manuscrit édité en 1909 par P. Bonnefon à la suite des Mémoires de Ch. Perrault.
- Pigon, J. (1993) : « Drusus imperator ? : an episode in the fall of Sejanus in Tacitus, Suetonius and Cassius Dio », *Études sur l'histoire Gréco-Romaine = Studia z dziejów Grecji i Rzymu*, Acta Universitatis Wratislaviensis. Antiquitas, 18, Wrocław, 183-190.
- Polascher, K. (1973) : *Studien zur ikonographie der Antonia Minor*, Rome.
- Pons-Métou, A. (2007) : « Bordeaux. Ilot Bonnac », *Bilan scientifique de la région Aquitaine 2005*, Paris.
- Pontanus, J. I. (1612) : *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae, cum index locorum at que uerborum de rerum*, Nuremberg.
- Rose, Ch. Br. (1997) : *Dynastic-Commemoration and Imperial Portraiture in the Julio-Claudian Period*, Cambridge.
- Rosenbaum, E. (1960) : *A Catalogue of Cyrenaican portrait sculpture*, Londres.
- Rosso, E. (2006) : *L'image de l'empereur en Gaule romaine. Portraits et inscriptions*, Paris.
- Saletti, C. (1968) : *Il ciclo statuario della basilica di Velleia*, Milan.
- Sanloutius, L. (début du XVII^e siècle) : « *Manuscrit sans titre* », B. N. Lat. 17575.
- Schmidt, E.E. (1967) : *Römische Frauenstatuen*.
- Scholz, B.I. (1992) : *Untersuchungen zur Tracht der Römischen Matrona*, Cologne.
- Schulacher, L. (1976) : « Das Ehrendekret für M. Nonius Balbus aus Herculanum (AE, 1947, 53) », *Chiron*, 6, 165-184.
- Seguier, J.-F. (vers 1749) : *Inscriptionum antiquarum Index absolutissimus. In quo Graecarum Latinarumque Inscriptionum omnium quae in editis Libris reperiri potuerunt prima verba describuntur ; operumque in quibus referuntur loca indicantur. Etruscarum et Exoticarum Indice ad calcem adiecto*, manuscrit de la Bibliothèque nationale, Paris, n° 16934 et n° 16935.
- Seguier, J.-F. (vers 1750) : *Index antiquarum inscriptionum quae in diversis operibus reperiuntur*, manuscrit de la Bibliothèque nationale, Paris, n° 16933.
- Sincerus, J. (1616) : *Itinerarium Galliae. Ita accommodatum ut eius ductu mediocri tempore tota Gallia obiri, Anglia & Belgium adiri possint : nec bis tere ad eadem redeo : oporteat : notatis cuicumque loci, quas vocant, Delicias. Cum appendice de Burdigala*, Amsterdam (réed. 1627).
- Sireix, Ch. (1988) : « Le chantier de Grands-Hommes », *Archéologie en Aquitaine*, 7, 34-36.
- Sireix, Ch. (2005 a) : « Bordeaux-Burdigala et la Bretagne romaine, quelques témoins archéologiques du commerce atlantique », *Aquitania*, 21, 241-251.
- Sireix, Ch. (2005 b) : « Burdigala et les Bituriges Vivisques », *Archéologia* 424, 33-39.
- Sireix, Ch. dir. (1997) : *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux*, Pages d'Archéologie et d'Histoire Girondines 3, Bordeaux.
- Tamizey de Larroque, M. (1881) : « La Messaline de Bordeaux », *Bulletin archéologique de Bordeaux*, 8, 129-139.
- Thevet, A. (1575) : *La Cosmographie universelle. Illustrée de diverses figures des choses plus remarquables veues par l'Auteur, & incogneues de noz Anciens & Modernes*, Paris.
- Tranoy, L. (2004) : « *Mediolanum Santonum*, Saintes : de la fondation jusqu'à l'époque julio-claudienne », *Simulacra Romae. Roma y las capitales provinciales del Occidente Europeo. Estudio Arqueológico (Tarragona, 2004)*, Tarragone, 223-237.
- Traversari, G. (1960) : *Statue iconiche femminili Cirenaiche*, Rome.
- Venuti, F. (1754) : *Dissertationes sur les anciens monuments de la ville de Bordeaux, sur les gahets, les antiquités et les ducs d'Aquitaine ; avec un traité historique sur les monnaies que les Anglais ont frappées dans cette province*, Bordeaux.
- Wood, S. E. (1999) : *Imperial women. A study in public images 40 B.C.-A.D. 68*, Leiden, Boston, Cologne.
- Wrede, H. (1981) : *Consecration in formam deorum. Vergöttliche Privatpersonen in der römischen Kaiserzeit*, Magence.
- Zanker, P. (1987) : « Drei Stadtbilder aus dem Augusteischen Rom », *L'Urbs. Espace urbain et histoire. (Rome, 1985)*, Rome, 475-489.



Les églises de Saint-Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine

Christian Gensbeitel *

A la mémoire de Michelle Gaborit

Deux édifices aux caractéristiques communes

Les deux églises de Saint-Georges-de-Montagne, dans le nord de la Gironde, et de Saint-Denis-du-Pin, dans le nord de la Charente-Maritime, surprennent le visiteur par la singularité des silhouettes de leurs clochers, qui forment à eux seuls un groupe à part dans le paysage de l'architecture romane de l'ancienne Aquitaine. Ces deux édifices n'ont d'ailleurs pas seulement en commun la forme gracieuse et élancée de leurs tours. Ils présentent, malgré certaines divergences, plusieurs caractères particuliers qui confirment le rapprochement suggéré par celles-ci. Ainsi, la position latérale de ces tours, sur un pseudo bras de transept nord pour Saint-Georges et sur le flanc sud de la nef pour Saint-Denis, doit-elle être soulignée. De même, les deux églises possèdent-elles une nef traditionnelle, simplement charpentée et construite en maçonnerie de moellons, ce qui les inscrit dans la catégorie des églises que l'on associe en général au XI^e siècle. Toutefois, les comparaisons s'arrêtent là, pour des raisons essentiellement accidentelles. L'église de Saint-Denis-du-Pin est en effet mutilée et plus difficile à appréhender que celle de Saint-Georges-de-Montagne, qui a conservé une relative homogénéité, et dans tous les cas une plus grande intégrité.

Saint-Georges-de-Montagne

Une église très étudiée et une chronologie incertaine (fig. 1)

L'église girondine, la mieux conservée des deux, est celle qui bénéficie d'une plus grande notoriété. Parfaitement décrite dans ses notes par le marquis de Castelnau¹, qui souligna son intérêt architectural dès 1861 tandis que Léo Drouyn en réalisait plusieurs dessins², elle fut également étudiée par Brutails au début du XX^e siècle³. Pierre Dubourg-Noves⁴ reprit les arguments de ces auteurs en y adjoignant quelques comparaisons pleines de pertinence, tandis que Michèle Gaborit⁵ consacra à ce monument une notice monographique dans sa thèse en en proposant une relecture. Cette nouvelle interprétation fut relayée par un article de Claire Hanusse à l'occasion du Congrès Archéologique de France en 1989⁶.

* Maître de conférences en histoire de l'art médiéval. Université Michel de Montaigne, Bordeaux III. CNRS UMR 5060/IRAMAT-CRP2A/Centre Léo-Drouyn.

1. Castelnau 1861, notice 293, p. 271-277.

2. *Idem*.

3. Brutails 1912, p. 109-110.

4. Dubourg-Noves 1969, p. 52-58.

5. Gaborit 1979, t. 2, p. 367-370.

6. Hanusse 1990.



Fig. 1. - Saint-Georges-de-Montagne.
Chevet et clocher vus du nord-est.

De l'histoire de l'église, nous ne savons que peu de chose. Elle apparaît pour la première fois dans un texte en 1110, à l'occasion de sa donation à la collégiale de Saint-Emilion par l'évêque Arnaud Guiraud⁷. Saint-Georges est citée dans une liste des paroisses du diocèse en 1398⁸, et par la suite, aucune mention n'en est connue jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Un récent travail de Master 1 en histoire de l'art a permis de répertorier plusieurs documents d'archives relatifs à l'état de l'édifice sous l'Ancien Régime et au XIXe siècle⁹. Comme souvent, on y déplore le relatif délabrement de l'église, sans qu'il soit possible d'en évaluer pleinement l'étendue. On retiendra en particulier la mention de «fermetures en pierre» des fenêtres¹⁰ en 1687, et les besoins en réparation, en particulier au clocher, dont il est dit qu'il «tomba en partie» en 1758. Les travaux de réparation, apparemment peu importants furent réalisés très vite, à la charge du chapitre de Saint-Emilion¹¹. En 1846, l'architecte Auguste Labbé (fig. 2 et 3) fut amené à proposer un devis pour «consolidation urgente»¹², mais, faute de crédits, il ne reprit finalement que la charpente de la nef, comme le rappelle Brutails¹³.

Quelques travaux furent réalisés en 1905, en particulier sur le clocher, et l'église fut finalement classée au titre des Monuments historiques en 1920. Mais en 1964, certaines baies, déjà occultées au XIXe siècle, étaient encore bouchées¹⁴. Une

7. Biron 1925, p. 80.

8. A.D.Gir. G 236 IX.

9. Bourgade 2009, t. 1, p. 29-39.

10. A.D.Gir. G 640.

11. A.D.Gir. G 664 ; une fois de plus, il est difficile de savoir précisément ce que signifie la phrase : «de clocher tomba en partie». Il est clair que l'ouvrage devait présenter certains désordres, mais en aucun cas on ne peut imaginer qu'il se soit effondré, même partiellement.

12. A.D.Gir. 2 O 3193.

13. Brutails 1912, p. 109.

14. Castelnau 1861 ; DRAC Aquitaine, Centre de documentation des Monuments historiques, dossier de classement de Saint-Georges-de-Montagne, photographies de plans et relevés de Labbé, datés de 1849 et note de l'architecte en chef Rapine pour appuyer le classement ; SDAP Gironde, dossier «Saint-Georges-de-Montagne».

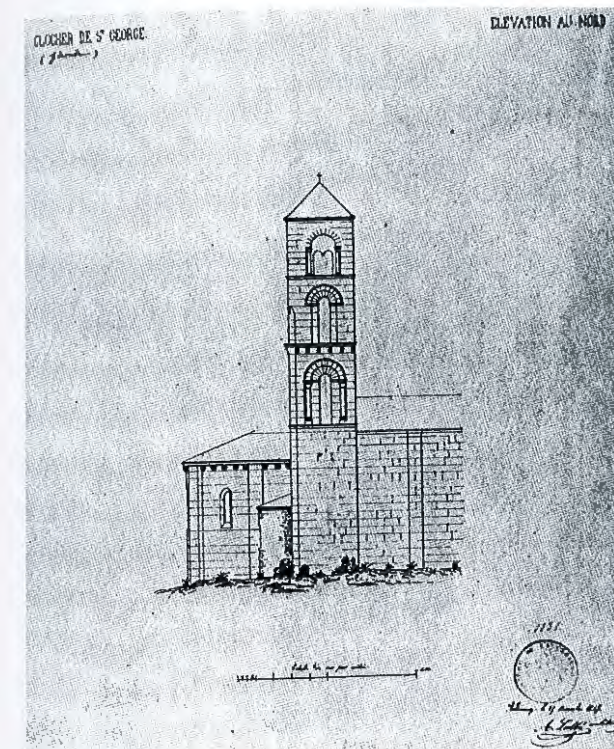


Fig. 2. - Saint-Georges-de-Montagne.
Elévation nord du clocher et de l'abside.
A. Labbé, 1849. DRAC Aquitaine.

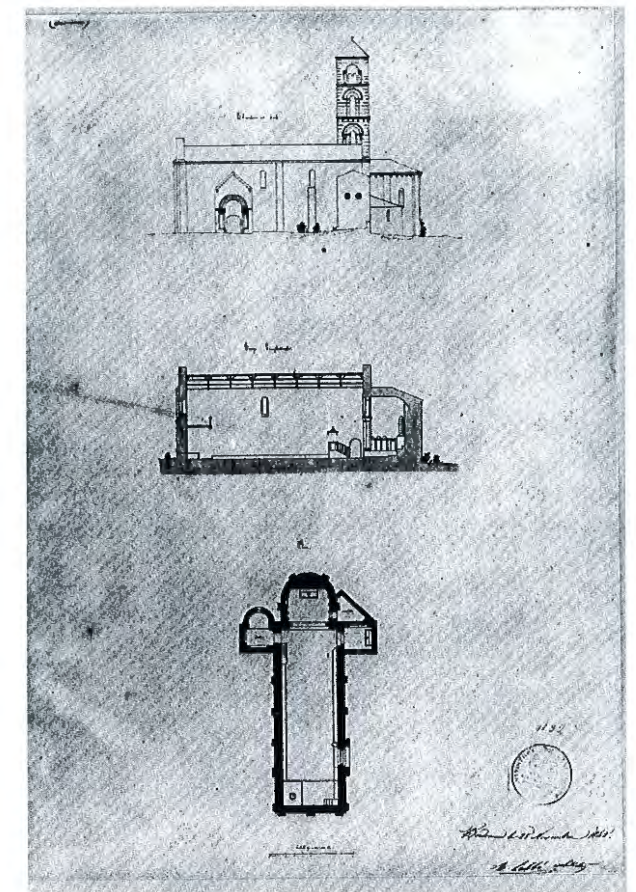


Fig. 3. - Saint-Georges-de-Montagne.
Coupe, élévation sud et plan. A. Labbé, 1848. DRAC Aquitaine.

campagne de travaux complète fut effectuée en 1969, suivie de plusieurs autres qui donnèrent à l'édifice son apparence actuelle¹⁵.

Il ressort de l'analyse des sources disponibles que, depuis le milieu du XIXe siècle, l'édifice n'a pas connu de remaniements majeurs à l'exception de la démolition d'une sacristie qui avait remplacé l'absidiole sud, de la disparition des éléments mobiliers du XVIIIe siècle et du rétablissement des baies de la nef et du clocher¹⁶.

Rappelons brièvement les caractéristiques de l'église : d'un plan en croix latine (fig. 4), elle est dotée d'une nef rectangulaire longue et assez étroite de 20,5 m x 6,8 m, à laquelle on accède par un portail latéral inscrit dans un avant-corps s'ouvrant sur son flanc sud (fig. 5). De ce fait, la façade occidentale, épaulée par trois contreforts plats et surmontée d'un pignon, ne dispose d'aucune porte. Seul un oculus s'ouvre au-dessus du contrefort central, qui est moins élevé que les deux autres. La nef, simplement charpentée, est construite en moellons. Le mur gouttereau

nord présente un rythme très régulier de trois travées, éclairées par des fenêtres en plein cintre à claveaux étroits et délimitées par des contreforts plats montant jusqu'à la corniche. Le mur sud présente une structure différente, bien qu'on y retrouve trois fenêtres semblables. La différence tient non seulement à la présence de l'avant-corps du portail, doté d'un pignon (fig. 6) qui se dresse entre les deux fenêtres les plus occidentales, excluant ainsi la présence d'un contrefort, mais également à l'existence, sous la plus orientale des trois baies, d'un contrefort plat dont le talus s'arrête exactement sous l'appui de la fenêtre. Deux appendices latéraux symétriques s'ouvrent de part et d'autre de l'extrémité orientale de la nef pour former un « transept bas ». Leur symétrie est cependant toute relative, le bras sud ayant perdu son absidiole orientée, et le bras nord, qui a conservé la sienne, portant l'élégant clocher qui signale

15. SDAP Gironde, dossier «Saint-Georges-de-Montagne».

16. *Idem*.

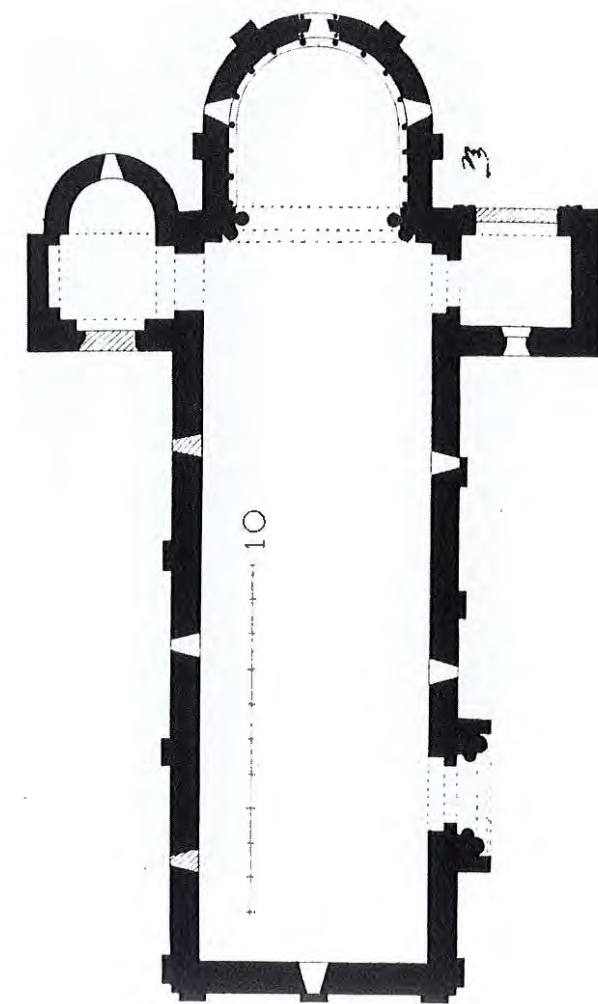


Fig. 4. - Saint-Georges-de-Montagne.
Plan publié par J.-A. Brutails. 1912.

au loin la présence de l'église. Les deux bras sont voûtés : un berceau, sans doute moderne, couvre le bras sud, tandis qu'une coupole sur pendentifs, dont la forme trahit l'empirisme de la construction, est établie sur le bras nord.

Le chevet comprend une courte travée droite et une abside voûtée en cul-de-four et éclairée par trois baies en plein cintre dépourvues de modénature à l'extérieur. À l'intérieur, la baie axiale se distingue par la présence de deux colonnettes s'intégrant dans son large ébrasement à ressauts. Entièrement en pierre de taille et rythmée par des contreforts sur toute la hauteur, l'élévation extérieure est couronnée par une corniche que porte une série de modillons sculptés à motifs figurés (personnages enlacés, acrobate obscène, têtes animales, bustes) et végétaux. L'intérieur de l'abside, où règne également la pierre de taille,

est marqué par la présence d'une arcature sur colonnettes libres au rythme très serré qui anime la moitié inférieure du mur, sous le niveau des fenêtres (fig. 9). Une série de chapiteaux sculptés assez rustiques accompagne ce décor architectural. De même, les colonnes groupées qui portent les deux rouleaux de l'arc triomphal sont dotées de chapiteaux sculptés. Au portail méridional subsistent également des reliefs, sur les chapiteaux des deux colonnettes des piédroits (fig. 7 et 8), mais aussi sur la frise soulignant le pignon de l'avant-corps. La présence de ce décor associé à des parements en pierre de taille a conduit les auteurs les plus récents à distinguer dans cet édifice deux phases de construction, là où le marquis de Castelneau¹⁷, ou plus récemment Pierre Dubourg-Noves¹⁸, voyaient un édifice homogène du XI^e siècle. La nef et le transept bas seraient, selon Michelle Gaborit et Claire Hanusse¹⁹, les témoins d'un premier édifice, bâti au cours du XI^e siècle, dont l'abside aurait été reconstruite dans un deuxième temps, vers le début du XII^e siècle. Le clocher au-dessus de l'ancien bras nord du transept et l'avant-corps du portail méridional seraient contemporains de cette nouvelle abside.

Dans sa thèse, Michelle Gaborit associe également à la seconde campagne le voûtement du bras nord de transept, de même qu'une reprise de toutes les fenêtres de la nef qu'elle compare à celles de l'abside. Selon elle, seule la fenêtre à linteau monolithe échancré du pignon du bras sud serait un témoin de l'édifice primitif. Les baies à arcs clavés de la nef, effectivement comparables à celles de l'abside, seraient postérieures. Les fenêtres à double rouleau des étages du clocher illustreraient ainsi une dernière étape dans une définition typo-chronologique esquissée par ailleurs dans un chapitre de synthèse²⁰. Or, il nous semble que ce schéma chronologique n'est pas nécessairement aussi systématique. Dans la Saintonge voisine, bien des exemples laissent penser que les fenêtres plus ou moins larges, à claveaux étroits ou «cunéiformes», qui appartiennent à une tradition haut-médiévale bien repérée²¹, sont souvent antérieures aux petites baies à linteau monolithe échancré²². D'autre part, la présence de fenêtres à linteaux

17. Castelneau 1861, p. 277.

18. Dubourg-Noves 1969, p. 56.

19. Gaborit 1979, t. 2, p. 269 ; Hanusse 1990, p. 221.

20. Gaborit 1979, t. 1, p. 51.

21. Il suffit de citer, par exemple, les fenêtres de certaines constructions du haut Moyen Âge telles que le chevet de l'église de Civaux ou le baptistère Saint-Jean, en Poitou, ou, pour le XI^e siècle, celles des églises de Jarnac et de Bassac, en Saintonge, qui appartiennent au début du XI^e siècle. Les fenêtres de la nef primitive de l'abbatiale Notre-Dame de Saintes, consacrée en 1047, entrent également dans cette catégorie. Gensbeitel 2004-2, notice 91.

22. L'exemple le plus frappant est celui de la nef de Saint-Martial-de-Vitaterme, où des fenêtres à linteaux monolithes sont venues dans un deuxième temps réduire de grandes baies à arcs clavés. Gensbeitel 2004-2, notice 82.



Fig. 5. - Saint-Georges-de-Montagne.
Nef et bras sud du transept.

monolithes échancrés ne nous paraît pas devoir être mise en relation exclusivement avec des constructions de datation haute. On retrouve ce type de baies dans des contextes relativement tardifs, parfois même sur des édifices du XII^e siècle, dans des murs en pierre de taille²³. Au demeurant, ce sont aussi des linteaux monolithes échancrés qui coiffent les baies géminées du dernier étage du clocher. Quant à la fenêtre du pignon du bras sud, il faudrait, avant même de lui conférer un certificat d'ancienneté, considérer les possibles remaniements qui ont affecté les parties hautes de ce segment architectural et en particulier la présence d'impostes placés aux angles, nettement en dessous de l'amorce du pignon, comme si celui-ci avait été nettement rehaussé.

Bien des questions restent en suspens concernant cet édifice, que seule une étude détaillée du bâti - qui reste à être menée - pourrait aider à résoudre. Les différences de calibre des moellons sont en effet visibles aussi bien sur l'élévation du bras sud que sur le bras nord, à la base du clocher, mais aussi sur la nef, dont le mur sud inclut en outre un fragment de chapiteau antique en réemploi et quelques assises de moellons disposées

de biais. Du reste, rien ne permet d'expliquer à l'heure actuelle le décalage des contreforts du mur sud²⁴, par exemple, ou la présence, sur le pignon oriental de la nef de métopes ornées de perforations circulaires cernées d'un trait comparables à celles que l'on voit sur le clocher. Des remaniements ont sans doute affecté le monument au cours des siècles, et il conviendrait d'en établir une chronologie relative plus fine. A tout prendre cependant, même si nous admettons la réutilisation de murs en moellons plus anciens, la physionomie générale de l'édifice n'en demeure pas moins très cohérente et si les éléments en pierre de taille ont été insérés dans un second temps avec suffisamment d'habileté pour qu'aucune reprise ne soit perceptible, il s'agirait d'un véritable remodelage esthétique qui n'aurait

23. Par exemple sur la nef de l'église de Gémazac (17).

24. Claire Hanusse l'explique par la présence de l'avant-corps du portail. Cela ne justifie en rien la présence d'un contrefort sous une fenêtre, ni même leur simple présence, dans la mesure où l'on n'avait manifestement pas l'intention de voûter cette nef. Leur fonction sur la façade occidentale n'est pas plus expliquée ; Hanusse 1990, p. 228.



Fig. 6. - Saint-Georges-de-Montagne.
Portail sud.

rien laissé au hasard d'une «économie de chantier» quelque peu pusillanime. La conservation des murs d'une église ancienne dépasserait ici le cadre d'une simple reprise. On a bien voulu donner l'image d'une construction conçue dans sa globalité, où le portail d'entrée, très architecturé, et le sanctuaire, dont la présence est littéralement «accentuée» par le voisinage direct de la tour, sont placés au premier rang selon une subtile hiérarchie que dessinent l'emploi distinct des matériaux et la distribution de la sculpture. Qu'elle soit issue d'un remaniement ou qu'elle résulte d'un projet unique, la mixité de l'appareil de cet édifice s'offre pleinement comme l'expression d'une esthétique en soi, et non comme une configuration accidentelle. Elle illustre ainsi une hypothèse de travail que nous essayons de mettre à l'épreuve des faits sur un large territoire de l'ancienne Aquitaine.

L'homogénéité du décor sculpté - argument utilisé à juste titre par Michelle Gaborit et Claire Hanusse pour l'associer aux parties en pierre de taille - se révèle partout où celui-ci est présent, malgré la diversité des motifs et une relative maladresse dans l'exécution de certaines œuvres. On n'y trouve que peu d'échos des productions de la région environnante, à l'exception notable de l'église Saint-Martin de Mazerat à Saint-Emilion²⁵, et il est difficile de la rattacher aux grands

25. A la suite de Pierre-Dubourg-Noves, Michelle Gaborit a établi fort justement le lien avec cette église située hors des murs de Saint-Emilion, non loin de la collégiale. Dubourg-Noves 1969, p. 55 ; Gaborit 1979, t. 2, p. 370.



Fig. 7. - Saint-Georges-de-Montagne.
Chapiteau de droite du portail.

Fig. 8. - Saint-Georges-de-Montagne.
Chapiteau de gauche du portail.



Fig. 9. - Saint-Georges-de-Montagne.
Arcature de l'abside.

courants qui se laissent identifier en Bordelais au XII^e siècle, tels que ceux issus de la Sauve-Majeure, de la Gascogne, du Languedoc ou de la Saintonge voisine. Il s'agit ici d'un décor assez médiocre, dans l'ensemble, et donc difficile à dater, même si l'on peut identifier certains archaïsmes, tels les motifs d'entrelacs de certains chapiteaux ou le traitement particulier des thèmes végétaux des corbeilles de l'arcature intérieure de l'abside. Ce sont les modillons qui offrent les formes les plus travaillées, avec certaines figures en demi-relief au modelé rond, mais qui demeurent assez raides, et qui s'inscrivent clairement dans la continuité de celles qui peuplent, de façon éparse, plusieurs corbeilles intérieures ou les quelques figures préservées du portail.

La sculpture du portail nous fournit une opportunité de rapprochement, que nous avons déjà eu l'occasion d'établir il y a quelque temps²⁶, avec des œuvres assez éloignées, mais dans le périmètre aquitain. C'est en effet vers le Poitou, et toujours vers cette période charnière entre la fin du XI^e et l'aube du XII^e siècle que renvoient la modénature et la sculpture de ce portail en avant-corps. En effet, aussi bien la plastique particulière des

chapiteaux que les silhouettes en bas-relief qui subsistent sur le pignon sont très proches de celles que l'on peut observer sur la façade occidentale de l'église Saint-Savinien de Melle, dans les Deux-Sèvres, édifice doté, lui aussi, d'une nef unique qui ne fut jamais voûtée²⁷. On y retrouve des jeux d'entrelacs sur un des chapiteaux, comme à Montagne, mais aussi un de ces curieux «bonshommes» au dessin naïf et maladroit, qui tient lui-aussi un tau, tandis que d'autres scènes, de combats ou d'affrontements, sur les métopes de la corniche qui surmonte le portail, s'inscrivent dans la même veine que celle qui est conservée à Saint-Georges. On pourra signaler enfin, sur une des métopes de Melle, une scène représentant un couple enlacé analogue à celui, exprimé en volume, de l'un des modillons de l'abside girondine. Les moulures multiples de la voussure du portail se prêtent également au rapprochement avec celles de l'église poitevine.

26. Gensbeitel 2004-1.

27. Toutefois, à Melle, la pierre de taille est systématiquement employée, y compris sur les murs gouttereaux de la nef.



Fig. 10. - Saint-Georges-de-Montagne.
Clocher vu du nord-ouest.

Ce curieux lien avec un édifice qui semble lui-même assez isolé dans le paysage de sa région ne nous apporte guère de solution définitive aux questions que soulève l'église Saint-Georges. Il constitue toutefois un argument supplémentaire à l'ancrage chronologique de cette phase de construction ou de reprise aux environs de 1100, conformément à la proposition de Michelle Gaborit.

Le clocher, ponctuation magistrale

Au-delà des questions liées à l'homogénéité du monument, l'unanimité se fait autour de l'élégante silhouette du clocher, véritable accroche visuelle dans le paysage environnant (fig. 1 et 2). Cette tour, qui se dresse au-dessus des collines viticoles, impressionne par son élancement et par la qualité de sa conception. Le bras nord du transept, sur lequel elle s'élève sans solution de continuité, lui offre une base rectangulaire



Fig. 11. - Saint-Georges-de-Montagne.
Premier étage du clocher.
Métopes percées et consoles évoquant des triglyphes.

assez proche du carré et aussi haute que la nef. Trois étages en pierre de taille de hauteur égale s'élèvent au-dessus, sans aucun retrait, contrairement à une pratique courante en Aquitaine. Des bandeaux plus ou moins saillants séparent et soulignent les quatre niveaux, créant un effet d'équilibre des plus harmonieux. Plus surprenant est l'effet d'encorbellement obtenu aux deux tiers de la hauteur du deuxième étage au nord-est de la tour et à la base de ce même étage sur l'angle sud-est. Cet encorbellement tout relatif résulte simplement de l'interruption d'un ressaut formant un angle rentrant depuis le bas de la tour (fig. 10). Cet artifice, qui ne concerne pas les angles occidentaux, donne l'impression d'un véritable élargissement de la construction dans les parties supérieures selon le point d'où on le regarde. Il est intéressant de constater que cette pratique exceptionnelle n'est pas unique. Elle est également avérée sur un autre clocher du domaine aquitain, mais selon une modalité qui a moins d'impact visuel. Un encorbellement similaire est en

28. Gensbeitel 2004-2, notice 30, p. 358.

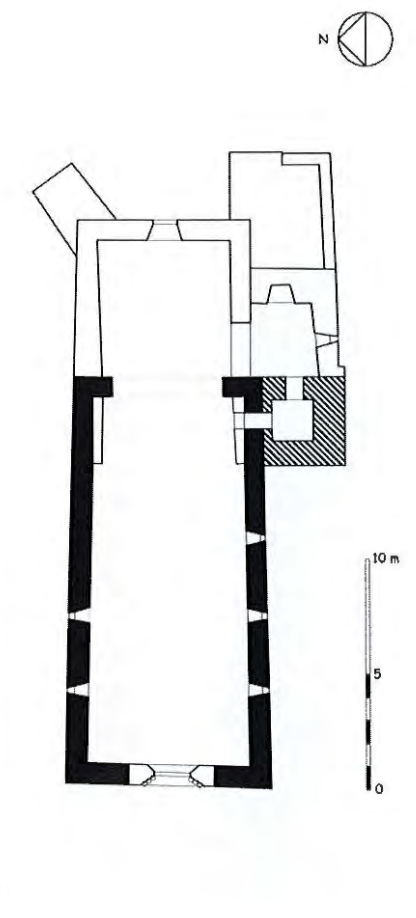


Fig. 12. - Saint-Denis-du-Pin.
Façade et clocher

Fig. 13. - Saint-Denis-du-Pin.
Plan. A. Larigauderie/C. Gensbeitel.

effet observable à l'amorce de la tour - dotée d'un seul étage et très trapue - placée sur la travée droite entre la nef et l'abside de la petite église charentaise Notre-Dame de Cressac, qui appartient elle-aussi à cette période de mutation entre la fin du XI^e et le début du XII^e siècle²⁸.

Sur les trois étages, chaque face de la tour est percée d'une fenêtre. Au premier et au second étage, ce sont de grandes baies en plein cintre à double rouleau. Celles du premier étage possèdent des colonnettes (fig. 10), alors qu'au second il n'y en a pas. Au dernier niveau, de petites baies géminées à linteaux monolithes, reposant sur une unique colonnette centrale à chapiteau en forme de tau, placée très en retrait, s'inscrivent sous un arc en plein cintre sur colonnettes de même dimension que les fenêtres du premier étage. Malgré les quelques restaurations qui ont affecté ces ouvertures²⁹, l'ensemble est remarquablement préservé. Le décor des chapiteaux des colonnettes s'inscrit dans le prolongement des œuvres de l'abside et du portail. Un dernier trait d'originalité de cette tour réside dans le décor de la corniche assez saillante du premier étage (fig. 11). Des consoles ornées de trois bourrelets verticaux alternent avec des métopes rectangulaires qui sont systématiquement perforées d'un trou circulaire cerné d'un ou de plusieurs traits incisés. Ce dispositif évoque inmanquablement une frise dorique, et donc la référence à un modèle antique, ainsi que l'ont souligné la plupart des auteurs. Les mêmes consoles en forme de triglyphes sont présentes à l'étage du clocher de l'église souterraine de Saint-Emilion³⁰, et de semblables métopes percées existent ici ou là en Gironde, en Dordogne et en Lot-et-Garonne³¹.



Saint-Denis-du-Pin

Un édifice amoindri

Saint-Denis-du-Pin (fig. 12) se situe à quelques kilomètres au nord de Saint-Jean-d'Angély, sur la route de Niort, là où s'étendait jadis la forêt d'Essouvert. La puissante abbaye bénédictine de Saint-Jean y avait reçu en 1026 un alleu et une chapelle d'un de ses principaux mécènes, le vicomte d'Aulnay Kadelon³². C'est sans doute cette chapelle qui est à l'origine de l'église actuelle,

29. Les baies du premier étage étaient encore murées au début des années 1960, tout comme une partie de celles du dernier étage. DRAC Aquitaine, Centre de documentation des Monuments historiques, dossier de classement, jeu de 12 photographies datées de 1964.

30. Dubourg-Noves 1969, p. 55.

31. Pierre Dubourg-Noves en signale toute une série en Périgord et en Quercy, dont l'église de Monsempron, en Lot-et-Garonne ; Dubourg-Noves, p. 54-55.

32. Musset 1901-1903, t. XXX, p. 75.

restée sous la tutelle du monastère angérien jusqu'au XVIII^e siècle³³. Rien ne nous est connu de l'édification du sanctuaire et de son évolution jusqu'à la veille de la Révolution, hormis la donation d'une cloche en 1629³⁴.

Entre 1772 et 1782, une longue procédure engagée devant le Conseil d'Etat mettait en cause les églises de Saint-Denis et de La Benâte³⁵. La prise en charge du coût des réparations urgentes³⁶ à mener sur ces deux sanctuaires faisait l'objet d'un litige entre les habitants et l'administration royale. Cet épisode fut l'occasion pour l'architecte Ravaud à Saint-Jean-d'Angély, d'établir un devis très précis des travaux à entreprendre pour l'église de Saint-Denis, celle de La Benâte étant entièrement à reconstruire³⁷. On ne sait jusqu'à quel point toutes les réparations proposées par Ravaud furent réellement effectuées, car certains chapitres du document conservé, tels que la construction d'un escalier pour desservir le clocher, le remplacement de la cloche ou la création d'une fenêtre au-dessus du portail occidental, n'ont manifestement pas été réalisés. En 1846, l'église est dite « en assez bon état », mais la façade et le portail « menacent ruine » et le clocher « nécessite d'être recouvert »³⁸. Après cette date, aucun document n'a été trouvé, alors que l'état actuel de l'édifice est sans doute redevable pour une part au moins à des travaux postérieurs. Le plus surprenant, au vu de l'exceptionnel clocher de cette église, est de constater qu'elle ne bénéficie à ce jour d'aucune protection au titre des Monuments historiques.

L'église forme aujourd'hui un rectangle accosté d'une haute tour sur son flanc sud, à l'extrémité orientale de la nef (fig. 14 et 15). Une chapelle et une sacristie s'appuient dans l'angle entre la base de ce clocher et le chevet rectangulaire issu d'une campagne de reconstruction tardive, de la fin du Moyen Age ou de la période moderne. Le passage entre la nef et le chœur est marqué à l'intérieur par un arc assez épais, sans doute renforcé à l'époque moderne, puisqu'il est aussi large que le clocher, qui s'appuie contre l'édifice à cet endroit. Malheureusement, toute analyse est rendue difficile par un plâtrage systématique qui interdit l'observation des structures³⁹. Le chœur est couvert d'une croisée d'ogives tardive, du XVI^e ou du XVII^e siècle. La petite chapelle qui s'ouvre entre le clocher et la sacristie présente également un voûtement d'ogives, probablement plus ancien : la présence de listels sur les nervures nous oriente vers le XIV^e siècle.

La nef s'apparente à celles de nombreux autres édifices pouvant appartenir à un large XI^e siècle. De plan plus ou moins rectangulaire (ses murs gouttereaux ne sont pas parallèles), elle est précédée d'une façade crépie très simple, dont le portail, repris à l'époque gothique, très abîmé, est surmonté d'un oculus cerné par une série de moulures toriques et une frise de motifs en pointes de diamants (fig. 13). Des murs gouttereaux, seul

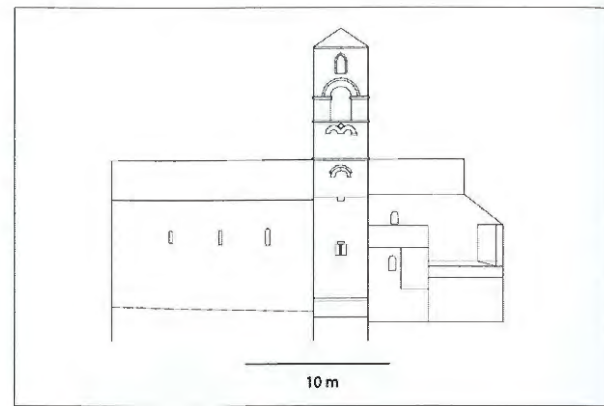


Fig. 14. - Saint-Denis-du-Pin.
Elévation sud. A. Larigauderie/C. Gensbeitel.



Fig. 15. - Saint-Denis-du-Pin.
Façade occidentale.

celui du midi est accessible, une maison s'appuyant contre le flanc nord de l'église. Le parement de moellons est là aussi recouvert d'un même crépi moderne (fig. 15). La trace d'arrachement d'une cheminée au milieu du mur montre qu'un

33. Cholet 1864, p. 8 ; Dangibeaud 1914, p. 271.

34. Inscription campanaire sur la cloche encore en place.

35. A.D. Charente-Maritime, G 28.

36. *Idem* ; on apprend dans une lettre adressée à l'Intendant que « ...le clocher de ladite église du Pain menace une ruine très prochaine... ».

37. *Idem* ; cahier des charges du 22 janvier 1778.

38. A.D. Charente-Maritime, 191 VI. Renseignements statistiques demandés par l'Evêché.

39. *Idem* ; en 1846, le curé Guérin indique que l'église « n'offre aucun intérêt sous le point de vue de l'art ; la voûte du sanctuaire et l'arc triomphal qui l'accompagne, annonce une antiquité qui remonte au neuvième siècle... ».



Fig. 16. - Saint-Denis-du-Pin.
Mur sud de la nef et base du clocher.

autre bâtiment, doté d'un étage, s'était adossé autrefois contre ce côté de l'église. Des traces de toitures diverses subsistent d'ailleurs également sur les deux faces occidentale et méridionale du clocher. Aucun contrefort ne vient épauler le mur de la nef, percé de trois petites fenêtres, dont l'une est curieusement percée dans la trace d'arrachement de la hotte d'une cheminée ; elle s'avère, très logiquement, être moderne, au moins dans son traitement extérieur, car son ébrasement intérieur s'inscrit dans la continuité de ceux des deux autres baies, et elle fait face à une des deux ouvertures du mur nord, aux ébrasements similaires. L'enduit est tellement couvrant qu'il masque en grande partie les encadrements des deux fenêtres qui n'ont pas connu les mêmes remaniements, mais on devine qu'elles sont dotées de linteaux monolithes à claveaux feints. Sur la plus orientale uniquement, les faux joints font retour sur l'intrados de l'échancrure en plein cintre, ce qui est peu courant.



Fig. 17. - Saint-Denis-du-Pin.
Elévation sud du clocher.

Le clocher, une curiosité aux confins de la Saintonge

Le clocher de Saint-Denis-du-Pin est en soi un des éléments architecturaux les plus exceptionnels de toute la production romane saintongaise. Sa silhouette élancée - qui lui vaut localement d'être appelée « l'Aiguille du Pin » et son étage continu sur quatre niveaux sans aucun retrait ni recours aux effets pyramidaux si fréquents dans les clochers de la région, lui donnent un caractère unique (fig. 16 et 17). On ne retrouve rien ici des effets d'emboîtements de volumes, de la sophistication du traitement des baies ou de la modénature ou encore des couronnements de pierre qui caractérisent de nombreux clochers romans dans les pays de la Charente. En outre, le rythme croissant des ouvertures du bas vers le haut fait écho aux modèles des campaniles lombards ou catalans. En effet, au premier étage, une unique baie en plein cintre occupe

le tiers central de chaque face ; au second étage, c'est une baie géminée qui crée un vide de plus de la moitié de la largeur du mur ; au dernier niveau, enfin, une grande ouverture - peut-être initialement recoupée par une baie géminée ⁴⁰ - perce les deux tiers de la paroi, réduisant aux angles de la tour les parties pleines. Aujourd'hui, ces effets sont atténués par une occultation quasi systématique de ces ouvertures, à l'exception d'une seule, sur le côté nord du premier étage. Cette occultation paraît être ancienne, et elle résulte probablement d'une mauvaise estimation initiale de la fragilité de la construction. Elle a été effectuée avec beaucoup de soin, à l'aide de blocs taillés et ajustés autant que possible aux hauteurs des assises de l'encadrement et à la forme des arcs, et avec un parement qui vient au droit de celui des murs, sans aucune rupture. Le sommet de la tour a été repris à la fin du Moyen Age, peut-être au XVe siècle ou au XVIe siècle : quatre petites ouvertures supplémentaires, en arc brisé à double ébrasement, ont été percées pour éclairer le beffroi. Il est donc probable que cette modification soit intervenue après que l'on eût bouché les autres fenêtres.

En dehors du jeu subtil des percements, la sobriété est de mise : des bandeaux soulignent les deux derniers niveaux, des impostes reçoivent les couvrements des ouvertures. En outre, les arcs des baies du premier et du troisième étages sont entourés d'une simple frise, à chanfrein en cavet dans un cas, à têtes de diamant dans l'autre. Les effets de modénature s'arrêtent là. Les arcs sont tous constitués de claveaux cunéiformes. Plus anecdotique est la présence, tout en haut de la face occidentale, à droite de la petite baie en tiers point, d'une pierre de format carré sur laquelle est représenté en faible relief un animal - un cerf, un bouquetin ? - qui semble perché sur une branche. Ce motif est à comparer avec un élément de décor d'une maison de la fin du Moyen Age qui se trouve dans le village de Saint-Mandé-sur-Brédoire, à une quinzaine de kilomètres de Saint-Denis. Il s'agit sans conteste d'une adjonction tardive, tout comme la tête d'animal en relief, sorte de modillon isolé, qui surgit du mur deux assises plus bas.

Si le parement en moyen appareil de pierre de taille est systématique pour les trois étages, le premier niveau, aussi haut que la nef, est bâti en moellons, avec des chaînages d'angles en pierres de taille dont les retours sur chaque face sont assez longs, de telle sorte que la partie centrale en moellons ne représente que le tiers de la largeur (fig. 16). On constate que le moellon règne jusqu'au niveau de l'appui de la baie du premier étage, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. De petites baies à linteaux monolithes échancrés s'ouvriraient sur les trois faces dégagées, à mi-hauteur de ce rez-de-chaussée. Elles ne subsistent à l'extérieur que sous la forme de traces très altérées, mais qui permettent toutefois de reconnaître de petits linteaux monolithes échancrés. À l'intérieur, en revanche, leurs ébrasements

sont parfaitement conservés. Une autre ouverture de même type s'ouvrirait vers le nord ; elle devait donner dans la nef, mais elle est occultée par le massif de l'arc triomphal moderne.

L'observation intérieure du clocher, rendue difficile par la présence de plusieurs planchers intermédiaires venus perturber les niveaux anciens, ne révèle aucune rupture entre les étages, à l'exception de traces d'arrachements visibles dans les angles supérieurs du rez-de-chaussée, juste sous le second niveau de plancher actuel. Cela donne l'impression d'être des vestiges de petits encorbellements. On songe à des trompes, qui pourraient être les témoins de la présence d'une petite coupole. Il s'agirait de trompes conçues en moellons grossiers, car il n'y a pas trace de pierres appareillées. Ces traces trouvent d'ailleurs un écho dans le texte de 1778 relatif aux travaux à entreprendre sur l'église ⁴¹. Il est question d'établir un escalier extérieur « jusqu'à 22 pieds, où se trouve une voûte dans ledit clocher ». Cela pose toutefois la question de la liaison entre la base de la tour et ses étages, déjà soulevée par le passage du moellon à la pierre de taille. Rien ne permet d'affirmer que les deux parties de ce clocher - la base en moellon et les étages en pierre de taille - sont issues de deux campagnes distinctes. Il semble même que l'absence de rupture entre le rez-de-chaussée et l'étage constitue un argument supplémentaire dans le sens d'une contemporanéité. Si sur les faces orientale et occidentale deux assises de pierres de taille séparent le parement de moellon de la fenêtre du premier étage, sur la face méridionale, celui-ci se prolonge jusqu'à former l'appui de la fenêtre, tandis que le parement de pierre de taille qui constitue le mur de part et d'autre de la baie se confond avec les chaînages d'angles du niveau inférieur sans solution de continuité.

Nous verrons donc volontiers dans ce clocher une construction homogène. Cela pose la question du lien entre la tour et l'église. L'accès au clocher se fait par une petite porte apparemment tardive - elle est en arc brisé - ouverte à la base du flanc oriental de la tour, cachée derrière un lambris moderne de la chapelle gothique, qui, elle, s'ouvre largement vers le sanctuaire. Rappelons également qu'aucun escalier intérieur ou extérieur ne dessert la tour, mais que c'est un système d'échelles et de planchers intermédiaires - certes moderne, mais reprenant sans doute un principe ancien ⁴² - qui permet de monter jusqu'au beffroi. Cependant, même si en l'état actuel le clocher tourne littéralement le dos à l'église, il apparaît

40. Mais aucune trace d'une telle division n'est perceptible, pas plus à l'intérieur qu'à l'extérieur.

41. A.D. Charente-Maritime, G 28.

42. Les niveaux actuels sont discordants par rapport aux ouvertures anciennes, mais certains trous de boulins placés immédiatement sous les fenêtres peuvent correspondre à des ancrages de planchers primitifs.

qu'à l'origine un passage direct existait, si l'on se fie à la présence, au rez-de-chaussée de la tour, d'une niche en plein cintre à claveaux étroits qui sert aujourd'hui de débarras et qui s'enfonce dans le mur nord. En fait, c'est la surépaisseur du mur produite par la construction d'un arc de renforcement à l'époque moderne qui a entraîné l'occultation de cette ancienne porte. Seul un décapage complet des maçonneries nous aiderait à voir clair. Il est tout de même possible d'affirmer que ce clocher, au contraire de ceux de Jarnac ou de Bassac ⁴³, ne s'est pas élevé sur un volume latéral pouvant être assimilé à un bras de transept ouvert par une arcade sur la nef ; au mieux y avait-il une simple porte.

Il est clair que cette église, qui mérite une protection et dont la remise en valeur du clocher constituerait une priorité, pourrait nous offrir à l'occasion de travaux la clé d'interprétation du rapport chronologique entre la nef et le rez-de-chaussée que l'on pourrait qualifier de traditionnels et les étages de la tour qui témoignent déjà une architecture plus élaborée. A quel moment faut-il situer ce monument si nous lui accordons une homogénéité que d'autres auteurs n'ont jamais mise en cause ? François Eygun ⁴⁴ et René Crozet ⁴⁵ ont tous les deux signalé le clocher de Saint-Denis-du-Pin, en lui accordant à chaque fois un caractère archaïque, mais sans aller plus loin dans l'analyse. On en reste au niveau de l'impression ou de l'intuition. Mais est-il possible, en l'absence d'une analyse très fine des maçonneries, d'aller au-delà ? En considérant la relative adéquation entre le mode de construction de la nef et celui de la partie inférieure du clocher, nous pouvons, semble-t-il, affirmer que ces deux éléments sont contemporains. Or, ce volume latéral, dépourvu de lien avec la nef, ne trouve guère de justification en dehors d'un projet de tour campanaire. Restent alors trois possibilités : la première serait celle d'une première tour écrêtée et remontée après quelque temps ; la seconde, consisterait à séparer complètement la nef, édifiée dans un premier temps, de la tour, qu'on serait venu accoler plus tard, rez-de-chaussée compris. La troisième, qui est un compromis entre les deux précédentes, est celle d'une construction totalement homogène issue d'un seul projet mais peut-être de plusieurs campagnes, étalées entre la fin du XIe siècle et le début du XIIe siècle. Cela expliquerait que la conception du rez-de-chaussée soit encore absolument en accord avec celle de la nef.

Nous admettrons donc que, comme cela est possible à Saint-Georges de Montagne, on a pu faire usage de deux techniques de construction sur un même chantier, en privilégiant la pierre de taille pour l'élément le plus monumental. Tout cela situerait la construction de l'église et de son clocher entre la fin du XIe et le début du XIIe siècle, avec peut-être une certaine antériorité de la nef, même s'il n'y pas de rupture apparente avec le rez-de-chaussée du clocher.

Les clochers dans le contexte aquitain

Un ensemble riche, mais disparate

Comme nous venons de le voir, ces deux édifices, s'inscrivent très largement dans la problématique du passage d'un premier à un second âge roman. Il semble en outre que l'érection d'une tour de clocher, généralement au-dessus ou à proximité du sanctuaire, constitue un des traits significatifs de l'élaboration d'une nouvelle architecture au tournant des XIe et XIIe siècles en Aquitaine méridionale. Plus difficile encore à résoudre est la question de l'émergence des formes. Quels étaient les premiers modèles ? A partir de quand et comment ce sont-ils diffusés ? Certes, le XIe siècle n'ignorait pas les tours, mais quel lien pouvons nous retrouver entre les quelques constructions, parfois conservées partiellement, de la première période de développement des formes romanes, et les tours plus nombreuses qui, d'évidence, appartiennent pour l'essentiel au XIIe siècle ?

L'Aquitaine romane se manifeste par la qualité des tours qui accompagnent les édifices religieux et par la relative diversité des formes, parfois très originales, qui leur ont été accordées. Toutefois, de nombreuses interrogations surgissent dès lors que l'on s'intéresse plus spécifiquement à ces objets architecturaux singuliers. Certes, les clochers les plus spectaculaires, ceux qui sont associés à des monuments prestigieux, ont généralement été étudiés lorsqu'ils nous sont parvenus plus ou moins intacts. Mais, dès que l'on tente de les aborder d'une façon globale, en essayant de les considérer comme des composantes à part entière de l'art roman, en cherchant à les dater et à voir quelles correspondances ils entretiennent avec les autres parties des églises auxquelles ils appartiennent, force est de constater que ce champ d'étude n'a été que très peu défriché ⁴⁶. Peu de recherches leur ont été consacrées de façon spécifique, et en général, peu d'auteurs ont véritablement cherché à associer les clochers et leur évolution aux formes architecturales des églises qu'ils accompagnent ⁴⁷. Cela s'explique d'abord par leur faible taux

43. Gensbeitel 2004-2, notices 36 et 6.

44. Eygun 1970, p. 362 ; cet auteur parle de « modestie du début roman ».

45. Crozet 1971, p. 95 ; pour René Crozet il présente « des signes évidents d'archaïsme ».

46. Claude Andrault-Schmitt a ouvert cette voie à travers plusieurs études, consacrées en particulier aux clochers-porches du Limousin (Andrault-Schmitt 1991), ainsi qu'au clocher de Brantôme (Andrault-Schmitt 1999) et, plus succinctement, à celui de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers (Camus/Andrault-Schmitt 2002, chap. 6, p. 163-186.).

47. On se reportera à l'inventaire pionnier, mais très large, de Denise Jalabert (Jalabert 1968) et aux actes des Journées romanes de Saint-Michel-de-Cuxa de 1996, consacrées aux tours et clochers romans et préromans, mais où l'Aquitaine ne fut pas abordée (CSMC 1996).



Fig. 18. - Poitiers (86).
Clocher de Notre-Dame-la-Grande. Vers 1080.

de préservation⁴⁸. En effet, seule une part infime des clochers romans a été conservée par rapport aux édifices qui peuvent être datés de cette période. Plus que toute autre partie des églises, les tours sont par nature plus fragiles. Frappés par la foudre, ébranlés par les cloches qu'ils abritent, plus facilement disloqués parce que dépourvus d'épaulements extérieurs, parfois mal stabilisés à leur base, certains clochers se sont effondrés ou ont dû être tellement repris qu'ils s'en trouvent irrémédiablement dénaturés. Et lorsque les désordres inhérents à la construction et à leur exposition aux éléments ne sont pas fautifs, leur rôle défensif potentiel ou réel et leur caractère symbolique ont pu leur valoir des déboires pires encore. Les conflits qui ont émaillé l'histoire de l'Aquitaine, depuis les luttes intestines des Plantagenêt à la guerre de Cent Ans et des guerres de Religions à la Fronde, sans oublier le vandalisme post-révolutionnaire, furent autant de phases critiques durant lesquelles les édifices religieux eurent à subir les violences des troupes armées ou des démolisseurs. Les clochers ont payé un lourd tribut lors de ces périodes agitées, avec un probable paroxysme lors des guerres civiles et religieuses du XVI^e siècle.

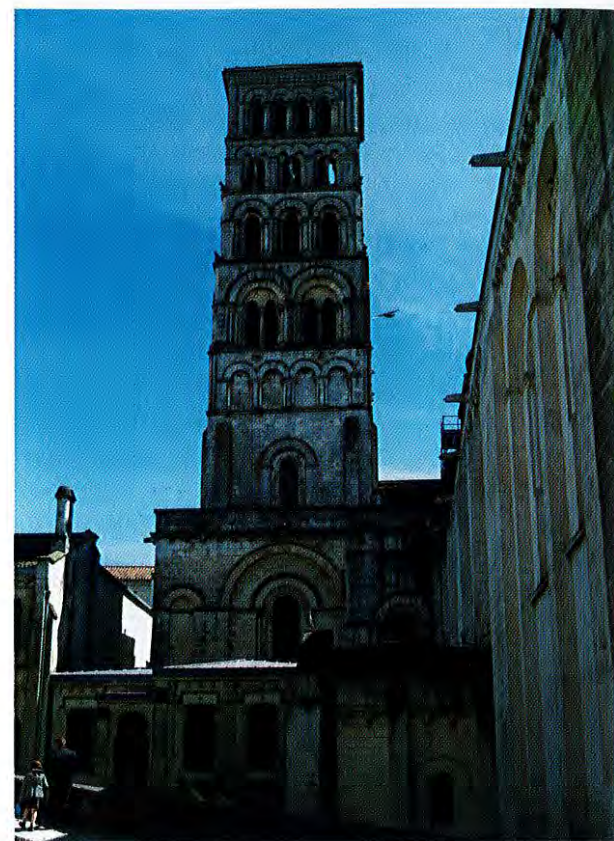


Fig. 19. - Angoulême (16).
Clocher de la cathédrale Saint-Pierre.
Début XII^e siècle (reconstruit au XIX^e siècle).

La liste des tours romanes - faisant fonction de clochers ou non - demeurées intactes est donc assez brève si on la compare à celle des églises de la même période dont une partie au moins est conservée en élévation. Toutefois, quelques constructions majeures témoignent encore de la richesse et de la diversité que nous évoquions plus haut. Parmi les grands monuments - cathédrales, abbatices, collégiales ou priories importantes - du Poitou à la Gascogne, ce sont finalement les édifices poitevins qui semblent avoir mieux préservé leurs tours. A Poitiers même, les tours-porches de Saint-Porchaire et de Sainte-Radegonde, le clocher de Notre-Dame-la-Grande (fig. 18) et celui, très amoindri, de Saint-Jean-de-Montierneuf, ainsi que la tour, écriquée, de Saint-Hilaire-le-Grand, constituent une série des plus importantes. A celle-ci s'ajoutent la tour-porche de Saint-Savin-sur-Gartempe et celle, connue par une gravure,

48 Voir à ce propos Brutails 1912, p. 208.

de l'abbatiale disparue de Charroux⁴⁹. Bien d'autres édifices ont conservé des clochers, généralement établis à la croisée du transept ; citons notamment ceux de Saint-Pierre de Parthenay-le-Vieux, des églises Saint-Pierre et Saint-Hilaire de Melle ou de Saint-Pierre de Chauvigny. Le Limousin et les pays charentais ne sont pas en reste. S'il ne subsiste rien de Saint-Martial de Limoges, les clochers limousins à gables sont encore représentés par les tours de Saint-Léonard-de-Noblat ou du Dorat. La tour-porche de l'abbatiale de Lesterps est préservée, alors que l'église a en grande partie disparu. A Angoulême, des deux tours établies initialement sur les bras du transept de la cathédrale Saint-Pierre, seule celle du côté nord a survécu aux guerres de Religion, pour être finalement remplacée par une véritable copie lors des restaurations du XIX^e siècle (fig. 19). A Saintes, le clocher de l'abbatiale Notre-Dame est le plus célèbre de Saintonge, faisant oublier tous ceux qui ont disparu - à Saint-Eutrope, et à la cathédrale Saint-Pierre, notamment - généralement en même temps que l'ensemble ou une partie importante des églises qu'ils accompagnaient. Le clocher saintais, inspiré de ses prédécesseurs poitevins de la fin du XI^e siècle, a connu un certain nombre de variantes sur des églises rurales, à Berneuil, à Fenioux ou à Nieul-le-Virouil. D'autres formules se distinguent en Saintonge, illustrées par des constructions du XII^e siècle, telles que les tours de Thézac, de Moings et de Surgères. Si la première s'inscrit dans le prolongement des clochers à étages en retraits successifs, les deux dernières illustrent plutôt une tendance à la sophistication des articulations par la multiplication des colonnes sur un seul registre. Le Périgord conserve deux œuvres remarquables à plus d'un titre : le clocher de Brantôme (fig. 20), sans doute un des premiers de la région, qui se rattache par la présence de gâbles aux modèles du Limousin et de l'Auvergne⁵⁰, et la tour monumentale de Saint-Front de Périgueux. Finalement, plus on descend vers le sud, moins on a conservé de tours. En Bordelais, on regrettera les transformations subies par la tour-porche de l'église Saint-Seurin, ou encore l'absence de clocher roman à la Sauve-Majeure. Quelques édifices de second plan ont conservé ici, comme dans les pays charentais, des clochers qui appartiennent à la phase de maturité ou aux dernières décennies de la période romane. On signalera plus particulièrement la forme octogonale de celui de Gaillan-en-Médoc, malheureusement très repris au XIX^e siècle, qui s'élève sur trois étages, et l'emboîtement de volumes avec un fort retrait sur celui de Vertheuil.

La question des premiers clochers en Aquitaine méridionale

En tout état de cause, les deux clochers de Saint-Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin apparaissent bien comme des objets insolites dans ce paysage architectural de

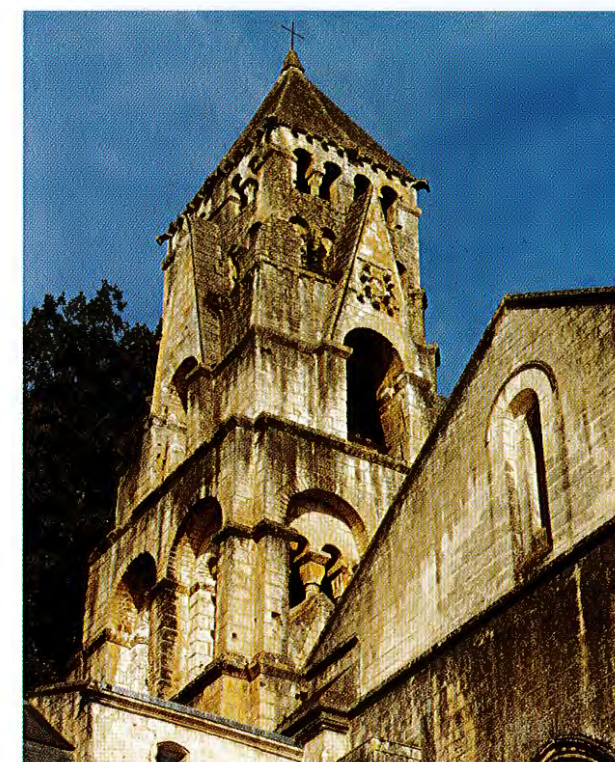


Fig. 20. - Brantôme (24).
Clocher de l'abbatiale Saint-Pierre et Saint-Sicaire. Milieu XI^e siècle.

l'Ouest aquitain. Il est en effet difficile de les relier directement à l'une ou l'autre des grandes tours appartenant aux monuments les plus prestigieux, même si l'on élargit l'horizon vers le Languedoc voisin. Seuls les clochers d'Angoulême et de Saint-Front-de-Périgueux, du fait de leur élan vertical particulièrement marqué, associé à un plan carré à plusieurs étages, pourraient se prêter, de façon assez lâche, à la comparaison en raison de l'analogie de leurs proportions, rapportées à une échelle plus réduite. Mais dans ces deux cas, de façon discrète et progressive à Angoulême, de façon plus nette à Périgueux, ces tours présentent une série de retraits progressifs des étages les uns par rapport aux autres. Du fait de la présence de l'édicule en forme de tholos qui la couronne, la tour de Saint-Front se rapproche d'ailleurs des clochers à emboîtement de volumes, dont ceux de Notre-Dame-la-Grande, de Saint-Jean-de-Montierneuf et de Notre-Dame de Saintes proposent de magistrales variantes, moins élancées mais parfaitement intégrées au volume de l'église qu'ils dominent.

49. Camus 1991, planche XV, fig. 9 et planche XVI, fig. 10.

50. Andraut-Schmitt 1991.



Fig. 21. - Jarnac (16).
Clocher de l'église Saint-Pierre. Début XIe, XIIe et XIIIe siècles.

Les deux clochers étudiés ici diffèrent de tous ceux évoqués plus haut non seulement par leur silhouette, mais aussi par l'absence de toute articulation verticale, alors que les tours majeures en sont systématiquement pourvues. Leur verticalité très dépouillée est tempérée seulement par la présence des corniches ou bandeaux plutôt discrets soulignant chaque niveau, comme un simple rappel des savants étagements qui animent les clochers aquitains les plus prestigieux. Certes, il existe d'autres tours, de second rang, qui sont dépourvues de pilastres, de colonnes engagées ou d'arcades structurant leur élévation. Mais celles-ci sont généralement plus modestes dans leur élan vertical et possèdent des proportions plus trapues. On songe ici au clocher de Saint-Léon-sur-Vézère, par exemple, avec ses deux niveaux simplement séparés par un léger talus, le premier étage étant percé de deux baies en plein cintre et le second d'une claire-voie à trois baies sur colonnettes.

Où donc pouvons-nous situer ces deux curieux clochers dans le paysage architectural roman de l'ancienne Aquitaine et dans le développement chronologique de cette production ? Nous l'avons vu, les œuvres majeures ne nous sont que de peu de secours. Si nous recherchons des analogies avec d'autres

monuments, nous pouvons en trouver une en abordant ces tours du point de vue de leur relation particulière au corps principal de l'église.

Les clochers édifiés latéralement à la nef ne sont pas rares⁵¹, et la plupart de ceux qui s'accrochent à une nef en moellons sont, clairement et sans ambiguïté, postérieurs à la première construction⁵². Toutefois, dans deux cas, nous connaissons des tours romanes du XIIe siècle qui sont venues se greffer sur des volumes latéraux assimilables à des bras de transepts bas appartenant à des églises construites en moellons. L'église priorale Saint-Pierre de Jarnac (fig. 21) et l'abbatiale Saint-Etienne de Bassac, en Charente, conservent leurs nefs uniques en moellons, dotées d'au moins un appendice latéral en leur extrémité orientale⁵³. A Bassac, il est évident qu'il s'agit d'un transept bas, alors qu'à Jarnac, un doute subsiste. Mais dans les deux cas, ces appendices latéraux, situés au nord et à chaque fois dotés d'absidioles orientées, ont été renforcées intérieurement au milieu du XIIe siècle pour être couverts d'une coupole sur pendentifs avant que l'on n'y établisse des clochers. Celui de Bassac est une œuvre tardo-romane remarquable, dotée de plusieurs étages en retrait progressif et coiffée d'une flèche de pierre conique, tandis que celui de Jarnac a connu des déboires dès le XIIIe siècle : il n'en subsiste que l'étage inférieur.

Nous voyons donc à travers ces deux exemples, auxquels nous pouvons ajouter notamment l'église de Cars en Gironde⁵⁴, que l'utilisation a posteriori d'anciens transepts en maçonneries de moellons - éventuellement renforcés - permettait d'édifier une tour monumentale sans avoir à procéder à une reprise en sous-œuvre, toujours plus complexe, du volume principal de l'édifice⁵⁵. Devons nous pour autant conclure que nos deux clochers résultent d'un processus analogue ? Nous avons vu que la rupture entre leur base et les étages y est moins nette, que les modes de voûtement y sont moins élaborés et nous devons rappeler de surcroît que ces exemples n'éclairent pas les caractéristiques singulières du traitement de leurs étages. L'analyse détaillée que nous en avons menée nous conduit

51. René Crozet rappelle que ce cas de figure, qu'il identifie sur des édifices du XIe siècle tels que Saint-Etienne de Bassac, s'est reproduit en Saintonge tout au long de la période romane. Il y voit une survivance et en signale 25 exemples ; Crozet 1971, p. 95 et n. 87.

52. C'est le cas, entre autres, de ceux de Taillant (17), de Fenieux (17) ou encore de Saint-Trojan (16) en Saintonge ; Gensbeitel 2004-2, notices 96, 33 et 89.

53. Gensbeitel 2004-2, notices 6 et 36.

54. Gaborit 1979, t. I, p. 186-188. Le clocher de la fin du XIIe siècle y est établi au-dessus d'un bras de transept en moellon, mais de même hauteur que la nef.

55. L'abandon probable d'un premier projet de clocher à la croisée du transept de l'abbatiale Sainte-Croix de Bordeaux illustre bien cette difficulté.

vers une datation aux environs de 1100, sans doute dans les premières années du XIIe siècle, conformément à la proposition de Michelle Gaborit concernant ce qu'elle interprète comme la seconde campagne de Saint-Georges-de-Montagne.

L'étude des mutations de l'architecture romane dans l'Aquitaine méridionale à l'approche de 1100 laisse deviner un phénomène qui mériterait une analyse approfondie, et dont ces deux édifices sont en quelque sorte des sentinelles. Il semble que la construction de clochers fasse partie des orientations nouvelles qui marquent, au moins sur les édifices ruraux⁵⁶, le renouvellement de l'architecture des églises et l'introduction de formes plus élaborées⁵⁷. Les clochers pourraient être d'importants marqueurs de l'éveil à une architecture proprement romane, suivant des impulsions dont l'origine est sans doute à rechercher dans le renouveau liturgique et symbolique qui accompagne la réforme grégorienne. D'autres types formels sont d'ailleurs représentés dans cette génération contemporaine des premiers grands monuments romans de la région. Le clocher placé à la croisée d'un transept, ou sur la travée droite de chœur, est une alternative à ces tours latérales. Il peut d'ailleurs être conçu, au départ de la construction, comme le premier module autour duquel viennent se greffer les autres volumes. Les tours semblent dans ce cas plus trapues, et dotées d'un seul ou de deux étages. Les clochers des églises de Nanclars, en Charente (fig. 22), et de Bougneau, en Charente-Maritime, pourraient appartenir à cette génération. Certes, l'absence de décor rend difficile la datation de ces constructions. Néanmoins, il est à noter qu'à Nanclars, au-dessus du portail occidental, on relève la présence d'une corniche qui a été buchée, laissant entrevoir sur les modillons qui ont eux-aussi été martelés, des traces de silhouettes analogues aux «bonshommes» de l'avant-corps de Saint-Georges. Quant à l'église de Bougneau, le chevet auquel s'intègre son clocher offre un décor largement inspiré de l'Antiquité, à l'instar de la corniche de l'étage de cette même église de Montagne.

Hormis ces points communs assez ténus, le décor et la modénature des deux tours qui nous occupent ici sont assez discrets et n'offrent que fort peu d'opportunités de comparaison avec d'autres clochers. Seule la modeste manifestation du goût pour l'art antique que représente la corniche de Saint-Georges-de-Montagne pourrait évoquer, une fois de plus un lien, difficile à préciser, avec le clocher de Saint-Front de Périgueux. Mais entre le recours à un vivier de modèles communs et l'influence directe il y a une multitude de variantes possibles, qui, en outre, ne s'avèrent pas spécialement attachées aux tours et clochers.



Fig. 22. - Nanclars (16).
Clocher de l'église Saint-Michel. Fin XIe siècle.

Conclusion

En définitive, si nous pouvons préciser à l'aide de quelques arguments inédits la chronologie relative de ces deux églises et de leurs clochers - des œuvres proches de 1100 - le constat initial de leur relatif isolement se trouve renforcé. Si géographiquement ces deux clochers sont bien aquitains, leur typologie ne renvoie directement à aucune construction connue dans le paysage architectural de l'ancien duché. Bien entendu, la tentation est grande de rechercher des modèles exogènes. Et d'évidence, les silhouettes élancées de ces tours dépourvues

56. Cette évolution est également perceptible sur certains monuments majeurs. Ainsi l'église abbatiale Notre-Dame de Saintes, où la construction du clocher à la croisée est intervenue sans doute un demi-siècle après la première consécration. Voir notamment Gensbeitel 2004-2, notice 91.

57. Gensbeitel 2004-2, t. I, p. 145-162.



Fig. 23. - Puissalicon (34).
Clocher de l'église (disparue) Saint-Etienne-de-Pezan.
Début du XIIe siècle.

d'articulation et de décrochement ainsi que le rythme subtil des ouvertures ne manquent pas d'évoquer les campaniles que l'on associe en général au «premier art roman méridional». De l'Italie du Nord à la Bourgogne méridionale, de la Provence

au Roussillon et de la Catalogne aux vallées pyrénéennes, de telles silhouettes sont familières. Mais là aussi, il faut se garder de toute conclusion hâtive ; le constat d'une ressemblance ne saurait dispenser d'une analyse plus approfondie pour pouvoir confirmer ces rapprochements. Il est évident que si une comparaison devait être établie, elle devrait tenir compte de certaines spécificités : l'absence de toute référence au système des bandes lombardes et le recours pour les étages, à la pierre de taille qui démarque nettement ces clochers des œuvres de la première moitié du XIe siècle. Certaines survivances de la fin du XIe ou du XIIe siècle se prêtent davantage à quelques rapprochements dans les régions concernées, mais généralement ceux-ci restent partiels. La tour de Puissalicon (34) (fig. 23), par exemple, où la pierre de taille est déjà employée, et qui peut dater du début du XIIe siècle, se rapproche par sa silhouette de nos deux monuments, mais on y trouve encore des motifs d'arcatures qui prolongent la tradition des bandes lombardes. La tour sud de l'abbatiale de Caunes-Minervois (12), également du début du XIIe siècle, partage avec nos deux clochers la position latérale, le parement en pierre de taille et la forme évoluée des baies étagées sur trois niveaux, mais elle a une allure plus trapue, avec deux travées sur chaque face, et aucun bandeau ne sépare les étages. Enfin, la tour de Notre-Dame d'Aubagne (84), en Provence, aussi gracieuse que les nôtres, fait également appel à la référence antiquisante, mais sous la forme de pilastres cannelés qui créent une forte articulation. Ces trois exemples ne suffisent certes pas à résoudre le problème, mais ils montrent que les variantes sont nombreuses et que le rapprochement terme à terme se révèle difficile. En outre, nous avons vu que certains détails de l'architecture et du décor des clochers de Saint-Georges et de Saint-Denis les rattachent à des formes et des usages repérables sur d'autres édifices en pays charentais, en Périgord ou dans les régions plus méridionales de l'Aquitaine. Peut-être sont-ils les seuls rescapés d'une série plus vaste, et, pourquoi pas, les témoins du rayonnement de l'un ou l'autre des clochers de monuments aquitains plus prestigieux ayant disparu sans laisser d'autre souvenir.

Bibliographie

- Andraut-Schmitt 1991 ; Andraut-Schmitt, Claude : «Les premiers clochers-porches en Limousin (Evaux, Lesterps, Limoges) et leur filiation au XIIe siècle», *La façade romane, Cahiers de civilisation médiévale*, Poitiers, 1991, p. 199-216.
- Andraut-Schmitt 1999 ; Andraut-Schmitt, Claude : «L'église abbatiale de Brantôme (Saint-Pierre et Saint-Sicaire)», *Congrès Archéologique de France, 1998, Périgord*, Paris 1999, p. 143-160.
- Biron 1925 ; Biron, Dom Réginald, *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas*, Bordeaux, 1925.
- Bourgade 2009 ; Bourgade, Christelle, *Les édifices religieux de la Communauté de Communes de Lussac*, 2 vol. (littérature grise), mémoire de Master 1, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 2009.
- Brutails 1912 ; Brutails Jean-Auguste, *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, 1912.
- Camus 1991 ; Camus, Marie-Thérèse : «De la façade à tour à la façade-écran dans les pays de l'Ouest. L'exemple de Saint-Jean-de-Montierneuf de Poitiers», *La façade romane, Cahiers de civilisation médiévale*, Poitiers, 1991, p. 237-253.
- Camus/Andraut-Schmitt 2002 ; Camus, Marie-Thérèse et Andraut-Schmitt, Claude (dir.), *Notre-Dame-la-Grande de Poitiers. L'œuvre romane*, Paris, 2002.
- Castelnau 1861 ; Archives Départementales de la Gironde, 162 T 15-3, Marquis de Castelnau, *Notes archéologiques*, vol. IV, 1860-61.
- Cholet 1864 ; Cholet, Abbé F.-E. : *Etudes historiques, géographiques, archéologiques, sur l'ancien diocèse de Saintes, aujourd'hui diocèse de La Rochelle et de Saintes*, La Rochelle, 1864 ; tiré à part de 50 p. du *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes*, n° 7, 11, 13, 52.
- Crozet 1971 ; Crozet, René : *L'art roman en Saintonge*, Paris, 1971.
- CSMC 1996 ; *Tours et clochers à l'époque préromane et romane, Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, n° 27, 1996.
- Dangibaud 1914 ; Dangibaud, Charles : «Le pouillé historique du diocèse de Saintes en 1683», *Archives Historiques de Saintonge et d'Aunis*, t. XLV, 1914, p. 215-277.
- Dubourg-Noves 1969 ; Dubourg-Noves, Pierre : *Guyenne romane*, éd. Zodiaque, La-Pierre-qui-Vire, 1969.
- Eygun 1970 ; Eygun, François : *Saintonge romane*, éd. Zodiaque, La-Pierre-qui-Vire, 1970.
- Gaborit 1979 ; Gaborit, Michelle : *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-Ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Pyrénées-Atlantiques)*, 4 vol. (dactylographiés), Thèse de 3^e cycle, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1979.
- Gardelles 1959 ; Gardelles Jacques : «Les vestiges de l'architecture de la fin de l'époque préromane en Gironde (Xe-XIe siècles)», *Revue historique de Bordeaux*, t. VIII, 1959, p. 253-266.
- Gardelles 1990 ; Gardelles, Jacques : «Les monuments du Moyen Age dans le département de la Gironde. Art et histoire», *Congrès Archéologique de France, 1987, Bordelais-Bazadais*, Paris 1990, p. 9-19.
- Gensbeitel 2004-1 ; Gensbeitel, Christian : «Melle, église Saint Savinien», *Congrès archéologique de France, 2001, Deux-Sèvres*, Paris, 2004, p. 179-186.
- Gensbeitel 2004-2 ; Gensbeitel, Christian : *L'architecture religieuse du XIe siècle en pays charentais et sa transformation à l'aube du XIIe siècle*, 5 vol. et un vol. d'index (littérature grise), thèse de doctorat, Université Bordeaux III, 2004.
- Hanusse 1990 ; Hanusse, Claire : «L'église Saint-Georges-de-Montagne», *Congrès Archéologique de France, 1987, Bordelais-Bazadais*, Paris, 1990, p. 221-229.
- Jalabert 1968 ; Jalabert, Denise : *Clochers de France*, Paris, 1968.
- Musset 1901-1903 ; Musset, Georges (éd.), «Cartulaire de Saint-Jean-d'Angély», *Archives Historiques de Saintonge et d'Aunis*, t. XXX, 1901 et t. XXXIII, 1903.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome C, année 2009, p. 53-81

Les chapiteaux romans de la cathédrale Saint-André de Bordeaux conservés au musée d'Aquitaine

Laetitia Bonne *

Bien qu'issus de l'un des édifices les plus importants de la région bordelaise, bien que composant un ensemble d'envergure comportant de remarquables morceaux de sculpture, les chapiteaux romans de la cathédrale Saint-André, conservés au Musée d'Aquitaine, sont paradoxalement peu connus.

Ils forment un groupe de 53 pièces qui présentent une grande homogénéité. Ils sont tous à peu près de mêmes dimensions : 20 à 21 cm de hauteur, 16 cm de diamètre au niveau de l'astragale, 20 cm de large et 25 cm de profondeur. Ces dimensions varient, de manière très faible, d'un chapiteau à l'autre, parfois à cause de leur mauvais état de conservation. Ils sont tous de même forme : même épannelage en pyramide renversée, avec une partie supérieure carrée et échancrée comportant des dés médians ; ils ont tous été privés de leur tailloir ; leur astragale, au bas de la corbeille, forme un bourrelet.

Notre propos consiste à présenter leur contexte de découverte, et à analyser leur iconographie, leur style et leurs influences. Mais nous reviendrons aussi sur des problèmes qui jusqu'ici sont restés en suspens : la datation de ces corbeilles, la place d'origine qu'elles occupaient à l'époque romane au sein de la cathédrale.

La découverte des chapiteaux romans

Les chapiteaux romans de la cathédrale Saint-André furent découverts lors de la démolition, entre 1865 et 1870, du cloître gothique de la cathédrale et déposés au musée lapidaire de Bordeaux.

Les archives départementales de la Gironde conservent toute la correspondance ¹ qui s'est établie, suite au projet de démolition du cloître, entre le préfet, le maire de la ville, le ministre de la Justice et des Cultes, le Cardinal et la commission des Monuments Historiques. Toutes ces lettres, de 1844 à 1866, montrent à quel point la perspective de cette destruction déclencha une véritable polémique. Les rapports de la commission des Monuments Historiques ² sont eux aussi très

* Cet article s'appuie sur notre mémoire de Maîtrise *Les chapiteaux romans de la cathédrale Saint-André de Bordeaux conservés au Musée d'Aquitaine*, réalisé en 2005 à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, sous la direction du professeur Jacques Lacoste.

1. A.D.33 162 T 30 F.

2. *Rapport de la Commission des Monuments Historiques. Présenté au Préfet de la Gironde*, Lavigne, Bordeaux, 1843, p. 17-18 ; 1844, p. 18-19 ; 1845, p. 6 ; 1848, p. 38 ; 1849, p. 58 ; 1851, p. 39-40.

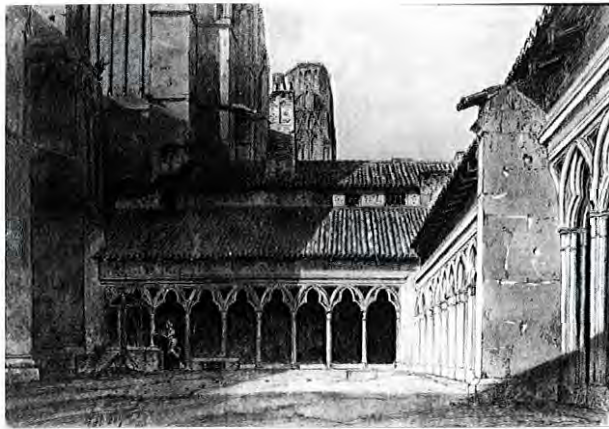


Fig. 1. - Cloître, vue intérieure, fuséau, plume et rehauts de gouache, Léo Drouyn, 1844 (A.D.Gir 162 T 1, folio 30).

éloquents. Déjà, en 1843, elle formula son refus de voir la cathédrale isolée et pose comme condition, si le projet aboutissait, de ne rien détruire. Elle rappelle ainsi « qu'elle faillirait à sa mission si pour isoler elle laissait abattre ». On invoque comme argument que « partout les cloîtres sont renversés » et que ceux qui subsistent encore sont donc dignes du plus grand intérêt de par leur rareté. Un an plus tard, on apprend que le cloître a fait l'objet des plus vives discussions lors de la délibération de la commission. Une éventuelle destruction inquiète un grand nombre de personnes, d'autant plus que le conseil municipal a décidé un tracé qui ne laisserait en place qu'une seule aile du cloître. Puis, le ministre de la Justice et des Cultes est intervenu par l'intermédiaire du conseil des Bâtiments Civils, chargé de suivre le dossier. Partageant l'opinion de la commission, il décide de la conservation du cloître. En 1848, le cloître figure donc dans le projet général de restauration de la cathédrale, décidé par le ministre, et fait l'objet de travaux visant à remédier à des problèmes d'humidité. Toutefois, en 1851, le cloître est à nouveau menacé. Le conseil municipal conteste le mérite du bâtiment, insistant sur son état de ruine, et maintient son projet d'alignement. Alors, le ministre de l'Intérieur informe par lettre le préfet que l'avis de la commission des Monuments Historiques l'a « déterminé à introduire dans le projet de décret une disposition portant qu'il est sursis à statuer sur les alignements projetés pour les trois voies publiques [...] et que cette disposition a obtenu aussi l'assentiment du conseil d'état et de M. le président de la République »³. Le cardinal Donnet, qui soutenait le projet d'alignement, proposa alors de le convertir en musée du Moyen Âge.

Hélas, toutes les contestations n'empêchèrent pas, en 1865, le début du démantèlement du cloître, qui eut lieu, d'après une lettre du maire datée du mois de décembre 1865, sous les applaudissements de la population. En 1867, Corbin, membre

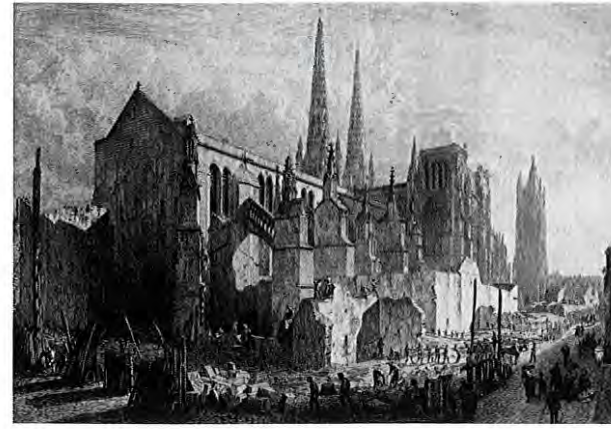


Fig. 2. - Démolition du cloître, lithographie de Léo Drouyn, eau forte, 28 x 42 cm, 1865 (B.M.Bx, fonds Delpit, cart. XIV-96).

correspondant de la commission des Monuments Historiques, se réjouit tout de même que l'on ait projeté de conserver une partie des arcatures et de leurs colonnettes, afin de relier les contreforts de la nef au sud et au nord. Mais, cela non plus ne sera jamais fait.

Paul Abadie, dès 1862, fut en charge de la cathédrale. Le comité des inspecteurs généraux des édifices diocésains souhaitait qu'il établisse un programme utilitaire. Ainsi, de 1869 à 1879, des sacristies furent érigées sur l'emplacement du cloître, récemment démoli.

Les chapiteaux romans de la cathédrale furent découverts en même temps que des fragments d'impostes, des corbeaux et des modillons, lors de cette destruction du cloître, et lors de la réfection du parement du mur méridional de la nef, dans ses parties hautes⁴. Tous avaient été remployés dans les maçonneries⁵. La destination primitive de ces éléments, ainsi sortis de leur contexte d'origine, reste inconnue.

Aucune étude, aucun relevé précis n'a été effectué lors de cette découverte. Dans une annotation de la monographie de Hiérôme Lopes⁶, Callen remarque avec amertume que « le vandalisme n'a pas épargné les sépultures » qui se trouvaient

3. Rapport de la Commission des Monuments Historiques. *op.cit.*, 1851 p. 39-40.

4. Gardelles, 1963, p. 103.

5. Sansas Pierre « Notices archéologiques sur les fouilles exécutées à Bordeaux de 1863 à 1876 », dans *Société Archéologique de Bordeaux*, 1876 à 1880. « La démolition du mur extérieur du cloître nous révèle de plus en plus la splendeur et la magnificence de l'église qui a précédé celle que nous voyons aujourd'hui. On trouve en quantité innombrables des débris de colonnettes, de voussoirs, de frises, de chapiteaux, de consoles, sculptés avec le plus grand soin, et tous recouverts de peintures variées ».

6. Lopes, 1882, p. 154.

dans le cloître. « Personne, du moins à notre connaissance, ne s'est préoccupé d'en dresser l'inventaire, au moment d'une destruction aussi radicale qu'impossible à justifier ». Ce fut très certainement le même manque d'intérêt qui toucha les fragments romans, d'où l'absence quasi-totale de témoignages.

Toutefois, Pierre Sansas, fondateur de la Société archéologique de Bordeaux, réalisa quelques commentaires sous la forme d'articles⁷ et M. Bernède exécuta, à la plume et au crayon des dessins des vestiges mis à jour. A part ceci, tous les documents iconographiques ou écrits que l'on rencontre s'intéressent uniquement au cloître proprement dit. Léo Drouyn exécuta des dessins du cloître lorsqu'il était encore en place⁸ (fig. 1). Au moment de sa démolition, il peignit une huile sur toile, exposée aujourd'hui au musée d'Aquitaine (fig. 2). Il manifesta aussi son indignation dans un article au titre évocateur : « Restauration et vandalisme »⁹.

Après leur découverte, les pièces sont entrées au musée lapidaire de Bordeaux. Aujourd'hui, ni l'actuel musée d'Aquitaine, ni les archives municipales de la ville ne détiennent une trace de l'entrée des chapiteaux dans les collections publiques. Toutefois, il est possible d'affirmer qu'ils furent bel et bien consignés avant les années 1950. En effet, M. Mesuret, conservateur des Musées, fut dépêché en 1953 à la demande de la ville de Bordeaux, afin de réaliser un immense travail de récolement des collections de la ville. Dans son nouveau catalogue, il fait une annotation en face de l'un des chapiteaux romans de la cathédrale. Il y signale que les numéros d'inventaire sont donnés « d'après l'inventaire du Musée Lapidaire ».

Les chapiteaux et leur signification

Dans leur majorité, les chapiteaux de cet ensemble développent un décor végétal ornemental, essentiellement constitué de palmettes et d'acanthes. Les décors animaliers complètent la série, à laquelle on ajoute quelques chapiteaux à motifs non figuratifs. Enfin, les chapiteaux historiés représentent, par leur nombre, le plus petit groupe.

Les chapiteaux à personnages

N° 11 949, dit de la philoxénie d'Abraham

Ce chapiteau est sculpté sur quatre faces. La principale est très mutilée et la face postérieure est ornée aux deux tiers de végétaux. Sur la face latérale gauche, un homme, devant un arbre, s'incline à l'arrivée, à sa gauche, de trois personnages (fig. 3). Il pose la main sur le bras du premier, qui est très mutilé. Le deuxième visiteur, ailé, lui aussi en très mauvais état, occupe l'angle du chapiteau. Enfin, le dernier, également ailé,

prend place sur la face latérale droite et tient dans sa main un bâton, tel un pèlerin (fig. 4) ; de l'autre main, il tient son aile.

Cette scène pourrait être interprétée comme représentant la philoxénie d'Abraham¹⁰. L'arbre devant lequel se tient l'homme pourrait être le chêne de Mambré. En effet, selon la Genèse (18, 1-16), c'est là que le patriarche reçut les anges. Dans le texte, Abraham se prosterne devant eux, leur lave les pieds et les invite à s'asseoir à sa table, sous le chêne. Un veau rôti leur est servi ainsi que trois gâteaux de fleur de farine. L'un des anges lui prédit alors que Sarah, malgré son âge avancé, donnera naissance à leur fils, Isaac. Ici, le personnage est bien dans une attitude de prosternation.

La présence de deux anges, et peut-être d'un troisième, l'importance que revêt l'arbre sur la face latérale autorisent l'hypothèse de reconnaître cet épisode biblique. Toutefois, il convient de rester prudent en raison du peu d'éléments dont on dispose.

N° 11 714 : personnage entouré d'aigles

Ici la composition est celle d'un chapiteau d'angle (fig. 5). A l'intersection de deux faces, un jeune personnage est assis, genoux écartés, encadré par deux aigles aux ailes déployées. Jacques Gardelles avait interprété cette scène comme étant une variante de l'ascension d'Alexandre¹¹. Il est vrai que cela en dérive du point de vue de la présentation générale. Le thème de l'homme entre des oiseaux est fréquent partout dans le monde roman et particulièrement en Saintonge. Bien des comparaisons seraient possibles. Des images similaires se retrouvent par exemple sur un chapiteau du portail de l'église de Rioux en Charente-Maritime, hélas très érodé, où le personnage passe ses bras autour du cou des oiseaux, ou encore dans l'abside de Montmoreau, en Charente, où deux hommes barbus placés aux angles de la corbeille saisissent le cou des rapaces.

N° 11 699 : cavalier et dame

Sur la face principale, un cavalier (fig. 6) avance, son manteau flottant au vent, vers une figure féminine qui se tient debout sur la face latérale, entre deux arbres (fig. 7).

7. Ces notes sont parfois imprécises, car P. Sansas n'était pas un spécialiste du Moyen Âge, mais elles apportent tout de même des informations précieuses sur la découverte des chapiteaux. Elles sont présentées sous la forme de « Bulletins » parus dans *Le Progrès*, Bordeaux, 1865-1870, puis sous le titre « Notices archéologiques sur les fouilles exécutées à Bordeaux de 1863 à 1876 », dans *Société Archéologique de Bordeaux*, 1876 à 1880.

8. A.D.33, 162 T 1, folio 30. Dessin publié dans : Larrieu, 2003.

9. Drouyn, 1881, p. 49.

10. Selon Jacques Gardelles *Bordeaux, 2000 ans d'Histoire*, 1971. (cf aussi *Sculpture médiévale de Bordeaux et du Bordelais*, 1976).

11. *Bordeaux, 2000 ans d'Histoire*, 1971, p. 199-200.



Fig. 8. - Chapiteau n° 11 694,
paysan donnant à manger à un veau/sagittaire.

Fig. 9, 10 et 11. - Chapiteau ° 11 698 ,
occupations des mois.



Fig. 3 et 4. - Chapiteau n° 11 949
dit de la philoxénie d'Abraham ».

Fig. 6 et 7. - Chapiteau n° 11 699,
cavalier et dame.

Fig. 5. - Chapiteau n° 11 714 ,
personnage entouré d'aigles.



Le chapiteau est bien trop mutilé pour que l'on puisse dire si l'homme brandissait ou non une épée. Cet homme est-il un chasseur ? On observe qu'il dirige sa monture par des rênes qu'il tient de la main gauche. Dans son élan, les sabots du vigoureux cheval écrasent un petit personnage recroquevillé sur lui-même, qui tourne le dos au cavalier. Cet homme n'est donc pas un chasseur, mais un cavalier vainqueur.

Ce chapiteau doit être replacé dans le mouvement de création qui a fait s'épanouir dans tout l'Ouest aquitain et, en particulier, en Poitou, Angoumois, Saintonge et Guyenne, de fort nombreuses et semblables représentations de cavaliers¹². Le thème se retrouve aussi dans les provinces espagnoles du nord¹³ et même en Palestine. Divers auteurs ont débattu de la signification de ces groupes sculptés¹⁴, que l'on retrouve sur beaucoup de façades d'églises romanes, mais pas seulement. En effet, ce thème s'illustre aussi dans la peinture murale, au baptistère Saint-Jean de Poitiers ou dans la chapelle des Templiers de Cressac, dans l'ancien diocèse de Saintes, ou encore dans l'art de la mosaïque, au baptistère de Riez (Basses Alpes), aujourd'hui disparu.

Ce thème pourrait être une représentation de la délivrance de l'Eglise par l'empereur Constantin, qui fut le premier empereur chrétien de l'empire romain. Si l'on suit cette idée, la femme serait alors une personnification de l'Eglise et le petit personnage représenterait le paganisme vaincu. Cette hypothèse s'appuie sur une thèse émise par Emile Mâle¹⁵. Selon lui, la scène tire son origine de l'attrait pour la Rome antique. En 1155, un guide de Rome, écrit pour les pèlerins, *Mirabilia Urbis Romae*, fait état des édifices les plus admirés. La statue de Marc Aurèle, placée devant le Latran (où Constantin fut baptisé et guéri de la lèpre) joua un rôle important. Son cheval piétine une figure qui personnifie les pays conquis par l'Empereur. Mais, une ancienne inscription mentionnait non pas Marc Aurèle, mais « Constantin foulant aux pieds l'hérésie ». Les pèlerins se méprirent donc et l'image de ce faux Constantin se diffusa en France. Deux inscriptions mentionnant *Constantinus* ont pu être lues aux baptistères de Poitiers et de Riez et pourraient donc créditer les propos d'Emile Mâle.

Ce qui semble certain est le fait que les sculpteurs romans ont pu s'inspirer des représentations antiques qu'ils avaient encore sous les yeux. Beaucoup de ces cavaliers figuraient en effet sur des cippes, des camées, des médailles, des monnaies, sur des ivoires ou encore sur des mausolées et des monuments romains. Le musée de la ville de Saintes, par exemple, conserve le fragment d'un grand bas-relief romain, provenant vraisemblablement d'un mausolée du III^e siècle.

Cette représentation, dans tous les cas, semble être devenue un motif récurrent dans l'ouest aquitain à l'époque romane et l'on peut reconnaître ici Constantin, c'est du moins l'hypothèse la plus probable.

Un calendrier était-il illustré à Saint-André ?

N° 11 694 : le mois de novembre, paysan et sagittaire ?

De la scène qui se développait autrefois sur la corbeille ne subsistent que le tronc d'un personnage et la moitié du corps de deux animaux. Ce personnage, qui occupe l'angle de la corbeille, verse de la nourriture dans un panier d'osier à un mammifère, très certainement un veau (fig. 8). De la main gauche, le paysan guide la bête vers son auge. Sur la face contiguë subsiste le corps d'un autre animal ; son dos est orné d'une sorte de collette de feuillages, rappelant en cela des figures de centaures, tels qu'ils sont parfois représentés dans la sculpture romane italienne ; cet animal ne serait pas un deuxième veau, mais la figure du Sagittaire, symbolisant dans le zodiaque le mois de novembre. Cependant, l'activité traditionnellement rattachée à ce mois dans les représentations du calendrier est celle de l'abattage du porc¹⁶. Mais notre hypothèse peut toutefois être confirmée par le célèbre calendrier de la façade de l'église de Fenieux, non loin de Saint-Jean-d'Angely, qui présente, comme ici, des bovins placés devant une mangeoire, tressée à la manière d'une vannerie.

N° 11 698 : occupations de mai, juin et d'un autre mois ?

Ce chapiteau est sculpté sur quatre faces mais présente des parties trop abîmées pour être reconnues (fig. 9, 10 et 11). Sur deux faces opposées, entourés de palmettes, se tiennent debout deux personnages féminins, identifiables comme tels par leur longue robe et le voile qu'elles portent autour de la tête. Sur la troisième face, un personnage très mutilé, vêtu d'un bliaud court, se penche au-dessus d'herbes ou d'épis couchés par le vent. Enfin, la dernière face est pourvue d'un ornement de palmettes qui n'occupe que la moitié de la surface.

12. Citons les reliefs de Parthenay, Melle, Airvault dans les Deux-Sèvres, Chadenac, Châteauneuf-sur-Charente, Aubeterre en Charente, Civray dans la Vienne, Benet en Vendée, Surgères dans la Charente-Maritime, Tauriac en Gironde. Il en existait aussi à Saintes à l'Abbaye aux Dames, à Aulnay, à Matha, à Mauzé, à Pons, au portail sud de Notre-Dame-La-Grande de Poitiers ou encore à Sainte Croix de Bordeaux.

13. Armentia, Betanzos, Carrion de los Condes, Leon, Lérida, Sangüesa, Saint-Jacques de Compostelle, Toro, Tudela.

14. Pour mieux appréhender cette question, on pourra consulter avec profit : Crozet, 1948, p. 207-210 ; Montesquiou-Fezensac, 1956 ; Crozet, 1958 ; Darras, 1970 ; Crozet, 1971b ; Crozet, 1971a, p. 154-155 ; Seidel, 1976 ; Le Roux, 1977 ; Ruiz Maldonado, 1979 ; 1983, p. 457-460 ; 1986 ; Seidel, 1981.

15. Mâle, 1922, p. 247-251.

16. C'est le cas entre autres à Saint-Léger de Cognac, à Saint-Ursin de Bourges ou encore à Castelvieu en Gironde.

Les occupations de ces personnages ne sont pas à relier entre elles. En effet, les scènes se déploient sur la corbeille sous forme de trois tableaux bien distincts. D'un côté, l'homme travaille au champ et semble faucher ou ramasser le foin avec une faucille ou un râteau. La femme portant une robe ample semble tenir dans sa main un bouquet de fleurs stylisé ou bien une sorte de palme ou de grande fleur de lys ; ce motif floral pourrait tout aussi bien être en réalité un décor d'arrière plan. Enfin, le dernier personnage porte sa main au visage dans un geste circonspect.

Cette corbeille, comme la précédente, pourrait illustrer le calendrier et les occupations des mois, mais ne présente pas, en revanche, les symboles du zodiaque. Si la scène de l'homme au champ représente le temps de la fenaison, elle exprime le mois de juin et si elle désigne plutôt la moisson, alors il devrait s'agir du mois de juillet. La femme tenant dans sa main une fleur évoque le mois de mai, période de l'année où la nature, féconde, s'épanouit et bourgeoine¹⁷. Pour finir, le dernier personnage, qui paraît être une femme, est une figure plus problématique : on ne saurait dire quel mois il illustre, s'il s'agit bien d'un calendrier.

Ainsi, plusieurs chapiteaux de Saint-André pourraient évoquer les occupations des mois. A l'origine, la cathédrale devait probablement en comporter d'autres, qui auraient constitué avec ceux que nous venons d'étudier, le calendrier tout entier.

N° 11 748 : personnages et dragon

Ce chapiteau est orné sur ses quatre faces (fig. 12, 13 et 14). La principale porte trois personnages, très mutilés, dont deux sont positionnés debout sous les angles. Toutes les têtes sont manquantes. Sur la face contiguë gauche est sculpté un grand dragon, la tête rejetée en arrière avec vigueur. Sur la face latérale droite, se déploie une décoration de bois morts entremêlés, au-dessus desquels s'élèvent des flammes. La face postérieure, purement ornementale, est sculptée de branchages et d'entrelacs de feuillage, sur les deux tiers de sa hauteur.

On reconnaît sur la face principale, à leurs vêtements, un homme et une femme. Celle-ci, vêtue d'une longue robe pose la main sur son ventre. Un troisième protagoniste prenait place auparavant entre ces deux personnages. Seule l'une de ses jambes est encore visible aujourd'hui, mais si l'on observe les traces laissées dans la pierre, on peut en déduire que ce personnage se tenait assis. Il devait donc figurer un homme très important. Mais qui ? La clé de cette énigme nous manque malheureusement pour le moment. Ce chapiteau n'évoque à aucun moment une lutte contre la bête. L'attitude des personnages ne désigne ni l'agitation ni le combat. On aurait pu penser à une représentation de Daniel empoisonnant en présence du roi

le serpent des Babyloniens, mais l'épisode biblique n'évoque pas la présence d'une femme¹⁸. En revanche, le personnage assis et les bûches en flamme peuvent faire penser à une représentation d'un mois hivernal. Enfin, dernière hypothèse, selon une formule assez fréquente, ce dragon pourrait n'être qu'un élément décoratif placé à côté d'une scène historiée, sans aucun rapport avec elle. Une fois encore, nous sommes bien obligés de renoncer à toute interprétation hasardeuse.

N° 11 701, dit des saintes Femmes au Tombeau

Sculpté sur quatre faces, ce chapiteau présente, encore une fois, un côté uniquement décoré à mi-hauteur d'une plante stylisée (fig. 15, 16 et 17). La corbeille est très abîmée dans ses parties supérieures. Trois personnages s'avancent, certainement trois femmes, l'une d'elles portant un présent, vers un personnage masculin. Ce dernier doit être important, à en juger par sa longue tunique brodée, telle un loros byzantin, et par son manteau ourlé de perles. Il pourrait s'agir des saintes Femmes¹⁹ venant embaumer avec des aromates le corps de Jésus. Elles sont accueillies à l'entrée du saint Sépulcre qui est représenté ici sous la forme d'une tour, car les Occidentaux n'étaient pas familiers des monuments de la Terre Sainte. De l'autre côté de la corbeille, on pourrait reconnaître les gardes, casqués et armés l'un d'une hache, l'autre d'une serpe. Ils sont représentés de manière anachronique, non pas comme des légionnaires romains mais avec des habits du XII^e siècle.

Pendant des siècles, on ne montre pas la résurrection du Christ à proprement parler, mais, au Moyen Age, on la suggère notamment par les saintes Femmes qui viennent au Tombeau pour embaumer son corps et le trouvent vide. Seul Matthieu les évoque. Si l'on se rapporte à son évangile, les gardes ne sont pas endormis, mais éblouis, « comme morts », à l'apparition de l'ange. Par ailleurs, le récit de Matthieu²⁰ mentionne non pas trois, mais seulement deux saintes Femmes (Marie Madeleine et Marie Cléophas). En revanche, Luc²¹ et Jean²² rapportent l'apparition de deux anges. Malgré ces quelques divergences, tous les évangiles mettent l'accent sur les vêtements du ou des anges : ils parlent d'« éclat », d'« éblouissement », de

17. Au portail de Mimizan, dans les Landes, une femme au milieu d'un jardin tient dans sa main une fleur, mais symbolise le mois d'avril. Ce décalage dans les activités des mois se retrouve dans les pays méridionaux comme l'Italie et l'Espagne. Cette particularité a été expliquée par le climat favorable des pays du Sud à des travaux des champs plus précoces. Voir Lacoste, 1974, p. 46.

18. Livre de Daniel, 14-22-26.

19. Selon Jacques Gardelles dans *Bordeaux, 2000 ans d'Histoire*, 1971.

20. Matthieu 28-1-20.

21. Luc 24-1-10.

22. Jean 20-1-18.



Fig. 12, 13 et 14. -
Chapiteau n° 11 748,
personnages et dragon.

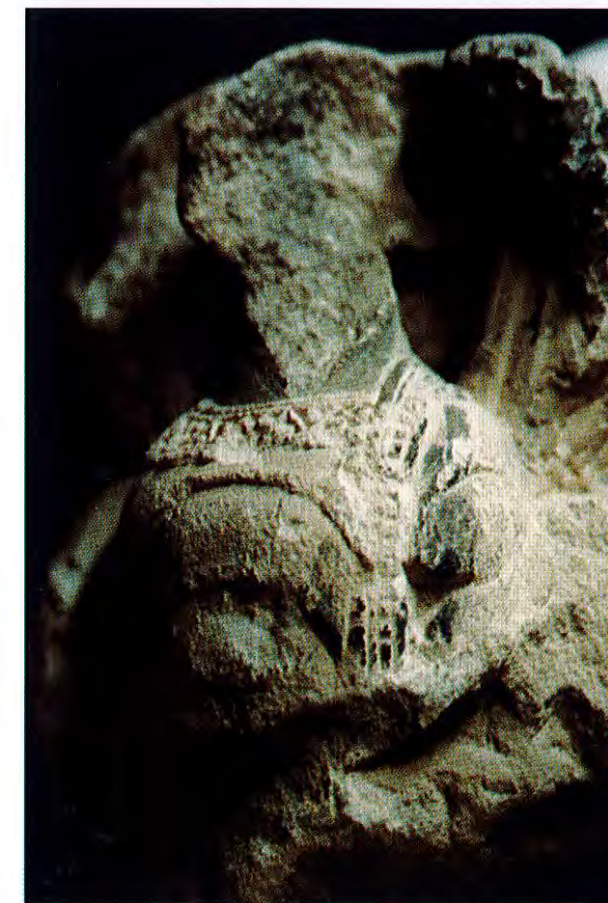


Fig. 15, 16 et 17. -
Chapiteau n° 11 701,
dit des saintes Femmes au Tombeau.

Fig. 18. - Chapiteau n° 12 021,
dit de la lutte contre des fauves.

Fig. 19. - Chapiteau n° 12 253,
buste à corsage.

« blancheur ». Ainsi, divers éléments confortent cette thèse : les gardes, la construction et les trois personnages, sans doute trois femmes qui s'avancent vers le personnage masculin. Ce qui trouble en revanche, c'est que ce dernier soit dépourvu d'ailes et que le geste de la première femme - qui semble se retourner vers l'arbre - soit difficile à interpréter.

N° 12 021 : lutte contre des monstres ou des fauves

Cette corbeille est également décorée sur ses quatre côtés. Le dernier est sculpté de deux arbres stylisés qui s'épanouissent en formes de volutes aux angles de la corbeille. Sur les trois autres faces sont figurés quatre lions, dont deux, dans un mauvais état, s'affrontent sur le même côté. Sur chacune des deux faces qui lui sont contiguës, un personnage armé se tient debout sur la croupe d'un lion, les jambes fléchies, le tronc rejeté en arrière. De sa main droite, l'un plante sa lance dans la tête monstrueuse de la bête. L'autre brandit une arme ou un bâton qui se détache devant un vêtement qui doit appartenir à un personnage très mutilé sur la face contigüe. De son autre main, il tient un bouclier (fig. 18). Un arbre occupe l'arrière-plan de la scène, à chaque angle.

Il s'agit là, vraisemblablement, de la lutte contre le Mal, qui est ici symbolisé par le lion. Cet animal a dans l'iconographie chrétienne, comme on le sait, un sens ambivalent. Il peut tout autant représenter le Christ que Satan. Mais ici, il n'y a aucun doute à avoir sur sa signification. Cette scène apparaît comme un dérivé des épisodes de saint Michel ou de saint Georges luttant contre le dragon. Les personnages, imberbes et portant la tunique, font bien entendu penser à des anges, même si le sculpteur ne les a pas dotés d'ailes.

N° 12 253 : bustes de trois personnages

La face postérieure de cette corbeille est décorée d'un motif original faisant penser par sa forme à un cœur (fig. 19). Ensuite, les trois autres faces sont ornées de trois bustes juxtaposés vêtus de riches corsages. Malheureusement, les têtes des personnages sont bûchées si bien que l'on ne dispose d'aucun indice pour déceler leur identité. Enfin, inséré entre chacune d'elles, on observe le départ d'un ornement en demi-relief, aujourd'hui cassé, qui devait former des arcatures au-dessus des personnages. Ces trois bustes énigmatiques pourraient faire penser à divers personnages de la Bible. La cathédrale abritait-elle d'autres chapiteaux semblables à l'époque romane ? En effet, si à l'origine l'ensemble comprenait trois autres corbeilles de ce type, on pourrait penser notamment aux apôtres, qui seraient bien au nombre de douze. Néanmoins, on ne peut rien déduire définitivement de l'étude de cette seule corbeille.

Les chapiteaux à décor animalier

Ces chapiteaux constituent un groupe important au sein de l'ensemble où elles sont très nombreuses. Les lions et les oiseaux sont les plus représentés ; parfois même, ils sont associés sur la même corbeille, comme par exemple sur le chapiteau n° 83.7.1 (fig. 20), où deux oiseaux enlacent les corps d'un lion à une seule tête. Par ailleurs, les fauves, qu'ils soient affrontés ou opposés, sont le plus souvent conjugués à des ornements végétaux. Le n° 11 700 (fig. 21) présente ainsi des lionnes affrontées qui encadrent un arbre luxuriant et traversent des feuillages entrelacés. Le n° 11 969 (fig. 22) est sculpté de lions qui crachent sur les faces contiguës des entrelacs végétaux. Les lions affrontés du n° 11 697 (fig. 23) ne sont pas en revanche associés directement à des motifs végétaux, même si la face postérieure est décorée de feuilles stylisées.

Ensuite, l'ensemble comporte deux corbeilles garnies de frises d'oiseaux affrontés et opposés. Il s'agit des n° 11 711 et 12 275 (fig. 24). Il semble assez intéressant de signaler ici qu'un chapiteau fort semblable à ceux-ci, par son motif mais aussi par son style et ses dimensions, est conservé au musée du Louvre, sous le numéro d'inventaire R.F. 2293²³. Au cours des années, on a beaucoup hésité pour attribuer cette œuvre entre la Saintonge et le cloître de la cathédrale Saint-André de Bordeaux.

Une analyse pétrographique du chapiteau a été effectuée en 1993 et avait pour comparaisons trois chapiteaux du cloître de Bordeaux, les n° 11 952, 11 910 et 12 024. Les résultats ont mis en doute cette provenance. Toutefois, jamais une analyse de ce type n'avait été réalisée sur l'ensemble des chapiteaux de Saint-André pour connaître l'origine de leur pierre. Aussi, à défaut de connaissance sur ce point, l'éventualité que le chantier ait pu utiliser différentes carrières n'est pas à écarter, ce qui laisse donc encore ouverte la question de la provenance du chapiteau du Louvre.

Par ailleurs, les sculpteurs de la cathédrale ont aussi exécuté des oiseaux hors nature. C'est le cas des grands oiseaux fantastiques qui occupent les faces du chapiteau n° 11 709 (fig. 25) et du n° 83.7.2 (fig. 26) qui est orné de dragons.

Pour finir, un cervidé, le seul de son espèce dans toutes ces corbeilles, décore le chapiteau n° 11 991, où on le voit brouter le feuillage d'un grand arbre (fig. 27).

23. Voir à ce propos la notice de Jacques Gardelles dans *Bordeaux, 2000 ans d'Histoire*, 1971, p. 85, notice 80.

Le sens des images

Bien légitimement, après l'étude de l'iconographie de ces corbeilles, une question vient à l'esprit : les chapiteaux romans de la cathédrale Saint-André constituaient-ils un programme ? Il serait bien tentant d'essayer de relier ces scènes entre elles, mais pour qu'il y ait programme, il faudrait tout d'abord que ces chapiteaux aient été suffisamment groupés à l'origine. Par ailleurs, la grande proportion de chapiteaux purement ornementaux, en particulier ceux à décor végétal, nous contraint à douter de l'existence d'un programme. En effet, il ne faut jamais perdre de vue le fait que dans l'art du Moyen Âge, les végétaux comme les bêtes, qu'ils soient réels ou fantastiques, ne sont pas obligatoirement chargés de symbolisme. Ces motifs servaient en effet le plus souvent à l'ornementation. Par ailleurs, nous savons que les portails, les cloîtres ou les ronds-points des églises sont particulièrement propices au développement de programmes sculptés, mais nous ne connaissons pas la place d'origine de ces chapiteaux. De ce fait, nous avons bien entendu perdu l'ordonnance primitive de ces corbeilles les unes par rapport aux autres. Aussi, les liens qui pouvaient peut-être les relier entre elles nous manquent aujourd'hui. Enfin, il est presque certain que nous ne possédons plus à l'heure actuelle les corbeilles dans leur totalité, ce qui nous prive sans doute d'autres éléments.

Etude stylistique des chapiteaux

L'étude stylistique de cet ensemble n'est pas aisée, tout d'abord en raison des diverses mutilations subies par les corbeilles qui nous privent bien souvent d'éléments essentiels, comme les visages des personnages par exemple. Ensuite, il est parfois difficile de mettre en relation les chapiteaux historiés avec ceux, en grand nombre dans cet ensemble, présentant un décor uniquement végétal ou géométrique.

Le sculpteur de la lutte contre des fauves

Le premier sculpteur qui se dégage de l'étude de ces corbeilles est celui qui a réalisé le chapiteau de la lutte contre des fauves.

Les personnages

Il réalise des visages plutôt fins, en forme d'amande, et presque anguleux, comme ceux de la lutte contre des fauves (fig. 18) ou de la philoxénie d'Abraham (fig. 4), le nez formant comme une arête médiane. Il insiste par ailleurs sur le dessin de la bouche, l'un des chevaliers semble même sourire. Le visage de l'homme entouré d'aigles (fig. 5) est certes plus joufflu, mais l'on retrouve quand même cette finesse dans les traits qui caractérise ce sculpteur.

Il adopte aussi différents partis pour le traitement des cheveux : ceux-ci peuvent être suggérés en fines mèches (la lutte contre des fauves) ou bien en mèches plus épaisses et travaillées (l'homme entouré d'aigles) ou enfin en boucles tombant sur le front (la philoxénie d'Abraham).

Par ailleurs, le sculpteur a une notion assez bonne des proportions du corps humain, ce qui lui permet de représenter des personnages penchés en avant (Abraham) sans trop de déformations et ce qui l'autorise même à entreprendre des compositions audacieuses comme le chapiteau de la lutte contre des fauves : en effet, les personnages, en équilibre sur la croupe des monstres, s'adaptent à la forme de la corbeille tout en suggérant le mouvement et le tumulte.

Le sculpteur sait en outre jouer sur la variété des plis. Le personnage encadré par des aigles est vêtu d'une légère tunique qui colle à son torse et d'une jupe courte qui suit les mouvements de ses jambes ; celle-ci est animée de plis en V et de plis repassés, parfois rehaussés de perles allongées. Sur les autres chapiteaux historiés qui lui sont attribués, les plis sont parallèles, légèrement obliques, et indiquent les mouvements du corps des personnages : ainsi un bourrelet souligne l'articulation du genou de l'un des personnages luttant contre des fauves ; des plis semi-concentriques marquent la taille du paysan du mois de novembre ; des incisions, le plissé de la robe d'Abraham sur ses cuisses. Sur la poitrine des personnages, le tissu forme une série de bourrelets superposés, comme on le voit pour Abraham ou pour la lutte contre des fauves. Les manches et les robes retombent le plus souvent en formant des plis polygonaux ou partent en envolée comme les tuniques des chevaliers de la lutte, de manière à imprimer du dynamisme, de la vie à la scène.

L'analyse de ces aspects stylistiques met en évidence les rapports étroits entre cette sculpture et celle des grands reliefs de la façade de Gensac-la-Pallue (Charente), représentant la Vierge et saint Martin datés de 1140-1150²⁴ (fig. 28 et 29). L'art de cette façade découle lui-même des registres supérieurs de la façade de la cathédrale d'Angoulême (fig. 30). En effet les modèles drapés ajustés aux corps, souvent plaqués sur la poitrine, laissant apparaître le modelé, les plis plats en demi-cercle ou comme moulés sur les jambes proviennent de cette cathédrale. Il en va de même pour ce qui est des volumineux bourrelets diagonaux en travers des poitrines ou descendant de la taille en s'arrondissant sur les genoux. Par ailleurs, les chutes de plis rectilignes et les envolées en éventails des vêtements des chapiteaux de Saint-André et de la façade de Gensac-la-Pallue sont inspirés encore une fois de la cathédrale

24. Voir à propos de Gensac-la-Pallue la notice rédigée par J. Lacoste dans Lacoste (dir.), 1998, p. 185.

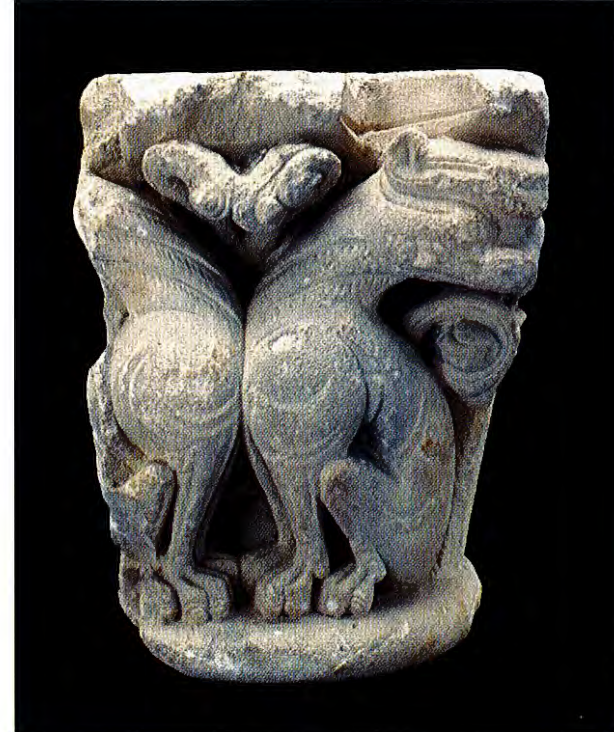


Fig. 20. - Chapiteau n° 83.7.1, lions et oiseaux.

Fig. 22. - Chapiteau n° 11 969, lions et végétaux.

Fig. 21. - Chapiteau n° 11 700, lionnes.

Fig. 23. - Chapiteau n° 11 697, lions affrontés.

Fig. 24. - Chapiteau n° 12 275, frises d'oiseaux.

Fig. 25. - Chapiteau n° 11 709, oiseaux fantastiques.

Fig. 26. - Chapiteau n° 83.7.2, dragons.

Fig. 27. - Chapiteau n° 11 991, cervidé.

d'Angoulême. Enfin, la forme des têtes en amande et la délicatesse de leurs traits font aussi écho aux registres hauts de cet édifice. Par ailleurs, toutes les caractéristiques de ces drapés se retrouvent aussi sur un chapiteau conservé au musée de la société archéologique d'Angoulême et provenant de la cathédrale (fig. 31).

Les animaux

Pour représenter les oiseaux, le sculpteur a choisi de répéter sur plusieurs étages le même motif, sous forme de frise. Cette disposition permet de passer avec habileté du plan circulaire du fût de la colonne au plan carré du tailloir. Le chapiteau n° 12 275 est le plus remarquable (fig. 24). Il est de la même veine que ceux que nous venons d'étudier plus haut car son décor se détache en fort relief du bloc de pierre. Il est comme percé à jour grâce à une véritable prouesse technique. Il s'agit d'un travail que l'on pourrait comparer à de la broderie.

Ce thème des frises d'oiseaux existe à Saint-Eutrope de Saintes : un chapiteau représentant de telles frises couronne le pilier nord-ouest du carré du transept. Dans l'église d'Arces-sur-Gironde, un chapiteau placé à la retombée de l'arc de l'ancienne absidiole nord présente les mêmes oiseaux, se tenant sur la croupe de fauves. Les plumages sont suggérés avec beaucoup de détails, à l'aide d'écailles sur le dos et de multiples incisions fines et parallèles groupées en bandes, en particulier sur le cou, les ailes et la queue des volatiles.

La prouesse du traitement en haut relief a aussi été tentée sur le chapiteau n° 11 709 (fig. 25), représentant des oiseaux, fantastiques. On observe sur ce chapiteau une autre manière de représenter le plumage : les écailles ont quasiment disparu, n'apparaissant qu'à la base des pattes et les fines incisions ont laissé la place à des traits beaucoup plus creusés et en forme de légères vagues.

Quant aux fauves exécutés par ce sculpteur, ils se caractérisent par leurs formes pleines, rondes, comme on peut le constater sur le chapiteau de la lutte contre des fauves. Ces lions ont une tête monstrueuse, des yeux qui ressortent des orbites, le museau retroussé comme en un rugissement et les crocs presque apparents dans leur gueule ouverte. La queue de ces fauves se termine en se recourbant en une forme qui n'est pas sans rappeler le monde végétal.

René Crozet²⁵ rappelle dans son ouvrage sur la Saintonge que cette convention est fort généralisée dans cette région. Très souvent, c'est le cas ici, la queue passe entre les pattes postérieures de l'animal et se termine sur son flanc en un bouquet végétal. On en trouve un exemple sur un chapiteau du chœur de Brie-sous-Matha, mais aussi, au Musée de la Société Archéologique d'Angoulême, sur un chapiteau et un fragment de frise de provenance inconnue (fig. 32).

Le sculpteur se soucie aussi du rendu du pelage. Sur le chapiteau de la lutte ainsi que sur le n° 11 700 représentant des lionnes (fig. 21), il l'indique par un léger martelage de la pierre et réalise la crinière des lions à l'aide de courtes mèches placées haut sur le front des animaux.

Pour finir, signalons le dragon du chapiteau n° 11 748 (fig. 13) exécuté avec un vif modelé. Son cou, tourné avec adresse, est vigoureusement marqué de traits parallèles très profonds. L'intérieur de la cathédrale d'Angoulême offre aussi un exemple de bêtes monstrueuses, le cou tendu vers l'arrière et, de la même manière, incisé pour évoquer un mouvement de torsion (fig. 33).

Les végétaux

Ce sculpteur détient un large éventail de possibilités pour représenter les végétaux. Il réalise des feuilles très stylisées, simplifiées et sans aucune réalité botanique. Elles sont profondément creusées de manière à créer des nervures. Enfin, les derniers lobes de ces palmettes finissent en s'enroulant autour d'une boule. Ce type de feuille est fréquent en Guyenne ou en Agenais ; on en trouve dans les Pyrénées-Atlantiques, dans la nef de Sainte-Croix d'Oloron. Nous supposons que ce sculpteur a également réalisé le chapiteau n° 11 713 (fig. 34) sur lequel se déroule sur trois faces un décor de fleur de lys ou de palmes superposées. Creux et pleins alternent sur la corbeille faisant penser à un travail en dentelle. Par sa facture très fouillée et l'idée de la superposition du motif, il rappelle le chapiteau à décor de frises d'oiseaux, n° 12 275. Ce motif est une variante d'un type de palmettes, traitées en revanche en méplat, que l'on voit apparaître à Bougneau, à la fin du XI^e siècle.

D'une manière générale, on remarque sur toutes les corbeilles rattachées à ce premier sculpteur un creusement très prononcé de la pierre. Il s'agit d'une sculpture très fouillée. Il a par ailleurs une bonne connaissance des proportions des corps, qu'il s'agisse des personnages ou des animaux et il sait comment les disposer dans des compositions parfois compliquées. Sa facture se caractérise en outre par un grand raffinement et beaucoup de finesse, que l'on décèle dans tous les détails qu'il apporte à ses figures.

Le sculpteur des saintes Femmes au Tombeau

Les personnages

En plus du chapiteau dit des saintes Femmes au Tombeau, ce sculpteur a aussi exécuté les occupations des mois de mai et juin, ou encore le chapiteau au cavalier. Il est moins habile

que le sculpteur de la lutte contre des fauves à représenter le corps humain. Les proportions apparaissent moins bonnes et les personnages trapus.

Les visages sont plutôt ronds et disproportionnés par rapport aux corps, trop courts. Ceci est particulièrement net avec la figure de Marie donnant les aromates à l'ange (fig. 15). Malheureusement, l'expression de ces visages est impossible à définir car les têtes ont été bûchées ou très mutilées. Seul celui du mois de juin permet de dire que le sculpteur donne à ses personnages de grands yeux en amande. Comme les visages, les mains sont trop épaisses par rapport aux corps et les bras sont aussi beaucoup trop longs.

Mais, le sculpteur réalise en même temps, sur les mêmes corbeilles, des personnages plus élégants, mieux réussis. C'est le cas de la femme représentant le mois de mai, dont le corps est moins massif et mieux équilibré (fig. 10). Il rappelle en cela la figure féminine du chapiteau au cavalier, à l'élégante silhouette (fig. 7). Le cavalier, en revanche, est trop fin par rapport à sa monture, à moins que ce ne soit une volonté de la part du sculpteur de mettre celle-ci en valeur, pour suggérer un cheval de guerre (fig. 6).

Les attitudes restent dans l'ensemble assez gauches et les gestes sont transcrits avec une certaine raideur. Mais le sculpteur réalise ça et là de meilleurs mouvements, par exemple la dame du chapiteau au cavalier, avec sa main posée sur la taille et son léger déhanchement. Les anges des saintes Femmes au Tombeau sont aussi plus élégants dans leurs mouvements, leurs pieds, dont les orteils ont été indiqués, sont légèrement sur la pointe et alternativement de profil et de face, ce qui confère une impression de légèreté aux personnages.

Les seuls personnages dont nous pouvons encore étudier la chevelure sont les soldats gardant le tombeau du Christ (fig. 17). Elle est constituée de grosses boucles placées très haut sur le front et encadrant le visage.

Pour ce qui est des vêtements, il réalise des robes longues ou courtes, animées le plus souvent de plis verticaux et parallèles. Les drapés retombent généralement en formant des plis polygonaux, comme on le voit sur le personnage du paysan fauchant les blés ou encore sur la terminaison du manteau du cavalier, qui flotte au vent en un mouvement très adroit, traduisant la volonté d'imprimer du dynamisme à la scène. La robe très fluide de la dame propose des plis différents, légèrement obliques. L'une de ses jambes transparait sous l'étoffe. Les manches bouffantes aux épaules se poursuivent, ajustées aux bras et l'une d'elles se termine, très longue, de manière évasée.

Ce détail se retrouve à Chadenac, sur une des grandes figures qui ornent la façade de l'église (fig. 35), mais aussi

sur une statue de l'église de Saint-Hérie de Matha ou encore à Pont-l'Abbé-d'Arnoult. Il témoigne de la mode vestimentaire de l'époque. Le sculpteur fait des efforts pour suggérer la présence du corps sous les vêtements. Pour cela, les drapés sont ajustés au corps, les robes plissées sur la poitrine. Il souligne aussi les articulations par des plis concentriques ou marque la taille de plis plats, comme pour les bliers des soldats, selon une formule qui procède, comme nous l'avons vu pour le sculpteur précédent, de la riche façade de la cathédrale d'Angoulême et plus particulièrement de ses parties hautes.

Enfin, sur le chapiteau des saintes Femmes, la tunique de l'ange à l'entrée du tombeau se distingue de tous les autres drapés par la richesse de son exécution. Elle est en effet ornée de bandes alternativement horizontales et verticales, à la manière du *lorôs* byzantin.

Par certains aspects, cet ensemble de chapiteaux est très proche des réalisations charentaises. Par leur feuillage, les proportions des personnages et le jeu des plis des vêtements, il évoque un chapiteau conservé au musée de la Société Archéologique d'Angoulême. Ce chapiteau dit des quatre saisons proviendrait du cloître détruit de la cathédrale de la ville et daterait d'avant 1125. Par ailleurs, la facture de la tunique de l'ange que nous venons d'étudier est semblable à l'un des médaillons de la façade de Gensac-la-Pallue, qui représente l'évêque saint Martin (fig. 28).

La comparaison avec cet édifice ne s'arrête pas là : le manteau de l'ange du chapiteau des saintes Femmes est aussi bordé de perles, comme le sont les vêtements des anges et de la Vierge de Gensac-la-Pallue (fig. 29). Les ailes aiguës des anges, les mèches bouclées des soldats, les robes plissées sur la poitrine permettent aussi de rapprocher cet ensemble des médaillons de cette église.

Par ailleurs, le chapiteau au cavalier s'apparente fortement à la sculpture de l'église de Chadenac : sur la corbeille surmontant le pilier d'angle nord de la façade, on retrouve le même thème, sculpté selon la même composition. Bien que très érodée et couverte de mousse, la scène présente une grande similitude avec le chapiteau de la cathédrale Saint-André : mêmes proportions trapues des personnages et mêmes plis que sur la robe de la dame. Le sculpteur aurait pu prendre modèle sur la grande statue située au-dessus de l'une des deux petites colonnes encadrant le portail principal (fig. 35). Il est également intéressant de signaler que sur la corbeille surmontant le pilier de l'extrémité sud de la façade, à l'opposé de la scène au cavalier se développe une visite des saintes Femmes au Tombeau, dans un style toujours trapu, mais avec une iconographie qui varie par rapport à celle de Bordeaux.

25. Crozet, 1971, p. 127.



Fig. 28. - Gensac-la-Pallue, médaillon de la façade, saint Martin.

Fig. 30. - Façade de la cathédrale d'Angoulême.

Fig. 29. - Gensac-la-Pallue, médaillon de la façade, assomption de la Vierge.

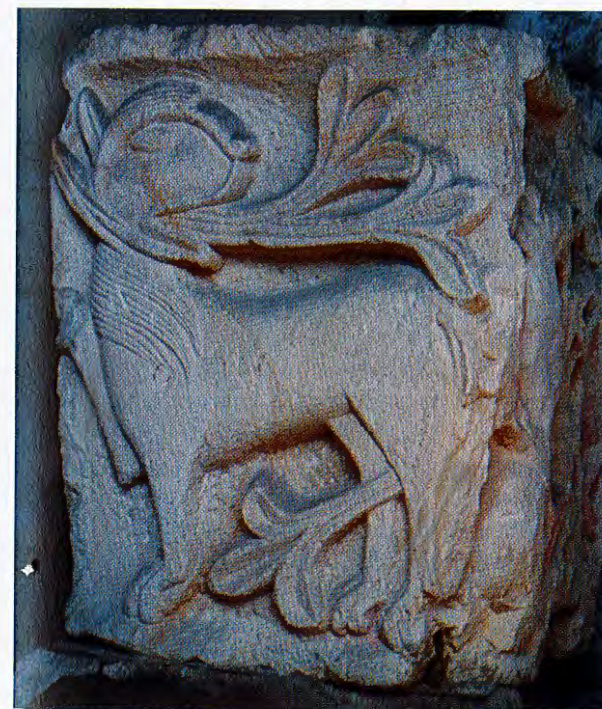
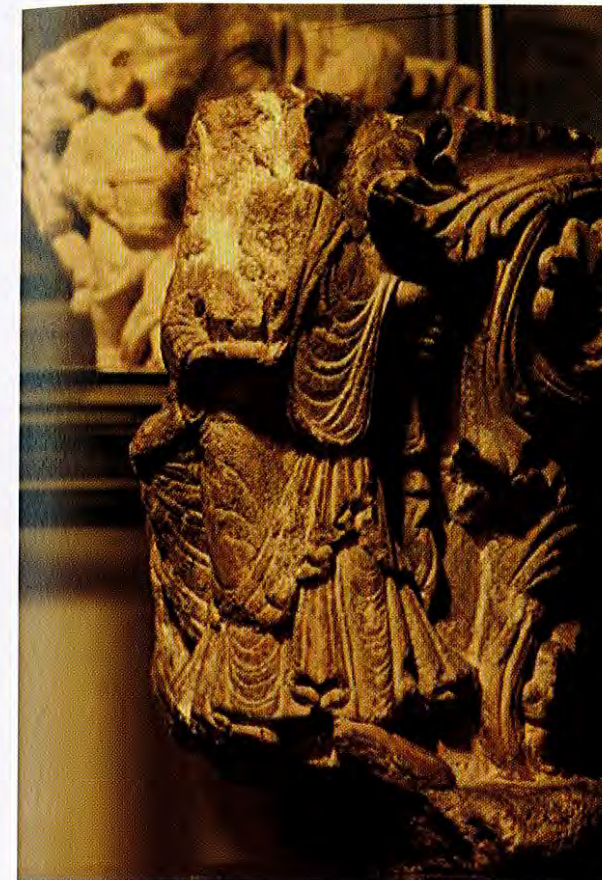


Fig. 31. - Chapiteau provenant de la cathédrale d'Angoulême. Musée de la société Archéologique d'Angoulême.

Fig. 33. - Cathédrale d'Angoulême, intérieur, animaux monstrueux.

Fig. 34. - Chapiteau n° 11 713, feuilles sous des arcs.

Fig. 32. - Chapiteau du musée de la Société Archéologique d'Angoulême.

Les végétaux

Le sculpteur réalise des palmettes grasses, comme gorgées d'eau. Leurs tiges, tout comme leurs lobes arrondis, sont profondément creusés pour indiquer des nervures. Les feuilles se terminent par un léger enroulement qui forme parfois de petites boules aux extrémités. Ce type de feuilles est très fréquent dans la région des Charentes. Les frises de la façade de la cathédrale d'Angoulême en regorgent (fig. 36). On en retrouve aussi à Gensac-la-Pallue, à la façade de l'abbaye aux Dames de Saintes ou à Châteauneuf. Le chapiteau n° 12 010 reprend ce type de palmettes dans un réseau d'entrelacs qui n'est pas sans rappeler la vannerie. Il s'agit d'un travail complexe, qui donne une impression de foisonnement. Le sculpteur a repris le thème des entrelacs sur le chapiteau n° 11 953 (fig. 37) mais cette fois-ci il s'agit de galons gravés de bâtons brisés. Ces entrelacs forment là encore des losanges dans lesquels s'insèrent des fruits, sans doute des pommes de pin, qui se dégagent en demi-relief du réseau. Ce motif se retrouve en Charentes dans le chevet de l'église de Geay, sur un chapiteau de l'abbaye de Puypéroux, ainsi qu'à Lesterps.

Le chapiteau au cavalier propose une toute autre façon de représenter le règne végétal (fig. 7). Là, les arbres sont très stylisés, leur tronc nu est élancé et évasé à sa base. Le feuillage ramassé en forme de boule au sommet, est indiqué par un motif d'écailles. Un autre arbre, du côté droit de la figure féminine, présente le même type de tronc, mais son feuillage, s'apparente plutôt à une grosse et unique feuille, rabattue sur elle-même.

Ainsi, ce sculpteur, moins virtuose que le précédent, n'a pas la même habileté pour exécuter les personnages. Les silhouettes, plus trapues, sont assez statiques. Toutefois, beaucoup de scènes et de vêtements témoignent de son goût du détail, en particulier l'ange du chapiteau des saintes Femmes au Tombeau. Plus à l'aise dans l'exécution des motifs végétaux, il place ses feuilles gorgées d'eau dans des compositions parfois ardues. Malgré quelques maladresses, ce sculpteur n'apparaît pas comme un artiste secondaire.

Le sculpteur des lions affrontés

Ce sculpteur s'illustre essentiellement dans la représentation des animaux, mais l'on retrouve également sa facture sur des corbeilles à motifs végétaux.

Les animaux

Le chapiteau n° 11 697 (fig. 23) représentant des lions assis et affrontés est incontestablement sa plus belle réalisation. Toutes les caractéristiques de la facture qui lui est propre y sont réunies. On remarque tout d'abord un creusement prononcé de la pierre, qui permet au fort modelé du corps des

fauves de se détacher avec vigueur du bloc calcaire. Cela se retrouve sur les autres corbeilles, qui témoignent, en outre, qu'il a su tirer partie de l'anatomie des animaux pour les adapter aux contraintes de la corbeille. Sur les chapiteaux n° 11 772, 11 969 (fig. 22) et 83.7.2 (fig. 26), représentant respectivement des lions en sautoir, des lions ailés et des dragons, le sculpteur a placé les têtes sous les dés d'angle de manière à pouvoir exploiter pleinement les faces des corbeilles pour le corps des animaux. Cette composition est récurrente dans l'art roman et notamment dans les églises de Saintonge²⁶. Sur ces chapiteaux de Saint-André, à partir d'un poitrail fort et arrondi, se déploient croupes, ailes et queues. Il réalise des têtes plus stylisées que le sculpteur de la lutte contre des fauves, avec un museau et des yeux ronds, un front très prononcé d'où partent de petites oreilles placées haut sur la tête. D'une manière générale, les flancs, les pattes ainsi que les épaules de ses fauves sont soulignés de traits obliques et concentriques qui donnent aux poitrails la forme d'un écu bombé. Le Musée de la ville d'Angoulême conserve trois chapiteaux représentant des griffons qui portent ce détail à la base de leurs ailes. Deux de ces chapiteaux datent du XI^e siècle et proviennent de l'abbaye de Saint-Cybard et de l'église Notre-Dame de la Paine. Le dernier, daté du début du XII^e siècle, proviendrait de la cathédrale d'Angoulême.

Les végétaux

Il exécute des feuilles très stylisées et simplifiées : elles sont arrondies et grasses profondément nervurées, à la manière de celles du sculpteur des saintes Femmes au Tombeau. Celles du chapiteau n° 11 772 forment des boucles symétriques qui sont liées, à leur point de contact, par un nœud ou une bague en partie mutilé. Ce type de disposition a été repris par le sculpteur sur trois chapiteaux, les n° 11 954, 12 015 et 11 950. Ce motif de feuilles liées est, encore une fois, très courant en Charentes. Dans la crypte de Saint-Eutrope de Saintes, au centre de la face principale des chapiteaux, on observe souvent des feuilles réunies à leur point de contact par une bague ou un collier.

Qu'il s'agisse d'exécuter des rinceaux végétaux ou des animaux, ce sculpteur fait toujours appel à des dispositions symétriques. Par ailleurs, les corps des bêtes sont vigoureusement sculptés et dans un fort modelé. Enfin, on retrouve çà et là certaines caractéristiques des sculpteurs précédents, comme les feuilles grasses et nervurées du sculpteur des saintes Femmes ou encore les lignes creusées qui marquent le cou des animaux que l'on retrouve sur le dragon du chapiteau n° 11 748 (fig. 13), réalisé par le sculpteur de la lutte contre des fauves.

26. On lira avec profit l'exposé que fait René Crozet des différentes variations possibles autour du motif des fauves dans Crozet, 1971, p. 127-128.

Le sculpteur des feuilles en fer de lance

Ce sculpteur a principalement réalisé des chapiteaux à feuillages. Il se distingue des autres par un travail en faible relief, voire même, en méplat.

Les végétaux

Sur trois corbeilles, il réalise par exemple des feuillages stylisés ou feuilles d'eau, se terminant en pointe et rappelant par leur forme des fers de lance. Il s'agit des n° 11 966 (fig. 38), 12 018 et 12 133. Une grande feuille centrale lisse est encadrée de deux autres feuilles du même type, qui se plient aux angles et occupent l'arrière plan de la corbeille. Ce motif, dont la simplicité n'est qu'apparente, est l'occasion pour le sculpteur d'ajouter des détails décoratifs. La bordure des feuilles est en effet parcourue de perles ou de lignes gravées en dents de scie, disposition que l'on retrouve dans le travail des orfèvres depuis l'Antiquité. Selon Jacques Gardelles²⁷, l'art roman de la région n'offre rien de comparable.

Les décors géométriques

Par ailleurs, deux chapiteaux à décor géométrique ont pu être réalisés par ce sculpteur, au vu du faible défoncement qui détache les motifs du bloc de pierre. Un système de répétition en bandes étagées permet à la sculpture de faire corps avec l'habileté avec les formes architectoniques imposées par le chapiteau. Ainsi, la corbeille n° 11 710 (fig. 39) est recouverte sur deux faces de rangées de crosses à nervure centrale, alternativement tournées vers la droite ou la gauche. Ce motif évoque des flammes stylisées, ou bien encore le sol ainsi qu'on le symbolise dans les miniatures ou la sculpture romane, par exemple au tympan d'Oloron-Sainte-Marie, sur un relief de Silos, sur un chapiteau du porche de Moissac ou encore sur un chapiteau de Saint-Martin d'Archaingay en Charente-Maritime. Enfin, le chapiteau n° 11 715 orné sur cinq rangées de dents de scie, montre encore l'adaptation adroite du motif à la structure du support. Ce travail géométrique permet de réaliser des jeux d'ombre et de lumière par l'alternance de vides et de pleins. Le décor de dents de scie est extrêmement fréquent dans toute la région de l'Ouest où il est employé avec une exceptionnelle densité. On le retrouve aussi bien sur des tailloirs que sur des frises, des modillons, des chapiteaux (fig. 40 et 41). Il fait partie de ces motifs archaïques qui sont restés à l'honneur pendant toute la période romane, y compris dans les édifices où la sculpture est la plus aboutie²⁸.

L'ensemble de ces chapiteaux témoigne donc du goût de ce sculpteur pour des modèles anciens de la fin du XI^e siècle et du début du XII^e, comme la sculpture de Cressé ou Bougneau. Par ailleurs, l'ajout de volutes d'angle rappelle aussi l'Antiquité et les corbeilles corinthiennes. Le sculpteur revisite en effet cet

ancien répertoire en réinterprétant les formes de l'acanthé. Sa facture, très méplate, s'apparente même parfois à de la gravure. Toutefois, au-delà de leur apparente simplicité, ces corbeilles expriment le « faire » d'une personnalité à part entière.

Le sculpteur du chapiteau n° 12 308

Ce sculpteur semble avoir uniquement exécuté des corbeilles ornées de végétaux. Bien que soigné, son travail est celui d'un artiste secondaire. Manquant de hardiesse, les formes peinent à se détacher de la masse calcaire. Tous les chapiteaux qui peuvent lui être attribués sont en effet exécutés en faible relief. Ils se caractérisent par des entrelacs de tiges végétales à nervures saillantes, se terminant par des feuilles. Parfois des volutes végétales sont placées aux angles. Toutefois, la variété des compositions, et parfois même leur complexité, témoignent de l'imagination du sculpteur et de la qualité de son travail. Le chapiteau n° 12 134 reprend sur trois faces des entrelacs de tiges gravées qui créent un maillage en forme de cœur. De ce réseau se détachent des demi-palmettes à nervures saillantes. Dans la partie inférieure, deux d'entre elles se réunissent en une seule et même palmette. Une corbeille fort semblable a été exécutée dans la travée de chœur de l'église d'Arces-sur-Gironde (fig. 42). On y observe quasiment la même composition et la facture en est aussi très proche. A-t-elle servi de modèle au sculpteur de Saint-André ?

Le chapiteau n° 11 712 (fig. 43) présente une palmette très ronde, réalisée à la manière d'un éventail par la réunion de deux demi-palmettes. Elle occupe la partie basse de la face et s'unit au deux autres placées aux angles par la même tige. Une quatrième palmette se loge à l'arrière plan, au sommet de la corbeille. Les palmettes sont bordées de dents de scie et d'un bourrelet. Les compositions de ce type sont nombreuses dans la France de l'Ouest. En effet, on en trouve aussi au musée d'Angoulême et dans des églises charentaises comme celle de Moulidars. Cette composition semble dériver une nouvelle fois de la crypte de Saint-Eutrope de Saintes.

Ainsi, bien que travaillant la pierre en faible relief, ce sculpteur sait animer les motifs grâce à des nervures très prononcées. Ayant lui aussi recours à des modèles anciens, il contribue encore à véhiculer des motifs issus de l'Antiquité, même s'ils sont réinterprétés. Disons, pour finir, que la complexité et la diversité de ses compositions de végétaux entrelacés font de lui un sculpteur imaginaire et inspiré.

*
* *

27. *Sculpture médiévale de France à Bordeaux*, 1974, p. 22.

28. Les ornements archaïques employés dans l'art roman et plus particulièrement en Saintonge sont exposés, dénombrés et expliqués dans Crozet, 1971, p. 118-126.



Fig. 35. - Personnage féminin, façade de l'église de Chadenac.



Fig. 36. - Frise de la façade de la cathédrale d'Angoulême.



Fig. 37. - Chapiteau n° 11 953, entrelacs et fruits.



Fig. 38. - Chapiteau n° 11 966, fer de lance.



Fig. 39. - Chapiteau n° 11 710, crosses.

Fig. 40. - Arces-sur-Gironde, chapiteau de la nef, tailloir orné de dents de scie.

Fig. 41. - Pompignac, base de colonne, portail ouest.



Fig. 42. - Arces-sur-Gironde, chapiteau de la travée de chœur.

Fig. 43. - Chapiteau n° 11 712, palmettes.

Que peut-on conclure de l'étude du style de ces chapiteaux ? Tout d'abord, elle a permis de mettre en évidence le métier assez varié de l'ensemble, qui correspond au travail de plusieurs sculpteurs différents, peut-être cinq. Dans cet atelier, un sculpteur se démarque des autres par sa virtuosité et son raffinement, c'est le sculpteur de la lutte contre des fauves. Les autres, même s'ils peuvent paraître moins habiles, s'affirment comme autant de personnalités à part entière dans ce groupe.

Malgré les différences que l'on peut noter entre ces diverses factures, une grande cohésion relie les membres de cette équipe. Elle découle en partie de leurs sources d'inspiration. De nombreuses corbeilles sont en effet imprégnées par le souvenir de fragments antiques. Mais cette homogénéité tient surtout aux attaches très prononcées de cette sculpture avec l'art du Poitou, de la Saintonge et de l'Angoumois. Cette parenté ne doit pas étonner, car, à partir du XII^e siècle, la sculpture saintongeaise a déjà des échos dans la région de Bordeaux, en particulier dans le Médoc. Vers 1130-1140, le courant s'implante un peu plus dans la campagne bordelaise pour atteindre finalement la capitale. C'est l'époque où l'on érige, entre autres, Sainte-Croix de Bordeaux. Comme on l'a également constaté, beaucoup de feuilles de cet ensemble trouvent leur équivalent dans ces régions, aussi bien dans des édifices déjà anciens, comme la crypte de Saint-Eutrope de Saintes, que contemporains comme Chadenac. Pour ce qui est des personnages, les plis des vêtements, et parfois même leur agitation, semblent avoir eu pour modèle la façade de la cathédrale d'Angoulême et, en particulier, les figures d'anges situées dans les registres supérieurs, sous la figure du Christ en Ascension.

Par ailleurs, les liens très étroits entre cet ensemble et les édifices de Chadenac et de Gensac-la-Pallue²⁹, respectivement datés du milieu du XII^e siècle et des années 1140-1150³⁰, permettent d'inclure ces chapiteaux dans cette fourchette chronologique, c'est-à-dire la décennie 1140-1150.

La place d'origine des chapiteaux

Présentation du problème

Le problème majeur soulevé par l'étude de ce groupe de chapiteaux est la question de leur emplacement d'origine. Leur découverte hors contexte, en remploi dans les murs du cloître gothique, et l'absence de documents constituent une entrave évidente à toute recherche concernant ce point-là.

On ne voit pas où ils auraient pu être placés à l'intérieur de l'édifice, si ce n'est aux ébrasements de fenêtres, mais, en ce cas, combien de baies aurait-il fallu pour accueillir toutes ces corbeilles !

Par ailleurs, leur petite taille écarte tout de suite l'hypothèse de leur utilisation dans un cloître, en soutien d'une arcature où reposait une charpente.

Enfin, la majorité d'entre eux sont sculptés sur trois faces, donc certainement placés aux retombées d'arcades aveugles. Il en va de même possédant quatre faces, mais dont la dernière n'est ornée que sur partie de la hauteur : la zone non sculptée devait en effet s'appuyer contre la paroi. Pour finir, les chapiteaux d'angle, dont il ne reste qu'un exemple, étaient destinés aux piédroits de fenêtres ou aux extrémités des arcades aveugles. Ces hypothèses pourraient être confirmées par la présence dans les réserves du musée d'Aquitaine, d'une série de fragments d'arcs provenant de la cathédrale. Le style évidé de ces arcatures s'apparente fortement à celui des corbeilles que nous avons étudiées. Le musée conserve également des modillons et des corbeaux provenant de la cathédrale qui ont pu être employés avec cet ensemble.

Ainsi l'hypothèse d'arcatures aveugles, à la retombée desquelles se trouveraient nos corbeilles, dont on doit noter le nombre élevé, prend une certaine probabilité. Les rapports étroits avec la sculpture charentaise poussent, encore une fois, à chercher des comparaisons dans cette région.

Les arcatures dans les édifices saintongeais ou d'influence saintongeaise

Les édifices saintongeais ou d'influence saintongeaise ont fait la part belle à l'ornement. La manifestation la plus évidente de ce goût se fait notamment à l'extérieur des bâtiments par l'adjonction de séries d'arcatures qui, s'ajoutant aux baies aveugles, aux bandeaux, aux corniches et colonnettes, scandent façades, absides ou clochers³¹. L'analyse de quelques exemples de cette architecture peut donner des pistes sur l'emplacement primitif des chapiteaux romans de la cathédrale Saint-André.

Les façades : l'exemple de Tauriac

Ce qui retient notre attention ici est bien sûr l'arcature aveugle qui se développe au-dessus du premier niveau (fig. 44). Cette galerie est divisée en deux groupes, séparés au centre de la façade par un large pilastre et constitués de trois baies aveugles. Les chapiteaux sculptés, au nombre de huit, sont dotés d'épais tailloirs. De part et d'autre de la façade, cette arcature est délimitée par une longue colonne qui monte depuis

29. Ces analogies ont d'ailleurs conduit Jacques Gardelles à supposer que les sculpteurs de l'ensemble aient pu officier dans ces deux édifices une fois le chantier bordelais achevé. Voir dans Higounet, 1963, p. 196.

30. Lacoste (dir.), 1998, p. 125 et 185.

31. Crozet, 1971, p.91-110 : l'auteur en dresse un inventaire et analyse les différentes combinaisons que l'on rencontre dans cette région.

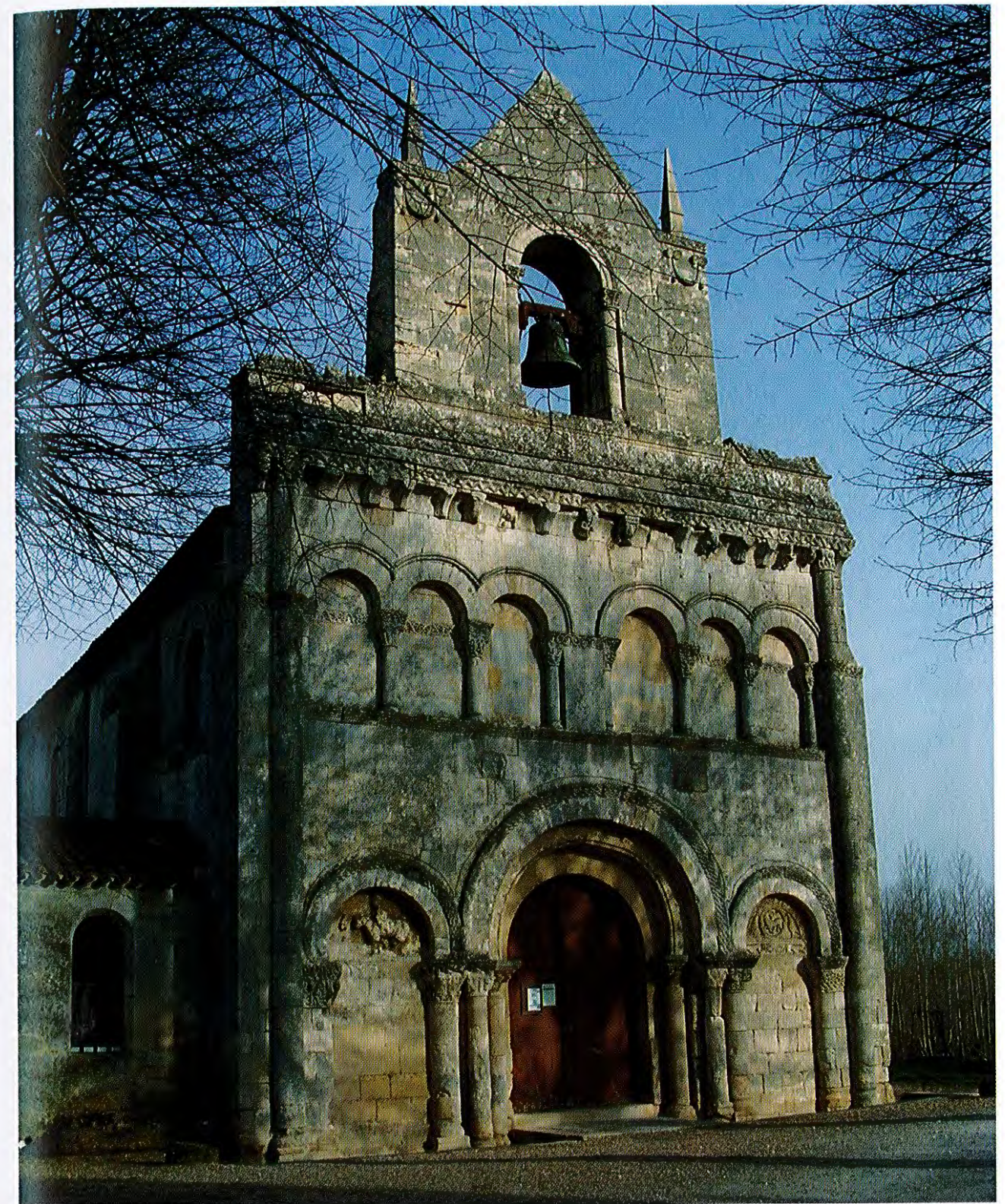


Fig. 44. - Tauriac, façade.



Fig. 45. - Corme-Ecluse, clocher.

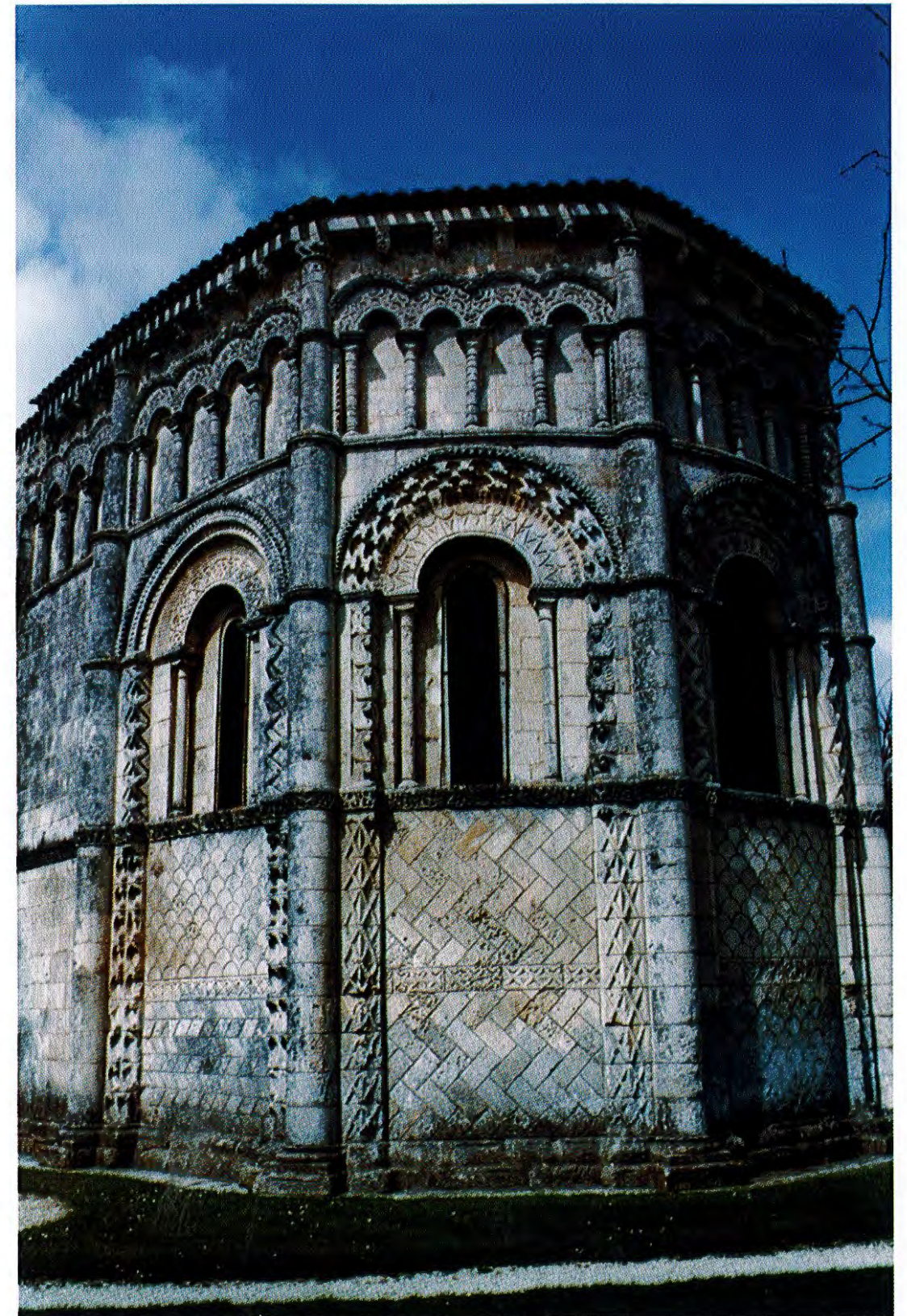


Fig. 46. - Rioux, abside.

le rez-de-chaussée. Les corbeilles mesurent environ 27 cm de hauteur³². En revanche, les chapiteaux des portes aveugles encadrant le portail sont plus gros, mesurant environ 33 cm. A titre de comparaison, citons la façade de Blasimon, bien connue pour son caractère en partie saintongeais. Le rez-de-chaussée de cette façade est ouvert d'un vaste portail encadré lui aussi de deux fausses portes. Les corbeilles des chapiteaux qui les décorent sont de mêmes dimensions que celles des fausses portes de Tauriac, c'est-à-dire environ 33 cm, l'astragale comprise.

Les clochers : l'exemple de Corne-Ecluse

Au-dessus de la croisée du transept de Corne-Ecluse se dresse un clocher à trois niveaux, flanqué d'une tourelle d'escalier circulaire (fig. 45). La souche carrée du clocher est aveugle. Tout au long du deuxième niveau se développe une série d'arcatures aveugles. Enfin, le troisième niveau est percé de chaque côté par deux grandes baies, d'une campagne romane postérieure. Cinq arcades sont plaquées sur trois côtés du clocher. Chaque arcature possède six chapiteaux nus, portant le compte à dix-huit. Enfin, le quatrième mur, à l'ouest, se prolonge pour atteindre la tourelle d'escalier et fait ajouter une arcade supplémentaire avec sept chapiteaux, ce qui donne un total de vingt-cinq. Ils sont donc répartis tout autour du clocher et mesurent environ 30 cm sans le tailloir.

Les chevets : l'exemple de Rioux et Rétaud

Ces deux chevets polygonaux, qui se distinguent par l'exacerbation de leur décor, se caractérisent également par leur composition tripartite. Trois niveaux se superposent en effet, le deuxième étant sur chaque pan de l'abside percé de baies et le troisième orné d'une arcature aveugle. Cette disposition découle de Saint-Eutrope de Saintes, en particulier de sa chapelle nord-est.

A Rioux, les arcatures sont placées au sommet du chevet, sur l'abside mais aussi sur la travée droite du chœur (fig. 46). Celle-ci comprend trois arcades au sud et quatre au nord, soit neuf chapiteaux. L'abside polygonale est à cinq pans ; chacun présente quatre arcades, ce qui donne au total, pour cette partie de l'abside, vingt-cinq chapiteaux. Au deuxième niveau, chaque pan est percé d'une baie dont les piédroits retombent sur deux chapiteaux ; ainsi, ce niveau en comporte dix. Quarante-quatre chapiteaux sont donc répartis tout autour du chevet. Ces corbeilles, nues, sont relativement petites, puisqu'elles mesurent seulement 20 cm de hauteur, ce qui les rapproche en cela des chapiteaux qui font l'objet de notre étude.

D'une composition similaire à celui de Rioux, le chevet de Rétaud présente néanmoins quelques différences. Tout d'abord, il possède une travée en avant du chœur, elle aussi

pourvue d'une arcature. On relève ainsi au sud deux chapiteaux et quatre au nord, où deux d'entre eux sont regroupés sous la même retombée d'arc. Nous retrouvons des chapiteaux, ainsi groupés par deux, un pan sur deux. La travée de chœur présente de chaque côté quatre arcades, soit en tout dix chapiteaux. L'abside, quant à elle, en comporte vingt-cinq. Les arcatures du niveau supérieur du chevet comprennent au total quarante-deux chapiteaux. Le deuxième niveau du chœur est orné d'une arcade occupant toute la largeur de la travée. Son archivolt retombe sur deux chapiteaux. Cette disposition se poursuit sur l'abside où, sous ces arcades, sont percées les baies. L'archivolt de chacune est elle-même soutenue par deux chapiteaux. Ainsi, vingt-quatre chapiteaux sont répartis au deuxième niveau du chevet. Au total, le chevet de l'église de Rétaud en comporte soixante-six. Les corbeilles, comme à Rioux, mesurent environ 20 cm.

Propositions pour les chapiteaux de la cathédrale Saint-André

La redécouverte récente de la tour-porche romane en avant du croisillon nord du transept de la cathédrale ne doit pas nous pousser à trouver là la solution à notre problème. En effet, la taille des colonnes mises à jour est bien trop importante pour que les chapiteaux aient pu leur convenir. Il semble que la clé de cette énigme ne puisse être trouvée de ce côté là de la cathédrale, d'autant plus que les remplois de matériaux se faisaient en général à proximité des bâtiments démolis.

Les chapiteaux proviendraient donc plutôt du côté sud de la cathédrale. Ils ont été employés pour édifier les murs du cloître, lequel, tel qu'il apparaissait avant sa démolition, remontait à la fin du XIII^e et au XIV^e, la majorité des éléments n'ayant été mis en place qu'au XIV^e. Fait intéressant, Jacques Gardelles³³ explique en outre que l'aile orientale du cloître avait été édifiée de manière à dégager la façade du nouveau transept gothique. Le cloître avait donc été construit en fonction de la nouvelle cathédrale. Ainsi, les matériaux nécessaires à sa construction (dont font partie les chapiteaux du musée) proviennent d'un élément de la cathédrale dont la destruction a précédé de peu l'érection du cloître.

D'autres possibilités s'offrent encore. Il peut tout d'abord s'agir du chevet roman démolí au fur et à mesure de l'avancée des nouvelles chapelles gothiques rayonnantes. Il est en effet fort probable que la cathédrale de Bordeaux ait été dotée vers 1140-1150 d'un chevet digne des plus belles réalisations de la Saintonge. Le nombre et les dimensions des chapiteaux, très

32. Taille approximative déduite de la hauteur des pierres d'assises.

33. Gardelles, 1963, p. 324.

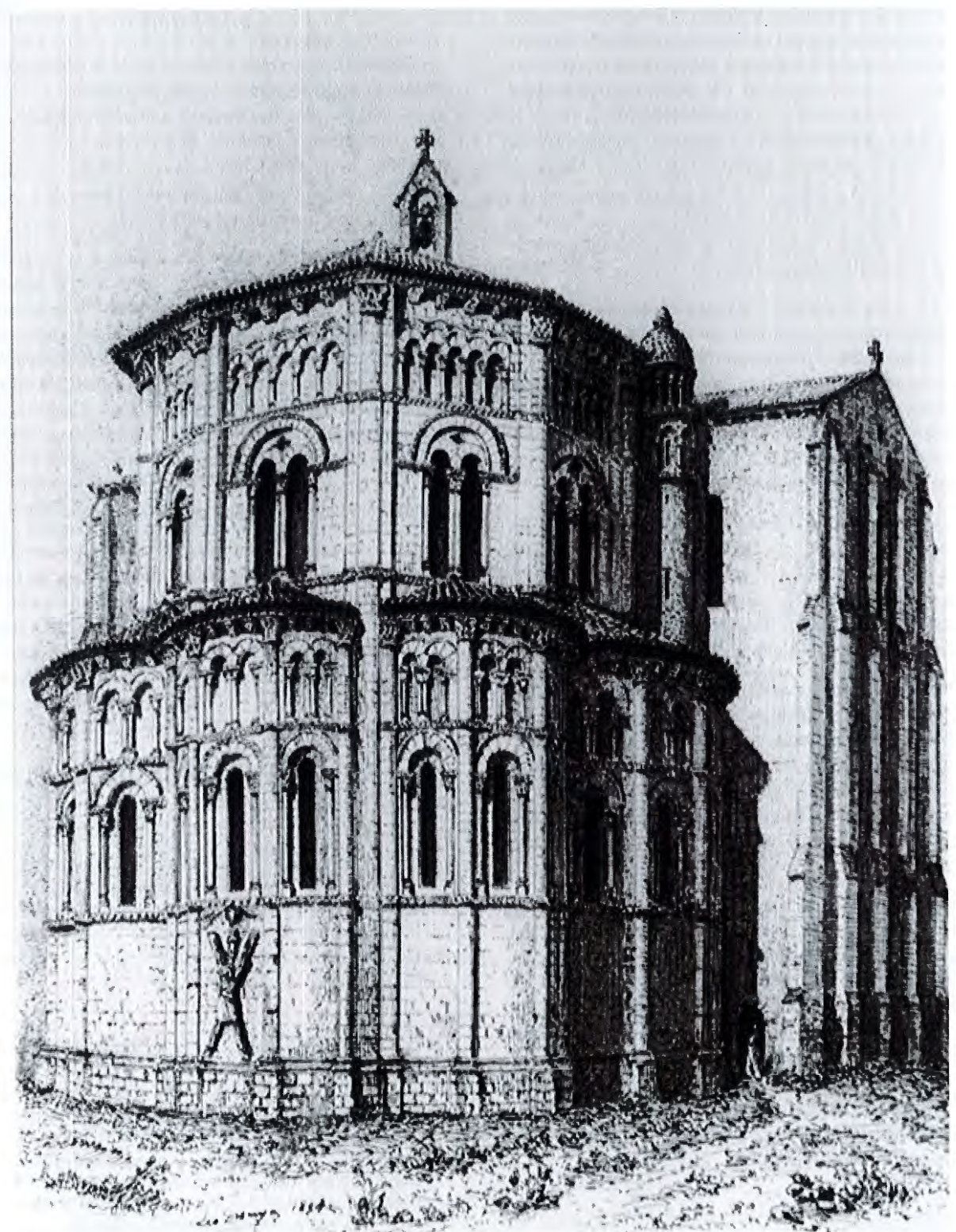


Fig. 47. - Restitution de l'abside romane de la cathédrale par Léo Drouyn, 1894, dessin à la plume (Bordeaux, A.M.).

proches de celles des absides de Rioux et Rétaud (certes postérieures), montrent qu'ils ont pu être employés dans les multiples arcades d'un chevet³⁴. D'ailleurs, l'hypothèse d'un tel chevet est soulevée dans un dessin de Léo Drouyn réalisé en 1894 (fig. 47)³⁵. Si l'on suit sa restitution très imaginée du chevet de la cathédrale, on trouverait en cet endroit les emplacements de toute la série de chapiteaux que nous avons étudiés. Mais cette restitution est très problématique. On pourrait même contrôler son inexactitude sur un élément particulier : la représentation de la façade nord du transept qui est totalement différente de celle que les fouilles récentes montrent.

Mais, si les chapiteaux n'étaient pas destinés au chevet, peuvent-ils provenir d'une façade qui aurait pu exister du côté sud de la cathédrale ? Une tour-porche prolongeait le croisillon nord du transept ; peut-être avait-on édifié de l'autre côté de la cathédrale, vers 1140-1150, une seconde façade, prestigieuse et digne d'une cathédrale métropolitaine, en avant du croisillon sud. C'est l'hypothèse à laquelle croit le plus Jacques Lacoste³⁶. Peut-être était-elle aussi surmontée d'un clocher ?

L'actuel portail méridional ayant été bâti vers 1310-1330, la façade romane aurait donc été détruite peu avant cette date, c'est-à-dire dans les dix premières années du XIV^e siècle. La pierre ainsi récupérée aurait pu être intégrée aux murs du cloître gothique en construction. Cependant, nous n'avons pas de traces de cette hypothétique façade.

Par ailleurs, nous ne connaissons pas le nombre exact de chapiteaux que la cathédrale possédait à l'origine. Certains ont pu être complètement cassés ou bien récupérés à l'époque de la démolition. Ainsi cet ensemble comportait-il une représentation très incomplète des mois de l'année. Par ailleurs, on ne relève qu'un seul chapiteau d'angle. L'ensemble pouvait être composé de soixante peut être même soixante-dix chapiteaux, on ne saurait dire.

S'ils étaient issus d'une façade érigée en avant du croisillon sud, celle-ci pouvait être, comme celle de Tauriac et beaucoup d'autres en Saintonge, composée d'un rez-de-chaussée ouvert par un portail encadré lui-même par deux fausses portes. Ce niveau pouvait être surmonté de deux ou trois étages d'arcatures, où les chapiteaux auraient pu être groupés par deux sous les retombées des arcs, comme on le voit à Rétaud. Enfin, si cette façade était l'entrée d'une tour-clocher, il semble évident que les chapiteaux n'étaient pas disposés autour de ce clocher, car on ne trouve jamais de représentation iconographiques aussi réduites à un niveau aussi élevé.

Conclusion

Certes, la destruction du cloître de la cathédrale de Bordeaux au XIX^e siècle a porté préjudice au patrimoine médiéval de la ville. Beaucoup l'ont décriée à l'époque et on la regrette encore aujourd'hui. Mais, comme un juste retour des choses, cette perte a permis la résurrection inattendue de fragments romans d'une immense valeur. Sans cette démolition, ils seraient encore de nos jours ignorés.

Les chapiteaux du musée d'Aquitaine sont en effet les restes d'une cathédrale romane en grande partie détruite et dont nous ne connaissons que peu de choses. Ils nous permettent ainsi de mesurer toute la richesse dont cet édifice devait faire preuve à l'époque. Prestigieuse par son décor, elle l'était d'autant plus par son rôle de métropolitaine. Le contexte historique et religieux de Bordeaux à l'époque romane est en effet intimement lié à cette opulence. Bordeaux étant devenu la métropole religieuse du duché aquitain, la cathédrale fut placée à la tête d'une grande province. On entreprit donc de donner au bâtiment une envergure et une parure digne de son rang.

Ces chapiteaux sont les véritables témoins des liens étroits qui s'étaient créés entre Bordeaux et les diocèses de l'Ouest aquitain, Angoulême, Saintes, Poitiers. Leur forme, leur style très creusé, leurs feuillages gras et parfois même leur iconographie se rattachent sans ambiguïté à ces régions. Avant de devenir archevêque de Bordeaux de 1131 à 1135, Girard de Blaie avait été évêque d'Angoulême ; de nombreuses relations ont existé entre le clergé du diocèse de Bordeaux et celui d'Angoulême. Que ce type de relation ait été à l'origine de déplacements d'artistes entre les deux diocèses et aussi celui de Saintes, c'est fort possible. On peut même considérer que ces relations artistiques ont été particulièrement importantes pendant l'épiscopat de Girard de Blaie et qu'elles se sont poursuivies quelques années après son départ. C'est en tout cas ce que laissent supposer les dates probables auxquelles conduisent les comparaisons avec des édifices comme Chadenac, Gensac-la-Pallue ou encore les parties hautes de la cathédrale d'Angoulême, c'est-à-dire les années 1140-1150.

34. Celui-ci était peut-être composé à peu près de la même manière que ceux de Rioux et Rétaud, c'est-à-dire d'un rez-de-chaussée suivi d'un niveau de baies à archivoltes. Le tout était certainement couronné d'un troisième niveau à arcatures. Ce schéma se répétait peut-être sur les chapelles rayonnantes de l'abside, ce qui nous conduirait bien à un nombre avoisinant soixante chapiteaux et même plus.

35. Il y fait apparaître les cinq chapelles rayonnantes qui auraient pu abriter les cinq autels que comptait la cathédrale, dédiés à la Vierge, à saint Blaise, à saint Laurent, à saint André et à saint Macaire. Ce sont ces mêmes chapelles qui furent certainement progressivement englobées et détruites de 1280 jusque dans les premières années du XIV^e siècle, pour faire place au chevet gothique.

36. Entretiens oraux lors de la préparation de notre mémoire de Maîtrise en 2005 et encore récemment, en 2009.

Pour finir, on rappellera la grande valeur que revêtent ces chapiteaux pour la connaissance de l'art roman de Bordeaux. Beaucoup d'édifices romans de la ville ont été partiellement reconstruits, comme Saint-André et Saint-Seurin, ou restaurés comme Sainte-Croix. Aussi, ne reste-t-il que peu d'éléments

des bâtiments de cette époque. Les chapiteaux romans de la cathédrale Saint-André conservés au musée d'Aquitaine en font partie et ils sont donc à considérer comme des témoins précieux et inestimables.

Bibliographie

- Bordeaux, 2000 ans d'Histoire, Exposition, Bordeaux-Musée d'Aquitaine, 13 février-5 avril 1971, Musée d'Aquitaine, Bordeaux, 1971.
- Sculpture médiévale de Bordeaux et du Bordelais, Bordeaux, musée d'Aquitaine, 1976.
- Sculpture médiévale de France à Bordeaux et dans le Bordelais, exposition, Musée d'art et d'Histoire de Fribourg, 10 juillet-29 septembre 1974, Editions universitaires, Fribourg, 1974, p. 22.
- Crozet, 1948 : Crozet, René, *L'art roman en Poitou*, Paris, 1948.
- Crozet, 1958 : Crozet, René, « Nouvelles remarques sur les cavaliers sculptés ou peints dans les églises romanes », *Cahier de la civilisation médiévale*, 1958, n° 1, p. 27-36.
- Crozet, 1971a : Crozet, René, *L'art roman en Saintonge*, Paris, éditions A. et J. Picard, 1971.
- Crozet, 1971b : Crozet, René, « Le thème du cavalier victorieux dans l'art roman de France et d'Espagne », *Principe de Viana*, 1971, n° 124-125, p. 125-143.
- Darras, 1970 : Darras, C., Les représentations équestres de Constantin en Aquitaine, *Archéologia*, 1970, n° 32, p. 18-23.
- Drouyn, 1881 : Drouyn, Léo, « Restauration et vandalisme » dans *Revue Catholique de Bordeaux* 1881.
- Gardelles, 1963 : Gardelles, Jacques, *La cathédrale Saint-André de Bordeaux*, Bordeaux, impr. Delmas, 1963.
- Higounet, 1963 : Higounet, Charles, *Histoire de Bordeaux. Tome 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, Delmas, Bordeaux, 1963.
- Lacoste (dir.), 1998 : Lacoste, Jacques, (dir.), *L'imaginaire et la foi. La sculpture romane en Saintonge*, éditions Christian Pirot, Tours, 1998.

- Lacoste, 1974 : Lacoste, Jacques, *Le portail de Mimizan et ses liens avec la sculpture espagnole du début du XIII^e siècle*, imprimeries de Navarre, Pau, 1974.
- Laureau, 2003 : Laureau, Bernard, *Léo Drouyn aquafortiste*, Archives départementales de la Gironde, Bordeaux, 2003.
- Le Roux, 1977 : Le Roux, H. « Les énigmatiques cavaliers victorieux romans, Saint-Jacques ou Constantin ? », *Les Dossiers de l'Archéologie*, n° 20, 1977, p. 74-85.
- Lopes, 1882 : Lopes, Hiérome, *L'église métropolitaine et primatiale Saint André de Bordeaux*, réédition annotée par l'Abbé Callen, Feret et Fils, Bordeaux, 1882.
- Male, 1922 : Male, Emile, *L'art religieux du XII^e siècle en France*, Paris, 1922.
- Montesquiou-Fezensac, 1956 : Montesquiou-Fezensac, Comte de, « L'arc d'Eginhard », *Cahiers Archéologiques*, t. VIII, 1956, p. 147-174.
- Ruiz-Maldonado, 1979 : Ruiz Maldonado, M., « El caballero victorioso en la escultura románica española. Algunas consideraciones y nuevos ejemplos », *B.S.E.A.A.*, 1979, p. 271-283.
- Ruiz-Maldonado, 1983 : Ruiz Maldonado, M., « un nuevo ejemplo de « caballero victorioso » en relación con el ciclo Davidico », *B.S.E.A.A.*, 1983, p. 457-460.
- Ruiz-Maldonado, 1986 : Ruiz Maldonado, M., « El Caballero en la escultura románica de Castilla y Leon », *Ediciones Universidad de Salamanca*, 1986.
- Seidel, 1976 : Seidel, Linda, « Constantine and Charlemagne », *Gesta*, n° 15, 1976, p. 237-239.
- Seidel, 1981 : Seidel, L., *Songs of Glory. The romanesque façades of Aquitaine*, Chicago 1981.



Les origines de la seigneurie des archevêques de Bordeaux à Pessac (1274-1308)

Jean-Bernard Marquette *

Du début du XIV^e siècle à la Révolution, les archevêques de Bordeaux possédèrent à Pessac un domaine connu sous le nom de seigneurie de La Mothe. Au cœur de ce domaine, se trouvait un vignoble appelé en 1560 *vignes du pape Clément*. Ce nom fut repris au milieu du XIX^e siècle par J. B. Clerc alors propriétaire des pièces de vignes ayant appartenu naguère aux archevêques, ainsi que du château voisin de ce lieu, Sainte-Marie de Belair, l'actuel château Pape Clément. Nous vous proposons de remonter aux origines de ce vignoble et de découvrir dans quelles circonstances le nom de Clément V y a été attaché.

L'acquisition de la seigneurie par les archevêques

De la seigneurie des Pessac à celles de Bertrand Calhau et de Gaillard de Got (seconde moitié du XIII^e siècle)

Le 20 mars 1274, à Bordeaux, Amauvin de Barès, tuteur du jeune Pierre Amanieu de Bordeaux, reconnaît tenir du roi d'Angleterre au nom dudit Pierre Amanieu, captal de Buch, « tout ce que Bertrand Calhau et Amanieu de Pessac tiennent de lui à Pessac »¹. Il est certain que, à une date relativement proche, les possessions de Bertrand Calhau et celles d'Amanieu de Pessac

appartenaient au même ensemble. Probablement à la suite d'une alliance entre une Pessac – sœur ou tante d'Amanieu – avec un Calhau, le domaine fut partagé, mais, à l'égard du seigneur dont il dépendait, il constituait toujours un seul fief. L'alliance entre nobles et grands bourgeois de Bordeaux, comme les Calhau, était chose fréquente à cette époque. Amanieu de Pessac est connu par ailleurs à l'occasion d'un différend qui l'opposa au chapitre de Saint-Seurin dont il avait usurpé des biens².

Quelques années plus tard, probablement après le 23 décembre 1299, Gaillard de Got, frère cadet de Bertrand, alors archevêque de Bordeaux, achète aux exécuteurs testamentaires de Guillaume Amanieu de Pessac, qualifié de damoiseau, un ensemble de biens que, par commodité, nous appellerons la seigneurie de la Mothe de Pessac³. Guillaume Amanieu, décédé sans descendance directe, appartenait sans aucun doute à la même famille qu'Amanieu de Pessac dont il était peut-être le fils. Dans l'acte de vente, ses exécuteurs testamentaires

* Professeur émérite d'histoire médiévale, Université de Bordeaux.

1. *Rec. feod.*, acte n° 8.

2. Le pape Alexandre III enjoignit à l'archevêque de Bordeaux, Bertrand, de frapper d'interdit les terres d'Amanieu de Pessac si, dans les quinze jours, il ne restituait pas à Saint-Seurin les biens qu'il avait usurpés au Hâ. Amanieu restitua les biens, tandis que l'archevêque et le doyen de Saint-Seurin recevaient son fils, Milet, comme chanoine (Brutails, 1897, n° 109-110). D'autres représentants de la famille de Pessac apparaissent dans le cartulaire.

3. Cette description figure dans l'acte de donation du 20 novembre 1305. Cf. *infra* n. 4.

précisent que le domaine de la Mothe de Pessac est contigu à la maison, aux bois et possessions d'Hugues Calhau, citoyen de Bordeaux, probablement le descendant de Bertrand. Il est possible de reconstituer l'histoire de la seigneurie de la famille éponyme de Pessac. Il s'agit, à l'origine, d'un vaste domaine qui s'étend probablement des environs de l'église de Pessac au Monteil, s'appuyant au sud au chemin de Bordeaux à la Teste de Buch, le chemin Poissonnier ou chemin Profond. Nous sommes là au cœur de la paroisse, à partir duquel la vigne l'a progressivement emporté sur les bois. Ce domaine, tenu de la famille de Bordeaux, fut partagé une première fois à l'occasion d'une alliance entre les Pessac et les Calhau. Puis, Gaillard de Got acheta la seigneurie du dernier des Pessac (fig. 1).

En quoi consistaient les biens acquis par Gaillard de Got ? Il s'agissait de :

- « la motte et les maisons de Pessac et le bois dans lequel se trouvent ladite motte et les maisons ;
- « un autre bois dépendant de ladite maison ;
- « la vigne et la terre qui se trouvent entre les deux bois ;
- « une vigne qui se trouve à côté du bois dans lequel se trouvent la motte et les maisons, dont elle est séparée par un chemin public ».

Tous ces biens délimités par des fossés et des chemins publics sont contigus à la maison, aux bois et possessions d'Hugues Calhau, citoyen de Bordeaux. Ils sont situés « entre l'église de Pessac, un ormeau à côté duquel se trouve une fontaine aux eaux courantes et le chemin public qui se dirige vers l'église de Pessac ».

De Gaillard de Got aux archevêques de Bordeaux (1305-1308)

C'est à Lusignan, en Poitou, alors qu'il visite sa province, que Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, apprend le 20 juin 1305, son éléction au souverain pontificat. Il regagne alors lentement Bordeaux où, le 24 juillet, dans la cathédrale Saint-André, il choisit le nom de Clément V. Il séjourne en Bordelais jusqu'au 8 septembre et, de Villandraut, entreprend un long voyage qui le conduit à Lyon où il est couronné le 14 novembre.

Six jours plus tard, dans cette même ville, il confirme le don fait par son frère (*suus germanus*), Gaillard de Got, d'une partie du domaine que celui-ci possédait à Pessac⁴. Le don est fait par Gaillard « à l'église et à notre cher Arnaud, élu archevêque de Bordeaux (c'est le pape qui parle) et à ses successeurs dans ladite église de Bordeaux ». Sur les raisons qui ont pu pousser Gaillard à tant de générosité, la bulle pontificale nous donne quelques indices. Selon un formulaire qui rappelle celui des testaments, c'est par piété, voulant échanger les biens de ce

monde contre ceux du ciel et des biens transitoires pour des bien éternels, que Gaillard a donné son domaine à l'Eglise. Il convient aussi de signaler que Gaillard n'avait pas d'enfant de ses deux mariages. Clément V précise que le don a été fait devant lui (*coram nobis*) par son frère aujourd'hui décédé (*quondam nobilis vir*), et c'est en raison du décès de son frère que le souverain pontife confirme solennellement la donation. L'archevêque de Bordeaux est Arnaud de Canteloup, un des cousins de Clément V, qualifié d'élu, c'est-à-dire nommé mais non consacré, car le jour même où le pape confirme la donation de son frère, Arnaud s'intitule camérier et, le 15 décembre, il est fait cardinal⁵.

Or, exactement trois ans plus tard, le 20 novembre 1308, alors qu'il se trouve à Villandraut, Clément V, agissant comme si cet acte que nous venons d'évoquer n'avait pas existé, fait donation à Arnaud, archevêque de Bordeaux et à ses successeurs du « manoir de Pessac avec les bois et vignes en dépendant que son frère Gaillard, damoiseau, lui avait donné ou concédé longtemps avant son accession au souverain pontificat. » L'archevêque de Bordeaux est alors Arnaud IV de Canteloup, neveu du cardinal du même nom, nommé le 28 juin 1306⁶.

Le contenu de cet acte est en contradiction avec celui du précédent. Selon celui-ci, c'est Gaillard de Got qui a fait un don aux archevêques de Bordeaux, en présence du pape qui l'a confirmé. Selon celui-là, Gaillard a fait don du domaine de Pessac à son frère, vraisemblablement alors qu'il n'était qu'archevêque de Bordeaux, après le 23 décembre 1299, date de son transfert de Saint-Bertrand-de-Comminges et ce n'est donc que quelques années plus tard que Clément V aurait fait à son tour don du domaine aux archevêques de Bordeaux.

Voyons tout d'abord quelles relations le souverain pontife a entretenues avec le domaine de Pessac avant le mois de novembre 1308⁷. Lorsqu'on examine les trois séjours de Clément V en Bordelais entre sa promotion et son départ pour Avignon, on est frappé par le nombre de fois où il se rend à Pessac et parfois y séjourne. Ainsi, au lendemain de son arrivée à Bordeaux, il s'y rend le 30 juillet et le 2 septembre 1305, du

4. Reg. Clementis papae, n° 4977. Voir fig. 10 en annexe.

5. Renouard, 1965, p. 302, n. 43.

6. Reg. Clementis papae, n° 3999. Arch. segr. Vat. 56, f° 69 v° : « ... manerium de Pessaco, Burdegalensis diocesis, ad personam nostram diu ante ipsam promotionem ex donatione seu concessione quondam Galhardi del God, domicelli, germani nostri pertinens cum nemoribus et vineis ad ipsum pertinentibus tibi (Arnaldo archiepiscopo Burdegalensi) et successoribus tuis archiepiscopis Burdegalensibus qui erunt pro tempore auctoritate presentium in perpetuum concedimus et donamus. » Voir fig. 9 en annexe.

7. Tab. reg. Clément V.



Fig. 1. - Extrait de la carte de Guyenne de Belleyme.



vivant de Gaillard, quelques jours avant son départ pour Lyon. De retour de Lyon, le 11 mai 1306, le pape s'installe à l'archevêché, mais si l'on se réfère au catalogue de ses lettres, entre mai et la mi-novembre, c'est à quatorze reprises qu'il vient à Pessac pour des séjours d'un ou deux jours. Il réside ensuite à Villandraut deux mois et demi puis, du 10 février au 9 mars 1307, à Pessac. Il n'y reviendra plus. De retour à Bordeaux après l'épisode poitevin qui ne dure pas moins de dix-huit mois (1307-1308), Clément V ne fait qu'un bref passage en Bordelais, du 18 septembre au 22 novembre 1308, avant de partir pour Avignon, mais il s'installe au château de Lormont. En effet, son dernier séjour à Bordeaux avait suscité, semble-t-il, quelques critiques et le pontife préfère prendre ses distances par rapport à la ville. Il ne fait aucun doute que Clément V aimait Pessac. Mais on ne saurait tirer de ses nombreux séjours la preuve que cette résidence lui appartenait personnellement. Si l'on en croit la donation de 1305, Pessac était devenu une possession de l'archevêque de Bordeaux, comme l'étaient Lormont ou le palais épiscopal. Mais est-ce un pur hasard si Clément V a fait une seconde fois don de Pessac aux archevêques de Bordeaux, le 20 novembre 1308, deux jours avant de quitter le Bordelais qu'il ne devait plus revoir ? À notre avis Bertrand de Got, alors archevêque de Bordeaux, avait procuré à son frère les fonds nécessaires pour acheter la seigneurie de Pessac qu'il considérerait en fait comme la sienne. On imagine mal en effet, en ce début du XIV^e siècle, un cadet comme l'était Gaillard disposant de liquidités suffisantes pour acquérir une seigneurie.

L'explication des deux actes au contenu contradictoire est à rechercher, nous allons le voir, dans les événements qui se produisirent à Lyon en novembre 1305. En effet, si l'on en croit l'acte de donation de 1305, Gaillard de Got décède dans les jours qui ont immédiatement suivi le couronnement de son frère, le 14 novembre. Le jour du couronnement, selon la *Sexta Vita* de Clément V, il est victime d'un accident après la cérémonie qui s'était déroulée dans l'église Saint-Just hors les murs⁸. Le cortège de grands et d'ecclésiastiques descend de l'église vers la ville lorsqu'un vieux mur sur lequel était, semble-t-il, monté un trop grand nombre de spectateurs s'effondre. Le pape perd sa tiare, dont un rubis de grande valeur qui s'en était détaché ne fut jamais rendu par celui qui le trouva. Tous les chevaliers et barons dont Charles de Valois, frère du roi Philippe IV le Bel, qui se trouvent à cheval autour du pape sont renversés, blessés et certains d'entre eux, dont le duc Jean de Bretagne et, selon la *Sexta vita*, Gaillard, frère du pape, décèdent quelques jours après : *Johannes, dux Britannie et Galhardus de Goto, frater dicti Clementis pape, post paucos dies decesserunt*⁹. Deux lettres de frère Thomas Joyce au roi Edouard I^{er} nous apportent d'intéressantes précisions mais soulèvent aussi un problème¹⁰. Thomas Joyce, chapelain d'Edouard, avait été envoyé par son maître auprès de Clément V qui, le 15 décembre 1305, le

nomme cardinal. Il était présent à Lyon lors de l'accident du 14 novembre, mais il n'en avait pas informé le souverain. Celui-ci ayant appris que *aucuns ennus sunt avenu a nostre père le pape* demande à Thomas Joyce de lui en donner les raisons. Dans une lettre du 22 janvier 1306 le nouveau cardinal apporte au souverain des précisions sur le drame qui s'est produit le jour du

8. *Vitae paparum Avenionensium*. L'événement est rapporté dans la *Prima Vita*, mais il n'est pas fait mention du frère du pape parmi les victimes (p. 1). La *Secunda Vita* donne des détails sur les circonstances et les conséquences de la chute du mur, mais ne cite pas le nom de Gaillard (p. 25). La *Quarta Vita* précise que les personnes blessées décédèrent peu de jours après, *infra paucos dies obierunt* (p. 61). C'est seulement dans la *Sexta Vita* que l'on apprend le décès de Gaillard : *Johannes, dux Britannie et Galhardus de Goto, frater dicti Clementis pape post paucos dies decesserunt* (p. 91).

9. G. Marchal, se référant à l'acte de 1308 rapporte que Clément V avait hérité du domaine de Pessac de son frère Gaillard de Got, mort tragiquement à Lyon le jour de son couronnement, sous ses yeux – ce qui est inexact (Marchal, 1926, p. 201). Selon Jacques Bernard, « Gaillard mourut prématurément au moment du couronnement, dans une rixe selon Mathieu de Westminster (il s'agit là d'une confusion avec Béraud de Got), à la suite de la chute d'un mur selon Almaric Augier rapporté par Baluze, ce qui est exact (*Secunda Vita*, 91 - mais il s'agit de la *Sexta vita*. Cf. ante). Il cite la confirmation de la donation, faite par le défunt à l'Eglise de Bordeaux, le 20 novembre 1305 (n° 4977). Il ajoute que ce fut Béraud de Got, fils de Garcie Arnaud, le frère du pape et chef de famille qui fut assassiné en 1305 (Bernard, 1949, p. 384-385, 387).

E. Renan a donné un récit détaillé de l'accident du 14 novembre : « La cérémonie se fit dans l'église Saint-Just, le dimanche 14 novembre 1305. La couronne pontificale avait été apportée exprès à Lyon par un camérier. Mathieu Rosso (des Ursins) la mit sur la tête de Clément. Ensuite eut lieu la grande cavalcade triomphale qui est comme le dernier acte d'un couronnement pontifical. Le pape s'avancait à cheval, la tiare en tête. Il ressemblait, dit un contemporain, au roi Salomon paré de son diadème. Le roi de France, à pied, tint d'abord la bride du cheval, puis les deux frères du roi Charles de Valois et Louis d'Evreux, avec Jean duc de Bretagne rendaient au pontife le même honneur. La foule couvrait tous les points d'où l'on pouvait voir de spectacle extraordinaire ; tout à coup, comme le cortège descendait la rue du Gourguillon, une muraille chargée de spectateurs s'écroula juste au moment où passait Clément. Le pape fut renversé de cheval sans être blessé, la tiare tomba de sa tête, une escarboucle précieuse s'en détacha. Charles de Valois fut blessé, le duc de Bretagne le fut plus gravement encore. Il mourut ainsi que Gaillard de Got, l'un des frères du pape, le cardinal Mathieu des Ursins et douze autres personnes du cortège. » E. Renan a commis une erreur lorsqu'il rapporte la rixe qui éclata le 23 novembre, le jour où Clément V célébra sa première messe pontificale. Les partisans du pape, des Gascons, en vinrent aux mains avec des partisans des cardinaux. Il prétend en effet qu'un autre frère du pape fut tué à cette occasion. Il s'agit en réalité de l'un de ses neveux, Béraud de Got, fils de Garcie Arnaud (Renan, 1880, p. 114-115).

Selon Sophia Menache, ce fut un cousin du pape qui décéda (Menache, 1986, p. 124 et n. 6).

R. Fédou, évoquant l'incident du 23 novembre, précise qu'un frère et un neveu du pape furent tués par un groupe de bourgeois irrités mais, rapportant l'incident de la chute du mur, il ne précise pas si un parent du pape fut alors accidenté. S'il est, vrai qu'un frère (Gaillard) et un neveu du pape (Béraud) décédèrent à Lyon, ce fut dans des circonstances différentes, pour le premier, après la chute d'un mur après le 14 novembre ou en janvier 1306, pour le second le 23 novembre dans une rixe (R. Fédou, 1988, p. 84). On peut tenir pour certain que ce fut Béraud, fils d'Arnaud Garcie qui fut grièvement blessé le 23 novembre.

10. Langlois, 1905, p. 68-71. *Anc. corr.*, XVI, n° 117, XXI, n° 149.

couronnement : « *Sire, en droit de ce que vous nous avez mandé que vous estes mout enoyez de (ce que vous aviez) entendu que aucons ennus sunt avenu a nostre père le pape e que je vous m(andasse) de ceste chouse e de son estat, aussi je vous fais a savoir, sire, que le jour de S(acrement), au revenir de (Saint) Just fust ver Lion par une estroite charrere que on mur che(ut) sus plusieurs autres. Là, Dieu merci, il (le pape) n'en ot mal, mais li duc de Bretagne et aucon (autre ont) esté mort de la bleceure qu'il hy receurent dont li pape a esté mout correciez* ». Thomas Joyce ne mentionne pas le décès du frère du pape, mais le lendemain, 23 janvier, il fait savoir à Edouard que « *de celuy joedy tant que au jour que ceste lettre fut faite demorerent nos besoignes targées par la mort de un frere le pape, le puisné qui mourust ledit joedy* ». Le jeudi auquel il fait allusion est celui où il s'est présenté devant le pape pour s'entretenir avec lui du contenu des notes que lui avait adressées le roi. Il s'agit du jeudi 21 janvier. Or le seul « frère puiné » de Clément V que l'on connaisse est Gaillard. Cette information pose un problème car elle est en contradiction avec celles contenues dans la lettre de Clément V du 20 novembre 1305 et dans la *Sexta vita*.

Il est étonnant, cependant, que Thomas Joyce ait négligé d'informer son maître de l'accident survenu le jour du couronnement. Edouard I^{er} l'ayant appris demande des précisions à son représentant qui lui rapporte l'événement le 22 janvier ! Il faut dire qu'entre temps Thomas Joyce a été fait le 15 décembre cardinal-prêtre de Sainte-Sabine, probablement à la demande d'Edouard I^{er} auquel le nouveau promu adresse deux lettres de remerciements les 14 et 25 janvier. Un mois s'est donc écoulé avant que Thomas Joyce ait songé à remercier son protecteur ! Ce n'est aussi que plus de deux mois après l'incident et non de sa propre initiative qu'il rapporte les événements du 14 novembre. Ce n'est enfin qu'à la suite de notes adressées par le roi que le cardinal va évoquer devant le pape les affaires dont il a été chargé. Ainsi, deux mois durant, le cardinal Thomas Joyce s'est contenté de laisser le temps s'écouler. En invoquant le décès récent du frère du pape, le cardinal ne cherche-t-il pas à cacher le peu de zèle qu'il a manifesté à s'occuper des affaires de son maître. Nous sommes donc enclin à ne pas accorder crédit à la date du 21 janvier 1306 pour la mort de Gaillard de Got et à nous en tenir à celle de fin novembre, début décembre 1305.

Ceci dit, la manière dont nous sont présentées dans la lettre du 12 décembre les circonstances de la donation par Gaillard manquent de clarté. Que cet acte ait été ensuite « oublié » et ne fit jamais l'objet d'une expédition, la chose est certaine. Son destinataire devenu camérier et cardinal s'en désintéressa et son successeur ne fut nommé qu'au mois de mai suivant. En fait, lors de ses séjours bordelais, trois années durant, Clément V considère le palais épiscopal comme le sien. Il en fait de même du manoir de Pessac. Mais à Pessac il s'agissait d'un don

qui n'avait pas été mis à exécution et cette situation pouvait à l'avenir être préjudiciable à l'église de Bordeaux. Dans le second acte les choses sont parfaitement claires : le pape fait à son tour don d'un donation que lui avait faite son frère. Ce dont on peut être certain en tout cas, c'est que Clément V tenait absolument à ce que le domaine de Pessac, revienne aux archevêques de Bordeaux.

D'où l'acte du 20 novembre 1308, ignorant celui du 20 novembre 1305 comme s'il n'avait jamais existé. Clément V, en invoquant un don qui lui aurait été fait par son frère apparaîtra désormais pour la postérité comme le donateur du domaine de Pessac. Quoi qu'en dise cette lettre, ni Bertrand de Got ni Clément V ne furent jamais seigneurs de la Mothe de Pessac ; simplement, le pontife en eut la jouissance au cours des trois premières années de son règne et en fit parfois un palais pontifical¹¹.

D'autre part, Gaillard n'avait pas fait don de la totalité des biens qu'il possédait à Pessac. Ces autres biens, il les avait acquis en même temps que le domaine de la Mothe. Il s'agissait d'hommes, de moulins et autres revenus, terres, eaux, pâturages, questes, tailles ou collectes, cens, agrières et autres choses, devoirs ou tous autres droits de quelque nature qu'ils fussent. Bien qu'il ait épousé Brayda de Barthe puis Olpaïs, veuve d'Arnaud de Durfort, on ne connaît pas de descendance à Gaillard. Mais son neveu, Raimond Arnaud, fils de Marquise de Got et de Bérenger Guillaume de Fargues porte le titre de sire de Pessac. C'est donc lui qui hérita de son oncle, Gaillard, la partie du domaine en tenures et, à son décès, son fils dénommé lui aussi Gaillard¹².

11. Sur la manière dont les archevêques de Bordeaux devinrent propriétaires du domaine de Pessac, il existe une certaine confusion chez les auteurs qui en ont parlé.

Selon G. Marchal (1926, p. 201), le pape « se reposa à Bordeaux dans le palais de son cousin, l'archevêque Arnaud de Canteloup, tantôt au manoir paternel à Villandraut qui appartenait à son frère aîné Armand de Got (erreur pour Garcie Arnaud), tantôt à Pessac dans un autre manoir qu'il avait hérité de son frère Gaillard de Got... », ce qui n'est pas exact.

Jacques Bernard (1949, p. 377), se référant à l'acte du 20 novembre 1308 (n° 3999), parle dans un premier temps de « la donation du manoir de Pessac avec ses vignes et ses prés (?) au lieu-dit aujourd'hui « Pape Clément ». C'était là, avec Lormont, Uzeste et Villandraut, l'une des résidences favorites du pontife en Gascogne. » Puis il déclare (p. 385) : « Le 20 nov. 1305 on voit le pape confirmer une donation faite par le défunt (Gaillard de Got) à l'église de Bordeaux. » (n° 4977). L'analyse est exacte, mais l'auteur n'a pas fait le lien entre cet acte et le précédent.

Selon J. Gardelles (1972, p. 194-195), « l'archevêque avait hérité de la motte de Pessac qui avait appartenu à son cousin Gaillard de Goth. Les archevêques de Bordeaux en héritèrent et la conservèrent jusqu'en 1789. » Or, nous l'avons vu, Gaillard n'est pas le cousin mais un des frères de Clément V qui n'a, selon nous, jamais possédé le domaine de Pessac.

12. Cf. n. 9. Jacques Bernard, 1949, tableau généalogique hors-texte. Un des frères de Raimond Arnaud, Raimond fut cardinal et trois autres évêques !

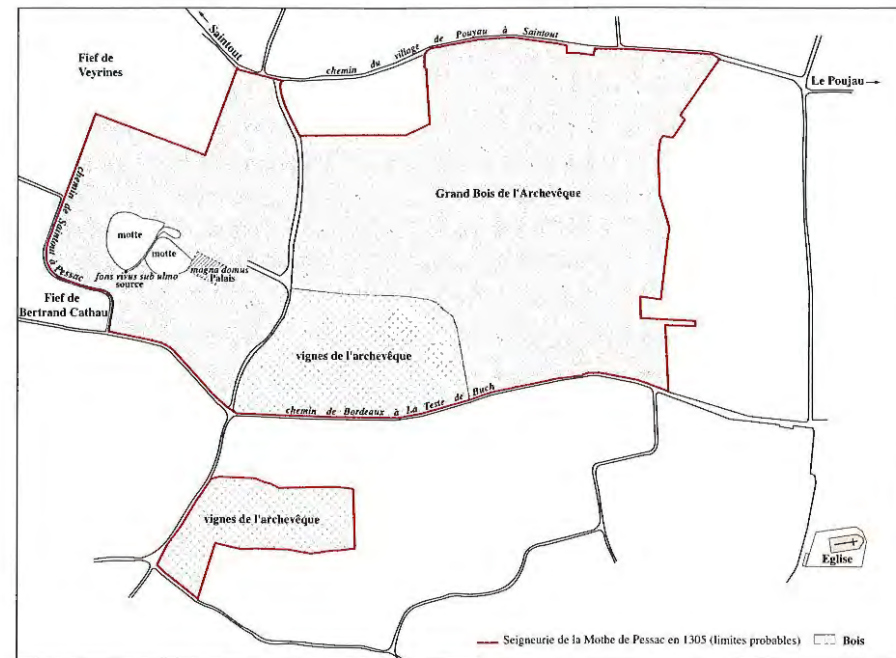


Fig. 3.

Fig. 3. - Essai de reconstitution de la seigneurie de La Mothe de Pessac, en 1305.

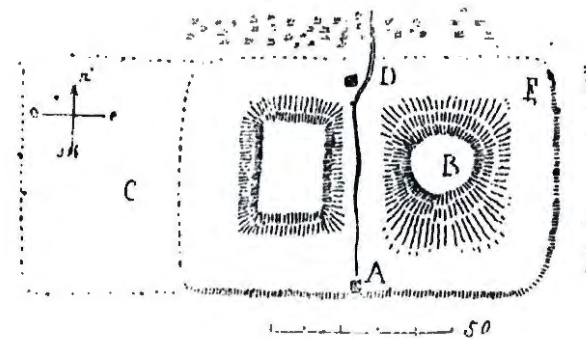
Fig. 4. - Plan des mottes du domaine de la Mothe de Pessac. Extrait de Léo Drouyn, *La Guenne militaire*, 1865, p. LXI.

possessions de ce pontife (Clément V) et à 100 mètres environ ouest de la pièce de vigne appelée la *Vigne du pape Clément* (fig. 4).

« Un fossé l'enveloppe en entier et donne à l'ensemble une forme barlongue. Un second fossé le divise en deux parties à peu près égales. Ce fossé central paraît avoir été formé par la nature pour l'écoulement d'une petite source ferrugineuse (A) appelée la *Fontaine du pape Clément*. La motte (B) plus large et plus haute que sa voisine, et dont le plateau paraît avoir été circulaire, devait supporter le donjon. On ne trouve sur ces deux mottes que quelques pierres et une petite quantité de tuiles à rebords, ce qui prouve que le voisinage de cette fontaine avait été recherché par une famille gallo-romaine. La source (A) est recouverte d'un dôme. L'eau qu'elle fournit est conduite par des tuyaux jusque dans une fontaine (D) bâtie au bout d'une avenue plantée sur l'emplacement du fossé DE. L'habitation moderne occupe le point E » (fig. 5 et 6).

En raison de la dénomination de la fontaine et de la pièce de vigne voisine, Léo Drouyn conclut que cette forteresse est « l'ancien manoir que Clément V possédait à Pessac ». Cette description a été reprise par J. Gardelles en 1972¹⁵.

L'une de ces mottes, la motte B, est toujours visible dans l'enclos Forestier. Il n'y a aucune raison de ne pas y voir les vestiges de celle qui est attestée en 1305. Contrairement à ce que pensait Léo Drouyn, il ne s'agit pas du « manoir » de Clément V, mais de la partie la plus ancienne de la « résidence »



de la famille de Pessac, remontant probablement au XII^e siècle. Malgré l'existence d'un manoir, le domaine continua au XIV^e et au début du XV^e siècle à être appelé « la Mothe de Pessac ». Les mottes sont indiquées avec précision sur les plans du XVIII^e siècle, celui des fiefs de l'archevêché (fig. 2) et ceux du Bourdieu de la Motte (fig. 7 et 8).

Nous nous sommes demandé dans quelles circonstances la seconde motte fut rasée. Selon R. Saint-Orens, sa destruction aurait eu lieu après 1940. En 1936, les héritiers Cinto, propriétaires de Pape Clément, vendirent l'enclos Forestier à l'exception des vignes environnantes et de la source qui alimentait la fontaine. Grâce à l'acte de la vente du domaine de Pape Clément faite en 1939 par la SC Pape Clément à la SARL

15. Gardelles, 1972, p. 194.



Fig. 5. - Maison Forestier, état actuel.

Fig. 6. - Fontaine, état actuel.



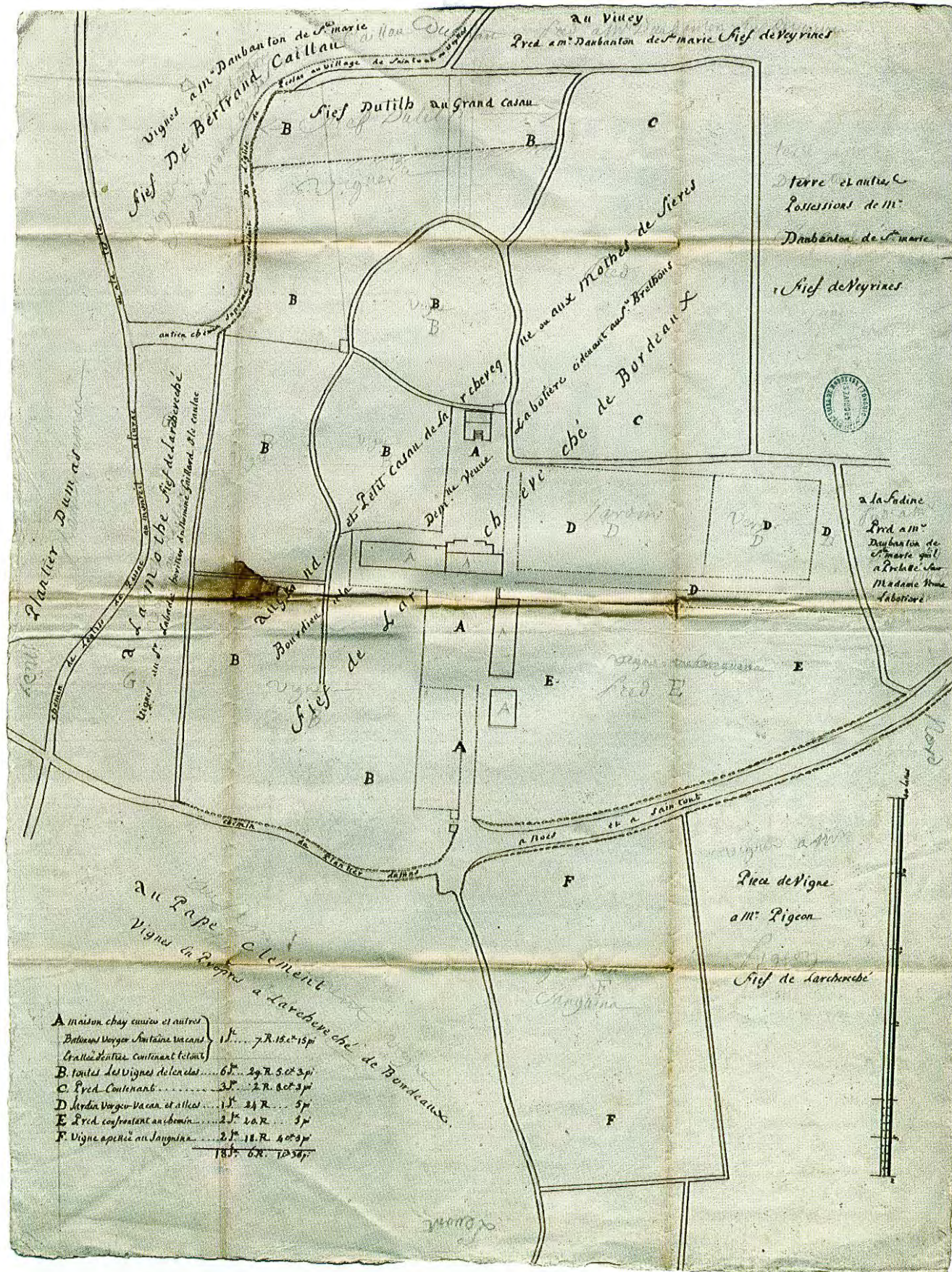


Fig. 7. - Plan du Bourdieu appelé Aux Mothes à madame veuve Labottière, situé en la paroisse de Pessac (A.M.Bx, Plans, Pessac, n° 75).

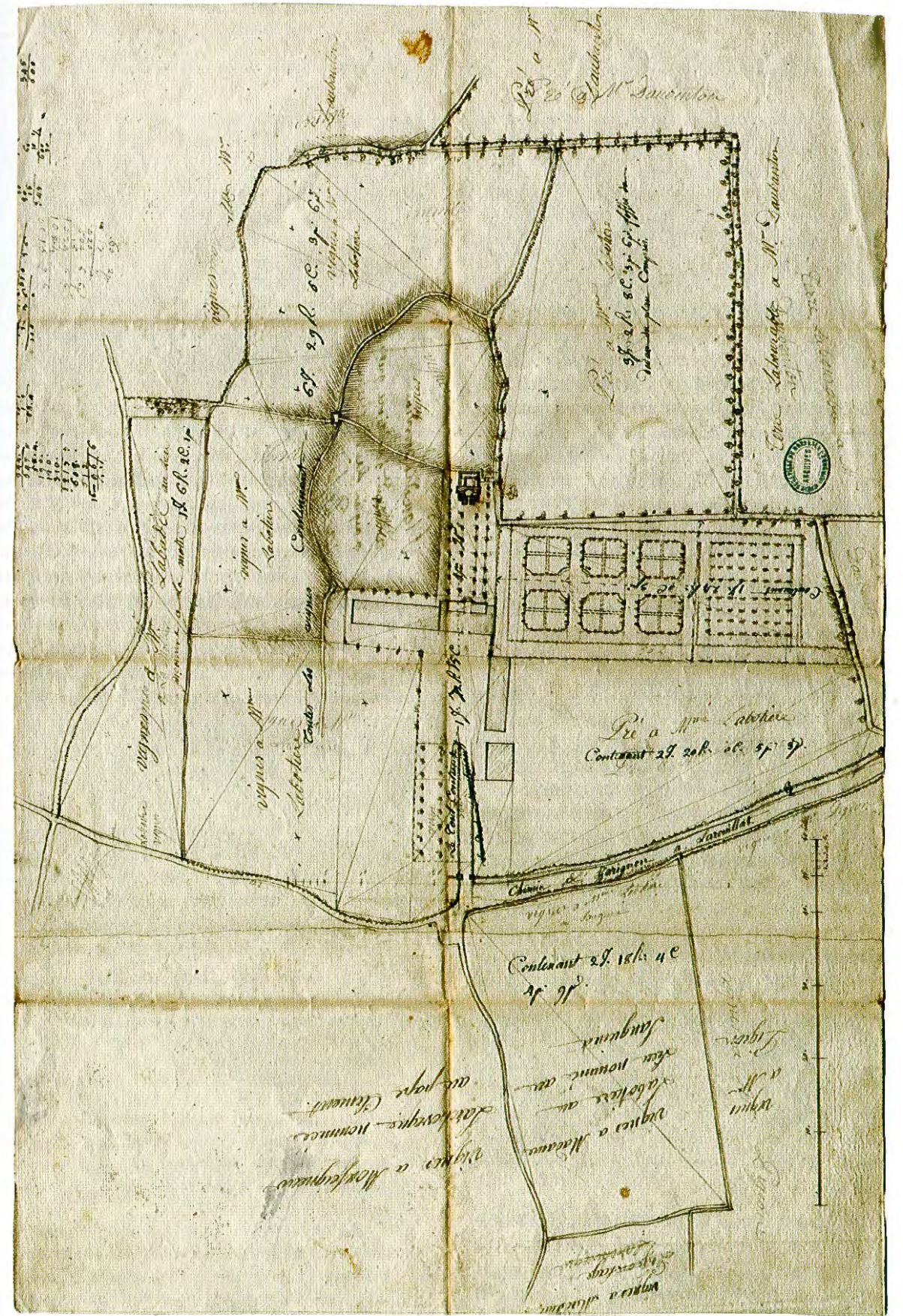


Fig. 8. - Plan du Bourdieu de Mme Labottière qu'elle a acquis de M. Brethous à Pessac (A.M.Bx, Plans, Pessac, n° 73).

Paul Montagne, acte reprenant les dispositions de la vente de 1936, on dispose d'indications précises sur la manière dont fut alors partagé le domaine. Une visite sur les lieux permet d'en mesurer les conséquences. La limite sud laisse la source A dans le domaine de pape Clément. La limite ouest passe entre les deux mottes décrites par Léo Drouyn laissant la motte B et la Fontaine dans l'enclos Forestier. Elles s'y trouvent encore¹⁶. Par contre, le tertre rectangulaire a été rasé, mais nous ne sommes pas en mesure de savoir à quelle date, car le domaine Forestier fut acheté par les propriétaires de Pape Clément en 1893. Il est tout à fait possible qu'ils aient conservé le tertre jusqu'en 1936. Sa destruction, en 1940, est donc tout à fait plausible. Quant à la source, elle se présente aujourd'hui sous l'aspect d'une surface bétonnée. Le tertre actuellement conservé dans la propriété Forestier avait été dans un premier temps retenu par les héritiers Cinto. Il fut cédé définitivement en 1959 par la SARL Paul Montagne.

« Un ormeau à côté duquel se trouve une source »

Cette source c'est le *Fons vivus* situé à proximité d'un orme, servant de limite occidentale au domaine cédé par Gaillard de Got. À une faible distance vers l'ouest, on passait de la seigneurie de l'Archevêque dans celle de Bertrand Calhau.

Connue sous le nom de Fontaine du Pape, elle figure sur les cartes de Cassini et de Belleye ainsi que sur les plans du XVIII^e siècle et les plans cadastraux de 1813 et 1844. À l'époque où M. Brette détenait le Bourdieu de la Mothe la source alimentait une mare, bien visible sur le plan des fiefs de l'archevêché (fig. 2). C'est seulement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, lorsque les Labottière firent l'acquisition du Bourdieu, que fut édifiée la fontaine que l'on peut encore voir aujourd'hui¹⁷. Selon E. Féret, ses eaux seraient ferrugineuses¹⁸.

La maison et le manoir

À proximité de la motte se trouvait une maison, résidence des Pessac. On peut se demander, s'il n'y avait pas plusieurs bâtiments, car le document de 1305 nous dit bien que Gaillard possédait « *motam et domos* ». S'il n'y avait eu qu'une seule maison, on aurait dû trouver « *motam et domum* » ; la forme *domos* est, d'ailleurs, une erreur, l'accusatif pluriel normal étant *domus*. Mais, en 1308, Clément V qualifie cette maison de « manoir », un terme qui, nous allons le voir, est parfaitement justifié.

En effet, dans le compte de Jean de Weston, connétable de Bordeaux pour les quatre premières années du règne d'Edouard III (29-1-1327/28-1-1331), il est question de « la grande maison que le pape Clément avait fait construire et édifier au-devant de la motte du lieu de Pessac » (*magna domus*

quam papa Clemens construi et edificare fecit ante motam loci de Pessaco)¹⁹. Cette mention est intéressante à double titre : d'abord, elle situe la maison par rapport à la motte, en second lieu, elle laisse entendre que Clément V aurait, soit fait reconstruire l'ancienne résidence des Pessac, soit construire à ses côtés une nouvelle résidence. Nous retiendrons la seconde hypothèse car la maison (*domus*) de 1305 est devenu un manoir (*manerium*) en 1308, ou une grande maison (*magna domus*). S'il est certain, d'autre part, que l'on a beaucoup prêté à Clément V, on imagine mal un connétable ajouter foi à une rumeur dans un document officiel. L'examen des itinéraires du souverain pontife au cours de son séjour en Bordelais en 1306-1307 conforte, à notre avis, la déclaration du connétable. Nous avons vu que Clément V, qui s'était déjà rendu à Pessac peu de temps après son élection, y revient plus de quatorze fois du mois de mai à la mi-novembre 1306. C'est de Pessac qu'il se rend à Villandraut, où il séjourne jusqu'au 18 février 1307, avant de s'installer à Pessac jusqu'au 8 mars. On imagine mal le pape et sa suite résidant pendant dix-huit jours à la période la plus froide de l'année dans la maison achetée par son frère et y tenant même un synode. Notons au passage que les recettes et dépenses de la chambre apostolique, qui auraient pu nous renseigner sur la vie quotidienne du souverain pontife et de sa suite lors de son séjour à Bordeaux, Pessac et Villandraut, n'ont pas encore été retrouvées. On ne peut que le regretter²⁰.

N'oublions pas non plus que c'est à cette époque que Clément V fait entreprendre la construction du château de Villandraut, destiné à remplacer la vieille maison forte des Got à Saint-Martin-de-Got. Ce château fut en son temps ce qui pouvait se faire de mieux en matière de résidence de campagne. C'est dans ce contexte qu'il convient de replacer la construction de la « grande maison » de Pessac. Les visites à répétition faites en 1306 par Clément V ne seraient-elles pas des visites de chantier, la dernière ayant eu lieu le 11 novembre ?

16. Cf. Mesnil, 1983, t. I, p. 87-88, site n° 37. Les références cadastrales sont erronées : 1844 D5 n°890 et non 1884 D5 n° 980. En 1982-83, P. Mesnil ayant entrepris sous notre direction une recherche sur les mottes et enceintes de terre avait visité le site décrit par Léo Drouyn. On y voit « une motte rectangulaire de 32 m de long sur 30 m de large à la base et de 22 m sur 18 m au sommet. La hauteur est de 2,5 m. Une piscine a été construite au sommet. Cette motte se trouve au sud-est d'une source captée. Nous n'avons pas trouvé trace de fossés et de motte circulaire. » Cette description est accompagnée de deux photographies des faces nord et nord-est de la « motte ». Contrairement à ce que pensait P. Mesnil, ce n'est pas la motte circulaire qui a disparu, mais le tertre rectangulaire. Cf. *infra*.

17. Saint-Orens, 1980, t. II, p. 103, photo de la fontaine.

18. Féret, 1874, t. II, p. 412.

19. Gardelles, 1972, p. 194-195. D'après P.R.O. E 372/185 : Compte des bois de charpente provenant de la démolition et consacrés à des travaux au château de Bordeaux.

20. En ce qui concerne la période juin 1305-novembre 1308 seuls les comptes du 11 mars au 17 novembre 1307 ont été retrouvés et publiés : Guillemain, 1978.

C'est au cours du séjour du pape à Villandraut pendant l'hiver 1306-1307 que le sire d'Albret, Amanieu VII, fit don au frère du pape, Arnaud Garcie, de la haute justice sur la paroisse de Saint-Martin-de-Got, qui prit alors le nom de Villandraut, celui du lieu dit où se trouvait la maison familiale des Got²¹. La construction du château dut débiter à cette époque, à faible distance de cette maison. Mais le chantier de Pessac fut probablement ouvert beaucoup plus tôt au moins au printemps 1306, et il était encore en cours au mois de novembre. La *magna domus* était en tout cas suffisamment avancée pour accueillir le pape en février 1307 et devenir temporairement palais pontifical.

Or, si l'on en croit le compte de Jean de Weston, la maison de Pessac, tombée dans les mains des ennemis du roi-duc, fut confisquée. Les Anglo-Gascons l'ayant reprise décidèrent de la détruire et les bois de charpente provenant de cette démolition furent utilisés à l'occasion de travaux au château de Bordeaux. Que faut-il en penser ? Au cours des années 1327-1330 les relations entre Edouard III et le souverain français, Philippe VI, étaient tendues. Mais en l'état actuel de nos informations sur la situation politico-militaire autour de Bordeaux, il ne nous est pas possible d'identifier les ennemis du roi-duc qui s'étaient emparés de la maison de Pessac. Peut-être s'agissait-il d'hommes au service du comte d'Armagnac, fidèle au roi de France et seigneur de Blanquefort par son mariage avec Régine de Got, petite-nièce de Clément V, décédée en 1325. En effet, parmi les dépendances de Blanquefort se trouvait la seigneurie de Veyrines. Si le chef-lieu, la tour de Veyrines, se trouvait dans la paroisse de Mérignac, la seigneurie s'étendait aussi sur la paroisse de Pessac et confinait à la motte et au Bourdieu de la Mothe.

Quoi qu'il en soit, on ne voit guère le danger que pouvait signifier pour Bordeaux la présence d'un parti hostile dans la maison de Pessac. Celle-ci reprise, fallait-il la détruire, à moins d'agir par esprit de vengeance ? Plus simplement et bien qu'elle n'ait été construite que depuis une vingtaine d'années, la maison n'aurait-elle pas été abandonnée, ce qui rendrait plus facilement compte d'un prélèvement de bois de charpente. Nous serions d'autant plus enclin à le penser qu'en 1354 il existe toujours une *domus* de la Mothe de Pessac. Il ne saurait s'agir d'une construction entièrement nouvelle car à cette date elle avait grand besoin de réparations. Nous pensons donc que si des pièces de bois furent « empruntées » vers 1330 à la *magna domus*, celle-ci ne fut pas rasée.

La *domus* était entourée d'une clôture et probablement d'un fossé. En effet, en 1354, d'importants travaux furent entrepris « au pont de Pessac avec l'ensemble du portail » et, en 1382, le pont fut refait à neuf. La maison proprement dite possédait une grande salle (*aula magna*) et des chambres.

Des réparations y sont attestées dans les comptes jusqu'en 1389. Fut-elle abandonnée à l'occasion de la guerre qui sévit autour de Bordeaux dans la première moitié du XV^e siècle ? C'est tout à fait possible, mais ce n'est qu'une hypothèse. Au XVIII^e siècle, au plus tôt, fut élevée, sur son emplacement ou à proximité, la maison du Bourdieu de La Mothe que l'on peut voir encore aujourd'hui : il s'agit de la « maison Forestier ».

« La motte, les maisons et le bois dans lequel elles se trouvent »

La motte et la maison se trouvent au milieu d'un bois que nous identifions volontiers avec le parc et les prairies qui vont de la maison de M. Brette au chemin Larouillat à l'est et à celui du Poujau à Madran au nord.

« Un autre bois... »

Le seul autre bois connu est celui qui est appelé au XIV^e et XV^e siècle le *Bois de Pessac*, puis, à l'époque moderne, le *Bois de l'Archevêque*. Il occupait le tiers nord-est de la seigneurie. Il fut l'objet d'une exploitation continue du milieu du XIV^e siècle au début du XVII^e siècle, mais à cette époque, au moment où il est concédé en tenures, il avait été réduit à l'état de taillis et de broussailles. Il correspond à ce qui deviendra le bourdieu de M. Pommier au milieu du XVIII^e siècle.

La vigne du « Pape Clément »

Connue sous ce nom depuis la fin du XVI^e siècle, elle est l'héritière des deux pièces de vigne mentionnées en 1305 : l'une se trouvait entre le bois de la motte et un autre bois, l'autre était séparée du bois de la motte par un chemin. Peut-on les identifier avec celles bien attestées dans les textes et les plans du XVI^e au XVIII^e siècle ? Nous le pensons, car c'est dans cette partie du domaine que les sols étaient les plus favorables à l'implantation d'un vignoble. Il s'agit, en effet d'une légère croupe située au sud-est de la Motte et des bois environnants qui occupent vers le nord-ouest une zone basse et humide. La parcelle qui était située entre le bois de la Mothe et un autre bois pourrait correspondre à celle qui était située au nord du chemin de Pessac à La Teste, entre le Bourdieu de La Mothe et son bois, à l'ouest, et le bois de l'archevêque, à l'est ; la seconde, à celle qui se trouve au sud de ce chemin. La parcelle qui les sépare relevait de la seigneurie de Belair, héritière, au moins en partie, de celle des Calhau.

L'ensemble du domaine

Afin que le contenu de la donation ne comporte aucune ambiguïté, il était précisé dans l'acte de 1305 que la donation

21. Marquette, 2001, p. 11-12.

portait seulement sur les biens que Gaillard possédait entre l'église de Pessac et un ormeau qui se trouvait à côté d'une source d'eau courante et le chemin public qui se dirigeait vers l'église de Pessac, à l'exclusion de tous ses autres droits. Le domaine s'étend donc de l'église, à l'est, à une source, à l'ouest ; il est bordé au sud par le chemin qui va des environs de la source à l'église, c'est-à-dire le chemin de La Teste à Bordeaux. La limite nord n'est pas indiquée, probablement parce qu'il s'agissait alors d'une zone boisée, parcourue seulement par un sentier allant du Poujau à Madran.

Tel est l'état de nos connaissances sur les origines du domaine que les archevêques de Bordeaux possédèrent à Pessac jusqu'à la Révolution. Les vignes dites de Pape Clément, héritières de celles décrites dans l'acte de 1305, furent alors achetées par le banquier Pexoto. Quant aux tenures établies au cours du XVII^e siècle sur le reste de la seigneurie, elles devinrent alors propriété des tenanciers. Mais ce qui est remarquable c'est la possibilité qui nous a été offerte d'identifier sur le terrain un parcellaire vieux de sept siècles.

Annexe

Acte de donation de 1305

(Regestum Clementis papae V, n° 4977)

Ad perpetuam rei memoriam. Pietatis operibus, per que largiente illo qui potest ad claritatem superne patrie, procuratur ascensus, quondam nobilis vir Gallardus de Guto, germanus noster ferventer intendens, et cupiens terrena pro celestibus et transitoria pro eternis feliciter commutare, obtentu devotionis quam ad ecclesiam Burdegalen. habebat, motam et domos de Pessaco ac nemus in quo dicte mota et domus sunt site, aliudque nemus dicte domus, vineam et terram, que sunt inter dicta duo nemora, et aliam vineam, que est iuxta nemus in quo sunt dicte mota et domus, via publica intermedia, prout hec omnia circumdata sunt fossatis et itineribus publicis ac dividuntur et terminantur cum domo, nemoribus et possessionibus Hugonis Calculi, civis Burdegal. contiguus supradictis, que in dicto loco de Pessaco prope Burdegalam, idem germanus noster pacifice obtinebat, cum aliis tantummodo que habebat inter ecclesiam dicti loci, et quandam ulmum, iuxta quam est unus fons vivus et via publica per quam itur ad dictam ecclesiam de Pessaco, dicte Burdegalen. ecclesie ac dilecto filio Arnaldo Burdegalen. electo, eiusque in ipsa Burdegalen. ecclesia successoribus, qui essent pro tempore, coram nobis, pia et provida liberalitate donavit atque concessit, omnino retentis sibi hominibus, molen-dinis, feudis, landis, seu saltibus et aliis redditibus, terris, aquis, pascuis, questis, tallis, seu collectis, censibus, agrariis et aliis rebus, deueriis, seu iuribus universis, in quibuscumque rebus consistant, que idem germanus noster, una cum mota, domibus, nemoribus, terris et vineis prehabitis obtinebat, ratione emptionis quam fecerat de singulis supradictis ab executoribus testamenti quondam Guillelmi Amanevi de Pessaco, domicelli, domini omnium predictorum, prout hec in instrumentis publicis super dicta emptione confectis plenius continentur. Nos vero, donationem et concessionem huiusmodi gratam habentes, eam ita factam esse, omnibus quorum interest vel interesse poterit tenore presentium intimamus. Ceterum volumus, et auctoritate apostolica decernimus, ut huiusmodi nostre littere illud idem robur, eamque vim, et eundem vigorem per omnia habeant et teneant, que haberent, et habere possent littere, sive instrumenta originalia, super huiusmodi donatione et concessione confecta, ipsisque nostris litteris plena fides super hiis adhibeatur, quandocumque et ubicumque, sive in iudicio sive extra, fuerint exhibita, vel ostense, etiam si premisse littere ac instrumenta originalia non exhiberentur, nec existerent, nec etiam haberentur. Nulli etc. nostre intimationis et constitutionis etc. Dat. Lugdun. XII kal. decembris anno primo.

Traduction

Afin que l'on en conserve un souvenir perpétuel. Le noble seigneur Gaillard de Got, notre frère aujourd'hui défunt, se tournant avec ferveur vers les œuvres de piété qui permettent à celui qui le peut d'accéder à la lumière de la patrie céleste et voulant échanger les biens de ce monde pour ceux des cieux et des biens transitoires pour des biens éternels, animé par l'affection qu'il portait à l'église de Bordeaux, en notre présence, a fait don et concédé à l'église de Bordeaux et à notre cher fils Arnaud, élu archevêque de Bordeaux et à ses successeurs dans cette église la motte, les maisons de Pessac et le bois dans lequel se trouvent lesdites mottes et maisons ainsi qu'un autre bois, la vigne et la terre qui sont entre ces deux bois et une autre vigne qui se trouve à côté du bois dans lequel sont lesdites mottes et maisons, un chemin public entre, ainsi que tous ces biens sont entourés de fossés et de chemins publics et sont contigus et ont été partagés avec la maison, les bois et possessions d'Hugues Calhau, citoyen de Bordeaux, contigus aux biens susdits que notre frère avait acquis par contrat dans le lieu de Pessac, diocèse de Bordeaux, avec seulement les autres biens qu'il possédait entre l'église dudit lieu de Pessac dans ledit diocèse et un ormeau à côté duquel se trouve une source et le chemin public par lequel on va vers l'église de Pessac dudit diocèse. Il a seulement retenu les hommes, moulins et autres revenus, terres, eaux, pâturages, questes, tailles ou collectes, cens, agrières et autres choses et tous les droits et devoirs en quelque chose qu'ils consistent que notre frère avait acquis avec la motte, les maisons, les bois, terres et vignes susdites par l'achat qu'il avait fait de toutes ces choses des exécuteurs testamentaires de Guillaume Amanieu de Pessac, damoiseau, seigneur de tous ces biens, ainsi que tout cela se trouve plus au long dans les actes publics établis à l'occasion de cet achat. Nous faisons savoir par la teneur des présentes à tous ceux qui sont ou peuvent être concernés que ce don et cette concession que nous acceptons avec reconnaissance ont bien été faits ainsi. Du reste, nous voulons et par autorité apostolique nous décidons que nos lettres auront et conserveront en toutes choses la même autorité, la même force et la même vigueur qu'auraient ou pourraient avoir des actes originaux établis pour cette donation et concession et que pleine foi soit accordée à nos lettres, qu'elles soient exhibées et présentées quand et où que ce soit, devant une cour ou au-dehors comme si les lettres précédentes et les documents originaux n'existaient pas ou ne seraient pas tenus comme tels... Donnée à Lyon, le 12 des calendes de décembre, la première année (de notre pontificat).



L'activité verrière au XVI^e siècle en Aquitaine

Catherine Hébrard-Salivas

Cette étude a été motivée par les découvertes archéologiques récentes. Le site qui possède le plus de verre du XVI^e siècle est le château de l'Herm en Dordogne. Ce château a été en partie fouillé de 2002 à 2006 par Marie Palué¹. D'autres sites ont mis au jour de la verrerie du XVI^e siècle : le site de François Brugier à Baigneaux en Gironde, fouillé par Jean-Claude Huguet en 2007, le site de la place de l'église à La Teste de Buch en Gironde où quelques indices de verreries de cette période ont été mis au jour en 2005 par Philippe Jacques. A ces fouilles récentes ont été rajoutées des découvertes plus anciennes provenant des fouilles du château de Bonaguil en Lot-et-Garonne, fouillé en 1972 par Daniel Frugier² et celles provenant des fouilles de la commanderie du Temple du Breuil en Lot-et-Garonne, fouillée en 1996 par Jacques Pons³. Des verreries provenant de découvertes fortuites, actuellement conservées au Musée du Périgord dans la collection Maap (provenant du château de Bourdeilles, don fait au Musée par M. de Bourdeilles en 1915, et celles provenant de la maison Bertin, don de 1913) ont été rajoutées à cette étude. La verrerie trouvée au château de l'Herm, provient essentiellement des latrines nord et du sondage 4 situé devant l'entrée du château. Ces latrines composées de deux conduits étaient bien conservées et hermétiquement bouchées. Les monnaies découvertes dans les deux conduits s'échelonnent de 1574 à 1619.

Sur l'ensemble des sites, plusieurs types de verreries ont été mis au jour : de la vaisselle dont de nombreux verres à boire, du verre plat et quelques bijoux. Mais est-ce que ces objets ont pu

être fabriqués dans la région ? Pour répondre à cette question les registres notariaux ont été consultés. Ces derniers nous apportent de nombreuses informations concernant la fabrication de verre en Aquitaine et leur commercialisation.

Les découvertes archéologiques

Verres à boire réalisés avec une seule paraison

Les verres à pied à base refoulée ou les verres à jambe creuse à base refoulée sont des verres à boire réalisés avec une seule paraison⁴. Les verres à pied à base refoulée comportent deux parties : le pied et le contenant (fig. 1a). Le pied est ourlé par refoulement de la paraison. La lèvre est droite, arrondie par réchauffement. Ce type d'objet correspond à la forme E3 de la classification de Danièle Foy⁵. Aucun verre complet de ce type n'a été trouvé, seuls des pieds complets ont été recueillis. Ils ont la trace du pontil. Ces pieds sont bas, moins de deux

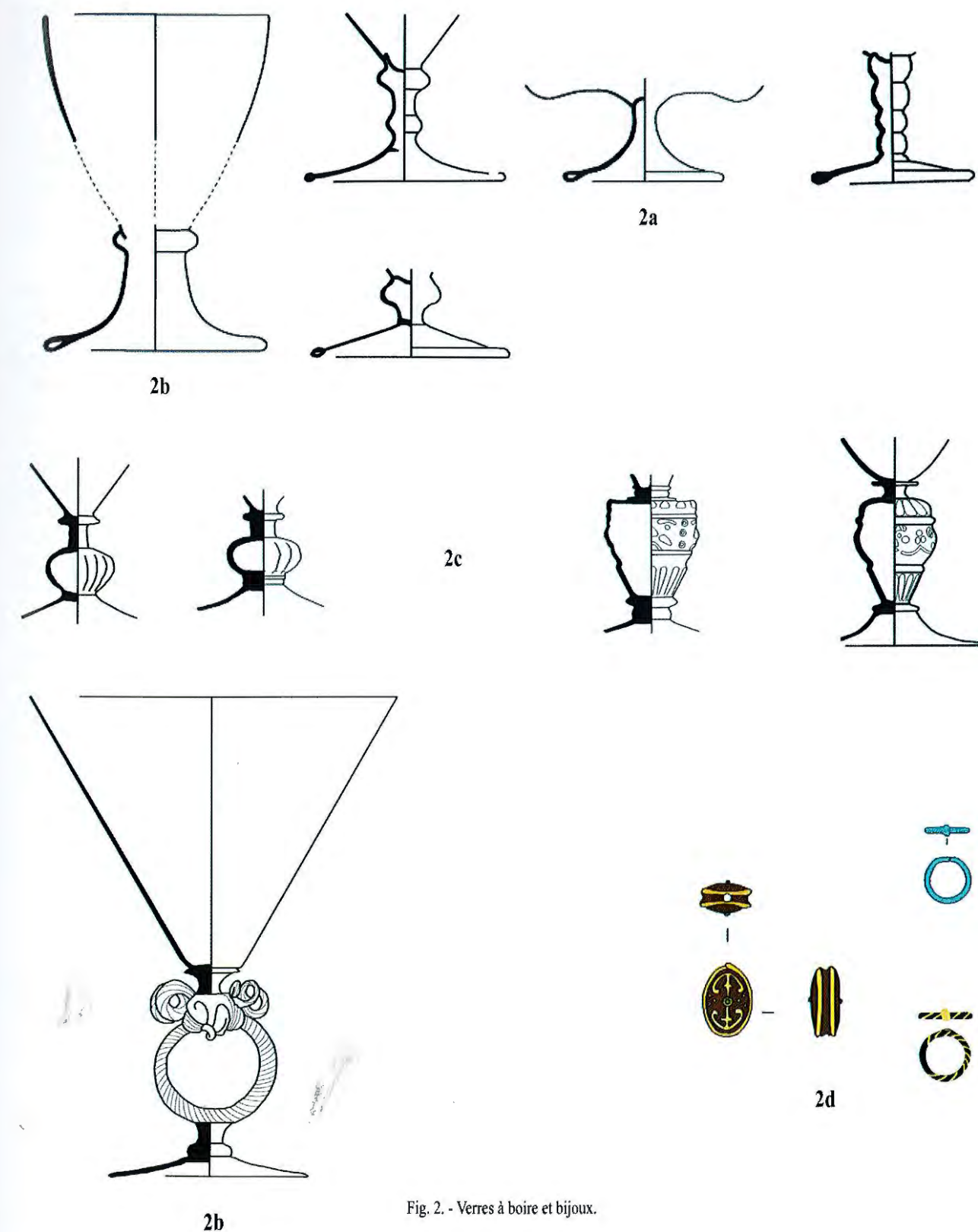
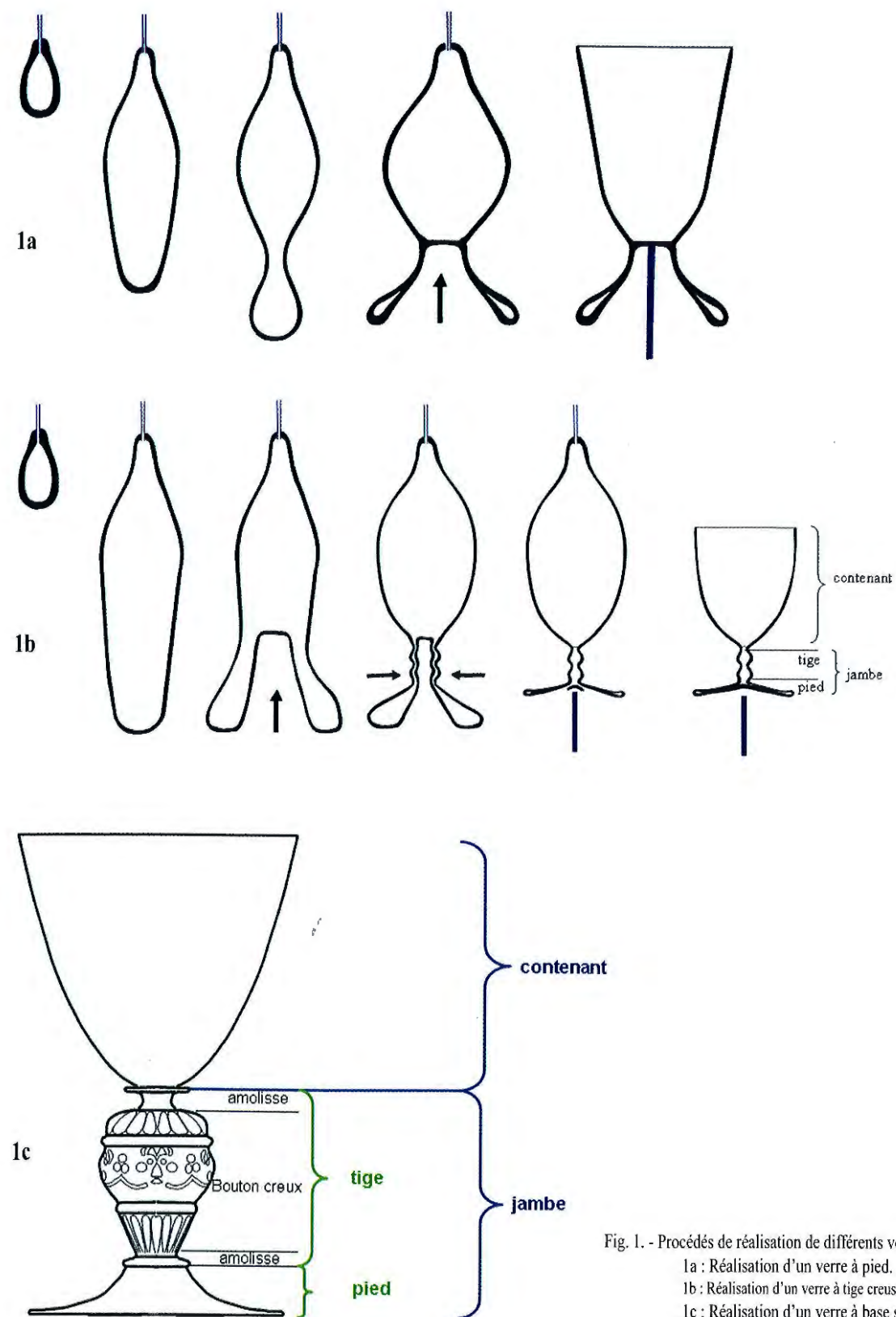
1. Palue et Hebrard-Salivas, 2007.

2. Frugier, 1976.

3. Pons, 1996.

4. Une paraison est la masse de verre prise par le verrier au bout de sa canne.

5. Foy, 1988.



centimètres pour ceux trouvés au château de l'Herm, et plus élancés pour celui qui provient de la maison Bertin. Ces pieds ne présentent aucun décor mais cela ne veut pas dire que le contenant était démuné d'ornementation. Ce type de verre commence à être utilisé à la fin du XVe siècle et au début du XVIe siècle. Il est très largement répandu au XVIe siècle dans l'ensemble de la France : dans la région de Tours ⁶ ; dans le midi méditerranéen ⁷ à Pezenas ⁸ ; Besançon ⁹ ; Chalons sur Marne ¹⁰ ; Paris ¹¹ ; Metz ¹² ; Lille ¹³ ; Orléans ¹⁴ ; Tours ¹⁵. Certains de ces verres ont été fabriqués dans les ateliers de Binois et de Chevré en Argonne jusqu'au XVIIe siècle.

Dans les verres à jambe creuse à base refoulée, on distingue trois parties : le pied, la tige et le contenant (fig. 1b). Le pied est ourlé par refoulement de la paraison et la lèvre est droite, arrondie par réchauffement. La tige peut avoir plusieurs renflements, un, deux voire quatre ou même ne pas en avoir du tout (fig. 2a). Ceux comportant un seul renflement sont présents sur tous les sites étudiés. Leur pied est souvent bas. Le contenant peut être de forme conique, hémisphérique ou très évasé. Certains possèdent une petite pastille de verre à l'intérieur de la tige à la jonction avec le pied. Elle a deux fonctions : elle permet au verrier de reprendre le verre avec son pontil pour finir la lèvre du verre et elle permet de consolider la jonction entre le pied et la tige. La plupart des verres ne semblent pas avoir de motif sur leur contenant. Malgré tout, certains fragments montrent des motifs soufflés dans les moules - motifs de nid d'abeilles ou côtelé - d'autres ont des filets de verre de même couleur rajouté à chaud et sont pincés formant ainsi un motif losangé, d'autres sont des motifs réalisés avec des filets de verre blanc enroulés autour de l'objet puis coupés dans le sens vertical formant un motif de plume d'oiseau.

Verres à boire réalisés avec plusieurs paraisons

Trois paraisons sont utilisées pour réaliser ce type de verre : le pied est soudé à la tige, elle même soudée au contenant par des amolisses ¹⁶ (fig. 1c). Il est fréquent de voir deux traces de pontil, l'une sous le verre et l'une à l'intérieur du contenant. Différents types de verres peuvent être réalisés avec cette technique : verres à bouton côtelé, verres à mufles de lion, verres serpentiformes.

Des verres à bouton côtelé ont été trouvés au château de l'Herm, dans la maison Bertin à Périgueux et dans la commanderie du Temple du Breuil. Ceux du château de l'Herm possèdent entre 11 et 15 côtes alors que ceux de la maison Bertin en ont 12. Le motif de côte au nombre de 12 est une norme bien établie au XVIe siècle à Venise ¹⁷. Le bouton a été obtenu par soufflage dans un moule. Ces côtes sont verticales

ou obliques. Les contenants des verres sont de forme conique ou hémisphérique (fig. 2b). Le verre utilisé est incolore avec parfois une nuance jaunâtre, verdâtre ou grisâtre. Le verre est souvent irisé et très altéré. Ce type de verrerie est daté de la première moitié du XVIIe siècle pour la région de Tours ¹⁸, mais il est présent en Champagne et en Lorraine ¹⁹ ainsi qu'à Paris ²⁰ dès la fin du XVIe siècle. Des découvertes récentes ont permis de mettre au jour les vestiges d'une verrerie du XVIe siècle dans l'Aisne (verrerie de Follemprie) qui fabriquait des verres avec ce genre de décor et le verre utilisé était de couleur verte ²¹.

Trois tiges en forme de mufle de lion ou de visage ont été trouvées en Aquitaine : une au château de l'Herm et deux dans la maison Bertin. Elles sont formées d'une paraison soufflée dans un moule bivalve représentant des mufles de lion ou de visage, intercalés avec des motifs floraux ou géométriques (fig. 2c). La trace du joint est visible, il y a un léger décalage entre les deux parties du moule. Les parties supérieure et inférieure de la tige sont composées de 14 côtes verticales et le pied rapporté au bord droit est étalé en disque. La partie centrale a été soudée au pied et au contenant grâce à des amolisses en verre plein. Le contenant a une forme semi-hémisphérique pour celui du château de l'Herm et conique pour l'un des deux autres. Le verre est incolore, légèrement grisâtre. Ce type de verre a été trouvé sur le site d'un ancien cabaret à Montbéliard où les 121 jambes recueillies proviennent de 22 types de moules différents ²², lors des fouilles du Louvre, Cour

6. Motteau, 1981.

7. Foy, 1989.

8. Hébrard, 2009.

9. Guilhot et Munier, 1990.

10. Cabart, 1984.

11. Barrera, 1988.

12. Bourger et Cabart, 1990.

13. Gubellini et Boniface, 2002.

14. Barrera, 1987.

15. Motteau, 1981.

16. Une amolisse est une petite paraison intermédiaire en verre plein qui permet de souder et de renforcer les parties d'une verrerie (Je remercie Allain Guillot, verrier à Boisse en Dordogne et meilleur ouvrier de France en 2004, pour l'aide apportée dans la définition de termes techniques).

17. Les verres du XVIe siècle, *Venise et façon de Venise, verres Renaissance du Musée des Arts décoratifs*, Paris, 2003.

18. Motteau, 1981.

19. Cabart, "La verrerie de Champagne et de Lorraine", dans *A travers le verre*, 1989.

20. Barrera, 1990.

21. Palaude et Degousse, 2002.

22. Goetz, 1990.

Napoléon (type 16) ²³, à Lyon ²⁴ et à Tours ²⁵. Il est présent en Belgique à Bruxelles ²⁶. Ils étaient fabriqués aussi à Venise au milieu du XVIe siècle ²⁷.

Un seul verre à jambe serpentiforme a été trouvé, il provient du château de l'Herm. Il est archéologiquement complet. Ce verre « façon de Venise » est d'une qualité exceptionnelle. Sur le pied au bord droit et en forme de disque est soudée une amolisse sur laquelle repose la tige. Celle-ci est composée d'un tube creux cannelé et torsadé qui s'enroule pour former dans un premier temps un anneau. Le tube enroulé en spirale entoure ensuite le haut de l'anneau et se termine par une languette travaillée à la pince sur le devant du verre (fig. 2d). La hauteur du verre est de 14,2 cm. Son contenant, un peu décalé par rapport à l'axe du verre et relié au reste par une amolisse, est conique et le verre très fin (0,5 mm). Le verre est incolore, légèrement jaunâtre. Ce verre peut être rapproché de ceux trouvés lors des fouilles du Louvre, Cour Napoléon (type 17) ²⁸. Il en est de même pour ceux trouvés rue du Vieux-Marché-Aux-Grains à Bruxelles ²⁹. Celui qui ressemble le plus à celui du château de l'Herm est un verre qui se trouve au musée de Boymans-van Beuningen à Rotterdam : il possède un contenant conique, une tige serpentiforme et un pied en forme de disque plat ³⁰.

Les formes fermées

Des bouteilles, deux aiguères et quelques bocaux proviennent exclusivement du château de l'Herm. Une des bouteilles est archéologiquement complète. Il s'agit d'une bouteille soufflée à la volée d'une hauteur de 27 cm. Son goulot a une hauteur de 11 cm et sa lèvre est droite. La trace du pontil est visible sous le fond. La bouteille est aplatie de façon irrégulière sur les quatre côtés. Cette forme particulière permettait de la ranger plus facilement. On peut supposer qu'elle était clissée. Elle est de couleur gris/verdâtre avec des ondulations mauve/violacées. Cette couleur qui se trouve dans la masse du verre a été obtenue par l'adjonction d'oxyde de manganèse qui décolore le verre. Cette opération doit se faire dans une atmosphère réductrice. Si le verre est maintenu en atmosphère oxydante, la teinte violette apparaît. Ici la couleur violacée n'a pas été réalisée volontairement, elle est accidentelle. Les autres bouteilles sont incomplètes. Deux goulots et deux fonds coniques sont de couleur bleu turquoise. Les goulots ont une forme dissymétrique.

Les deux aiguères ne sont pas identiques mais se ressemblent par leur forme générale, leur mode de fabrication, leur couleur (vert/gris à vert/jaune), leur bec verseur et leur goulot. Toutes les deux sont incomplètes, il manque une partie de la panse. Les anses sont en verre plein, l'une est cannelée alors que l'anse de l'autre aiguère est droite. Ces anses se rattachent au goulot d'une manière identique : partie supérieure de l'anse

soudée à un anneau qui entoure le goulot, partie inférieure soudée à la panse grâce à une amolisse intermédiaire. Ce dispositif permet de consolider les soudures. Les becs verseurs sont en forme de tête de serpent, fabriquée à l'aide d'un filet de verre soudé autour du bec verseur puis étiré à la pince. De même, le haut du goulot est constitué d'un cordon dentelé rajouté (12 dents) travaillé à la pince. Le pied de l'aiguère est fabriqué de la même manière : un cordon de verre plein rajouté et travaillé à la pince pour réaliser 15 dents (fig. 3a). Des éléments identiques sont présents sur des fragments trouvés dans la commanderie du Breuil. Ce type de fabrication avec un cordon rajouté travaillé à la pince, existe dès le XVe siècle. Il est présent à Martigues ³¹ (verres à tige), à Avignon, Rougiers et Planier (verres à pied annulaire de forme E2 et B5 de la classification de Danièle Foy) ³², ou à Tours (partie supérieure d'un vase) ³³, à Lille sur la lèvre d'une aiguère ³⁴.

Vingt sept fragments de bocaux de tailles différentes (8 fonds et 19 bords supérieurs) et quatre coupes de couleur verdâtre ont été mis au jour au château de l'Herm. Un seul petit bocal a été trouvé complet. Il a une hauteur de 5 cm et un diamètre d'ouverture de 6,2 cm. Son fond ayant la trace du pontil est rentrant et bombé. La lèvre est droite, rejetée à l'extérieur et presque plate. C'est le cas pour les autres fragments de bords supérieurs de ces bocaux. Ce type de lèvre formant un marli peut s'expliquer par la volonté d'assurer la fermeture hermétique de ces pots à l'aide d'une peau resserrée sous le rebord à l'aide d'un lien. Les coupes sont réalisées avec deux paraisons et la trace du pontil est bien visible sous les pieds ourlés par repli de la paraison. Ces coupes ont un contenant très évasé. Ce type de coupe a été découvert à Lyon ³⁵, Besançon ³⁶, Rouen ³⁷.

23. Barrera, 1990.

24. Auger, 1990.

25. Motteau, 1981.

26. Fontaine, 2002.

27. Bellanger, 2006.

28. Barrera, 1988.

29. Fontaine, 2003.

30. *European Glass*, Los Angeles, 1997.

31. Foy, 1989, n°301, verre à tige.

32. Foy, 1988.

33. Motteau, 1981, n°232.

34. Gubellini et Boniface, 2002.

35. Auger, *A travers le verre*, 1989, n° 308, coupelle à pied.

36. Guilhot et Munier, *A travers le verre*, 1989, n° 309, coupelle à pied.

37. Barrelet, 1953, planche 21.

Le verre plat

Du verre plat a été trouvé sur deux sites : Château de l'Herm et château de Bonaguil. Les quatre campagnes de fouilles du château de l'Herm ont permis de recueillir 2445 tessons de verre plat. Cela représente 5,880 kg de verre. Deux catégories de verre ont été trouvées : des tessons avec des motifs peints et d'autres sans décor. Le verre sans décor est la catégorie de verre la plus importante en nombre : 2391 tessons. Leur épaisseur varie de 1,5 à 3 mm. La plupart sont grugés au moins sur un côté. Certains tessons présentent des traces de découpes faites à l'aide d'un objet pointu. Plusieurs formes ont été répertoriées. Il a été trouvé 34 losanges complets de trois dimensions différentes. Les plus petits font 73 mm de côté, les plus grands 91 mm. Les triangles sont aussi nombreux et ont des dimensions et des formes différentes. On trouve aussi des rectangles et des parallélogrammes. Deux tessons ont été grugés avec une forme arrondie. Sur les 2391 tessons, 2184 sont verts/jaunâtres, très oxydés pour certains et 198 verts présentent de nombreuses larmes et défauts. Le faible nombre de ces verres verts permet d'envisager la possibilité qu'il s'agit de verre plat utilisé pour des réparations et qu'il serait donc plus récent que les verres verts/jaunâtres. 9 tessons sont des verres de couleur : 3 incolores recouverts d'une couche de verre rouge³⁸, 2 bleus, 1 vert, 1 mauve, 1 blanchâtre. Ces tessons de couleur sont de petite taille. 3 ont des formes arrondies. Au château de Bonaguil, des verres sans décor ont été recueillis : ils ont une forme d'hexagone allongé de 16 cm de hauteur.

Ces verres plats ont été obtenus par la technique du verre soufflé en manchon. Le verrier souffle dans une paraison puis par un mouvement de balancier, lui donne la forme d'un manchon dont les extrémités sont ensuite coupées pour lui donner la forme d'un cylindre. Ce dernier est découpé dans le sens de la longueur puis remis à chauffer. Par l'effet de la chaleur, le cylindre s'aplatit et forme une plaque qui n'a pas toujours une épaisseur régulière (entre 1 à 3 mm). Celle-ci a les bords rectilignes, parfois légèrement incurvés. Les bords de plaque qui ont été recueillis possèdent des indices de cette technique. Quelques tessons présentent des stries sur une face qui correspond à la trace du support sur lequel la plaque a été mise à recuire. Quelques plombs ont été trouvés. Leur quantité est faible par rapport au verre trouvé. On peut supposer que ce plomb a fait l'objet d'une récupération. Ils ont une âme large de 2,5 mm et les ailes mesurent de 2,5 à 3 mm. Les quelques plombs recueillis montrent qu'ils ont été fabriqués à l'aide d'un tire-plomb. On remarque la trace des stries, guillochures, le long de l'âme³⁹.

54 tessons présentent des peintures. Certains de ces tessons sont de petites dimensions et leur épaisseur varie de 1,5 à 3 mm. Les peintures ont été réalisées sur des verres de couleur verdâtre

(49 tessons), vert émeraude (2 tessons), bleue (1 tesson) et mauve (1 tesson). Sur certains, la peinture est en partie enlevée et il n'en reste que le négatif. Il est alors difficile de voir les motifs avec précision. De nombreux tessons sont grugés sur un ou deux bords. Les couleurs utilisées sont le marron foncé, le marron clair et le jaune. Les marrons sont obtenus grâce à la technique de la grisaille. Il s'agit de couleur vitrifiable obtenue par un mélange à froid de fondant, généralement de la poudre de verre, de pigment et d'un liquide. Au XIIe siècle, le moine allemand Théophile propose dans son traité *« De diversis Artibus »* d'utiliser du vin ou de l'urine comme liquide⁴⁰. Ce mélange est ensuite déposé sur le verre qui est alors recuit. Cette technique existe depuis le XIIe siècle comme le montrent des tessons trouvés dans le sud de la France à Ganagobie (Alpes de Haute-Provence)⁴¹. Les grisailles du château de l'Herm ont été déposées en couche épaisse et sont devenues opaques et rugueuses sous le doigt. Au contraire, les couches jaunes ne sont pas perceptibles au toucher. Cette couleur a été obtenue par cémentation. Il s'agit de jaune d'argent qui teint les couches superficielles du verre après cuisson. Cette couleur est obtenue grâce à des sels d'argent. Cette méthode de coloration est utilisée à partir du XIVe siècle⁴². L'utilisation de ces deux techniques a permis la réalisation de différents types de motifs. Les motifs floraux sont les plus nombreux. On trouve aussi de nombreux tessons ayant des motifs de bordure comme des lignes ou des arcs. L'ange, le singe, les fleurs de lys, traitées en réserve et les éléments architecturaux sont réalisés uniquement avec la technique de la grisaille de couleur marron (fig. 3b). Les formes des tessons recueillis nous permettent de dire que le château de l'Herm possédait des vitreries à losanges en verre verdâtre. Les pièces rectangulaires ont pu servir à l'encadrement de cette vitrerie. Le château devait posséder des vitreries à losanges avec rondel. Il s'agit d'une pièce de verre, située au centre de la fenêtre, de forme circulaire généralement d'une vingtaine de centimètres de diamètre ou de forme ovale, portant un décor peint, ou un vitrail coloré. Un rondel, peint en grisaille et jaune d'argent, se trouve au Musée du Périgord. Il représente Saint Sylain et date du XVe siècle⁴³. Des vitreries à losanges sont présentes sur certains bâtiments de Bordeaux

38. Il s'agit de « verre doublé », réalisé avec deux épaisseurs de verre : le verrier cueille une paraison de verre incolore puis la plonge dans du verre encore malléable de couleur rouge. Le but recherché est de réaliser du verre rouge lumineux.

39. Le tire-plomb est une petite machine qui comporte deux pièces creuses cylindriques de dimensions variées pour les largeurs des ailes et deux molettes le plus souvent dentées actionnées par une manivelle. La date d'apparition du tire-plomb est incertaine. Certains auteurs émettent l'hypothèse qu'il existerait depuis le XIIIe siècle

40. Lafond, 1966.

41. Foy, 1977.

42. Blondel, 2000.

43. Lacombe, 2001.

au XVIe siècle et un verrier de Libourne les fabrique. Il s'agit de Thomas Lucas maître vitrier qui promet le 6 avril 1549 de poser des vitres blanches « à losanges quarrees memes comme celles qui sont en la salle basse du Chapeau Rouge » dans le « bourdieu » de Jehan Menoult à Mérignac⁴⁴.

Les bijoux

Tous les bijoux (pendentif, perles et bagues) ont été trouvés dans les conduits des latrines du château de l'Herm. Trois anneaux complets et quatre fragments ont été recueillis. Il s'agit de bagues faites en verre filé où la jonction est visible sur le dessus. Elles ont des diamètres intérieurs qui varient de 1,4 cm à 1,7 cm. L'une des bagues, de couleur bleu turquoise, est légèrement dévitrifiée. Il semble qu'elle soit incomplète car le dessus, un peu aplati, montre les traces d'une soudure peut-être avec une perle. Une autre a été réalisée à l'aide de trois filets de verre de couleurs différentes, noir, jaune, blanc, vrillés ensemble. Cette bague possède sur le dessus une petite perle de verre jaunâtre aplatie. Une autre bague opaque est de couleur bleu outre-mer. Sur le dessus a été soudée une petite perle de verre émaillée jaune. Le pendentif est en verre soufflé, il est creux à l'intérieur. Il mesure 1,5 cm de long sur 1,1 cm de large. Le verre est de couleur marron légèrement oxydé. Son décor émaillé est de couleur dorée. Au centre d'une des faces une petite perle de couleur bleu turquoise a été soudée. Les extrémités sont percées pour faire passer une chaîne ou un cordon (fig. 2d). Les trois perles sont en verre bleu : une est de forme oblongue et mesure 1,7 cm de long, une autre a été réalisée à l'aide de deux paraisons collées entre elles ; entre la soudure a été laissé un interstice pour réaliser l'axe central ; une troisième est taillée en pointe de diamant sur les deux extrémités et son corps est cylindrique.

Origine de ces verreries : productions locales ou importations ?

L'Aquitaine est riche en verrerie du XVIe siècle. Mais s'agit-il de productions locales ou d'importation ? Le travail en archives a permis de regrouper de nombreuses informations concernant l'activité verrière en Aquitaine au XVIe siècle. La source essentielle provient des registres notariaux, conservés aux Archives Départementales de Gironde, dans la série 3E. Cette série a déjà été utilisée pour des études sur les verriers et verreries en 1908, par l'Abbé Dubois⁴⁵, et en 1940 par Emile Dusolier⁴⁶. La richesse de la série 3E rend difficile un dépouillement exhaustif et oblige à procéder par sondage. Toutefois, une recherche systématique a été réalisée pour deux notaires bordelais, Raoul Brigot (minutes de 1552 à 1571) et Jehan Dubois (minutes de 1556 à 1583)⁴⁷. Les registres de

vingt deux notaires ont été consultés. 546 minutes concernant l'activité verrière ont été recueillies. Ces minutes nous renseignent sur la localisation de certaines verreries, la présence de familles de verriers ou de verriers italiens, et les différents types de productions. Il est possible aussi d'appréhender les circuits d'approvisionnement de produits nécessaires à la fabrication du verre et les liens commerciaux entre les marchands bordelais et ceux d'autres régions.

Localisation des verreries

56 verreries ont pu être identifiées (fig. 4). Cette carte est à relativiser car réalisée uniquement avec les données provenant des minutes notariales bordelaises. Il faudrait pouvoir croiser ces informations avec des minutes provenant des notaires périgourdins, toulousains ou agenais.

Des prospections ont été réalisées en Dordogne par un groupe de travail qui s'est formé autour des recherches faites sur le château de l'Herm⁴⁸. Ces prospections pédestres ont été effectuées dans les alentours du château de l'Herm. Trois sites, cités dans des actes du XVIe siècle, - « four de verre », le Cazelat, La Granval - ont permis d'identifier des déchets du travail du verre : billes ou coulures, fragments de produits finis, fragments de briques verrées et surtout des mors de canne à souffler. Nous n'avons pas pu localiser avec précision les verreries mais ces lieux indiquent la présence de verreries dans les alentours. En revanche rien ne prouve qu'il s'agisse bien de déchets verriers du XVIe siècle ou du XVIIe siècle car l'activité de ces verreries a pu se poursuivre au-delà du XVIIe siècle.

Les verriers

Les grandes familles de verriers présentes en Aquitaine au XVIe siècle sont des familles déjà connues dans d'autres régions de France dès le XVe siècle. Les Robert et les Grenier sont des familles du sud-est de la France, les Garnier et les Legret, de Lorraine et la famille Mégret, de Bretagne. Les familles Coulomb, Girard et De Riols sont présentes dans le Languedoc. Il semble que la famille Julhiot ne soit présente qu'en Aquitaine.

Il est possible de voir les liens entre les familles de verriers : exemple entre les familles Girard et Julhiot. Le 3 décembre 1557, Jehan Girard achète en son nom et au nom de sa mère,

44. A.D.Gir. 3 E 1070, notaire Arnault de Beval.

45. Dubois, 1908.

46. Dusolier, 1940.

47. Hébrard, 2008.

48. Cette équipe est composée de Marie Palué, Gabriel Foglia, Philippe Rougier, Catherine Hébrard-Salivas, Lionel Pénicaut, Bernadette Prydryga.

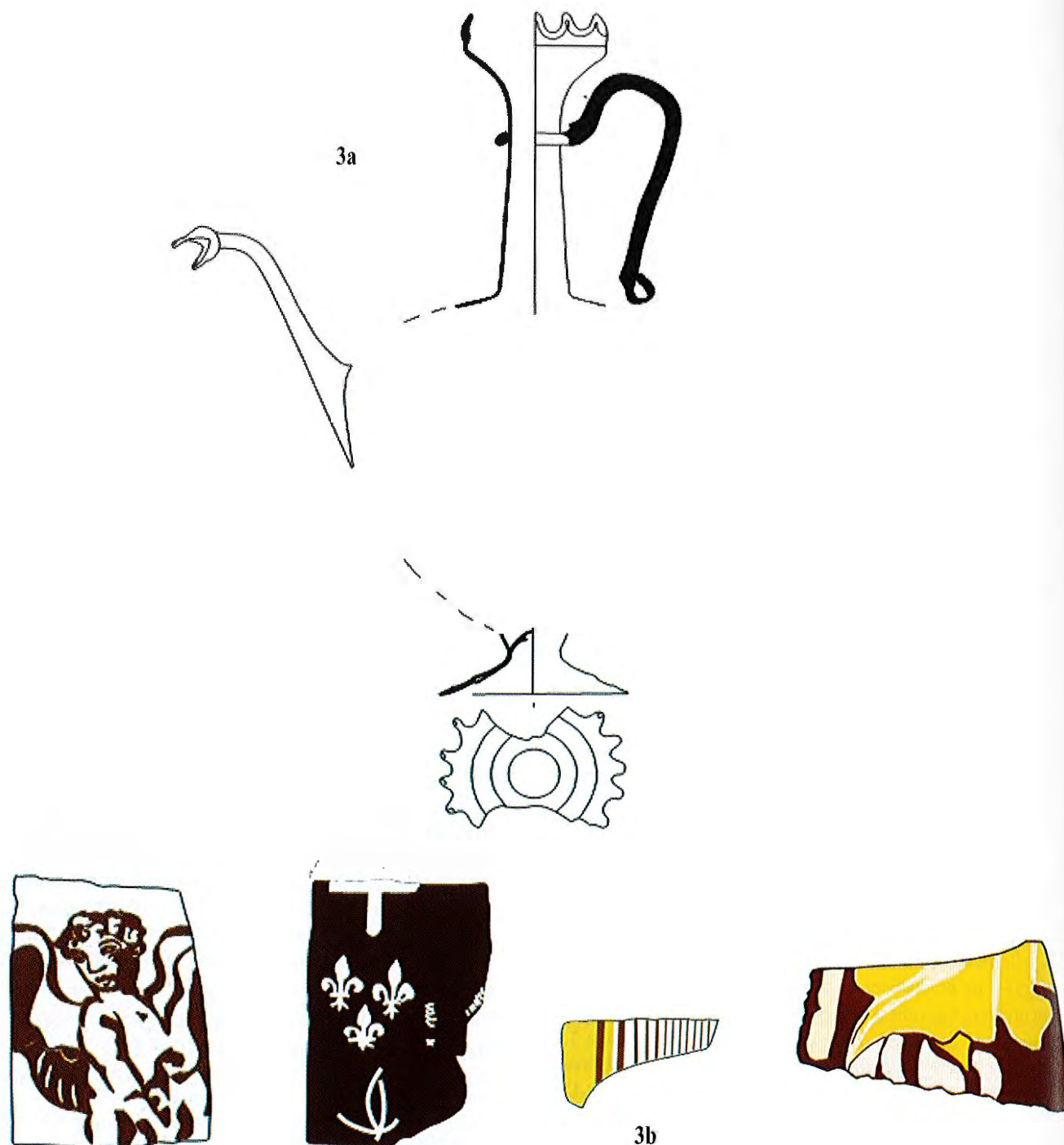
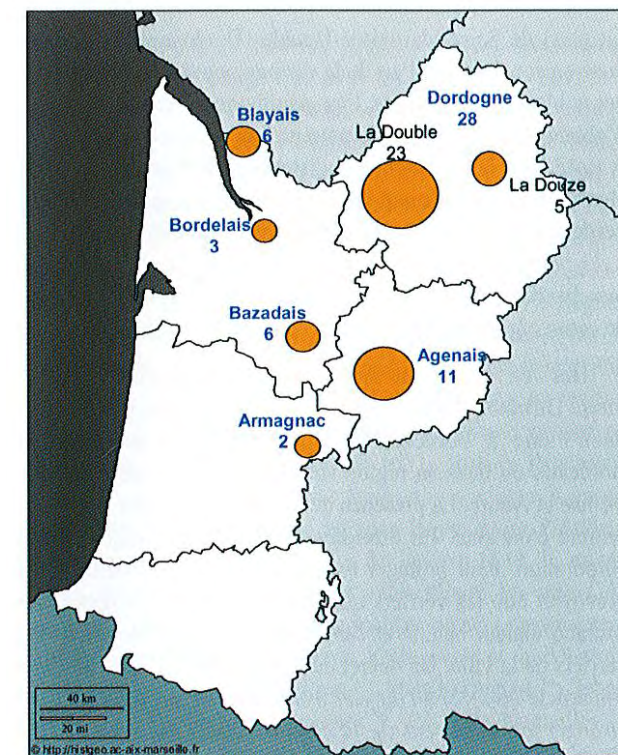


Fig. 3. - 3a - Aiguière et 3b - verre plat.

Jehanne Julhiet, du «salicorn»⁴⁹. Dans certaines régions de France comme dans la région de la Vôge (Lorraine), on utilise le terme de «clan»⁵⁰. Cette situation est la même dans le sud-est de la France⁵¹. Une même famille de verriers peut être présente dans le même village pendant plusieurs années. C'est le cas de la famille Robert à Saint-Symphorien, dans la juridiction de Castelnau-de-Cernes, qui y est présente de 1558 à 1580. Quelques relations entre les familles pouvaient être conflictuelles. C'est le cas entre les familles Coulomb et Gonyin⁵². En 1592 et 1593 deux procès ont lieu entre la famille Coulomb (Mathieu, Gilles, Pierre, Anthoine) et les Gonin (Pantinet, autre Pantinet et Bernard). Le conflit concernait l'exploitation d'une verrerie, «la vieille verrerie» située dans la paroisse de la Douze (Dordogne). Nous ne connaissons pas l'origine exacte du conflit, mais il semble que ces deux familles se disputaient la propriété de cette verrerie. En 1592 un arrêt du Parlement de Bordeaux prévoit que ces deux familles devront travailler ensemble dans la «vieille verrerie», faire les réparations et l'entretien. Les Coulomb abandonnent alors leur verrerie située dans leur basse-cour et les Gonin celle qu'ils tenaient à Miremont, pour aller travailler par quinzaine chacun à celle de la «vieille verrerie» de la Douze. Ce sont les Coulomb qui la remettent en état de fonctionner en y faisant construire deux ouvreaux. Mais en 1593, les Coulomb assignent de nouveau en justice les Gonin. Nous n'avons pas le texte du procès mais uniquement la partie «civile» de l'acte d'accusation. Les Gonin, une fois la verrerie réparée, ne veulent plus la quitter après leurs quinze jours de travail, continuent à faire des verres et refusent de laisser travailler les frères Coulomb. Les problèmes religieux peuvent expliquer en partie cette situation. La France est troublée depuis 1576 par l'opposition entre les «ligueurs» catholiques et les protestants. Le Périgord n'est pas épargné par ces violences. Le procès précise que par deux fois la famille Coulomb a été attaquée par les Ligueurs et que les Gonin sont du côté de ces derniers. Mathieu Coulomb a même été emprisonné en 1590 pendant trois ans et les biens de la famille totalement pillés ou détruits⁵³. Nous ne connaissons pas l'issue de ce procès. En revanche, il nous apprend que la famille Coulomb était protestante et que les verreries pouvaient être exploitées par plusieurs familles à la fois.

Les minutes des notaires bordelais ont permis de connaître non seulement le nom des verriers qui exploitaient ces verreries mais aussi leurs conditions sociales. La plupart des actes concernant les maîtres verriers aquitains, les qualifient d'«escuyer» voire de «noble». C'est le cas d'Imbert Legret de la verrerie de Boussarie à Saint-Michel-de-Double en Dordogne⁵⁴ ou de Guillot De Francfort de la verrerie de Broulhan en Armagnac⁵⁵. Mais étaient-ils vraiment nobles? Dans le Languedoc il fallait être noble pour être verrier. La «Charte de Sommière» de 1445 précisait que «nul ne doit exiber ledit

Fig. 4. - Localisation des verreries en Aquitaine au XVI^e siècle.

art de verrier s'il n'est noble et procréé de noble génération et de généalogie de verrier». En Provence la situation était différente, nobles ou roturiers pouvaient exercer ce métier avant le XVI^e siècle : les contrats d'apprentissage concernaient des garçons de toutes classes sociales. Par la suite, à la fin du XVI^e siècle la plupart des verriers étaient nobles⁵⁶. En Aquitaine, aucun texte du XVI^e siècle ne permet de préciser la situation exacte des verriers. On sait qu'au XVII^e siècle des recherches sur la noblesse ont été réalisées pour découvrir des usurpateurs⁵⁷. Quelques verriers ont été maintenus nobles comme la famille Coulomb du Périgord (Charles Coulomb de la verrerie de la Pomarède et Pierre Coulomb de Marsaneix). D'autres ont été condamnés à payer une amende et leur noblesse n'a pas été reconnue, comme pour la famille Robert (Jean, Daniel,

49. A.D.Gir. 3 E 2409 fol^o 1068, notaire Raoul Brigot.

50. Michel, 1998.

51. Foy, 1988.

52. Sur les traces des maîtres verriers de la Douze, *La Douze en Périgord*, juin 2005.

53. Archives Départementales de Dordogne 12 J 52

54. A.D.Gir. 3 E 2406 fol^o 1447 (7 février 1554), notaire Raoul Brigot.55. A.D.Gir. 3 E 2408 fol^o 1686 (26 juin 1556), notaire Raoul Brigot.

56. Foy, 1988.

57. A.D.Gir. fonds Saint Saud (comte de), 9 J 121.

Jacques) de Saint-Martial-de-Double (Dordogne)⁵⁸. On peut donc en conclure que l'art de la verrerie pouvait être exercé par des nobles ou des roturiers. Être gentilhomme verrier permettait d'obtenir des privilèges, comme ne pas payer certaines taxes. A Bordeaux, le parlement enregistrait en 1596 un édit royal de Henry IV qui confirmait les « privilèges des gentilshommes verriers ». Le 8 janvier 1624, Thomas Gachet alors marchand « *daubonne* » réclame l'application de cet édit. Il amène des marchandises pour faire des verres à Bordeaux. Il obtient gain de cause auprès de la Jurade⁵⁹.

Des verriers italiens sont présents en Aquitaine. En 1569, Pierre Diffraux, « *verrier ytalien* », est installé dans la paroisse Saint-Pierre à Bordeaux⁶⁰. D'autres verriers demeurant à Bordeaux ou dans sa région sont originaires de deux villes : Venise et Altare. La présence de verriers vénitiens à Bordeaux semble étonnante. En effet ces verriers étaient organisés en corporation. Pour protéger leur métier, un règlement de 1295 prévoyait que les verriers qui allaient travailler en dehors de Murano étaient bannis et sanctionnés par la corporation des verriers de la ville. Un décret du 27 octobre 1547 prévoit dans son article 26 : « *Si un ouvrier transporte son art dans un pays étranger au détriment de la République, il lui sera envoyé l'ordre de revenir ; s'il n'obéit pas, on mettra en prison les personnes qui lui appartiennent de plus près... Si malgré l'emprisonnement de ses parents il s'obstinait à vouloir demeurer à l'étranger, on chargera quelque émissaire de le tuer* »⁶¹. Ce texte prévoyait aussi qu'il était interdit d'emporter hors de Venise les matières premières nécessaires à la préparation du verre⁶². Malgré ces interdits, le phénomène d'émigration est important comme l'indique la présence de trois verriers vénitiens à Bordeaux : Nicolas Ballerin, Jehan Ballerin et Jérémy Dissenty. Les deux derniers sont qualifiés de « *maître verriers* » alors que Nicolas Ballerin, leur serviteur, est qualifié de « *compagnon verrier* ». L'un des actes précise que Nicolas Ballerin doit recevoir trente livres tournois correspondant à son salaire. On retrouve un verrier nommé Jehan Ballerin à Castelnau-de-Cernes, en Gironde en 1570 et 1572. Il n'est pas question de son origine italienne mais il est qualifié d'« *escuyer maître de la verrerie de Tuzan* »⁶³. Il produit de la verrerie « façon de Venise ». Les prix élevés de la grosse indiquent que sa production est de qualité⁶⁴. Il est possible que ce verrier soit celui qui était présent à Bordeaux en 1565 et qu'il se soit installé dans le Bazadais dans les années suivantes. Ce déplacement peut s'expliquer par les problèmes rencontrés par les verreries sur Bordeaux. En effet, le parlement de Bordeaux ordonne le 10 février 1569 la démolition d'une verrerie à cause de la cherté excessive du bois⁶⁵. Cette même décision a déjà été prise à Casteljaloux en 1565. Les verriers ont dû détruire leurs fourneaux pour remédier au déboisement⁶⁶.

Les Sarodo, et Ferré sont des verriers originaires d'Altare. La famille Sarodo ou Saroldo est présente à Bordeaux en 1603. Le 15 juillet 1603, François Sarodo loue pour trois ans, une maison devant la porte de Sainte-Croix. Il est « *gentilhomme verrier natif d'Altare du marquisat de Montferrat en Italie* » et il réside à Bordeaux. Il désire faire un fourneau dans cette maison et un petit four dans un coin⁶⁷. On retrouve en 1605, François et Antoine Sarodo « *frères, gentilshommes verriers en la paroisse de Sainte croix* » de Bordeaux⁶⁸. Ils achètent une quantité très importante de « *salicorn* ». En 1607, ces deux frères « *demeurent au lieu des Chartreux* ». En 1604, Abrano Sarodo « *gentilhomme verrier* » achète du « *salicorn* » au marchand bordelais Anthoine Ollivier⁶⁹. Ces verriers font partie de cette famille altariste qui s'est installée en France dès le XVe siècle : les Saroldo, Saroldi ou Sarodo⁷⁰. Les Sarodo sont présents à Nevers en 1584⁷¹, et à Lyon, Rouen, Nantes, Charleville et Liège en 1588. Dès le XVe siècle, les verriers d'Altare sont les concurrents directs des verriers de Murano. Altare à cette époque est un grand centre de fabrication du verre. L'industrie du verre représente une quasi mono-activité : 630 personnes, soit 77 % de la population, sont liées à cette industrie en 1590⁷². Contrairement aux verriers de Murano, les verriers d'Altare louent leurs services à des villes qui font appel à eux, d'abord en Italie puis en France et en Belgique. Les équipes qui partent travailler à l'étranger sont en général composées de dix huit personnes⁷³. Ces migrations saisonnières sont régulées par la corporation des verriers d'Altare, née en 1495 avec l'approbation du duc de Monferrat. Celle-ci s'occupe de récolter les taxes payées par les verriers restés à Altare mais aussi celles payées par les verriers travaillant à l'extérieur. Ces taxes sont utilisées pour le bien de la communauté (construc-

58. Saint-Saud, 1940.

59. A.D.Gir. C 3901 (1624- courrier des Intendants).

60. A.D.Gir. 3 E 2422 fol° 572, notaire Raoul Brigot.

61. Gerspach, 1885.

62. Dorigado, 2002.

63. A.D.Gir. 2423 fol° 103, notaire Raoul Brigot.

64. A.D.Gir. 4798 fol° 7, fol° 8, notaire Jehan Dubois.

65. A.M.Bx, Fonds Baurein, ii 29.

66. Birolleau, 1981.

67. A.D.Gir. 3 E 11 604, 15 juillet 1603, notaire Themer.

68. Dusolier, 1940.

69. A.D.Gir. 3 E 5671, fol° 400, notaire Durieux.

70. Barrelet, 1953.

71. Bouthier, 2004.

72. Maitte, 2001.

73. Maitte, 2005.

tion de bâtiments comme des églises par exemple). En cas de migration définitive des verriers, les liens financiers subsistent et les verriers émigrés continuent à payer les taxes à Altare. C'est en partie pour éviter ce transfert d'argent que le conseil royal français va naturaliser de nombreux Italiens au début du XVIIe siècle. Les verriers émigrés en France au XVIe siècle se font appeler « *gentilhommes* » alors qu'ils ne sont pas nobles. Cette noblesse leur est donnée par le Consulat d'Altare qui leur fournit des certificats d'authenticité lors des vérifications des titres de noblesse.

Nous ne connaissons pour l'instant que trois personnes portant le patronyme de Ferré. Le 28 mai 1556, Marguerite Ferré, veuve d'Imbert Legret verrier de Beausserie à Saint-Michel-De-Double dans le Périgord, poursuit l'activité de la verrerie⁷⁴. En 1567, Jehan Ferré, écuyer de la Ruscade est témoin de Jacques Robert, verrier du Tricollet paroisse de la Ruscade⁷⁵. François Ferré est présent dans la verrerie de Saint-Symphorien en Gironde en 1576. A cette date il passe un contrat de travail pour une durée d'un an avec Pierre Robert. Pendant cette année de travail, il est prévu que François Ferre, qualifié de « *gentilhomme de verrie demeurant a Cocumont a Marmande* » sera « *loger nourri et entretenu honnestement selon sa qualite* ».

Les vitriers

Les vitriers ou peintre-verriers ne fabriquent pas le verre mais le travaillent pour en faire des vitres ou des verrières destinées aux bâtiments religieux ou civils. Leur statut de vitrier est différent des verriers et ils sont regroupés en corporation⁷⁶. Le terme de vitrier n'apparaît pas toujours dans les actes. On trouve les termes de verriers et même peintres⁷⁷. C'est à la lecture de l'acte qu'il est possible de déterminer le métier exact de l'artisan. Ils ne sont jamais qualifiés d'« *écuyer* » ou de « *gentilhomme* ». Ils ne sont donc pas nobles mais ont souvent le qualificatif de « *maître* ». Contrairement au métier de verrier, les peintres-verriers ont une profession ouverte à qui veut apprendre ce métier. Quelques contrats d'apprentissage permettent de voir l'origine des apprentis. Le 19 novembre 1534, Georges Dupuys laboureur de Pujols sur Ciron met son fils Jean comme apprenti pour quatre ans chez Antoine Goupilh « *maître vitrier et bourgeois de Bordeaux* » pour lui enseigner « *le mestier de vitrerie et pintrerie* »⁷⁸. Jean De Justes, fils d'un vinaigrier de Bordeaux, se place le 7 juillet 1554 comme apprenti pour trois ans chez Antoine Goupilh pour apprendre aussi le métier de vitrier et peintre⁷⁹. On sait que des peintres-verriers sont présents en Aquitaine dès le XVe siècle. Le 11 juillet 1476, Jean Lescamp, verrier de la paroisse Saint-Projet promet une verrière pour la collégiale de Saint-Emilion⁸⁰. Le 10 avril 1495, Pierre Boucher « *vitriarius* » de la paroisse de Saint-Pierre est témoin dans un acte⁸¹. De nombreux actes du

XVIe siècle montrent que les peintres-verriers travaillaient aussi bien pour le clergé que pour les particuliers. En 1549, Antoine Goupilh qui était peintre, verrier et marchand, promet de garnir les fenêtres des chapelles méridionales de Saint-Michel, ainsi qu'une verrière aux Carmes⁸². A Bordeaux, la rose septentrionale de la cathédrale Saint-André, aurait été faite par Jean de la Saulsaye, en 1510. Ce maître-verrier habitait à Bordeaux, dans la paroisse Saint-Siméon. La même année, il aurait promis d'exécuter une vitre à « *six jours* » pour l'église de Saint-Michel⁸³. Jean Paperoche qualifié de « *maître vitrier demeurant rue des pignadoux à Bordeaux* » promet le 4 juin 1519 à Jehan Pichon « *des vitres et verrines pour sa maison comme celles qu'il a mises chez François Le Sueur procureur au Parlement* »⁸⁴. Le 13 février 1531, Robert Paperoche « *verrier de la paroisse Saint Symeon* », s'engage à garnir les fenêtres de la maison de Nicolas Boyer alors Président du Parlement de Bordeaux⁸⁵. Le 31 janvier 1532, le même artisan reçoit quinze livres pour avoir réparé les vitres du palais de l'Ombrière⁸⁶. D'autres maîtres vitriers apparaissent dans les actes notariés de la fin du XVIe siècle et du début du XVIIe siècle : Jacques Chairrer⁸⁷, Martin Duguet⁸⁸, Jehan Boutiton⁸⁹, Geoffroys Chassagnes⁹⁰, Jehan de Nounelles⁹¹, Pierre Mousnier⁹², Bernard Marot⁹³ habitant tous Bordeaux. Ces vitriers sont parfois originaires d'autres régions comme Jacques Dalenoncourt, surnommé « *le Lorrain* » est nommé dans certains actes comme étant « *maître peintre de Toulouse, à présent demeurant à Bordeaux* »⁹⁴, Jean Chamart qui est dit « *Jean d'Orléans* »⁹⁵.

74. A.D.Gir. 3 E 2408 fol° 428 (verso), notaire Raoul Brigot.

75. A.D.Gir. 3 E 4796 fol° 343, notaire Jehan Dubois.

76. A.M.Bx, Fonds Baurein, ii 29.

77. Bernadet, 2005.

78. A.D.Gir. 3 E 6560 fol° 120, notaire Gibaud.

79. A.D.Gir. 3 E 2936 fol° 156, notaire Pierre Castaigne.

80. Brutails, 1912, p. 102.

81. A.D.Gir. 3 E 1010 fol° 43.

82. Roudié, 1958.

83. Roudié, 1975.

84. A.D.Gir. 3 E 9457, notaire Moreau.

85. A.D.Gir. 3 E 2581 fol° 113, notaire Cadoyn.

86. A.D.Gir. B 22 fol° 92 verso.

87. A.D.Gir. 3 E 4614, fol° 216, 1580, notaire Doamlup.

88. A.D.Gir. 3 E 6032, fol° 178, 1584, notaire Faure.

89. A.D.Gir. 3 E 14 798, fol° 939, 1596, notaire Bouhet.

90. A.D.Gir. 3 E 14 801, fol° 519, 1598, notaire Bouhet.

91. A.D.Gir. 3 E 3149, fol° 171, 1604, notaire Chadirac.

92. A.D.Gir. 3 E 3149, fol° 266, 1604, 3 E 3158, fol° 60, 1608, notaire Chadirac.

93. A.D.Gir. 3 E 1747, fol° 46, 1610, notaire Boisverd.

94. A.D.Gir. 3 E 851 (4 février 1541), notaire Jean Bechemil.

95. A.D.Gir. G 2488 fol° 51, notaire Aymerie Brunet.

Le verre plat est importé de Lorraine dans la première moitié du XVI^e siècle et une partie est fabriquée en Aquitaine. Plusieurs actes notariés font référence à du verre à vitre provenant de Lorraine. En 1527, les maîtres vitriers de Bordeaux se plaignent auprès de la Jurade du prix trop élevé du verre à vitre lorrain et réclament une réduction de ce prix. En effet, Jean Benoit, marchand de Bordeaux achète du verre à vitre blanc et de couleur à un Lorrain. Les vitriers de Bordeaux estiment que Jean Benoit fait un trop gros bénéfice sur la revente de ce verre. La Jurade demande au marchand lorrain, alors présent à Libourne de venir à Bordeaux pour donner le prix de vente du lien ⁹⁶ de verre. Jean Benoit est contraint de baisser le prix ⁹⁷. En 1532, Anthoine Goupilh et François Blayet achètent deux cents liens de verre de différentes couleurs (pourpre, violet, azur, rouge) à Christophe Cayet alors marchand verrier de Lorraine ⁹⁸. En 1557, Jean Jarry, vitrier de Saint Emillion, passe un contrat avec l'abbé de la Sauve Majeure pour faire les vitraux et vitres de l'église, de la maison abbatiale, de la chapelle et des salles hautes et basses. Il est prévu que le verre utilisé sera « du bon beyrre de Lorrenne » ⁹⁹. Ici, il n'est pas sûr qu'il s'agisse de verre provenant de Lorraine mais de verre « à la Lorraine », c'est-à-dire fabriqué selon la technique du manchon.

En l'état actuel de nos recherches nous ne connaissons qu'une seule verrerie qui produisait du verre plat. Cette verrerie était située à Musset en Bazadais. Elle appartenait à Glaude Robert et quelques actes font référence à cette verrerie. Le 26 juin 1538, Lyonnet Noble qui est qualifié de verrier demeurant rue des Faussetz à Bordeaux, achète à Glaude Robert du verre dont la quantité et la qualité ne sont pas précisées. Déjà en 1527, Anthoine Goupilh déclare qu'il fait « passer et repasser grande quantité de verrine par Captieux sans rien payer » ¹⁰⁰. On peut penser qu'il faisait venir du verre plat du Bazadais ou des Landes, peut-être de Musset.

Les marchands de verres

Les verriers avaient de nombreuses relations commerciales avec les marchands de verre. Tout d'abord les verriers avaient besoin d'être approvisionnés en « salicorn » ¹⁰¹, ou en verre « cassé », appelé « groisil », pour fabriquer le verre. Le « groisil » était du verre récupéré par les marchands auprès de la population en vue de le recycler. L'utilisation de ce « groisil » facilitait la tâche du verrier car il suffisait de le faire fondre pour obtenir de la matière vitreuse prête à être travaillée. Ensuite ils devaient pouvoir vendre leurs productions. Le rôle d'intermédiaire commercial, joué par les marchands bordelais, semble très important. Ces marchands n'étaient pas spécialisés

dans l'achat, la vente de verre ou de « salicorn ». Ils achetaient et vendaient d'autres produits comme le vin, les barriques, les draps, le blé, le pastel. Ils sont qualifiés de « marchand de verre » quand il s'agit d'un acte avec un verrier ou d'un acte concernant la vente de « salicorn » ou de verre, et simplement « marchand » pour les autres marchandises. Ils sont parfois qualifiés de « verriers », ce qui peut prêter à confusion. C'est la nature des produits échangés qui permet de déterminer leur rôle exact. Comme pour les verriers on rencontre des familles de marchands : Boyleau ¹⁰², Roy et Gacherie. Pour approvisionner la région en « salicorn », les marchands bordelais entretiennent des relations commerciales avec des marchands de Saintes (Dalibert), de Toulouse (Jehan Raulin, Pousset de Chazelles) et de Marennes (Clément Reneilhan). En 1555, Pierre Boyleau signe des actes avec des producteurs de salicorne de la région de Blaye et avec des marchands de Toulouse pour être approvisionné en « salicorn » pour 4 ans. Les marchands bordelais vendent aussi des produits finis à des marchands d'autres régions (fig. 5). En 1554, Jehan Roy organise le transport de verres par bateau en direction de la Bretagne ¹⁰³. En 1562, Pierre Podensen, marchand de Bordeaux vend des verres « façon de Venise » à Anthoine Pierramond, marchand en Agenais ¹⁰⁴. Des marchands italiens participent à ce commerce. Les Florentins Paulo Mey et Ludovico Gorine naturalisés en 1580 ¹⁰⁵ (Paul Mei et Loys Gorin) sont en affaires avec le marchand de verre bordelais Antoine Ollivier ¹⁰⁶.

96. Unité de poids pour le verre plat.
97. A.M.Bx, fonds Baurein, ii 29.
98. A.D.Gir. 3 E 1353 fol° 51, notaire Guillaume Berthet.
99. A.D.Gir. 3 E 4133 fol° 204, 3ème liasse, notaire Deguilhon.
100. A.D.Gir. 3 E 9461, 22 janvier 1527, notaire Moureau.
101. Les verriers ont besoin de fondant (potasse ou soude) pour abaisser le point de fusion de la silice. Les fondants peuvent être obtenus par la combustion des fougères (potasse) ou de plantes des marais comme la salicorne (soude). Cette dernière est l'objet de nombreuses transactions et semble être fortement utilisée en Aquitaine dans la deuxième moitié du XVI^e siècle. Elle est récoltée dans les marais de Blaye, Marennes, île d'Oléron. Les actes notariés utilisent souvent le terme de « pallu » pour qualifier ces régions. Une fois brûlée, la salicorne forme des pierres qui sont vendues aux verriers. Ce produit prend le nom de « salicorn » ou « saliquor » dans les actes. Il est aussi importé de la région du Languedoc (Narbonnes, Coursac) et exporté dans le nord de la France et de l'Europe. La salicorne est une plante halophile riche en sodium qui varie suivant sa provenance.
102. Hébrard, 2009 (sous presse).
103. A.D.Gir. 3 E 2406 fol° 479, notaire Raoul Brigot.
104. A.D.Gir. 3 E 4788 fol° 355, notaire Jehan Dubois.
105. Allaire, 2008.
106. A.D.Gir. 3 E 8121 fol° 232, notaire Jacques de Lancolle.

Les productions

Les termes utilisés pour désigner la qualité des verres, leur contenance, leur forme ou leur décor sont, pour certains, d'origine locale et leur signification nous est encore incertaine. Certains verriers fabriquent des verres « façon de Venise ». Il semble que ces verres soient des verres luxueux vu le prix élevé de ces derniers. En 1555, Guilhem Robert « ... escuyer sieur de la verrye cap de bost en juridiction de dammazan... » achète à Guillaume Badie du « verre rompu » qui doit être remboursé « ... en coupe et gobetz le tout façon de venise a quatre

sols tournois la piece... » ¹⁰⁷ (28 livres 16 sols la grosse ¹⁰⁸). D'autres verriers aquitains font des verres « façon de Venise » : Guyrault Reynier de la verrerie de la Baussiac en Bazadais, Anthoine Coulomb de la verrerie du Tricollet en Cubzacais, Guilhem Arnault de la verrerie de la Gousse en Condomois, Jehan Robert de la verrerie de la Mosthe en Périgord, Jehan Ballerin de Castelnau de Cernès, Jehan Juilhot, de la paroisse de Saint Barthélémy.

107. A.D.Gir. 3 E 2407 fol° 1699, notaire Raoul Brigot.
108. Une grosse correspond à 12 douzaines soit 144 objets.

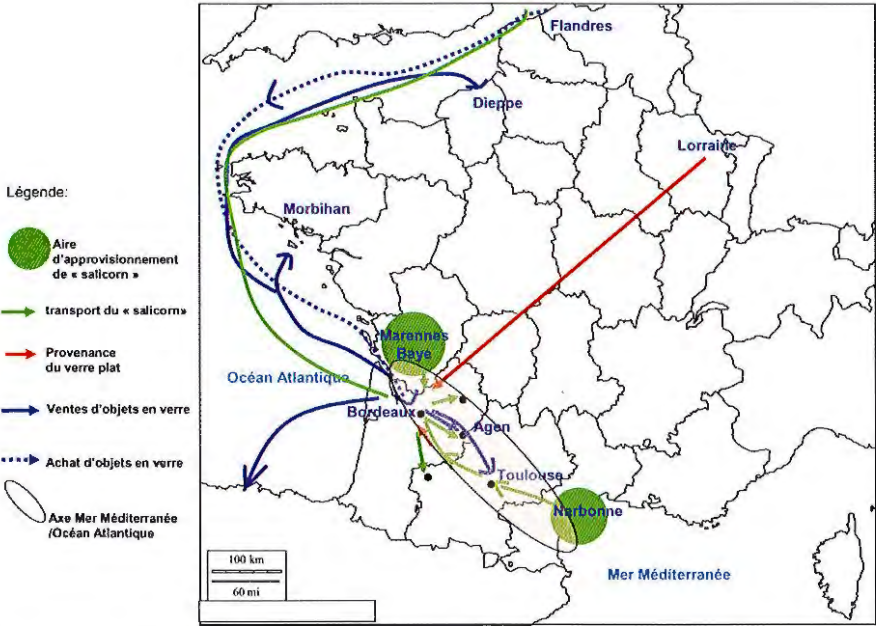


Fig. 5. - Circuits commerciaux de la verrerie et du « salicorn ».

	« Salicorn » de la « pallu » (Marennes, Oléron, Blaye)		« Salicorn » de Narbonne		« Verre cassé » ou « rompu » ou « groisil »
	Prix d'achat aux producteurs	Prix de revente aux verriers	Prix d'achat aux marchands toulousains	Prix de revente aux verriers	
1556/1557	4 livres 10 sols	7 livres 10 sols	9 livres 7 sols 6 deniers	11 livres 5 sols	6 livres
1561	5 livres				
1562/1563/ 1564		7 livres 10 sols	12 livres	15 livres	5 livres 8 sols
1567/1568	6 livres	11 livres	14 livres	17 livres	

Prix d'achat par les verriers catalans :

1554: 4 livres 7 sols
1567: 7 livres 4 sols

1553: 1 livre
1562: 1 livre 19 sols

Fig. 6. - Prix de la charge de « salicorn » et de « verre cassé ».

Les verriers produisaient des verres de qualité inférieure nommée « verre blanc » dont le prix de la grosse variait de 15 sols tournois en 1554, à 22 sols tournois en 1580. Cette qualité de verre était fabriquée par presque tous les verriers. S'agit-il de verre dont la composition est différente du verre « façon de Venise » ? Il est certain que les verres fabriqués avec de la soude provenant des marais d'Oloron ou de Marennes devaient être de moins bonne qualité que ceux fabriqués avec de la soude provenant de Narbonne¹⁰⁹. Le prix du « salicorn » provenant de Narbonne est bien plus élevé que celui du « salicorn » de Blaye ou de Marennes (fig. 6).

Il existait une qualité de verre encore inférieure appelée « verres de compte » qui pouvait être, dans certains actes, « de deux » ou « de trois ». L'appellation « verre de compte » serait d'origine locale. Il pourrait s'agir de verres communs fabriqués avec de la potasse provenant des cendres de fougères. En 1556 et 1557, la grosse de verre « de deux » valait 12 sols tournois et la grosse « de trois », 10 sols tournois¹¹⁰. Ces deux termes peuvent signifier une grandeur ou une contenance différente.

Plusieurs types d'objets étaient produits : coupes, coupettes, gobetz ou gobeautz, gobelets, calices, demoiselles ou damoiselles, caquerots ou cacarots, lampes, pistolets, harquebuzes, jarnarcts ou jarnaquets, darguiers, guilhes, vases, courtaults, flasques, ampoules, aiguères, tynetes, burettes, œil-de-boeuf. Les jarnarcs ou jarnaquets seraient des petits verres sans décoration : «...petits verres planiers appelés jarnacs...»¹¹¹. Les harquebuzes pourraient être des sortes de lampes : «... douze lampes harquebuzes aussi façon de venise à quatre sols tournois la pièce...»¹¹². Les tynetes seraient des sortes de bonbonnes ou grandes bouteilles¹¹³ et les œils-de-bœuf seraient d'après E. Dusolier des sortes de reliquaires, mais il peut s'agir aussi de verreries servant à faire des vitres¹¹⁴. Certaines aiguères pouvaient avoir « les pies faicts en forme d'eschaufete » ou être « en couronne »¹¹⁵. Ce type de production, réalisé par Pierre Robert de la verrerie de Saint-Symphorien en Gironde, peut être rapproché des aiguères trouvées au château de l'Herm qui possèdent un goulot dentelé faisant penser à une couronne. Ces différents objets pouvaient être sans décoration (« planier ») ou être « martelés » (dont la surface n'est pas plane), « coustuts » (c'est-à-dire avec des côtes), « écrits » (ayant des gravures), dorés ou émaillés. Quelques verriers étaient spécialisés dans la dorure ou l'émaillage des verres. En 1556, Jehan Constantin de la verrerie de Ruffiac en Agenais règle la moitié du salicorn qu'il achète à Jehan Roy «... en coupes esmailées à quatre sols tournois la pièce...»¹¹⁶. La même année, François Robert de la verrerie de Font Rouge en Bazadais paye aussi une partie du salicorn qu'il achète à Pierre Boileau en coupes émaillées, gobeauts, calices et coupettes¹¹⁷. De 1556 à 1571, Jehan De La Cau d'Antagnac en Bazadais est qualifié de doreur de verre et produit des coupes ou gobets dorés. En

1556, Gabriel Robert «... escuyer demeurant en la verrerie de castelmouron » a vendu à Jehan Roy «... vingt cinq grosses de verres de deux dix grosses de verres dorés et dix grosses de verres écrits...»¹¹⁸. En 1579, Bastian Besse, doreur de verre au Tricollet en Cubzacais vend à Pierre Bourbon «... deux grosses de coupettes dorées bonnes et marchandes, deux grosses autres verres dorés fetz en lyons, serfs et aultes bestes et deument accomoddes, six grosses de verres blancs beaux et bien écrits...»¹¹⁹.

Les « marques de besoin »

« Marque de besoin » est un terme utilisé dans des minutes pour désigner le seing figuré des contractants. La fin de certains documents se termine par «...lesquels...ont déclaré ne savoir signer bien, ont fait leurs marques accoustumées». Les artisans ou les marchands illettrés tracent à la plume des emblèmes qui rappellent leur profession. Des « marques de besoin » provenant des minutes de notaires bordelais du XVI^e siècle ont été répertoriées par L. Roborel de Climens¹²⁰. De nombreux artisans d'une même corporation reproduisent un type d'objet ou d'outil presque identique. On remarque une similitude dans les dessins. Était-ce une obligation pour les artisans d'utiliser un dessin bien déterminé ? Est-ce que cette marque n'avait pour but que de faciliter la reconnaissance des contractants ? S'agit-il de signes de validation ou simplement d'authentification ? Tous n'avaient pas de « marque de besoin » et de nombreuses minutes sont signées uniquement par le notaire sans que n'apparaissent d'autres marques. Sur les 546 minutes 132 ont une « marque de besoin » (fig. 7). Le seing serait une marque intermédiaire entre le sceau et la signature¹²¹. Depuis le XIII^e siècle, le seing manuel des notaires est fréquent dans la partie sud de la France où s'est

109. Toutes les cendres de plantes marines n'ont pas la même teneur en sodium. Les plus riches en contiennent 45 % comme la « rochette » qui est une herbe qui pousse dans les déserts salés de Syrie et les cendres de varech n'en possèdent que 10%.

110. A.D.Gir. 3 E 2409 fol° 737, notaire Raoul Brigot.

111. A.D.Gir. 3 E 4798 fol° 217 (verso), notaire Jehan Dubois.

112. A.D.Gir. 3 E 2413 fol° 361, notaire Raoul Brigot.

113. Barrelet, 1953.

114. Petites vitres en forme de cercle fabriquées selon la technique du verre en plateau et possédant en son centre en renflement appelé boudine.

115. A.D.Gir. 3 E 4800 fol° 27 (8 mars 1580), notaire Jehan Dubois.

116. A.D.Gir. 3 E 2408 fol° 304, notaire Raoul Brigot.

117. A.D.Gir. E 2408 fol° 913, notaire Raoul Brigot.

118. A.D.Gir. 3 E 2408 fol° 1627 (verso), notaire Raoul Brigot.

119. A.D.Gir. 3 E 4800 fol° 452 (recto), notaire Jehan Dubois.

120. Roborel, 1896.

121. Delort, 1969.

Sur les 546 minutes concernant verriers ou marchands de verre, 132 ont un seing figuré

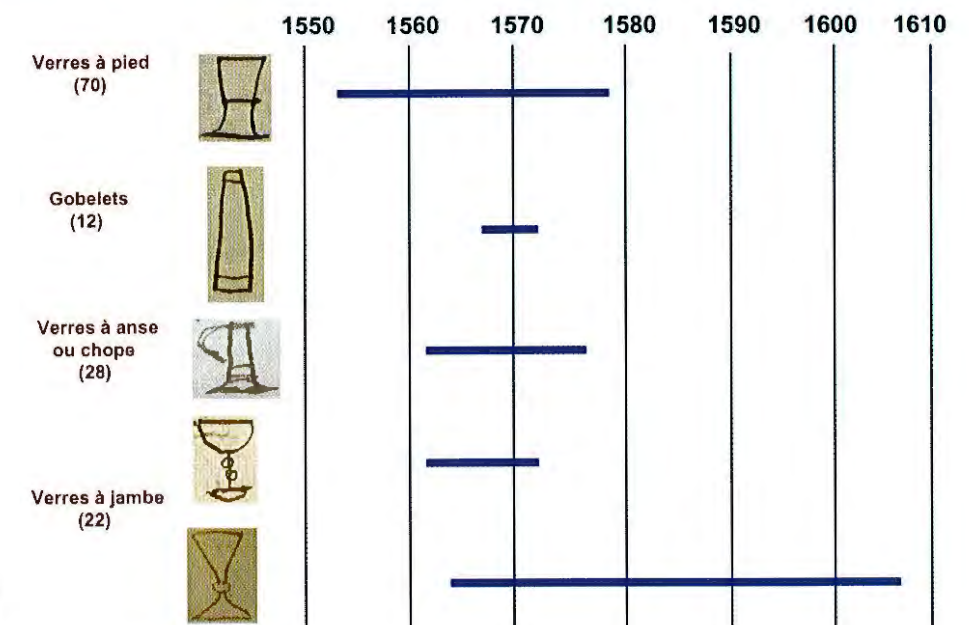


Fig. 7. - Seings figurés ou « marques de besoin ».

développé le droit écrit¹²². Les seings manuels se propagent au cours du XV^e siècle dans toute la France ainsi que les seings figurés des artisans et des marchands. Les dessins d'outils ou objets sont chose courante en France au XVI^e siècle sur les actes et minutes notariés¹²³. Les marques des quelques verriers ou marchands de verre nous donnent des indications quant à la forme de certains verres présents dans la région. En effet, on peut supposer que les formes qui sont reproduites représentent des formes bien connues par les contractants au moment de la signature des actes. Il est possible de déterminer certaines formes et de les rapprocher de celles qui ont été trouvées sur les différents sites archéologiques¹²⁴.

Cinq « marques de besoins » différentes représentent des verres à pied à base refoulée dont la forme est très courante au XVI^e siècle. Plusieurs exemplaires de ce type de verre ont été trouvés sur le site du château de l'Herm et dans la maison Bertin à Périgueux. Ces marques appartiennent à Pierre Boileau, marchand de verre bordelais, Jehan Robert verrier, maître de la verrerie de la Mothe dans la paroisse de Saint Berthomieu de Bellegarde en Périgord, Berthome Robert verrier, maître de la verrerie de la Mothe à Montpon en Dordogne, Michel Legret verrier, maître de la verrerie de Duzac, Jehan Robert, maître de la verrerie de la Mothe à Montpon en Dordogne. D'autres marques représentent des gobelets c'est-à-dire des verres sans pied. Elles ont été réalisées par Pierre Bourbon marchand à

Bordeaux, et François Ferre gentilhomme de verrerie demeurant à Cocumont dans le Lot et Garonne, employé par Pierre Robert maître de la verrerie de Saint Symphorien¹²⁵.

D'autres marques représentant des chopes ont été faites par Pierre Podensen marchand de verre bordelais, Jehan Mace verrier du Mas d'Agenais dans le Lot et Garonne. Ce type de verre ressemble aux formes trouvées au château de l'Herm.

Cinq « marques de besoin » représentent des verres à jambe dont la tige en verre plein possède un ou deux boutons creux en leur milieu. Les coupes sont hémisphériques et le pied en forme de disque plat. Elles ont été réalisées par Anthoine Legret du village de la Ferchat en Périgord, Anthoine Legret, maître de la verrerie du Tricollet en Cubzacais, Baptiste Grenier, maître de la verrerie de Courpignac en Charente-Maritime. Cette forme de verre a été trouvée au château de l'Herm et au château de Bonaguil.

122. Jeay, 2000.

123. Je remercie M. Olivier Guyotjeannin professeur de diplomatique et d'archivistique médiévale et M. Philippe Plagieux professeur d'art médiéval à la Sorbonne pour leurs renseignements concernant les seings manuels des notaires et les seings figurés des artisans et marchands.

124. Hébrard, 2008.

125. A.D.Gir. 3 E 4800 fol° 45, notaire Jehan Dubois.

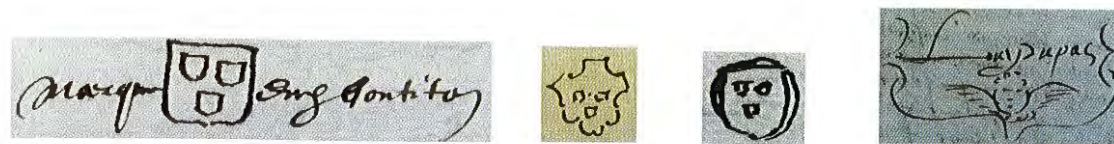


Fig. 8. - Marques de vitriers et peintres-verriers.

Cinq seings représentent des verres dont la tige est constituée d'un bouton creux. Il s'agit de verres dont le contenant a une forme conique. Ces deux types de verre ont été trouvés au château de l'Herm et dans la maison Bertin à Périgueux. Ils ont été dessinés par le verrier Jehan Ballerin de Castelnau-de-Cernes en Gironde, Jacques Robert, maître de la verrerie du Tricollet, Martin Saujay, marchand de verre de Saint Berthomieu de la Double dans le Périgord, Guyrault Robert, maître de la verrerie de Saint Mangin en Saintonge, Guirault Robert, maître de la verrerie de Courpignac en Saintonge.

Les « marques de besoignes » des vitriers sont très différentes de celles des verriers : elles représentent des écussons avec trois billettes, deux en chef et une en pointe (fig. 8). Cette différence nous permet de bien identifier les vitriers qui sont parfois appelés verriers dans les minutes notariales. Les marques des peintres-vitriers représentent des anges.

*
* *

L'activité verrière en Aquitaine est importante et une première typo-chronologie de la vaisselle en verre au XVI^e siècle a pu être établie (fig. 9 et 10). Cependant elle est encore incomplète. Elle correspond à des sites d'habitat et il lui manque

quelques formes pour ce type de lieu comme des urinaux ou des lampes. Il faut noter aussi que la verrerie du château de l'Herm, de Bonaguil ou de Bourdeilles reflète le mode de vie d'une classe sociale élevée. Ainsi, nous ne savons pas si les autres classes sociales possédaient et utilisaient de la verrerie. Les sources iconographiques, peu nombreuses, montrent que des paysans possédaient des verres à jambe¹²⁶. Les inventaires après décès, ne font pas référence à des objets en verre mais on y trouve des objets en argent, étain et même en fer. Faut-il pour autant en conclure que le verre est une matière très commune à cette période ? On peut supposer que cela dépend de sa qualité et de sa fabrication. Il existerait des verres luxueux et des verres communs.

Il faut noter aussi que la plupart des verreries trouvées lors des fouilles archéologiques en Aquitaine ont pu être fabriquées en Aquitaine. Les verriers possèdent les matières premières et le savoir-faire nécessaire pour une fabrication de verrerie de qualité. Cette verrerie n'est pas « grossière » et de mauvaise qualité comme on a pu le supposer.

126. On peut citer le tableau d'Annibal Carrache « le mangeur de fèves » peint en 1583-1584, ou un tableau plus tardif de Le Nain « repas de paysans » peint en 1642.

Bibliographie

A travers le verre, Rouen, 1989.

Allaire, 2008 : Allaire, B., *Crépulescences ultramontaines et grand commerce à Bordeaux au XVI^e siècle*, Pessac, 2008.

Auger, 1990 : Auger, M., « Lyon, verrerie des XVe-XVII^e siècles », *Verre de l'Est de la France, XIII^e-XVII^e siècles, fabrication-consommation*, Dijon, 1990, p. 277-294.

Barrelet, 1953 : Barrelet J., *La verrerie en France de l'époque gallo-romaine à nos jours*, Paris, 1953.

Barrera, 1987 : Barrera, J., « Archéologie de la ville, Orléans », *Revue archéologique du Loiret*, n°13, 1987.

Barrera, 1988 : Barrera, J., « Le verre à boire des fouilles de la cour Napoléon du Louvre », *Annales du 11^e congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre*, Bâle, 1988.

Barrera, 1990 : Barrera, J., *Le verre à boire des fouilles de la Cour Napoléon du Louvre...*, Amsterdam, 1990.

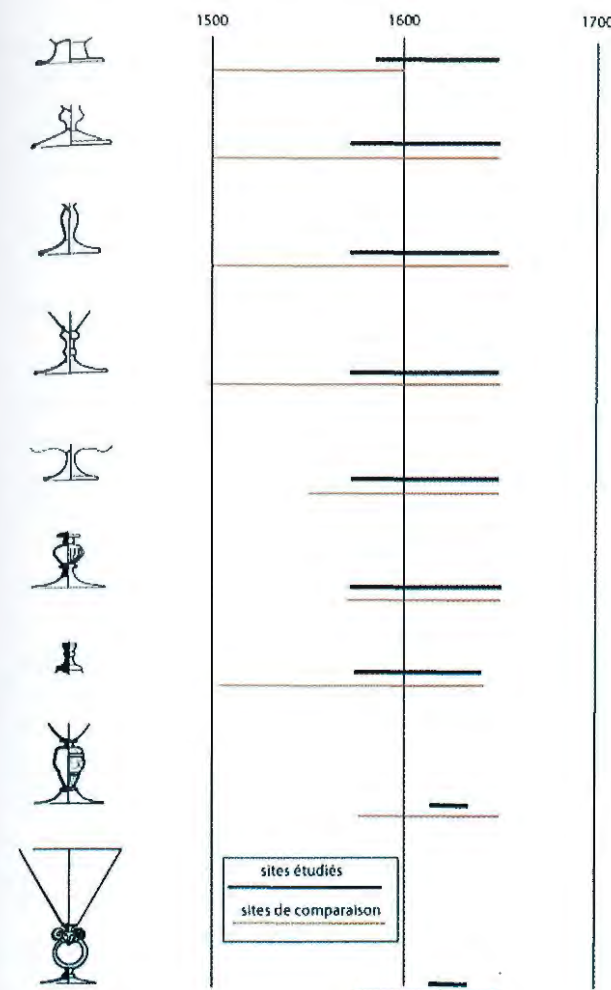
Bellanger, 2006 : Bellanger, J., *Histoire du verre, l'aube des Temps Modernes, 1453-1672*, Paris, 2006.

Bernadet, 2005 : Bernadet, A., « Vitraux médiévaux de la fin du Moyen Age conservés en Bordelais », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. XCVI, 2005, p. 169-188.

Birolleau, 2000 : Birolleau, P., *Contribution à l'étude des verreries de Guyenne au XVIII^e siècle*, TER, Bordeaux, 1981.

Blondel, 2000 : Blondel, N., *Vitrail...*, Paris, 2000.

Bourget et Cabart, 1990 : Bourget, I., et Cabart, H., « La céramique et le verre de deux ensembles clos des XIV^e et XV^e siècles à Metz (Moselle) », *Revue archéologique de l'Est et du centre Est*, 1990, p. 105-140.

Fig. 9. - Typochronologie des verres à boire du XVI^e siècle en Aquitaine.

Bouthier, 2004 : Bouthier, A., « L'implantation des verriers d'Altare à Lyon, Nevers et Paris à la fin du XVI^e siècle », *Bulletin de l'Association Française pour l'Archéologie du Verre*, 2004.

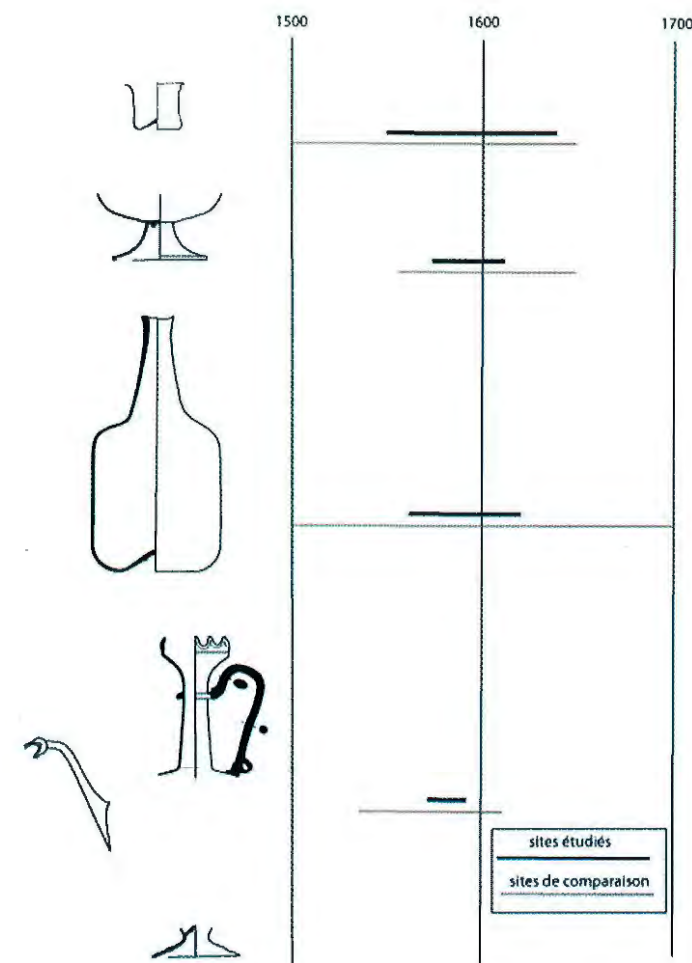
Brutails, 1912 : Brutails, J.-A., *Vieilles églises de Gironde*, Bordeaux, 1912.

Cabart, 1984 : Cabart, H., « Fouilles de trois fossés des XVI^e et XVII^e siècles, rue Saint Dominique à Châlon-sur Marne », *Mémoire de la société d'Agriculture, Commerce, Science et Arts du département de la Marne*, 1984.

Delors, 1969 : Delort, R., *Introduction aux sciences auxiliaires de l'histoire*, Paris, 1969.

Dorigado, 2002 : Dorigado, A., *Le verre à Murano*, Vérone, 2002.

Dubois, 1908a : Dubois, abbé Jean, « Contribution à l'histoire de la verrerie dans le Sud-Ouest de la France au milieu du XVI^e siècle », *Congrès de l'union des sociétés d'histoire et d'archéologie du Sud-Ouest*, Pau, 1908.

Fig. 10. - Typochronologie de la vaisselle en verre du XVI^e siècle en Aquitaine.

Dubois, 1908b : Dubois, abbé Jean, Notes sur quelques verreries du Bordelais et Bazadais au XVI^e siècle, *Recueil de la Société archéologique de Bordeaux*, Bordeaux, 1908, p. 50-56.

Dusolier, 1940a : Dusolier Emile, « Les anciennes verreries de la Double », *Bulletin de la Société Historique et archéologique du Périgord*, 1940, p. 194-215, 285-301, 360-375, 439-449.

Dusolier, 1940b : Dusolier, E., Les anciennes verreries de la Double, *Société Historique et Archéologique du Périgord*, 1940.

European Glass, Los Angeles, 1997.

Fontaine, 2002 : Fontaine, C., « Verrerie vénitienne ou façon de Venise des XVI^e et XVII^e siècles à Bruxelles : témoignage archéologique », *Majolica and Glass from Italy to Antwerp and Beyond*, Antwerpen, 2002 ; *Institut royal du patrimoine artistique*, Bulletin n° 29, Bruxelles, 2003.

- Fontaine, 2003 : Fontaine, C., La verrerie dans les anciens Pays-Bas : bilan des trouvailles archéologiques à Bruxelles, XIVe-XVIIe siècles, Annales du 16ème congrès, *Association Internationale pour l'Histoire du Verre*, Londres, 2003.
- Foy, 1977 : Foy D., « Lampes de verre et vitraux découverts à Ganagobie », *Archéologie médiévale*, tome VII, 1977, p. 229-247.
- Foy, 1988 : Foy, D., *Le verre médiéval et son artisanat en France méditerranéenne*, Paris, 1988.
- Foy, 1989a : Foy, D., « La verrerie du midi méditerranéen », *A travers le verre du Moyen-Age à la Renaissance*, Rouen, 1989.
- Foy, 1989b : Foy, D., *A travers le verre du Moyen Age à la Renaissance*, Rouen, 1989.
- Frugier, 1976 : Frugier, D., *Bonaguil, images et objets*, Villeneuve-sur-Lot, 1976.
- Gerspach, 1885 : Gerspach, L'art de la verrerie, Paris, 1885.
- Goetz, 1990 : Goetz, B., « Monthéliard-cabaret de l'hôtel de ville : verrerie du premier quart du XVIIe siècle », *Verre de l'Est de la France, XIIIe-XVIIe siècles, fabrication-consommation*, Dijon, 1990, p. 187-210.
- Gubellini et Boniface, 2002 : Gubellini, L., et Boniface, F., « Céramique et verrerie en milieu hospitalier au XVIe siècle : l'hospice Gantois à Lille », *Revue du Nord*, n° 348, 2002, p. 145-176.
- Guilhot et Munier, 1990 : Guilhot, J.O., et Munier, C., « Besançon, rue de Vignier, verreries des XIVe-XVIe siècles », *Verre de l'Est de la France, XIIIe-XVIIe siècles, fabrication-consommation*, Dijon, 1990, p. 149-172.
- Hébrard, 2008a : Hébrard-Salivas, C., « L'activité verrière en Aquitaine à travers les actes de deux notaires bordelais, Raoul Brigot et Jehan Dubois », *Eclats de verre*, numéro 12, 2008, p. 39-47.
- Hébrard, 2008b : Hébrard-Salivas, C., « Marque de besoin des verriers et marchands de verre à travers les minutes des notaires bordelais de la deuxième moitié du XVIe siècle au début du XVIIe siècle », *Bulletin de l'AFAV*, 2008, p. 107-110.
- Hébrard, 2009a : Hébrard-Salivas, C., « Le verre trouvé dans un puits à Pezenas », *Etudes héraultaises*, t. 39, 2009, p. 63-77.
- Hébrard, 2009b : Hébrard-Salivas, C., « Pierre Poyleau marchand de verre au XVIe siècle », *Aquitaine Historique*, 2009 (sous presse).
- Jeay, 2000 : Jeay, C., *Du sceau à la signature : histoire des signes de validation en France (XIIIe-XVIIe siècles)*, thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, école nationale des chartes, 2000 (sur le site <http://theses.enc.sorbonne.fr/document105.html>).
- Lacombe, 2001 : Lacombe C., « Saint-Sylain à Périgueux entre le XIIIe et le XIXe siècle : un saint, une famille, un quartier, deux églises, deux cimetières », *Documents d'Archéologiques et d'histoire Périgourdines (A.D.R.A.H.P.)*, t.16, 2001, p. 65-90.
- Lafond, 1966 : Lafond, J., *Le vitrail*, Paris, 1966.
- Maitte, 2001 : Maitte, C., « Corporation et politique au village : Altare entre migration et différenciation sociale, XVIe-XIXe siècle », *Revue historique*, n° 617, 2001.
- Maitte, 2005 : Maitte, C., « Altare, une communauté verrière XVe-XIXe siècles », *Bulletin de l'Association Française pour l'Archéologie du Verre*, 2005.
- Michel, 1998 : Michel, P., *Naissance de la verrerie moderne, XIIe-XVIIe siècles, Aspects économiques, techniques et humains*, Turnhout, 1998.
- Motteau, 1981 : Motteau, J., « Gobelets et verres à boire XVe-XVIIe siècles », *Recherches sur Tours*, volume 1, 1981.
- Palaude et Degousse, 2002 : Palaude, S., et Degousse, P., « A la découverte de Follemprie, verrerie thiérachienne de la fin du XVIe siècle », *Bulletin de l'Association Française pour l'Archéologie du Verre*, 2002-2003, p. 46-50.
- Palué et Hébrard, 2007 : Palué, M., et Hébrard-Salivas, C., « Le verre du château de l'Herm (XVIe/XVIIe siècles) en Dordogne », *Bulletin de l'AFAV*, 2007, p. 80-83.
- Pons, 1996a : Pons, J., *La commanderie du temple de Breuil, commune de Temple sur Lot (Lot-et-Garonne), sondages préalables à travaux de réhabilitation*, rapport de fouilles, SRA, 1996.
- Pons, 1996b : Pons, J., « La commanderie du temple de Breuil, commune de Temple sur Lot (Lot-et-Garonne), sondages préalables à travaux de réhabilitation », *Association historique du Livradais*, 1996.
- Roborel, 1896 : Roborel de Climens, L., « Marques de besoin d'artisans, XVIe et XVIIe siècles », *Archives Historiques de la Gironde*, 1896, p. 3-10, 477-483.
- Roudié, 1958 : Roudié, P., « Peintres et verriers de Bordeaux à la fin du XVe et au début du XVIe siècle », *Société archéologique de Bordeaux*, 1958, p. 122.
- Roudié, 1975 : Roudié, P., *L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, 1975.
- Saint-Saud, 1940 : Saint Saud, comte de, « Verreries et verriers en Périgord », *Revue Historique et Archéologique du Périgord*, 1940, p. 130-154.
- Sur les traces des maîtres verriers de la Douze, *La Douze en Périgord*, juin 2005.

Revue Archéologique de Bordeaux, tome C, année 2009, p. 121-143

Une architecture éphémère : les préparatifs pour l'entrée solennelle du duc de Mayenne à Bordeaux en 1618

Par Jean-Claude Huguet et
Jean-Pierre Saignac

Pour mener cette étude, nous avons eu recours au travail de recherche de Jean-Pierre Saignac qui a retrouvé dans les archives notariales une série de contrats passés par les jurats de Bordeaux chez le notaire Bouhet pour faire les préparatifs de l'entrée du duc de Mayenne. A cette documentation, s'ajoutent quelques morceaux épars des registres de la jurade de Bordeaux¹. Les registres de la jurade de cette époque sont dans un état très fragmentaire (d'où les nombreux blancs dans leur transcription). Cet article se compose de deux parties : la première essaie de mettre en relation les diverses sources pour avoir une idée de ce qu'est la réception d'un grand prince dans une ville de province et la seconde met à la disposition des chercheurs le corpus documentaire. Malheureusement, nous ne disposons d'aucun document iconographique pour illustrer cet événement, ce qui peut rendre parfois difficile à suivre le descriptif des travaux réalisés. Néanmoins, cela donne des informations sur la mobilisation des énergies dont sont capables les cités, obligées de travailler dans l'urgence. Il s'agit de mettre en place un décor et une architecture éphémères destinés à faire plaisir au représentant du roi. Nous verrons les préalables à la réception, puis les préparatifs proprement dits, le récit de l'entrée du duc et enfin le coût de la réception.

1.. Les registres du notaire Bouhet sont conservés aux Archives départementales de la Gironde (A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823) et les registres de la jurade de Bordeaux aux Archives municipales (BB 25 et BB 26).



Portrait du duc de Mayenne, Henri de Lorraine, par Henri Bellangé et son atelier, château de Pau (Inv. P. 78.9.1.21).

Des préalables à la réception

S'assurer de la venue du duc de Mayenne

Les jurats de la ville de Bordeaux sont en plein émoi fin mai 1618. Ils ont vent que Louis XIII se prépare à leur envoyer un nouveau gouverneur et lieutenant général : le duc de Mayenne, Henri de Lorraine. Il doit remplacer le Prince de Condé. Les jurats prennent les devants et lui envoient un émissaire, Jean Darnal, greffier de la ville. Une délibération de la jurade du 28 mai 1618 en conserve le souvenir :

Entrarent Messieurs de Camarsac, De Minvielle, Duval et De Chapellas, juratz, le dict jour Messieurs ayans receu advis devers que incertaine de la venue de Monseigneur le Duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne en creignant d'entrer en une despence inutile faisans travailler pour les preparatifs de son entrée, joinct qu'ils n'en ont receu aucun commandement du Roy, auroient prins en deliberation de deputer l'ung de leur corps vers le dict Seigneur du pour scavoir sa volonté tant pour ce qui est de son voyage que forme de son entrée, et ayant jugé ne pouvoir commettre ceste delegation à personne qu'il en soit plus capable que le Sr Darnal, clerc de la ville, les dicts Sieurs l'avoient prié et requis de faire le dict voyage, ce qu'il auroit accepté et déclaré que poue l'honneur qu'il portoit à la ville il ne desiroit que (...) pour s'en aller à Paris ou ailleurs (...) sera et scavoir sa vollonté sur le fait (...) et du tout en bailher prompt avis aus dicts Sieurs et sera le dict Sieur Darnal remboursé des frais employés aux voyages sur les deniers qu'il conviendra emprunter pour faire les preparatifs de la dicte entrée².

Bordeaux doit faire les préparatifs nécessaires à cette réception et en supporter les frais. Cette arrivée du duc de Mayenne se situe trois ans après la venue que fit Louis XIII pour son mariage, qui a fortement grevé les finances de la cité et dont elle a beaucoup de mal à se remettre, le roi ayant séjourné alors trois mois à Bordeaux. Les jurats veulent être bien certains de la venue du duc de Mayenne *creignant d'entrer en une despence inutile faisans travailler pour les preparatifs de son entrée*. Le 23 juin, arrive la lettre de Louis XIII confirmant la nomination et l'arrivée du duc. Les registres de la jurade en conservent la copie :

De par le Roy

Tres chers et bien aimés, nous avons pourveu nostre cousin [le] Duc de Mayenne, pair et grand Chambellan de France, de la charge de gouverneur et notre lieutenant general en nostre province de Guienne, que nostre cousin, le Prince de Condé, a remise en nos mains depuis quelques années et pour ce que

nous faisons estat de l'envoyer incontinent de dela tant pour prendre possession de la dicte charge que pour donner ordre aux affaires de la dicte province. Nous vous en avons bien voulu donner advis par cest cy afin que vous vous disposiés et prepariés de bonne heure à le recepvoir en nostre ville de Bourdeaux et à luy rendre les honneurs qui sont deubz à sa qualité et que vous avés accoustumé de faire à ceux qui ont tenu la dicte charge de quoy nous assurons que vous vous acquitterrés selon vostre devoir, nous ne vous en faisons [...] y plus expresse. Donné à Paris le quinziesme de ju[il]l[et] 1618, signé Louis et plus bas Phelipeaux d[...] nos tres chers et bien aimés les Maire et juratz de nostre ville de Bourdeaux³.

Nous retrouvons la même mention dans la *Chronique Bordeloise* de Jean Darnal qui insiste aussi sur le fait que le duc doit être reçu *honorablement, & comme sa vertu, & qualité le meritoit, & qu'ils luy rendissent mesme honneur, que celui, qu'ils avoient fait aux autres Princes, ayant eu ledict gouvernement⁴.*

Lors de la députation des jurats Voysin et Leclerc, le duc de Mayenne s'adresse aussi aux jurats pour leur confirmer sa venue :

Messieurs, j'ay veu par la lettre que les sieurs de Voysin et [...], députés⁵, m'ont (m'ont) donnés de votre part, la bonne volonté [...] tesmognés comme vos concitoyens n'ont point heu à [...] qu'il a pleu au Roy me faire de me commettre le gouvernement de Guyenne et] a creu que je pourrois servir et mettray peyne de m'acquiter [de la] charge en sorte que sa Majesté ne soit point deceue de la [...] opinion qu'il luy plaict avoyr de moy, ny vous de ce[...] me voules obliger, n'ayant pour but que son service en le [...] et propos de la province, vous priant de croire que [...] de votre ville ne me sera jamais en moindre recommandation [...] que mien propre et que sy mes predecesseurs y ont apporté une particuliere affection, j'essayerai de la surpasser avec aultant de soing que vous m'y oblige par

2. Le remboursement des frais est mentionné dans une délibération de la jurade certainement du mois juillet 1618, rapportée dans le registre BB 25 des Archives municipales de Bordeaux. Le document est retranscrit dans le corpus documentaire qui est en annexe.

3. A.M.Bx, BB 25.

4. Jean Darnal, *Chronique Bordeloise, Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux*, F° 93, Bordeaux 1620. Darnal a d'ailleurs dédié son ouvrage au duc de Mayenne comme en témoigne la page de présentation de son ouvrage : A MONSIEUR LE DUC DE MAYENNE ET D'AGVILLON, PAIR & grand Chambellan de France, Gouverneur & Lieutenant general pour le Roy en la Province de Guyenne.

5. Les frais de cette députation doivent être l'objet de l'acte notarié passé chez maître Bouhet concernant un voyage des jurats Voysin et Leclercq auprès du roi : A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 253 à 256, 3 juillet 1618.

celle que vous me promettes et que desormais je tiendray vos interestz et contentement comme les miens propres ainsy que j'espere vous le faire paroistre par les effects aux occasions qui s'en offriront. Ayant prié les dicts sieurs vos députés de vous en assurer plus particulièrement de ma part et combien je suis, Messieurs, votre tres affectueux et parfaict amy. Mayenne et au dessus à Messieurs Messieurs les Maire et juratz de la ville de Bourdeaux⁶.

Consulter et réunir les autorités de la cité pour préparer la réception

Il faut avertir le maire, le maréchal de Roquelaure, qui se trouve hors de la ville. Il se trouve à Aire (sur Adour certainement) et le jurat de Camarsac se rend auprès de lui⁷. En juillet, ce maire se trouve à La Réole où il reçoit la visite de Jean Darnal⁸.

La jurade doit aussi consulter le Parlement pour l'organisation de cette réception et définir dans quel ordre les différents corps de la cité doivent défilier ; c'est fait début juillet :

(...) Le dict jour fut arrêté que Messieurs Duval et Chappellas, juratz s'en yront au parlement pour recepvoir les commandemens de la cour sur la forme et serimonie de l'entrée qu'il convient faire à Monseigneur le duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne ; et de fait s'y sont à l'instant acheminés et bien tot apres ont les dicts juratz rapporté avoir esté ouys au dict parlement qui leur a fait entendre qu'il recepvoit à fort bon gré au corps de ville de ce que il demandoit advis aux parlementaires sur la forme et serimonie de la dicte entrée et qu'il s'en remettoit à ce qu'il a esté cidevant pratiqué en pareilles entrées, sauf pour ce qui est de l'ordre auquel doibvent marcher les compagnies de la ville le jour de la dicte entrée et aussy de la maison des arangues que la cour y delibereroit demain⁹. Les questions de préséance entre la jurade et le parlement ont toujours été essentielles à Bordeaux lors des cérémonies officielles.

Parmi les impératifs de la réception, il s'agit d'habiller les officiers de la cité pour la cérémonie :

(...) Le dict jour fust arrêté que à l'honneur de l'entrée et reception de Monseigneur le duc de Mayenne, gouverneur en la province de Guyenne, il sera baillé pour livrée et pour avoir ung habit ainsy que s'ensuivent :

Premierement aux trois cappitaines du guet, à chacun d'eux pour faire ung habillement, soixante livres, monte pour tous trois neuf vingt livres.

Au chevauteur, au fourrier, au portier de la ville, à chacun d'eux quarante livres, monte six vingt livres.

Aux huit secretares de Messieurs les juratz, procureur et clerc de ville, à chacun d'eux quarante livres, monte pour tout trois cens vingt livres. CCCXX¹⁰

Un autre achat d'habits est encore mentionné dans les registres de la jurade sans que l'on puisse savoir à qui il est destiné compte tenu du mauvais état des registres :

(...) Le dict jour fut arrêté que à l'honneur de la prochaine entrée de Monseigneur le duc de Mayenne, gouverneur et lieutenant general [pour le Roy en la province de Guienne ...] tresorier de la ville et à chacun d'eux [...] livres qu'est en tout cent vingt livres [...] somme employée à l'achat de chacun ung habit [pour] honorer la dicte entrée ainsy qu'il est accoustumé [...] pratiqué aux autres entrées et de la dicte somme sera mandement expédié sur les deniers empruntés pour l'entrée du dict seigneur¹¹.

Un autre fragment des registres de la jurade fait mention de vin à fournir pour cette réception :

Que à l'honneur de l'entrée de Monseigneur le duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne qui se doit faire mardy prochain [...] moytié cleret pour estre baillée de g[...] corps de ville, scavoir est à Mondict seigneur [duc] de Mayenne quatre thondeaux, à Monsieur le [...] Rocquelaure et à Monsieur de Monpezat ung thonneau [...] l'autre thonneau pour estre distribué en bouteilles à M[onseigneur] le Cardinal de Sourdis, à Messieurs les Presidens [...] gens du Roy et doyen de la cour, tresorier de France et autres seigneurs gentilzhommes et autres personnes notables de la ville et pour ce faire que le tresorier de la ville en fera la recherche, achat et distribution et payement des deniers qui ont esté empruntés ou qu'il conviendra emprunter pour subvenir aux fraiz fraiz de l'entrée du dict seigneur¹².

6. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement début juillet 1618.

7. A.M.Bx, BB 25, 30 juin 1618.

8. A.M.Bx, BB 25, sans date, juillet 1618 ?

9. A.M.Bx, BB 25, juillet 1618.

10. A.M.Bx, BB 25, 21 juillet 1618.

11. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement juillet 1618.

12. A.M.Bx, BB 25, sans date, 28 juillet 1618 probablement.

Le choix de maîtres d'œuvre pour l'arrivée du duc

Il s'agit en quelque sorte de mettre en scène la ville. Les divers travaux à réaliser sont la construction d'une maison navale sur une gabare, un pont roulant pour permettre au duc de descendre à pied sec de son navire. Au bout de ce pont roulant est installée une tribune des harangues. Enfin des arcs dont un grand arc de triomphe à la porte Cailhau, en avant du Parlement, et trois autres arcs à la Porte Basse, la Porte du Château Trompette et à la Porte du Médoc doivent habiller quelques un des points clés du cheminement du duc à travers la ville. Toute la description qui va suivre des travaux est à voir en quelque sorte comme un décor de théâtre. Les jurats ont engagé un architecte pour faire le plan des différents aménagements. Pour les trois arcs, le pont et la tribune des harangues, c'est François Buscher. C'est ce que nous apprennent les registres de la jurade quand celui-ci se fait payer pour son travail en août 1618.

(...) *Le dict jour fut deliberée sur la requeste présentée par Francois Buscher, architecte, aux fins d'estre payé et satisfait des peynes, journées et vacations par luy exposées pendant ung mois à faire les desseings et avoir soing particulier de la conduite de la plus grande partie des ouvrages préparés pour l'entrée de Monseigneur duc de Mayenne, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne, mesmes des arcs triomphaux de porte basse, porte Medouc et porte du Chasteau Trompette, ensemble du pont et pavillon des harangues du dict seigneur construit sur la riviere, ayant pour cest effect esté mandé venir en ceste ville, qu'il a abandonné tous ses affaires. Apres avoir ouy le dict Buscher par sa bouche, veu les dessengs par luy faicts et considerant la peyne par luy exposé, les dictz sieurs ont ordonné qu'il sera baillé et payé au dict Busher pour les peynes, journées et vacations pa luy exposées à l'effect que dessus, la somme de cent cinquante livres et aux fins mandement expédié sur les deniers empruntés pour subvenir aux fraiz de la dicte entrée*¹³.

Il semble que ce qui concerne l'aménagement de la maison navale et l'arc de triomphe de la Porte Cailhau soit le fait du peintre Bernard Levesque comme en témoigne cette autre délibération de la jurade du 27 juin 1618 :

Le dict jour fut arrêté que des deniers qu'il a con[...] emprunter pour l'entrée de Monseigneur le duc de Maye[nne], pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne, il en sera baillé et payé par le tresorier de la ville à Bernard Levesque, peintre, la somme de cent livres sur et tant moins de ce que luy sera ordonné pour ses peynes, journées et vacations qu'il a exposé et exposées aux desseings et conduite des

*ouvrages nécessaires à la dicte entrée, tant pour ce qui est de menuisiers, peintres, sculpteurs que autres ouvrages qu'il conviendra faire pour raison de la dicte entrée et à ces fins sera mandement expédié*¹⁴.

Les artisans n'ont plus qu'à exécuter le travail selon les plans fournis par les deux maîtres d'œuvre.

La réalisation du décor

La maison navale

Le duc de Mayenne doit faire son entrée dans Bordeaux par le fleuve. Arrivant de Paris, il doit franchir la Garonne pour débarquer devant la porte Cailhau et se rendre ensuite à l'Hôtel de ville, situé à côté de la tour de la Grosse Horloge, sur l'actuel cours Victor Hugo. C'est depuis Lormont ou Blaye que traditionnellement se font ces traversées. Ici, le départ se fait de Lormont, devant Carriet. Pour le franchissement de la Garonne, il faut aménager une maison navale sur un bateau : il s'agit d'un bâtiment de parade remorqué par trois barques. La jurade commence par réquisitionner une gabarre de 36 à 40 tonneaux pour y aménager cette maison navale. Cela se fait à la fin du mois de juin :

*Le dict jour fut faict et arrêté le principe avec [...] Vivan visiteur de la riviere de fournir une grande gabarre du port de trente six à quarante thonreaux garnie des ancrs et cables nécessaires pour sur icelle bastir la maison navale qui se doit faire pour l'entrée de Monseigneur le duc de Mayenne, gouverneur de la province pour et moyennent la somme de trente solz pour chescun jour qui commenceront le (laissé en blanc) et jusques à ce que l'entrée de mon dict Seigneur sera faite et la dicte maison hoster de dessus le dict bapteau, lequel bapteau se gastant ou desdommageant par le moyen de la construction de la dicte maison navale, messieurs seront payés le dict desdommagement*¹⁵.

Ceci fait, il faut édifier la maison navale qui est une sorte de grand salon d'apparat, travail confié à des maîtres menuisiers de la cité. La jurade en convoque plusieurs, Jehan Senelle, Helies Estier, Pierre Bastit, François Mongarre, Jehan Fau, Estienne Eyrault. Dans leur travail est également prévue la construction d'un arc de triomphe devant la porte Cailhau. Jehan Senelle fait une proposition qui s'élève à 1800 livres d'après la délibération incomplète des registres de la jurade : à quoy a esté dict par

13. ANM, BB 26, 8 août 1618.

14. A.M.Bx, BB 25, 27 juin 1618.

15. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement juin 1618.

*le dict Senelle qu'il offre faire et construire la dicte maison navale et arc triomphaux de la porte du Caillau du costé de la riviere, par laquelle Mon dict Seigneur fera son entrée, suivant les desseings que luy ont esté représentés et memoires desquels il a ouy la lecture et fournir tous les materiaux nécessaires comme boys et clous sauf et reserve de la grosse ferrure pour et moyennent le prix et somme de dix huit cens [...]*¹⁶

Ce sont finalement Hélie Estier et François Mongarre qui sont choisis par la jurade, car ils offrent le meilleur prix :

*Et ce faict, Helies Estier et Francoys Mongarre, deux des dictz maistres, auroyent offert entreprendre la susdicte besoigne suyvant ce qui auroyt esté dessigné et représenté pour et moyenant le prix et somme de treze cens cinquante livres, à la charge que les dictz sieurs seroynt tenus leur bailher un quintal de plomb et autrement comme il est plus à plain contenu par le proces verbal sur ce faict le vingtcinquesme des present moys et an, conformément auquel les dictz sieurs juratz ont accordé faire le contract que s'en suyt avecq les dictz Estier et Mongarre comme moins dizans faisant la condition de la ville meilleure*¹⁷.

Les conditions du travail sont exposées dans l'acte notarié :

(...) *Scavoir de faire et bastir une maison navale sur une gabarre telle que leur sera baillée par les dictz sieurs et ce suyvant et conformément au dessaing qui leur a esté monstré qui est de faire une ballustrade tout autour en dehors de la grandeur requize, plus un pied d'estal qui regnera tout à l'entour avecq les colonnes, pilastres, corniche, frisse et arquiteave, plus feront en icelle maison quatre entrées où les corniches, frisse et arquiteave seront brissés selon l'ordre corinthe ou compozite et au dessus des dictes entrées y aura un frontispice avecq les mesmes corniches, frisse et arquiteave et entre les colonnes et pilastres seront tenus laisser jour et ouverture pour mettre chassis à verre ; plus au dessus des dictes corniches, une naissance d'architecture aura la corniche, frisse et arquiteave portée par des consolles et au dessus de ladicte naissance y aura un dome suyvant le dict dessaing et au dessus d'icelluy feront une petite naissance d'architecture que portera une pyramide et au dedans de la dicte maison navale sera faict un siege tout d'un tenant, plancher le font et couvrir le dessus de tables parrées, eslever le perron où sera le siege du dict seigneur ; (...) et pour ce faire, les dictz entrepreneurs seront tenus fournir à leurs despans toutes les tables, charpante, cloux de menuiserie et autres materiaux à ce nécessaire, sauf de la grosse ferrure (...)*¹⁸.

Malgré l'absence de représentation, on peut facilement imaginer une influence antique très marquée dans cette contruction qui rappelle les façades de temples : mention de colonnes,

de pilastres, de frises, de corniches, d'architraves le tout en style corinthien ou composite. Cette maison navale doit être ouverte sur les quatre côtés pour permettre au duc d'admirer la cité à son arrivée et avec à l'intérieur un trône placé en hauteur pour marquer son autorité.

Le travail achevé, la décoration de la maison navale est confiée à des peintres : la jurade fait alors appel à plusieurs maistres peintres d'icelle entre autres Jehan Roy, Louis Jamin, Francois Laprerie, Estienne Bineau, Bernard Levesque, Bernard Casajus, Thomas Feran et autres, lesquels introduictz en la dicte chambre du conseil, leur auroict esté declairé le subiect pour lequel ils avoient esté mandés venir et que la peinture de la dicte maison navale et arcz triomphaux et teneu à bailler au moins disant et à celluy qui fera la condition du public meilleure, suivant les desseings et memoires que leur ont esté représentés et desquels lecture leur a esté faite, les exortant de vouloir entrer et offrir¹⁹.

S'ensuivent alors les enchères entre les différents peintres dont témoigne encore cette délibération : *le dict Jamin a esté dict qu'il offroit faire la peinture de la dicte maison navale et arcz triomphaux de la porte du Caillau par laquelle le dict seigneur fera son entrée, fournir les toyles nécessaires avec les tableaux et autres ornemens mentionnés aus dictz desseings et memoires, faisant la peinture en destrampe pour quinze cens livres, le dict Roy pour douze cens livres, le dict Bineau pour unze cens cinquante livres, ledict Jamin pour (...)*²⁰. Mais ce sont finalement Bernard Levesque, Louys Samin, Francois Laprerie, Thomas Fequam et Bernard Cazejus, les tous maistres peytres de la presente ville, qui se chargent de l'ensemble du travail, à condition pour eux de l'avoir achevé huit jours avant l'arrivée du duc et de faire les retouches de peinture si par les eaux pluviales elle feust gastée ou endommagée avant l'entrée du dict seigneur²¹.

Le contrat notarié passé le 2 juillet permet de se faire une meilleure idée de cette maison navale et de son décor :

Premierement dans la dicte maison navale, quatre tableaux de la longueur de quatre piedz et cinq piedz et demy de hauteur et en dehors à l'opposite, peindre quatre autre tableaux qui

16. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement juin 1618.

17. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 239 et 240, 27 juin 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

18. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 239 et 240, 27 juin 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

19. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement juin 1618.

20. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement juin 1618.

21. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 251 et 252, 2 juillet 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

seront faicte en forme de niche de mesme grandeur que les sus dictz. Plus les dictz entrepreneurs seront tenus de peindre une balustrade qui regnera tout l'entour et en dehors de la dicte maison navalle. Plus seront tenus peindre ung pedestal qui regnera tout à l'entour en carré et tables datantes suivant que leur sera monstre par leur desseing. Plus seront tenus faire les chapiteaux et bassins de colonnes en bronce ou colleur d'icelle. Plus faire le corps ou tuau des colonnes qui seront en nombre de trente deux avecq les dictz pilastres seront paintz de la colleur de marbre ; divers les chapiteaux et basses semblables à ceux des dictes colonnes. Plus seront aussy tenus paindre les corniches, frises et arquiteaux suivant qu'il sera diviser aux colonnes et aussy faire les frontispices semblables à la corniche, frise et architeaux. Plus au dessus de l'architecture seront tenus paindre ung domme en escaille d'azur. Plus au dessus du domme y feront une naissance d'architecture semblable à celle qui porte le domme où ilz fairont des tables dattantes de marbre et paindre aussy les consolles et demy pillastres avec la pyramide et comme il appert au dessaing qui a esté monstre et représenté aus dictz sieurs juratz et tout ce dessus sera paint de destrampe et bonne colleur suivant chascung leur quallité. Aussy seront tenus paindre en huile le corps de la gabarre avecq l'espion d'icelle comme aussy les avirons requis et necessaires ; et les troys petitz bapteaues qui tireront la sus dicte maison navalle seront paintz à destrampe. Plus seront tenus de paindre en destrampe le siel ou soffiste du dedans de la sus dicte maison navalle avecq une grand armoirie de mon dict seigneur Duc de Mayenne et le reste sera fait en parquetage au dedans. Les dictz parquestz sera fait fleurs de lys, croissant et chiffres comme il leur sera monstre et du tout fournir les toilles necessaires ²².

Vient ensuite le tour du sculpteur qui achève la décoration. Deux sont pressentis, Nicolas Carlier et Barthélémy Musnier, mais ce dernier doit finir par décliner l'offre au dernier moment car son nom est rayé du contrat notarié. Pour le décor intérieur de la maison, le dict Carlier sera tenu faire quatre figures qui seront assizes sur les frontispices, les testes, mains et piedz desquelles seront de plâtre et le restant sera de toyle et de la grandeur d'environ quatre piedz, plus quatre autres figures toutes droictes qui seront aux quatre coings de l'architecture, lesquelles auront aussy les testes, mains et piedz de plâtre et le restant de chescune figure sera de toyle. Lesquelles figures, le dict Carlier sera tenu poser en tel lieu et endroict qu'il sera advisé par les dictz sieurs juratz ²³.

Enfin, dans la maison navale est édifiée une chaire dont l'habillement est confié au tapissier Pierre Creue, la jurade fournissant le brocar, fil d'or, veloux, soye et autres estoiffes requises et necessaires avec les boys qu'il s'est chargé faire suivant ce qu'il jugera estre à propos ²⁴. Nous ne ne connaissons pas le prix de son travail.

Le pont et la maison des harangues

Pour pouvoir débarquer à pied sec de la maison navale sur la berge de la Garonne, face à la porte de Cailhau, il faut construire construire ung pont sur quatre roues, lequel seroit avancé ou reculé à mesure et à proportion que l'eau monteroit ou dessendroict pour le joindre à la maison navalle ²⁵. Cela laisse supposer qu'il doit y avoir un empiérement et un pavement sur cette portion de la rive pour permettre de faire rouler le pont. Sur ce pont doit être édifié ung tribunal dans lequel le dict seigneur se puisse mettre et plasser pour recevoir, ouyr et entendre les harangues que luy seront faictes par les ordres de ceste ville suivant qu'il est accoustumé ²⁶. Trois maîtres charpentiers sont convoqués par la jurade : Guillaume Blin, Martin Dutreau et Jacques Bernier, comme en témoigne le contrat notarié suivant :

Scavoir est de faire et dresser un pont de boys de la longueur de vingt cinq pieds et huit pieds de largeur dans œuvre, posé sur quatre rouhes, et ce pour honorer l'entrée et reception en ceste ville de Monseigneur le Duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur pour le Roy en ceste province de Guyenne, suyvnt et conformement au dessaing qui en a esté fait, paraffé et signé du dict Darnal, sur lequel pont le dict entrepreneur sera tenu faire un logement en forme de tribunal qui aura dix pieds de long et huit de large, le tout dans œuvre ; dans lequel logement y sera fait huit arceaux, scavoir quatre par chesque costé et aux deux bouts sera fait deux portiques de quatre pieds de large, et le restant de la largeur qui restera aux costés des dictz portiques, servira pour y mettre telles inscriptions qu'il plaira aus dictz Maire et juratz. Lequel logement sera couvert en forme d'un petit pavillon et au dedans du dict logement sera fait quatre marches pour monter dans icelluy afin que le plancher soyt et demure à niveau. Et pour le regard du pont sera planché de soliveaux et tables requizes aux deux costé. Duquel pont, le dict entrepreneur y fera deux reings de balustrade et tables de la forme qu'il est figuré par le dict dessaing. En outre sera tenu le dict entrepreneur, comme il promet d'avancer le dict pont ou le reculer proche de la maison navale, lors de la descente du dict seigneur et fournir du tout les engins et manœuvres à ce necessaires, ensemble tous les autres materiaux pour rendre le dict pont fait et parachevé conformement au dict desseing.

22. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 251 et 252, 2 juillet 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

23. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 260 et 261, 3 juillet 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

24. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement juillet 1618.

25. A.M.Bx, BB 25, 11 juillet 1618.

26. A.M.Bx, BB 25, 11 juillet 1618.

Dans cette maison des harangues doit être aussi placée une chaire décorée par le tapissier Pierre Creue pour que le duc entende les harangues faites en son honneur. Ce même tapissier doit aussi fournir le poêle, c'est-à-dire le baldaquin porté par les membres de la jurade, destiné à protéger le duc lors de son déplacement dans les rues de la ville ²⁷.

Les arcs de triomphe

L'arc de la Porte Cailhau

Descendu à terre, le duc de Mayenne se trouve face à la porte Cailhau. Celle-ci est également mise en valeur par une double construction : un arc de triomphe face à la rivière et un portique coté intérieur de la porte : (...) à la porte du Cailhau un arc triomphant avecq quatre colonnes, deux de chesque costé de l'ordre de corinthe ou composite, les colonnes assizes sur leur pied d'estal, corniche, frise et arquivre et un frontispice brisé et au dessus du dict frontispice un finiment ainsy qu'appert au griffonnement du dessaing qui leur a esté monstre ; plus au dedans de la dicte ville, feront un portique sur deux pilastres avecq leur pied d'estal, frise, corniche et arquivre, un petit fronton, le tout de l'ordre corinthe ou composite (...) ²⁸.

Ce sont les mêmes artisans que pour la maison navale qui sont chargés d'exécuter ce travail, les maîtres menuisiers Hélie Estier et François Mongarre, les peintres Bernard Levesque, Louys Samin, François Laprerie, Thomas Fequam et Bernard Cazejus et le sculpteur Nicolas Carlier. Pour les peintres leur tâche est ainsi définie :

Et pour le regard de la porte du Cailhau au dehors de la ville, seront aussy tenus de paindre l'arc triomphant avecq ses quatre colonnes, corniches, frise et architraves, pillastres et demy pillastres, pied d'estal avecq les amblesmes ou devises qu'il leur sera baillé pour mettre aux lieux convenables suivant l'architraicture et le tout sera paint en destrampe suivant qu'il sera designé comme aussy ung grand tableau qui sera au dessus l'architraicture en la hauteur de sept piedz et environ douze de large. Et au dedans de la ville, seront aussy tenus paindre une portelate avec ses pillastres, corniches, frises et arquivre et frontispice et la dicte peinture sera convenable à celle de dehors en destrampe et tous les espesseurs du dict portal seont pains en destrampe. Plus aussy un grand spitaphe avec son compartiment corespondant et à l'opposite du grand tableau qui est en dehors de la ville et le bien et dheuement paindre en destrampe. Laquelle besoigne et peinture, les dictz entrepreneurs seront tenus rendre et dheuement faicte, parfaicte et parachevée dans huit jours apres que les menuisiers qui ont entrepris faire la dicte maison navalle et arcs triomphaux,

auront parachevés les dictz ouvrages, aussy seront tenus de reffaire et acommoder la dicte peinture, car advenant que par le moyen des et pour faire la sus dicte besoigne, les dictz entrepreneurs seront tenus fournir toutes les colleurs, peintures, toilles et autres materiaux à ce requis et necessaires à peyne de tous despans et dommages ²⁹.

Nicolas Carlier doit exécuter également des statues pour cet arc de triomphe :

(...) pour le regard de la porte du Cailhau seront tenus faire deux figures droictes de sept piedz de hauteur, lesquelles auront aussy les testes, mains et piedz de plastres et le restant de chescunes d'icelles de toyle et les rendre aussy placées en tel lieu qui sera advisé. Lesquelles figures, le dict Carlier sera tenu de rendre bien et dheuement faictes et parachevées dans quinze jours prochains venant à compter de jourd'huy. Pour icelles faire, sera tenu fournir toute le plâtre, toyle et autres materiaux à ce requis et necessaires à ses despans (...) ³⁰.

Les autres arcs

Trois autres arcs sont également prévus sur les lieux de passage du duc : à la porte Basse, porte du Médoc et celle du château Trompette. Les plans ont été réalisés par François Buscher et le gros œuvre est confié à deux maîtres charpentiers :

(...) Le dict jour fust arresté et conclu marché avec Guillaume Blin et Martin Dutreau, maistres charpentiers de grosse fusté comme moins disant et faisant la condition du public meilleure pour faire la grosse charpente necessaire aux arcz triomphaux que les dicts Sieurs juratz on delibré faire faire à Porte Basse, Porte Medouc et à la porte du Chasteau Trompet, avec les chaffaudages necessaires aux menuisiers et peintres qui travailleront à la construction et penture d'iceux, moyennent le prix et somme de trois cens cinquante livres, sur laquelle somme les dictz charpentiers seront tenus payer le port et charroy des boys qui leur seront necessaires, lesquels boys et tables seront neanlmoings payés aux despens de la ville et des deniers qu'il a convenu ou conviendra emprumter pour subvenir aux fraiz de l'entrée de Monseigneur le duc de

27. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement juillet 1618.

28. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 239 et 240, 27 juin 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

29. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 251 et 252, 2 juillet 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

30. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 260 et 261, 3 juillet 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

31. A.M.Bx, BB 25, sans date.

Mayenne, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en Guienne³¹. Il nous manque les contrats concernant la peinture de ces arcs et éventuellement d'autres aménagements dans la ville.

L'arrivée du duc de Mayenne

L'arrivée du duc en Guyenne

Après un mois de labeur, les préparatifs pour la réception du duc de Mayenne sont achevés. A l'approche du duc de Mayenne de Bordeaux, deux jurats, Camarsac et de La Rivière, vont à sa rencontre et le retrouvent au nord de Montendre. Le duc accompagné du seul de La Rivière arrive à Saint-André-de Cubzac, son collègue Camarsac revient à Bordeaux informer les autres membres de la jurade de la progression du duc :

[...] duc de Mayenne, gouverneur et [lieutenant general pour le] Roy en Guienne, qui s'en venoit en poste fu[...] pour aller au devant du dict seigneur et avant qu'ilz pour[...] les dicts sieurs de Camarsac et de La Rivière ausquels [...] par le tresorier de la ville pour la despence de leur [...] somme de cent livres de laquelle mandement sera [...] sur les deniers empruntés pour subvenir aux fraiz de la dicte [entrée].

Et advanant le XXVII^e du dict mois, le sieur de Camarsac est revenu et rapporte avoir esté au devant du dict seigneur jusques à La Greule où ils l'ont rencontré et icelluy seigneur acompagné jusques au lieu de Montandre où il l'auroit layssé et le dict sieur de La Rivière pour l'acompagner jusques à St-Andras où il doit venir coucher³².

L'entrée du duc de Mayenne racontée par Jean Darnal

Le récit de cette entrée nous est raconté par Jean Darnal, dans son supplément de la *Chronique Bordeloise* :

Ledit Seigneur partit de Paris au mois de Juillet 1618 acompagné du Sieur Marquis de Montpezat, & de grand nombre de noblesse, de sa compagnie d'hommes d'armes, & soldats, & Carrabins de ses gardes : se rendit le 28 de Juillet à Carriet dans la Baronie de Monferran, en une maison de plaisance appartenant à Monsieur le President Pichon : où il fut pendant deux jours, qu'il y séjourna, fort visité des Seigneurs, de Messieurs de la Cour, & des Borgeois, & Citoyens. Monsieur Duval lurat harangua devant ledit Seigneur, & fut loüé de tous les escoutans, pour avoir bien dict, & fort judicieusement. La maison navale luy fut amenée audict Carriet par deux de Messieurs les lurats, richement parée, avec quantité d'autres bateaux, trompettes, & Musique : les compa-

gnies de la ville estans en armes, & presque toute la Noblesse du pays avoit accouru, pour veoir ceste entrée : laquelle fut faicte le mardy dernier de Juillet.

On faisoit estat, qu'il y avoit lors d'icelle mille chevaux tous lestes, & bien arnachez, le poïesle luy fut présenté, porté par six Messieurs les luratz : lesquels son Excellence fit couvrir, & ne voulut se mestre sous le poïesle. La maison des harangues estoit sur le bord de l'eau : & sortant de sa maison navale il entra dans ceste tribune aux harangues : où Monsieur le Mareschal de Roquelaure luy presenta les clefs de la Ville, assisté des Sieurs lurats, Procureur, Syndic, & Clerc de Ville. Monsieur de Voisin lurat harangua, pour la ville : les autres corps y vindrent aussi : & le Parlement fit sa salutation à l'entrée de la porte du Caillau. Ledit Seigneur monta à cheval, fut conduit à Saint André par la rië de la Rousselle, sur les fossez de l'Hostel de Ville, presta le serment devant Monsieur le Cardinal de Sourdis : qui fit une elegante, & docte harangue. Il alla de la dicte Eglise dans le Chasteau Trompette, où ledit poïesle fut laissé. L'ay redigé par escript bien particulièrement ladicte entrée, & en ay laissé une copie dans l'Hostel de ville pour servir d'instruction à l'advenir³³.

Une réception coûteuse

Quel coût ?

Il est certain que nous ne possédons pas la totalité des montants des diverses dépenses, mais celles qui sont mentionnées permettent de se faire une idée.

La location de la gabarre se monte à 30 sols par jour : elle a dû être réquisitionnée fin juin ou au tout début de juillet pour servir le 31 juillet et également en août, car une délibération de ce mois fait état d'une demande du duc de Mayenne pour qu'elle lui soit amenée à Bourg-sur-Gironde :

Le dict jour, environ les sept à huict heures du matin [...] le duc de Mayenne estant party de ceste v[ille] ung gallion pour aller à Bourg pour affaires [...] service du Roy, auroit envoyé ung de ses g[...] pour les sieurs juratz de luy envoyer la maison navale preparée pour son entrée audict lieu de Bourg aff[in] de s'en servir pour aller à Blaye et autres endroictz ou

32. A.M.Bx, BB 25, 27 juillet 1618.

33. Jean Darnal, *Chronique Bordeloise, Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux*, F° 93 et 94, Bordeaux 1620. Darnal a d'ailleurs dédié son ouvrage au duc de Mayenne comme en témoigne la page de présentation de son ouvrage : A MONSEIGNEUR LE DUC DE MAYENNE ET D'AGVILLON, PAIR & grand Chambellan de France, Gouverneur & Lieutenant general pour le Roy en la Province de Guyenne

bon luy semblera. Et sur ce furent mandés venir les quatre visiteurs de la riviere ausquels fut enjoind de faire prompte dilligence de conduire la dicte maison navale au devant du dict lieu de Bourg et a ces fins prendre deux gallions pour la thouer avec trente six mariniers et ordonné tant moing de leur peynes, journées et vaccations et def[...] il sera baillé à chacung d'iceux seze solz montant et payement (?) compris les quatre visiteurs la somme de trente deux livres et six livres pour le louage des dicts deux gallions, faisant en tout trente huict livres, de laquelle mandement sera expédié sur les deniers de l'entrée du dict seigneur³⁴.

Nous pouvons facilement en conclure que cette gabare a été réquisitionnée au minimum pour un mois et demi soit 45 jours à 30 sols ce qui donne 67 livres 10 sols. Il faut y ajouter les frais supplémentaires mentionnés dans l'acte ci-dessus, soit 38 livres.

La construction de la maison navale et des arcs de la porte Caillau par les menuisiers s'élève à 1350 livres. Les peintres y ont œuvré pour 750 livres et le sculpteur pour 280 livres. Les trois autres arcs ont coûté 350 livres, le pont et la maison des harangues 225 livres en frais de charpente, mais nous ignorons le montant de la décoration. Il nous manque aussi les frais du tapissier pour les chaires et le poêle. Les frais d'architecte se montent pour François Buscher à 150 livres et 100 livres pour Bernard Levesque.

Les frais d'habillement pour le personnel de la cité se montent à au moins 740 livres. Les diverses députations donnent droit à des remboursements pour les membres de la jurade qui se montent à au moins 460 livres. Tout ceci fait un minimum de 4472 livres. Mais il est évident que de nombreux autres éléments nous manquent.

Comment financer l'opération ?

La jurade n'ayant pas un sou devant elle, se résout le 25 juin 1618 à emprunter aux bourgeois de la ville les sommes nécessaires :

[...] dans l'hostel commung de la [...] Bou]rdeaux, Messieurs de Minvielle, de Larivière, Duv[al] et de Chappellas, juratz et gouverneurs de la dicte ville. Après avoir [...] lecture de la lettre du Roy du quinziesme du present mois re[...] juratz sabmedy dernier, contenant l'arrivée de Monse[igneur] le] duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouv[erneur et] lieutenant general pour le Roy en la presente province de Guie[nne], désirans les dicts sieurs juratz, en observant le commandement [de sa] Majesté, le recevoir et accueillir dignement et luy rendre [les] honneurs qui sont deubz à sa qualité, n'ayans aucuns deniers du revenu de la ville, ny autre pour subvenir aux fraiz qu'il conviendra faire en la cons-

truction des maison navale, arcz triomphaux et autres choses honorables, ont resoleu et arrêté unanimement qu'il seroit emprunté à l'interest les sommes necessaires pour subvenir aux frais de la dicte ent[rée] d'aucuns bourgeois et habitans de ceste ville ausquels ont obligeroit le bien et reneueu d'icelle jusques à plain et entier remboursement, pour estre icelle dicte somme ainsy empruntée, employée aux frais et despens de la dicte entrée, suivant et conformément à la vollonté de sa Majesté ainsy qu'il est dict par la dicte lettre à la charge du recouvrement et remplacement des dictes sommes sur telles natures de deniers qu'il plaira à sa dicte Majesté accorder à la dicte ville, ainsy qu'il est accoustumé faire pour semblables entrées.

Un acte notarié du 27 juin 1618 nous apprend le nom des deux prêteurs : Jean de Gaufreteau qui prête 600 livres et surtout le jurat Jacques Duval qui en prête 9000, à charge d'être remboursé l'année suivante³⁵. Au mois de février 1619, Jean de Gaufreteau se démet de sa créance au profit de Jacques Duval et ce dernier est remboursé en deux termes : 5000 livres en 1621 et 4600 livres en 1622³⁶. Ce seul emprunt important a-t-il pu couvrir l'essentiel des frais ? Peut-être, mais sans aucune certitude.

En guise de conclusion

Les jurats ont l'espoir que Louis XIII leur permette de pourvoir au remboursement des frais engagés, mais ils ont dû être bien déçus comme le rappelle cette lettre de la jurade adressée au chancelier de France le 20 juin 1641 :

Monseigneur,

Nous avons reçu la lestre du Roy, accompagnée de celle que Vostre Grandeur nous a faict l'honneur de nous escrire, et à l'instant avons faict la recherche dans nos archives, lesquelles avons trouvé assez courtes en ceste occasion, ce qui nous a donné subyet d'avoir recours aux livres qui ont esté imprimés sur l'entrée de Sa majesté en Bordeaux et sur son mariage, lesquels nous envoyons à Vostre Grandeur avec les extraits de nos registres. Que si, Monseigneur jettant les yeux sur l'un de ces livres, vous estes porté à la compassion, y lisant que ceste seule entrée a cousté à la ville quatre cens mil livres, qu'elle doit encores, outre et par dessus les frais et despences de celles de messeigneurs les ducs de Mayenne et d'Espernon, permettez nous de luy représenter que l'arrest du conseil de

34. A.M.Bx, BB 26, août 1618.

35. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 237, 27 juin 1618.

36. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 237 et 238, advenant aux actes du 25 et 27 juin 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

l'année mil six cens vingt et quatre, portant don de quarante mil escus pour partie dudict remboursement, est encores sans exécution, laquelle s'il plaisoit à Vostre Grandeur d'assister de vostre faveur et intercession, soulageroit en partie les necessitez de ladite ville et nous obligeroit de redoubler nos vœux pour vostre prospérité et santé, en qualité de,

Monseigneur,

Vos très humbles et très obeissants serviteurs

Les jurats de la ville de Bordeaux.

A Bordeaux, ce vingtieme janvier 1641 ³⁷.

Il ressort de ce document que la cité a dû faire face à plusieurs entrées successives en moins de dix ans: celle du roi pour son mariage (Louis XIII est resté à Bordeaux d'octobre à décembre 1615), puis viennent celle en 1618 du duc de Mayenne et en 1623 celle du duc d'Épernon. En effet le duc de Mayenne a été tué en 1621 à Montauban et c'est le duc d'Épernon que Louis XIII a choisi en 1623 pour lui succéder. Chaque fois il faut recommencer les préparatifs. Certes les dépenses pour les entrées des gouverneurs sont moindres que pour le séjour du roi en 1615, mais leur proximité fragilise

les finances de la cité. Ces événements exceptionnels ne sont nullement prévus par les finances de la ville: il faut à chaque fois avoir recours à des emprunts.

L'autre point intéressant est la rapidité d'exécution des travaux à réaliser. Ainsi en un mois l'ensemble a été fait. La jurade a donc les moyens de mobiliser l'énergie et les ressources humaines nécessaires à cette tâche.

On peut déplorer l'absence de représentations iconographiques de l'événement. On peut regretter l'absence de précision sur le contenu des épitaphes, sur ce que représentaient les diverses statues de Carlier. Mais le descriptif des travaux à faire est suffisamment précis pour avoir une idée du décor. Il s'agit de donner une impression de richesse et de faste, même si derrière tout cela ne se trouve qu'une armature de bois. C'est un peu le domaine de l'illusion et c'est en partie pour cela que l'ensemble de ces travaux peut véritablement se rapprocher d'un décor de théâtre.

37. Archives historiques de la Gironde, tome 2, p 214 et 215, Bordeaux, 1860.

Corpus documentaire

La venue du duc de Mayenne

BB 25 : 28 mai 1618 : Députation vers duc de Mayenne

Du lundy XXVIII^e may 1618

Entrarent Messieurs de Camarsac, Deminvielle, Duval et Dechapellas, juratz, le dict jour Messieurs ayans receu advis devers que incertaine de la venue de Monseigneur le Duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne en creignant d'entrer en une despence inutile faisans travailler pour les preparatifs de son entrée, joint qu'ils n'en ont receu aucung commandement du Roy, auroient prins en deliberation de deputer l'ung de leur corps vers le dict Seigneur du pour scavoir sa volonté tant pour ce qui est de son voyage que forme de son entrée, et ayant jugé ne pouvoir commettre ceste delegation à personne qu'il en soit plus capable que le Sr Darnal, clerk de la ville, les dicts Sieurs l'avoient prié et requis de faire le dict voyage, ce qu'il auroit accepté et declairé que poue l'honneur qu'il portoict à la ville il ne desiroict que (...)

(...) pour s'en aller à Paris ou ailleurs (...) sera et scavoir sa vollonté sur le fait (...) et du tout en bailher prompt avis aus dicts Sieurs et sera le dict Sieur Darnal remboursé des frais employés aux voyages sur les deniers qu'il conviendra emprunter pour faire les preparatifs de la dicte entrée.

Camarsac, jurat; Minvyelle, jurat; Darnal, jurat; Dechappellas, jurat ³⁸

BB 25 : 23 juin 1618 : Lettre du roi officialisant la venue du duc

Samedy vingtroisiesme juing

Entrarent pour tenir la jurade Messieurs de [...], Duval et de Chappelas, juratz.

Le dict jour fut receu lettre du Roy con... la venue de Monseigneur le duc de Mayenne, gouverneur de la province, en ceste ville, laquelle sera cy ap[rès] incéré.

Dé par le Roy

Tres chers et bien aimés, nous avons pourveu nostre cousin [le] Duc de Mayenne, pair et grand Chambellan de France, de la charge de gouverneur et notre lieutenant general en nostre province de Guienne, que nostre cousin, le Prince de Condé,

a remise en nos mains depuis quelques années et pour ce que nous faisons estat de l'envoyer incontinent de dela tant pour prendre possession de la dicte charge que pour donner ordre aux affaires de la dicte province. Nous vous en avons bien voulu donner advis par cest cy afin que vous vous disposiés et prepariés de bonne heure à le recepvoir en nostre ville de Bourdeaux et à luy rendre les honneurs qui sont deubz à sa qualité et que vous avés accoustumé de faire à ceux qui ont tenu la dicte charge de quoy nous assurons que vous vous acquitterrés selon vostre devoir, nous ne vous en faisons [...] plus expresse. Donné à Paris le quinziesme de ju[ing] 1618, signé Louis et plus bas Phelipeaux d[...] nos tres chers et bien aimés les Maire et juratz de nostre ville de Bourdeaux ³⁹.

Les maîtres d'oeuvre

BB 26 : 8 août 1618 : Paiement de l'architecte François Buscher

Entrarent pour tenir la jurade Messieurs de [Camarsac, de Voysin], de Lariviere, Duval, de Chappellas, juratz et procureur syndic [de la] ville.

(...) Le dict jour fut deliberée sur la requeste presentée par Francois Buscher, architecte, aux fins d'estre payé et satisfait des peynes, journées et vacations par luy exposées pendant ung mois à faire les desseings et avoir soing particulier de la conduite de la plus grande partie des ouvrages préparés pour l'entrée de Monseigneur duc de Mayenne, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne, mesmes des arcs triomphaux de porte basse, porte Medouc et porte du Chasteau Trompette, ensemble du pont et pavillon des harangues du dict seigneur construit sur la riviere, ayant pour cest effect esté mandé venir en ceste ville, qu'il a abandonné tous ses affaires. Apres avoir ouy le dict Buscher par sa bouche, veu les dessengs par luy faicts et considerant la peyne par luy exposé, les dicts sieurs ont ordonné qu'il sera baillé et payé au dict Busher pour les peynes, journées et vacations par luy exposées à l'effect que dessus, la somme de cent cinquante livres et aux fins mandement expédié sur les deniers empruntés pour subvenir aux fraiz de la dicte entrée.

Camarsac, jurat; J Voysin, jurat; Minvyelle, j[urat], La Riviere, jurat ⁴⁰.

38. A.M.Bx, BB 25, 28 mai 1618.

39. A.M.Bx, BB 25.

BB 25 : 27 juin 1618 : Paiement de Bernard Levesque, peintre, en tant que maître d'œuvre

[Mer]credy vingt septiesme juing 1618

Entrarent pour tenir la jurade Messieurs de Minv[ielle], Duval et Chappellas, juratz.

Le dict jour fut arresté que des deniers qu'il a conf[...] emprunter pour l'entrée de Monseigneur le duc de Maye[me], pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne, il en sera baillé et payé par le tresorier de la ville à Bernard Levesque, peintre, la somme de cent livres sur et tant moins de ce que luy sera ordonné pour ses peynes, journées et vacations qu'il a exposé et exposées aux desseings et conduite des ouvrages necessaires à la dicte entrée, tant pour ce qui est de menuziers, peintres, sculpteurs que autres ouvrages qu'il conviendra faire pour raison de la dicte entrée et à ces fins sera mandement expédié.

Minvyelle, jurat ; Duval, jurat ; Dechappellas ⁴¹.

La mise en oeuvre

BB 25 : juin 1618 ? : Délibération pour réquisitionner une gabarre

Entrarent dans l'hostel de [ville ...] Delariviere, Duval et Chappellas, juratz.

Le dict jour fut fait et arresté le principe avec [...] Vivan visiteur de la rivière de fournir une grande gabarre du port de trente six à quarante thonnes garnie des ancrs et cables necessaires pour sur icelle bastir la maison navale qui se doit faire pour l'entrée de Monseigneur le duc de Mayenne, gouverneur de la province pour et moyennent la somme de trente solz pour chescun jour qui commenceront le (laissé en blanc) et jusques à ce que l'entrée de mon dict Seigneur sera faite et la dicte maison hoster de dessus le dict bapteau, lequel bapteau se gastant ou desdommageant par le moyen de la construction de la dicte maison navale, messieurs seront payés le dict desdommagement ⁴²

BB 26 : juin 1618 : Contrats pour la construction de la maison navale et des arcs de la porte Caillau

[...] en la chambre du [...] cité de Bourdeaux, Messieurs [...] et de Chappellas, juratz et gouverneurs [...]. A esté par eux deliberé sur les preparatifs [...] faire concernant la reception et entrée de Monsei[gn]eur le duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, [gouverneur] et lieutenant general pour le Roy en la province de Gu[ie]nne, suivant la vollonté de sa Majesté mentionnés en sa lettre [du] quinziesme du present moys et notament pour ce qui est de la maison navale qu'il

convient construire sur la riviere et arcz triomphaux qui seront mis et plassés à la porte du Caillau, par laquelle Mon dict Seigneur fera son entrée ; ayant les dictz sieurs juratz jugé la dicte besoigne estre la plus hatée, auroient mandé venir au dict hostel de ville plusieurs maistres menuziers d'icelle, entre autre Jehan Senelle, Helies Estier, Pierre Bastit, François Mongarre, Jehan Fau, Estienne Eyrault aus quelz ayant représenté les desseings faicts aux fins de la construction des dictz ouvrages et iceux exortés de les vouloir entreprendre à pris honneste et raisonnable sans uzer d'aucuns delays, attendu la prochaine venue du dict seigneur ; à quoy a esté dict par le dict Senelle qu'il offre faire et construire la dicte maison navale et arc triomphaux de la porte du Caillau du costé de la riviere, par laquelle Mon dict Seigneur fera son entrée, suivant les desseings que luy ont esté représentés et memoires desquels il a ouy la lecture et fournir tous les materiaux necessaires comme boys et clous sauf et reserve de la grosse ferrure pour et moyennent le prix et somme de dix huit cens [...] ⁴³.

Acte notarié du 27 juin 1618

Comme ainsy soynt Messieurs le Maire et juratz, gouverneurs de Bourdeaux, estans assemblés en jurade pour délibérer sur l'entrée et reception honorable en ceste ville de Monseigneur le Duc de Mayenne, gouverneur et lieutenant general pour le roy en Guyenne suyvant la volonté de sa majesté mentionnée en la lettre du quinziesme du present moys et notamment pour ce qui est de la maison navale que les dictz sieurs juratz dezirent faire construire sur la riviere et des arcs triomphaux qui seront mis et plassés à la porte par laquelle Monseigneur fera son entrée. A ces fins, les dictz sieurs juratz auroient mandé faire venir à l'hostel de ville plusieurs maistres menuziers d'icelle ausquels ilz auroient fait entendre leur intention et représenté les dessaings faicts aux fins de la construction des dictz ouvrages. Et ce fait, Helies Estier et Francoys Mongarre, deux des dictz maistres, auroient offert entreprendre la susdicte besoigne suyvant ce qui auroit esté dessigné et représenté pour et moyenant le prix et somme de treze cens cinquante livres, à la charge que les dictz sieurs seroynt tenus leur bailher un quintal de plomb et autrement comme il est plus à plain contenu par le proces verbal sur ce fait le vingtcinquesme des present moys et an, conformement auquel les dictz sieurs juratz ont accordé faire le contract que s'en suyt avecq les dictz Estier et Mongarre comme moins dizans faisant la condition de la ville meilleure. Pour ce est il qu'aujourd'hui datte de ces pesentes, par devant

40. ANM, BB 26, 8 août 1818.

41. A.M.Bx, BB 25, 27 juin 1618.

42. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement juin 1618.

43. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement juin 1618.

moy, Pierre Bouhet, notaire et taballion royal et gardenoths hereditaire en la ville et cité de Bourdeaux et senechaussée de Guyenne, presens les tesmoins soubz nommés, ont esté presens en leurs personnes les dictz Elies Estier et Francoys Mongarre, maistres menuziers de la presente ville, y demeurant, scavoir le dict Estier en la parroisse Sainte Eulaye et le dict Mongarre en la parroisse Saint Eloy, lesquels, de leur bon gré et volonté, ont entrepris, promis et promettent par ces presentes à Nobles Maistres Jean de Geres, escuyer, sieur de Camarsac, Philip de Minvielle, citoyen, Pierre Pennilh, sieur et Baron de la Riviere et autres places, Jacques Duval, advocat en la cour de parlement du dict Bourdeaux et Pierre Chappellas, citoyen, les tous juratz et gouverneurs dudict Bourdeaux, illec présent et acceptant, tant pour eux, es dictz noms et qualité que pour hault et puissant seigneur M^e Anthoyne de Roquelaure, mareschal de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en Guyenne et maire dudict Bourdeaux, absant qu'aussy pour Nobles Maistres Jehan Guy de Voizin, Paul Leclerc et Jehan Darnal, escuyers et advocats en la dicte cour de parlement, les dictz sieurs Voyzin, l'un des dictz sieurs juratz, le dict sieur Leclerc, procureur syndiq de la dicte ville et le dict sieur Darnal, secrétaire ordinaire de l'hostel commun d'icelle, absans, estans de present en cour pour les affaires de la dicte ville, scavoir de faire et bastir une maison navale sur une gabarre telle que leur sera bailhée par les dictz sieurs et ce suyvant et conformement au dessaing qui leur a esté monstré qui est de faire une ballustrade tout autour en dehors de la grandeur requize, plus un pied d'estal qui regnera tout à l'entour avecq les colonnes, pilastres, corniche, frisse et arquivre, plus feront en icelle maison quatre entrées où les corniches, frisse et arquivre seront brissés selon l'ordre corinthe ou compozite et au dessus des dictes entrées y aura un frontispice avecq les mesmes corniches, frisse et arquivre et entre les colonnes et pilastres seront tenus laisser jour et ouverture pour mettre chassiss à verre ; plus au dessus des dictes corniches, une naissance d'architecture aura la corniche, frisse et arquivre portée par des consolles et au dessus de ladicte naissance y aura un dome suyvant le dict dessaing et au dessus d'icelluy feront une petite naissance d'architecture que portera une pyramide et au dedans de la dicte maison navale sera fait un siege tout d'un tenant, plancher le font et couvrir le dessus de tables parrées, eslever le perron où sera le siege du dict seigneur ; à la porte du Caillau un arc triomphant avecq quatre colonnes, deux de chesque costé de l'ordre de corinthe ou composite, les colonnes assizes sur leur pied d'estal, corniche, frisse et arquivre et un frontispice brisé et au dessus du dict frontispice un finiment ainsy qu'appert au griffonnement du dessaing qui leur a esté monstré ; plus au dedans de la dicte ville, feront un portique sur deux pilastres avecq leur pied d'estal, frise, corniche et arquivre, un petit fronton, le tout de l'ordre corinthe ou composite. Et pour ce faire, les dictz entrepreneurs seront

tenus fournir à leurs despans toutes les tables, charpante, cloux de menuiserie et autres materiaux à ce necessaire, sauf de la grosse ferrure, le tout pour et moyenant le pris et somme de treize cent cinquante livres, laquelle les dictz sieurs juratz ont promis et seront tenus faire bailher et payer aus dictz Estier et Mongarre par sieur Dorde Torisson, tresorier et recepveur general des deniers communs de la dicte ville, scavoir la moytié d'icelle par advance et l'autre moytié à la fin de la dicte besoigne. Laquelle iceux Estier et Mongarre ont promis et seront tenus rendre bien et dheuement faicte, parfaicte et parachevée dans troys sepmaines prochaines pour tous delays, sans discontinuation de labeur à peyne de tous despans, dommages et interestz. En oultre les dictz sieurs juratz promettent et seront tenus fournir et bailher aus dictz entrepreneurs un quintal de plomb, le tout suyvant la teneur du proces verbal et dessaing que les dictz entrepreneurs ont dict avoyr par devers eux et pour entretenir le contenu au present contract, les dictz sieurs juratz, es dictz noms et qualité, en ont obligé et obligent envers les dictz entrepreneurs les biens et revenus de la dicte ville et iceux entrepreneurs, tous deux l'un pour l'autre et un seul pour le tout, renonçant au benefice d'ordre, division et discussion, en ont obligé et obligent envers les dictz sieurs juratz, es dictz noms et qualité, leurs personnes et biens, tant meubles que immeubles, presens et advenir quelzconques qu'ilz ont pour ce soubzmis et par expres leurs dictes personnes à la rigueur et l'execution et ont renoncé et ainsy l'ont promis. Faict au dict Bourdeaux, dans la chambre du conseil de l'hostel commun de la dicte ville, le vingt septiesme juing mil six cens dix huit, avant midy, presens M^e Elies Rampnouilh, commis au greffe de la police de la dicte ville et Estienne Lamothe, praticien, habitant dudict Bourdeaux, tesmoins à ce requis.

Minvielle, jurat ; Duval, comme jurat s(e)ulement et non autrement ; Rampnouilh, present ; Bouhet, notaire royal ; La Riviere, jurat ; De Chappellas, jurat ; Elies Estier ⁴⁴.

Arcs de triomphe des portes Basse, du Médoc et Trompette

BB 25 : 14 juin 1618 : Construction de l'ossature des arcs de triomphe

Du sabmedy XIII^e de j[ui]illet 1618]

(...) Le dict jour fust arresté et conclu marché avec Guillaume Blin et Martin Dutreau, maistres charpentiers de grosse fusté comme moins disant et faisant la condition du

44. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F^o 239 et 240, 27 juin 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac

public meilleure pour faire la grosse charpente necessaire aux arcz triumpaux que les dictz Sieurs juratz on delibré faire faire à Porte Basse, Porte Medouc et à la porte du Chasteau Trompet, avec les chaffaudages necessaires aux menuziers et peintres qui travailleront à la construction et penture d'iceux, moyennent le prix et somme de trois cens cinquante livres, sur laquelle somme les dictz charpentiers seront tenus payer le port et charroy des boys qui leur seront necessaires, lesquels boys et tables seront neanlmoings payés aux despens de la ville et des deniers qu'il a convenu ou conviendra emprunter pour subvenir aux fraiz de l'entrée de Monseigneur le duc de Mayenne, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en Guienne⁴⁵.

Peinture de la maison navale et des arcs de la Porte Cailhau

BB 25 : sans date, mais sûrement juin 1618 : Peinture de la maison navale et des arcs

[...] estans assemblés dans la cha[m]bre [...] commung de la vile et cité de Bourdeaux, [...] de Camarsac, de Minvielle, Duval et de Chappellars [...] et gouverneurs de la dicte ville, lesquels ayant res[...] convenoient bailer au moins disant la peinture de la maison navale qui se construit sur un bapteau pour la reception et entrée de Monseigneur le duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne, ensemble des arcz triumpaux qui se font pour mettre à la porte du Caillau par laquelle le dict seigneur fera son entrée, ayant mandé venir au dict hostel de ville les maistres peintres d'icelle entre autres Jehan Roy, Louis Jamin, Francois Laprerie, Estienne Bineau, Bernard Levesque, Bernard Casajus, Thomas Ferau et autres, lesquels introduictz en la dicte chambre du conseil, leur auroient esté declairé le subiect pour lequel ils avoient esté mandés venir et que la peinture de lq dicte maison navale et arcz triumpaux et teneu à bailer au moins disant et à celluy qui fera la condition du public meilleure, suivant les desseings et memoires que leur ont esté representés et desquels lecture leur a esté faite, les exortant de vouloir entrer et offrir ; et par le dict Jamin a esté dict qu'il offroit faire la peinture de la dicte maison navale et arcz triumpaux de la porte du Caillau par laquelle le dict seigneur fera son entrée, fournir les toyles necessaires avec les tableaux et autres ornemens mentionnés aus dictz desseings et memoires, faisant la peinture en destrampe pour quinze cens livres, le dict Roy pour douze cens livres, le dict Bineau pour unze cens cinquante livres, ledict Jamin pour (...) ⁴⁶

Acte notarié du 2 juillet 1618

Du second de juihet mil six cent dix huit, avant midy

Ont esté presens en leurs personnes, Bernard Levesque, Louys Samin, Francois Laprerie, Thoma Fequam et Bernard Cazejus, les tous maîtres peytres de la presente ville, y demeurans. Lesquelz, de leur bon gré et volonté, ont entrepris, promis et promettent par ces presentes à noble Maistres Jehan de Geres, escuyer, sieur de Camarsac, Philip de Minvielle, citoyen, Pierre de Pennilh, sieur et baron de Lariviere et autres places, Jacques Duval, advocat en la cour de parlement dudict Bourdeaux et Estienne Chapellars, citoyen, les tous juratz et gouverneurs du dict Bourdeaux, illecq presens, stipullans et acceptans tant pour eux, es dictz noms et quallités, que pour hault et puissant seigneur Messire Anthoine de Rocquelaure, mareschal de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en ceste province de Guyenne et maire de la presante ville et pour Nobles Messieurs Jehan Guy de Voyzin, Paul Leclercq et Jehan Darnal, escuyers et advocatz en parlement, le dict sieur de Voyzin, à present jurat dudict Bourdeaux, le dict Leclercq, procureur scindicq de la dicte ville et le dict Darnal, secretaire ordinaire de l'hostel commung d'icelle, absans, estans de present en cour pour les affaires de la dicte ville. Scavoir est de faire toutes et chescunes les peytures tant à la maison navale que aux arcz triumpaux de la porte du Cailhau que les dictz sieurs juratz font faire pour honorer l'entrée et reception en ceste dicte ville de Monseigneur le Duc de Mayenne, pere et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant pour le Roy en sa province de Guyenne et en la forme et maniere que s'en suit. Premierement dans la dicte maison navale, quatre tableaux de la longueur de quatre piedz et cinq piedz et demy de hauteur et en dehors à l'opposite, peindre quatre autre tableaux qui seront faite en forme de niche de mesme grandeur que les sus dictz. Plus les dictz entrepreneurs seront tenus de peindre une balustrade qui regnera tout l'entour et en dehors de la dicte maison navale. Plus seront tenus peindre ung pedestal qui regnera tout à l'entour en carré et tables datantes suivant que leur sera monstre par leur desseing. Plus seront tenus faire les chapiteaux et bassins de colonnes en bronse ou colleur d'icelle. Plus faire le corps ou tuau des colonnes qui seront en nombre de trente deux avecq les dictz pilastres seront paintz de la colleur de marbre ; divers les chapiteaux et basses semblables à ceux des dictes colonnes. Plus seront aussy tenus peindre les corniches, frises et arquiteaux suivant qu'il sera diviser aux colonnes et aussy faire les frontispisses semblables

45. A.M.Bx, BB 25, 14 juillet 1618.

46. A.M.Bx, BB 25,

à la corniche, frise et architeaux. Plus au dessus de l'architecture seront tenus paindre ung domme en escaille d'azur. Plus au dessus du domme y feront une naissance d'architecture semblable à celle qui porte le domme où ilz fairoient des tables dattantes de marbre et paindre aussy les consolles et demy pillastres avec la pyramide et comme il appert au dessaing qui a esté monstre et représenté aus dictz sieurs juratz et tout ce dessus sera paint de destrampe et bonne colleur suivant chascun leur quallité. Aussy seront tenus paindre en huile le corps de la gabarre avecq l'espion d'icelle comme aussy les avirons requis et necessaires ; et les troys petitz bapteaues qui tireront la sus dicte maison navale seront paintz à destrampe. Plus seront tenus de paindre en destrampe le siel ou soffiste du dedans de la sus dicte maison navale avecq une grand armoirie de mon dict seigneur Duc de Mayenne et le reste sera fait en parquetage au dedans. Les dictz parquestz sera fait fleurs de lys, croissant et chiffres comme il leur sera monstre et du tout fournir les toilles necessaires. Et pour le regard de la porte du Cailhau au dehors de la ville, seront aussy tenus de paindre l'arc triumpant avecq ses quatre colonnes, corniches, frise et architraves, pillastres et demy pillastres, pied d'estal avecq les amblesmes ou devises qu'il leur sera bailhé pour mettre aux lieux convenables suivant l'architraiture et le tout sera paint en destrampe suivant qu'il sera designé comme aussy ung grand tableau qui sera au dessus l'architraiture en la haulteur de sept piedz et environ douze de large. Et au dedans de la ville, seront aussy tenus paindre une portelate avec ses pillastres, corniches, frises et arquitrave et frontispisse et la dicte peinture sera convenable à celle de dehors en destrampe et tous les espesseurs du dict portal seont pains en destrampe. Plus aussy un grand spitaphe avec son compartiment correspondant et à l'opposite du grand tableau qui est en dehors de la ville et le bien et dheuement paindre en destrampe. Laquelle besogne et peinture, les dictz entrepreneurs seront tenus rendre et dheuement faite, parfaicte et parachevée dans huit jours apres que les menuziers qui ont entrepris faire la dicte maison navale et arcs triumpaux, auront parachevés les dictz ouvrages, aussy seront tenus de reffaire et acommoder la dicte peinture, car advenant que par le moyen des eaux pluviales elle feust gastée ou endommagée avant l'entrée du dict seigneur et pour faire la sus dicte besogne, les dictz entrepreneurs seront tenus fournir toutes les colleurs, peintures, toilles et autres materiaux à ce requis et necessaires à peyne de tous despans et dommages, et ce le tout pour et moyenant le prix et somme de sept cent cinquante livres tournoiz. Laquelle somme les dictz sieurs juratz ont promis et seront tenus faire bailher et payer aus dictz entrepreneurs lors que iceux entrepreneurs seront prestz de commencer à travailler à la dicte peinture la somme de troys cent soixante quinze livres, faisant la moytié de la dicte somme de sept cent cinquante livres et le restant lors qu'ils auront parachevé la dicte besogne, le tout jouxte et

suivant le proces verbal de delivrance qui en a esté faite aus dictz Cazejus et Fequan du dernier de juing dernier passé. Et pour l'entretienement du contenu au present contract, les dictz entrepreneurs tous cinq, l'ung pour l'autre, et ung d'eux pour le tout, renonceant au benefice de division et discution, en ont obligé et obligent encers les dictz sieurs juratz leurs personnes et biens, tant meubles que immeubles, presens et advenir quelconques et les dictz sieurs juratz, es dictz noms et quallités, envers les dictz entrepreneurs tous et chescuns les biens et revenus de la dicte ville qu'ilz ont le tout pour ce soubzmis ce et par expres les dictz entrepreneurs leurs dictes personnes à la rigueur et à l'exécution et ont renoncé et ainsy l'ont juré. Faict au dict Bourdeaux dans l'hostel commung de la dicte ville ez presences de Maistre Helies Rampnoulh, greffier de la police d'icelle Estienne Delamothe, praticien du dict Bourdeaux, tesmoins à ce requis.

Camarsac, en qualité de jurat ; Minvyelle, jurat et en la dicte qualité ; Duval, comme jurat et non autrement ; De Chapellars, jurat en ceste qualité et non autrement ; Levesque ; Janin ; Delaperie ; Thomas Fequant ; Marque CA dudict Cazejus ; Delamothe ; Rampnoulh ; Bouhet, notaire royal⁴⁷.

Acte notarié du 3 juillet 1618 : Travail du sculpteur Nicolas Carlier

Du troysiesme juihet mil six cent

dix huit, avant midy

A esté present en sa personne Nicolas Carlier (et Berthelemy Musnier)⁴⁸, maistre sculpteur de la presente ville y demeurant parroisse Ste Eulalye, lequel de son bon gré et volonté a entrepris, promis et promet par ces presentes à Nobles Messieurs Jehan de Geres, escuyer, sieur de Camarsac, Phelip de Minvielle, citoyen, Pierre de Pennilh, sieur et baron de Lariviere et autres places, Jacques Duval, advocat en la cour de parlement de Bourdeaux et Estienne Chapellars, citoyen les tous juratz et gouverneurs de la dicte ville de Bourdeaux, illecq present, stipullant et acceptant, tant pour eux es dictz noms et quallités, que pour hault et puissant seigneur Messire Anthoine de Rocquelaure, mareschal de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en ceste province de Guyenne et maire de la presente ville et pour Nobles Messieurs Jehan Guy de Voyzin, Paul Leclercq, Jehan Darnal, escuyers et advocatz en parlement, le dict sieur Voyzin à present l'un des dictz autres juratz du dict Bourdeaux, le dict sieur Leclercq, procureur scindicq de la dicte ville et le dict sieur Darnal, secretaire ordinaire de l'hostel commung, d'icelle absens,

47. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 251 et 252, 2 juillet 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac

estans de present en cour pour les affaires de la dicte ville. Scavoir est de faire les figures de sculptures tant à la maison navalle que arcqz triompheaux de la porte du Cailhau que les dictz sieurs juratz font faire pour honorer l'entrée et reception en ceste dicte ville de Monseigneur le Duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant pour le Roy en Guyenne et ce en la forme et maniere que s'en suict. Premièrement, le dict Carlier sera tenu faire quatre figures qui seront assizes sur les frontispices, les testes, mains et piedz desquelles seront de plastre et le restant sera de toyle et de la grandeur d'environ quatre piedz, plus quatre autres figures toutes droictes qui seront aux quatre coings de l'architecture, lesquelles auront aussy les testes, mains et piedz de plastre et le restant de chescune figure sera de toyle. Lesquelles figures, le dict Carlier sera tenu poser en tel lieu et endroit qu'il sera advisé par les dictz sieurs juratz et pour le regard de la porte du Cailhau seront tenus faire deux figures droictes de sept piedz de haulteur, lesquelles auront aussy les testes, mains et piedz de plastres et le restant de chescunes d'icelles de toyle et les rendre aussy placées en tel lieu qui sera advisé. Lesquelles figures, le dict Carlier sera tenu de rendre bien et dheuement faictes et parachevées dans quinze jours prochains venant à compter de jourd'hui. Pour icelles faire, sera tenu fournir toute le plastre, toyle et autres materieaulx à ce requis et necessaires à ses despans, le tout à peyne de tous despans, dommages et ce pour et moyennant les prix et somme de deux cent quatre vingtz livres tournoiz, sur ce en deduction de laquelle somme, les dictz sieurs juratz ont promis et seront tenus faire bailher et dellivrer au dict Carlier par advance la somme de cent quarante livres tournoiz et le restant lors qu'il aura parachevé la dicte besoigne, le tout juxte et suyvnt le proces verbal de dellivrance qui en a esté fait au dict Carlier et Musnier du (en blanc) et comme estant icelluy Carlier le moins disant et faisant la condition de la l..... meilheure. Et pour l'entretienement du contenu au present contract, les dictz sieurs juratz, sus dictz noms et qualittés ont obligé et obligent en vers le dict Carlier (et Musnier)⁴⁹, tout et chescuns les biens te revenus de la dicte ville et le dict Carlier envers les dictz sieurs juratz sa personne et tout est chescuns ses biens tant meubles que immeubles, presens et advenir quelconques qu'ilz ont le tout pour ce soubzmis et par expres le dict Carlier sa dicte personne à la rigueur et à l'exécution et ont renoncé à tous moyens et ainsy l'ont promis et juré. Faict au dict Bourdeaux, dans la chambre du conseil de l'hostel commun de la dicte ville, en presence de maistres Helies Rampnouilh, greffier de la police d'icelle, Estienne Delamothe, praticien, habitans du dict bourdeaux, tesmoins à ce requis.

Camarsac, jurat ; Minvyelle, jurat ; Lariviere, jurat ; Duval, comme jurat sulement et non autrement ; De Chappellas, comme jurat sulement et non autrement ; Carlier, Bartellemi Munier ; Bouhet, notaire royal⁵⁰.

BB 25 : 7 juillet 1618 : Poêle et chaires réalisés par Pierre Creue

Entrarent Messieurs De Minvielle, de Lariviere, D[uval] et de Chappellas, juratz pour tenir la jurade, puis seroict aussy entré Monsieur de Camarsac, jurat.

(...) Le dict jour fut mandé venir dans l'hostel de ville Pierre Creue, tapissier, avec lequel fut convenu qu'il fairoict le poyle de l'entrée de Monseigneur le duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne, suivant le desseng qui luy en a esté mis en main, ensemble deux cheres brizées de veloux, pour mettre aux maison navalle et des arangues du dict seigneur et pour cest effect qu'il luy sera baillé le brocar, fil d'or, veloux, soye et autres estoffes requises et necessaires avec les boys qu'il s'est chargé faire faire suivant ce qu'il jugera estre à propos, lesquels seront payés aux despens de la ville et et pour ce qui est des peynes, journées et vaccations que le dict Creue exposera à la facture du dict poyle et cheres, la besoigne faicte luy [...] tresorier de la ville la somme de S[...] et à ces fins mandement expédié. (...)

Camarsac, jurat ; Minvyelle, jurat et Dechappellas, jurat⁵¹.

Pont roulant et tribune des harangues

BB 25 : 11 juillet 1618 : Adjudication pour le pont et la tribune des harangues

[...] de Monseigneur le duc [de Mayenne, pair et] grand chambellan de France, gouverneur et lieu[tenant general] pour le Roy en la province de Guienne sur son a[rrivée] et abordage sur le port et havre de ceste ville, fin qu'il puisse sortir de la maison navalle construite pour son entrée à pied sec, sans incommodité aucune, il estoict expédiant faire construire ung pont sur quatre roues, lequel seroit avancé ou reculé à mesure et à proportion que l'eau monteroit ou dessendroict pour le joindre à la maison navalle ; et aussy estoict necessaire de faire ung tribunal dans lequel le dict seigneur se puisse mettre et passer pour recepvoir, ouyr et entendre les harangues que luy seront faictes par les ordres de ceste ville suivant qu'il est accoustumé. Auroient faict dresser desseng du tout ensemble les qualittés et (?), de la facon, grandeur et forme du dict pont et tribunal, lequel ayant esté par les dictz sieurs juratz jugé

48. passage barré.

49. barré.

50. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 260 et 261, 3 juillet 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac

51. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement juillet 1618.

propre et convenable pour l'effect que dessus, avoient mandé venir dans l'hostel de ville les maistres charpentiers d'icelle, entre autres Guillaume Blin, Martin Dutreau et Jacques Bernier, lesquelz veins et apres que exhibition leur a esté faicte du dict desseng et lecture du memoire de dict ouvrage faicte ; les dictz sieurs juratz les auroient exorté de vouloir suivant et conformement à iceux entreprendre la construction des dictz ouvrages à pris honneste et raisonnable, leur declairant qu'ilz vouloient et entendoient, l'entrée du dict seigneur faicte, que le tout leur demeurat pour en faire et disposer à son plaisir et vollonté ; et sur ce a esté dict par le dict Blin qu'il offroict faire les dictz ouvrages suivant et conformement au dict desseing [...]⁵²

Acte notarié du 11 juillet 1618

Du unzième juihet mil six cent
dix huict, avant midy

A esté present en sa personne Jacques Bernier, charpentier de grosse fusté, demurant au lieu de Pont Long, parroisses St-Seurin les Bourdeaux, lequel, de son bon gré et volonté, a entrepris, promis et promet par ces presentes à Nobles messieurs Jehan de Geres, escuyer, sieur de Camarsac, Philip de Minvielle, citoyen, Pierre Pennilh, seigneur et baron de Lariviere et autres places, Jacques Duval advocat en la cour de parlement du dict Bourdeaux et Estienne Chappellas, citoyens, les tous juratz et gouverneurs du dict Bourdeaux, monsieur maistre Jehan Darnal, clerc ordinaire de l'hostel commun de la dicte ville, illecq pressens et acceptans, tant pour eux, es dictz noms et qualittés, que pour hault et puissant seigneur monsieur Anthoyne de Rocquelaure, mareschal de France, lieutenant general pour le Roy en Guyenne et maire de ceste ville et pour Noble messieurs Jehan Guy de Voyzin et Paul Le Clecq, escuyers et advocats en la dicte cour de parlement, le dict sieur de Voyzin, l'un des dictz sieurs juratz et le dict sieur Le Clercq, procureur sindicq de la dicte ville, absans. Scavoir est de faire et dresser un pont de boys de la longueur de vingt cinq pieds et huict pieds de largeur dans œuvre, posé sur quatre rouhes, et ce pour honorer l'entrée et reception en ceste ville de Monseigneur le Duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur pour le Roy en ceste province de Guyenne, suyvnt et conformement au dessaing qui en a esté fait, paraffé et signé du dict Darnal, sur lequel pont le dict entrepreneur sera tenu faire un logement en forme de tribunal qui aura dix pieds de long et huict de large, le tout dans œuvre ; dans lequel logement y sera fait huict arceaux, scavoir quatre par chesque costé et aux deux bouts sera fait deux portiques de quatre pieds de large, et le restant de la largeur qui restera aux costés des dictz portiques, servira pour y mettre telles inscrip-

tions qu'il plaira aus dictz Maire et juratz. Lequel logement sera couvert en forme d'un petit pavillon et au dedans du dict logement sera fait quatre marches pour monter dans icelluy afin que le plancher soyt et demure à niveau. Et pour le regard du pont sera planché de soliveaux et tables requizes aux deux costé. Duquel pont, le dict entrepreneur y fera deux reings de balustrade et tables de la forme qu'il est figuré par le dict dessaing. En oultre sera tenu le dict entrepreneur, comme il promet d'avancer le dict pont ou le reculler proche de la maison navale, lors de la descente du dict seigneur et fournir du tout les engins et manœuvres à ce necessaires, ensemble tous les autres materiaux pour rendre le dict pont fait et parachevé conformement au dict desseing à ses despans, le tout et moyennant le prix et somme de deux cens vingt cinq livres tournoiz. En deduction de laquelle, les sieurs Maire et juratz promettent et seront tenus faire bailher et payer par advance au dict Bernier la moytié de la dicte somme et l'autre moytié et final payement à la fin de la dicte bezzoigne. Laquelle le dict Bernier a promis, sera tenu rendre bien et dheuement faicte et parachevée dans le vingtcinquesme de present moye et an à peyne de tous despans, dommages et interestz. Et incontinent l'entrée du dict seigneur faicte, le dict Bernier aura et retirera à soy le dict pont et logement, sans que les dictz sieurs en puissent pretendre aucune chose, comme il est contenu au dict proces verbal de delivrance. Et pour entretenir le contenu au present contract, les dictz sieurs juratz et clerc de ville, es dictz noms et qualittés, en ont obligé et obligent envers le dict Bernier tous et chescuns les biens et revenus de la dicte ville et le dict Bernier envers les dictz sieurs juratz sa personne et biens tant meubles que immeubles, presens et advenir quelzconques, qu'ilz ont pour ce soubzmis et par expres le dict Bernier sa dicte personne à la rigueur et l'exécution et a renoncé et ainsy l'a promis. Faict au dict Bourdeaux, dans la chambre du conseil de l'hostel commun de la dicte ville ez presences de Nicolas Carlier, maistre sculpteur de la dicte ville et Estienne Delamothe, praticien y habitans, tesmons à ce requis.

Camarsac, jurat ; Minvyelle, jurat et en la dicte qualité seulement ; Lariviere, jurat en la dicte qualité et seulement ; Duval, en qualité de jurat sulement et non autrement ; De chappellas, en qualité de jurat seulement et non autrement ; Bernier ; Carlier, present, tesmoin ; Darnal ; Delamothe ; Bouhet, notaire royal⁵³.

52. A.M.Bx, BB 25, 11 juillet 1618.

53. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 276 à 278, 11 juillet 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac

Achats divers

BB 25 : 21 juillet 1618 : Officiers habillés

(...) Le dict jour fust arresté que à l'honneur de l'entrée et reception de Monseigneur le duc de Mayenne, gouverneur en la province de Guyenne, il sera baillé pour livrée et pour avoir ung habit ainsy que s'ensuivent :

Premierement aux trois cappitaines du guet, à chacun d'eux pour faire ung habillement, soixante livres, monte pour tous trois neuf vingt livres.

Au chevaucheur, au fourrier, au portier de la ville, à chacun d'eux quarante livres, monte six vingt livres.

Aux huit secretaires de Messieurs les juratz, procureur et clerc de ville, à chacun d'eux quarante livres, monte pour tout trois cens vingt livres. CCCXX⁵⁴

BB 25 : juillet 1618? : Achat d'habits

(...) Le dict jour fut arresté que à l'honneur de la prochaine entrée de Monseigneur le duc de Mayenne, gouverneur et lieutenant general [pour le Roy en la province de Guienne ...] tresorier de la ville et à chacun d'eux [...] livres qu'est en tout cent vingt livres [...] somme employée à l'achat de chacun ung habit [pour] honorer la dicte entrée ainsy qu'il est accoustumé [...] pratiqué aux autres entrées et de la dicte somme sera mandement expédié sur les deniers empruntés pour l'entrée du dict seigneur.

Camarsac, jurat, de Minvyelle, jurat ; Duval, jurat⁵⁵.

BB 25 : probablement 28 juillet 1618 : Achat de vin

[...] moytié cleret pour estre baillée de g[...] corps de ville, scavoir est à Mondict seigneur [duc] de Mayenne quatre thonneaux, à Monsieur le [...] Rocquelaure et à Monsieur de Monpezat ung thonneau [...] l'autre thonneau pour estre distribué en bouteilles à M[onseigneur] le Cardinal de Sourdis, à Messieurs les Presidens [...] gens du Roy et doyen de la cour, tresorier de France et autres seigneurs gentilzhommes et autres personnes notables de la ville et pour ce faire que le tresorier de la ville en fera la recherche, achat et distribution et payement des deniers qui ont esté empruntés ou qu'il conviendra emprunter pour subvenir aux fraiz fraiz de l'entrée du dict seigneur.

que à l'honneur de l'entrée de Monseigneur le duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne qui se doit faire mardy prochain⁵⁶.

Voyages des jurats

BB 25 : 30 juin 1618 : Remboursement à Camarsac

[...] sabmedy, dernier jour de juing [1618]

Entrarent Messieurs de Camarsac, de Minvielle, Duv[al et] de Cappellas, juratz, pour tenir la jurade.

Le dict jour ayant esté représenté par Monsieur de Camarsac, [jurat], que suyv[ant] la deliberation de Messieurs les juratz il a esté treuvé Monseigneur le mareschal de Rocquelaure et maire de la ville pour la ville Dayre où estoit le dict seigneur resouldre sur l'entrée de Monseigneur le duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guyenne, suyv[ant] la volonté de sa Majesté, auxquels voyages le dict sieur de Camarsac auroit demeuré puis le vingtnuefiesme du present mois de juing et jusques au jour d'hier vingtnuefiesme, qu'il arriva en la presente ville et despancé pour faire les dictes voyages soixante livres, de laquelle somme les dictes sieurs juratz ont ordonné que le dict sieur de Camarsac en sera payé par le tresorier de la ville et pour ce faire il en seroit mandement.

Minvyelle, jurat ; Duval, jurat et Dechapellas, jurat⁵⁷.

BB 25 : 4 juillet 1618 : Députation au parlement

[...] juilliet [1618]

Entrarent Messieurs de Camarsac, de Minvielle, de Lariviere, Duval, de Chappellas, juratz pour [tenir] la jurade.

(...) Le dict jour fut arresté que Messieurs Duval et Chappellas, juratz s'en yront au parlement pour recevoir les commandemens de la cour sur la forme et serimonie de l'entrée qu'il convient faire à Monseigneur le duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne ; et de fait s'y sont à l'instant acheminés et bien tot apres ont les dictes juratz rapporté avoir esté ouys au dict parlement qui leur a fait entendre qu'il recevoit à fort bon gré au corps de ville de ce que il demandoit advis aux parlementaires sur la forme et serimonie de la dicte entrée et qu'il s'en remettoit à ce qu'il a

54. A.M.Bx, BB 25, 21 juillet 1618.

55. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement juillet 1618.

56. A.M.Bx, BB 25, sans date, 28 juillet 1618 probablement.

57. A.M.Bx, BB 25, 30 juin 1618.

esté cidevant pratiqué en pareilles entrées, sauf pour ce qui est de l'ordre auquel doibvent marcher les compagnies de la ville le jour de la dicte entrée et aussy de la maison des arangues que la cour y delibereroit demain⁵⁸.

BB 25 : mai ou juin 1618 ? : Députation vers le duc de Mayenne

[... 16]18

Messieurs, j'ay veu par la lettre que les sieurs de Voysin et [...], deputés, m'ont m'ont donnés de votre part, la bonne volonté [...] tesmognés comme vos concitoyens n'ont point heu à [...] qu'il a pleu au Roy me faire de me commettre le gouvernement de G[uyenne et] a creu que je pourrais servir et mettray peyne de m'acquiter [de la] charge en sorte que sa Majesté ne soit point deceue de la [...] opinion qu'il luy plaict avoyr de moy, ny vous de ce [...] me voules obliger, n'ayant pour but que son service en le [...] et propos de la province, vous priant de croire que [...] de votre ville ne me sera jamais en moindre recommandation [...] que mien propre et que sy mes predecesseurs y ont apporté une particuliere affection, j'essayerai de la surpasser avec aultant de soing que vous m'y obliges par celle que vous me promettes et que desormais je tiendray vos interestz et contentement comme les miens propres ainsy que j'espere vous le faire paroistre par les effects aux occasions qui s'en offriront. Ayant prié les dictes sieurs vos deputés de vous en assurer plus particulièrement de ma part et combien je suis, Messieurs, votre tres affectueux et parfaict amy. Mayenne et au dessus à Messieurs Messieurs les Maire et juratz de la ville de Bourdeaux.

(...) Le dict jour entra dans l'hostel de ville le sieur Darnal, clerc ordinaire d'icelle, par lequel a esté representé qui suivant la charge à luy baillée par les dictes sieurs jurats, il se seroit acheminé vers Monseigneur le duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la province de Guienne et de luy a prins comme quoy il desiroit venir en ceste ville et y faire son entrée dans [...] auroient cidevant [...] en main et qu'il falloict dilligenter [...] la dicte entrée, autrement l'on se trouveroit [...]. Sur ce, deliberation prinse, les dictes sieurs jurats, apres avoir veu la lettre du dict seigneur et con[...] qu'il estoit raisonnable que le dict sieur Darnal fut remboursé des fraiz par luy exposés au dict voyage et aussy qu'il estoit expediant qu'il s'en alla à La Reulle voir Monseigneur le mareschal de Rocquelaure, maire de ceste ville pour luy faire entendre des particularités de la cour et l'intention du dict seigneur duc sur le fait de son dict voyage et entrée en ceste ville où il conviendra au dict sieur Darnal faire des fraiz, lesquels il luy conviendra rembourser. Fut arresté pour autrement recompenser le dict sieur Darnal des fraiz des dictes voyages qu'il luy sera baillé

par le tresorier de la ville la somme de trois cens livres des deniers empruntés pour subvenir aux fraiz de la dicte entrée et a ces fins mandement expédié.

Camarsac, jurat ; Minvyelle, jurat ; Duval, jurat ; Dechapellas, jurat⁵⁹.

BB 25 : 27 juillet 1618 : Camarsac se rend jusqu'à Montendre

[...] duc de Mayenne, gouverneur et [lieutenant general pour le] Roy en Guienne, qui s'en venoit en poste fu[...] pour aller au devant du dict seigneur et avant qu'ilz pour[...] les dictes sieurs de Camarsac et de La Riviere ausquels [...] par le tresorier de la ville pour la despence de leur [...] somme de cent livres de laquelle mandement sera [...] sur les deniers empruntés pour subvenir aux fraiz de la dicte [entrée].

Et advanant le XXVII^e du dict mois, le sieur de Camarsac est revenu et rapporte avoir esté au devant du dict seigneur jusques à la Greule où ils l'ont rencontré et icelluy seigneur acompagné jusques au lieu de Montandre où il l'auroit layssé et le dict sieur de La Riviere pour l'accompagner jusques à St-Andras où il doit venir coucher⁶⁰.

BB 26 : Août? 1618 : La maison navale est amenée au duc de Mayenne à Bourg

[...] Duval, de Chappellas [...]

Le dict jour, environ les sept à huit heures du matin [...] le duc de Mayenne estant party de ceste v[ille] ung gallion pour aller à Bourg pour affaires [...] service du Roy, auroit envoyé ung de ses g[...] pour les sieurs juratz de luy envoyer la maison navale preparée pour son entrée audict lieu de Bourg aff[in] de s'en servir pour aller à Blaye et autres endroitz ou bon luy semblera. Et sur ce furent mandés venir les quatre visiteurs de la riviere ausquels fut enjoinct de faire prompte dilligence de conduire la dicte maison navale au devant du dict lieu de Bourg et a ces fins prendre deux gallions pour la thouer avec trente six mariniers et ordonné tant moing de leur peynes, journées et vaccations et de[...] il sera baillé à chacung d'iceux seze solz montant et payement (?) compris les quatre visiteurs la somme de trente deux livres et six livres pour le louage des dictes deux gallions, faisant en tout trente huit livres, de laquelle mandement sera expédié sur les deniers de l'entrée du dict seigneur⁶¹.

58. A.M.Bx, BB 25, juillet 1618.

59. A.M.Bx, BB 25, sans date, sûrement en juillet 1618.

60. A.M.Bx, BB 25, 27 juillet 1618.

61. A.M.Bx, BB 26, août 1618.

Comment financer les préparatifs et le remboursement des frais engagés

[Lundy] vingt cinqui[esme] juing 1618]

[...] dans l'hostel commung de la [... Bou]rdeaux, Messieurs de Minvielle, de Lariviere, Duv[al] et de Chappellas], juratz et gouverneurs de la dicte ville. Après avoir [...] lecture de la lettre du Roy du quinziesme du present mois re[...] juratz sabmedy dernier, contenant l'arrivée de Monseigneur le] duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouv[erneur et] lieutenant genaral pour le Roy en la presente province de Guie[mne], désirans les dicts sieurs juratz, en observant le commandement [de sa] Majesté, le recepvoir et accueillir dignement et luy rendre [les] honneurs qui sont deubz à sa qualité, n'ayans aucung deniers du revenu de la ville, ny autre pour subvenir aux fraiz qu'il conviendra faire en la construction des maison navalle, arcz triomphaux et autres choses honorables, ont resoleu et arresté unanimement qu'il seroient emprunté à l'interest les sommes necessaires pour subvenir aux frais de la dicte ent[rée] d'aucung bourgeois et habitans de ceste ville ausquels ont obligeroit le bien et revenu d'icelle jusques à plain et entier remboursement, pour estre icelle dicte somme ainsy empruntée, employée aux frais et despens de la dicte entrée, suivant et conformément à la vollonté de sa Majesté ainsy qu'il est dict par la dicte lettre à la charge du recouvrement et remplacement des dictes sommes sur telles natures de deniers qu'il plaira à sa dicte Majesté accorder à la dicte ville, ainsy qu'il est accoustumé faire pour semblables entrées.

Minvyelle, jurat ; La Riviere, jurat ; Duval, jurat ; De Chappellas, jurat ⁶².

Prêts

Acte notarié du 27 juin 1618 et divers advenants à l'acte

Du vingtseztiesme juing mil six cens dix huit avant midy

Ont esté présens en leurs personnes nobles maistres Jehan De Gerar, escuyer, sieur de Camarsac, Philip de Minvielle, citoyen, Pierre Pennilh, sieur et baron de La Riviere et autres places et Estienne Chappellas, citoyen, les tous juratz et gouverneurs du dict Bourdeaux, lesquels de leur bon gré et volonté tant pour eux es dicts noms et qualités que pour hault et puissant seigneur messire Anthoyne de Roquelaure, mareschal de France, lieutenant general pour le Roy en Guyenne et maire de ceste ville absant et pour maistres Jehan Guy de Voyzin, Paul Leclerc et Jehan Darnal, escuyers et advocats en parlement, ledict Sr de Voyzin, l'un desdicts sieurs jurats,

ledict sieur Leclerc, procureur sindicq de la dicte ville, et ledict sieur Darnal, secretaire ordinaire de l'hostel commun d'icelle, aussy absans, estans de present en cour pour les affaires de la dicte ville, ont confessé debvoyr bien et loyaulmen à Monsieur maistre Jehan de Gaufreteau, conseiller du Roy et magistrat presidialen Guyenne et à Monsieur maistre Jacques Duval, advocat en parlement et a present aussy l'un dicts sieurs jurats, illec presens, stipullans et acceptans. Scavoir est audict sieur de Gaufreteau la somme de six cens livres et audict sieur Duval la somme de neuf mil livres tournoiz à cause et pour raison de pareilles sommes ques les dicts sieurs de Gaufreteau et Duval ont presté et delivré vallant comptant sur ces presentes ausdicts sieurs jurats en pieces de pistoles et autre bonne monnoye faisant et montant les dictes sommes que les dicts sieurs jurats ont faict prendre, compter et nombrer à sieur Dorde Torisson, trésorier et recepveur general des deniers communs de la dicte ville, illec present en sa personne et ce pour estre employée à partye des frais qui se feront pour honorer l'entrée de Monseigneur le duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur pour le Roy en Guyenne, en ceste ville de Bourdeaux, mesmes pour la construction de la maison navalle, arcs triomphaux et autres choses honorables ainsy qu'il est contenu par l'acte deliberation de jurade sur ce faict le lundy vingtcinquiesme des present moys et an qui sera au long incéré à la fin de ces papiers et lesquelles dictes sommes de six cens livres d'une part et neuf mil livres d'autre, les dicts sieurs juratz es dicts noms, ont promis et seront tenus bailher et payer, scavoir au dict sieur de Gaufreteau la dicte somme de six cens livres et au dict sieur Duval la dicte somme de neuf mil livres ou à livrer certains mandemens en la presente ville dans un an prochain venant à compter du jour d'huy à peyne de tous depans, dommages et interestz qui courront incontinant le dict terme eschu à raison du denier douze, sans que soyt besoing d'autre sommation, commandement ou interpellation que ces presentes. Et pour ce faire, les dicts sieurs jurats es dicts noms et qualités, en ont obligé et obligent envers les dicts sieurs de Gaufreteau et Duval tous chescuns les biens et revenus de la dicte ville present et advenir quelzconques et qu'ils ont pour ce soubzmis etc (?) et ont renoncé etc (?) et ainsy l'ont promis. Faict audict Bourdeaux, dans la chambre du conseil des choses communes de la dicte ville ez presence de Guillaume Brugier et Estienne de Lamothe, praticien, habitans du dict Bourdeaux, tesmoins à ce requis.

Minvyelhe, jurat et en la dicte qualité et non autrement ; La Rivière, jurat au dit nom ; Duval comme créancier en mon privé nom ; de Chappellas, comme jurat seulement et non autrement ; J Gaufreteau ; Brugier, present ; Taurisson, tresorier ; De Lamothe ; Bouhet, notaire royal.

62. A.M.Bx, BB 25.

S'ensuyt la teneur du dict acte de jurade ce jour d'huy ⁶³.

Ce jourdhuy lundy vingt cinquiesme juing mil six cens dix huit, estans assemblés dans l'hostel commun de la ville et cité de Bourdeaux, Messieurs de Minvielle, de Lariviere, Duval et Chappellas, jurats et gouverneurs de la dicte ville, après avoir esté faict lecture de la lettre du Roy du quinziesme du present moys rendu aus dictz sieurs juratz sabmedy dernier concernant l'arrivée de Monseigneur le Duc de Mayenne, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en la presente province de Guyenne et désirant les dictz Sieurs jurats, en observant les commandements de sa majesté, le recepvoir et accueillir dignement et luy rendre les honneurs qui sont deubs à sa qualité, n'ayant aucuns deniers du revenu de la ville, ny autres pour subvenir aux frais qu'il conviendra faire en la construction de la maison navalle, arcs triomphaux et autres choses honorables, ont rezolu et arresté qu'il seroyt emprunté à l'interest les sommes necessaires pour subvenir aux frays de la dicte entrée davant bourgeois et habitans de la dicte ville ausquels on obligeroyt le bien et revenu d'icelle jusques à plain et entier remboursement pour estre icelles sommes ainsy empruntées employées aux frays et despans de la dicte entrée suyvant et conformément à la volonté de sa majesté ainsy qu'il est dict par sa dicte lettre, à la charge du retournement et remplacement des dictes sommes sur telles natures de deniers qu'il plaira à sa dicte majesté accorder à la dicte ville ainsy qu'il est acoustume faire pour semblables entrées ainsy signés Minvielle jurat, La Riviere jurat, Duval jurat et Chappellas jurat et à la grosse, ainsy signé Daial commict ⁶⁴.

Remboursement

Et advenant le sixiesme febvrier mil six cens dix neuf, avant midy, pardevant moy, notaire soussigné, les tesmoins soubznommés, a compareu en sa personne le dict sieur de Gaufreteau, lequel de son bon gré et volonté, a cédé et transporté, cedde et transporte au dict sieur Duval, illecq present et acceptant, scavoir est la somme de six cens livres tournoiz à luy dheue sur les dicts sieurs maire et juratz par le contract sus escript, consentant icelluy sieur de Gaufreteau que le dict sieur Duval se puisse faire payer de la dicte somme de six cens livres tant aussy qu'il heust faict ou peu faire avant ces presentes et à ces fins, a mis, met et submet en son mesme lieu, droict et place et ypotecque ; laquelle cession a esté faict pour et moyennant pareille somme de six cens livres, laquelle somme le dict sieur de Gaufreteau a receu reallement comptant sur ces presentes dudict sieur Duval, en pieces de seze solz et autre bonne monnoye faisant la dicte somme qu'il compté, tellement qu'il s'en est comptenté et d'icelle en a quitté icelluy sieur Duval, laquelle cession le dict sieur de Gaufreteau a promis et sera teneu guaranthyr et faire bonne au dict sieur Duval et pour ce faire en a obligé tous et chescuns ses biens meubles et

immeubles qu'il a soubmis aux contraintes de tous sieurs et juges qu'il appartiendra, dont et de ce dessus les dictes parties m'ont recquis et que leur ay octroyé. Faict au dict Bourdeaux dans la maison du sieur de Gaufreteau en presence d'Estienne de Lamothe et Clement Ponthac, clerqz, tesmoins à ce requis.

Gaufreteau pour six cens livres ; Duval, Bouhet, notaire royal ⁶⁵.

Et advenant le vingtsixiesme juing mil six cens vingt un, par devant moy dict notaire et tesmoins bas nommés, a comparu en sa personne le dict sieur Duval lequel a receu reallement comptant sur ces presentes du dict sieur Dorde Torisson illecq present come trezorier sus dict la somme de cinq mil livres en quarts d'escu, testons, demy testons et autre bonne monnoye faisant la dicte somme de cinq mil livres de laquelle le dict sieur Duval s'en tient pour bien comptant, sur tant moins et en desduction de la somme de neuf mil six cens livres mentionnée au dict contract, restantsans presjudice du surplus qu'est quatre mil six cens livres jusques au payement de laquelle le sus dict contract d'obligation et cession demeure en son entiere force et vertu et a declairé le dict sieur Torisson que la dicte somme de cinq mil livres presentement payée au dict sieur Duval est provenue des deniers de l'imposition ordonnée par le Roy estre faicte sur les habitans de ceste ville de Bourdeaux et sénéchaussée de Guyenne poue employer à l'acquit et payement des sommes empruntées par les dicts sieurs jurats pour les frais de l'entrée du dict seigneur duc de Mayenne. Faict et passé audict Bourdeaux dans la maison du dict Sieur Duval, ez presences de M^e Guillaume Brugier et Pierre Compte, praticiens, habitans du dict Bourdeaux, tesmoins à ce requis. Duval

Pour avoyr receu cinq mil livres sans preiudice du restant ; Taurisson tresorier susdict, Brugier, Bouhet, notaire royal ⁶⁶.

Et advenant le cinquiesme du moys de juing mil six cent vingt deux, avant midy, par devant moy dict notaire et tesmoins bas nommés, a comparu en sa personne le dict Sieur Torisson, tresorier susdict, lequel a baillé et payé reallement comptant sur ces presentes au dict Sieur Duval, illec present et acceptant, scavoir est la somme de quatre mil six cens livres tournois en pieces de seze sols, faisant et montant la dicte somme que le dict Sieur Duval a prinze et receue, bien comptée et nombrée en noz presences tellement qu'il s'en est comptanté et ce

63. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F^o 237, 27 juin 1618.

64. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F^o 238, 25 juin 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

65. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F^o 237 en marge, 6 février 1619.

66. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F^o 237 et en marge du F^o 238, 26 juin 1621.

pour reste et final paiement de la somme de neuf mil six cent livres contenue au sus dict contract lequel, attendu le susdict paiement, demeure cancellé, de nul effect et valeur, du consentement du dict Sieur Duval et a declairé le dict Sieur Torisson que la dicte somme de quatre mil six cent livres par luy presentement payée est provenue de l'imposition ordonnée par le Roy pour ce faicte sur les habitans de ceste ville de Bourdeaux et senechaucée de Guyenne pour employer à l'acquit et paiement des sommes empruntées par les dictz Sieurs juratz pour les frais de l'entrée du dict seigneur Duc de Mayenne. Faict et passé au dict Bourdeaux, en la maison du dict Sieur Duval, ez presences de M^{re} Guillaume Brugier, praticien et Estienne Delabat, clerc habitans de la dicte ville, tesmoins à ce requis. Duval, Taurisson trésorier sus dict, Brugier, Delabat present, Bouhet notaire royal.⁶⁷

Comme ainsy soict que Messieurs les Maire et juratz, gouverneurs de Bourdeaux ayant pour certains urgens affaires de la dicte ville depputé en cour Messieurs maistres Jehan Guy Voyzin et Paul Leclercq, escuyers et advocatz en parlement, le dict sieur de Voyzin, l'un des dictz sieurs juratz, le dict sieur Leclercq, procureur scindiq de la dicte ville. Lesquelz pour subvenir aux frays de leur delegation auroient prins et receu comptant du sieur Delalanne, secretaire du Roy et garde papiers du conseil, la somme de deux mil quatre cent livres. De laquelle les dictz depputés en auroient tiré lettre d'eschange addressante au trezorier et recepveur general des deniers commungs de ceste ville escripte à Paris le vingt quatriesme d'avril dernier passé, pour icelle dicte somme payer en quallité de trezorier au sieur Campagnol en la presente ville au quinziemesme juing aussy dernier passé. Laquelle dicte lettre d'eschange auroit esté accepté par le dict trezorier pour estre patée et acquittée au dict temps et d'autant qu'il n'y avoict aucuns deniers entre ses mains du patrimoyne et revenu domanial de ceste ville. Lesdictz sieurs Maire et juratz estant assemblés en l'hostel de ville auroient resollu de deliberer afin de n'encourir aucuns dommages et interestz d'eschange et rechange par faulte de payer icelle dicte somme de deux mil quatre cent livres qu'il seroit emprunté pareille somme ainsy que de la dicte deliberation appert en datte du vingt sixiesme de may dernier qui sera incérée à la fin du present contract. En consequence de laquelle, les dictz sieurs Maire et juratz auroient prié et requis mr maistre Guillaume de Logan, secretaire de Monseigneur le cardinal de Sourdis de leur vouloir faire prest de la dicte somme pour acquittée, comme dict est, la dicte lettre d'eschange. Lequel leur auroit offert prester jusques à la somme de mil six cent livres. Pour ce est il qu'aujourd'hui datte de ces presentes, par devant moy Pierre Bouhet, notaire et tabellion royal, gardenothe hereditaire en la ville et cité de Bourdeaux et senechaucée de Guyenne, presens les tesmoins soubz nommés, ont esté presens en leurs

personnes Nobles Jehan de Geres, escuyer, sieur de Camarsac, Phelip de Minvielle, citoyen, Pierre Pennilh, sieur et baron de La Riviere et autres

places, Jacques Duval, advocat en la cour de parlement du dict Bourdeaux et Estienne Chapellas, citoyen, les tous juratz et gouverneurs du dict Bourdeaux et Monsieur Jehan Darnal, escuyer, advocat en parlement, clerc et secretaire de la dicte ville, lesquelz de leur bon gré et voulonté, es ditz noms et qualittés, faisant tant pour eux que pour hault et puissant seigneur Messire Anthoine de Rocquelaure, mareschal de France, lieutenant general pour le Roy en Guyenne, maire de la dicte ville et pour les dictz sieurs de Voyzin et Leclercq, ont confessé devoir bien et loyaument au dict sieur Logan, illecq present et acceptant, scavoir est la somme de mil six cent livres tournoiz à cause et pour raison de pareille somme à eux prestée et dellivrée par le dict sieur de Logan, reallement comptant sur ces presentes en pistoles d'or et du poix et les restant en pieces de seze sols et autre bonne monnoye blanche faisant la dicte somme que les dictz sieurs et juratz ont faict prendre et recepvoir, compter et nombrer par sieur Dorde Torisson, trezorier et recepveur general des deniers commungs de la dicte ville, pour icelle employer au paiement de partie de la dicte somme de deux mil quatre cent livres tournoiz de la dicte lettre d'eschange. Laquelle dicte somme de mil six cent livres tournoiz, les dictz sieurs juratz, es dictz noms et quallités, ont promis et seront tenus bailher et payer au dict sieur de Logan ou son certain mandement en la presente ville dans ung an prochain venant à compter de ce jourd'hui à peyne de tous despans, dommages et interestz et pour ce faire et entretenir les dictz sieurs juratz, es dictz noms et quallités, en ont obligé et obligent envers le dict sieur de Logan tous et chescuns les biens et revenus de la dicte ville qu'ilz ont le tout pour ce soubzmis et ont renoncé et aussy l'ont promis et juré. Faict au dict Bourdeaux dans la chambre du conseil de l'hostel de la dicte ville le troyziesme du mois de juilhet mil six cent dix huit, avant midy, ez presences de maistre Hélie Rampnouilh, greffier de la police de ceste ville et Estienne Delamothe, praticien, habitant du dict Bourdeaux, tesmoins à ce requis.

Camarsac, jurat et en ladite calité et non autrement ; La Riviere, Jurat en la ditte quallité et non autrement ; Duval, comme jurat seullement et non autrement ; Darnal ; Taurisson, tresorier ; Rampnouilh ; Minvyelle, jurat en la dicte qualité et non autrement ; Dechappellas, jurat en la dicte qualité et non autrement ; Delogan ; Brugier presant ; Bouhet, notaire royal⁶⁸.

67. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 238 en marge, 5 juin 1622 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

68. A.D.Gir., notaire Bouhet, 3 E 14823, F° 253 à 256, 3 juillet 1618 ; transcription Jean-Pierre Saignac.

Chronique Bordeloise

Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux

Jean Darnal, 1620

Page de présentation :
A MONSEIGNEUR
LE DUC DE MAYENNE
ET D'AGVILLON, PAIR
& grand Chambellan de France
Gouverneur & Lieutenant general
pour le Roy en la Province de
Guyenne

(P 93 r°)

Le 23 Iuin 1618. furent reçues lettres du Roy par Messieurs les iurats ; par lesquelles sa Majesté leur donnoit advis, comme sa Majesté avoit donné à mon Seigneur le Duc de Mayenne le gouvernement de Guyenne, pour la demission de Monseigneur le Prince de Condé : afin qu'ils se disposassent à le recevoir honorablement, & comme sa vertu, & qualité le meritoit, & qu'ils luy rendissent mesme honneur, que celui, qu'ils avoient faict aux autres Princes, ayant eu ledict gouvernement. Ce fut le vingt sixiesme Iuin 1618.

Lesdicts Sieurs iurats commencerent à faire les preparatifs, & appareils, pour son entrée, apres l'avoir faict entendre au Parlement, & avoir escrit audict Seigneur Duc ; qui leur fit une fort honneste, & honnorable responce : embrassa en la Cour les affaires de la vile poursuivis par les deputés y estans ; lesquels il fit favorablement expédier afin qu'ils revinsent au plustost à Bourdeaux faire leurs charges. Son excellence envoya son pouvoir, qui fut présenté (P 94 r°) à la Cour de Parlement, & trouvé le plus ample, & honorable, qui ayt esé iamais octroyé à nul autre gouverneur.

Ce pouvoir fut verifié, & enregistré au greffe de la Cour ; apres avoir esté loüé & exalté par Monsieur du Saut Advocat general, & par le Sieur de Fontaneil Advocat dudict Seigneur Duc.

Ledict Seigneur partit de Paris au mois de juillet 1618 accompagné du Sieur Marquis de Montpezat, & de grand nombre de noblesse, de sa compagnie d'hommes d'armes, & soldats, & Carrabins de ses gardes : se rendit le 28 de juillet à Carriet dans la Baronie de Monferran, en une maison de plaisance appartenant à Monsieur le President Pichon : où il fut pendant deux jours, qu'il y séjourna, fort visité des Seigneurs, de Messieurs de la Cour, & des Borgeois, & Citoyens. Monsieur Duval iurat harangua devant ledict Seigneur, & fut loüé de tous les escoutans, pour avoir bien dict, & fort iudicieusement. La maison navale luy fut amenée audict Carriet par deux de Messieurs les Iurats, richement parée, avec quantité d'autres bateaux, trompettes, & Musique : les compagnies de la ville estans en armes, & presque toute la Noblesse du pays avoit accouru, pour veoir ceste entrée : laquelle fut faicte le mardy dernier de juillet.

On faisoit estat, qu'il y avoit lors d'icelle mille chevaux tous lestes, & bien arnachez, le poïesle luy fut présenté, porté par six Messieurs les Iuratz : lesquels son Excellence fit couvrir, & ne voulut se mestre sous le poïesle. La maison des harangues estoit sur le bord de l'eau : & sortant de sa maison navale il entra dans ceste tribune aux harangues : où Monsieur le Mareschal de Roquelaure luy presenta les clefs de la Ville, assisté des Sieurs Iurats, Procureur, Syndic, & Clerc de Ville. Monsieur de Voisin iurat harangua, pour la ville : les autres corps y vindrent aussi : & le Parlement fit sa salutation à l'entrée de la porte du Caillau. Ledict Seigneur monta à cheval, fut conduit à Saint André par la rië de la Rousselle, sur les fossez de l'Hostel de Ville, presta le serment devant Monsieur le Cardinal de Sourdis : qui fit une elegante, & docte harangue. Il alla de la dicte Eglise dans le Chasteau Trompette, où ledict poïesle fut laissé. L'ay redigé par escript bien particulièrement ladicte entrée, & en ay (P 94 v°) laissé une copie dans l'Hostel de ville pour servir d'instruction à l'advenir.



La « grande voie » de Bordeaux et le projet de Fernand-René Lapeyrère (1875-1905)

Sylvain Schoonbaert *

« Il ne suffit pas que chaque trait soit une pensée ; il faut encore que l'idée particulière qui anime chaque détail, se rattache à l'intention générale du plan, et lui soit subordonnée. Cette loi est commune à tous les arts ; si l'on s'en écarte un instant, l'unité disparaît, et tout le charme avec elle »¹.

Bordeaux, comme de nombreuses villes françaises, connaît des aménagements de voirie substantiels, notamment au Second Empire. Cependant, à y regarder de plus près, ces travaux sont imparfaitement achevés et ne satisfont pas les besoins croissants de la circulation dans la vieille ville, contenue à l'intérieur des cours aménagés dès le milieu du XVIII^e siècle, au-devant des remparts du XIV^e siècle. La ceinture des cours, qui n'est jamais qu'un boulevard périphérique, voire une première rocade², ne répond bientôt plus aux besoins modernes de la circulation. Dès 1875 apparaît le projet d'une grande voie reliant la première gare Saint-Jean construite en 1855 et excentrée, à la partie noble et classique de la ville : le « Bordeaux-Versailles » dont parlait Victor Hugo³, avec, en point de mire, la place de la Comédie et tous les quartiers nord dont le port en plein essor véhicule la richesse. C'est dans ce contexte que de nombreux projets publics et privés sont repris et expertisés jusqu'en 1905, validés puis invalidés, tour à tour, sans jamais trouver une forme de réalisation consensuelle.

Après de multiples débats et controverses, notamment dans la presse locale, un architecte parisien, mais d'origine bordelaise, Fernand-René Lapeyrère, propose un dernier projet, et surtout un projet nouveau, dont la méthode de conception, le système de représentation, et d'abord l'argumentaire, tranchent avec celui de ses collègues et prédécesseurs⁴. L'étude des deux

mémoires qu'il produit pour la ville en 1903 et 1905 permet d'appréhender de nouvelles façons de concevoir une grande avenue en plein centre ville. Même si cette grande voie ne sera finalement jamais réalisée (fig. 1), sa valeur heuristique est certaine. Les nombreux projets imaginés notamment de 1893 à 1904, par les services de voirie des municipalités ou bien par des architectes et des particuliers, interrogent donc l'histoire de la structure urbaine et de l'organisation d'ensemble de la ville de Bordeaux face à cette proposition originale. Pourquoi donc la ville ne fut-elle jamais dotée de cette grande artère qui manqua tant à nos contemporains, il y a un siècle à peine, et cela même à l'aide des plus grands professionnels de son temps ?

* Architecte, docteur de l'Institut d'urbanisme de Paris. Chargé de documentation historique à la Mairie de Bordeaux (Direction générale de l'aménagement). Enseignant chercheur à l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux (Groupe d'étude de la ville régulière).

1. Pierrugues, 1815, p. 11.

2. Poussou, préface à Schoonbaert, 2007, p. 8. Voir aussi, Schoonbaert, 2005.

3. Hugo, [1890], cité par Desgraves, 1991, p. 123-127. Voir Schoonbaert, 2004, t. 1, p. 52, n. 138.

4. Desgraves, Dupeux, 1969, avaient déjà souligné l'intérêt et l'originalité de cette proposition, p. 406. Un chapitre de notre thèse fut consacré à cette question et publié en 2007, p. 603-630. Mais on avait envie d'en savoir et d'en dire encore un peu plus.

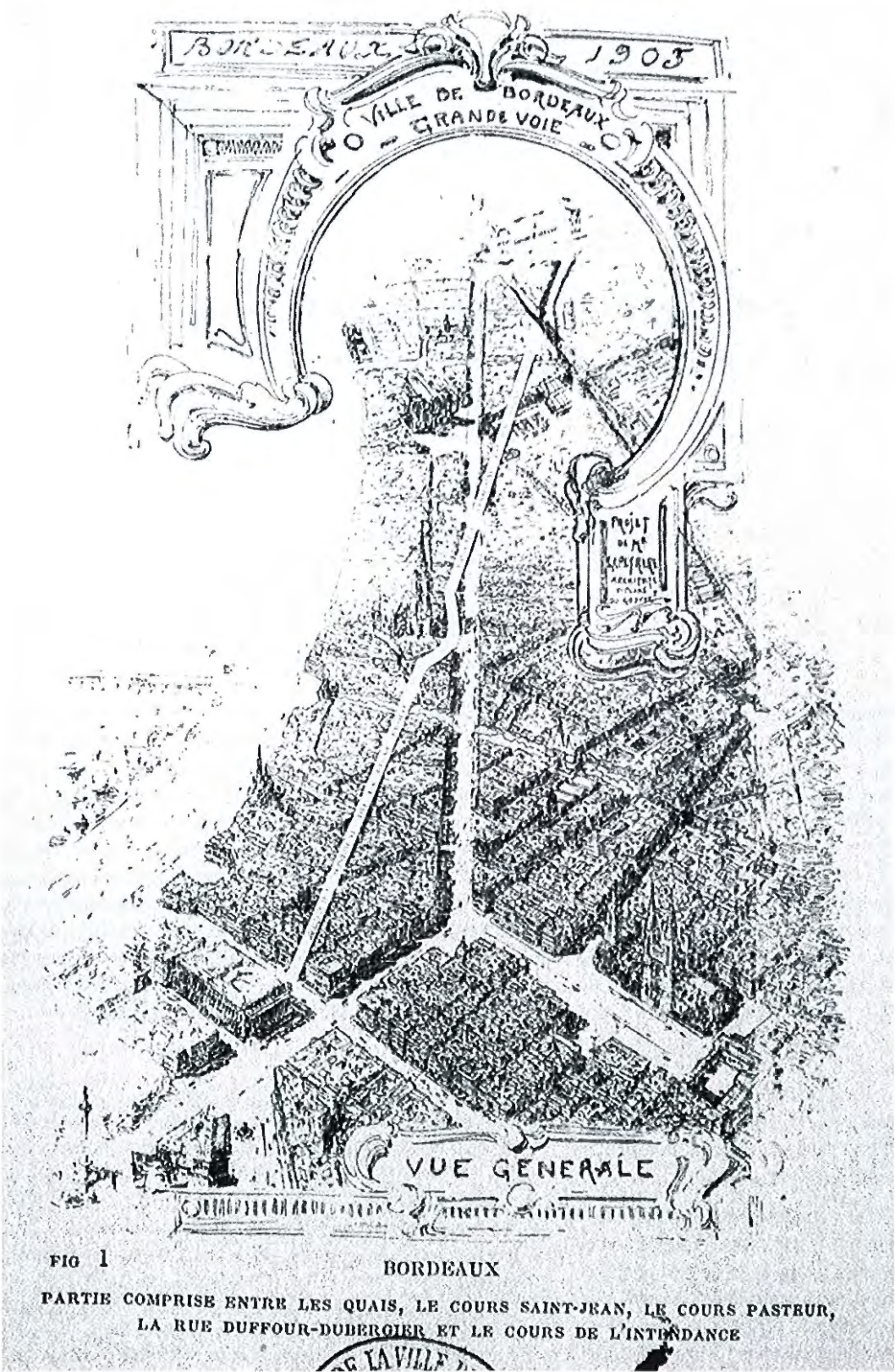


Fig. 1.- « Ville de Bordeaux, Grande voie, Vue générale - Partie comprise entre les quais, le cours Saint-Jean, le cours Pasteur, la rue Duffour-Dubergier, et le cours de l'Intendance » (Lapeyrère, 1905, fig. 1, p. 5).

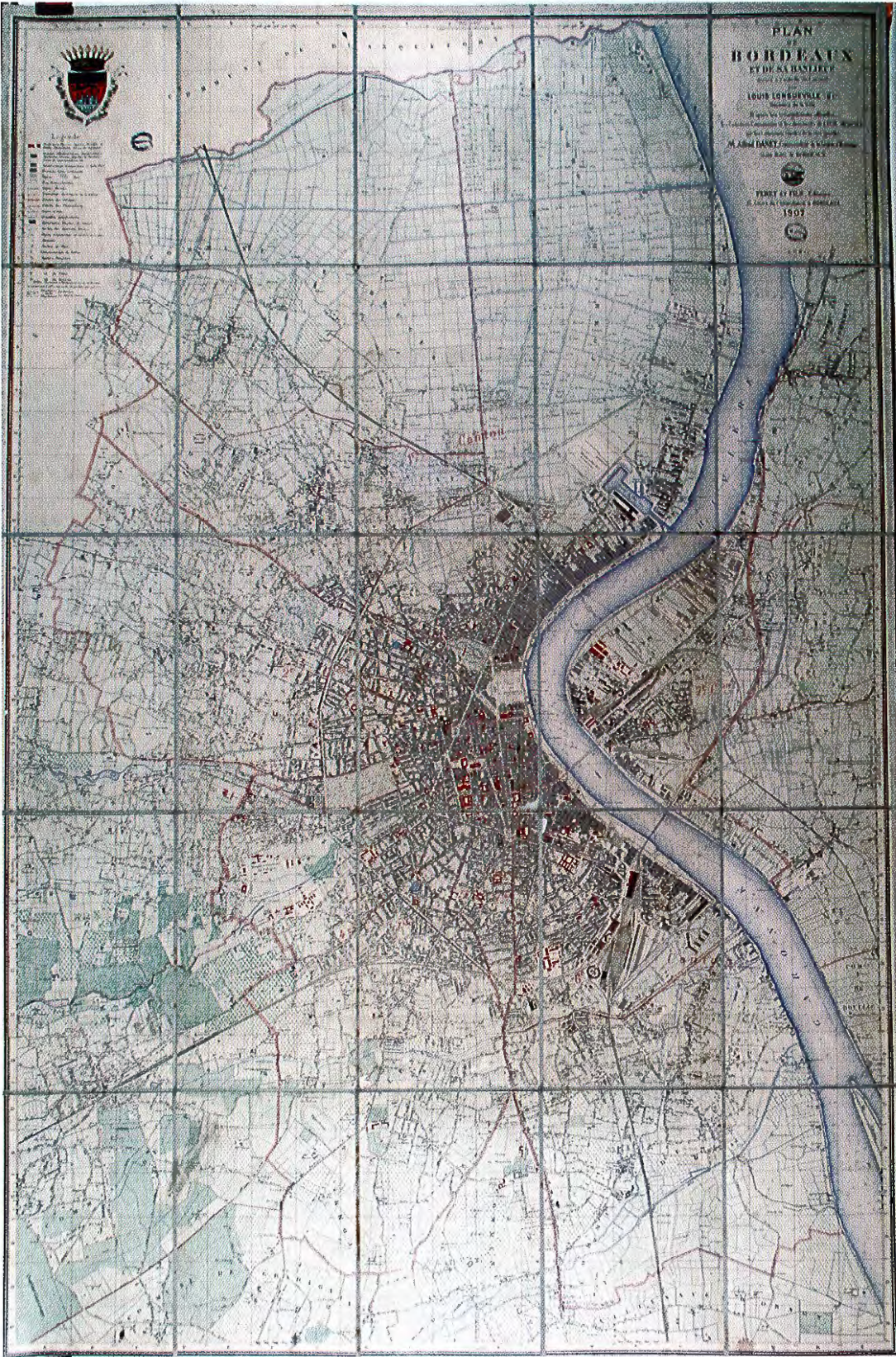


Fig. 2. - Plan de Bordeaux et de sa banlieue par Louis Longueville, 1907 (A.M.Bx XL A 243). En rouge, les établissements publics et les limites cantonales.

La médiocrité des équipements urbains et de la voirie bordelaise sous la Troisième République

Un chapitre entier de l'histoire de Bordeaux au XIX^e siècle souligne la médiocrité de l'équipement urbain de la ville de 1870 à 1914⁵. De nombreux et d'anciens travaux de voirie et d'infrastructure sont alors poursuivis ; de nouveaux sont aussi entrepris. Cependant, les grands réseaux d'infrastructure peinent à se réaliser ou s'achever (pont transbordeur, gares et chemin de fer de ceinture, tramways, adduction d'eaux et égouts, bassins à flot, entrepôts...) La reprise des travaux de voirie est réelle mais inaboutie suite à la période faste du Second Empire, et notamment la décennie 1860. Programmes de travaux, emprunts et réalisations sont loin d'être alors en phase avec la croissance économique. Le développement de la propriété individuelle dans la décennie 1880 engendre l'ouverture de nombreuses rues nouvelles, mais la plupart secondaires ou de desserte, tant et si bien que la circulation au centre ville demeure limitée aux quelques axes préexistants : les cours, les quais, les allées de Tourny ; le cours d'Alsace-et-Lorraine, la rue Duffour-Dubergier plus récemment créés. Aucune voie ne permet en somme de traverser rapidement et directement la ville du nord au sud et d'est en ouest. La rue Sainte-Catherine, toujours insuffisamment large, est seulement alignée et juste élargie selon des plans voyers de la fin de l'Ancien Régime et des années 1840-1850. La rue du Pas-Saint-Georges subit le même sort mais ses prolongements et ses accès sont toujours étroits et sinueux. Quant aux *decumani* bordelais, les alignements des rues Porte-Dijaux et Saint-Rémi, ou encore ceux des rues des Trois-Conils et Montbazou, ils sont loin de satisfaire aux besoins de la circulation de l'intérieur des terres vers les quais, le port et le fleuve.

Les projets de voirie municipaux ont donc depuis longtemps du mal à s'adapter à la structure de la ville ancienne. De plus, la révolution industrielle a sensiblement modifié la donne de l'ensemble des flux de circulation dans la ville entière.

L'implantation des gares et le développement du port et des bassins à flot à Bacalan, la colonisation de La Bastide, amorcée en 1822 et accentuée depuis 1865, ainsi que l'étalement de la périphérie, la ceinture des boulevards et ses barrières, drainent, à la fin du XIX^e siècle, un territoire étendu et bien plus vaste que celui de la ville classique encore contenue dans la ceinture de ses cours. La géographie du territoire est modifiée et avec elle, ses points stratégiques d'accès, de franchissement et de contournement. La mise en relation de ces points avec ceux nombreux, et névralgiques, du centre, permet de dresser un tableau des travaux à entreprendre. Bordeaux n'a pas un centre, mais plusieurs (fig. 2) :

- le quartier de la cathédrale et sa place dégagée au Second Empire puis sous la Troisième République⁶ est un lieu central où se concentrent la mairie, la caisse d'épargne, le musée des Beaux-Arts, le quartier général, le tribunal, l'hôpital...
- le Grand Théâtre demeure le foyer d'un quartier central de plaisir et de loisir mais aussi de luxe et de finance, auprès des Quinconces, des allées de Tourny et de l'Intendance ;
- les grandes écoles et les universités s'éparpillent dans l'espace urbain, et l'on voit bien que les universités se répartissent au sud, ainsi que le lycée Gustave Eiffel, l'école de Santé navale, celle des Beaux-Arts ou le lycée National ; toutes les nouvelles écoles privées de la banlieue demeurent toutefois excentrées ;
- la multiplication des centres de quartier dans les faubourgs ou la petite banlieue est considérable. Les boulevards de ceinture contournent la petite banlieue mais les lotissements qu'elle renferme sont éloignés et excentrés, comme autour du jeune Parc bordelais ou encore des hôpitaux de Pellegrin et aussi du domaine Lescure.
- des casernes parsèment enfin dans toute cette périphérie qui a besoin d'accès rapides à la ville centre et à ses équipements majeurs : port, gares, maisons de commerce et banques, administrations, lieux de plaisirs, commerces, marchés...

En somme, l'ensemble du réseau de grande circulation dans la ville ancienne est remis en cause par son extension considérable en périphérie, et la parcimonie - ou le manque de cohérence - des aménagements intérieurs. On ne peut durablement espérer que le centre survive à ces bouleversements si des travaux de voirie ne sont pas engagés pour en pérenniser l'activité et le dynamisme. Ces travaux s'avèrent d'autant plus urgents qu'à Bordeaux l'on cultive la tradition de bâtir beaucoup, car la bâtisse est un secteur traditionnel d'investissement pour le monde du négoce, mais aussi pour toute la population, sans se soucier trop de savoir si la croissance démographique est suffisante pour remplir toutes ces maisons neuves, qui ne font plutôt que vider les anciennes. Les quartiers du centre de Bordeaux, les moins favorisés, souffrent de cette frénésie de construction dans les quartiers neufs, et notamment dans la petite banlieue. L'insalubrité des bourgs de Saint-Éloi, de Saint-Michel et de Sainte-Croix, sans compter Saint-Pierre, est patente à la fin du XIX^e siècle. La dépréciation des valeurs locatives et des vacances dans les logements de ces quartiers est telle qu'elle contraste beaucoup avec les riches pôles marchands et portuaires, ainsi que les banlieues chics de Saint-Genès et de Saint-Seurin, ou bien celles, plus populaires en apparence, de Nansouty, Ornano, Bacalan ou La Bastide. Les

5. *Ibid.*, 1969, p. 397-414. Voir aussi Petit-Lafitte, 1865.

6. Schoonbaert, 2003.

Fig. 3. - Prolongement de la rue Clare jusqu'au square Saint-Michel, et projet jusqu'à la place de Bourgogne, Lapière, géomètre, 6 avril 1888 (A.M.Bx 62 O 16).



Fig. 4. - Élargissement à 14 m des rues Doidy, Plantey, Saint-Espirit et prolongement jusqu'à l'allée de Boutaut, Longueville, géomètre, 17 décembre 1897 (A.M.Bx 64 O 180).

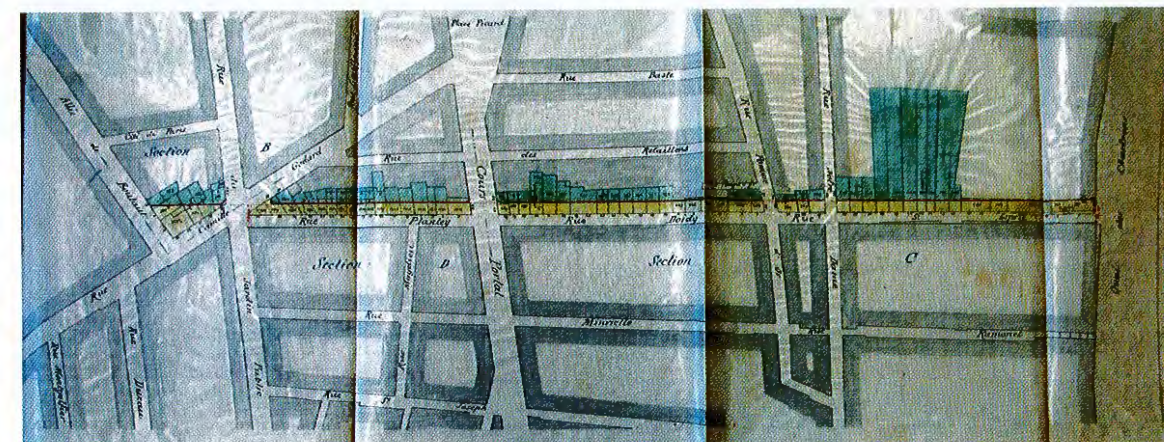


Fig. 5. - Plan pour l'ouverture de la rue de Tausia, Lapière, géomètre, 18 août 1882 (A.M.Bx 64 O 295).

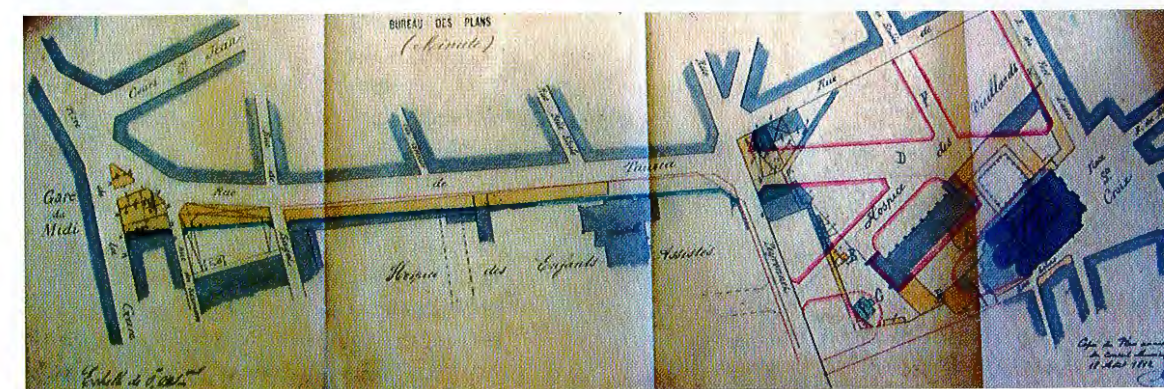
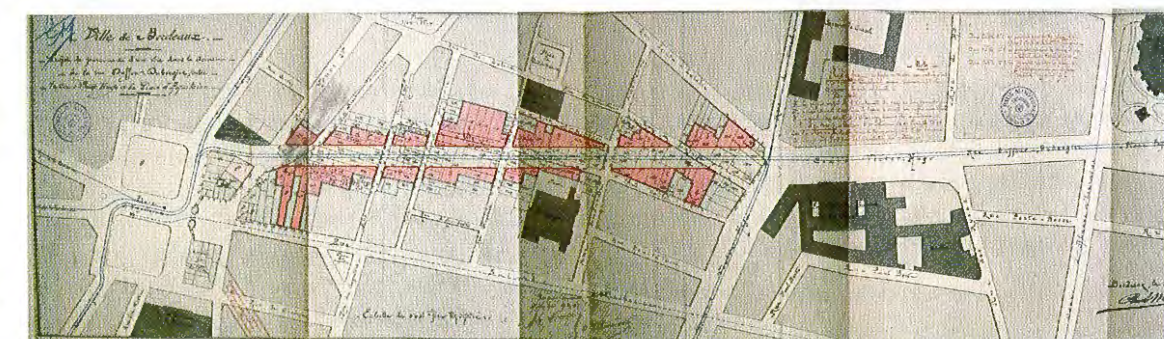


Fig. 6. - Projet de percement d'une voie dans la direction de la rue Duffour-Dubergier (cours Pasteur), P. Minvielle, arch., 15 juin 1897 (A.M.Bx 62 O 21).



sources imprimées abondent en ces sujets⁷. Calixte Camelle, adjoint au maire Camille Cousteau, s'en fait le porte-parole dans un éloquent rapport de 1902 :

« La vie économique se déplace doucement, mais sûrement, écrit-il. Elle quitte les vieux quartiers, et entraîne derrière elle la débâcle sous toutes ses formes. A Bordeaux, il y avait, en 1890, 37 093 maisons. Dans l'espace de dix ans, de 1890 à 1900, alors que la population est restée à peu de chose près stationnaire, le nombre de maisons passe de 37 093 à 40 189. C'est une augmentation de 3088, ce qui représente le moyen de loger environ 20 000 personnes.

Les 4/5e au moins de ces immeubles se sont construits dans les quartiers nouveaux et ils sont tous loués. Cela prouve que près de 1/15e de la population, dans dix années, a quitté les anciens quartiers pour aller habiter les nouveaux. Je dois ajouter, pour rester dans la vérité absolue, que l'accroissement du nombre de maisons a fait baisser le taux des loyers et que les propriétaires ne trouvant plus sans doute avec le taux actuel des loyers un revenu suffisant, ont arrêté dans ces dernières années, ou restreint tout au moins, la construction d'immeubles »⁸.

Et, considérant les réformes à mener par l'administration municipale pour améliorer cette situation, l'adjoint au maire ajoute un peu plus loin :

« Si la Ville veut continuer son ancienne méthode [celle des alignements amiables doublés par prime de reconstruction], consistant à inscrire au budget un crédit à prendre sur ses ressources ordinaires, c'est plusieurs siècles qu'il faudra pour mener à bonne fin ces importants travaux. Et pendant ce temps, on continuera à abandonner les vieux quartiers pour aller s'établir dans les nouveaux. Il y aura des périodes où les constructions nouvelles se développeront par à-coups. On passera comme dans la période de 1890 à 1900, au cours de laquelle certaines années ont donné plus de 400 nouvelles maisons, à la période actuelle où malgré les efforts de la municipalité et nonobstant les travaux compris dans l'emprunt de 14 150 000 francs, on n'a eu à enregistrer, comme dans le courant de 1901, que 215 constructions d'immeubles »⁹.

Cette dépréciation des vacances, des loyers, et de la construction en général, n'est pas compensée par le manque d'efficacité des procédures d'alignement amiable qui sont encore largement pratiquées pour les travaux de voirie. C'est pourquoi des chantiers de plus grande envergure sont envisagés à la fin du siècle. Et c'est donc dans ce contexte que de multiples projets de grande voie de la gare à la place de la Comédie, mais aussi depuis tous les points stratégiques de la ville, sont imaginés et très partiellement réalisés à Bordeaux, entre 1875 et 1905.

En réalité, la ceinture des cours et des promenades plantées du XVIIIe siècle bloque la circulation dans la ville contenue dans ses remparts du XIVe siècle. Ce n'est que lorsque la nouvelle gare Saint-Jean est finalement construite *extra-muros* que l'idée d'une grande voie de « pénétration » dans le centre historique de Bordeaux - le choix du terme est éloquent¹⁰ -, réapparaît.

Les travaux réalisés à la fin du siècle sont insatisfaisants. L'élargissement et le prolongement de la rue Clare à Saint-Michel (1868-1890), prévu pour être prolongée jusqu'au pont de pierre (fig. 3) ; l'ouverture des rues de Tausia (fig. 4) et de Saint-Vincent-de-Paul (1882-1894), qui amorcent de meilleures communications depuis la gare Saint-Jean jusqu'au centre ville, mais butent toujours sur ce dernier ; l'ouverture du cours de la Martinique aux Chartrons (1896-1902) qui dédouble le cours du Médoc ouvert au Second Empire, plus au nord afin d'améliorer encore les communications des terres du Médoc et de la périphérie vers le port et les quais, et donc le pont et la gare (fig. 5) ; enfin, l'ouverture du cours Pasteur (1886-1903), largement critiqué on va le voir, bien qu'il permette depuis la gare et les cours, au sud, de rejoindre le centre administratif du quartier de la mairie, ne relie pas directement la gare au centre de Bordeaux¹¹.

Ces travaux sont l'œuvre des géomètres et ingénieurs municipaux, qui ne considèrent pas, ou alors pas souvent, l'esthétique des directions qu'ils fixent aux nouveaux alignements, le paysage qu'elles engendreront, mais bien plutôt l'économie et la largeur des percements ou des élargissements, les recettes et les dépenses des travaux en fonction des valeurs locatives des immeubles touchés par les tracés, des coûts de nivellement et d'assainissement les plus faibles possibles. Et il n'y a guère qu'un architecte comme Paul Minvielle, par exemple, qui propose un projet satisfaisant pour l'ouverture du cours Pasteur, car il ne détruit ni les guichets de la porte d'Aquitaine, ni, surtout, les deux îlots qui la bordent et forment l'ancienne place intérieure d'Aquitaine, tout en améliorant la circulation, en permettant des liaisons de tramway, et en restreignant de surcroît les frais d'expropriation car il touche le moins possible aux maisons et à la composition de la place qu'il propose de reconfigurer (fig. 6).

7. Parmi l'abondante littérature locale, urbanistique et hygiéniste, disponible à ce sujet, voir notamment : Duguët, 1906 ; Lasserre, 1903 ; Monjou, 1911 ; Nabias, 1905.

8. Camelle, 1902, p. 5-6.

9. *Ibid.*, p. 11.

10. C'est Lapeyrère qui l'emploie, le premier semble-t-il, dans le titre de son mémoire de 1903.

11. Pour de plus amples détails sur ces projets, voir Schoonbaert, 2007, p. 603-616.

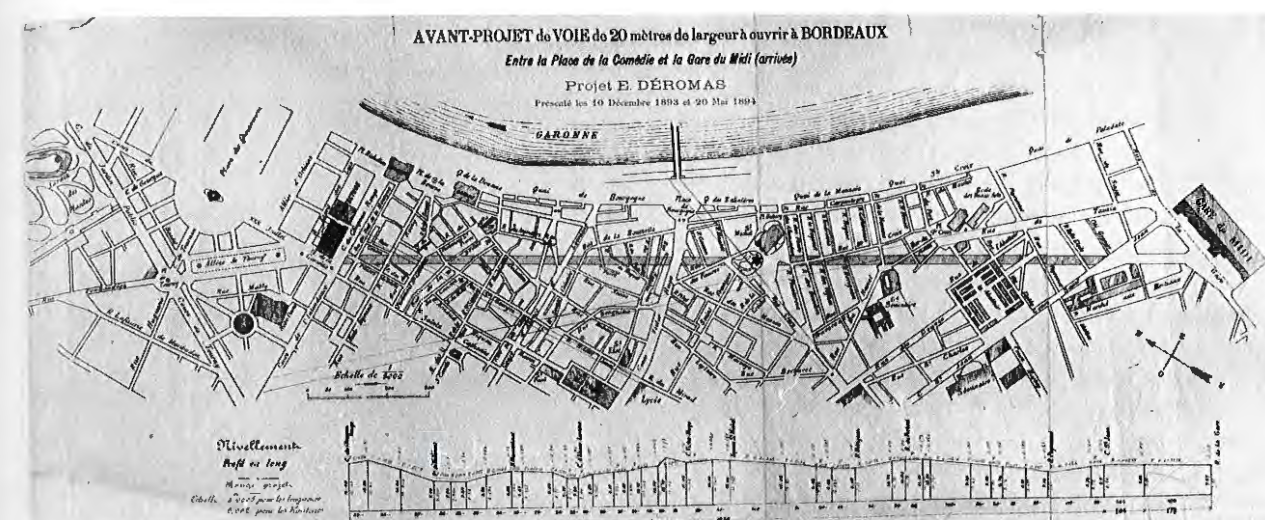


Fig. 7. - « Avant-projet de voie de 20 mètres de largeur à ouvrir à Bordeaux entre la place de la Comédie et la gare du Midi (arrivée) », projet Emile Déromas, plan et nivellement, 1893-1894 (Cliché A.M.Bx XL A 341).

Dans ces conditions, tout l'art de tracer une grande voie dans le centre ancien et constitué de Bordeaux, aux rues si étroites et aux maisons si resserrées, même si ses valeurs foncières se déprécient et que des travaux d'amélioration de la circulation sont nécessaires afin de les vivifier, consiste à équilibrer les projets avec leurs retombées économiques mais aussi esthétiques. C'est là que réside tout l'intérêt d'étudier les projets qui se succèdent de 1875 à 1904 pour éventrer - mais comment ? -, le centre de Bordeaux.

« L'arlésienne » de la grande voie (1875-1904)

Le projet d'une grande voie reliant la gare au théâtre remonte à 1875 où Bertrand Alfred-Duprat en présente l'esquisse : il s'agit alors d'une rue de 25 m de largeur partant de l'angle formé par la rue des Piliers-de-Tutelle avec le cours du Chapeau-Rouge, et se dirigeant vers la porte de Bourgogne (la place Bir-Hakeim), pour rejoindre la gare du Midi par le quai. La dépense inhérente à ces travaux s'estime à plus de 20 millions, ce qui est considérable¹².

Après avoir été abandonnée pendant plusieurs années, la question d'une grande voie mettant directement en communication la gare au centre de la ville resurgit en 1882. Mais c'est surtout après l'installation définitive de la gare décidée lors d'une délibération du conseil municipal du 5 novembre 1886 par une convention passée avec Blagé, le directeur de la compagnie du Midi, que la nécessité d'une grande voie se fait sentir de nouveau. Néanmoins en 1896-1897, soit onze ans plus tard, rien n'est encore décidé. Entre-temps, seules les rues de

Tausia et Saint-Vincent-de-Paul ont dégagé les accès à la gare, mais aucune voie nouvelle ne permet encore d'accéder directement à l'hôtel de ville ou au théâtre : il faut toujours passer par les quais encombrés.

Entre 1875 et 1892, l'affaire n'avance donc pas, les municipalités Albert Brandenburg (1878-1884), la première municipalité d'Alfred Daney (1884-1888), puis celle d'Adrien Baysselance (1888-1892) n'y portent visiblement pas attention. Pour quelles raisons ? le mal n'est peut-être pas encore connu, durant ces années de la Troisième République qui sont celles d'une croissance phénoménale, peut-être la plus singulière et la plus intense à Bordeaux, de la construction et de l'extension de la ville¹³. En revanche, la seconde municipalité de Daney puis celles de Camille Cousteau et Paul-Louis Lande s'en préoccupent beaucoup (1892-1904), jusqu'à ce qu'Alfred Daney, maire pour la troisième fois, abandonne définitivement ce projet qui marque aigrement l'histoire de l'édilité locale.

Opération à cœur ouvert (1893-1895)

Trois projets particuliers sont soumis à un examen public : ce sont ceux de Déromas, de Goguel et de Brunet entre 1893 et 1895. Le premier engendre les deux autres, postérieurs.

12. Desgraves, Dupeux, 1969, p. 404. Nos recherches n'ont pas permis de trouver de plans de ce premier projet. Le plan publié par B. Alfred-Duprat en 1897 (*infra*, fig. 11), mentionne bien toutefois dans sa légende la date de 1875 comme celle du départ de ce projet.

13. On l'a vu, tout à l'heure, avec le témoignage de Calixte Camelle, *supra*, n. 8 et 9.

Les travaux engagés rue Clare, rues de Tauria et Saint-Vincent-de-Paul sont à l'origine de la réflexion et de la proposition de l'ingénieur Déromas¹⁴ qui est celle finalement retenue et étudiée par la municipalité pour engager ce grand œuvre en 1893 (fig. 7). La voie large de 20 m et longue de 1950 m est formée de deux portions avec, au centre, la flèche de la basilique Saint-Michel conçue comme une rotule. Elle part du péristyle du Grand Théâtre et rejoint le bâtiment des arrivées de la gare du Midi en reprenant le tracé de la rue Saint-Vincent-de-Paul, récemment ouverte. Ce projet semble le prolongement naturel des allées de Tourny et de la rue Fondaudège pour atteindre la gare via la flèche Saint-Michel. Dans une perspective apparemment peu diffusée qu'en grave G. Lafontaine le 9 novembre 1893, tandis que le plan de l'ingénieur est largement reproduit par ailleurs, l'on voit bien que l'intention est de magnifier et d'étendre les perspectives monumentales de la ville classique vers la vieille ville quelque peu abandonnée par les travaux de voirie et d'embellissement durant le XIXe siècle (fig. 8). La flèche de Saint-Michel, dont le clocher reconstruit par Abadie réhabilite le souvenir de sa forme médiévale ; la nouvelle gare en construction et le portique du Grand Théâtre, sont les trois monuments urbains essentiels qui mettent en scène cette perspective, dans une vue oblique depuis les allées de Tourny.

Le « cours du Midi » d'Émile Goguel¹⁵, chef d'exploitation honoraire de la Compagnie des chemins de fer du Midi, est publié en 1894 et adopte un parti radicalement opposé à celui de Déromas, en ce sens qu'il rejette la ligne droite pour privilégier la courbe (fig. 9). Ce dernier projet n'est d'ailleurs pas éloigné, dans ses grandes lignes, de celui que l'agent voyer de la Gironde, Émile Brunet¹⁶, publié l'année suivante. Il propose un passage courbe par la rue du Pas-Saint-Georges élargie, et, de surcroît une percée de Saint-Pierre à la rue Sainte-Catherine, avec une bifurcation parallèle à cette dernière jusqu'au Chapeau-Rouge, ainsi que l'élargissement de trois voies aux Chartrons, perpendiculaires au fleuve (fig. 10).

Aucune vue perspective n'est, à notre connaissance, publiée de ces deux dernières propositions qui tranchent radicalement avec le projet en ligne droite, au paysage monumental. Les projets en ligne courbe n'offrent certainement pas l'esthétique de celui en ligne droite, mais ont l'avantage de suivre doucement le méandre de la Garonne et de reproduire, à l'intérieur de la vieille ville, la forme organique du fleuve et des quais. Toujours est-il que, fin 1895, le dessin de la grande voie se pose toujours en ces termes : quel tracé adopter ? droit ou courbe ? ou les deux ? Quels monuments mettre en valeur sur le passage de la voie nouvelle ? la gare, le théâtre, la flèche Saint-Michel, certes, mais pourquoi pas d'autres aussi ? Les propositions nouvelles vont donc affluer en ce sens après 1895.

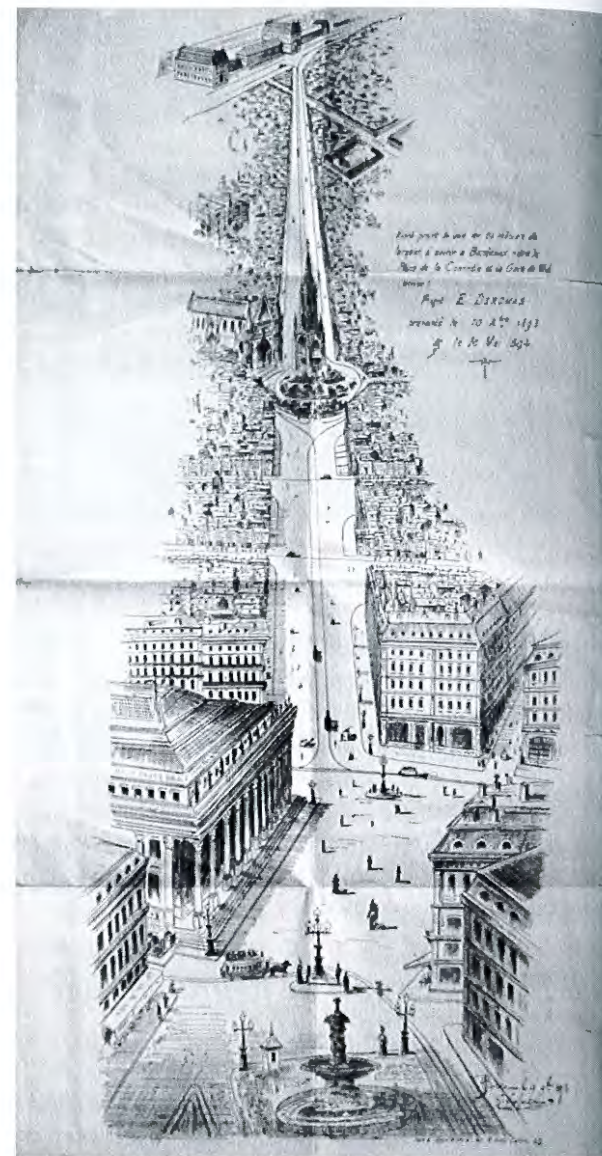


Fig. 8. - « Avant-projet de voie de 20 mètres de largeur à ouvrir à Bordeaux entre la place de la Comédie et la gare du Midi (arrivée) », projet Déromas présenté le 10 décembre 1893 & le 20 mai 1894, perspective. (Arch. Mun. Bordeaux, 88 O 2).

14. Déromas, 1893.

15. Goguel, 1894.

16. Brunet, 1895.

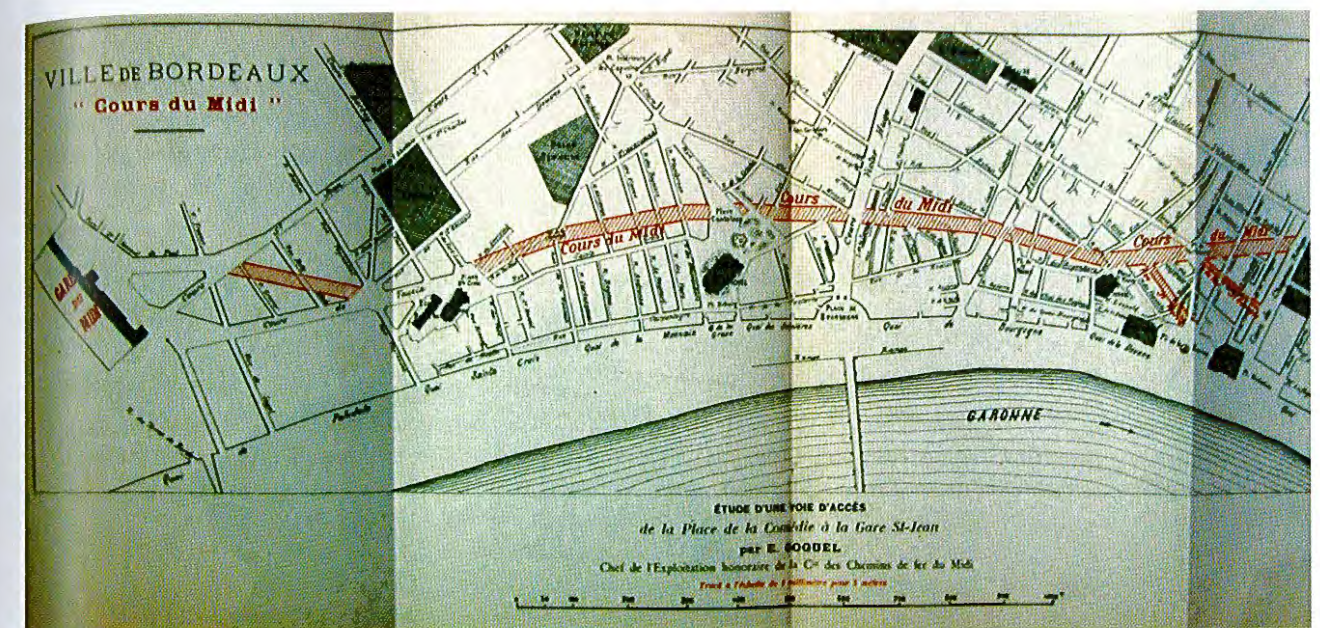


Fig. 9. - « Étude d'une voie d'accès de la place de la Comédie à la gare Saint-Jean », (Goguel, 1894, plan hors-texte).

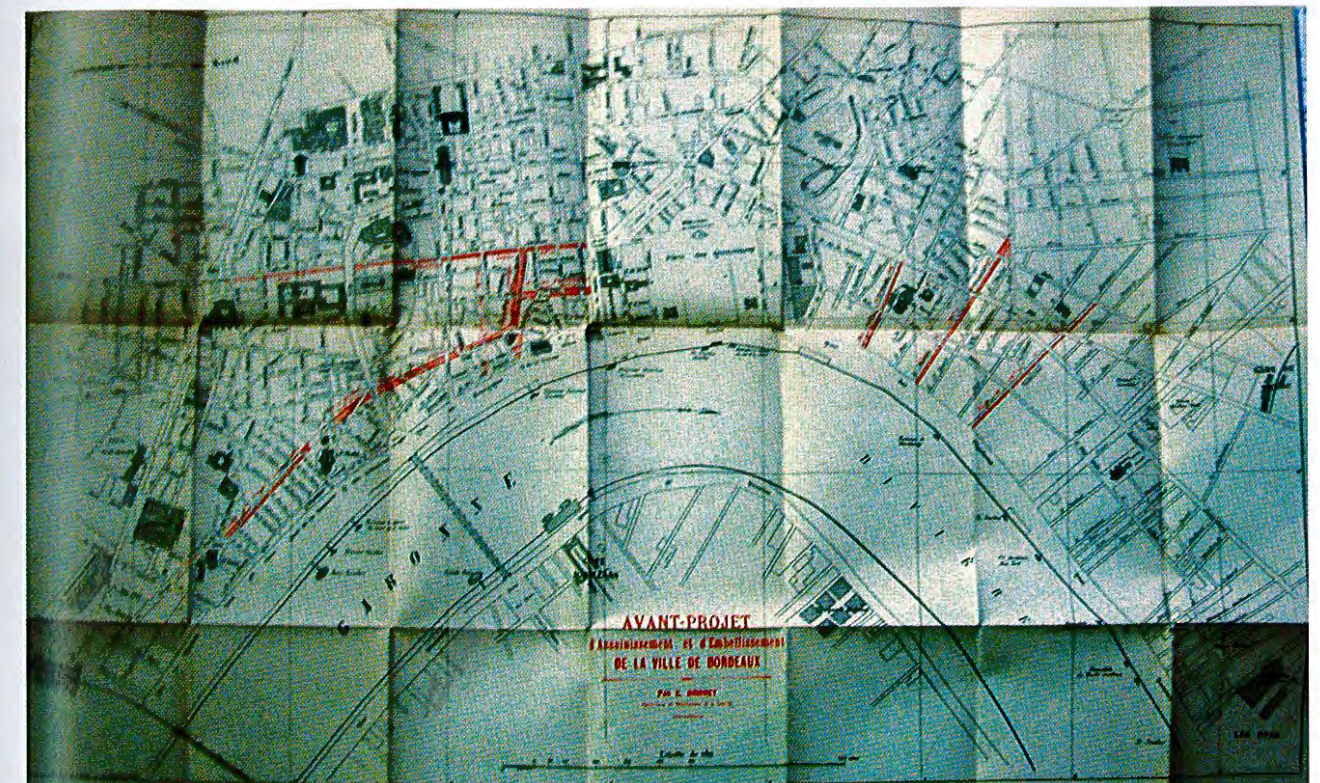


Fig. 10. - « Avant-projet d'assainissement et d'embellissement de la ville de Bordeaux », par E. Brunet, 1895. (A.M.Bx 88 O 2).

1896-1897 : bon millésime pour les projets de grande voie

Le contre-projet Darriet, présenté en 1896¹⁷, dénonce en particulier l'idée d'articuler la grande voie sur la mise en perspective frontale de la flèche Saint-Michel¹⁸.

En juin 1897, après un changement de municipalité en 1896 (C. Cousteau), qui n'a pas favorisé la progression de l'affaire de la grande voie, il n'y a pas moins de douze projets différents, sans compter les variantes que leurs auteurs ne manquent pas de proposer.

Alfred-Duprat présente alors un nouveau projet (fig. 11) qu'il a publié pour la première fois en 1890 et dont il a obtenu, en juin 1893, le patronage du syndicat des contribuables du 5^e arrondissement, principaux propriétaires concernés par l'opération. L'analyse urbaine préalable à sa proposition de tracé est fondée sur le constat des difficultés de communications entre La Bastide et la place de la Comédie. La place de Bourgogne est, selon lui, le centre névralgique de la ville car elle se situe au point de rencontre du pont entre les deux rives et à peu près au centre de la ville ancienne. Bien que cette place présente de nombreux inconvénients, comme la déclivité de son sol pour la raccorder au pont et aux quais avec des rampes, la porte qui l'obstrue, ou encore sa forme en demi-lune, l'architecte considère que cette place stratégique peut être aménagée pour satisfaire aux besoins de son époque. Il propose ainsi de l'élargir à un diamètre de 150 m, quitte à détruire l'ordonnance de ses façades uniformes dont il ne parle même pas mais dont il mentionne que les immeubles du côté sud sont en ruine. La porte de Bourgogne peut en revanche être conservée afin de créer un refuge pour les piétons, de 26 m de long sur 14 m de large. Enfin, un remblai de 1,5 m permet d'en corriger les vices de nivellement. Le « Cours National » que projette Alfred-Duprat comporte alors deux branches qui se dirigent l'une vers la place de la Comédie, l'autre vers la gare et non plus par le quai, mais par la rue de Tausia récemment ouverte. Ce cours a l'avantage de relier les gares de la ville entre elles, notamment celles du Midi et d'Orléans, à la place de la Comédie. Il « met en façade et dégage les principaux monuments de Bordeaux », - obsession de cette époque sur laquelle nous reviendrons - le Grand Théâtre, la Galerie bordelaise, l'église Saint-Pierre, la porte du Palais, celle de Bourgogne, le pont, Saint-Michel, Sainte-Croix, Saint-Pierre. L'orientation nord-est du tracé de la voie nouvelle est réputée la meilleure, c'est la seule qui puisse offrir les plus belles perspectives, comme celle des allées de Tourny auxquelles le tracé nouveau se raccorde d'ailleurs. Ce tracé a aussi l'avantage, contrairement à ses concurrents, de ne pas altérer les nivellements des rues contiguës qu'il pourfend.

Son nivellement par paliers permet en particulier de bien se raccorder aux rues préexistantes. De plus, parmi les 20 000 m² de surface de ce cours, plus de 10 000 m² appartiennent déjà à l'espace public, ce qui est un argument notable pour l'architecte qui ne donne toutefois guère de détails financiers du projet, quoi qu'il estime que parmi le petit nombre d'immeubles touchés, la plupart ont de faibles revenus. Enfin, pour pallier le manque de promenade publique au sud de la ville, l'architecte agrmente son plan d'un vaste jardin soigneusement dessiné et occupant tout l'espace des quais, entre le pont de pierre et la passerelle métallique¹⁹.

C'est ainsi que Bertrand Alfred-Duprat propose un plan intelligent de rénovation de la voirie et donc de la ville ancienne entière qui, dès 1875 et jusqu'en 1897, pénètre la réflexion édilitaire au point de s'y nourrir durant trente ans. L'option d'articuler la voie nouvelle ouverte dans le centre ancien par la porte de Bourgogne va cependant se reporter, et définitivement, après qu'on envisageât un moment une alternative par la Grosse Cloche, sur la flèche Saint-Michel, comme l'avaient prévu les études municipales antérieures.

A. Labatut, conseiller de la nouvelle municipalité et architecte, propose, cette même année 1897, un projet de grande voie courbe partant de la gare Saint-Jean et se dirigeant, par le cours Saint-Jean (de la Marne), vers les abattoirs de la place André-Meunier où le tracé emprunte alors la place intérieure des Capucins pour se diriger vers la Grosse Cloche isolée au milieu d'une place circulaire puis, par la direction des rues Saint-James et du Pas-Saint-Georges, vers l'hôtel Saige, la préfecture, en évitant soigneusement la rencontre de la rue Sainte-Catherine avec le cours du Chapeau-Rouge. L'on remarque dans son plan (fig. 12) que la largeur de la Garonne est si minimisée, et la forme convexe de sa grande voie si exagérée pour améliorer la circulation urbaine par rapport à cette courbe concentrique à la Garonne, qu'elle ne peut guère convaincre. Pourtant, Labatut persiste :

« De nombreux projets sont nés de tous côtés, écrit-il, mais leurs auteurs n'ont presque tous en vue que l'idée du luxe ; allant complètement à l'encontre de cette idée, je n'ai envisagé que le développement du commerce qui est le seul moyen d'augmenter la richesse d'une Ville comme Bordeaux, et par suite d'améliorer l'existence de ses habitants. C'est là le point capital vers lequel doivent tendre tous nos efforts »²⁰.

17. Darriet, 1896.

18. A.M.Bx, 88 O 16.

19. A.M.Bx, 88 O 19, C. Besançon, ing., et B. Alfred-Duprat, arch., au maire de Bordeaux, 18 mai 1897, pour toutes les informations de ce paragraphe. On remarquera l'intuition de ce projet de parc, qui correspond, à l'exception de la partie des quais comprise entre le pont Saint-Jean et le pont ferroviaire, à l'aménagement tout récent du parc des Berges, en amont du pont de pierre.

20. A.M.Bx, 88 O 20, G. Labatut au maire, 2 juin 1897.

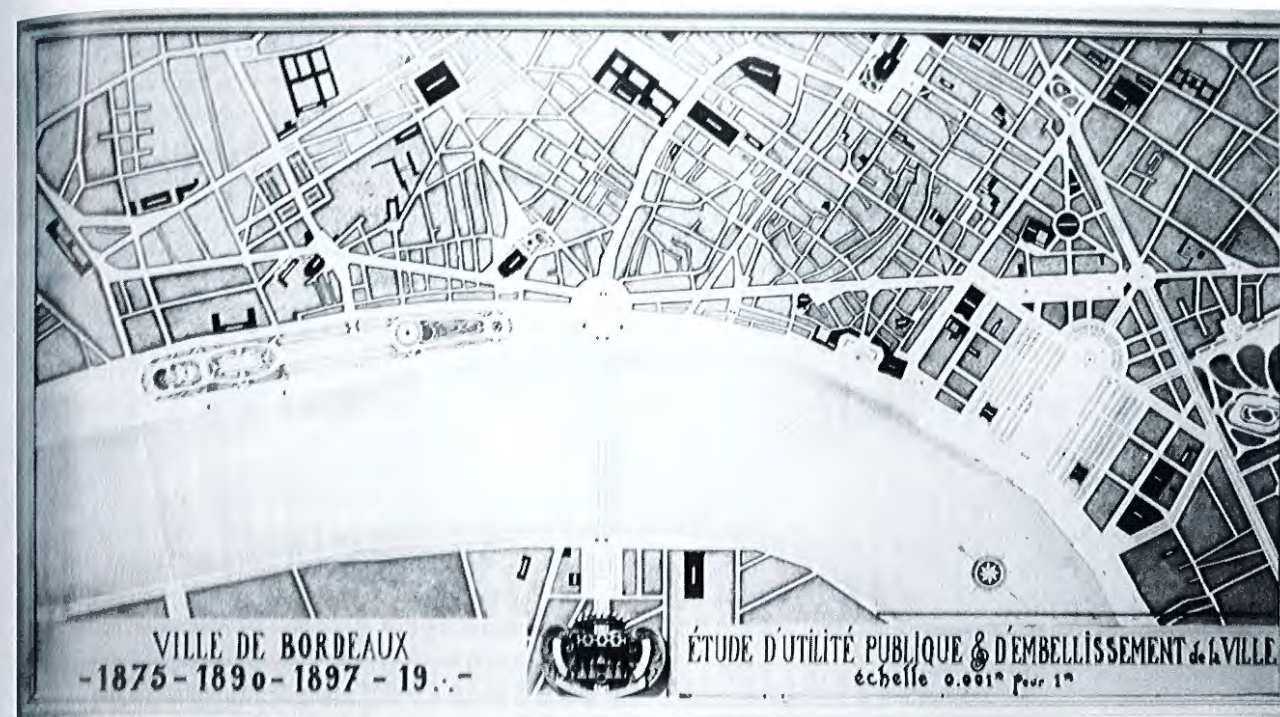


Fig. 11. - « Étude d'utilité publique & d'embellissement de la ville », plan, B. Alfred-Duprat, arch., 1897 (A.M.Bx 88 O 19).

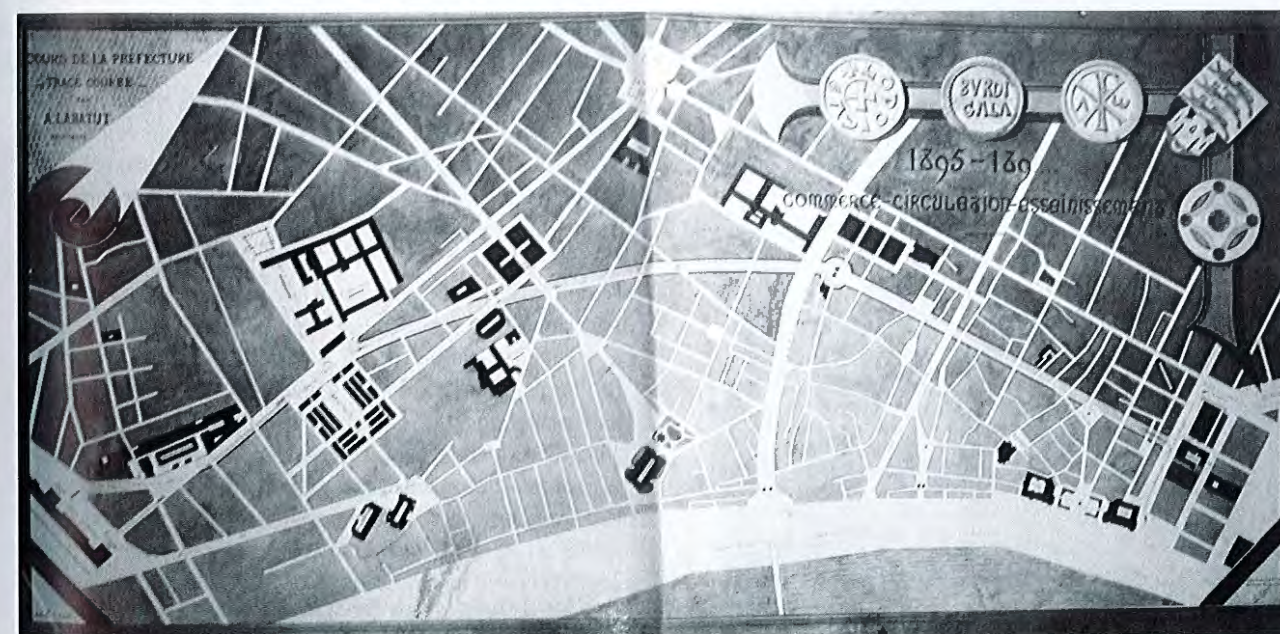


Fig. 12. - « Cours de la Préfecture. Tracé courbe par A. Labatut. 1895-189... Commerce - circulation - assainissement », plan, 1897 (A.M.Bx 88 O 20).

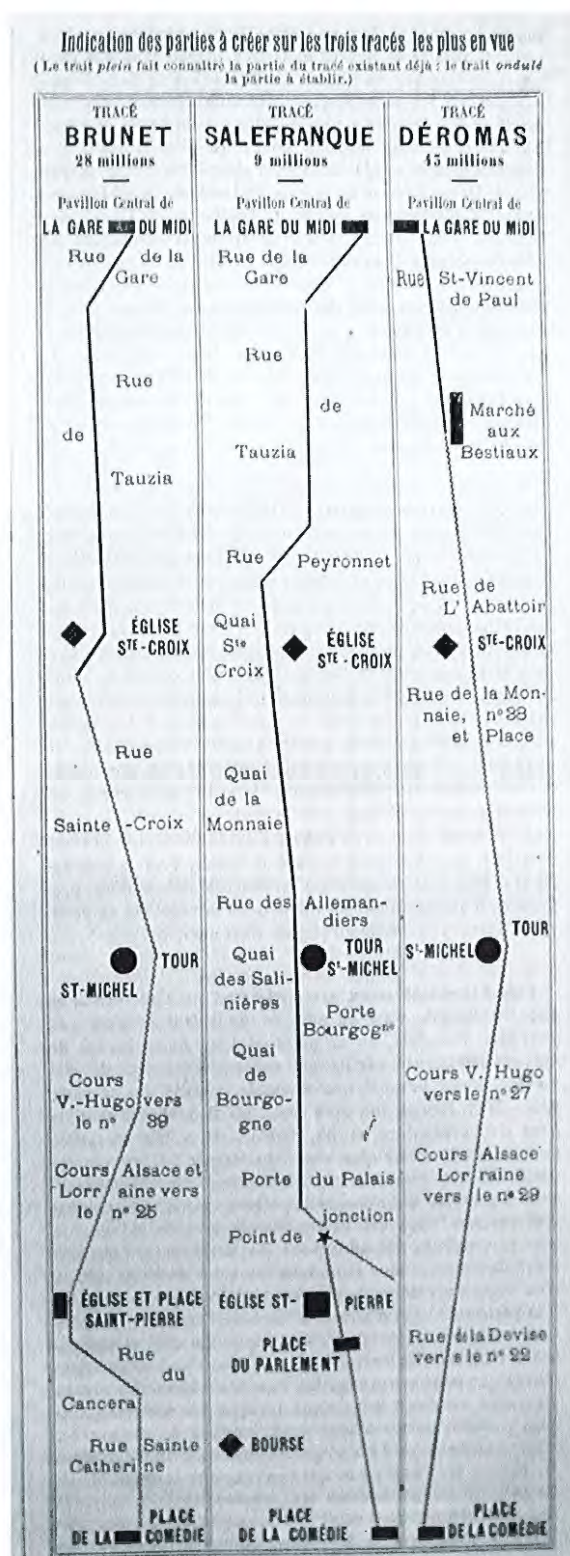


Fig. 13. - « Indication des parties à créer sur les trois tracés les plus en vue », projet Salefranque, 1895 (A.M.Bx 88 O 15).

L'arc de cercle de ce projet de voie nouvelle reprend la courbure du croissant du port de la Lune en divisant en deux parties le triangle formé par la courbe des quais, le cours Saint-Jean et le *cardo* mineur des alignements tortueux des rues Saint-James et du Pas-Saint-Georges. Labatut entend convaincre son auditoire en argumentant que cette voie nouvelle de 24 m de largeur est capable d'absorber la partie de la circulation la plus importante et saturée de la ville. Il faut en effet éviter d'emprunter la rue Sainte-Catherine et son débouché dangereux au cours du Chapeau-Rouge, afin de faire profiter ces deux quartiers du percement du « cours de la Préfecture » (c'est ainsi qu'il le baptise pour sa part), qui les traverse et bénéficie à tous leurs habitants, des commodités de la ville ancienne rénovée. Il convient de noter qu'une des qualités pragmatiques de ce projet est de mettre en liaison directe tout d'abord le marché aux bestiaux implanté alors dans l'actuel îlot Saint-Jean²¹, avec l'abattoir de la place André-Meunier, ce dernier avec les halles des Capucins, celles-ci avec le Grand-Marché du cours Victor-Hugo enfin, sans compter le développement d'importants commerces déjà en place dans les rues Saint-James et du Pas-Saint-Georges, que la voie nouvelle est censée vivifier. Peu coûteux, et pourtant estimé à près de 30 millions de francs entre les frais d'expropriation et surtout ceux de nivellement²², le projet de Labatut est associé à celui d'Alphonse Ricard, architecte et conseiller municipal lui aussi, qui en propose, sans vraisemblablement grand succès, une variante, en le faisant passer par la rue Saint-Charles, la place intérieure des Capucins puis, dans la direction de la rue Bergeret, vers la Grosse Cloche, mais en sections droites et non courbes²³.

D'autres propositions émanent de ces années effervescentes. Et tout d'abord celle d'Eugène Salefranque, propriétaire et membre du syndicat de défense des intérêts du 5^e arrondissement, une proposition plus polémique et littéraire qu'urbanistique et architecturale. Tandis que les préférences publiques se portent sur les projets Duprat et Goguel dès 1894, Salefranque annonce que seule la section sud du premier suffirait, en passant ensuite par les quais pour rejoindre la gare, cette dernière même réduite de la place du Palais à celle de la Comédie, ce qui éviterait la disparition des façades de l'hémicycle de la porte de Bourgogne. Quant au projet Goguel, Salefranque estime que ce tracé en ligne brisée ne raccourcit que de 140 m l'accès à la gare et nécessite d'énormes dépenses. De simples alignements des quartiers Saint-Pierre, Saint-Michel et Sainte-Croix sont moins coûteux qu'une grande voie (fig. 13). Se défiant

21. C'est l'îlot compris entre le cours de la Marne et les rues Eugène-Le-Roy, Saint-Vincent-de-Paul et Malbec, qui fait présentement l'objet d'une restructuration urbaine de type ORU (Opération de Renouvellement Urbain).

22. A.M.Bx, 88 O 20, G. Labatut au maire, 2 juin 1897 : près de 4 millions pour les nivellements, 16 millions pour les expropriations entre le cours Victor-Hugo et celui du Chapeau-Rouge, près de 10 millions entre le cours Victor-Hugo et la gare.

23. A.M.Bx, 88 O 21.



Fig. 14. - « Du Grand Théâtre à la gare du Midi » (Dagail, 1899, plan hors-texte).

du modèle haussmannien, ce propriétaire s'en reporte surtout à la sagesse et à la légendaire économie des édiles de la Restauration et de la Monarchie de Juillet :

« On vous a donné M. Haussmann comme étant de bon exemple à suivre ; mais, Monsieur le Maire, gardien vigilant et avisé des finances municipales, vous voudrez certainement fermer l'oreille à cet insidieux conseil. M. Haussmann n'a, en définitive, embelli la ville de Paris qu'en l'accablant d'une effroyable dette avec impôts en conséquence ».

Et de poursuivre :

« Un meilleur exemple à suivre assurément que celui de M. Haussmann, c'est celui des municipalités qui, de 1816 à 1847, surent successivement donner à la ville, avec des budgets de moins de trois millions... [tous les grands embellissements de Bordeaux : le pont, l'esplanade des Quinconces, l'hôpital, le palais de justice, les quais, les trottoirs...] »²⁴.

Pleine d'intérêt, la réflexion et le pragmatisme de ce propriétaire s'inspirent et rejoignent ici surtout les critiques adressées dès 1868 par Jules Ferry au préfet de la Seine²⁵ et dont l'exemple parisien a, sans doute, largement ralenti les projets et les travaux de rénovation urbaine sous la Troisième République à Bordeaux. Dans une brochure au titre alambiqué qu'il publie dès 1893, Salefranque propose toutefois une nouvelle solution. Il s'agit d'une « grande voie de raccourcissement vers les deux gares d'Orléans et du Midi - Seconde grande voie obtenue par surcroît, du seul fait de la première - 9 millions de dépenses seulement »²⁶. Sous ce titre énigmatique,

il propose surtout d'utiliser les voies existantes et de créer le moins possible de sections nouvelles et coûteuses, à l'inverse de ses collègues Brunet et Déromas. Mais, il s'avère que cette voie de 16 m de largeur seulement, au lieu de 20 m comme prévu, et qui part du 48, cours du Chapeau-Rouge pour atteindre l'aval de la porte Cailhau, présente un tracé compliqué qui engendre des perspectives désagréables et des raccordements inharmonieux et dispendieux avec les rues adjacentes²⁷. Les projets de Salefranque disparaissent vraisemblablement avec les critiques qu'il adresse au syndicat du 5^e arrondissement, lorsqu'il reproche aux membres présents à ses réunions d'être trop partiaux et favorables à de grands travaux en lignes larges et droites, afin de favoriser l'activité des métiers du bâtiment sur-représentés dans cette assemblée.

Clauzet propose, en 1896, un tracé de 24 m de large très destructeur de propriétés privées, car en ligne droite, depuis les arrivées de la gare jusqu'à la Grosse Cloche²⁸. L'architecte Henri Bayard y va du sien en 1897 : une ligne droite depuis Saint-Michel jusqu'au cours du Chapeau-Rouge, élargissant la place du Palais, le parvis de Saint-Pierre, et pourfendant en

24. A.M.Bx, 88 O 15, Lanefranque au maire, 12 septembre 1894.

25. Ferry et Horn, 1868.

26. Salefranque, 1893.

27. A.M.Bx, 88 O 15, rapport de Longueville, géomètre municipal, sur le projet Salefranque, 8 septembre 1896.

28. A.M.Bx, 88 O 12.

diagonale la place du Parlement²⁹. Ce sont autant de dérivatifs qui ne font qu'alimenter le manque de crédibilité des expertises et des projets municipaux par rapport à ceux proposés par des spéculateurs particuliers.

De 1899 à l'avant-projet de 1904

En 1899, l'architecte Louis Dagail propose d'autres solutions dans une brochure où il publie un plan élaboré en 1897 (fig. 14). Il ne retient pas moins de neuf des projets de ses concurrents pour les critiquer tour à tour et élaborer sa propre proposition. Sa voie, de 32 m de largeur, part du principe « que la voie nouvelle doit partager en deux parties égales l'espace compris entre le Chapeau-Rouge et la rue de la Gare (Charles-Domercq), les quais, la rue Sainte-Catherine et le cours Saint-Jean (de la Marne) ; que l'abattoir et les marchés aux bestiaux doivent être déplacés ; que l'îlot de maisons face à la gare doit disparaître ; que la voie doit être plantée ». Il transforme trois quartiers des rues des Chandeliers et Corcelles, des Boucheries, enfin des rues Pilet, Hugla, Dabadie et Cabillon, sans allonger sensiblement le parcours. Il arrive à la gare « de la seule façon rationnelle et digne de Bordeaux », et ne fait pas double emploi avec la rue Tausia, se prêtant le mieux à la création d'un nouveau quartier entre Saint-Jean et Sainte-Croix³⁰. En effet, l'intelligence de ce projet réside dans le dédoublement, par deux lignes droites articulées sur un rond-point créé entre la place des Capucins et celle de Saint-Michel, place du Maucaillou - non plus à la flèche de la basilique ou encore à la Grosse Cloche - afin de rejoindre les points stratégiques des quartiers nord et sud de Bordeaux. Dagail a fait sien le projet de B. Alfred-Duprat, en le déplaçant à l'ouest de la porte de Bourgogne, en remembrant profondément le tissu des quartiers anciens et en conservant l'idée d'un grand parc entre le pont de pierre et celui de fer.

La municipalité tient ferme et élabore, en 1902, un avant-projet qu'elle va compléter par des études techniques poussées en estimant les immeubles de chaque partie de la voie jusqu'en 1903, où les plans des travaux de voirie à exécuter sont dressés, puis en 1904, où les plans parcellaires et les tableaux indicatifs des propriétés à exproprier sont prêts. Durant cet intervalle, les réclamations et protestations se multiplient. Nous reviendrons plus loin sur ces questions.

Le projet d'une grande voie qui a ainsi languï durant une trentaine d'années est prêt à voir le jour alors que la nouvelle gare Saint-Jean est quasiment achevée en 1902. C'est dans cette situation d'urgence qu'intervient l'architecte qui nous intéresse ici.

Le projet de Fernand-René Lapeyrère et ses innovations par rapport aux méthodes traditionnelles de l'alignement

Qui est F. R. Lapeyrère ?

Cet architecte originaire de Bordeaux, exerce à Paris où il fut pensionnaire à l'École nationale des Beaux-Arts et élève de Paulin³¹. Mais il est surtout intéressant de savoir qu'il est architecte voyer de la ville de Paris à l'époque où Louis Bonnier en renouvelle considérablement le règlement, en 1902, en introduisant de nouvelles possibilités de construction qui satisfont les exigences de l'art nouveau et qui caractérisent si bien les boulevards post haussmanniens de la capitale³². Dans les deux brochures qu'il publie de son projet pour Bordeaux, Lapeyrère se définit lui-même comme : architecte voyer adjoint de la ville de Paris, attaché au secrétariat de l'architecte voyer en chef, architecte diplômé par le gouvernement, lauréat de l'Institut, professeur à l'école spéciale d'architecture, membre de la société de médecine publique et de génie sanitaire, membre de la société des artistes français etc... En somme, c'est un maître d'œuvre très impliqué et reconnu dans le milieu effervescent, et essentiellement parisien, car c'est celui des grandes capitales européennes, occidentales et coloniales, de la réflexion architecturale et urbanistique des années 1900.

Il ne cache pas son attachement à Bordeaux, lorsqu'il déclare par exemple, en 1903, son « très vif désir de faire œuvre utile et belle dans notre Ville à laquelle nous sommes passionnément attaché »³³, ou encore, deux ans plus tard, lorsqu'il avoue à son auditoire : « je vous prie de ne voir devant vous qu'un de vos compatriotes, aimant passionnément sa ville natale, et s'intéressant à tout ce qui peut contribuer à sa prospérité, à sa bonne renommée et à son embellissement »³⁴.

29. A.M.Bx, 88 O 18.

30. Commentaire du plan hors-texte publié ici ; Dagail, 1899.

31. Il a sa notice dans le *Delaire* (édition 1907), gracieusement communiquée par Claude Laroche que nous remercions chaleureusement. F. R. Lapeyrère est né en 1870 à Bordeaux. Il entre à l'École des Beaux-Arts en 1896 (deuxième classe : promotion 1896-1). Il est élève de Paulin. Il obtient trois médailles en deuxième classe. Il obtient le prix Jean Leclair en 1897. Il entre en première classe en 1897, y obtient trois médailles et son diplôme en 1900, ainsi qu'une médaille au salon de 1903. Il fait partie de la Société des Architectes Diplômés par le Gouvernement. Il est architecte voyer adjoint à la ville de Paris, professeur à l'École spéciale d'architecture et architecte à Paris au 74, boulevard Saint-Michel.

32. Marrey, 1988, ne mentionne pourtant pas l'architecte qui nous intéresse ici.

33. Lapeyrère, 1903, p. 30.

34. Lapeyrère, 1905, p. 1.

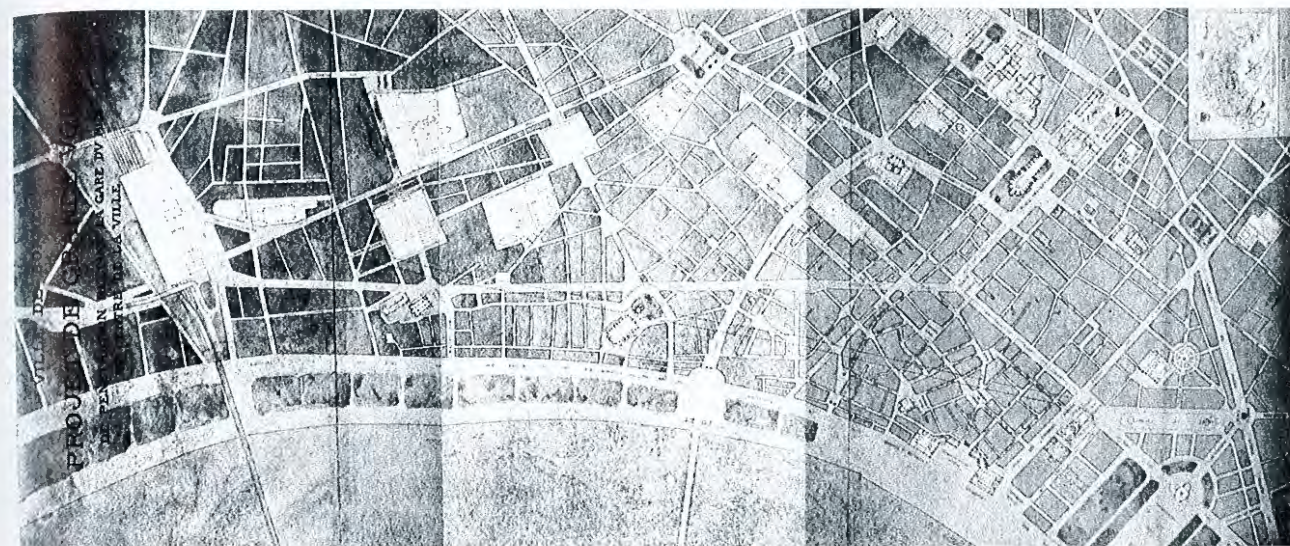


Fig. 15. - « Projet de grande voie de pénétration reliant la gare du Midi au centre de la ville », (Lapeyrère, 1903, plan hors-texte p. 6-7)

Cet architecte a tout intérêt, par ailleurs, à imposer ses vues à la municipalité bordelaise pour obtenir la direction d'un chantier immense pour cette ville. Mais on se permettra d'ajouter que cet intérêt n'est pas seulement mercantile et personnel, ce grand professionnel tente en réalité d'importer son expérience parisienne en province, en ne se gênant pas pour critiquer les projets réalisés dans sa ville d'origine. C'est ce qui rend son propos d'autant plus intéressant. Lapeyrère sut convaincre les habitants de Bordeaux, et cette sensibilisation acquise participa, semble-t-il, à l'effondrement et l'achoppement du projet municipal, face à ses propositions innovantes - qui ne virent pas le jour non plus.

La critique des projets municipaux

Que critique donc notre architecte ? Tout d'abord, en 1903, le tracé dit « en ligne droite » de la grande voie :

« En considérant la topographie de la ville et les principales artères reliant actuellement les points que nous avons à joindre, on forme un polygone constitué par les quais, les cours Saint-Jean, le nouveau cours Pasteur, les cours de l'Intendance et du Chapeau-Rouge.

Il est indiscutable que la solution idéale pour la situation topographique d'une nouvelle voie, boulevard d'air, de lumière et de circulation dans cet ensemble, serait celle qui occuperait dans ce polygone la position de la diagonale joignant les sommets directement opposés dans le sens de la plus grande longueur. Il en résulte que la solution la plus acceptable sera celle qui s'en rapprochera le plus.

Ainsi de l'examen du projet qui semble être préconisé, il ressort que la voie sensiblement parallèle aux quais et presque contiguë à l'artère la plus importante du polygone considéré, dont on devrait au contraire le plus s'éloigner, est mal placée »³⁵.

Il ne faut pas que le soubassement rustique de la flèche Saint-Michel écrase la perspective de cette voie nouvelle, afin de mettre, au contraire, en valeur ses parties hautes et ajourées. Il faut contourner la flèche, mais pas de façon mesquine, par un virage. Il ne faut pas non plus arriver au Grand Théâtre par une perspective biaise sur son portique, mais au contraire par la rue Sainte-Catherine, en respectant sa découverte de façon parallèle au portique, dans la ligne de mire du monument des Girondins. Il n'y a pas de lois particulières, selon Lapeyrère, pour mettre en valeur un monument, de façon frontale ou latérale. L'hôtel de ville peut ainsi être mis en perspective frontale, en prolongeant jusqu'à la place Saint-Projet la rue établie dans l'axe du portail de l'archevêché qu'avait déjà imaginée Pierrugues au Premier Empire³⁶. La Grosse cloche aussi peut être mise en

35. Lapeyrère, *op.cit.*, 1903, p. 5-6.

36. C'est cet ingénieur qui avait, le premier, dans son mémoire de 1815 et son plan pour Bordeaux, imaginé une voie partant du portail du palais impérial (le palais Rohan) et se dirigeant, en ligne droite, jusqu'à la Garonne par la porte Cailhau. L'empereur Napoléon Ier aurait regretté, de ne pouvoir apercevoir, du seuil du palais municipal, la Garonne apportant au cœur de Bordeaux le commerce et la richesse, ce qui aurait justifié ce percement. La commission d'examen du plan de la ville refusa ce projet dès 1813 car Pierrugues l'avait arrêté à la place Saint-Projet. Ce projet resurgit toutefois en 1860, lorsqu'on étudia l'ouverture du cours d'Alsace-et-Lorraine dont le tracé fut finalement reporté au sud, pour assainir la vallée du Peugue. Voir Schoonbaert, 2003, p. 146-148.

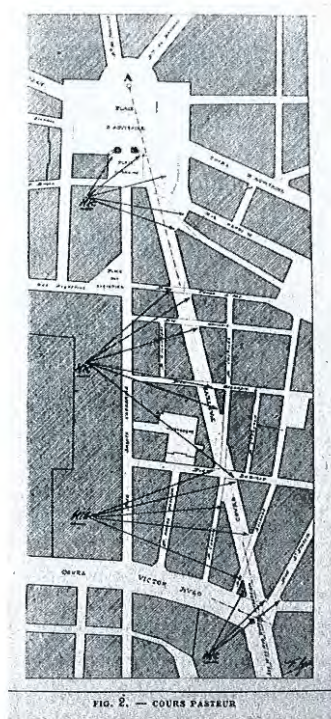


Fig. 16. - « Cours Pasteur », critique du tracé, plan (Lapeyrère, 1905, fig. 2, p. 7).

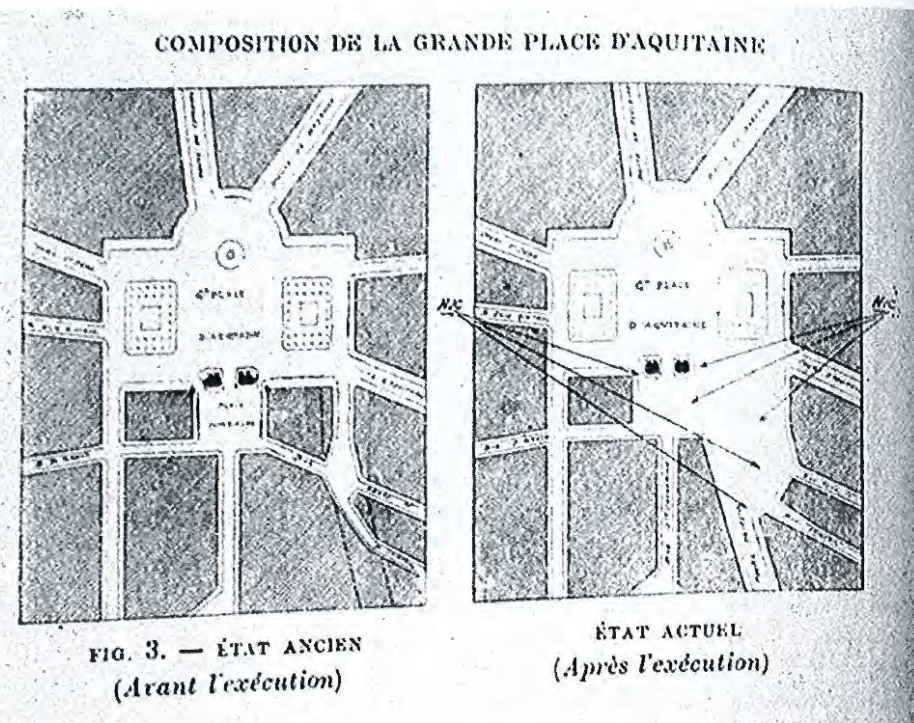


Fig. 17. - « Composition de la grande place d'Aquitaine. État ancien (avant l'exécution) ; État actuel (après l'exécution) », critique du tracé, plans (Lapeyrère, 1905, fig. 3, p. 8).

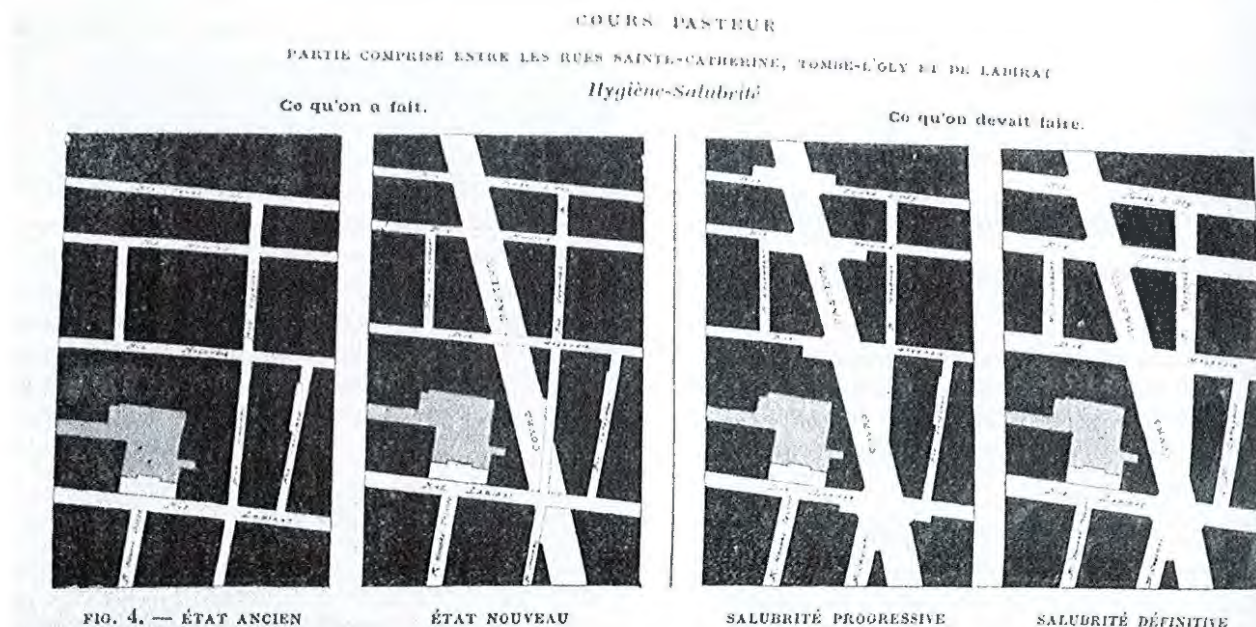


Fig. 18. - « Cours Pasteur ; Partie comprise entre les rues Sainte-Catherine, Tombe-L'Oly et de Labirat. Hygiène-Salubrité. Ce qu'on a fait. Ce qu'on devait faire », plans (Lapeyrère, 1905, fig. 4, p. 10).

valeur frontalement. Et quant à la façade de Sainte-Croix, par exemple, elle peut être contemplée de façon biaisée depuis la nouvelle voie, avec la gare dont le pignon de la halle se présente de biais.

« Notre projet est la brillante continuité du cercle attractif et élégant de l'Intendance et de la Comédie et permet sa ramification avec les services administratifs, universitaires, artistiques et religieux »³⁷.

Lapeyrère souhaite, en bifurquant la grande voie par la place Saint-Projet et la rue Sainte-Catherine élargie, relier entre eux les centres éparés de la ville. En 1905, il réitère ses propos dans une conférence qui fait aussi l'objet d'un mémoire imprimé. Il reprend l'idée d'une grande voie pénétrant davantage dans le centre de la ville que celle « en ligne droite ». Il représente à nouveau l'intérêt de percer une rue qui bifurque par la rue Sainte-Catherine et la place Saint-Projet, vers l'hôtel de ville (fig. 15).

Mais, il s'attaque surtout au cours Pasteur dont la réalisation est terminée. Le tracé de cette voie reliant la place de la Victoire au cours des Fossés (Victor Hugo) est des plus mal entendu. Il s'y forme des « sifflets », des îlots triangulaires et pointus que Lapeyrère marque de « hics » sur ses croquis (fig. 16). La place d'Aquitaine est défigurée par cette opération de voirie : la belle porte perd ses guichets ; l'îlot ouest est démoli et la symétrie de cette composition classique anéantie (fig. 17). Sur le parcours des rues Tombe-L'Oly et Labirat, le cours Pasteur a aussi l'inconvénient de créer des raccordements insuffisants avec les anciennes rues secondaires qu'il pourfend. Seuls les immeubles d'angle sont expropriés pour élargir les carrefours de ces rues avec le nouveau cours, et la salubrité définitive qui en est espérée, n'est pas atteinte. Lapeyrère propose de traiter plus profondément le raccordement de ces rues anciennes avec la voie nouvelle, afin qu'ils constituent des amorces à des prolongements futurs, qui permettent de les élargir enfin (fig. 18). Cette vision organiciste de la voirie est particulièrement intéressante. L'on y voit bien en effet l'artère qu'est cette « grande voie de pénétration » irriguer à l'avenir l'organisme urbain pour lui apporter un sang nouveau - un air, une lumière, des habitants, des valeurs foncières neuves... -, afin de vivifier les quartiers et leurs rues avoisinantes qu'elle traverse.

Le nivellement de la voie nouvelle n'est pas non plus satisfaisant³⁸. Entre le cours Victor-Hugo et le Grand Théâtre, les déblais ne suffisent pas à combler les parties en remblai et la voie nouvelle n'est pas suffisamment plane (fig. 19). Lapeyrère s'en explique ainsi :

« La voie brisée, soi-disant droite, n'est pas établie sur un plan horizontal, elle traverse la vallée du Peugue et de la Devèze, non pas en suivant la direction des voies existantes,

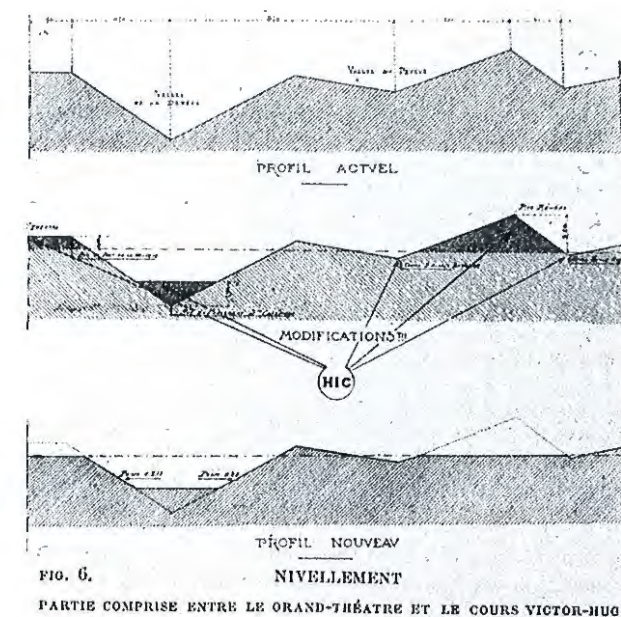


Fig. 19. - « Nivellement. Partie comprise entre le Grand Théâtre et le cours Victor-Hugo », coupes (Lapeyrère, 1905, fig. 6, p. 15).

c'est-à-dire l'établissement naturel, normal, la ligne de plus grande pente du terrain sur lequel elle est placée, mais obliquement. Il va donc falloir modifier non seulement le relief du sol sur lequel elle est établie, mais encore celui des voies transversales au tracé à sa droite et à sa gauche, afin de rejoindre le niveau actuel de ces voies.

D'où conséquences : travaux de déblais et de remblais considérables, non seulement pour la voie elle-même, mais encore pour toutes les voies y aboutissant.

Dans ces voies, quantités innombrables d'immeubles, par suite de ces travaux (remblais) seront enterrés (déblais) seront mis à découvert, déchaussés, beaucoup même seront entièrement enlevés, bon nombre de rues seront supprimées, il va donc falloir les exproprier »³⁹.

37. Lapeyrère, 1903, op.cit., p. 21.

38. Contrairement aux apparences, Bordeaux est loin d'être une ville plate ; le géomètre Aladenize, en 1880, dresse un tableau de points topographiques qui permettent d'en apprécier toute la subtilité du relief et du modelé. Sur la rive gauche, la ville se présente comme un lutrin ou un éventail ouvert et incliné, posé devant la courbe du fleuve. Ses points hauts dans les faubourgs, à Saint-Seurin, Gambetta, Sainte-Eulalie, place d'Aquitaine..., forment les sommets d'un plateau en pente douce vers la rivière, pourfendu par les rues tracées dans le sens des « vallées » du Peugue et de la Devèze, et dont les rues concentriques ou tangentes à la rivière, présentent, elles aussi, des profils de pentes douces et variées.

39. Lapeyrère, 1905, p. 14-15.

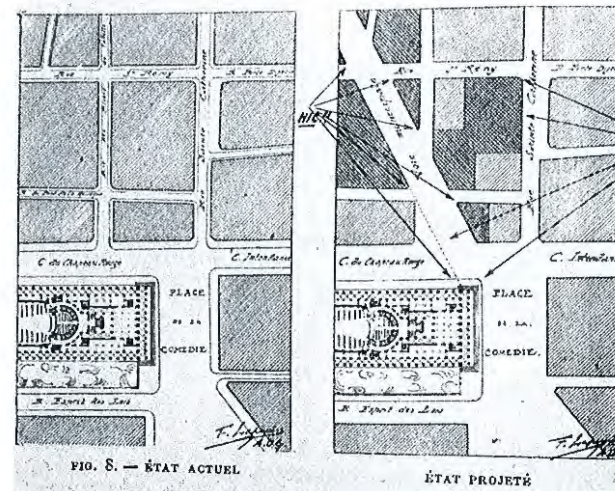


Fig. 20. - « Composition du Grand-Théâtre et de la place de la Comédie. État actuel. État projeté », plans (Lapeyrère, 1905, fig. 8, p. 18).

Le plateau principal du Grand Théâtre se retrouve écrété, avec le tracé municipal, de 40 cm au-dessous de son niveau naturel, ce qui oblige à installer des marches supplémentaires au perron du monument. Le mouvement de circulation s'en trouve d'autant plus étranglé que le tracé municipal a déjà peu de rapport avec la solennité du chef-d'œuvre de Louis dont le portique apparaît saillant et biais au débouché de la nouvelle voie si peu large qu'elle ne met pas en valeur la solennité de ce décor qu'elle anéantit. La composition même du théâtre et son insertion urbaine ne sont donc plus justifiées après ces travaux. C'est un malheur analogue à celui de la place d'Aquitaine⁴⁰. Lapeyrère tire alors les leçons de Garnier pour l'Opéra de Paris. C'est dans cette partie d'esthétique édilitaire qu'il abonde dans le sens d'un maintien des traditions classiques des maîtres français, citant Garnier :

« Il est également important que la circulation qui se fait dans tous les abords ne vienne pas entraver la circulation particulière au théâtre.

Dans tous les cas, ce qu'il faut repousser tout de suite, ce sont des dispositions et des percées obliques qui font bien mauvais effet à côté de plantations droites, lorsque ces percées obliques n'ont pas elles-mêmes un côté pittoresque et imprévu qui leur fait pardonner cette déviation et lorsqu'elles sont tout aussi froides, tout aussi rigides que si elles étaient plus nettement et plus carrément dessinées »⁴¹.

Les allées de Tourny ont beau offrir une perspective biaisée voulue par Victor Louis sur le portique de son théâtre, il n'en va pas de même dans l'axe de la rue Sainte-Catherine. L'effet de la grande voie municipale est de provoquer une découverte

du monument par une vue biaisée tandis que le prolongement dans l'axe de la rue Sainte-Catherine jusqu'aux Quinconces et à la maison Gobineau font partie intégrante du projet de Louis. Ce même prolongement est souligné, un siècle plus tard, par la mise en place de la colonne monumentale des Girondins. Cette perspective historique, latérale au théâtre, s'inscrit dans la continuité des réflexions de Lapeyrère. La place de la Comédie, la perspective biaisée des allées de Tourny, le débouché perpendiculaire aux fossés de l'Intendance font partie intégrante de la mise en scène du théâtre dans l'espace urbain⁴². Lapeyrère respecte cette composition et l'intègre à son projet tandis que le tracé municipal en ruine le génie (fig. 20).

On le voit donc bien, la réflexion de Lapeyrère s'inscrit, malgré tous les bouleversements qu'il propose, dans la continuité et le respect des qualités fondamentales du paysage urbain ordinaire et monumental bordelais. Notre architecte urbaniste se montre aussi paysagiste grâce aux dessins en perspective qu'il élabore pour expliquer ses vues. Sa démarche est alors à mille lieux de celle des géomètres ou ingénieurs municipaux qui n'envisagent pas la mise en scène des monuments qu'ils proposent de mettre en valeur pour elle-même, mais pour les effets de ce percement sur l'aspect du paysage urbain.

Les qualités du projet de Lapeyrère : la représentation du monument dans l'espace urbain

Le double tracé de la voie nouvelle, en ligne brisée, de Lapeyrère, suppose de mettre en valeur cinq monuments et non plus quatre, comme dans le projet municipal. En effet, la bifurcation de la grande voie, au niveau de la place Saint-Projet, embrasse une perspective sur l'hôtel de ville et ajoute à la composition urbaine du tracé général ce monument d'un grand intérêt. Mais un plan seul ne peut rendre compte de tous les impacts de l'intérêt de ce projet. Il faut représenter le paysage urbain en trois dimensions. Goujon en témoigne en 1903, lorsqu'il évoque que : « [...] les croquis, la gravure, les dessins, sont de plus en plus à la mode, et sont devenus des compléments presque aussi indispensables aux projections écrites qu'aux projections en conférence⁴³ [...] », afin de représenter les projets d'aménagement d'espaces publics.

40. Ibid., p. 16.

41. Ibid., p. 17. Sans doute cette référence vient-elle d'un des nombreux ouvrages de Charles Garnier consacrés au théâtre. Cependant elle ne figure pas, par exemple, dans *Le Nouvel Opéra de Paris*, 1878-1882.

42. Taillard, 2009, voir particulièrement p. 167-248.

43. Goujon, 1903b ; il plane là un parfum d'une grande modernité.



Fig. 21. - Ouverture du cours Pasteur, isolement de la porte d'Aquitaine, photographie d'une aquarelle, Artus et Lauriol, 1898 (A.M.Bx, 62 O 21).

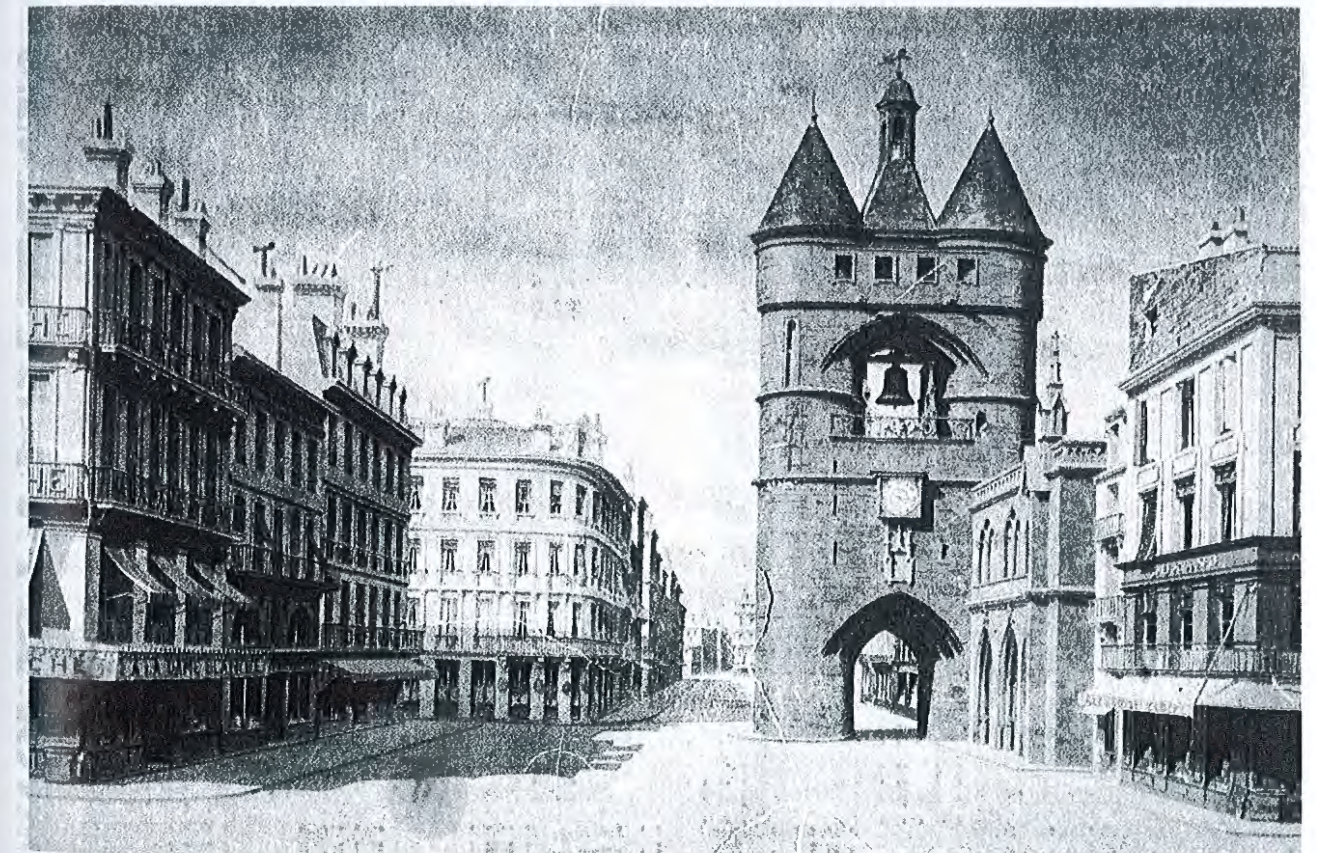


Fig. 22. - Projet de dégagement de la Grosse Cloche [la rue du Mirail désaxée], aquarelle, Artus et Lauriol, 1898 (A.M.Bx IX B 44).



Fig. 23. - « Projet dit en ligne droite. Débouché sur la Place de la Comédie (Vue au-delà) » (Lapeyrère, 1903 p. 8-9).

La nouvelle mode de mise en scène des monuments en ville prend racine au début du XIX^e siècle et s'exprime pleinement au Second Empire où ils sont isolés de l'espace public afin de décorer ce dernier, plutôt que d'être mis en valeur pour eux-mêmes⁴⁴. Lapeyrère n'a pas le monopole de cette idée ; même des décorateurs de théâtre bordelais, comme Artus et Lauriol illustrent par exemple le dégagement de la porte d'Aquitaine et de la Grosse Cloche, désaxée de la rue du Mirail (fig. 21-22), sur une commande de la municipalité⁴⁵. L'intérêt pour la mise en scène des monuments dans l'espace urbain fait donc bien partie des préoccupations des édiles, mais ce sont ici des commandes de la Ville à des peintres qui ne sont pas à l'origine des projets de voirie, car ils ne font qu'illustrer ceux des géomètres et ingénieurs municipaux qui les ont tracés.

Les perspectives de Lapeyrère sont au contraire issues de ses propres projets de voirie et présentent de troublantes similitudes avec celles d'Artus et Lauriol. Les deux dessins du projet

municipal (fig. 23-24), qu'il prend la peine d'élaborer pour les comparer aux siennes, plus nombreuses, le démontrent. C'est le débouché de la voie sur le théâtre qui fait encore l'objet de toutes ses critiques. Et si un regard novice peut être séduit par ces deux dessins, une observation plus approfondie montre qu'ils n'ont pas l'élégance de ceux qu'il propose en comparaison. En effet, les traits sont accentués, les vues écrasées, dans les deux perspectives du débouché de la grande voie sur le portique du Grand Théâtre qu'il propose, sur des obliques, alors que la mise en scène de l'hôtel de ville et de la cathédrale (fig. 25), offre une vue frontale harmonieuse, dont la profondeur de champ est plus généreuse, grâce aux verticales du clocher, des flèches du portail, et même du dôme d'un immeuble nouveau (au premier

44. Schoonbaert, 2003, *op.cit.*

45. Hanben, 2000.



Fig. 24. - « Projet dit en ligne droite. Débouché sur la Place de la Comédie (Vue en deçà) », (Lapeyrère, 1903 p. 10-11).

plan à droite). L'ensemble est mis en valeur par une remarquable proportion entre le plein et le vide, les bâtiments ou les monuments, et l'espace public.

La vue de la voie, au passage de Sainte-Croix (fig. 26), procède de la même intelligence. La façade de l'abbatiale rénovée par Paul Abadie y apparaît oblique, mais dynamique. L'église n'est plus perçue avec son parvis, mais dans la continuité et la succession des monuments que mettent en valeur la voie nouvelle qui permet de les découvrir en offrant un nouveau regard sur eux. L'École des Beaux-Arts récemment installée dans une aile du couvent par Alphonse Ricard⁴⁶, à gauche, et son annexe, à droite, apparaissent, tout comme l'église, alignées sur la voie nouvelle seulement dans les angles. Les délaissés conséquents à ces alignements ne perturbent pas la composition de la vue, du paysage ; au contraire, ils lui donnent de la légèreté, de la profondeur, ce que la gare seulement esquissée en point de fuite accentue encore.

Dans la vue sur la rue Sainte-Catherine élargie (fig. 27), tous ces éléments sont aussi mis en valeur. On n'imagine pas que la colonne des Girondins se situe si loin du Grand Théâtre ou que ce dernier soit si éloigné de la maison Gobineau, et de la place de la Comédie, apparemment si vaste.

La perspective est curieusement différente, et dérangeante, car elle ne correspond pas aux canons esthétiques de ces représentations fuyantes, dans la vue sur la Grosse Cloche (fig. 28). Le monument apparaît ici lourd et écrasé par son environnement, tandis qu'il est un point de passage obligé de la grande voie. Cette vue, dont l'angle est pris à vol d'oiseau du haut de la rue Saint-James, doit en réalité tenir compte d'un immeuble d'angle déjà bâti à l'angle de cette dernière avec la porte. Il faut aussi tenir compte du lycée national du cours Victor-Hugo (Montaigne), aménagé depuis peu et qu'on aperçoit en arrière-plan sur la droite. La solution proposée ici est le miroir de celle

46. Beccia, 1996.



Fig. 25. - « Notre projet. L'Avenue de l'Hôtel-de-Ville » (Lapeyrère, 1903 p. 22-23).



Fig. 26. - « Notre projet. Débouché sur l'Église Sainte-Croix » (Lapeyrère, 1903 p. 24-25).



Fig. 27. - « Notre projet. La Rue Sainte-Catherine élargie » (Lapeyrère, 1903 p. 28-29).

envisagée par Artus et Lauriol (fig. 22) : elle n'a pas plus de qualités que cette dernière qui envisageait aussi le dégagement de la cloche par un contournement de l'église Saint-Éloi et du beffroi municipal.

A Saint-Michel, en revanche (fig. 29), la flèche s'inscrit harmonieusement et dans les mêmes conditions de mise en scène qu'on a vues auprès de la cathédrale. La voie nouvelle ne bifurque plus par un virage disgracieux autour du monument. Les plantations du square compensent cet alignement. Un immeuble neuf dont le dôme d'angle est marqué d'un gros épi de faîtage, ponctue la perspective en contrepoint de la flèche tandis que le tracé du tramway demeure droit jusqu'à la gare pourtant lointaine et invisible, mais qui détermine bien toujours ce tracé et le paysage qu'il génère.

L'observation pragmatique des réalités foncières et morphologiques, mais surtout aussi esthétiques, paysagères et monumentales de la ville, fait donc de l'étude de Lapeyrère une exception pour Bordeaux dans le *corpus* des projets de grande voie à la fin du XIXe siècle. Il sait que les tracés des géomètres et les alignements trop rigoureusement calculés selon les valeurs foncières ne sont pas satisfaisants. Il sait sans doute tirer les leçons de son maître Paulin, de son directeur, Bonnier ; mais l'on pense surtout aux écrits et aux théories de Camillo Sitte et de John Ruskin, qui savent lire et comprendre le paysage urbain pour en tirer des leçons d'esthétique⁴⁷. Lapeyrère se montre donc capable de mettre en valeur les monuments de la ville dans un espace public qu'il reconfigure entièrement car il sait tirer partie des leçons de l'histoire. C'est ainsi qu'il apporte, à travers ses grands dessins, une vision neuve, quoique, malgré tout, hypothétique, d'un paysage urbain post-haussmannien qu'il projette pour sa ville natale : Bordeaux.

L'intense, mais brève postérité du projet de Lapeyrère

La société centrale des architectes propose, dès la conférence de Lapeyrère donnée en 1903, de lui attribuer le prix Dejean. Son étude est d'ores et déjà reconnue comme un travail considérable d'intérêt général qui « protège et exalte les plus belles compositions artistiques et archéologiques de la ville contre un projet préconisé qui les désorganiserait ; ainsi qu'il fait œuvre d'architecte au premier chef pour l'étude d'un projet qui n'est ordinairement l'apanage que de spéculateurs

47. Bien que Lapeyrère n'y fasse pas directement référence, on ne peut douter que ces deux grands théoriciens et littérateurs n'influencent sa pensée. Voir Sitte, 1889, mais l'on pense aussi, et avant lui, à Ruskin, 1853, qui étudient les villes anciennes et théorisent l'aménagement urbain avant l'apparition de l'urbanisme, en s'opposant aux démolitions inutiles et inesthétiques.



Fig. 28. - « Notre projet. Vue sur l'ancien Beffroi municipal » (Lapeyrère, 1903 p. 26-27).

avides d'intérêt »⁴⁸. Nombre d'architectes célèbres appuient cette demande. Ainsi Émile Trélat, Émile Vaudremer, Louis Bonnier...

Les neuf gravures de la brochure de 1903 sont en réalité issues de grands dessins sur châssis encadrés⁴⁹, qui sont exposés au salon des artistes français, récompensés d'une première médaille de 2e classe, dont rend compte L. C. Boileau, l'architecte rapporteur de la société centrale, dans un article de l'*Architecture* du 3 mai 1903. *La Construction moderne* rend hommage à cette initiative dans son numéro du 13 juin 1903. On y loue les qualités artistiques des images offertes par l'architecte, « pour la gloire », aux Bordelais et aux Parisiens ; mais on y loue surtout le savoir-faire du professionnel parce que, dans ce projet :

« [...] tous les beaux monuments trouvent leur place comme il convient, en bordure du tracé, ou plus ou moins au-delà, tenant à des squares plantés d'arbres ou à des places de dégagement, tantôt à droite, tantôt à gauche, en des emprises



Fig. 29. - « Notre projet. Débouché sur l'Église et la Tour Saint-Michel » (Lapeyrère, 1903 p. 30).

interrompant les maisons et provoquant des échappées de vues, d'air et de lumière ainsi, par exemple, que cela s'est trouvé à Paris dans les parties les plus heureuses de notre boulevard Saint-Germain »⁵⁰.

Quant au projet municipal en ligne droite, avec la flèche en son axe, il n'est pas inutile d'exposer le sort que lui réserve la critique nationale : « Le tracé de la voie banale n'a pas dû coûter beaucoup à ceux qui l'ont trouvé [...] Le résultat est loin d'être heureux [...] Figurez-vous la tour Saint-Jacques de Paris, ainsi placée dans l'axe de la rue de Rivoli, au lieu d'être encadrée sur le côté, par les verdure du square »⁵¹. Le journal *La France* se

48. Comité de défense..., 1903, p. 7.

49. Nous ne connaissons pas l'existence de ces originaux dont le format devait sûrement impressionner davantage que les gravures qui en furent faites.

50. *Ibid.*, p. 9.

51. *Ibid.*, p. 8-9. À Bordeaux, l'ouverture du cours d'Alsace-et-Lorraine, dès 1865, avait été appréciée car la tour Pey-Berland n'était pas dans son axe, mais décalée, à l'instar de la tour Saint-Jacques.

rallie aussi à notre architecte dans d'élogieux articles de juin 1903, ainsi que la *République nouvelle* et *Le Nouvelliste* ⁵².

Lapeyrère a donc su convaincre son auditoire bordelais - tout au moins une partie essentielle de celui-ci - ainsi que ses collègues parisiens, de l'évidence et de l'heureuse solution qu'il proposa pour aménager sa ville natale. Les règles de l'art de percer une rue nouvelle en plein centre ville, semblent bien avoir convaincu les artistes et les esthètes, mais pas les politiques et les financiers qui se pressaient pour réaliser le projet municipal. Ce projet, Lapeyrère le critiquait toujours fermement :

« Ce sont des fantaisies de barbares qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison. » Ainsi s'exprime Renan dans son immortelle *Prière sur l'Acropole*.

« Fantaisies de barbares », hélas ! c'est plus que cela ! » rappelle-t-il ⁵³.

Il déplore que cette marche de la voirie ne soit pas appliquée à Bordeaux. Décidément, cette ville ne sait pas s'adapter à la modernité que Paris entend lui imposer.

« Quelque entraînement que subisse une cité, elle n'abandonne pas tout à coup et sans retour ses voies anciennes, surtout lorsqu'elle est aussi fortement attachée à ses traditions que la ville de Bordeaux et alors qu'elle possède avec un si haut sentiment de dignité personnelle tant de souvenirs glorieux et de si beaux exemples légués par les ancêtres » ⁵⁴.

La revue locale de la Société des architectes, *L'Architecture du Sud-Ouest*, se montre défavorable, à de multiples reprises, au projet municipal, sous la plume de V-N Goujon qui publie aussi les propositions d'Eugène Hénard (fig. 30), pour ses boulevards à redents ⁵⁵. Ces dernières sont plus innovantes que celles de Lapeyrère, mais elles reçoivent à Bordeaux un accueil encore moins favorable qu'à Paris (fig. 31). La modernité parisienne consistait alors à imaginer de reconquérir la ceinture des fermiers généraux, annexée en 1860, pour créer de nouveaux types de grands boulevards qui dépassaient, en alternant des cours et des retraits d'alignement, les systèmes classiques d'immeubles en front à rue, avec les promenades plantées déjà si géniales de l'ingénieur Alphand ⁵⁶, qui font toute la beauté de Paris. Louis Bonnier avait, pour sa part, proposé dès 1899, dans un mémoire imprimé, en réaction aux gabarits trop uniformes des rues parisiennes, et dans la tradition du règlement de voirie de 1884 de la capitale, un nouveau décret d'alignement qui permit davantage de saillies et de retraits latéraux sur les voies, des expressions décoratives, des édicules, des bow-windows qui animassent le paysage des rues, afin de laisser s'exprimer le talent des architectes de son époque (fig. 32) ⁵⁷.

La grande voie municipale, au contraire, « taillait en plein drap » ⁵⁸ dans le tissu ancien, selon la leçon d'Hausmann ⁵⁹, en apportant peu, voire aucune amélioration fonctionnelle, financière et esthétique, aux habitants, à la circulation et au paysage de Bordeaux. Dans ces conditions, il fallait un projet qui apportât une plus-value certaine aux immenses efforts financiers qu'il aurait fallu faire pour la mettre en œuvre. Si la pauvreté esthétique et économique du projet municipal sont des facteurs d'explication, d'autres arguments, et notamment celui de la Raison invoquée par Renan ⁶⁰, plaident en faveur de l'abandon de ces travaux titanesques, quels qu'ils fussent.

L'abandon du projet de grande voie : ses motifs et ses raisons avouées ou cachées

Des changements de municipalité, des querelles d'intérêt, des frasques de presse, expliquent certainement pourquoi aucune grande voie ne fut jamais réalisée à Bordeaux pour relier la gare à la place de la Comédie. Dès juillet 1897, on pouvait lire dans *Le Nouvelliste* :

Signalons la reprise de la scie patriotique et municipale de la grande voie. Elle revient sur le tapis édilitaire, cette prestigieuse artère, source de tant d'intrigues et d'espérances.

Combien y a-t-il de projets et de projeteurs ? Chacun possède son idée qu'il cherche à faire prévaloir, bien entendu dans l'intérêt exclusif du public.

Avoir et colporter un plan de grande voie, cela constitue presque une profession, à coup sûr une posture, un état dans le monde. L'auteur de l'un de ces projets est salué, reçu, conseillé, considéré parfois. Il rase ses petits camarades en toute liberté. On le reconnaît entre mille à sa serviette sous-brachiale gonflée de dossiers, à sa mine à la fois importante et agitée, à ses arrêts subits, à ses gestes d'incantateur en face des pâtés d'immeubles qu'il se propose de pulvériser, moyennant large indemnité.

52. Voir les nombreux articles consacrés à cette affaire dans la liasse des A.M.Bx, 88 O 7.

53. Lapeyrère, 1905, p. 29.

54. *Ibid.*

55. Goujon, 1902, 1903a et 1903b.

56. Alphand, 1867, 1886.

57. Bonnier, 1899.

58. *La Petite Gironde*, 9 mars 1895.

59. Hausmann, 1890.

60. *Supra*, n. 53.



Fig. 30. - « Nouveau type de boulevard à redans. Alternance des arbres et des maisons », publication des dessins d'E. Hénard, *L'architecture du Sud-Ouest*, n° 10, avril 1903.

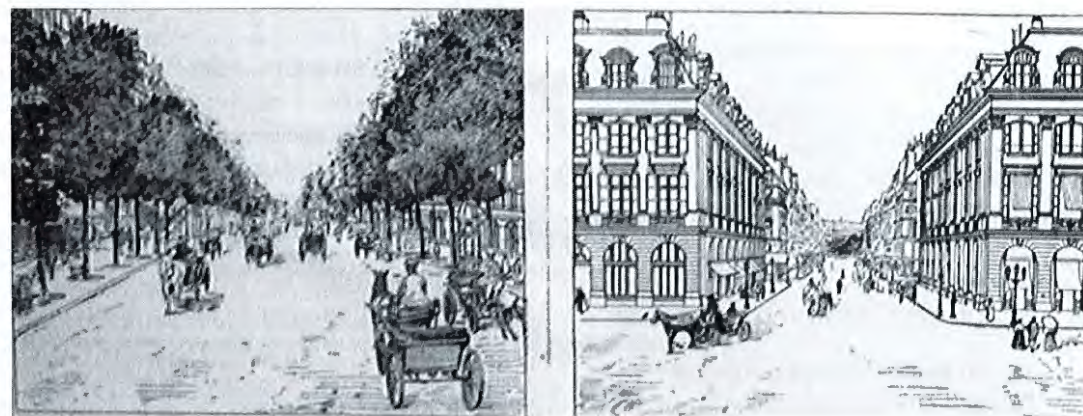


Fig. 31. - « Vues comparées. Type de boulevard avec arbres d'alignement. Type de rue à alignement droit », publication des dessins d'E. Hénard, *L'architecture du Sud-Ouest*, n° 10, avril 1903.

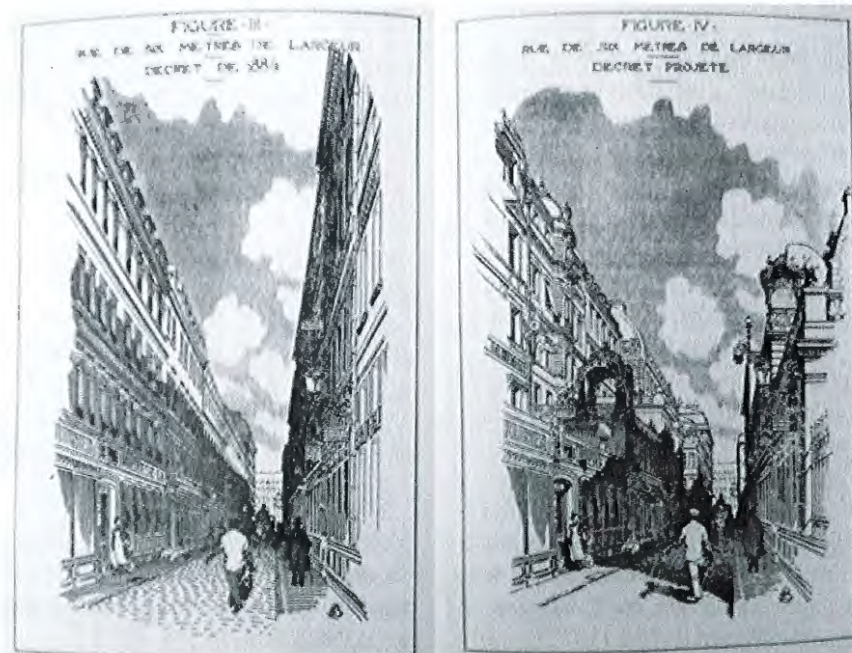


Fig. 32. - À gauche, les gabarits imposés par le décret de 1884 pour une rue parisienne de six mètres de largeur. À droite, l'aspect d'une rue de même largeur tel qu'il pourrait résulter par l'application du nouveau décret d'alignement proposé par L. Bonnier. (Dessins illustrant le *Rapport général...*, 1899, publiés par Marrey, 1988, p. 218-219).

La nature des plans est multiple et variée ; l'un respecte tous les monuments, l'autre les supprime tous. On me cite un convaincu qui, dans son projet, trouve moyen d'écorner le Grand-Théâtre, de faire sauter la Grosse-Cloche et de couper en deux l'église Saint-Michel. Il n'y aurait que demi-mal si l'audacieux trouvait, par la même occasion, le moyen d'abattre le tube des Girondins [la colonne des Quinconces].

Pour bien caractériser l'importance locale des perceurs honoraires dont je parle, je ne puis mieux faire que de rapporter ce bout d'une conversation tenue en ma présence :

« Mlle X... se marie.

- Son futur est-il riche ?

- Pas le premier sou !

- Il est beau ?

- C'est un singe !

- Il a du moins une bonne place ?

- C'est l'auteur d'un projet de grande voie ! »⁶¹

Et pourtant, les réflexions menées alors par les administrations et les architectes particuliers, qui tous dénoncent les insuffisances du réseau de circulation dans Bordeaux, sont d'une grande importance et appellent de leurs vœux des réformes légitimes. Le projet de Lapeyrère connaît d'ailleurs beaucoup de succès, ce qui peut expliquer pourquoi celui de la municipalité ne voit pas le jour.

La dure réalité économique et foncière

Le projet municipal est tenu dur comme fer sous la municipalité de Paul-Louis Lande (20 mai 1900-14 mai 1904). Cependant, il achoppe dès la troisième élection d'Alfred Daney le 15 mai 1904.

Le 15 février 1902, l'adjoint au maire au Contentieux, Henri Dérivaud, demande au géomètre de la Ville, Louis Longueville, un dossier technique complet mais encore estimatif, sans aucune autre mesure que celles prises sur le terrain et dont disposent déjà ses services. Le plan a peu changé (fig. 33), tout comme le profil de la voie d'une largeur de 24 m : c'est celui du projet de 1896, avec quelques améliorations qui portent le nombre d'immeubles à exproprier de 312 à 342, en comptant sur les imprécisions du plan cadastral. Cependant, le plan est définitivement en ligne droite et laisse de côté la flèche Saint-Michel qui lui servait de rotule pour toujours emprunter, par la place de la Monnaie qu'il détruit entièrement, un chemin direct vers la gare en évitant la rue de Tauzia et en écornant les abattoirs. Cependant, l'équilibre financier de l'opération préoccupe aussi les édiles. Les évictions des locataires, calculées d'après celles de l'ouverture de la rue Duffour-Dubergier (opération datant pourtant d'une cinquantaine d'années), sont estimées par le géomètre à 1,5 % de la valeur vénale des immeubles avec une indemnité de déménagement variant de 50 à 150 f., ce qui

fait pour la grande voie, 328 000 f. Les frais d'expropriation estimés eux aussi selon d'anciennes opérations, représentent 2,4 % des allocations accordées par les jurys, soient 645 000 f. Les terrains délaissés, sur lesquels l'on escompte de grands profits, peuvent rapporter près de neuf millions de francs, selon que les 37 850 m² de terrains à céder sont estimés 1000 f/m², aux emplacements exceptionnels de la place de la Comédie, ou 100 f/m², dans les rues les plus étroites des quartiers insalubres. On estime la valeur des matériaux de démolition, qui est toujours importante dans le solde de ces opérations, à 610 740 f. pour 70 080 m² d'immeubles démolis. L'octroi perçu sur les matériaux de construction neufs est estimé d'après un tableau récapitulant les frais inhérents à l'élévation d'un immeuble de 150 m² de trois étages dont les quelques centaines de m³ de pierre, brique, tuile, bois ainsi que quelques kilogrammes de fers, verres, zincs et matériaux divers représentent la somme de 43 645 f., soit 2600 f. par unité architecturale. Appliqué en moyenne aux immeubles neufs à élever sur la grande voie, c'est une somme de 580 000 f. qu'il faut considérer à l'actif de l'opération, ce qui n'est pas une petite économie. Il en va de même des droits de voirie conséquents aux constructions nouvelles : pour 2870 mètres linéaires de façades de quatre niveaux en moyenne, les taxes sur les chantiers, balcons, devantures, décroîttoirs... s'élèvent à 72 770 f.⁶²

Depuis les estimations de 1896, où les recettes n'ont pas été toutes prises sérieusement en compte dans le bilan financier, la balance de l'opération s'estime en 1902 à près de 19 millions d'excédent de dépenses, avec les raccords de nivellement aux carrefours des voies anciennes et de la nouvelle, qui comptent pour 220 000 f. environ. Selon le recensement de 1901, le taux moyen de dépréciation des valeurs locatives constaté à 6 % en moyenne, pour l'ensemble de la ville, est plus important et bien supérieur aux estimations anciennes dans les quartiers de Sainte-Croix et de Saint-Michel, qui ont beaucoup perdu en valeur foncière et sont touchés par la voie nouvelle. Ce ne sont pas moins de deux millions qu'il faut alors déduire au passif de l'opération.

Quoiqu'il en soit, la collectivité allait toujours supporter *grosso modo* 20 millions de francs d'emprunt pour s'offrir cette grande voie dont l'esthétique et le bénéfice économique ont été largement mis en cause depuis des années et le sont encore jusqu'à la fin du mandat de Lande. Les plans parcellaires donnés par Lapiere fin mars 1904, à l'échelle d'un millième et d'un cinq centième⁶³, après des mesures précises de terrain

61. *Le Nouvelliste*, 10 juillet 1897.

62. A.M.Bx, 88 O 25, pour toutes les données de ce paragraphe.

63. A.M.Bx, 88 O 35.

semble-t-il, ainsi que les tableaux indicatifs des propriétés dressés minutieusement en 1904⁶⁴, montrent toutefois la ferme intention de la municipalité d'alors, de faire aboutir son projet. En lui-même, ce dernier n'a pas varié et demeure brutal et agressif vis-à-vis du tissu urbain ancien. On remarquera toutefois que, parmi les plans dressés par la municipalité, le plan de rénovation du quartier de la Rousselle (fig. 33 c) et, dans une moindre mesure, celui de Saint-Pierre (fig. 33 b), sont particulièrement intéressants. C'est en effet dans ces seules parties de la grande voie que ce projet propose de remanier certes brutalement, mais en profondeur, le tissu urbain préexistant, en comprimant et compressant les anciens îlots, en prolongeant aussi des rues secondaires jusqu'au quai, au cours d'Alsace-et-Lorraine, à la rue Neuve..., afin d'assainir ces quartiers.

La raison l'emporte

L'affaire de la grande voie s'achève lors de la longue enquête publique qui lui est consacrée, entre 1903 et 1905. Le 2 avril 1903, la Ville souhaitant bénéficier du plus généreux financeur qui se présentera, passe, sans autre forme de procès, un traité avec Albert Soula, administrateur de la Banque de Bordeaux, afin de créer une société au capital de 3 millions pour revendre les délaissés conséquents à l'opération, et ce dès que la municipalité l'aura engagée. Ce contrat de vente en bloc des terrains soulève une opposition virulente des habitants et des professionnels du bâtiment, qui voient dans ce monopole une insulte au développement de l'économie locale et individuelle, d'autant que l'enquête publique n'est pas achevée et que les tracés ne sont approuvés par aucun décret. Parmi les 1800 professionnels représentant l'industrie du bâtiment dans la ville ; architectes et entrepreneurs, dont nombre de ceux qui ont proposé des projets différents de ceux du tracé municipal, pétitionnent à foison, représentés par leurs organismes syndicaux, la Bourse du travail, le Syndicat général du bâtiment, la Société des architectes du Sud-Ouest, tous les syndicats de défense des quartiers, réunis en un seul Syndicat de protestation contre le projet de la grande voie, en 1905.

Le Comité girondin d'art public recueille à lui seul 3491 signatures, sans compter les protestataires qui pétitionnent plusieurs fois à titre individuel ou collectif. Même un hygiéniste convaincu comme le docteur Émile Mauriac affirme et déplore que la voie nouvelle n'améliorera pas la salubrité des quartiers traversés, tout comme il proteste contre la dégradation « du caractère et du cadre esthétique » des monuments de Bordeaux.

La tradition pèse encore de tout son poids, dans un sens que l'on attend pas, lorsque Louis Dagail demande, lors de l'enquête publique, que la voie nouvelle fasse 43 m de large.

Sa réclamation individuelle peut bien être considérée comme infime parmi le nombre de celles reçues alors, elle n'en est pas moins représentative :

« [...] il a plus d'un siècle, Tourny créait des voies de 30 m, alors qu'il n'y avait guère que des chaises à porteur. A notre époque il faut compter avec les tramways, les voitures, les automobiles etc. ; et il est bizarre, pour ne pas dire plus, de projeter de longues voies de 20 à 25 m de largeur seulement »⁶⁵.

Le 8 mai 1903, le problème de la grande voie est à nouveau posé devant l'assemblée municipale qui se prononce favorablement. Transmis à Paris, le projet reçoit un accueil favorable et le décret d'application est même mis au point. Mais les élections de 1904 ne renouvèlent pas la municipalité sortante. À tel point, que le Conseil d'État écarte définitivement la proposition bordelaise le 8 mai 1906, car elle ne réunit pas l'assentiment de la plus grande partie de l'opinion publique⁶⁶.

Jamais l'on a vu, à Bordeaux, un projet de voirie soulever de telles oppositions. Il faut dire que le gigantisme, tout relatif, de cette opération, n'y a jamais été expérimenté. C'est sans doute la première et la seule fois au cours du XIXe et du XXe siècle, que, même jusqu'à nos jours, la population civile s'est émue dans son ensemble contre ce projet, et surtout contre le bénéfice de cette œuvre présentée d'intérêt public, mais dont les retombées fiscales, à coup sûr lourdes, ainsi que les dépenses, immenses elles aussi, apparaissaient sans bénéfices ou retours financiers certains⁶⁷. Les Bordelais ne semblaient pas hostiles à ces travaux qu'ils estimaient nécessaires en eux mêmes. Mais, la largeur ridicule de la voie (20 m), et le coût exorbitant de sa réalisation, étaient toujours dénoncés, à l'appui de sa pauvreté esthétique et économique. Mieux valait alors ne rien faire que de mal faire : voilà comment s'exprima, en somme, la sagesse collective. Et Camille Jullian de conclure, à regret, sur le projet de Lapeyrère :

« Vraiment, c'était très simple et très juste ; car c'était cette voie, le chemin de bordure géologique qui séparait les hautes terres du sol bordelais et ses bas-fonds marécageux. Le passé portait l'avenir. Ah ! le beau rêve que nous fîmes alors ! »⁶⁸.

64. A.M.Bx, 88 O 36.

65. A.M.Bx, 88 O 34, ainsi que pour toutes les sources de ce paragraphe.

66. Desgraves, Dupeux, 1969, p. 407.

67. Schoonbaert, 2004, p. 685-688 et 2007, 622-625.

68. Jullian, préface à Alfred-Duprat, 1929. Cité aussi par Desgraves, Dupeux, 1969, p. 407.

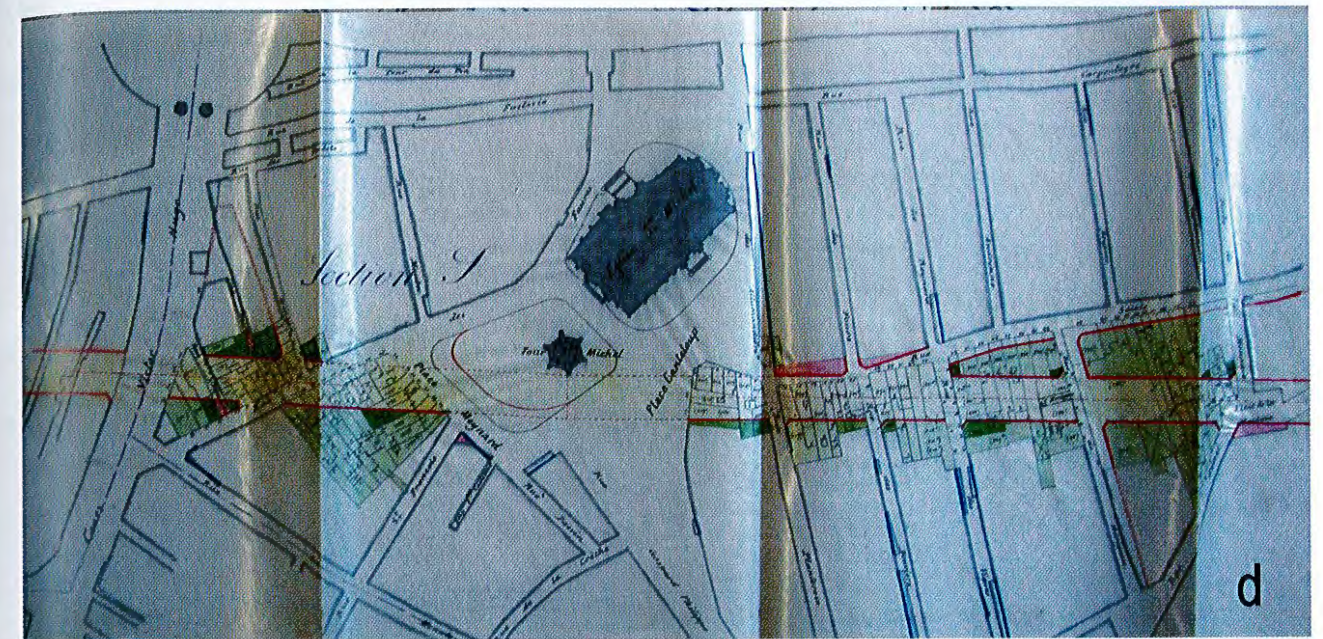
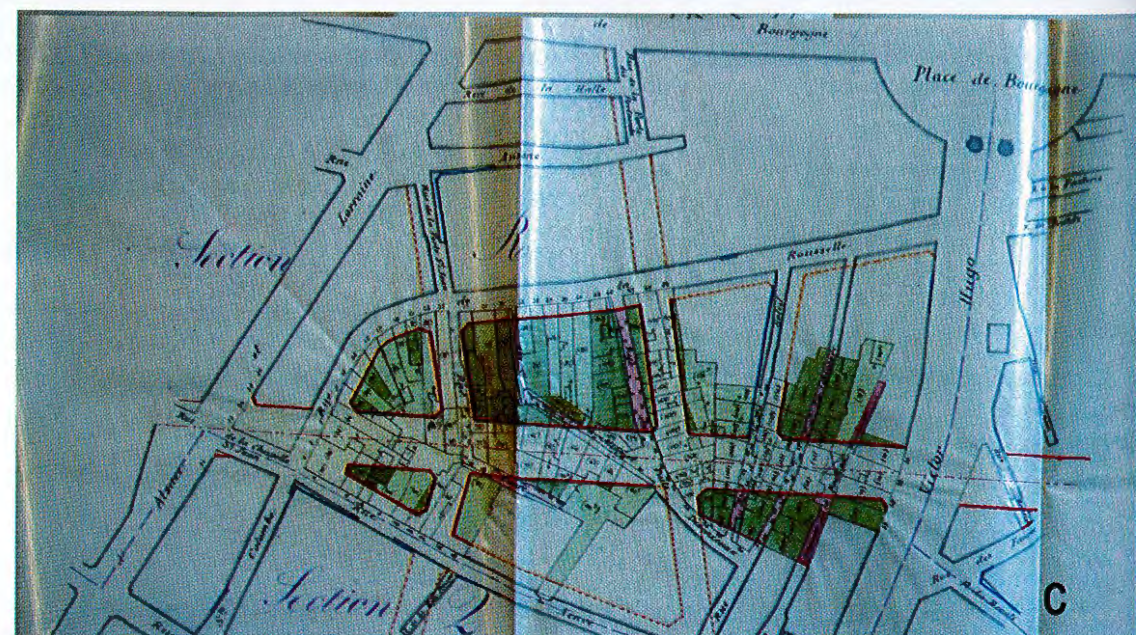
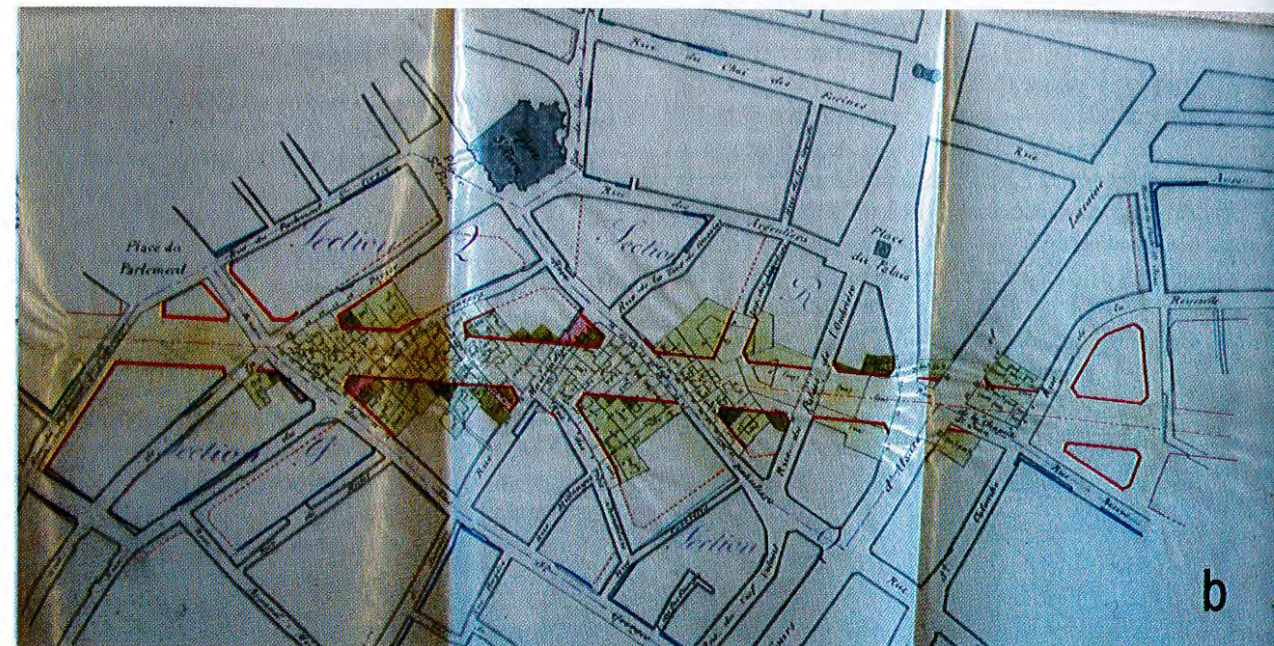
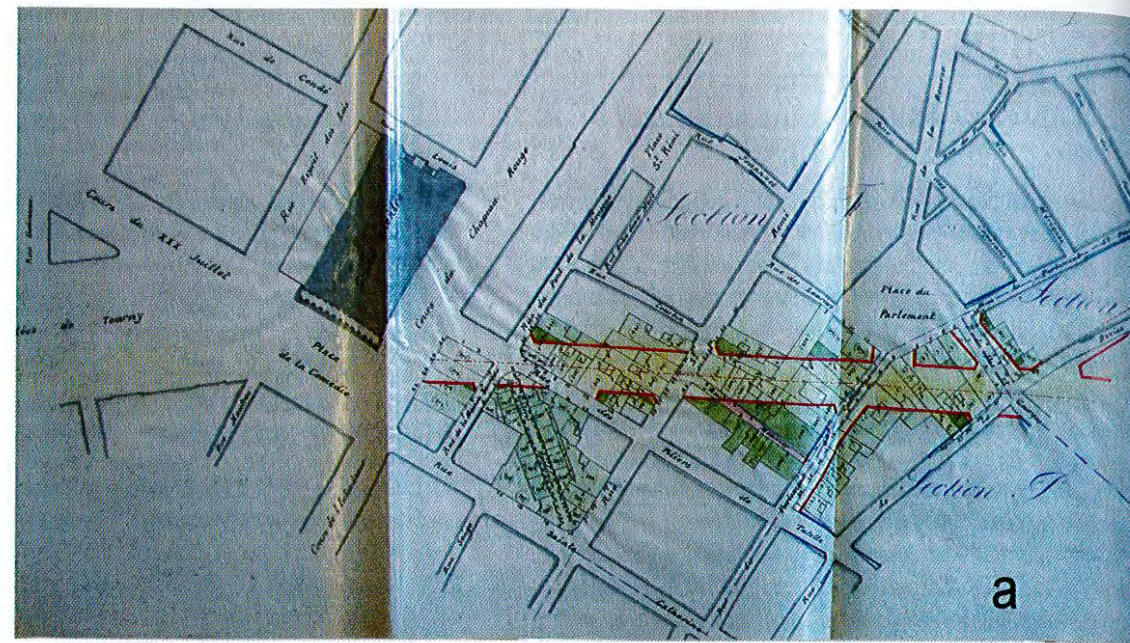


Fig. 33. - Plans parcellaires du projet du 31 mars 1904, échelle de 0.005 pm, Louis Longueville, géomètre (A.M.Bx 88 O 35).

- a- de la place de la Comédie à la rue de la Devise
- b- de la rue de la Devise au cours Alsace-Lorraine
- c- du cours Alsace-Lorraine au cours Victor-Hugo
- d- du cours Victor-Hugo à la place de la Monnaie
- e- de la place de la Monnaie au cours Saint-Jean



Fig. 34. - « Bordeaux futur, plan schématique des grandes artères de circulation », (Alfred-Duprat, 1929).

Conclusion

On ne peut s'empêcher de rappeler, pour conclure, que tous ces projets de grande voie tirent la leçon du prolongement de l'axe nord-sud de la rue Saint-Catherine, imaginé par l'ingénieur Pierrugues qui le voyait comme « une superbe ligne à peu près parallèle à la tangente de la courbe du fleuve ⁶⁹ », séparant le Bordeaux maritime et commercial de celui des plaisirs, de l'habitat et de l'administration, à l'intérieur des terres, avant même que la gare ne soit construite et que le quartier des Quinconces ou le port de Bacalan ne fussent sortis de terre. Les projets de la fin du XIX^e siècle déclinent cette idée sous toutes les formes imaginables : Bordeaux a bien manqué d'une rénovation de son centre ancien adaptée aux besoins de la circulation à l'époque de l'industrie, du commerce et de la vitesse.

Face à tous ces projets, la permanence et la résistance des formes urbaines anciennes sont remarquables. Cela peut s'expliquer par le fait qu'aucune grande voie ne trouve sa place dans

le paysage préexistant, malgré toute l'ingéniosité des solutions proposées. Il importe de souligner le passage d'un projet en plan géométral, à la gestion d'un paysage en trois dimensions, et même plus. La ligne et le point définissent d'abord la grande voie : on parle d'abord des points de départ et d'arrivée, gare et théâtre, entre lesquels on tire une ligne droite. Puis des rotules apparaissent ou disparaissent devant les difficultés soulevées par un tel tracé : la flèche Saint-Michel est la principale, mais aussi la porte de Bourgogne, la Grosse cloche, la porte Cailhau. Et même un petit lieu apparemment insignifiant comme la place du Maucaillou devient, dans le projet Dagail de 1899, le lieu central d'articulation de la grande voie.

Il faut enfin nommer la « grande voie » et même cela, on n'y parvient pas autrement qu'avec ce nom abstrait, devant la multitude de tracés et d'orientations qu'elle prend. Peu de

69. Pierrugues, *op.cit.*, p. 23.

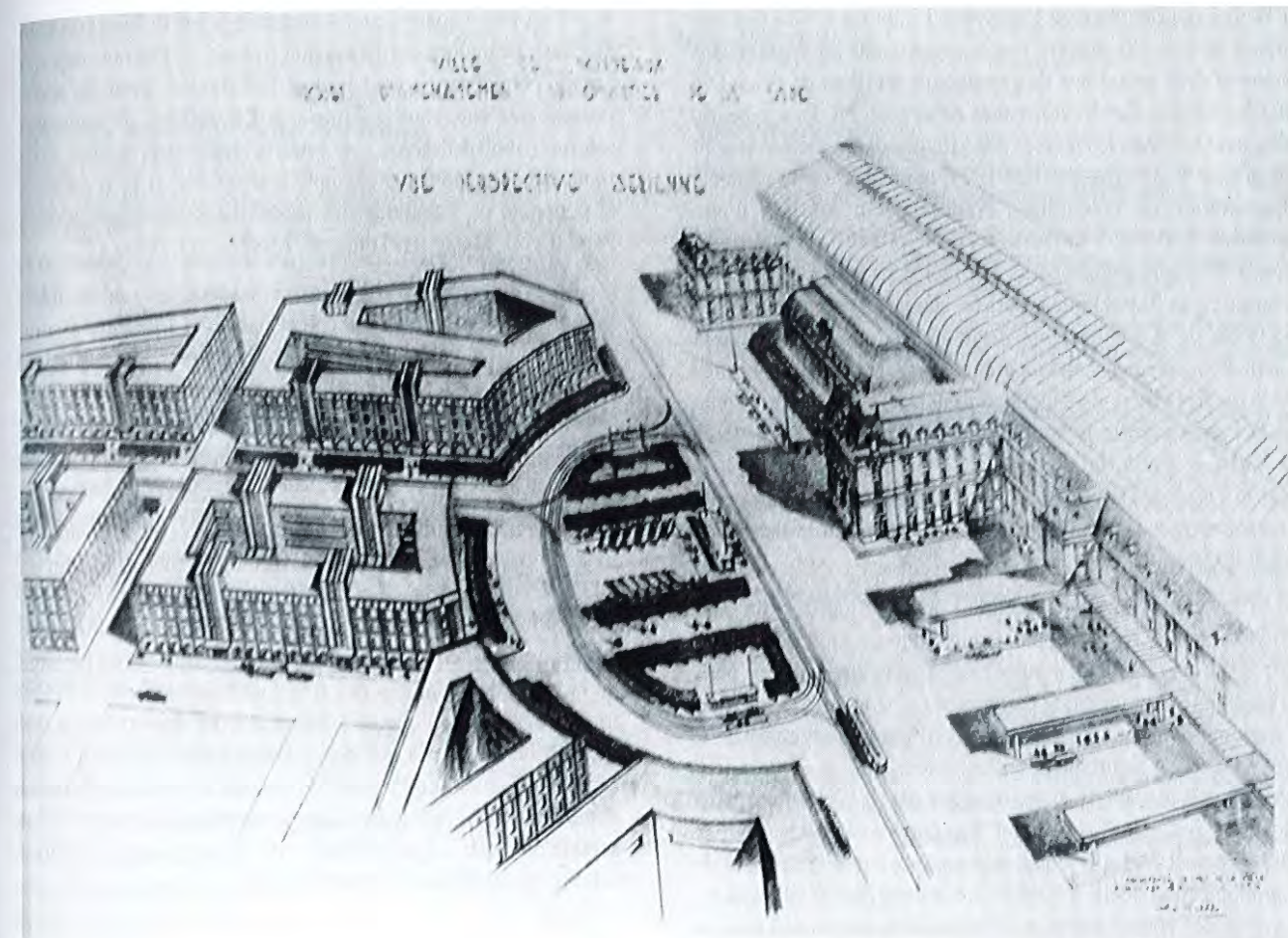


Fig. 35. - Projet d'aménagement du quartier de la gare, vue perspective aérienne, Jacques d'Welles, arch., 1936 (A.M.Bx II A 2).

maîtres d'œuvre lui attribuent finalement un nom ayant un sens, sinon géographique et politique, vaguement unitaire, comme le « cours du Midi », le « cours National », le « cours de la Préfecture », face à la multiplication des projets et des noms qui viennent avec eux.

Toute la structure de la ville ancienne est donc remise en question, à la fin du XIX^e siècle, avec ce projet dont il est bien difficile de déterminer l'origine, si ce n'est celui d'un besoin inhérent à la société et à la forme même de la ville, ainsi qu'à son évolution séculaire, celui de traverser son centre dense et devenu presque intouchable. Ce projet en engendre de nombreux à sa suite, en plein sur son passage, à côté, au-delà. Mais son utilité sociale avérée ne rencontre pourtant aucun succès et ne trouve aucune forme de réalisation consensuelle : la « grande voie » agite beaucoup d'esprits, fait couler beaucoup d'encre et consomme beaucoup de papier, pour les experts comme pour les élus ou les habitants de la ville. Mais,

au fond, à quoi sert-elle ? Nous sommes loin de penser qu'elle ne sert à rien, car elle révèle les contradictions qui travaillent la société édilitaire.

Dans ce contexte, le projet de F. R. Lapeyrère prend une tournure particulière, il sonne comme le chant du cygne de cette intention collective, il arrive à point nommé pour mettre à jour les véritables contradictions qui travaillent Bordeaux pour modifier sa vieille ville, que le siècle de l'industrialisation n'a pas profondément bouleversé, et dont l'urbanisme s'est davantage développé sur un modèle extensif et périphérique, que sur un plan de rénovation profonde de la ville centre ⁷⁰.

Sans doute faut-il voir dans les propositions postérieures, inconnues comme celles d'Octave Audebert, ou célèbres au contraire comme celles de Cyprien Alfred-Duprat et de Jacques

70. Schoonbaert, *op.cit.*, 2007, p. 631-635.

d'Welles qui ont, comme Lapeyrère, l'intelligence du paysage urbain en trois dimensions, des prolongements logiques et sans ruptures avec les projets de grande voie au tournant des XIXe et XXe siècles. Car les difficultés de circulation dans le centre ville sont toujours les mêmes dans l'entre-deux-guerres et sont à l'origine de ces projets. Dès 1919, le président de la Société d'agriculture de la Gironde, Audebert, qui est loin d'être urbaniste, présente à la municipalité le projet de n'ouvrir pas moins de quatre grands cours à percer dans le centre ville. Le « cours de la République » part de celui de l'Intendance, près de la rue de la Vieille-Tour, jusqu'à la gare. Le « cours de la Comédie », prenant naissance cours du Chapeau-Rouge, près de la rue des Piliers-de-Tutelle, rejoint les Capucins. Le « cours de la Paix » éventre le bourg Saint-Éloi du quai à la place de la Victoire. Enfin, le « cours de l'Hotel-de-Ville » rejoint la mairie à la place Gambetta. C'est sans compter d'autres travaux en banlieue ainsi qu'un tunnel sous le fleuve, pour le chemin de fer et les camions⁷¹.

Tous ces travaux reviennent à l'ordre du jour tout au long du XXe siècle, car ils apparaissent toujours plus que nécessaires. Le « grand rond » autour de la cathédrale, inscrit dans le plan général et utopique de rénovation de la circulation dans l'agglomération que publie Cyprien Alfred-Duprat en 1929⁷² (fig. 34), n'est pourtant pas plus réalisé que le dégagement d'un parvis devant la gare imaginé par d'Welles en 1936 (fig. 35), ou encore son projet d'hydravions dans le quartier du Lac actuel⁷³. La fascination pour les nouveaux moyens de communication, réelle à Bordeaux, n'a donc que peu d'impacts, ou alors des effets timides sur la transformation physique de la ville. Chacun a beau dénoncer les difficultés de circulation dans la vieille ville, chacun a beau y aller de son propre projet, les hypothèses catastrophiques annoncées par les rénovateurs et les « perceurs honoraires de grande voie » ne se réalisent pas, et, finalement, l'on se passe à Bordeaux d'un tel ouvrage. Le coût de l'opération (20 millions de francs environ), peut être avancé comme un facteur explicatif, mais, au bout du compte, il n'est pas suffisant et satisfaisant. C'est bien plutôt le manque de coalition des intérêts privés autour d'un projet consensuel qui en explique l'échec. Tous les exercices auxquels les édiles et les maîtres d'œuvre se sont livrés avec obsession durant des années a alors une valeur pédagogique certaine.

N'est-ce pas parce que Bordeaux n'a bel et bien pas subi de transformations et d'aménagements suffisants de son espace public, au Second Empire notamment, pour qu'apparaissent très vite, sous la Troisième République, de nouvelles réformes indispensables ? À notre connaissance, aucune ville française n'en montre d'exemple comparable, si ce n'est dans la poursuite ou l'abandon des projets haussmanniens, ainsi à Paris, Lyon, Marseille, Toulouse, Montpellier, Nantes⁷⁴...

En somme, même si l'utilité d'une telle voie ne semblait faire aucun doute, la ville s'en est passée et l'histoire a suivi son cours. Il n'est plus question aujourd'hui de détruire ou d'éventrer une bonne partie du centre historique et du secteur sauvegardé de Bordeaux afin d'y créer une « grande voie ». Pourtant, nos aïeux ont imaginé de nombreuses possibilités de le faire, il y a à peine un siècle, sans succès aucun.

Nous héritons donc largement de l'absence de travaux de modernisation de voirie dans le centre de Bordeaux à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Ces projets irréalisés – qui font partie à présent de la mémoire et du patrimoine éditorial de Bordeaux – participent aussi à maintenir la structure du paysage de la ville ancienne, très peu transformé au siècle de l'industrialisation, telle qu'elle se présente encore aujourd'hui à nos yeux. L'histoire de la grande voie cache tous les travaux que la Ville n'a jamais eu l'audace de réaliser. Ces formes du passé demeurent-elles pour autant dans la mémoire collective⁷⁵ ? Il semble bien que oui, en quelque sorte. C'est pourquoi il nous a semblé nécessaire de les remettre à jour.

71. Audebert, 1919. Aucun plan n'existe, à notre connaissance, de ce projet original.

72. Alfred-Duprat, 1929.

73. D'Welles, 1939.

74. On citera notamment pour Paris, Des Cars, Pinon, 1991 ; à Marseille, Roncayolo, 1996 ; à Lyon, Bertin, Mathian, 2008 ; pour Nantes, Montpellier et Toulouse, Darin, 1988.

75. Robert, 2003.

Sources manuscrites et figurées

Archives municipales de Bordeaux

Série 88 O : projets de voies

88 O 1 : grande voie (gare Saint-Jean / place de la Comédie) tracé Déromas - 1893-1894

88 O 2 : grande voie - projets divers (brochures) - 1893-1905

88 O 3 : grande voie (gare Saint-Jean / place de la Comédie) plans d'ensemble - 1893-1906

88 O 4 : grande voie - projet Goguel - 1894

88 O 5 : estimation de la dépense - 1894-1895

88 O 6 : tracé municipal - 1894-1896

88 O 7 : grande voie (gare Saint-Jean / place de la Comédie) coupures de journaux - 1894-1897

88 O 8 : tracé à travers la Galerie bordelaise et le couvent des Ursulines - 1895

88 O 9 : projet de raccordement avec le cours de Tausia - 1895

88 O 10 : traversée du square Saint-Michel - évaluation des immeubles - 1895

88 O 11 : partie entre la tour Saint-Michel et le cours Saint-Jean - 1895

88 O 12 : projet Clouzet - 1896

88 O 13 : projet Gérard - 1896

88 O 14 : étude d'un projet - mémoire présenté par M. Lapeyrère - 1896

88 O 15 : projet Salefranque - 1896

88 O 16 : projet Darriet - 1896-1897

88 O 17 : tracé passant par la Grosse Cloche - 1896-1897

88 O 18 : projet Bayard - 1897

88 O 19 : projet Alfred-Duprat - 1897

88 O 20 : tracé présenté par M. Labatut - 1897

88 O 21 : tracé présenté par M. Ricard - 1897

88 O 22 : projet Bonnamy - 1897-1898

88 O 23 : projet Dagail - 1899

88 O 24 : projet Déromas - 1899

88 O 25 : avant-projet de grande voie - 1902

88 O 26 : partie entre la tour Saint-Michel et la place de la Comédie - évaluation des immeubles - 1902

88 O 27 : vente des délaissés - 1903

88 O 28 : partie entre le cours du Chapeau-Rouge et la rue de la Devise - estimation des immeubles - 1903

88 O 29 : partie entre la rue de la Devise et la rue de la Rousselle - estimation des immeubles - 1903

88 O 30 : partie entre la rue de la Rousselle et le cours Victor-Hugo - estimation des immeubles - 1903

88 O 31 : partie entre le cours Victor-Hugo et la place de la Monnaie - estimation des immeubles - 1903

88 O 32 : partie entre la place de la Monnaie et le cours Saint-Jean - estimation des immeubles - 1903

88 O 33 : travaux de voirie à exécuter - plans - 1903

88 O 34 : protestations, dépositions, enquêtes - 1903-1905

88 O 35 : plans parcellaires - 1904

88 O 36 : tableaux indicatifs des parcelles à exproprier - 1904

Sources imprimées

Aladenize, 1880 : Aladenize, Henri, *Nivellement général de la ville de Bordeaux*, Bordeaux, Cusset, Arloing-Barchet, 1880.

Audebert, 1919 : Audebert, Octave, *Projet d'embellissement de la ville de Bordeaux et d'amélioration dans la circulation par l'ouverture de nouvelles voies*, Bordeaux, F. Pech et Cie, 28 février 1919.

Brunet, 1895 : Brunet, Émile, *Avant-projet d'assainissement et d'embellissement de la ville de Bordeaux*, par E. Brunet, Bordeaux, impr. E. Laborie, 1895.

Camelle, 1902 : Camelle, Calixte, *La Rénovation du vieux Bordeaux et la question ouvrière*, Bordeaux, Delmas, 1902.

Chaillolaud, 1878 : Chaillolaud, F., *Travaux d'édilité et de voirie. Etudes sur différents emplacements propres à la construction des édifices que la ville de Bordeaux fait élever en ce moment*, Bordeaux, Bellier, 1878.

Comité des intérêts commerciaux..., 1896 : Comité des intérêts commerciaux du centre de Bordeaux, *La Grande Voie par le Centre de Bordeaux et la Grosse-Cloche*, Bordeaux, G. Gonouilhau, 1896.

Comité de défense des intérêts généraux..., 1903 : Comité de défense des intérêts généraux de Bordeaux, *Notes à l'appui de la grande voie de pénétration reliant la gare du Midi au centre de la ville et à la place de la Comédie. Projet de M. F.-R. Lapeyrère*, Bordeaux, impr. Delalain, 1903.

Dagail, 1899 : Dagail, Louis, *Deux grandes voies, de la Place de la Comédie à la gare du Midi, de la Place Tourny au boulevard*, Bordeaux, Féret, 1899.

Darriet, 1896 : Darriet, J., *À propos de la grande voie devant relier le centre de la Ville à la Gare du Midi. Contre projet par J. Darriet*, Bordeaux, G. Delmay, 1896.

Déromas, 1893 : Déromas, Émile, *Avant-projet de voie de vingt mètres de largeur à ouvrir à Bordeaux entre la place de la Comédie et la Gare du Midi (arrivée)*, Bordeaux, C. Canizieux, 1893.

Duguët, 1906 : Duguët, Léon, *IXe congrès national de la propriété bâtie en France...juin 1905...sous la direction de Léon Duguët*, Bordeaux, impr. Commerciale et Industrielle, 1906.

Gérard, 1893 : Gérard, Émile, *Étude sur les projets de grande voie allant de la place de la Comédie à la Gare du Midi*, par E. Gérard, Bordeaux, Durand, 1893.

Gervais et al., 1896 : Gervais, E., AKA, Alb., *Mémoire sur un projet d'avenue reliant la Place de l'Hotel de Ville à la Place de la Comédie... par MM. E. Gervais et A. Aka*, Bordeaux, G. Gonouilhau, 1896.

Goguel, 1893 : Goguel, Émile, *Étude d'une voie d'accès à la gare Saint-Jean de Bordeaux*, par E. Goguel, Bordeaux, Taillebourg et Cie, 1893.

Goujon, 1902 : Goujon, N.-V., « La grande voie », *L'Architecture du Sud-Ouest*, n° 5, novembre 1902.

Goujon, 1903 a : Goujon, N.-V., « A propos de la future grande voie de Bordeaux », *L'Architecture du Sud-Ouest*, n° 10, avril 1903.

Goujon, 1903 b : Goujon, N.-V., « La future grande voie », *L'Architecture du Sud-Ouest*, n° 11, mai 1903.

Lapeyrère, 1903 a : Lapeyrère, Fernand-René, *Notes à l'appui de la grande voie de pénétration reliant la Gare du Midi au centre de la Ville et à la Place de la Comédie. Projet de M. F.R. Lapeyrère*, Bordeaux, impr. Delalain, 1903.

Lapeyrère, 1903 b : Lapeyrère, Fernand-René, *Étude d'un projet de grande voie de pénétration reliant la gare du Midi au centre de la ville et à la place de la Comédie. Mémoire présenté par M. F. R. Lapeyrère...*, Bordeaux, impr. Delalain, 1903.

Lapeyrère, 1905 : Lapeyrère, Fernand-René, *Ville de Bordeaux - Conférence du 11 février 1905. Les grands travaux exécutés... Travaux projetés... Conclusions*, Paris, impr. J. Dumoulin, 1905.

Lasserre, 1902 : Lasserre, Gilbert, *Topographie ancienne et moderne de la ville de Bordeaux, son influence sur l'état sanitaire par M. G. Lasserre*, Paris, impr. Nationale, extrait du compte-rendu du Congrès des Sociétés Savantes, 1902.

Longueville, 1910 : Longueville, Louis, *Nomenclature alphabétique des voies de la ville de Bordeaux*, Bordeaux, Delmas, 1910.

Monjou, 1911 : Monjou, Fernand, *La nouvelle Évaluation foncière et la réforme de l'impôt foncier non bâti*, par F. Monjou, Bordeaux, Y. Cadoret, 1911.

Bibliographie

Alfred-Duprat, 1929 : Alfred-Duprat, Cyprien, *Bordeaux, un jour !*, Bordeaux, Mounastre-Picamilh, 1929.

Alphand, 1867 : Alphand, Jean-Charles Adolphe, *Les Promenades de Paris*, Paris, Rothschild, 1867.

Alphand, 1886 : Alphand, Jean-Charles Adolphe, *Parcs, jardins, promenades : étude historique, principes de la composition des jardins, plantations, décoration pittoresque et artistique des parcs et jardins : traité pratique et didactique*, Paris, Rothschild, 3e éd., 1886.

Beccia, 1996 : Beccia, Isabelle, *Recherches sur l'architecte de l'École des Beaux-Arts de Bordeaux [Alphonse Ricard]*, Université de Bordeaux III, maîtrise d'histoire de l'art, 1996.

Bertin, Mathian, 2008 : Bertin, Dominique, Mathian, Nathalie, *Lyon. Silhouettes d'une ville recomposée. Architecture et urbanisme 1789-1914*, Lyon, éditions lyonnaises d'Art et d'Histoire, 2008.

Bonnier, 1899 : Bonnier, Louis, *Rapport présenté au nom de la Sous-Commission technique de révision du décret du 23 juillet 1884*, Paris, imprimerie Prissette, 1899.

Coustet, Saboya, 1999 : Coustet, Robert, Saboya, Marc, *Bordeaux. Le temps de l'histoire. Architecture et urbanisme au XIXe siècle (1800-1914)*, Bordeaux, Mollat, 1999.

Darin, 1988 : Darin, Michaël, « Les grandes percées urbaines du XIXe siècle : quatre villes de province », *Annales Économie Société Civilisation*, n° 43, 1988, p. 477-505.

Delaire, 1907 : Delaire, Edmond, 1793-1907 *Les Architectes élèves de l'École des Beaux-Arts*, Paris, Librairie de la construction moderne, 2e éd., 1907.

Des Cars, Pinon, 1991 : Des Cars, Jean, Pinon, Pierre, et al., *Paris-Haussmann. Le pari d'Hausmann*, Paris, Picard, Pavillon de l'Arsenal, 1991.

Desgraves, 1991 : Desgraves, Louis, *Voyageurs à Bordeaux du dix-septième siècle à 1914*, Bordeaux, Mollat, 1991.

Desgraves, Dupeux, 1969 : Desgraves, Louis, Dupeux, Georges, *Bordeaux au XIXe siècle, Histoire de Bordeaux*, ss. la dir. de Charles Higounet, t. VII, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, Delmas, 1969.

D'Welles, 1939 : D'Welles, Jacques Boistel, *Bordeaux dans la nation française. Une grande cité française*, par M. J. d'Welles, Bordeaux, Delmas, 1939.

Ferry et Horn, 1868 : Ferry, Jules, *Les Comptes fantastiques d'Hausmann suivi de les Finances de l'Hôtel de Ville par J. E. Horn*, Paris, Guy Durier, rééd. 1979.

Garnier, 1878-1882 : Garnier, Charles, *Le nouvel Opéra de Paris*, Paris, Ducher & Cie, 1878-1882.

Nabias, 1905 : Nabias, Barthélémy de, « L'hygiène sociale à Bordeaux. Discours prononcé à l'inauguration du comité girondin de l'Alliance d'Hygiène Sociale », *Revue Philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 8e année, n° 3, 1905.

Petit-Lafitte, 1865 : Petit-Lafitte, Auguste, *Les Promenades publiques de la Ville de Bordeaux*, Bordeaux, impr. E. Bissel, 1865.

Pierrugues, 1815 : Pierrugues, Pierre-Emmanuel, *Mémoire explicatif des projets d'alignement et d'embellissement proposés pour la ville de Bordeaux, en exécution de la loi du 11 Septembre 1807, avec quelques vues générales sur l'art de bâtir les villes, lu par Mr Pierrugues, Chevalier de l'Ordre de la Légion d'Honneur, ex-Ingénieur des Ponts et Chaussées, Ingénieur Vérificateur du Cadastre*, Bordeaux, A. Racle, 1815.

Salefranque, 1893 : Salefranque, Eug., *Grande voie de raccourcissement entre les deux gares d'Orléans et du Midi. Seconde grande voie obtenue par surcroît, du seul fait de la première. 9 millions de dépenses seulement*, Bordeaux, impr. G. Delmas, 1893.

Hanben, 2000 : Hanben, Sanna, « L'espace théâtral à Bordeaux : Artus et Lauriol, deux peintres décorateurs bordelais, 1873-1913 », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. XCI, 2000, p. 281-292.

Hausmann, 1890 : Hausmann, Georges-Eugène, *Mémoires du baron Hausmann, 1853-1870, Grands travaux de Paris*, Paris, Seuil, rééd. 2002, ss. la dir. de Françoise Choay.

Hugo, [1890] : Hugo, Victor, *Œuvres complètes de Victor Hugo. En voyage. Alpes et Pyrénées*, Paris, Hetzel et Cie, 3e éd., 1890.

Marrey, 1988 : Marrey, Bernard, *Louis Bonnier 1856-1946*, Paris, Mardaga, Institut français d'architecture, coll. Architectes, 1988.

Robert, 2003 : Robert, Sandrine, « Comment les formes du passé se transmettent-elles ? », *Études rurales*, n° 167-168, 2003/3-4, p. 115-131.

Roncayolo, 1996 : Roncayolo, Marcel, *Les Grammaires d'un ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996.

Ruskin, 1853 : Ruskin, John, *Les Pierres de Venise*, Paris, Hermann, 2005, éd. abrégée présentée par J.-C. Garcia, 1ère éd. 1853.

Schoonbaert, 2007 : Schoonbaert, Sylvain, *La voirie bordelaise au XIXe siècle*, Paris, Presses universitaires de Paris Sorbonne, 2007.

Schoonbaert, 2005 : Schoonbaert, Sylvain, « Voirie et circulation à Bordeaux au XIXe siècle », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde. Voirie et circulation à Bordeaux du Moyen Age à nos jours*, troisième série, n° 7-8, 2005, p. 47-78.

Schoonbaert, 2004 : Schoonbaert, Sylvain, *La voirie bordelaise au XIXe siècle. L'administration et les pratiques municipales d'aménagement urbain (1807-1886)*, Université de Paris XII Val-de-Marne, Institut d'urbanisme de Paris, thèse de doctorat en urbanisme ss. la dir. de Jean-Pierre Frey et Laurent Coudroy de Lille, 2004.

Schoonbaert, 2003 : Schoonbaert, Sylvain, « Une place pour la cathédrale de Bordeaux. L'isolement de Saint-André (1807-1888) », *Histoire urbaine*, n°7, juin 2003, p.141-162.

Sitte, 1889 : Sitte, Camillo, *Der Städte-Bau nach seinen künstlerischen Grundsätzen*, Vienne, Graeser, 1889, traduit en français par *L'art de bâtir les villes. L'urbanisme selon ses fondements artistiques*, D. Wiczorek, Paris, D. Vincent, L'Équerre, 1980.

Taillard, Christian, *Victor Louis (1731-1800). Le triomphe du goût français à l'époque néo-classique*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, collection art'hist, 2009.

Notes et documents



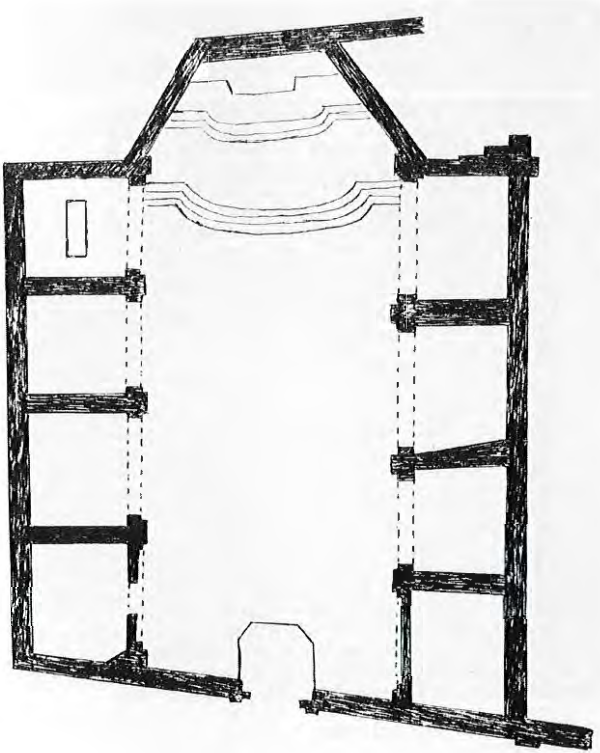
Vestiges de la chapelle des Feuillants de Bordeaux

Pierre Coudroy de Lille

L'ordre des Feuillants fut fondé en 1577 par le bienheureux Jean de La Barrière depuis l'abbaye Notre-Dame de Feuillant, monastère cistercien proche de Toulouse dont il était l'abbé et le réformateur. Sa règle inspirée de celle de Saint Bernard était plus sévère et plus rigoureuse. L'ordre disparut en 1790 et ne fut pas repris après la Révolution française.

Lorsque le fondateur vint en 1589 à Bordeaux pour y établir une maison, l'archevêque lui donna le couvent des Antonins situé à l'emplacement du musée d'Aquitaine et le prieuré Saint-Martin du Mont-Judaïque où quelques moines s'installèrent. Il fallut attendre le cardinal de Sourdis pour que de grands travaux soient effectués mais à un rythme assez lent : la chapelle fut commencée en 1604 et bénie le 3 novembre 1613 sous le patronage de Saint Antoine, ermite ¹.

Le contrat fut signé le 7 mai 1604 entre don Jean-Malachie, provincial et prieur des Feuillants de Bordeaux et Louis Baradier, maître maçon juré de la ville pour construire la chapelle à l'emplacement de celle des Antonins. On conserva cependant le mur est sur lequel une inscription datée de 1444 gravée dans la pierre était encore visible en 1846. Les bâtiments du couvent furent édifiés avec une certaine ampleur.



1. A.D.Gir. H 2012 Feuillants.

Fig. 1. - Plan de l'église des Feuillants en 1841.



Fig. 2. - Armoiries de Montaigne.



Fig. 3. - Famille Rosteguy de Lancre.



Fig. 4 et 5. -
Familles Lavergne de Guilleragues et Lescure.



Fig. 6. - Familles Dusolier et d'Arrérac.



Fig. 7. - Famille Beaulieu de Briet.



Fig. 8. - Familles Briet et La Ramière.



Fig. 9, 10, 11. - Éléments de sculptures.



Louis Baradier semble avoir été un personnage bien connu de son époque, on le trouve qualifié en 1594 de « maître des œuvres du Roi » ; en 1595, « maître des réparations pour le Roi en Guyenne » quand il visite les travaux de la tour de Cordouan. Il est cité également dans la construction du pont de Cazeneuve à Préchac. Le décès de Louis Baradier, survenu vers 1608, dut retarder le chantier qui fut repris par la suite par Frère Etienne de Saint-Ignace.

Les religieux Feuillants vivaient très pauvrement mais l'ordre reçut de riches dons pour pouvoir construire un édifice important qui deviendra au XIXe siècle la chapelle du Lycée impérial. Parmi les donateurs il faut signaler la veuve de Montaigne et sa fille qui décidèrent d'y faire installer un imposant cénotaphe en calcaire attribué au sculpteur parisien Prieur et à Guillermain pour abriter la dépouille du philosophe. Comme le pensait Paul Courteault, Montaigne n'avait pu envisager lui-même ce couvent pour y abriter sa sépulture, étant décédé en 1592 au château de Montaigne.

La chapelle est mal orientée, son chœur à trois pans est dirigé vers l'ouest, probablement pour que la porte d'entrée soit rue des Feuillants, devenue rue Montaigne, puis rue Paul Bert (fig. 1). Si le chœur était voûté, la large nef n'était que charpentée au XIXe siècle avec une toiture en croupe comme sans doute auparavant. Quatre chapelles latérales de chaque côté s'ouvraient par des arcades en anse de panier, couronnées de blasons, scandées de pilastres à chapiteaux servant d'appui aux arcades des fenêtres géminées. Léonce de Lamothe, en 1846, donne quelques identifications d'armoiries et nous dit que les voûtes des chapelles comportaient des clés armoriées. Il y avait ainsi tout un ensemble blasonnant d'au moins seize écus².

Or, dans les collections du musée d'Aquitaine, sont conservés des blasons d'apparat provenant des Feuillants qui sont ceux des généreux donateurs et bienfaiteurs des chapelles. Presque toutes ces familles appartenaient au milieu des parlementaires bordelais. Ce sont des œuvres d'art d'une grande qualité décorative, encadrés de cuirs découpés garnis de feuillages vigoureux, sculptés dans un atelier dont le style et le goût rappellent le maniérisme de la seconde renaissance. Le relief est profond, dénotant une bonne maîtrise du ciseau. On a proposé le nom du sculpteur parisien Barthélémy Prieur comme ayant œuvré au gisant de Montaigne, les écussons sont peut-être de la même main habile et élégante.

Reprenons la lecture de chacun de ces blasons en essayant de les identifier. Dans la salle d'exposition permanente il y en a deux, surmontés de casques à visière environnés de feuillages à volutes élégantes, dénotant une origine noble :

- armoiries de Montaigne : d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lion de même armée de gueules. Le tout est entouré du collier de l'Ordre de Saint-Michel qu'il avait reçu en 1571.

Ce blason figurait dans la chapelle près de chœur au sud-ouest, peut-être au sommet de l'arc d'entrée en anse de panier (fig. 2).

- armoiries de Rosteguy de Lancre : d'azur à trois ancres d'or. Au dessous, sur une banderole, on peut lire l'inscription « Triplici praesidio ».

François de Raymond, conseiller au parlement de Bordeaux, ami de Montaigne, fils du célèbre Florimond et de Catherine de Rostéguy de Lancre, originaire de Saint-Macaire, avait fait des dons avec son épouse pour avoir une chapelle à son nom. Après un procès avec la famille de Montaigne, les Feuillants donnèrent en 1614 comme lieu de sépulture « une place pour y bâtir un caveau auprès des degrés de dessus l'autel ». François de Raymond avait adopté les armoiries de sa mère et l'inscription s'explique par l'existence de trois générations de magistrats : Pierre de Raymond conseiller au Présidial d'Agen puis Florimond et François de Raymond, tous deux au parlement de Bordeaux. Ce blason était donc proche du chœur de la chapelle (fig. 3).

Les autres pièces sont conservées dans les réserves du musée et nous trouvons respectivement :

- deux blasons concernant les mêmes familles, les Lavergne et les Lescure dont les pièces entremêlées ont été traitées de manière un peu différente. Pour les Lavergne de Guilleragues : parti en 1, emmanché d'argent et d'azur à trois fasces ondées d'argent et pour les Lescure, parti en 2, coupé au 1er d'azur au lion d'or armé et lampassé de gueules adextré au 1er canton d'une croix pattée d'argent, au 2eme d'azur à deux fasces d'or accompagnées de trois roses d'argent une en chef, une en face, une en pointe. Il s'agit de blasons d'alliance, Léon Guittard de Lescure, originaire du Rouergue, conseiller au parlement, avait épousé en 1618 Suzanne de Lavergne de Guilleragues. Ces mêmes armoiries se trouvent en façade au château de Guilleragues accompagnées de la date de 1564. Léon de Lescure et Suzanne de Lavergne reçurent le titre de fondateurs et purent s'y faire inhumer (fig. 4 et fig. 5).

- un blason d'alliance des familles Dusolier avec un soleil et d'Arrérac avec d'argent à trois pins de sinople et une étoile d'azur en chef. La chapelle fut concédée à demoiselle Jeanne d'Arrérac veuve d'Antoine Dusolier, avocat au parlement et à Pierre Dusolier son fils en 1614, moyennant 900 livres tournois (fig. 6).

2. Lamothe, (Léonce de), *Notes historiques sur le monastère de Saint-Antoine des Feuillants à Bordeaux*, Chaumas, 1846 ; Roudié (Paul), *Le couvent des Feuillants de Bordeaux au XVIIe siècle*, Bull. de la S.A.B., p. 209 à 232, 1963-1969 et Roudié (Paul), *Précisions et réflexions au sujet de la sépulture de Montaigne*, in *Bordeaux baroque*, p. 29 à 44, S.A.B., 2003.

- blason de la famille de Beaulieu de Briet : de gueules (ou d'azur) au chevron d'or accompagné de trois grelots de même (fig. 7).

- blason d'alliance des familles de Briet et de La Ramière : parti en 1 de Briet et en 2 d'azur au sautoir d'or accompagné de quatre étoiles d'argent qui est de La Ramière. Jean de Briet, conseiller au parlement et son épouse Anne de Beaulieu reçurent la concession en 1612 pour 1350 livres. Devenu veuf, il se remaria avec Charlotte de La Ramière. Par la suite Jean de Briet fut intendant de La Rochelle (fig. 8).

Pour les autres chapelles, dont on connaît les familles qui en furent les bénéficiaires : Leblanc, Leclerc, Lecomte de Bayssac, Lestonnac, Briand, il n'a pas été conservé d'armoire ; mais vraisemblablement des débris de sculptures conservés, dont des casques, doivent s'y rapporter (fig. 9, 10, 11). Il est vrai que ces casques, symboles de la noblesse chevaleresque, ont été libéralement octroyés à des magistrats. Par exemple la noblesse des Eyquem de Montaigne date du père du philosophe, anobli après qu'il eut été maire de Bordeaux en 1556.

Ces droits de concession dans les chapelles étaient assortis de droits d'inhumation et lorsque dans les années 1879-1880

l'église fut démolie, on trouva les caveaux funéraires avec les ossements de cinquante cinq corps au total que l'archiviste départemental Ernest Gaulieur s'occupa de restituer au cimetière de la Chartreuse. Le gisant de Montaigne fut placé en 1888 dans le vestibule de la toute neuve Faculté des Lettres et Sciences.

Dans les réserves du musée d'Aquitaine sont conservées un bon nombre d'épaves sculptées provenant également de cette chapelle : chapiteaux ioniques, autres chapiteaux de feuillages, bases et socles de colonnes, frises décoratives, autant de pièces qui dénotent la maîtrise des maçons et sculpteurs y ayant travaillé. On peut voir également dans les salles d'exposition deux colonnes torsées de pierre hautes de trois mètres qui tenaient le baldaquin du retable qui a été remonté dans une salle près de l'ancien cloître de l'église Notre-Dame.

Ainsi, deux couvents de Bordeaux, les Annonciades et les Feuillants, ont pu garder tout ou partie d'écussons relatifs aux familles donatrices, ce qui peut aider à cerner certaines dates ainsi que le milieu des mécènes et pieux donateurs de l'époque.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome C, année 2009, p. 185-193

Nouveaux éléments de la vie du sculpteur Jean Mahay (1647-1688)

Jean-François Fournier

En 2002, j'ai présenté ici une communication ¹ relative au sculpteur Jean Mahay, dit *Le Liégeois*, né dans les environs de Liège vers 1647, mort assassiné à Libourne en 1688, artiste dont nous ne connaissons plus aujourd'hui que les statues de Saint Pierre et de Saint Paul (fig. 1 et 2) qui constituent les derniers vestiges du retable qu'il exécuta pour l'église de Fronsac et qui se trouvent encore dans l'édifice pour lequel elles furent sculptées en 1682. Grâce à un procès-verbal rédigé par le curé de l'église Saint Jean-Baptiste de Libourne ², document qui n'a jamais retenu l'attention d'un historien, nous avons appris que Jean Mahay travailla cette année-là au maître-autel de cet édifice ce qu'il était impossible de savoir autrement car les comptes du conseil de la fabrique pour cette époque n'existent plus. Or, c'est toujours sur ce type de document que les fabriciens libournais signèrent les contrats qui les liaient à leurs fournisseurs et aux artistes qui travaillèrent pour eux, la comparution devant un notaire leur semblant inutile. Mais écoutons le curé de Libourne :

Aujourd'huy trantiesme novembre mil six cens quatre vingt deux sur les quatre heures du soir Nous Jean Joseph Descayrac prestre docteur en théologie et curé de la paroisse de St Jean de la ville de Libourne sur la Réquisition quy nous a esté faite par sieur François Moneins bourge et marcant de la ditte ville grand ouvrier et syndic de lad paroisse de nous vouloir transporter dans lad eglise pour transferer les tres St Sacrement dans une des chapelles pour y demeurer jusques à ce que le retable quy esté fait pour le mestre autel feust posé

ce que nous luy aurions accordé et pour cet effet nous serions revestus de surpelis estolle et bonnet carré et allé aveq Sr Laurens Delaisé bourgeois de la présant ville et mande de lad paroisse à l'eglize ou nous aurions trouvé Mr Arnaud Mourlane marchant de lad ville, et le nommé Liegeois entrepreneur du retable et plusieurs autres personnes Ensuite de quoy ayant ouvert le tabernacle nous en avons tiré une custode ou est ordinaire et le très St Sacrement que nous aurions porté sur l'autel de Nostre Dame de Condat après quoy les ouvriers avaient commencé a demonter le tabernacle pour le porter à la chapelle St Nicolas pendant le temps qu'il faudroit travailler au Maistre autel et après en avoir demonsté le dome et la seconde piece du tabernacle sur le point de demonster la derniere ils auroient apperceu dans un des angles du dit tabernacle un calice couvert de pateine rempli de poussière provenant de ce que lad tabernacle estoit tout ouvert au-dedans et n'avoir pas de boitte, lequel led calice led Sr Arnaud Mourlane ayant retiré de ce coing et reconneu pour estre celluy de Nostre Dame de Condat quy avoit esté perdu puis pres de six à sept ans et pour raison de quoy le syndic de lad frairie avoist instante procès à feu Monsr Me Jean Delpesch nostre dernier predecesseur ³ Il l'auroit decouvert de sa pateine et trouvé le tres St Sacrement.

1. Fournier, 2002, p. 239 et ss.

2. A.D.Gir. G 664.



Fig. 1. - Jean Mahay. Saint Pierre.
Église de Fronsac.

De quoy nous nous serions avancés et aurions trouvé que led calice que led Sieur Murlane avoit entre les mains est couvert de pateine et sur icelle de la poussière espaisse d'un travers de doibt aveq quelques toilles d'araignées le pied dudit calice couvert de semblable poussière et iceluy environné de toilles d'araignées tenantes d'une part aud calice et de l'autre à l'angle dud tabernacle, à ce que nous a déclaré sur le champ ledit Liégeois Entrepreneur, nous aurions trouvé environ cinquante hosties ou particules aussy belles et aussy entières que sy elles avoient estées mizes que despuys peu de jours Quoy qu'il constant parlan de tous ce qu'il y a de considérables paroissiens quy frequentent assidument lad eglise que ce calice comme dit estoit esgaré despuys pres de sept ans et que suivant la disposition du tabernacle il est tres certain qu'il a toujours



Fig. 2. - Jean Mahay. Saint Paul.
Église de Fronsac.

resté dans le fonds d'un des dits angles ou on ne pouvoit porter ni la vue ni la main estant extrêmement enfoncé led calice estoit parvenu par la succession de temps ayant été porté peu à peu par la quantité des calices dont on est obligé de se servir pendant les festes de Pasques n'ayant pas de custode assez grande pour contenir toutes les hosties pour tenir consacrées en ce temps la de telle manière qu'un calice en poussant l'autre celluy la s'est trouvé conduit a divers temps comme il paroist par la dernière impression le pied dudit tabernacle que ledit entrepreneur soustient qu'il les faudra oster aveq le cisau et comme nous visitons les dites particules seroit survenu Mr Jean Orleans nostre vicaire quy ayant veu icelles et de l'an demain celebrant la Ste Messe ayant consommé plusieurs des dites particules nous a rapporté estre de mesme goust que les

autres et comme telle chose ne peut venir sans les effets de la providence toute particulière de Dieu nous avons dressé nostre presan proces verbal pour estre presante a Monseigneur l'Archevesque et pour servir a la posterité croyant d'ailleurs que peut estre Dieu a bien voulu nous donner cette marque de sa bonté pour engager les paroissiens à un culte plus grand et plus fervant envers le tres Saint Sacrement de l'autel. En foy de quoy nous avons signé et fait signer le presant verbal tous ceux qui estoient presans.

Descayrac curé	Mourlane prestre benef
Orleans vicaire de Libourne	L. Moneins Grand ouvrier
Deléze mande	H. Arrialh escauzier
Vigier	Matuel escauzier
Jean Mahay	Meurlane

Anecdote curieuse mais dont les circonstances ne doivent peut-être pas grand-chose au hasard. Il est dit dans ce procès-verbal qu'une plainte fut déposée contre Jean Delpech, curé de Libourne lors de la disparition du calice ; or, ce Jean Delpech entretenait des rapports détestables avec les magistrats municipaux qui l'accusèrent de *Jansénisme* ce qui lui valut d'être suspendu puis réhabilité par l'Archevêque de Bordeaux Henri de Béthune. Il fut ensuite réintégré dans ses fonctions au grand déplaisir de ses ennemis qui demandèrent à l'Archevêque de les "délivrer de prêtre tracassier", demande dont il ne tint pas compte, se bornant à demander aux uns et autres de vivre en paix ⁴. Jean Delpech mourut en 1679 ⁵ alors qu'il était en procès avec les prêtres bénéficiers de l'église dont il était le curé ⁶. Dans ce contexte de haines farouches, il n'est pas impossible que cette histoire de calice disparu cache une sordide et basse vengeance, quelqu'un ayant enfoncé le calice dans un endroit inaccessible pour le faire accuser de vol. Par de perpétuelles querelles entre notables pour des questions de préséances ridicules, la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle furent une période particulièrement violente de l'histoire libournaise. Nommé par l'Archevêque de Bordeaux dès 1679 en remplacement de Delpech, Jean-Joseph Descayrac, celui qui découvrit le calice, était auparavant chanoine de l'église Saint Seurin de Bordeaux ⁷ mais n'avait pas un caractère plus facile que celui de son prédécesseur à la cure de Libourne. Dans ses *Variétés historiques sur la ville de Libourne*, l'historien Souffrain raconte que le 4 janvier 1699, le curé Descayrac fut offensé de ce que les prêtres bénéficiers aient chanté les vêpres sans sa permission ; il survint au moment où Jacques Mathieu, le doyen des prébendés, allait donner la bénédiction. Il voulut lui faire quitter sa chape et lui arracha des mains le Saint-Sacrement qu'il fit serrer dans le tabernacle par son vicaire ; la bénédiction n'eut pas lieu et le desservant prosterné entendant les murmures de l'assemblée se tourna vers elle, tenta de la calmer et la prit à témoin de la violence

de Descayrac. Le peuple criait *Qu'on le chasse hors de l'église et de la ville*. Trigant, Procureur du Roi, engagea les assistants à se retirer mais au moment où Descayrac sortit de l'église il fut hué et suivi jusqu'à sa maison. Scandale qui lui valut quelques problèmes avec l'Archevêque de Bordeaux ⁸... Cet épisode ridicule est l'illustration des luttes continuelles que se livrèrent à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e les prêtres prébendiers de l'église Saint Jean-Baptiste presque tous apparentés aux Jurats et les curés nommés, eux, par l'Archevêque de Bordeaux.

Ce procès-verbal est aussi d'un intérêt capital en ce qui concerne l'histoire du décor de l'église Saint Jean-Baptiste de Libourne car il permet de faire le point au sujet d'une erreur de Guinodie qui écrivit dans son *Histoire de Libourne* : *dans ce sanctuaire se trouvait un autel massif en pierre et marbre rouge dont les quatre hautes colonnes d'ordre corinthien supportaient un baldaquin qui atteignaient la voûte principale, voilaient les trois fenêtres de l'abside contre laquelle cet autel était pour ainsi dire appliqué. Il était beau et de la Renaissance* ⁹. On pourrait penser, d'après la phrase de Guinodie, que ce maître autel et son retable étaient là depuis la Renaissance ; or, cet ouvrage ne put être posé qu'après la Révolution quand l'église fut rendue au culte, l'ensemble du mobilier de Saint Jean-Baptiste, exception faite de la chaire, ayant été détruit en 1794 par les Sans-culottes libournais et les hussards casernés dans la ville ¹⁰. Du reste, les comptes-rendus des visites des Archevêques de Bordeaux de 1739 et de 1773 indiquent très précisément que le maître-autel de l'église et son retable (orné de quatre colonnes d'ordre ionique) étaient en bois doré ¹¹ ; c'était certainement les ouvrages de Mahay qui restèrent là jusqu'à la Révolution ; nous pouvons l'affirmer car, pour cette période, les comptes de la fabrique ont été conservés dans leur grande majorité, il n'y figure aucune trace du paiement d'un nouvel autel et d'un nouveau retable qui aurait remplacé celui de Jean Mahay.

3. Aucune trace de cette plainte ne figure aujourd'hui dans les archives du Présidial de Libourne (Sous-séries 5 B A.D.Gir).
4. Guinodie, 1876, tome I, p. 256.
5. A.M. Libourne GG 13 (le 19 janvier 1679).
6. Les pièces de cette procédure sont conservées dans le dossier G 2993 des A.D.Gir.
7. A.D.Gir. G 752, fol. 245.
8. Souffrain, 1806, tome IV, p. 241 et 242 ; l'auteur écrit Desqueyrac, ce qui est contredit par toutes les signatures de ce curé. Dans son *Histoire de Libourne*, Guinodie conte l'anecdote de manière un peu différente.
9. Guinodie, 1876, tome I, p. 397.
10. Souffrain, 1806, tome IV, p. 534.
11. A.D.Gir. G 664.

Autre découverte, nous avons pu établir de manière formelle, grâce aux comptes-rendus de ces visites des Archevêques de Bordeaux de 1739 et 1773, que la chapelle de la confrérie Saint-Maur pour laquelle Mahay exécuta un retable, commandé en 1683, se trouvait à droite en regardant la maître-autel, c'est-à-dire sur l'emplacement actuel de la chapelle de la Vierge, contrairement à ce qu'affirme Guinodie¹² qui situe en ce lieu la *Chapelle Notre-Dame-du-Bon-Secours*. Cette confrérie occupa peut-être cet emplacement après la Révolution mais, avant, cette confrérie, dite aussi Nativité-de-Notre-Dame-de-Septembre, occupait la chapelle située à gauche du maître-autel ; elle était le lieu de dévotion des marins libournaux.

Nous avons retrouvé aussi dans le *Registre des sépultures, grands messes et services des frères de l'église Saint Jean-Baptiste de Libourne*, tenu de 1684 à 1691, la trace du service funèbre qui fut célébré à l'intention de Jean Mahay après son décès ; il est écrit : *le 6¹³ sep(ulture) du Liégeois menuisier âgé de 39 ans tué d'un coup de pistolet par un homme, 5 chapes*. Le sens du mot *chape* reste énigmatique, la lecture attentive du registre montre que le nombre de *chapes* et de *chandeliers* indiquait l'importance du service funèbre et donc de la situation sociale du défunt. Les obsèques de Jean Mahay se situaient dans la moyenne, un enfant mort n'avait droit généralement (et encore pas toujours) qu'à la mention *une chape* alors qu'une religieuse, la sœur Jeanne, dont la cérémonie funéraire fut célébrée le premier février 1688, soit moins d'un mois après celle de notre sculpteur, eut droit à *six chandeliers et huit chapes*. Malgré sa fin tragique, Jean Mahay devait être l'archétype de l'homme tranquille, aucune trace de lui en tant que plaignant, accusé ou intimé ne figure dans les procédures criminelles ou civiles de la Sénéchaussée de Libourne à l'époque où il séjourna dans la ville.

Autre découverte relative à Mahay : celle d'une pièce de la procédure qu'entraîna sa mort tragique. Elle figurait primitivement dans la chemise "Mahay" (orthographiée Mahé) du dossier 8 J 513 des Archives départementales de la Gironde mais fut déplacée par un lecteur peu soigneux dans la chemise "Malescot" conservée dans le même dossier. Ce document dont nous n'avions pas eu connaissance lors de nos précédents travaux n'est pas d'une importance capitale mais il montre la bonne intégration de notre sculpteur dans la population locale. C'est une requête qui fut adressée en juillet 1688 *A messieurs les Maire et Jurats gouverneurs juges criminels et de police de la ville de Libourne* (qui instruisirent et jugèrent l'affaire du meurtre) par un maître charbonnier nommé Jean Descombes qui demandait la mainlevée pour deux *tarières à cuillères* prêtées par lui à Jean Mahay deux jours avant sa mort. Après avoir dû prêter serment sur la véracité des faits, il obtint satisfaction le 15 juillet 1688.

Il existe encore au sujet de Jean Mahay deux problèmes que nous n'avons pu résoudre : ses origines exactes et les circonstances de son arrivée à Libourne. Depuis la parution de notre article en 2002 nous n'avons que fort peu progressé en ce qui concerne ses origines. Tout au plus avons-nous

découvert sur Internet, grâce à un site généalogique belge, qu'une famille du nom de Mahay (patronyme rare) habita dans les premières années du XVIII^e siècle l'actuelle commune de Barvaux-Condroz, située au sud de Liège. Nous avons découvert précédemment que ce nom de Mahay avait été porté au XVII^e siècle par des habitants de l'actuelle commune de Saint Vincent située, elle, encore plus au sud de Liège. C'est donc dans une de ces paroisses qui formaient la partie méridionale de la Principauté de Liège que notre sculpteur dut voir le jour, contrairement à ce qui est mentionné dans l'acte relatif au retable de l'église de Fronsac passé le 1^{er} juin 1682 devant le notaire libournais Gabriel Sené¹⁴ qui le dit natif de Liège même alors qu'il n'existe dans cette ville aucun acte baptistaire se rapportant à lui.

Quant à son arrivée à Libourne, le mystère reste entier. On ne sait s'il transita par Paris¹⁵ mais s'il séjourna à Bordeaux ce fut peu de temps, le professeur Paul Roudié n'ayant jamais rencontré son nom dans ses recherches pourtant très approfondies sur la sculpture bordelaise au XVII^e siècle¹⁶. Il est déjà étrange qu'un homme originaire d'une région aussi lointaine soit venu s'installer à Libourne mais il est encore plus étonnant qu'il ait immédiatement obtenu de si nombreuses commandes (une chaire, quatre retables et leurs statues)¹⁷ alors qu'il existait au moins deux sculpteurs établis dans la ville, Pierre Faugère et Charles Ferraguet¹⁸. Nous allons émettre ici une hypothèse quant à cette réussite soudaine.

Le 21 décembre 1681, le gardien du couvent des Cordeliers de Libourne, le Révérend Père Mercenat passa commande devant Maître Sené, notaire de la ville¹⁹, d'un tabernacle de bois au sculpteur Charles Ferraguet (ou Farraguet). Voici cet acte :

12. Guinodie, 1876, tome I, p. 404.

13. A.D.Gir. G 3620. Le 6 janvier 1688, c'est-à-dire le lendemain de sa mort. Il fut inhumé au cimetière de Libourne qui entourait alors l'église Saint Jean-Baptiste.

14. A.D.Gir. 3 E 18 804. Fol. 414.

15. Les *Documents du minutier central concernant les peintres, les sculpteurs et les graveurs au XVII^e siècle* publiés en 1969 par les Archives nationales n'englobent malheureusement que les actes passés à Paris de 1600 à 1650.

16. Roudié, 2003, p. 45 et s.

17. 1°) un retable pour l'église de Fronsac en 1682 ; 2°) un retable pour le maître-autel de l'église Saint Jean-Baptiste de Libourne en 1682 ; 3°) un retable pour la chapelle de la confrérie Saint Cloud et Saint Eloi de l'église Saint Thomas de Libourne en 1682 ; 4°) une chaire pour la chapelle du couvent des Cordeliers de Libourne en 1683 ; 5°) un retable pour la chapelle de la confrérie Saint Maur en l'église Saint Jean-Baptiste de Libourne en 1683.

18. Fournier, 1976 et 1980.

19. A.D.Gir. 3 E 18 803 (fol.278 v° et 279).

Aujourd'hui vingt une du mois de décembre mil six cens quatre vingt un après midy pardev moy not il a este pres en leurs personnes le Révérend Père Bernardin Mercenat gardien du couvent de R.p Cordeliers de la pres ville faisant pour le Sr Fortin mart de thoulouze et père spirituel du couvent Saint Antoine du Salat estably dans la ville de Thoulouze. Advisé de lad Jérence il les a ratifiés s.r. (certainement pour sans réserves) présan quand besoin sera d'une part et Charles Faraguet M^o sculpteur de prt en ceste ville d'aut. Entre lesquels a este convenu et accorde que led Faraguet entrepris et sera tenu de fr et construire un tabernacle pour led couvent de Thoulouze suivant le dessaing que led Révérend Père a en main et selon le coste dud dessaing dans lesquels il y a six colonnes atoursses demarques le tout en bois de noye pour le corps (deux mots illisibles) et les figures de bois de til. Le tout rendu fait et parfait dans le dixieme du mois de mars prochain en belle sculpture conforme aud dessaing et fournir pour cest effet les bois (un mot illisible) pour et moyennant le prix et somme de trois cens livres aud jour que led M^o fera le travail et cependant led Reverend Père Mercenat a avancé aud Faraguet la somme de septante livres en bonnes especes d'argent (un mot illisible). Led Faraguet ad. E. et s'en contente et octroye quittance et pour entretenir (un mot illisible) sur lequel met oblige ses biens soubmis promis et juré. Fait à Libourne dans mon estude pres Jean Dupont tailleur d'habits et Jean Carrière pien habitants dud Libourne leq Jean Dupont a dit ne sav signer.

Contrairement à son habitude, le notaire n'établit jamais en marge de contrat l'acte de cancellation qui clôturait toujours les marchés de ce type. Tout porte donc à croire que le contrat ne fut pas respecté, soit parce que le sculpteur ne tint pas ses engagements, soit parce que son ouvrage fut refusé par le commanditaire. Cette carence dut provoquer un grand embarras car l'autre sculpteur qui résidait à Libourne, Pierre Faugère, était un homme auquel on ne pouvait pas faire confiance. Le 4 mars 1683, il déposa plainte devant le Lieutenant Criminel de la Sénéchaussée de Libourne contre sa femme qu'il accusa de lui avoir volé son mobilier lors d'un séjour qu'il avait effectué en prison. Lors de l'instruction de cette affaire, son épouse l'accusa à son tour d'avoir *dissipé par ses débauches plus de trois cent livres faisant partie des réserves qu'elle avait faites pendant sa viduité*²⁰. Si le tabernacle ne fut pas achevé en temps voulu ou ne correspondit pas à l'attente de son commanditaire, il est possible que Ferraguet ait appelé Jean Mahay à la rescousse pour terminer ou modifier l'ouvrage, afin d'éviter un procès qu'il aurait obligatoirement perdu. Cela n'aurait rien d'in vraisemblable car Charles Ferraguet, bien qu'on trouve trace de ses activités à Libourne dès 1678²¹, n'était pas libournais d'origine. Il était à coup sûr parent de cet Abraham Ferraguet, qui exerça la sculpture à Bordeaux à la même époque et dont on sait qu'il était originaire de Rouen²². Charles

Ferraguet et Jean Mahay purent s'être connus auparavant sur un chantier extérieur à Libourne et peut-être même à l'Aquitaine. Si c'est Mahay qui termina le tabernacle, il dut toucher l'argent du Révérend Père Mercenat et dut établir un simple reçu car il n'avait juridiquement pas à intervenir dans l'acte de cancellation d'un marché où il ne figurait pas au nombre des parties, Ferraguet ne pouvant par lui-même le signer puisque le contrat n'avait pas été à son terme. Un arrangement à l'amiable était la meilleure solution pour les deux parties ; une procédure aurait été longue et couteuse. Le litige étant compris entre 250 et 500 livres, il aurait été jugé en audience présidiale (après qu'un expert eut été nommé et qu'il eut rendu son rapport d'*expertise*, comme on disait alors) ; cette décision étant susceptible d'un appel au Parlement de Guyenne²³. Même si le Tribunal avait donné raison aux Pères Cordeliers, connus pour être d'infatigables plaideurs²⁴, rien ne dit que Ferraguet aurait pu payer les dommages et intérêts auxquels il aurait été inévitablement condamné. Deux éléments nous confortent dans l'hypothèse d'un lien existant entre l'arrivée de Jean Mahay à Libourne et le contrat non annulé du tabernacle du couvent de Toulouse. En premier lieu, on doit constater un fait curieux. Nous savons qu'en 1681, ce fut un certain *Fortin, marchand de Thoulouze* qui commanda le tabernacle à Ferraguet ; ce marchand avait forcément des attaches avec Libourne pour avoir passé sa commande à un sculpteur libournais et pris comme représentant légal le Révérend Père Mercenat habitant lui aussi Libourne. C'est trois mois après le 10 mars 1682, date où le tabernacle devait être livré, que nous voyons apparaître pour la première fois le nom de Jean Mahay lors de la signature du contrat passé devant Maître Sené, notaire à Libourne, le 1^{er} juin 1682 lui commandant le retable de l'église de Fronsac²⁵. Or, au nombre des commanditaires, nous lisons le nom de Pierre Fortin, notaire royal et greffier du Sénéchal de Fronsac en qualité de syndic de la paroisse. Il ne doit pas s'agir d'une simple coïncidence, les deux Fortin étaient certainement parents. En second lieu, et le fait est encore plus révélateur, nous savons qu'en 1683, le Révérend Père Mercenat (celui qui avait signé le contrat avec Ferraguet) fit appel à Jean Mahay en sa qualité de *Gardien du couvent des Cordeliers* de Libourne, afin de lui faire faire

20. A.D.Gir. 5 B 604, Affaire Faugère/Faugère et Fournier, 1980, p. 20.

21. Fournier, 1980, p. 20 et 21.

22. Roudié, 2003, p. 100. Nous avons découvert depuis que ce sculpteur se maria à l'église Saint-Sauveur de Blaye le 26 janvier 1708 (A.M. Blaye GG 21).

23. Blanquie, 2007, p. 19.

24. A.D.Gir. H 2218 à H 2220. Ces liasses non classées provenant du couvent des Cordeliers de Libourne contiennent de multiples pièces de procédures datant des XVII^e et XVIII^e siècles.

25. Fournier, 2002, p. 243. Pierre Fortin est connu pour avoir exercé la profession de notaire à Fronsac de 1622 à 1682. Ses minutes n'ont jamais été retrouvées.



Fig. 3. - La maison noble de Chanteloubre à Fronsac (d'après la Revue libournaise. Année 1899).

édifier une chaire pour la chapelle du couvent²⁶, preuve qu'il ne voulait plus traiter avec Ferraguet qui, du reste, était parti s'établir à Saint-Émilion où son épouse donna le jour à deux filles en 1683 et 1684²⁷. On ne retrouve sa trace à Libourne qu'en 1702, c'est-à-dire bien après la mort de Mahay.

Comme nous l'avons dit plus haut, on peut penser que ce fut Ferraguet qui appela Mahay à l'aide mais on peut penser aussi que ce fut Fortin, le commanditaire du tabernacle qui devant la défaillance de Ferraguet, demanda à Mahay de prendre les choses en mains. Que ce soit Ferraguet qui ait fait appel à Mahay ou que ce soit Fortin, les contacts durent être établis par courrier, tous les protagonistes de l'affaire sachant lire et écrire mais les chances de retrouver ces correspondances sont aujourd'hui pratiquement nulles. Tous les habitués des dépôts d'archives savent que c'est ce type de document qui a été le moins bien sauvegardé, surtout lorsque le scripteur ou le destinataire ne sont pas des célébrités.

Il faut souligner - et cela nous semble aussi une conséquence du contrat non annulé du tabernacle - que si la commande du retable de l'église de Fronsac permit à Mahay de se faire connaître, les conditions en furent néanmoins très dures, le marchand Philippe Monneyra ayant dû se porter caution pour lui, clause unique dans les contrats relatifs à des ouvrages d'art à Libourne au XVII^e siècle. Visiblement, le notaire, Maître Séné, chez qui les deux actes furent passés, ne voulait pas que l'affaire du tabernacle se reproduise. Une fois le retable de Fronsac achevé, Mahay fut assailli de commandes et, soit qu'il fut particulièrement sympathique, soit que son sérieux ait été apprécié, il semble avoir noué de solides relations à cette occasion. Nous savons, grâce à la procédure criminelle qui suivit sa mort, qu'il habitait Libourne, rue de Guîtres (rue où se trouvait d'ailleurs l'église du Couvent des Cordeliers) dans une maison appartenant à Jacques Voysin ou de Voysin, riche marchand droguiste de la ville, mais nous avons appris depuis que ce Jacques Voysin était propriétaire de la maison noble de Chanteloubre²⁸, située à quelques pas de l'église de Fronsac (fig. 3) et que, longtemps avant l'arrivée de Mahay à Libourne, il était déjà en relations avec le curé de Fronsac, Étienne de Serre²⁹, et avec Philippe Monneyra, le marchand qui servit de caution à Mahay³⁰.

Fait curieux, dès qu'on approfondit les éléments de la vie de Mahay à Libourne, on rencontre toujours l'ombre protectrice de Jacques de Voysin : par exemple Martial Richon qui lui commanda en 1683 en qualité de syndic de la confrérie Saint Nicolas un retable pour la chapelle Saint Nicolas sise en l'église Saint Jean-Baptiste de Libourne³¹ était un vieil ami de Jacques de Voysin³² et, pendant tout son séjour à Libourne, tous les actes notariés qu'il passa le furent devant Maître Séné qui était le notaire de Voysin³³.

Dans notre précédent article relatif à Jean Mahay, nous avons signalé qu'il avait passé en 1687 une police avec Jean-Pierre de Robillard qui occupait les fonctions d'Avocat Général à la Cour des Aydes³⁴, institution qui se trouvait alors

26. Fournier, 2002, p. 245.

27. Fournier, 1980, p. 20 et 21 et A.M. Saint-Émilion GG 16.

28. Pour cette maison noble voir le dossier 8 J 600 des A.D.Gir. et *La Revue Libournaise*, 1^{er} septembre 1899, tome III, n° 3, p. 40.

29. A.D.Gir. 3 E 18 800 (fol. 413), année 1678 (Séné notaire).

30. A.D.Gir. 3 E 18 804 (fol. 383), 2 mai 1682 acte Voysin/Limouzin. Monneyra figure en tant que dépositaire (Séné notaire).

31. Fournier, 2002, p. 246.

32. Souffrain, 1806, tome III, p. 188.

33. Le nom de Jacques de Voysin revient régulièrement dans les répertoires de ce notaire conservés aux A.D.Gir. 3 E 18822.

34. Fournier, 2002, p. 247, n. 21. Nous avons alors écrit Robillaud, respectant l'orthographe fautive du greffier chargé de la procédure du meurtre de Mahay.

à Libourne. Le fait qu'un simple sculpteur ait traité avec un si important personnage, issu d'une riche famille de magistrats bordelais³⁵ est étonnant car les membres de la Cour des Aydes étaient réputés pour leur hauteur vis-à-vis des Libournais. L'explication à cette attitude nous est fournie par l'acte de baptême de Peyronne de Voysin, petite fille de Jacques de Voysin qui nous apprend que Guillaume de Voysin, le père de l'enfant, donc le fils de Jacques, était en cette année 1685 Conseiller du Roy et Receveur des consignations à la Cour des Aydes³⁶.

On trouva aussi à la mort du sculpteur une copie d'exploit donné au sieur feu Jean Mahay à la requête d'Arnaud Brondeau. Cet Arnaud Brondeau était un personnage important qui devint quelques temps après la mort de Jean Mahay gouverneur de la ville de Libourne ; il habitait Vénac, possédait le fief de Sauzet et était apparenté à la famille de Robillard³⁷.

Jacques de Voysin ne survécut que peu de temps au sculpteur puisqu'il fut inhumé le 20 juin 1691³⁸ à l'âge de 80 ans.

Bien que nous soyons intimement persuadés que notre hypothèse relative à l'arrivée de Mahay à Libourne reflète la vérité ou s'en approche fort, nous devons nous en tenir aux textes et constater qu'en 1682 un sculpteur répondant au nom de Jean Mahay, surnommé *Le Liégeois*, au passé totalement inconnu de nos jours est mentionné pour la première fois à Libourne ; qu'on lui confia immédiatement l'édification du retable de l'église de Fronsac et qu'il se trouva pourvu, peu après, de toutes les commandes de travaux de sculpture à faire dans les églises et les couvents de la ville. Le mystère qui entoure maintenant les années qu'il passa avant son arrivée à Libourne n'en était sans doute pas un de son temps car il était en rapport avec les notables de la ville qui paraissent avoir eu pour lui de l'estime et de la considération. Considération telle qu'en août 1683 quand les membres de la confrérie Saint Maur sise en l'église Saint Thomas à Libourne lui commandèrent un retable pour leur chapelle³⁹ ce fut pour remplacer celui de Pierre Faugère⁴⁰ édifié en 1674, soit seulement neuf ans auparavant. Deux dates si rapprochées dans le temps ne peuvent indiquer un changement de mode mais le fait que le travail de Mahay était jugé par ses contemporains supérieur à celui de ses confrères. En regardant les statues de *Saint Pierre* et de *Saint Paul* de l'église de Fronsac, les seules de sa main qui soient parvenues jusqu'à nous, on peut se demander pourquoi. Mahay était un bon sculpteur provincial mais assurément pas un génie. Ce qui caractérise ses œuvres c'est le fait que si certaines parties en sont très élaborées, d'autres ne sont qu'ébauchées. Il devait concevoir ses retables comme de véritables décors de théâtre où seules les parties visibles des statues étaient finement sculptées, les parties difficilement visibles restaient, elles, volontairement inachevées.

Les relations que Mahay entretenait avec les notabilités locales renforcent singulièrement notre hypothèse quant à ses derniers moments. Rappelons-nous la scène : lorsque Jean Mahay et son ami l'orfèvre Chollet arrivèrent rue Fonneuve en cette fin d'après-midi du 5 janvier 1688, ils virent deux valets qui se disputaient, l'un d'eux, le nommé Petit-Jean, dit le Camus, était monté sur un cheval et tenait à la main un pistolet. Là, les témoignages divergent, si trois des quatre personnes interrogées déclarèrent n'avoir vu que passer le sculpteur, le quatrième témoin affirma que Mahay était resté un instant devant le cavalier. Dans notre précédent article, nous avons émis l'hypothèse que Mahay avait peut-être "dit son fait" au perturbateur ce qui déclencha une telle fureur qu'il lui déchargea son pistolet dans la tête. Nos dernières recherches montrent que le sculpteur était bien placé pour rappeler à l'ordre un délinquant, puisque son propriétaire Jacques de Voysin était le beau-frère de Guillaume Limouzin qui occupait les fonctions de Lieutenant Général Criminel de Libourne...

Les deux derniers Libournais qui furent les témoins de l'existence de Jean Mahay à Libourne furent le sculpteur Charles Ferraguet et Guillaume Voysin, le fils de Jacques.

Charles Ferraguet mourut à Libourne en 1727⁴¹, à l'âge de 80 ans, soit trente neuf ans après la mort de Mahay. Lors de sa vente après décès, il avait été au nombre des adjudicataires, mais il est douteux qu'il ait laissé des notes.

Nous ignorons en revanche la date du décès de Guillaume Voysin⁴², le fils de Jacques. Receveur des consignations à la Cour des Aydes, il est possible qu'il ait quitté Libourne quand cette Juridiction s'installa à Bordeaux en 1690. Il du être en possession du livre de raison de son père, document dont l'existence est attestée par une sentence rendue au Parlement de Guyenne en 1681⁴³. Ce registre devait contenir de précieux renseignements relatifs à Jean Mahay. Malheureusement, s'il a franchi le cap des siècles, nous ignorons sa localisation actuelle.

35. Meller, 1906, tome III, p. 175.

36. A.M. Libourne GG 18 (8 septembre 1685).

37. Inventaire sommaire des A.D.Gir. antérieurs à 1790, tome IV, p. 170.

38. A.M. Libourne GG 24. Pour la cérémonie funéraire voir A.D.Gir. G 3020 (20 juin 1691).

39. Fournier, 2002, p. 246.

40. Fournier, 1980, p. 20 et 21. Nous avons alors écrit par erreur que ce retable avait été édifié dans l'église Saint-Jean-Baptiste ; c'est Saint-Thomas qu'il fallait lire.

41. A.M. Libourne GG 28 (14 octobre 1727).

42. Il était encore en vie en 1698 (voir le sac à procès n° 5019 des A.D.Gir.).

43. A.D.Gir. 8 J 512 (famille Limouzin). Sentence du Parlement de Guyenne en date du 5 mars 1681.

Par sa naissance Jean Mahay était étranger mais, par sa mort tragique, il s'inscrit, malheureusement, dans l'histoire libournaise. Aujourd'hui, quand nous pensons au règne de Louis XIV, nous sommes influencés par l'évocation des fastes de Versailles et par la solennité des portraits des notables de ce temps ; c'est oublier qu'en province à cette époque la vie était très rude. La violence sévit à Libourne dans toutes les classes de la société tout au long du XVII^e siècle.

Les magistrats de la Sénéchaussée de Libourne, le Maire et les Jurats de la ville, qui avaient eux-aussi droit de haute et basse justice ⁴⁴, étaient continuellement sollicités par des personnes déposant des plaintes au sujet de propos calomnieux, d'insultes, de coups et même de meurtres. L'entourage de Jean Mahay ne faisait pas exception à la règle. C'est ainsi que le chirurgien Bernard Darets qui fut un de ses proches et procéda du reste de son autopsie, menaça, pistolet en main, de faire sauter la cervelle de son concurrent Jean Gruignet parce qu'il était jaloux de la nomination de celui-ci à l'hôpital de Libourne. Les faits se déroulèrent en 1703 alors que l'irascible chirurgien était âgé de quatre-vingt-deux ans... ⁴⁵

L'explication de cette violence réside certainement en grande partie dans le fait que les Libournais, comme tous les Français de ce temps, étaient perpétuellement en procès les uns avec les autres sur le plan civil pour des questions d'intérêt ou de préséance et que, compte tenu de la superficie très réduite de la cité, les adversaires devaient se croiser plusieurs fois par jour en vaquant à leurs occupations car, situation curieuse, sur les 8 500 habitants environ que comptait alors Libourne, la plupart d'entre eux vivaient dans le centre-ville encore entouré de ses remparts médiévaux, c'est-à-dire sur une superficie n'excédant pas deux kilomètres carrés. Toutes les décisions concernant la vie sociale de la cité étaient prises dans la mairie où étaient installées, outre la Jurade, la Sénéchaussée et la Cour des Aydes (de 1635 à 1637 et de 1675 à 1690) - trois institutions dont les membres se détestaient mutuellement - et la prison. La place où se trouvait la mairie était elle-même bordée sur ses quatre côtés des principaux commerces ; au centre était édifiée la Halle ; à deux pas de là, se trouvait l'église Saint Thomas, l'église Saint Jean-Baptiste n'étant éloignée que d'environ deux cents mètres. Toute la journée, les mêmes personnes se côtoyaient et échangeaient des propos sur leurs voisins qui ne devaient pas toujours être bienveillants si on en croit les procédures de l'époque. La situation devenait encore plus compliquée quand on sait que les deux églises de la ville abritaient de nombreuses confréries

dont les membres qui, ayant perdu de vue ce qu'était l'esprit chrétien, se jalouaient et se détestaient, envenimant par leurs perpétuelles disputes (pour ces futilités) les rapports détestables qui existaient depuis longtemps entre les membres du clergé ⁴⁶. Or, la plupart des Jurats (et leurs familles) étaient membre d'une confrérie ce qui ajoutait à la confusion et créa un climat délétère qui dura jusqu'au XVIII^e siècle. Ajoutons, pour que le tableau soit complet, que le clergé séculier n'aimait guère le clergé régulier. Même au sein de ce dernier les divisions existaient, les Cordeliers supportant difficilement la présence des Récollets.

Il faut ajouter que les institutions judiciaires d'alors étaient si complexes que les justiciables avaient de la peine à s'y retrouver. Par exemple, un vol ou une bagarre ayant eu lieu à Libourne était de la compétence du Maire et des Jurats ou de la Sénéchaussée, mais si les mêmes faits avaient eu lieu sur un bateau ou sur le port, les affaires étaient du ressort du bureau libournais de l'Amirauté de Guyenne ; autre exemple, si un voleur déroba du fourrage dans un champ, la victime pouvait déposer plainte soit devant le Maire et les Jurats soit devant la Sénéchaussée de Libourne mais si le voleur avait coupé un arbre, l'affaire dépendait des Eaux et Forêts. Toutes les sentences prononcées par ces divers tribunaux avaient pour dénominateur commun le fait de pouvoir faire l'objet d'un appel au Parlement de Guyenne à Bordeaux et les Libournais ne s'en privaient pas... ⁴⁷

Jean Mahay qui semble avoir été un homme particulièrement tranquille dut être quelque peu étonné de travailler au milieu de ce vaste "panier de crabes" qu'était Libourne au XVII^e siècle. Sa mort est une conséquence de la violence et de la brutalité qui régnaient ⁴⁸.

44. Hormis les cas dits *Royaux*, le vol d'un vase sacré dans une église par exemple, le délit devait faire l'objet d'une plainte à la Sénéchaussée.

45. A.D.Gir. B suppl. 411. Affaire Faugère/Faugère.

46. A.D.Gir. 8 J 14 (notes Bigot).

47. Les procédures de la Sénéchaussée de Libourne et de la Cour du Maire et des Jurats de cette ville arrivées en appel à la Chambre Criminelle du Parlement de Guyenne (dite Chambre de la Tourmelle) sont conservées aux A.D.Gir. et désormais classées sous la cote B suppl. 386 à 413. Soit plus de 400 affaires de 1691 à 1789.

48. Seul l'abus d'alcool explique ces violences entre notables pourtant bien élevés ; en particulier, une nuit de 1723 où le notaire libournais Joseph Batar réveilla tout le voisinage en frappant à coups redoublés la porte de son voisin en le traitant de "buveur d'eau" (A.D.Gir. B suppl. 387).

Bibliographie

Blanquie. *Libourne, ville présidiale*. Les éditions de l'Entre-deux-Mers, 2007.

Fournier (J.-F.). *Suite au répertoire des peintres, sculpteurs et doreurs ayant travaillé à Libourne durant les XVII^e et XVIII^e siècles*. Revue historique et archéologique du Libournais. Tome XL, n° 146, 4^e trim. 1972, p. 117.

Fournier (J.-F.). *Notes pour servir à l'histoire de l'art à Libourne aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Revue historique et archéologique du Libournais. Tome XLIV, n° 159, 1^{er} trim. 1976 et tome XLIV, n° 160, 2^e trim. 1976.

Fournier (J.-F.). *Nouvelles notes pour servir à l'histoire de l'art à Libourne aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Revue historique et archéologique du Libournais. Tome XLVIII, n° 175, 1^{er} trim. 1980.

Fournier (J.-F.). *Le sculpteur Jean Mahay (1647-1688)*. Revue archéologique de Bordeaux. Année 2002, p. 239 et ss.

Guinodie (R.). *Histoire de Libourne*. Libourne, 1876.

Meller (Pierre). *Armorial du Bordelais*. Paris-Bordeaux, 1906.

Roudié (Paul). *Recherches sur la sculpture à Bordeaux au XVII^e siècle dans Bordeaux Baroque*. Bordeaux, 2003.

Souffrain (J.B.A.). *Variétés historiques sur la ville de Libourne*. Libourne, 1806.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome C, année 2009, p. 195-200

Le château Malleret au Pian

Pierre Coudroy de Lille

Le Pian-Médoc est connu par ses vins qualifiés par William Franck en 1845 « d'une bonne qualité et qui approchent beaucoup ceux de Ludon » et par la présence de l'Institution de la Miséricorde fondée par Thérèse Charlotte de Lamourous.

Le chef lieu de la seigneurie du Pian se trouvait au château Geneste et appartenait à une famille de parlementaires les d'Alesmes. Cette seigneurie avait été démembrée de la châtellenie de Blanquefort au début du XVII^e siècle et comportait quatre maisons nobles : Geneste, Sénihac, Mussinot devenue Maurian et Basterot devenue Malleret ¹.

La gentilhommière initiale

Aux Archives départementales de la Gironde, un dossier famille Février nous apprend que le lieu s'appelait auparavant Pey Eyquem du nom d'un Pierre Eyquem praticien du Pian, décédé en 1560 ².

Propriétaire en 1589, Guillaume Collineau, garde de l'artillerie et des munitions de l'armée de Guyenne, demeurant paroisse Sainte-Eulalie à Bordeaux, vend le 30 juin 1593 à Messire Pierre de Maleret, écuyer, un bourdieu au Pian « qui souloit appartenir a feu Me Pierre Eyquem » pour la somme de 750 écus sols, soit 2250 livres ³. Dans ce même dossier nous trouvons un Jean de Malleret en 1628, sans doute fils de Pierre, époux de Dame Madeleine de Labayme, déclarée veuve en 1644. Tous les membres de cette famille sont qualifiés de



Fig. 1. - Tour appartenant à la construction primitive.

1. A.M.Bx Fonds Gaillard, abbé de Maignol, Le Pian, manuscrit 596/3.

2. A.D.Gir. II E 1206 Famille Février.

3. Notaire Dussault. A.D.Gir. II E 1953.



Fig. 2. - Façade sur jardin

nobles et écuyers. La famille Malleret était déjà bien établie dans cette partie du Médoc. On trouve par exemple un Jehan de Malleret, jurat de Bordeaux de 1553 à 1555, époux Marthe d'Arsac dont la fille avait épousé Arnaud de Verteuil⁴.

Il existe toujours au château Malleret deux tours circulaires distantes d'environ 60 mètres, qui ne sont pas d'anciens moulins à vent et qui pourraient avoir été construites au XVI^e siècle par l'artilleur Guillaume Collineau (fig. 1). A l'origine, il n'y avait pas de liaison entre elles peut-être parce qu'elles servaient de magasins à poudre et à munitions. Ultérieurement, des petits pavillons à trois travées leur ont été accolés pour servir d'habitation, peut-être pour le personnel.

La chartreuse du XVIII^e siècle

Vincent Février, greffier de la Première chambre des enquêtes du parlement de Guyenne, constitue un domaine viticole à Malleret par de nombreux achats de terres en 1732, 1739, 1744, passant ainsi une quinzaine de contrats. Il avait épousé en l'église Saint-Eloi de Bordeaux Marie de Lacour, fille de Simon de Lacour, imprimeur du Roi. Leur fille unique Marguerite Février, épouse le 13 septembre 1740

à Sainte-Eulalie Jean-Baptiste de Basterot, célèbre jurisculte, président à la Cour des Aydes de Guyenne, seigneur de Sénilhac à Saint-Seurin-de-Cadourne.

Le président fait construire ou reconstruire la demeure vers 1770, demeure qui semble avoir été un édifice de type « chartreuse » dont nous pouvons avoir une idée par l'état estimatif des meubles meublants dressé par Barthélemy de Basterot, fils de Jean-Baptiste de Basterot, qui vend le bien de Malleret en juillet 1789 à Jean-Jacques Barthez négociant.

Grâce à ce document nous savons que les pièces sont en enfilade au rez-de-chaussée, que le pavillon n'a qu'un étage avec une seule pièce et que le plan au sol est peut-être en double équerre. On compte huit chambres, un cabinet, un vestibule, une salle à manger, une cuisine et une souillarde. Parmi les meubles, une grande armoire en bois de narva, un buffet à trois portes de sapin, trois lits garnis d'indiennes, deux commodes à quatre tiroirs, trente deux chaises de cerisier qui indiquent qu'on y recevait selon la sociabilité pratiquée alors.

4. A.D.Gir. II E 189 A, Famille Basterot.



Fig. 3. - Façade principale.



Fig. 4. - Vue du parc.

On trouve dans le jardin une belle volière à trois étages, deux grandes statues en pierre représentant Flore et Zéphire, une petite statue figurant l'Amour qui inonde la terre, deux lions en pierre, un ours et un sanglier en terre cuite. Quant au cuvier, il contenait quatre cuves de dix tonneaux, deux grands pressoirs, deux cuves de sept tonneaux, deux cuves de quatre tonneaux etc.

Le vendeur, Barthélemy de Basterot, conseiller au parlement, fils de Jean-Baptiste de Basterot, est couvert de dettes malgré les profits procurés par le vin et l'exploitation des marais salants de Talais en Médoc. Il semble qu'il ait aimé mener grand train : carrosses, chevaux, armes, tailleur pour lui et son épouse créole de Saint-Domingue, bijoux de prix ... Il vend une première fois le 26 juin 1782, le fief de Malleret à Jacques Clarke, sous faculté de rachat de trois ans pour la somme de 25 000 livres. L'acte est reconduit en 1785 mais la vente devient définitive le 17 août 1789.

Jean-Jacques Barthez fait réaliser des travaux importants aux bâtiments et au vignoble qui eut une certaine réputation dans les années 1820. En 1830, il le vend à un certain Monsieur Barde qui le revend à son tour en 1839 à Maître Jean-François Sicard, notaire à Bordeaux de 1812 à 1841.

La troisième vie du château

En 1860, Maître Sicard vend Malleret à Philippe Frédéric Clossmann, responsable d'une importante maison de négoce de vin, résidant à Bordeaux Pavé des Chartrons, numéro 29 à l'angle de la rue Notre-Dame et dont les chais étaient situés rue Delord à Bacalan.

Philippe-Frédéric Clossmann est le représentant de la troisième génération d'une famille d'origine germanique établie en France. Son père et son grand-père avaient été consuls du grand duché de Bade, son oncle maternel, Charles Albrecht, consul de Saxe et un autre oncle par alliance, Pierre-Henri Weltner, consul de Lübeck. Les liens restaient forts entre ces familles d'origine germanique et leur communauté d'origine, facilitant les relations commerciales. Et le culte luthérien était célébré au temple de la rue Tourat en langue allemande et scandinave. Philippe Frédéric Clossmann⁷ est né en 1817. Il eut un fils, Paul, et deux filles, de son mariage célébré vers 1840 avec Hélène Considine. Paul Clossmann, continua l'affaire de négoce et décéda sans enfant. L'aînée des filles, Nelly, épouse successivement Jules Oberkampff en 1867, puis le marquis Léon d'Escayrac de Lauture en 1873. Elle meurt en 1915 sans enfant. La seconde, Emma, se marie avec Paul Philippe Oberkampff et a une nombreuse descendance. Par ce mariage, la famille Oberkampff prend la suite des Clossmann dans la gestion de la maison de négoce et du domaine du Pian.



Fig. 5. - Marquis du Vivier, Cinquante silhouettes bordelaises, Gabriel Roques, 1894.

Le château de Malleret, dont l'architecte est inconnu, a été transformé et exhaussé par P-F Clossmann vers 1860. Le château est bâti entre une large cour ouverte et un jardin qui descend en forte pente vers un petit vallon. C'est un vaste édifice rectangulaire avec des décrochements successifs qui animent les longues façades coiffées de toitures d'ardoise très hautes (fig. 2). L'élévation présente une belle ordonnance : pavillon central à trois travées, et pavillons des cotés à deux travées. Enfin, un fronton cintré surmonte la porte centrale au niveau de l'avant-corps principal (fig. 3). Dans les salons, des éléments décoratifs du XVIII^e siècle proviennent de l'ancienne chapelle de la Manufacture à Bordeaux : colonnes en bois, panneaux sculptés de fleurs et de feuillages, sauvés de la démolition vers 1900.

A la même époque, le parc fut transformé par l'ingénieur Armand Joseph Yvoy, horticulteur paysagiste, propriétaire du château Geneste voisin. Amateurs d'arbres, il acclimaté à Malleret « tous les arbres étrangers qui pouvaient convenir aux terrains sableux et sablo-graveleux, conifères, arbres d'essence américaines ». Selon Ferret, on trouve dans le parc plusieurs

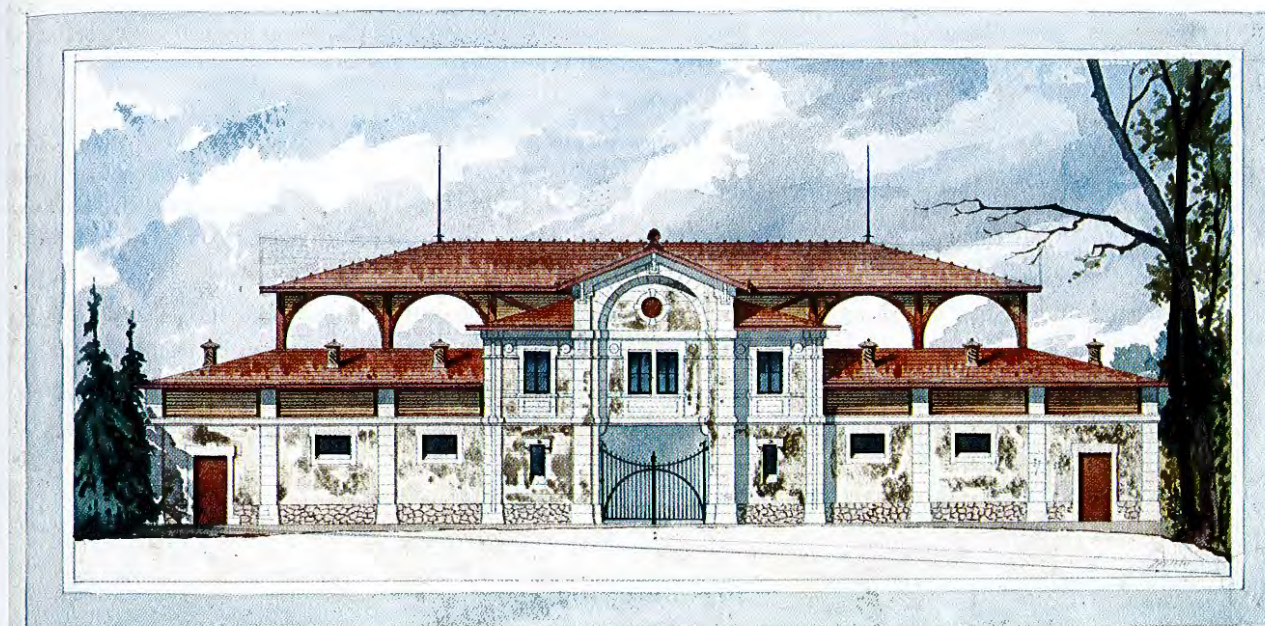
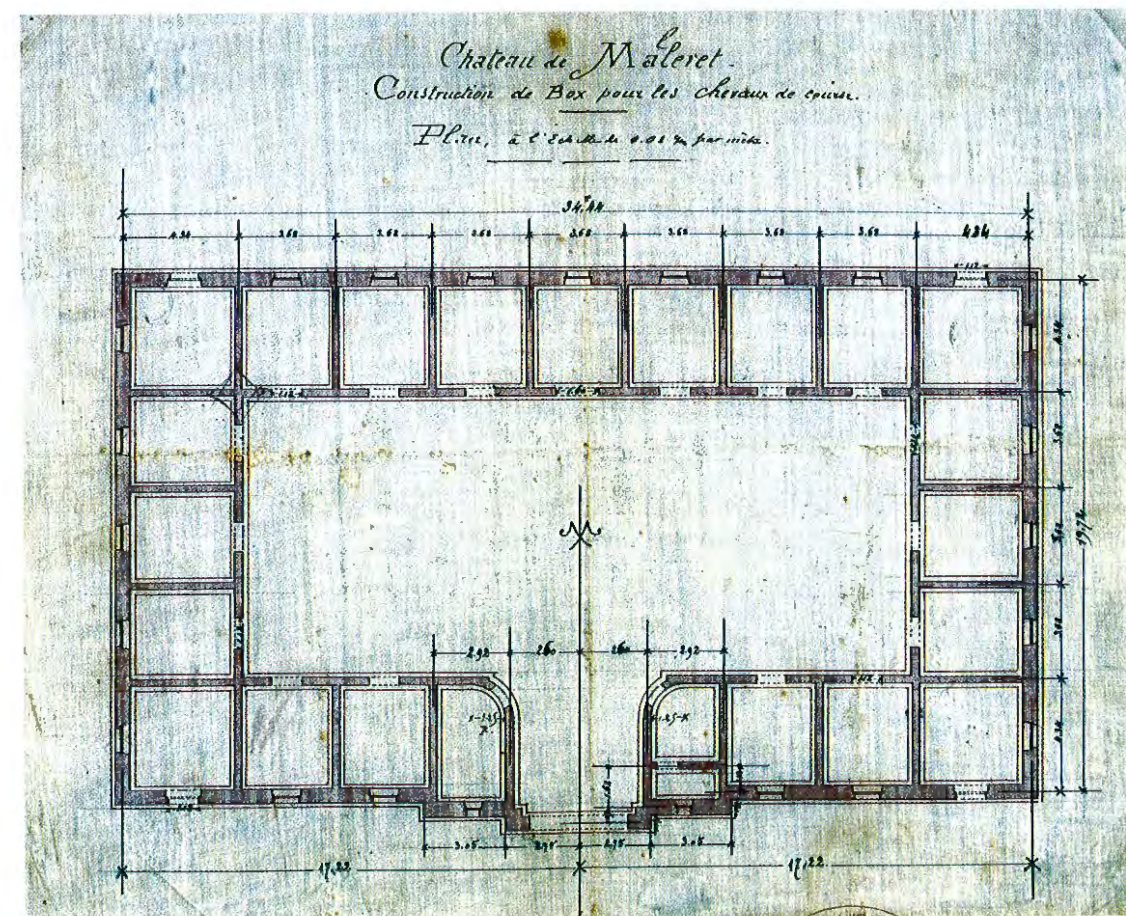


Fig. 6 et 7. - Ecurie pour chevaux de courses, Fonds Garros, A.M. Bordeaux 208 5 674.



chênes-lièges, épicéas, chênes d'Amérique, cèdres d'essences variées, tulipiers ou encore séquoias. Les architectes paysagistes Buhler actifs aussi au château de Virelade à Podensac (1860) et au château Giscours à Labarde (1874) y oeuvrèrent en 1873 (fig. 4).

Isabelle Oberkamp, fille d'Emma Clossmann, épouse en 1895 Philippe Guillaume marquis du Vivier de Fay-Solignac, courtier en vins, qui fut président de l'Union-club bordelais et de l'association d'encouragement à la race chevaline (fig. 5). Passionné de cheval, il avait maintenu et amplifié les haras de Malleret, faisant un élevage de purs-sangs et de demi-sang célèbres. Philippe Oberkamp avait fait construire vers 1880 par

l'architecte Louis Garros une superbe écurie pour les chevaux de course avec une vingtaine de box où la polychromie fournie par la pierre blonde et la tuile se marient à la perfection⁹ (fig. 6 et 7).

Le marquis du Vivier décède en 1929 après avoir connu en 1920 une journée de gloire avec la visite du Sultan du Maroc, qui, en voyage officiel en France, avait demandé à voir le haras du Pian. La tradition équestre se poursuivit jusqu'au marquis Aymar du Vivier.

En 2006, la gestion du domaine et de son vignoble de 54 hectares est transmise à l'autre branche familiale, celle des Oberkamp.

Bibliographie

- Annales de la Société d'Horticulture de la Gironde*, 1895-1897.
Baurein (abbé), *Variétés bordelaises* (1784-1786), réimpression de Féret, Bordeaux, 1876.
Bordeaux et ses vins, Féret, Bordeaux, 1874 et suivants.
Cocks (Charles), *Bordeaux et ses vins*, Bordeaux, 1850 et 1858.
Coudroy de Lille (Pierre), « Un philanthrope luthérien à Bordeaux : le négociant Weltner », *Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Célèbres et obscurs*, Bordeaux, 2009.
Franck (William), *Traité sur les Vins du Médoc*, Bordeaux, 1845.

- Guillon (Joseph), *Les châteaux historiques et viticoles de la Gironde*, Bordeaux, 1866 à 1868.
Maffre (Philippe), notice in *Dictionnaire des châteaux de France, Guyenne-Gascogne*, sous la direction de Yvan Christ, Paris, 1981.
Prévôt (Philippe) et Lasserre (Madeleine), *Chants des morts, guide des cimetières de Bordeaux*, Bordeaux, 1995.
Sémentary (Michel), *Christophe-Philippe Oberkamp, sa famille et sa descendance*, Paris, éditions Christian, 1990.
Méric Jean-Pierre, *Les Basterot*, Bulletin de la Société archéologique et historique du Médoc, n° 33 juin 2000.

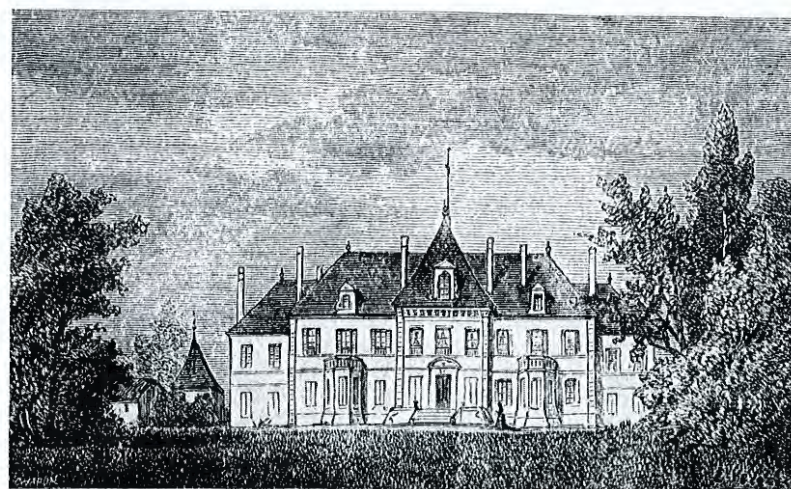


Fig. 8. - Château Malleret in *Bordeaux et ses vins*, Ch. Coaks et Ed. Ferret, Bx 1929.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome C, année 2009, p. 201-210

Deux artistes : Georges Dufillot

Prosper-François-Irénée Barrigue de Fontainieu et Adolphe Barrigue de Fontainieu

En hommage à Pierre Vivez, inventeur de ces œuvres

Prosper Barrigue de Fontainieu 1760-1850

Prosper Barrigue de Fontainieu est né et mort à Marseille (17 Juillet 1760-28 Septembre 1850), fils de Joseph-Marc-Roch et de Victoire Achy.

Il servit dans la marine pendant 18 ans, enseigne de vaisseaux pendant la guerre de l'Indépendance américaine, il fit partie de l'escadre de l'amiral d'Estaing de 1778 à 1782.

Il assista à plusieurs combats : Rhode-Island en 1773, La Grenade, Gilbratar. Il commanda le bateau « Le Fier » en 1782.

En 1792 ses biens ayant été saisis, il émigre en Italie et devient peintre paysagiste. Il fut l'élève de Simon Denys né à Anvers en 1755 et mort à Naples en 1818. Ce dernier peintre paysagiste arrivé en Italie en 1786 devint premier peintre du Roi de Naples.

Vidant le contenu d'une chartreuse à Caudéran en 1991, Pierre Vivez m'a confié à cette occasion un carton de dessins. Ce carton contenait une vingtaine de dessins - encres, lavis, aquarelles - dont l'unité tenait aux noms des auteurs et aux sujets traités. On ignore comment ils sont arrivés dans cette famille ; mais on peut penser qu'ils ont été collectés par Adolphe après la mort de son père Prosper et vendus ou donnés par ses héritiers sans être divisés.

Que ces recherches succinctes soient un hommage à Pierre Vivez décédé en août 2008 et qui, avec générosité et rigueur, s'occupa d'archéologie et d'histoire dans sa ville de Bordeaux en devenant le pilier incontournable de la société archéologique pendant 52 ans.

Le carton contenait :
9 œuvres sur papier de ou attribuées à Prosper Barrigue de Fontainieu,
8 œuvres sur papier d'Adolphe Barrigue de Fontainieu,
3 marines dont une de Pierre Ozanne et deux de Joseph Roux.



Fig. 1. - Couvent en Italie.

Possédant déjà un grand talent de dessinateur, ce n'est sans doute pas par hasard qu'il choisit de s'installer à Rome, destination mythique des artistes européens depuis plusieurs siècles, avec la création en 1664 de l'académie de France et le souvenir de quelques grands maîtres comme Nicolas Poussin ou Claude Lorrain.

En 1798 il rentre à Marseille et participe à la nouvelle Académie de peinture. Grâce à ses succès de peintre il peut racheter quelques uns des domaines saisis.

Prosper avait épousé Joséphine de Sartoux, ils eurent un fils Adolphe, né à Marseille en 1803. Il devint aveugle en 1822 à l'âge de 62 ans.

Ses œuvres

Le n° 1 est signé *P.F. Rome 1796* sur papier vergé (27,7 x 42,3 cm) et représente un couvent ou une fabrique avec une tour et une terrasse et deux personnages, je n'ai pas pu l'identifier. C'est une esquisse au crayon repassée à la plume, les ombres et les volumes sont faits avec un lavis de bistre, la partie inférieure n'est pas terminée (fig. 1).

Le n° 2 : *A Teano Royaume de Naples*, signé *Psr de Fontainieu 1797* (35,5 x 45,5 cm).

Il s'agit d'un dessin au crayon entièrement repassé à l'encre grise, représentant une maison forte avec des orangers et un pin parasol. Téano est sur la route entre Rome et Naples à 70 km au nord-ouest de Naples (fig. 2).

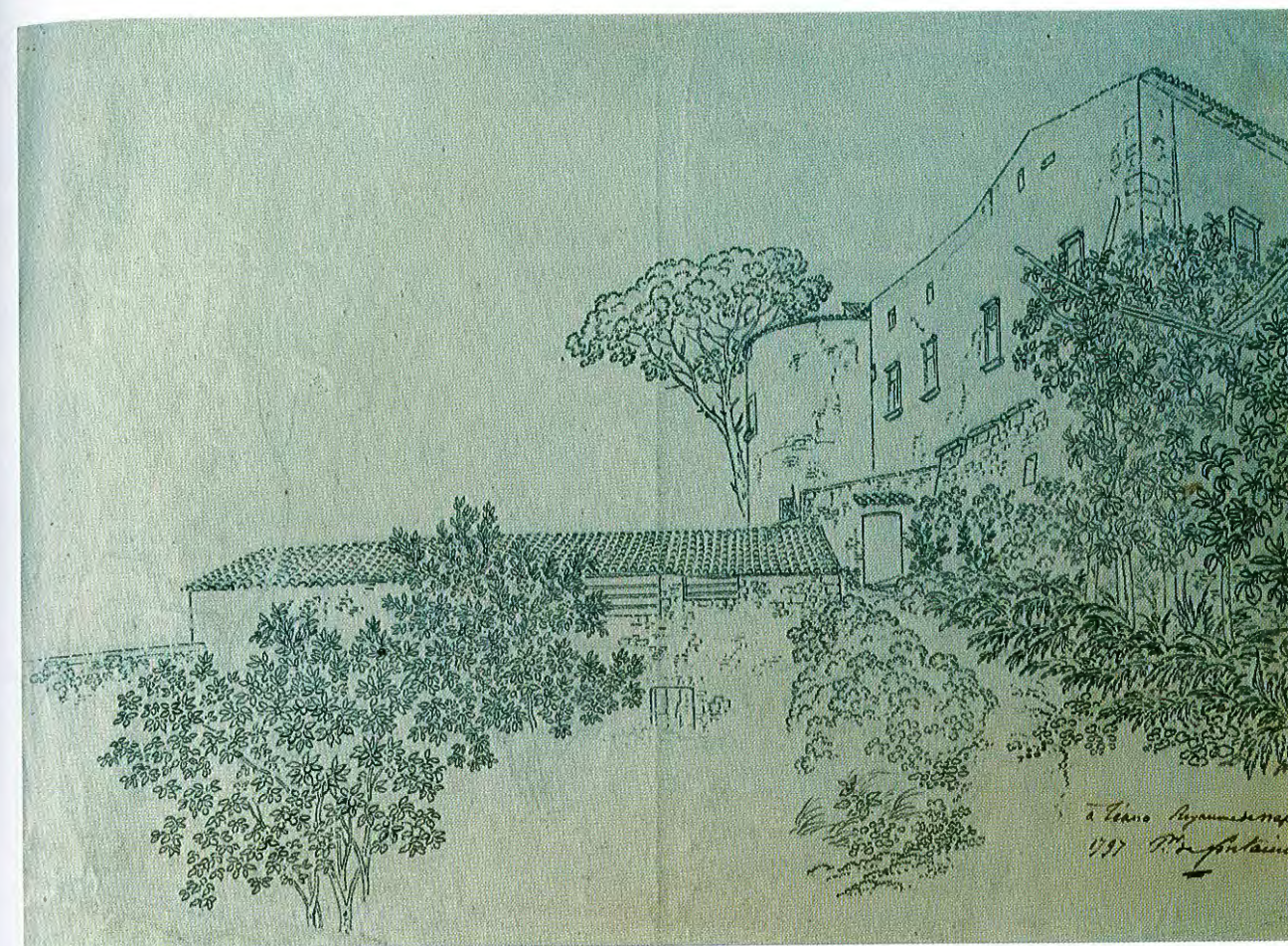


Fig. 2. - Teano, Royaume de Naples.

Le n° 3 : *Vaucluse*, signé *Psr de Fontainieu 1818* (30 x 48 cm) est un lavis d'encre bistre et esquisse au crayon avec des rehauts de gouache blanche. Il représente la sortie de la fontaine de Vaucluse avec un débit d'eau d'été, très inspiré des dessins de Simon Denys qui a souvent représenté les mouvements d'eau (fig. 3).

Les 6 autres œuvres ne sont pas signées mais peuvent lui être attribuées par leur support et leur style.

Deux études d'arbres (n° 4 et 8) :

Le n° 4 est un lavis d'encre sépia et gouache blanche sur un papier lavé de gris (35 x 4 cm).

On a beaucoup utilisé au XVIIIe siècle les papiers colorés en gris ou bleu pour mettre en valeur les rehauts de gouache. Parfois les artistes teintaient eux même leur papier en les lavant avec de l'aquarelle ou de la gouache.

Le n° 8 est un lavis d'encre bistre et esquisse au crayon (40 x 28 cm). Il représente un arbre et des roseaux près d'un étang. Le dessin des branches et les ombres sont peut-être rapprochés des études de Nicolas Poussin qui recommandait déjà au XVIIe le dessin sur le motif (fig. 5).

Le n° 5 est un lavis d'encre grise et esquisse au crayon (31 x 45 cm). Il représente une côte très montagneuse avec un village en bas.

Le n° 7 est un très beau lavis de bistre et esquisse au crayon (37 x 53 cm). C'est un paysage champêtre avec une rivière, animé de personnages conduisant un troupeau (fig. 4).

Les papiers utilisés sont ceux fabriqués en Hollande, distribués largement en Europe. La plupart portent en filigrane les marques et contremarques de la papeterie Honing et Zoonen. Ces dessins sont sans doute des esquisses pour de futurs tableaux.



Fig. 3. - Vaucluse.

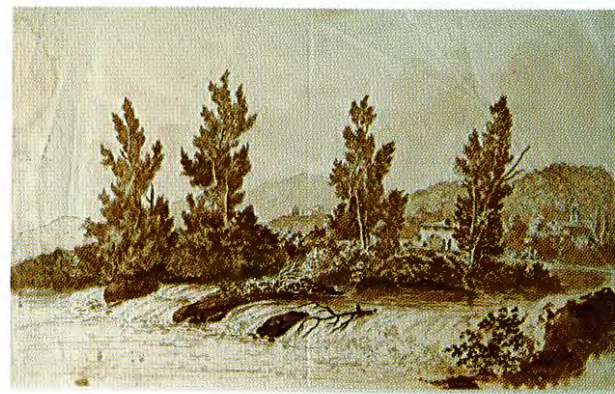


Fig. 4. - Etude d'arbres près d'un étang.



Fig. 5. - Paysage champêtre avec une rivière.

Prosper Barrigue de Fontainieu utilise la technique du dessin linéaire et du lavis monochrome pour ses études. Il fut essentiellement un peintre de paysage dans le genre des vedutistes très appréciés à cette époque par les riches voyageurs du « Grand Tour ». Il était donc en accord avec les influences stylistiques de son époque. Il réalisa des huiles sur toile d'inspiration néo-classique¹. Il a une touche fine et porcelainée et utilise la notion de dessin contour : ainsi, « *Vue de cava de Tirenni*, huile sur toile du Musée des Beaux-Arts de Marseille.

Mes recherches m'ont permis de répertorier une quarantaine de ses œuvres : 18 dessins, lavis, encres, aquarelles sur papier et 21 huiles sur toiles ou sur panneaux.

Les Archives municipales de Bordeaux en conservent deux.

Les musées d'Aix, Marseille et Draguignan conservent chacun une huile sur toile : *Vallon traversé par un torrent* à Aix ; *Vue du village de Cava* à Marseille ; *François 1^{er} et la Reine Claude de France visitant la Sainte Baume en 1516*, le seul tableau d'histoire peint par Prosper, à Draguignan.

¹ Cf. Valenciennes, *Eléments de perspective classique à l'usage des artistes*.



Fig. 6. - L'église de Villenave d'Ornon.

Adolphe Barrigue de Fontainieu 1803-1879

Adolphe Barrigue de Fontainieu est né à Marseille en 1803, fils de Prosper et de Joséphine de Sartoux, il est mort à Villenave d'Ornon en 1879.

Il est décrit comme peintre d'intérieur, on trouve peu de documents sur ses œuvres. Il fut l'élève de Marius François Granet, connu entre autres pour ses représentations d'intérieurs d'églises et de monastères, qui part de Rome en 1824.

Vers 1828, voulant s'embarquer pour l'Amérique il loge chez des cousins, les Colla de Pradines, au Château de Sallegourde à Villenave d'Ornon. Renonçant à son projet il se marie avec sa cousine Elisabeth de Colla de Pradines, fille d'Henry de Colla de Pradines et de Marie de Raymond de Sallegourde, en 1828.

Comme son père il dessina des études sur papier préparatoires à des tableaux. Il fut également aquarelliste et peignit quelques tableaux : ainsi *Intérieur de la Basilique Saint Maximin*, 1838, huile sur toile du Musée Granet à Aix.

Il habitait au 12 rue des Fossés des Tanneurs à Bordeaux (cours Pasteur).

A partir de 1866 il exposa régulièrement à la Société des Amis des Arts à Bordeaux.

Ses œuvres

Comme son père il fit un voyage en Italie en 1833 pendant environ 8 mois : Venise, Rome, Naples et la Sicile. Ses œuvres sont datées et permettent de reconstituer son périple.

Le n° 10 est un dessin au crayon sur papier (25,6 x 33,6 cm) signé *A.F. Naples 15 Juillet 1833*.



Fig. 7 - Dans la cour du château, à Sallegourde, 1852.

Il représente le Lac Agnano avec une cabane au premier plan et des ruines de thermes. Son père avait déjà fait un lavis du lac daté de 1798 et présenté au salon de 1802 une huile sur toile *Vue du lac Agnano* (66,5 x 96,5 cm).

Le lac Agnano est situé dans les champs Phlégréens à l'ouest de Naples, c'est un ancien lac de cratère asséché en 1860 et transformé en hippodrome.

Le n° 11 intitulé *A Vietri 20 Août 1833* (23 x 29,8 cm) représente peut-être l'abbaye de Cava que son père a peinte dans le tableau du musée de Marseille *Vue de Cava du salon de 1816*.

Vietri est sur la côte amalfitaine à 40 km au sud de Naples.

Les n° 12 et 13 du 19 et 20 octobre 1833 sont deux dessins au crayon d'Agrigente et du temple de Junon.

Le n° 14 est un beau dessin au crayon représentant l'église de Villenave d'Ornon, le cimetière et la croix de procession, animé de personnages et daté du 8 septembre 1850 et signé *A Fontainieu* (26,7 x 35,2 cm ; fig. 6).

Le n° 15 est une huile sur papier intitulée *Dans la cour du château à Sallegourde 1852*.

Elle représente une femme portant un seau, sans doute devant le pigeonnier à droite de l'entrée (fig. 7).

Le n° 16 est un dessin à la mine de plomb sur papier avec des rehauts de gouache blanche représentant un moulin à eau, avec des indications de couleurs (34,3 x 22,2 cm). Il est daté 28 Juin 1861 à Sassenage. Sassenage est à 10 km à l'ouest de Grenoble sur le Drac qui se jette dans l'Isère.

Le n° 17 est une aquarelle, encre et esquisse au crayon (23 x 27,6 cm), qui représente le château de Sallegourde de face avec le portail d'entrée et les deux pigeonniers latéraux. Il peut être daté par le filigrane de 1865 (fig. 8).

Cette recherche m'a permis de répertorier 34 œuvres d'Adolphe Barrigue de Fontainieu : 27 aquarelles, dessins, encres sur papier et 7 huiles sur toile ou papier, dont

- 11 documents sur l'Italie,
- 13 œuvres sur Marseille et différentes régions de France,
- 4 sur Bordeaux et ses environs,
- 6 sur le château de Sallegourde et Villenave d'Ornon.
- 15 œuvres sont mentionnées dans le catalogue de la Société des Amis des Arts de Bordeaux pour les années 1851, 1866, 1870, 1872, 1873 et 1874.
- 7 sont aux Archives municipales de Bordeaux.
- 3 sont à la Société Archéologique de Bordeaux (dessins sur papier)
- *Pigeonnier dans la cour du château de Sallegourde* (cote : D C I 4)
- *Vue du château de Lérins 4 Juin 1859* signé AB de Fontainieu (cote D C I 100)
- *Vue extérieure de la chapelle de la Trinité dans l'île de Lérins 3 Juin 1859* signé AB de Fontainieu (cote : D C I 101).
- 9 dans des collections privées.

Il semble avoir moins de talent que son père, mais il faut citer néanmoins les beaux dessins de *L'Eglise de Villenave d'Ornon* (n° 14, fig. 6) et celui des Archives municipales, *Le château de Sallegourde*. Il représente des paysages, des bâtiments et quelques scènes d'intérieur avec personnages. Ses dessins ne sont plus linéaires comme ceux de son père, mais mettent bien en évidence les ombres par des hachures parallèles.

Pour se représenter ces deux artistes on peut citer le dessin d'A. Pallière représentant Prosper Barrigue de Fontainieu étendu sur un lit portant un bonnet et le portrait charge d'Adolphe Barrigue de Fontainieu par Blanc, élève d'Horace Vernet, de 1837, tous les deux conservés aux Archives municipales de Bordeaux.

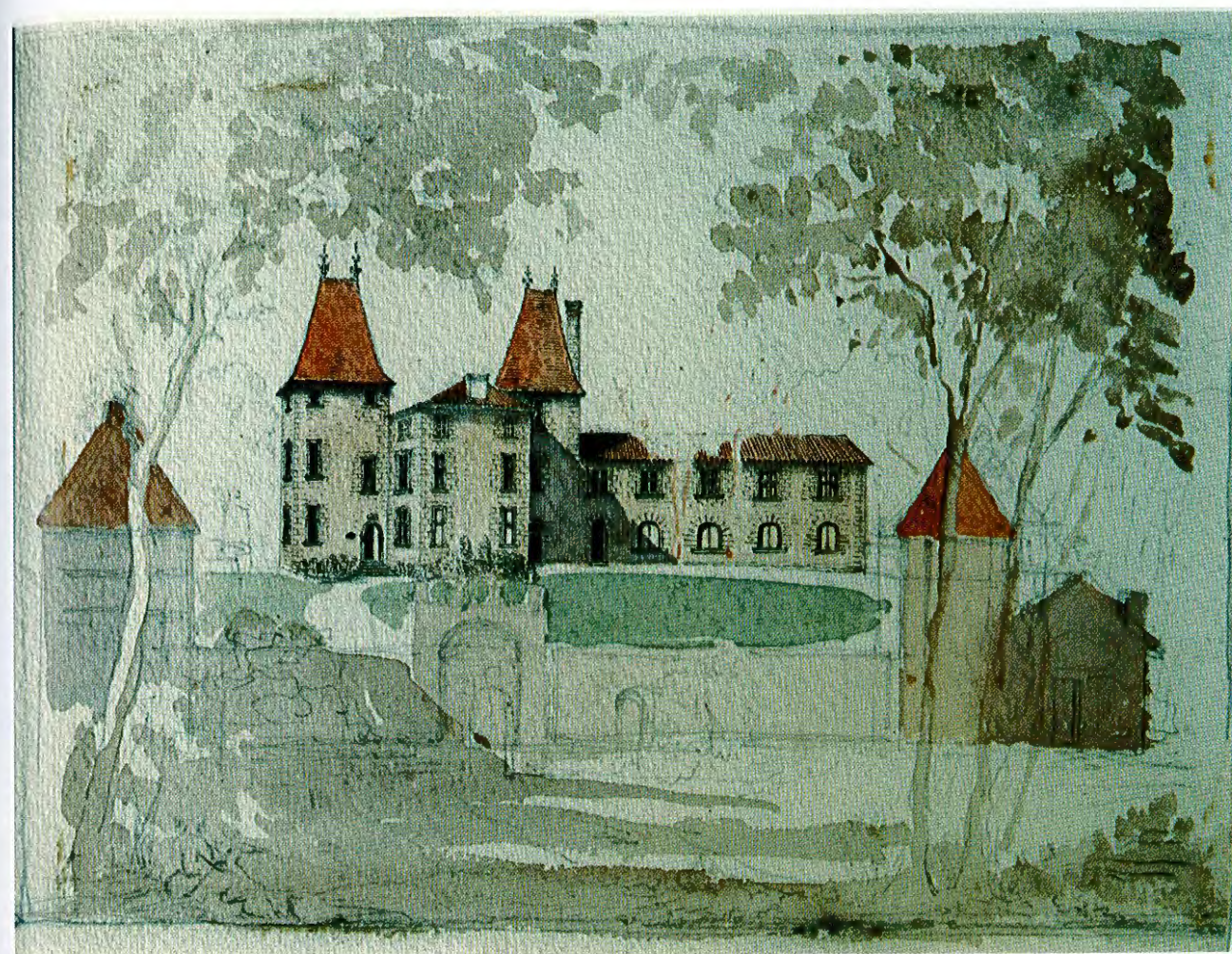


Fig. 8 - Le château de Sallegourde, vue de face.

Les marines

Il faut citer enfin les 3 dernières marines contenues dans le carton.

Le n° 19 est un lavis d'encre grise et esquisse au crayon avec des rehauts de craie blanche sur un papier vergé gris (42,5 x 53,5 cm). Il représente un trois-mâts, (corvette ou frégate), voiles hissées, vent arrière. Il est signé en bas à gauche *P Ozanne*, en bas à droite est écrit à l'encre grise : *1781 houzanne à Brest*, que je n'ai pas pu expliquer (fig. 9).

Pierre Ozanne (Brest 1737-1813), est le frère cadet de Nicolas Ozanne (1728-1811), maître de dessin à l'école de marine de Brest, ce dernier a accompagné Joseph Vernet dans sa tournée des ports de France, puis il fut chargé de l'éducation maritime du Dauphin, futur Louis XVI.

Pierre Ozanne a été comme son frère professeur de dessin et ingénieur constructeur à Brest. Il a participé à de nombreuses expéditions scientifiques comme dessinateur sur « Le Flore » en 1771. Il a également participé à la guerre de l'Indépendance américaine dans l'escadre de l'amiral d'Estaing sur « Le Languedoc ».

Il a laissé de nombreux dessins d'une grande qualité mettant en valeur des navires représentés en situation. Plusieurs musées conservent ses dessins. Ses sœurs et son beau-frère Yves Le Gouaz ont gravé ses recueils de dessins.

Le n° 20 est un dessin à la plume et encre noire sur plusieurs papiers raboutés d'un bateau au mouillage (39 x 49,5 cm) ; en bas à gauche à la plume : *Chebeck le Singe dessiné après nature le 15 may 1780 peint en noir saisine noire sabord rouge*. En bas

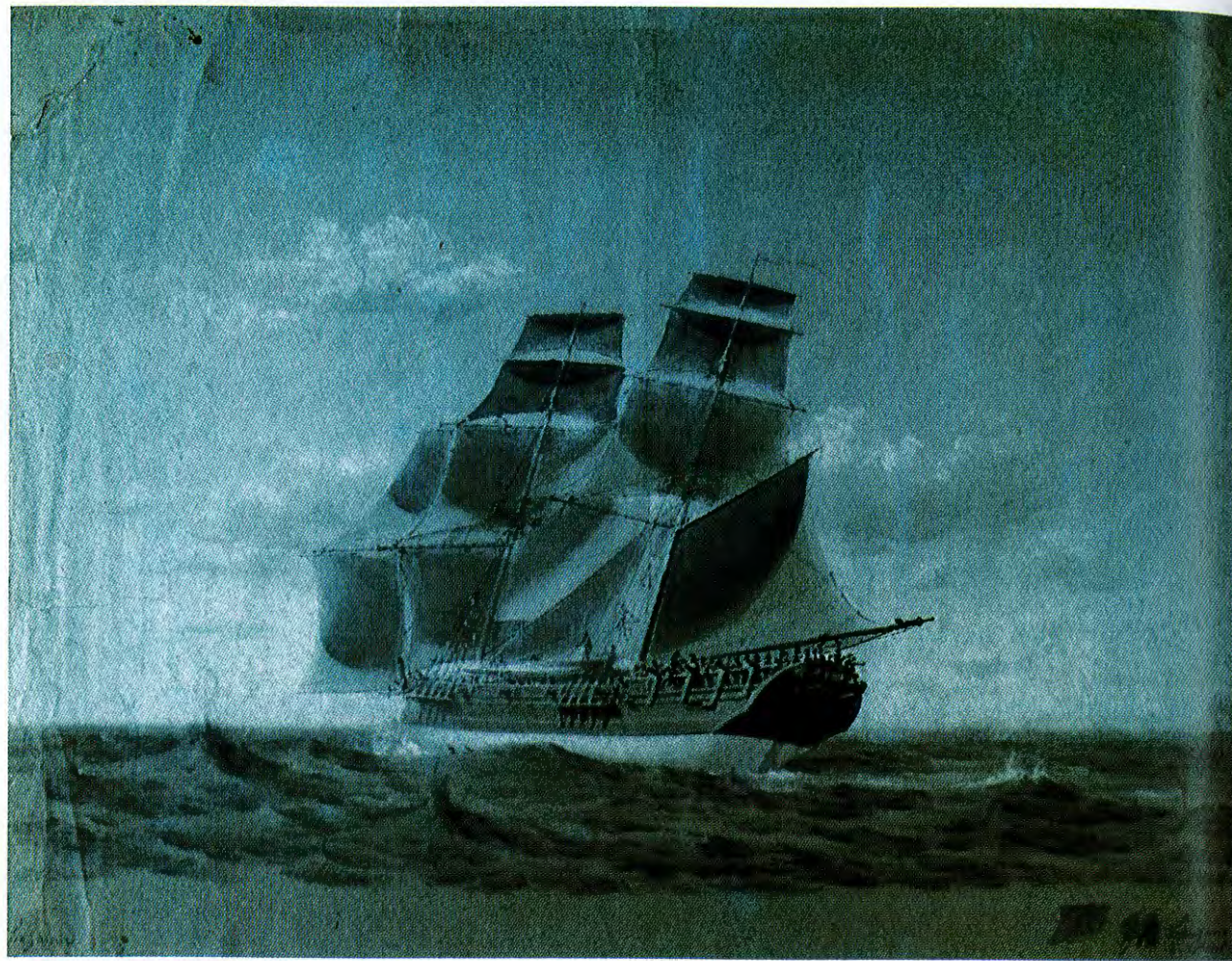


Fig. 9. - Marine, par Pierre Ozanne.

à droite : les initiales *S* ou *FR* que je n'ai pu bien identifier. Sur la poupe une armoirie avec trois fleurs de lys et une inscription « Le Singe ». On pourrait l'attribuer à Joseph Roux (Marseille, 1765-1835).

Le « chebec » est un trois-mâts rapide de Méditerranée d'origine arabe, il a servi entre autres aux corsaires. « Le Singe » a été construit à Toulon en 1760 sur les plans de Doumet Revest. En 1765 il est commandé par Suffren dans l'escadre de Duchaffaut à la bataille de Larache au Maroc. C'est un navire de 260 tonneaux avec 24 canons de huit pouvant accueillir 180 hommes et 5 officiers. En 1779 il est à Toulon pour des réparations, le dessin de 1780 le représente alors (fig. 10).

Le n° 21 est une huile sur panneau de bois (20 x 31 cm), marine représentant une côte rocheuse avec un bateau au mouillage et des personnages au premier plan. Au verso au crayon, *levé de soleil brouillard*, les initiales *J,S* ou *FR*. 15 Août 1797 : peut-être Joseph Roux.

La peinture du ciel et de l'eau est achevée, mais les rochers et les personnages sont seulement esquissés avec un lavis d'huile rouge. C'est peut-être la copie d'une huile sur toile de Joseph Vernet, *Marine soleil couchant* du musée du Louvre. Mais d'autres peintres élèves de Vernet ont réalisés des œuvres très proches : Charles Grenier de la Croix, dit Lacroix de Marseille ; ou Pierre Jacques Volaire dit le Chevalier Volaire ; ou encore Jean Henry dit Henry d'Arles (cf. une marine du musée de Montauban).

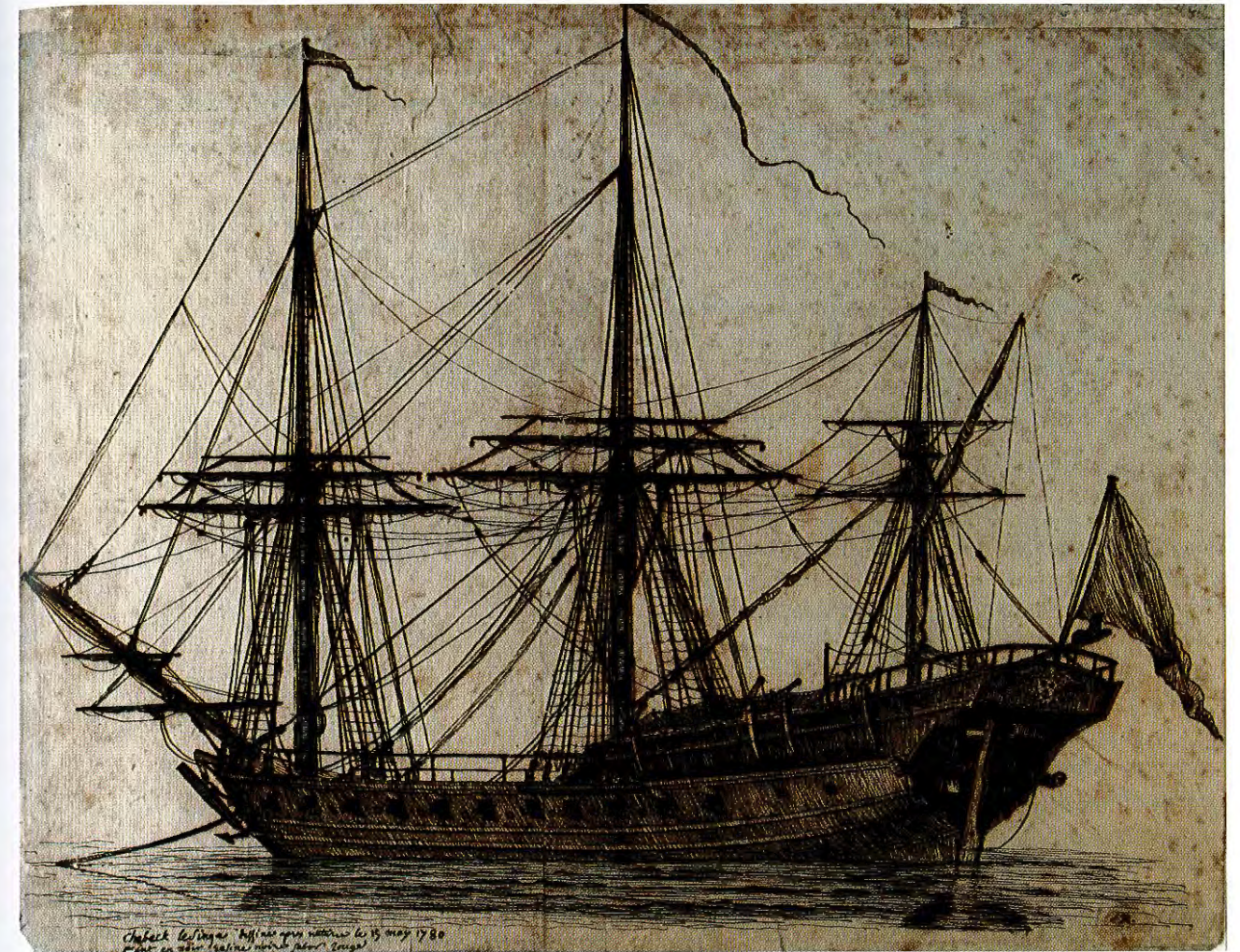


Fig. 10. - Le chebec « Le Singe ».

En complément de ces recherches, on peut citer le fils d'Adolphe, Prosper-Joseph-Henri Barrigue de Fontainieu : il épousa à Marmande Mlle Delaga, qui donna naissance à Gérard ; celui-ci, diplômé de l'école des Langues orientales, dut vendre le château de Sallegourde en 1894. Prosper Joseph fut également dessinateur. Trois dessins et aquarelles sont conservés au Archives municipales de Bordeaux, dont *Le*

château de Roquetaillade en travaux d'avril 1868, exposé par Monsieur Avisseau au n°47 du catalogue « Dix ans d'acquisitions aux Archives Municipales ». Il exposa au Salon des amis des Arts de Bordeaux : en 1874 il présenta un dessin *Le château de Canterane*, lequel est encore dans ce château ; en 1876 il exposa deux dessins représentant des vues de rues et de maisons à Marmande actuellement démolies. En 1874 il devint membre de la Société archéologique de Bordeaux.

Bibliographie

Sur Prosper et Adolphe Barrigue de Fontainieu

Lasserre, Charles, « Six esquisses du peintre Marseillais Prosper de Barrigue de Fontainieu (1760-1850) ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 1978, Tome LXX, page 197.

Catalogue de la Société des amis des artistes des arts de Bordeaux.

Cayeux, Jean, *Le paysage en France de 1750 à 1815*. Ed. Monelle Hayot, 1997.

Harambourg, Lydia, *Dictionnaire des peintres paysagistes français au XIXe*. Suisse, éd. Ides et Calendes, 1985.

Labat, Gustave, *Notice sur Villenave d'Ornon*. Gounouilh, 1892.

Coutagne, Denis, *François Marius Granet - Une vie pour la peinture*. Paris, Somogy, 2008.

Galassi, Peter, *Corot en Italie*. Gallimard, 1991.

Sur les marines

La marine à voile de 1650 à 1890 autour de Claude Joseph Vernet. Musée de Rouen, 1999.

Lagrange, Léon, *Joseph Vernet et la peinture au XVIIIe*. Paris, 1864.

Pollak, Jean, *Bibliothèque maritime française*. Ed. Les 4 Seigneurs, Grenoble, 1976.

Crédit photo : Freddy Saignette



Revue Archéologique de Bordeaux, tome C, année 2009, p. 211-260

L'archéologie girondine en 2008

(extraits du *Bilan scientifique régional*, DRAC Aquitaine, SRA)

Audenge

Maignan

Un vaste programme immobilier est à l'origine d'une expertise archéologique des terrains sis à Audenge. Le diagnostic a été réalisé dans un contexte de découvertes anciennes attribuées à l'artisanat de la poix durant l'Antiquité. L'étude archéologique de ces occupations littorales n'a de valeur et de portée qu'accompagnée de l'examen attentif de l'environnement ancien et des terrains qui supportent les vestiges des activités humaines anciennes : choix et conditions de l'implantation, ressources naturelles et nature des activités.

Sur la base de cette réflexion et pour une surface de projet de 25000 m², 1700 m² de terrains ont été sondés dans une optique archéologique étroitement imbriquée dans un protocole géo-archéologique mis en place entre le responsable d'opération et le géologue depuis 2005 et les fouilles voisines de Biganos « Bois de Lamothe ». Sur 32 sondages réalisés, seuls cinq sont strictement négatifs. Tous les autres révèlent une forte densité d'occupation à vocation artisanale et résidentielle au nord d'un petit ruisseau qui se jette dans la lagune d'Arcachon.

Les fragments de jarres à poix sont présents sur toute l'emprise du site (700 tessons de jarres pour 800 tessons au total) dans les structures en creux, en calage de trous de poteau ou en réutilisation dans des structures liées à ces activités caractéristiques du secteur et de toute la façade atlantique sud. L'un des sondages a livré, par exemple, une structure spectaculaire composée de deux creusements garnis de plusieurs couches de grands tessons de jarres à poix et de *tegulae* liés à l'argile crue (fig.). La première fosse est circulaire et présente un certain

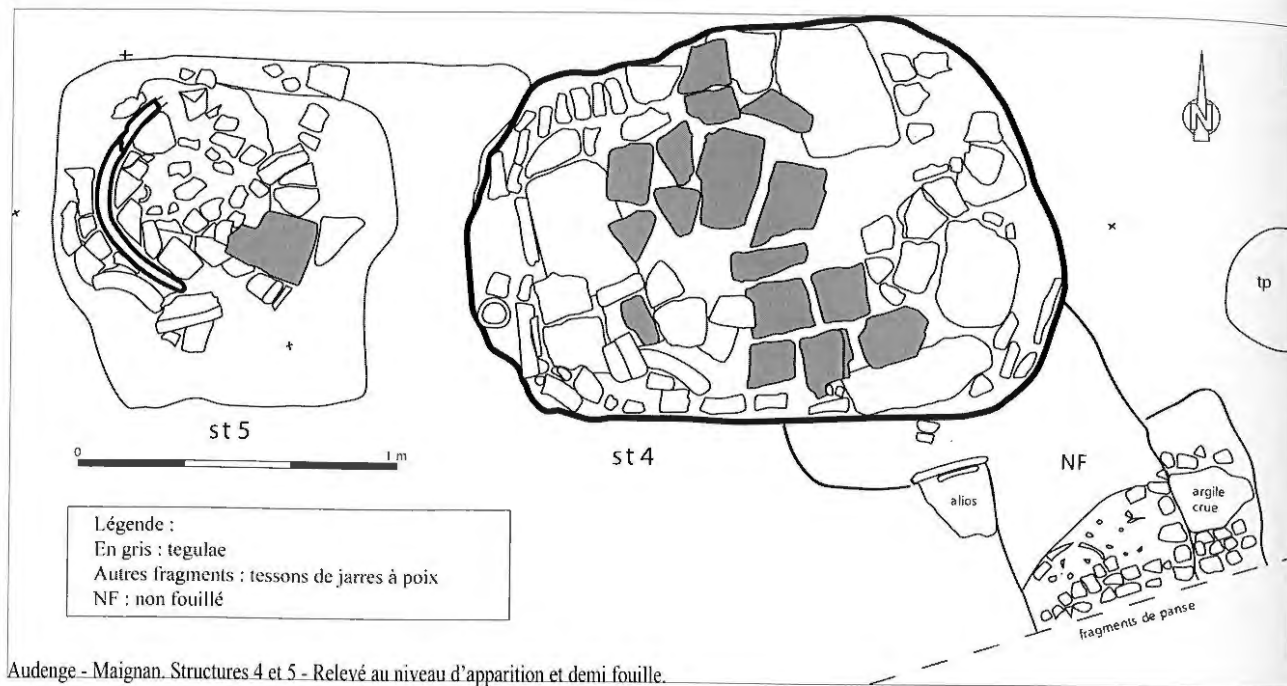
nombre de gros tessons en position verticale. La seconde est quadrangulaire aux angles arrondis. Même si aucun charbon, ni aucun résidu goudronneux, ni aucune trace de chauffe n'ont été enregistrés pour cet ensemble, il semble bien qu'il s'agisse là d'une unité liée à la fabrication de poix, au moins à sa transformation, dans une de ses phases de préparation ou d'affinage.

La présence de mobilier archéologique en différents endroits très densément occupés par des structures en creux suggère une occupation durable depuis le I^{er} siècle jusqu'au III^e siècle ap. J.-C. L'abondance de la céramique spécialisée (jarres, cuiviers et autres récipients associés) n'a d'égale que la qualité et la variété du vaisselier domestique, depuis le vase commun à la céramique sigillée, des amphores aux poteries de Vayres et d'Aquitaine méridionale.

La présence de silex taillés à l'interface entre le fond des structures antiques, les sables blancs et un paléosol brun rouille, soulève l'hypothèse de la découverte de vestiges appartenant à la phase récente du Paléolithique final et/ou au Néolithique.

Le diagnostic archéologique réalisé à Audenge « Maignan » 2 en mai 2008 a donc permis de cerner une partie importante du site archéologique détecté localement dans les années 80. L'expertise actuelle a mis en évidence une partie de la zone occupée durant l'époque romaine par des populations vivant visiblement, au moins pour une grande part, d'une économie liée à l'artisanat de la poix.

Les perspectives de fouille de ce type de site associant le résidentiel et l'artisanal, pour un secteur et un cadre de recherche encore très mal défini en archéologie (économie et commerce de la poix dans l'Antiquité sur le bassin d'Arcachon et le territoire des boiates), et géo-archéologie (formations littorales, dunaires, lagunes, forêt, etc.) sont primordiales à



Audenge - Maignan. Structures 4 et 5 - Relevé au niveau d'apparition et demi fouille.

la compréhension et à la connaissance de cette activité à cet instant donné. Le pin maritime, présent en position naturelle sur le littoral atlantique constitue bien évidemment la base de cette activité, activité qui répond sans doute pour une part à l'essor du vignoble aquitain mais également à la batellerie et au commerce florissant de ces zones littorales entre Aquitaine méridionale et septentrionale.

La place commerciale la plus enviable reste sans conteste, Biganos au « bois de Lamothe », dont les fouilles récentes tendent à révéler le caractère fédérateur et le rôle de réceptacle des productions locales spécialisées ou non et satellites dont Audenge fait partie (Wozny 2005-2006-2007). Biganos est un port boiate abrité sur le delta de l'Eyre et débouchant sur la lagune d'Arcachon. C'est une place privilégiée au carrefour des voies terrestres littorales, fluviales et maritimes entre Dax et Bordeaux.

Biganos est la destination de transit de toutes ces productions. Audenge est située à 6 km de Biganos et dans l'état actuel des connaissances, « Maignan » correspond au plus important centre de production de poix. De la coopérative de Biganos en quelque sorte, pouvaient partir ces résines et poix par la route ou par mer vers *Burdigala* et d'autres destinations plus lointaines. Il faut citer ici le cas de l'épave de Guernesey dont la fouille a livré de la résine originaire du littoral aquitain proche d'un estuaire (Rule et Monaghan, 1993). A noter également la découverte récente d'un pain de résine à Bordeaux quartier Mériadeck (fouilles A. Pons-Métois 2005, INRAP, études en cours).

En ce qui concerne la géo-archéologie, les conclusions de Thierry Gé et des analyses préliminaires soulignent que le site de Maignan offre les conditions optimales pour une reconstitution paléo-environnementale d'ampleur visant à caractériser l'évolution du paysage local en relation avec des activités artisanales attribuées à la période antique.

Ce site, implanté à proximité du cordon littoral et des milieux lagunaires (sites de Biganos et associés aux sols pédologiques intercalés dans les formations dunaires du Pyla ou de la plage de la lagune, sur la commune de La Teste-de-Buch) contribuerait de façon déterminante à restituer l'évolution de la zone littorale extrêmement riche d'un point de vue archéologique.

Les fouilles au sein des lagunes d'Arcachon (fouilles du site portuaire antique de Biganos sous la responsabilité de L. Wozny) ou de Sanguinet (fouilles subaquatiques sous la responsabilité de B. Maurin) et les fouilles de Ph. Jacques sur la bordure océanique à La Teste ou les travaux du GAPO dirigés par J.-Cl. Merlet (centre de recherches archéologiques des Landes) attestent de l'actualité des recherches en cours dans la région.

Wozny Luc
avec la collaboration de Gé Thierry

Rule M., Monaghan J. 1993. *A gallo-Roman Trading Vessel from Guernsey. The Excavation and Recovery of a Third Century Shipwreck*, Guernsey Museum Monograph, n° 5.

Bazas

Rue du 8 mai 1945, Caillavet

Les préalables historiques ou archéologiques concernant le lieu-dit Caillavet sur la commune de Bazas étant inexistant, la problématique se limite, selon le cahier des charges du Sra d'Aquitaine à « reconnaître la présence d'éléments du patrimoine archéologique dans l'emprise affectée par l'aménagement, et, le cas échéant, d'en caractériser aussi précisément que possible la nature, la chronologie, l'extension spatiale et l'état de conservation ». La configuration du terrain sur un sommet dominant un vallon vers l'est semble propice à une occupation humaine. De plus, la consultation du plan cadastral actuel montre que la parcelle n°150 se présente comme une anomalie dans une trame avoisinante plutôt composée de parcelles de grande surface. Ces dernières semblent se déployer en rayon autour de la première. Une telle configuration peut traduire *a priori* une organisation du terroir autour d'une occupation particulière. Enfin, le toponyme « Caillavet » signifie les Cailloux en parler local, et peut constituer un argument supplémentaire vers la présomption de vestiges archéologiques.

Les sondages ont été ouverts sous forme de tranchées continues formant un total de 693 m², le terrain d'assiette de la construction couvrant 6600 m².

Le sommet de la séquence stratigraphique est occupé par une couche de terre végétale dont l'épaisseur varie entre 0,20 et 0,50 m selon que l'on se trouve en sommet ou bas de pente. Dans ce dernier secteur, la terre végétale recouvre des sables argileux brun-gris contenant des graviers épars et correspondant à des dépôts de pente. Cette couche est installée sur un sable clair marbré de sable brun intégrant des lentilles de petits graviers. On observe dans ce niveau des fentes verticales de sable argileux gris aux contours oxydés. Cette couche sableuse est certainement d'origine alluviale et correspond aux niveaux de débordement du ruisseau coulant en contrebas. En haut de pente, la terre végétale est installée directement sur une couche de sable argileux brun marqué de points d'oxydation orangée et de fentes verticales formant des polygones et comblées de sable argileux gris.

Les traces vestiges se résument à quelques fossés doubles correspondant à des limites parcellaires. Ces fossés sont regroupés par deux ; ils sont espacés d'environ 1,50 m et s'apparentent à des « barrados », système de double fossé avec talus central pour délimiter des parcelles boisées ou non. Cette pratique est commune dans les Landes jusqu'à l'après-guerre. Le report en plan des axes de ces fossés montre deux orientations privilégiées pouvant correspondre à un ancien parcellaire. Par ailleurs, trois trous de poteau ont été repérés aux abords

de l'emplacement d'une ancienne construction ayant abrité la mairie de Bazas durant la seconde guerre mondiale et démolie depuis peu. Le mobilier découvert dans ces structures n'est guère antérieur au XVIII^e siècle.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par la responsable d'opération Ballarin Catherine (Inrap)

Biganos

Bois de Lamothe

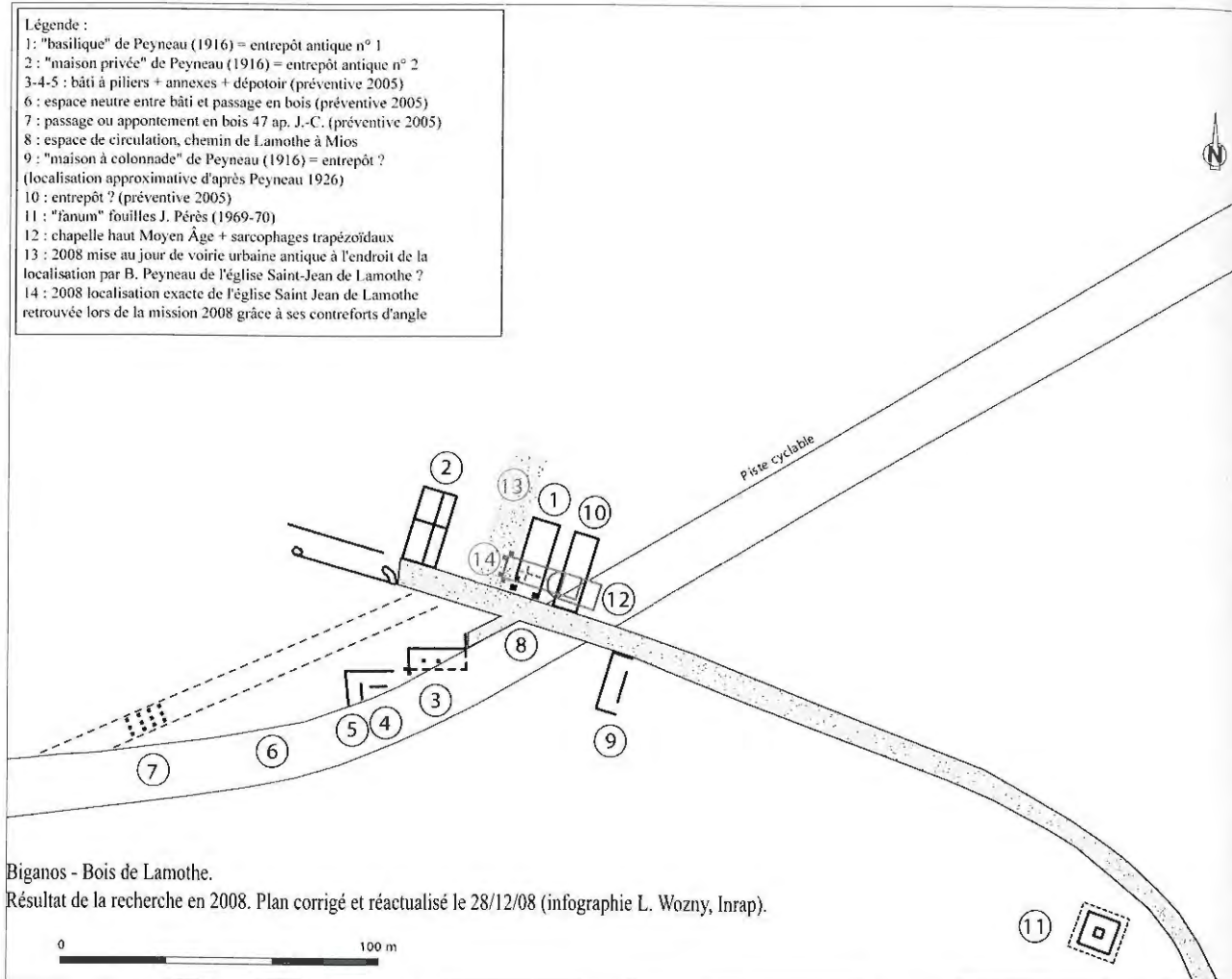
Un nouvel élan a été donné au projet archéologique Biganos-Lamothe grâce à la mise en place d'une opération triennale de fouille programmée dont la première étape a eu lieu en août 2008 durant une période de trois semaines.

C'est le cœur du site du « Bois de Lamothe » qui a été choisi. C'est le secteur le plus dense de la fouille, celui qui a enregistré le mieux l'évolution du site du milieu du I^{er} siècle ap. J.-C. jusqu'au XIX^e siècle.

L'état des lieux 2005, prolongé en 2006 avait mis en évidence le potentiel scientifique de ce secteur précis, quoique bien malmené par les fouilles anciennes depuis 1916, les fouilles clandestines récentes et la reprise galopante d'une végétation forestière renforcée par les nutriments et l'humidité des terrains porteurs. La fouille préventive opérée en 2005 sur le tracé de la piste cyclable RD 804 reliant Biganos au Teich fait également partie des puissants révélateurs de l'importance de ce site.

Les fouilles 2008 se sont achevées sur deux inédits d'envergure : la localisation exacte de l'église disparue de Saint-Jean de Lamothe démontée après son rachat au XVIII^e siècle et le départ d'une voirie antique qui se connecte sur l'axe est-ouest principal et court vers le nord le long de l'*horreum* 1 (fig.). Les connaissances du site augmentent considérablement. Le plan commence à se clarifier et le fait d'avoir localisé avec précision l'église facilite maintenant le travail de réflexion et de synthèse, mais aussi celui de la projection vers les deux années à venir nécessaires à une finalisation des travaux entrepris dans ce secteur précis.

Du quartier commercial portuaire antique avec bâtiments et voirie, se décline donc l'évolution radicale des lieux aux V-VII^e siècles avec mise en place d'un édifice du culte chrétien qui sera suivie quelques siècles plus tard par la création du bourg médiéval de Lamothe et de son quartier culturel (l'église) et funéraire (le cimetière paroissial) à 200 m au sud du château féodal du Castéra. Le cimetière fonctionnera jusqu'au XVIII^e siècle.



Le plan synthétisant ces connaissances se complète donc de ces deux nouveaux éléments et le travail de dégagement des « ruines de la maison privée » décrit par B. Peyneau en 1926 a permis son relevé topographique et la correction de sa position sur le plan (fig.).

La vision globale des découvertes effectuées depuis 2004 fait converger de plus en plus les arguments vers la validité des hypothèses d'un quartier d'entrepôts, probable port abrité entre fleuve et océan (cf. plan). Au moins quatre des bâtiments antiques reconnus sont interprétés comme des *horrea* (plan : n° 1, 2, 10 et 9). Le bâtiment 3 s'apparente plus à un grenier ou une halle. La circulation s'effectue sur la base d'un réseau viaire étendu est-ouest et nord-sud, carrefour des voies de Bordeaux et celles d'Aquitaine méridionale vers Dax et l'Espagne.

C'est cette situation bien particulière qui donne au site de Biganos une place remarquable au sein du commerce régional. Le mobilier archéologique rencontré à Biganos-Lamothe

abonde en ce sens. Citons par exemple la variété et l'abondance des céramiques importées (Trèves, Grande-Bretagne, Besançon, Italie, Centre, etc.). La présence de certains types de céramique comme la Black-Burnished, les gobelets d'Aco, la pré-sigillée de Bram et un vase de Besançon n'est pas un hasard. C'est la même chose pour les verreries. La présence d'une boîte à sseau à l'effigie de l'aigle n'est pas anodine non plus. Le transit y est maximal à la fin du I^{er} siècle ap. J.-C. Et la toile du réseau commercial de ce site s'ouvre avec une relative ampleur de l'Ibérie à la Bretagne romaine (Grande-Bretagne).

Cette même année, un diagnostic archéologique d'envergure a été mis en place à Audenge « Maignan » à 6 km de Biganos sur la rive nord de la lagune d'Arcachon (cf. notice dans ce volume Audenge, Maignan Luc Wozny mai 2008). Réputé être un site spécialisé dans la production de poix durant l'Antiquité, Audenge Maignan a pu remplir les entrepôts de Biganos-Lamothe en produits bruts ou dérivés.

La mission 2008 signe donc la première phase d'une nouvelle organisation de la recherche. Les perspectives principales peuvent se déployer sur deux thématiques principales :

— pour l'Antiquité, il s'agit de continuer à étudier le système des entrepôts au moins jusqu'au bâti 2 à l'ouest. Il faut en mieux comprendre l'organisation et reconnaître les bases anciennes en se gardant bien de négliger la voirie et les abords arrière et donc nord des différents *horrea*. Le départ de voirie vers le Castéra et le bourg actuel sont à exploiter dans un second temps de même que la reconnaissance des accès à l'eau (rivière et lagune) et les liens entre ces eaux, les accès routiers et les différents types d'*horrea*.

— pour le Moyen Âge et l'époque Moderne, maintenant que l'église est localisée, il faut travailler sur les relations cimetière/église et sur la reconnaissance des phases les plus anciennes d'occupation médiévale du secteur aussi bien dans la gestion du cimetière que dans l'architecture civile rurale (cf. les nombreux trous de poteau). La progression de la recherche pour ces périodes doit se faire préférentiellement vers l'ouest.

Pour des raisons issues du jugement du rapport d'opération 2008, la mission a été interrompue par le Sra après avis de la Cira. La commission propose l'ajournement de l'opération, une reprise du rapport par ajout d'études de mobilier plus complètes et la mise en place d'un PCR.

Wozny Luc

Les Billaux

Les Sables

Ce diagnostic a été occasionné par la création d'une carrière par Les Granulats d'Aquitaine au lieu-dit « Les sables ». Le projet d'aménagement se développe sur une surface de 117 500 m².

Le site est implanté sur l'une des terrasses fluviales de la rivière de l'Isle correspondant probablement à la basse terrasse. La surface du sol actuel est marquée par une morphologie globalement régulière donnant un aspect lissé à la topographie. Néanmoins, une ondulation fine est encore perceptible sur la parcelle qui présente en plus un encaissement en palier parallèle à la vallée. La zone la plus basse, située en dehors de l'emprise, est d'ailleurs caractérisée par la présence de marécages artificiels montrant la profondeur faible de la nappe, notamment dans la partie basse de la parcelle.

La hiérarchisation des formations sédimentaires montre clairement une forte discontinuité verticale, voire une présence d'importants *hiatus*, dans l'enregistrement sédimentaire. Sur

la base de cette faible conservation des sols, il est clair que les processus d'érosion ont été nettement dominants dans la dynamique sédimentaire. Au-delà de la conservation partielle de la nappe graveleuse, les sols sont très fortement érodés alors que les périodes d'érosion restent mal calées chronologiquement. L'absence de sites archéologiques est attribuable principalement à l'érosion.

Ainsi, seules trois structures en creux de type fosse et un fossé sans vestige archéologique ont été mises au jour, ne permettant aucune attribution chrono-culturelle.

Ortega Iluminada,
Sellami Farid

Bordeaux

17 à 25 rue Bigot, 14 à 26 rue de la Contrescarpe

Les sondages archéologiques réalisés entre la rue Bigot et la rue de la Contrescarpe dans une parcelle lotie du centre de Bordeaux (quartier des Capucins) avaient pour objectif d'appréhender les limites du fossé d'enceinte enserrant la ville au XIV^e siècle.

Les trois tranchées effectuées ont juste permis de vérifier le mode de comblement de ce fossé et d'apprécier l'importance des niveaux de remblais et d'occupations sus-jacents (bâtiments XIX^e).

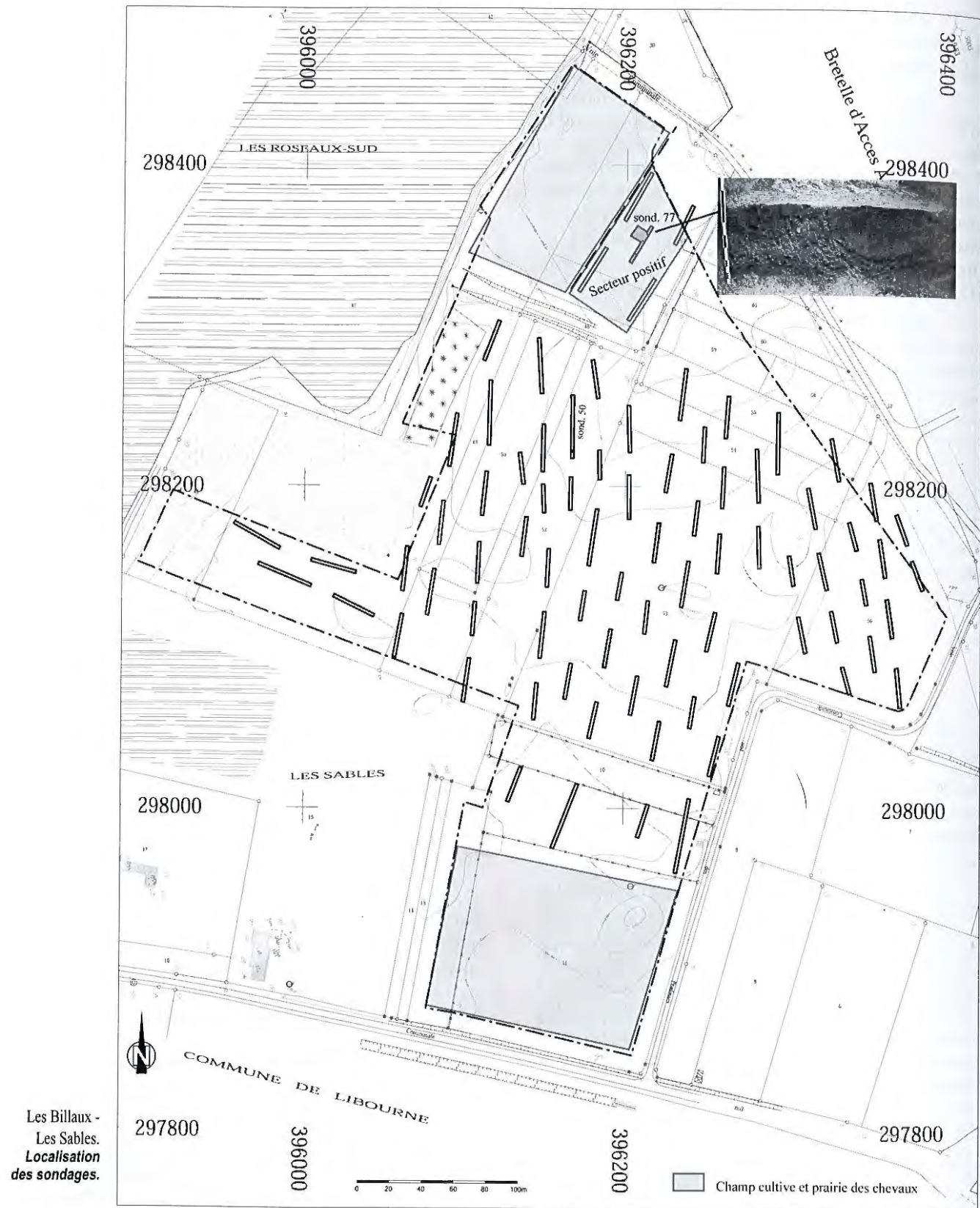
Dans les différents remblais, le matériel céramique récolté fournit quelques jalons chronologiques, avec notamment des éléments des XVI-XVII^e siècles, mais surtout du XVIII^e siècle. Notons, pour la fin de cette période, la présence quasi-exclusive dans certaines couches, de céramiques destinées au raffinage du sucre pouvant provenir des ateliers potiers de Sadirac.

Scuiller Christian

Bordeaux

38 à 44 rue de Cursol et Impasse Caillabet

A Bordeaux, au sud du Peugue, rue de Cursol, la construction d'un complexe immobilier par Bordeaux Métropole Aménagement a été précédée par une fouille sur 1100 m². L'ilot est situé au cœur de Bordeaux sur l'emplacement de l'ancien *Bordeaux Etudiants Club*. Les vestiges de la rue de Cursol mis



Bordeaux - 38 à 44 rue de Cursol et Impasse Caillabet.

au jour se rapportent à quatre grandes phases d'occupation antique allant de la fin du I^{er} siècle av. J.C. et au IV^e siècle de notre ère. Au Haut Empire, le site se trouve au cœur d'un secteur suburbain de *Burdigala* reconnu notamment à la cité Judiciaire et rue du Hâ. La fouille a permis de suivre la mise en place d'un quartier de l'agglomération antique occupé depuis la période augustéenne jusqu'à nos jours.

La chronologie des occupations débute avec une aire dédiée à des activités artisanales, aménagée autour d'un four monumental. Elle est accompagnée d'un bâtiment en bois sur sablière basse, jalonné de trous de poteaux et de fosses creusées dans la terrasse sableuse. La surface concernée s'étend au delà des limites de notre chantier au sud. Un mobilier clairement datable des époques pré-augustéenne et augustéenne, entre 10 av. J.-C. et 15 ap. J.-C. se rapporte à cette phase d'occupation.

La seconde phase d'occupation couvre la première moitié du I^{er} siècle. Elle révèle la construction d'un bâtiment en dur orienté sud-ouest/nord-est, avec une cave bâtie suivant le même axe et une latrine perpendiculaire. L'occupation apparaît plus dense progressivement du sud vers le nord de l'emprise. La moitié nord de l'emprise laisse peu de traces de cette occupation largement tronquée par les états postérieurs antiques et contemporains.

Le troisième état débute par un nivellement général du site caractérisé par la mise en place de remblais d'exhaussement. Les sols sont progressivement nivelés vers le nord de l'emprise. Le centre de l'emprise est occupé par un bâtiment rectangulaire construit suivant une nouvelle orientation ouest-est. Un nouveau bâtiment est construit dans l'angle nord-ouest du précédent, dans le courant du second siècle. Un grand mur orienté d'ouest en est, marque la limite d'un espace occupé par un troisième bâtiment au nord. La disparition des sols d'occupation ne permet plus d'identifier la nature des activités. Une canalisation, à encoches régulières au sommet des piédroits, est construite au sud parallèlement au bâtiment central suivant un pendage est-ouest. Une autre, avec un pendage du sud vers le nord-est contourne par l'est le premier bâtiment. A l'extrémité sud de l'emprise, elle possède une branche perpendiculaire en direction de l'ouest. Les bâtiments associés aux deux branches de canalisations matérialisent le développement d'un quartier urbain muni d'un réseau hydraulique secondaire au sud du Peugue durant le second siècle.

Une quatrième phase perturbe largement les états antérieurs, en ne préservant que quelques élévations. Elle marque un nouveau bouleversement de l'aménagement.

L'exhaussement des sols au sud de l'emprise est contemporain de la construction d'une grande canalisation d'assainissement dans le courant du III^e siècle. La construction de

l'ouvrage traverse l'emprise d'une place ouverte au sud et perce le bâtiment central reconstruit à cette occasion. Les sols surhaussés sont associés à des cloisonnements de murs en argile et blocs calcaire en liaison avec une pièce consacrée à une activité artisanale. Les deux bâtiments contigus au nord est de l'emprise coexistent. Les murs de l'état précédent sont repris en sous œuvre et surélevés avec des matériaux calcaires récupérés. Une salle avec chambre de chauffe et *prae-furnium* s'ouvre sur un hypocauste constitué de douze grandes pilettes privées de leur *suspensura*. Les quatre angles intérieurs de la structure sont équipés de double *tubuli* destinés à chauffer l'étage supérieur.

Suite à un effondrement des piles et de la *suspensura* par soutirage d'une doline, l'espace est comblé et le sommet de l'hypocauste réutilisé comme niveau de circulation durant le Haut Moyen Âge. Par ailleurs, l'implantation de certains murs médiévaux dans l'axe, voire au-dessus des murs antiques, ainsi que le bouchage du *prae-furnium* suggère une continuité de l'occupation.

Les phases d'occupation médiévales postérieures se caractérisent par la récupération de matériaux et l'apport de terres noires. De grandes fosses recoupent sur de larges diamètres la stratigraphie antique sur toute la frange ouest de l'emprise. Plusieurs traces de labours profonds et de cultures en fosses ont perforé les sols de béton antiques. L'angle d'un bâtiment moderne au sud est de l'emprise a livré un dépotoir du XVI^e siècle. Trois latrines modernes et dix contemporaines ont progressivement jalonné la majeure partie de l'emprise durant la période contemporaine.

Migeon Wandel

Bordeaux

4-6 Place Puy Paulin 35 à 43 rue Porte Dijaux

L'intervention archéologique s'est déroulée dans la construction en cours d'un immeuble en plein centre-ville de Bordeaux par la SCI Saphira. Cet aménagement avait déjà détruit la majeure partie des vestiges archéologiques avant le début de l'opération. Seuls 50 m² ont été réellement fouillés et des coupes ont pu être relevées grâce à la préservation de la stratigraphie sur certaines parois du sous-sol du bâtiment en construction. Ainsi, ont pu être étudiés sur 3,5 m de hauteur des sédiments archéologiques très stratifiés et liés à de nombreuses structures marquant une continuité d'occupation urbaine durant



Bordeaux - 4-6
Place Puy Paulin
- 35 à 43 rue
Porte Dijaux.

Ci-dessus :
Vue de détail et
interprétation de
la coupe strati-
graphique n° 5
(Cliché et DAO
Simon Girond).



Ci-dessous :
Vue d'ensemble
des vestiges
de la pièce 1
de la *domus*
du Ve siècle :
opus tessellatum
au décor
polychrome
présentant une
composition
orthogonale
d'octogones irréguliers
sécants et adjacents.
Ce sol a été endommagé
par les travaux
de construction
antérieurs à
l'opération
archéologique
(cliché Simon
Girond).



Bordeaux - 4-6 Place Puy Paulin - 35 à 43 rue Porte Dijeaux.

Ci-dessus : Vue d'ensemble du sol décoré de la *domus* de la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère. Un tapis central à trame géométrique isotrope est entouré de motifs de croisettes disposées sur trois rangées ; sur le reste du sol : tesselles noires ou blanches ainsi que plaquettes de marbre incrustées aléatoirement.

Ci-dessous : Détail du sol et des enduits muraux de la pièce 3 de la *domus* du Ve siècle (cliché Simon Girond).



la période romaine et une partie du Moyen Âge, l'ensemble étant très faiblement perturbé par des caves d'époques moderne et contemporaine (cf. fig.).

Les niveaux de la seconde moitié du I^{er} siècle avant notre ère n'ont été observés qu'en deux sondages réduits et n'ont pu être caractérisés (habitat ?, voirie ?). Durant la première moitié du I^{er} siècle de notre ère, le secteur semble voué à une activité artisanale métallurgique produisant des objets en fer et surtout en alliages cuivreux. Une *domus* est construite aux alentours de 60 de notre ère. Elle est signalée principalement par la découverte d'une salle de réception revêtue d'un sol en béton de chaux avec un *emblema* en *opus tessellatum* bichrome (cf. fig.). Malgré cet aménagement, l'artisanat métallurgique semble toujours actif et ce jusqu'au moins le milieu du II^e siècle de notre ère. La *domus* est détruite au plus tard à la fin du I^{er} siècle de notre ère, peut-être pour faire place à des installations thermales privées (?), occupées au moins durant le II^e siècle.

La fouille n'a livré pratiquement aucun élément des III^e et IV^e siècles. Cette carence implique-t-elle un abandon du secteur ? Un tel *hiatus* d'occupation serait surprenant au sein d'un secteur compris dans l'enceinte du Bas Empire. Il faut plutôt envisager que les niveaux et structures de cette époque ont été occultés par la mise en place d'une riche *domus* tout au début du Ve siècle.

Cette dernière occupait une grande partie de l'espace considéré. Quatre pavements en *opus tessellatum* polychrome ont été observés (cf. fig.). Délimités par des murs maçonnés profondément fondés, aux parois décorées d'enduits peints (cf. fig.), ces sols correspondent aux salles d'apparat de cette *domus* de l'Antiquité tardive : une galerie avec colonnade ouvrant sur un possible jardin, un vestibule et deux salles de réception chauffées par des conduits rayonnants sous le sol et un système de *tubuli* dans les murs. La demeure, qui subit des réaménagements dans le courant du Ve siècle, semble occupée au moins jusqu'au début du VI^e siècle, date à laquelle elle serait détruite, au moins partiellement.

Sur les vestiges de la *domus*, ont été repérées les traces d'un habitat du début du Haut Moyen Âge caractérisé par des sols en terre et des trous de poteaux. Les niveaux des siècles suivants qui ont pu être explorés n'ont livré aucune structure mais sont marqués par d'importants rejets détritiques signalant vraisemblablement la proximité de l'habitat. Au sommet de la stratigraphie étudiée, un mur maçonné, dont la tranchée de fondation coupe une grande partie des niveaux du Haut Moyen Âge, signale l'implantation d'un nouvel habitat « en dur » qui pourrait être attribuable au Moyen Âge classique.

Girond Simon

Bourg-sur-Gironde

Le Nègre

Le terrain, objet du présent diagnostic, se situe à proximité de la *villa* gallo-romaine dite de « Les Gogues ». Une prospection réalisée en 1996 fait état de la présence de mobilier antique au sud-est de la parcelle. Qui plus est, des vestiges datés du Néolithique ont été observés dans le secteur.

Aucun élément intéressant l'archéologie n'a été observé au cours de l'opération. Il convient cependant de rester prudent quant à la possibilité d'avoir des installations en relation avec la *pars urbana* dans ce secteur.

Charpentier Xavier

Camiac-et-Saint-Denis

Saint-Denis

A Camiac-et-Saint-Denis, le projet d'aménagement d'un chemin d'accès aux habitations situées à l'est de l'emplacement supposé de l'ancienne église de Saint-Denis a conduit le SRA à prescrire une opération de diagnostic.

1329 m² des 2 980 m² initiaux firent l'objet de cette intervention.

Les fondations de l'ancienne église paroissiale Saint-Denis, dont l'existence est attestée à partir de la fin du XI^e siècle, et plus particulièrement celles de son abside, ont été mises au jour au centre de l'emprise. Le cimetière attenant est illustré par des sépultures en fosses et un sarcophage trapézoïdal. Ses murs de limites ont été appréhendés à plusieurs reprises.

Plus tard, aux XIII^e-XIV^e siècles, le site est occupé par un habitat dont les structures en creux et une zone d'activités se superposent partiellement au cimetière mais il est possible qu'il y ait eu coexistence des deux occupations. Puis au XVII^e siècle, une volumineuse couche de remblai de démolition scelle les structures (fossé, trous de poteaux et zone de foyers) situées au nord-est de l'emprise. A une date indéterminée, au nord-ouest, les fondations d'un mur réutilisant des éléments lapidaires appartenant vraisemblablement à l'église (statue, colonne et éléments de sarcophages) sont établies. D'autres murs, situés à proximité de l'abside, posent la question de leurs relations avec l'église. Quelques tessons de céramique résiduels semblent témoigner d'une occupation gallo-romaine dans l'environnement du site.

A l'exception d'un mur pour lequel les éléments retrouvés appartiennent au XVI^e ou au début du XVII^e siècle (date de sa récupération ?), la chronologie des tessons est médiévale. Pour certains, la datation est antérieure au XIV^e, probablement du XIII^e siècle.

Moreau Nathalie

Gaillan-en-Médoc

Château du Mur

Le château du Mur est un site daté en 2007 de la Tène Moyenne (Tène B/C1), d'une superficie de 13 ha, délimitée par un talus ovalaire.

Préalablement à un projet de construction d'un bâtiment commercial, une première évaluation a été effectuée sur une emprise d'environ 4000 m² située dans l'angle sud-est à l'intérieur de la fortification. Sur la presque totalité de l'emprise, le substrat rocheux de l'Oligocène inférieur apparaît quasiment à l'affleurement.

Celui-ci présente un faciès d'érosion typique des lapiaz, ce qui démontre une importante exposition à l'air libre. Mis à part de rares trous de piquets non datés, aucun aménagement anthropique du substrat n'a été décelé. Cependant au sud-est de l'emprise, l'angle d'une grande fosse d'extraction a été mise en évidence. La fosse est grossièrement quadrangulaire et a été explorée sur une cinquantaine de mètres carré.

A cet endroit le substrat apparaît à 10 cm de profondeur et se poursuit jusqu'à 50 cm de profondeur, ce qui correspond à l'extraction d'une seule assise qui reposait sur un niveau marneux. Le remplissage de la fosse est constitué par des déchets domestiques et des rebuts marneux d'extraction.

Un important foyer lenticulaire d'un mètre vingt de diamètre est présent à l'angle de la fosse d'extraction

Le mobilier présente des caractères légèrement plus archaïques que celui recueilli lors de la campagne 2007 et date le comblement de la fosse de la Tène A/B1.

Cette fosse d'extraction représente la structure la plus ancienne connue sur le site et pourrait ainsi dater la construction du talus dans lequel un four daté de la Tène B2/C1 était implanté.

Coutures Philippe

Hostens

Le Bertet de Près

Présentation générale du site

Le gisement de plein air de Bertet du Près découvert en 1990 par Gwénolé Belbeoc'h est situé en limite sud du bourg, dans un secteur de dunes anciennes. Un soigneux ramassage en surface, dans un semis de pins, a permis de recueillir une industrie lithique abondante et diversifiée en trois secteurs très proches. Cette industrie comporte des éléments clairement attribuables à l'Azilien (pointes à dos) et une composante plus récente à microlithes (Sauveterrien).

Sondage

En 2008, un sondage de 2 m² a été entrepris sur l'une des parcelles. Les vestiges archéologiques ont été repérés en trois dimensions, portés sur plan et les sédiments ont été systématiquement tamisés à l'eau.

La stratigraphie du sondage correspond aux différents horizons d'un podzol et elle montre la succession suivante de haut en bas dans un contexte de sables fins à moyens pédogénisés à passées plus grossières : le sédiment, sableux qui contient l'industrie lithique est clairement podzolisé ; ce paléosol coiffe une dune ancienne de type barkhane. Les vestiges archéologiques se répartissent sans solution de continuité sur toute la hauteur de la coupe jusqu'au sommet de l'alias. Ils pourraient avoir été déplacés par ruissellement, mais ont gardé des bords et des nervures frais.

Pauvre, l'outillage comporte une pointe à dos entière et une autre fragmentaire, une extrémité de lame appointée, un fragment de pièce à dos, un fragment de lame à dos, un fragment de lame utilisée, un fragment de triangle douteux. Les produits de débitage et les déchets de taille comportent des éclats, des micro-éclats et des esquilles, des lames et des lamelles, trois nucléus, quelques débris et fragments indéterminables.

Ce site, assez étendu, comporte plusieurs secteurs d'occupation qui se rattachent au Sauveterrien ou à l'Azilien avec sans doute des possibilités de recouvrement. Le sondage a essentiellement livré des indices d'Azilien. Le silex de Villagrains domine, associé à du silex sénonien noir à grain très fin provenant de galets. La présence au sommet d'une dune ancienne d'une industrie azilienne, peut-être en position secondaire, mais dont les éléments n'ont apparemment pas subi un long transport, est un élément d'information particulièrement intéressant qui permet d'attribuer une limite supérieure à la mise en place de cette dune.

Ce gisement appartient à l'ensemble de petits gisements de plein air épipaléolithiques et mésolithiques des abords de la ride anticlinale de Villagrains, où la présence de silex campanien a attiré les hommes préhistoriques. Cet ensemble se rattache à un plus vaste ensemble qui s'étend dans la Haute Lande, le bassin de la Leyre et en bordure du littoral landais et médocain.

Lenoir Michel

Isle-Saint-Georges

Dorgès

Le site archéologique de Dorgès, connu depuis les surveillances d'Olivier Coussillan, puis par les récentes campagnes de prospections (Th. Mauduit 2003 à 2008), vient d'être élargi sur la parcelle 515 (section B) qui n'avait pas encore livré de vestige significatif. Il y avait cependant une forte probabilité que le secteur soit concerné par une occupation passée.

Il faut rappeler que la position exceptionnelle du site de l'Isle-Saint-Georges (sur la Garonne, près de Bordeaux) et l'attestation d'un abondant mobilier dans un bon état de conservation a conduit une équipe de l'université de Bordeaux 3, dirigée par Anne Colin, à mettre en place un programme de recherche sur le terrain afin de mieux cerner le site : reconnaissance des limites d'occupation et établissement d'une chronologie relative. La parcelle 515 est aussi concernée par un projet de prospection géophysique par l'équipe de Vivien Mathé de l'université de la Rochelle, programmé pour 2009.

Sur le secteur de Dorgès, ces dernières années, les recherches ont révélé la présence d'un matériel attestant une occupation humaine depuis au moins le III^e siècle av. J.-C. (tessons de Dressel 1A, céramique protohistorique). Le mobilier métallique est caractérisé par différentes étapes de l'activité de métallurgie. De nombreux résidus de plomb et de bronze, collectés sur une superficie d'environ deux hectares, forment des déchets de fonderie et d'une métallurgie artisanale. Les monnaies sont nombreuses, avec des types gaulois, celtiques, romains et gallo-romains. Le site a livré des fragments de fibules de types différents, mais aussi un mobilier remarquable comme une petite hache à talon (datée du Bronze moyen). Dans ce lot, il faut noter la présence d'un fragment de statuette en bronze et un dé en plomb. La faune est assez bien représentée dans le ramassage, l'étude a été réalisée par Patrick Michel.

Cependant, malgré les prospections effectuées sur la parcelle 515, cette zone, pourtant mitoyenne du site principal, s'est révélée très pauvre en mobilier archéologique. En

octobre 2008, des travaux de terrassement et d'arrachage de vigne entraînent une intervention rapide, grâce à l'obtention, de la part du Sra d'Aquitaine, de l'autorisation d'une prospection pédestre et au détecteur de métaux. Le ramassage de surface révèle alors la présence d'un mobilier archéologique concentré sur la partie sud-est de la parcelle.

Le traitement du mobilier céramique est en cours, mais on peut déjà signaler la présence de céramiques essentiellement protohistoriques (plutôt Deuxième Âge du Fer), de nombreux fragments de terre rubéfiée, probables vestiges de torchis d'habitation (ou de fours), touchés par les travaux, ainsi que des résidus de bronze. Outre les vestiges d'activité de métallurgie (plomb et bronze), la prospection au détecteur de métaux a permis la découverte d'un second dé à jouer en plomb, de typologie similaire à celui trouvé sur la parcelle 63 de la même section, mais au pointage différent (et toujours non conventionnel), et quelques objets en fer dont la datation reste indéterminée.

Le terrain, décaissé en limite sud de parcelle afin d'aménager une bande de roulement pour les engins agricoles, a livré, à l'angle sud-est, un ensemble de structures, dont il conviendra de déterminer la nature, ainsi qu'une fondation de mur en moellons calcaires d'apparence moderne qui semble avoir perturbé les niveaux en place. Les couches archéologiques sont situées à environ 40 cm de profondeur, niveau atteint par les travaux. Le déblai a été épandu sur le reste du terrain labouré, en attente de travaux de finitions (hersage et nivelage) puis de plantation.

La mise en place d'une fouille de ces structures apporterait des données précieuses en complément de la future prospection géophysique de la parcelle, en projet pour 2009. Une excavation complète des niveaux nous informerait sur une chronologie relative non établie, ainsi que sur la morphologie et la destination des structures observées. Les niveaux ne semblent pas perturbés dans leur ensemble, leur position affleurante donne la possibilité d'une campagne rapide et peu onéreuse.

En complément à ces recherches sur la parcelle 515, une rapide prospection sur la parcelle 63 sur un secteur dont le sol venait d'être travaillé a livré deux nouvelles monnaies gauloises (un petit bronze de *Contoutos* et une petite monnaie en argent encore indéterminée) ainsi qu'un fragment de fibule à plaquette datée du I^{er} siècle. Cette dernière porte à treize le nombre de fibules trouvées (fouille ou prospection) sur la commune.

Signalons également l'étude d'un lot intéressant de tessons de céramiques mis au jour lors du creusement d'une piscine, il y a quelques années sur le secteur très sensible des Gravettes, et qu'à bien voulu nous confier O. Coussillan à qui il avait été donné. La fourchette chronologique concerne surtout le

Deuxième Âge du Fer et l'époque Augustéenne avec essentiellement de la céramique commune majoritairement non tournée, élément abondamment reconnu sur ce site.

Mauduit Thierry
Sassi Mohamed

Jau-Dignac-et-Loirac

La Chapelle

La fouille du site de « La Chapelle » (qui avait débutée en 2001) s'est achevée en 2009. Nous préparons actuellement la publication de la monographie du site qui paraîtra à la fin de l'année 2010 (supplément de la revue *Aquitania*). Par ailleurs, le site sera aménagé pour une ouverture au public dans le courant de l'année 2011. En effet, la parcelle concernée avait été achetée par la municipalité de Jau-Dignac-et-Loirac qui y a vu une opportunité pour mettre en valeur son patrimoine. L'ensemble du mobilier devrait rejoindre le musée d'Aquitaine où quelques objets sont déjà exposés depuis le mois d'octobre (collections permanentes, salle du Haut Moyen Âge).

Cet ancien îlot des bords de l'estuaire de la Gironde est d'abord occupé par un temple gallo-romain dont plusieurs états ont été mis au jour. La dernière campagne de fouille a permis de retrouver le négatif d'une première *cella* carrée, située sous la seconde mais légèrement plus au nord-est. La datation de ce premier état doit être encore affinée mais pourrait se situer dans le courant du I^{er} siècle av. J.C. Le temple est ensuite reconstruit suivant un plan assez similaire comprenant d'abord une *cella* carrée à laquelle vient s'ajouter un *pronaos*. Plus tard, vers la fin du II^e siècle ou le début du III^e, une galerie périphérique est ajoutée. Le temple est occupé tardivement jusqu'à la fin du IV^e siècle. Même si les niveaux d'occupation antique étaient assez mal préservés, le mobilier mis au jour est assez riche et diversifié (petit mobilier métallique, monnaies, céramiques, statuettes en terre cuite, coquillages, restes fauniques...); son étude (actuellement en cours) apportera beaucoup sur le fonctionnement de ce sanctuaire qui apparaît isolé sur le rebord de l'îlot.

Les ruines de ce temple sont ensuite réaménagées ce qui témoigne d'un grand changement dans la fonction du site. Le *hiatus* d'occupation est évident, mais la réoccupation n'est pas fortuite et tient compte de la présence de bâtiments anciens dont on pouvait tirer parti, tant du point de vue matériel que symbolique.

Ce sont probablement les membres d'une riche famille aristocratique qui ont transformé cet espace pour en faire une nécropole patrimoniale au sein de laquelle les ruines sont

converties en une petite église abritant une douzaine de sépultures assez prestigieuses.

La fouille de 2009 a permis de compléter le plan de la nécropole environnante notamment au nord et à l'est de l'église. Une dizaine de sépultures, essentiellement en coffrage de bois, ont été mises au jour dans ce secteur. Au total, la nécropole apparaît donc très centrée autour du pôle ecclésial et ne s'étend pas au-delà d'une dizaine de mètres de l'édifice. La fouille, quasi exhaustive de cette nécropole du Haut Moyen Âge permettra de travailler précisément sur les modes d'inhumation et sur le « recrutement » de ce gisement funéraire. Les résultats de plusieurs datations radiocarbone et d'analyse paléogénétique devraient apporter des informations précieuses. Des travaux ont aussi été initiés sur la restitution des coffrages de bois (Réveillas *et al.* à paraître 2010) et sur le mode de fabrication des sarcophages (Rougé *et al.* à paraître 2010).

L'église est détruite et laisse place à un petit habitat (XI^e-XII^e siècle ?) venant s'installer sur les ruines et attestant de l'intensité de l'occupation de l'îlot. Au XIII^e siècle, la construction d'une chapelle médiévale sur le site vient perpétuer la mémoire de cette ancienne occupation. En effet, la présence de sépultures a pu contribuer à l'édification d'un lieu de culte chrétien à cet emplacement auquel une trentaine de tombes ont été associées.

Cartron Isabelle,
Castex Dominique

Langoiran

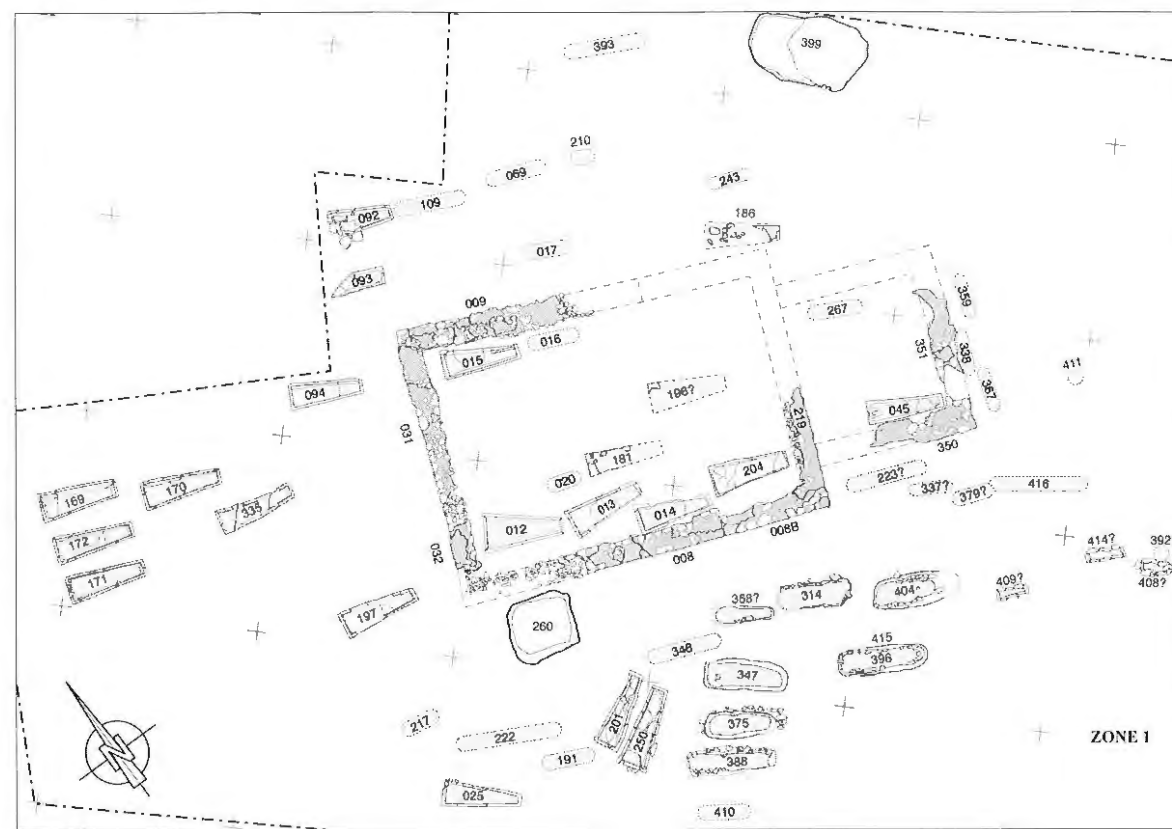
Le Castéra

Dans le cadre du projet lancé en 2004 autour du site de la plateforme fossoyée du Castéra, l'année 2008 a été consacrée à la fin du diagnostic entamé en 2007. Contrairement à ce qui avait été initialement prévu, l'étude du fossé a été repoussée pour des raisons techniques.

L'intervention s'est focalisée sur le mur d'enceinte - structure en terre qui a fait l'objet d'une première approche par Claire-Anne de Chazelles (CNRS, UMR 5140, Lattes) - et sur la fin du sondage ouvert à l'intérieur de l'enceinte. Deux grandes phases d'occupation du site ont été repérées. La dernière phase d'occupation du site, attribuée au XIII^e siècle, correspond à l'état du site tel qu'il a été révélé par les photographies aériennes et à l'image superficielle de la prospection géophysique avec une série de constructions accolées à l'enceinte polygonale.

Jau-
Dignac-
et-Loirac

La
chapelle.
Plan de la
nécropole
et de
l'église
du Haut
Moyen
Âge, état
2008
(relevés et
DAO, D.
Kawe, D.
Boyer).



La nouveauté essentielle pour 2008 est la mise en évidence d'un état antérieur. Attribué pour l'instant au XII^e siècle, il correspond à une organisation tout à fait différente du site alors centré sur un édifice quadrangulaire dont l'un des côtés a été recoupé par le sondage effectué.

Dans la zone fouillée, l'édifice a été entièrement épierré, comblé avec un sédiment particulièrement compact mêlant argile et grave. Cette découverte confirme et précise l'image profonde du site, fournie par les prospections géophysiques conduites en 2006 par notre regretté collègue Michel Martinaud (décédé en mai 2008), qui pensait que la plateforme du Castéra avait été aménagée artificiellement à partir d'un noyau de remblai pierreux ou graveleux d'origine anthropique (cf. notice et figures bilan scientifique régional 2006). Les premières bases acquises au terme de deux campagnes de diagnostic nous permettent d'envisager l'ouverture d'une fouille programmée qui devra être conduite sur une large surface pour comprendre l'évolution, la chronologie et les fonctions d'un site dont la stratigraphie promet d'être complexe et les structures malmenées par des récupérations successives.

Faravel Sylvie

Loupiac

Saint-Romain

Après quatre années de campagnes de fouille sur le site archéologique Saint-Romain de Loupiac, l'année 2008, dernière d'un programme triennal, fut consacrée à la poursuite des secteurs ouverts en 2006. Les faits suivants sont particulièrement notables :

- Dans les pièces de l'aile sud-est de la *pars urbana* des fosses et des trous de poteaux ont été fouillés. Le dégagement de l'une d'elles nous a conduit à effectuer un sondage dans les pièces PCE202-ESP237 et de mettre au jour un bassin mosaïqué (BS319).
- La découverte d'une troisième sépulture, lors de la campagne de juillet 2008, a entraîné la fouille minutieuse de ces trois tombes en octobre par deux anthropologues.
- L'extension de la *villa* au sud-ouest et au nord-ouest a été confirmée par l'ouverture d'un nouvel espace (ESP296) et la présence de deux murs parallèles dans un sondage à 7 m de la limite de fouille actuelle.

De ces cinq campagnes de fouille, il résulte six phases de construction de la villa depuis la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C. jusqu'à son abandon en tant que telle aux VI^e-VII^e siècles ; sa fonction originelle est alors profondément modifiée par l'implantation d'un espace funéraire et de constructions maçonnées ou en matériaux légers.

Dans la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C., la villa se compose d'un péristyle, au sol en mortier et cailloux, encadré de deux ailes au sud-ouest et au sud-est. La seconde ne comporte qu'une seule pièce PCE298 dont les niveaux de la première moitié du I^{er} siècle n'ont pas été atteints. Mais la première présente quatre pièces (PCE217, PCE207, PCE192 et PCE286) et un espace ESP296. L'abandon de la pièce PCE207 est marqué par le remblai de destruction, daté de la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C.

Les fragments d'enduits peints issus de ce remblai ont été remontés et restitués : le décor, formé d'un panneau uni rouge ocre scandé de candélabre et d'une plinthe mouchetée, est de la première génération du III^e style pompéien, soit entre 15 av. et 15 ap. J.-C. Cela confirme que la *pars urbana* est déjà établie au début du I^{er} siècle ap. J.-C.

Dans la deuxième moitié de ce siècle, le péristyle reçoit un nouveau sol, construit en mortier, et une banquette (BQ314) tandis que la pièce PCE192 de l'aile sud-ouest est aménagée d'un foyer (FY303) fonctionnant avec une sédimentation de sol riche en cendres et charbons.

La pièce PCE298 de l'aile sud-est reçoit le caniveau CN310. Au sud-est, un premier complexe thermal est caractérisé par un *caldarium* à *solium* quadrangulaire et d'un *laconicum*, alimentés par un *praefurnium* (phase 2 a). Dans la phase 2 b, la pièce PCE192 est abandonnée pour un espace ouvert ESP299 matérialisé par un sol en mortier.

Dans la première moitié du II^e siècle (phase 3 a), le péristyle reçoit son dernier sol, construit en béton de tuileau, qui perdure jusqu'à l'abandon de la villa ; il possède une colonnade (SL284 et SL279), un bassin ornamental à quatre ailes (BS189) et un réseau de caniveaux (CN173). Dans l'aile sud-ouest, l'espace ESP299 laisse place à une pièce semi-circulaire PCE208, au sol de terre rubéfiée. Dans la pièce PCE298, le caniveau est remplacé par un autre et une fondation de sol en mortier. L'aile sud-est reçoit également le bassin mosaïqué (BS319) et deux sablières basses isolées au nord-est. Dans la deuxième moitié du II^e siècle, caractérisant la phase 3 b, le mur nord-est du bassin ornamental est obstrué par un mur. L'aile sud-est de la *pars urbana* est aménagée d'une nouvelle pièce PCE317 avec un réseau de caniveaux. Les sablières basses au nord-est sont abandonnées pour une structure bâtie indéterminée et une fondation de sol en mortier et en briques cuites. Une nouvelle pièce est construite au sud de la *pars urbana* PCE318.

Au III^e siècle, dans une première phase 4 a, le bassin BS319 est détruit et la pièce PCE317 est divisée en deux espaces (PCE204 et ESP203) dans lesquels sont installés deux niveaux d'occupation. Dans une deuxième phase 4 b, la pièce PCE298 de l'aile sud-est est divisée en deux couloirs (ESP190, ESP237) et trois pièces (PCE252, PCE195 et PCE202) supplémentaires, aux sols en béton de tuileau, ouvertes sur la galerie sud-est du péristyle. Le couloir ESP190 se singularise par un sol construit en *opus signinum*. La pièce PCE204 est aménagée d'un réseau de caniveaux tandis que le couloir ESP203 reçoit une préparation de sol en mortier. Dans l'aile sud-est, l'espace ESP296 reçoit un sol en béton de tuileau. Un second complexe thermal est mis en place avec une *natatio*, bordée d'une colonnade et d'un sol en béton de tuileau, ainsi que probablement deux salles chaudes PCE318 et PCE210, dont seuls les hypocaustes sont conservés. Au sud de la *natatio*, sont implantées deux nouvelles pièces PCE86 et PCE89 avec des sols en béton de tuileau. Cette phase se caractérise par une généralisation des sols en béton de tuileau sur l'ensemble de la villa aussi bien dans la *pars urbana* que dans la zone thermale.

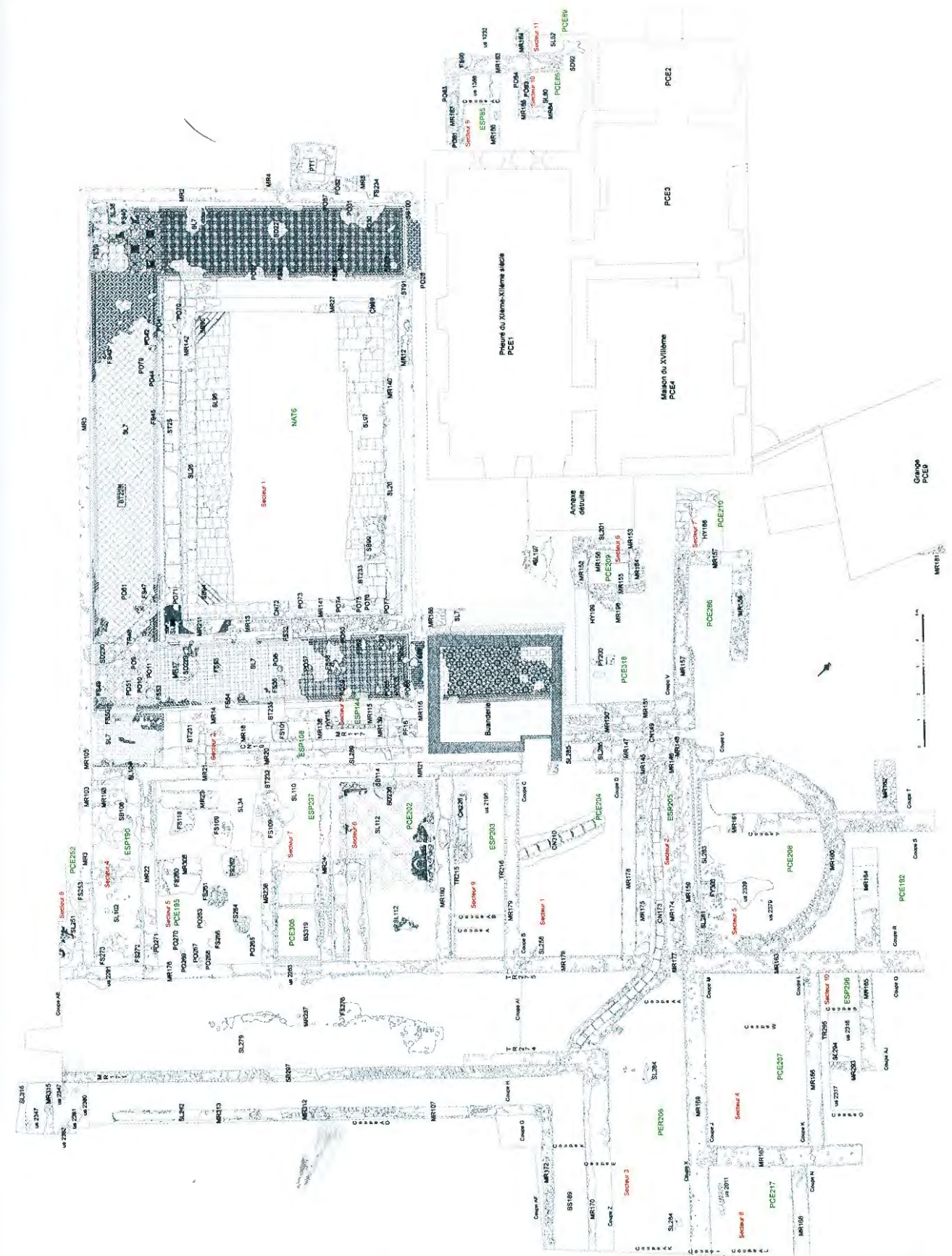
Dans le courant du IV^e siècle, phase 5, le bassin ornamental est comblé par une série de remblais à base de destruction ; le puits PT1, d'après la chronologie relative avec les structures voisines, est creusé.

Entre la fin du IV^e siècle et les premières décennies du V^e (phase 6), la villa est embellie par la pose de sols construits en *opus tessellatum* aussi bien dans l'aile sud-est de la *pars urbana* que dans la partie thermale : les pièces de l'aile sud-est (PCE252 et PCE202) sont ornées de mosaïques à décors végétaux tandis que la *natatio* est décorée de tapis à motifs géométriques. Le couloir ESP190 fonctionne toujours avec son sol en *opus signinum*. La pièce PCE86 au sud des thermes reçoit également un sol mosaïqué. Pour l'occasion, la *natatio* revêt une nouvelle couche de béton de tuileau, qui englobe les escaliers et un trop-plein, un sol dallé en terre cuite sur le pourtour et deux piédestaux qui devaient porter une fontaine. Le stylobate est lui aussi aménagé de sols mosaïqués.

En deux temps, la phase 7 se caractérise d'abord par le comblement définitif du bassin ornamental avec des remblais de destruction entre les V^e et VI^e. Que devient alors le bassin ? Aucune réponse ne peut être apportée actuellement. Aucune autre transformation ne semble intervenir et la villa continue à être occupée durant cette période. Son abandon en tant que villa est daté entre les VI^e et VII^e siècle par le remblai.

Au Haut Moyen Âge, la villa fait l'objet de nombreuses transformations.

La première consiste en la création, dans l'aile nord-est de la *pars urbana*, d'un espace funéraire avec trois tombes de lépreux (SP239, SP240 et SP311). L'absence de recoupement



Loupiac - Saint-Romain. Relevé archéologique de la villa (Jérôme Marian). Relevé topographique du prieuré et de la maison (Jean-Paul Cazes).

laisse envisager une occupation de courte durée et/ou une faible densité. Toutefois, dans la propriété voisine au nord-est, une autre sépulture est d'architecture et de datation analogues, mais il faudrait vérifier si le défunt présente les mêmes symptômes. Les remblais que coupent ces sépultures fournissent un *terminus post quem* entre les VI^e et VII^e siècles.

La deuxième transformation est l'aménagement, à l'intérieur de la *villa*, de trois espaces avec des structures maçonnées (MR257, MR211), des trous de poteaux et des fosses. Les comblements des fosses fournissent une fourchette entre l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Âge, mais l'on ne peut pour autant savoir si ces occupations sont contemporaines.

Une communauté monastique s'installe à Saint-Romain, entre 1155 et 1166, suite à une donation d'un seigneur local, Bernard de Ségur du Cros. Elle s'est implantée en lieu et place des vestiges de la *villa*, qui était encore partiellement visibles et dont elle s'est servie, au moins pour le emploi des matériaux, et peut-être plus.

La chapelle qui subsiste encore aujourd'hui, très sobre, surprend par l'aspect massif et solidement bâti de ses élévations. Dressée en assises régulières de moellons de remploi, elle présente quelques caractéristiques attribuées à la lignée architecturale romane. Cependant, les difficultés de chronologie relative et le manque de comparaison avec des édifices locaux, rendent délicat de préciser un cadre chronologique plus restreint que les XI^e-XII^e siècles. La chapelle pourrait parfaitement dater du moment où le programme prieural lancé par Bernard de Ségur se met en place ; mais elle pourrait tout aussi bien correspondre à l'*oratorium Sancti Romani* mentionné comme déjà existant dans le cartulaire de la Sauve Majeure. Dans ce contexte, la réoccupation funéraire ou cultuelle des lieux à l'époque mérovingienne est tout sauf anodine.

Dans un deuxième état du prieuré, une pièce est accolée au sud du chevet plat. Un départ de mur signale une autre pièce au sud du mur de façade mais à un étage inférieur. Elles auraient été détruites lors de la construction de la route au XVIII^e siècle. Tout cela prête à croire que le prieuré se développait au sud-ouest de la chapelle. Mais c'est peu de vestiges par rapport aux structures évoquées dans le cartulaire : un oratoire, des cellules pour les moines, une *domus*, une cour et un jardin. Dans le courant du XVIII^e siècle une demeure moderne s'implante sur cet emplacement ; la chapelle est transformée en chai ou en grange et quelques autres structures sont réutilisées.

Ce bilan, prometteur, est loin d'être définitif. La perspective de fouilles futures, associées au projet de mise en valeur du site, donne l'espoir de nouvelles informations.

Marian Jérôme

Mouliets-et-Villemartin

Lacoste

Le site gaulois de Lacoste a été découvert en 1954 par Michel Sireix. Dès lors et pendant près de quarante ans, Lacoste a fait l'objet de prospections systématiques et de fouilles programmées qui ont permis de réunir un ensemble exceptionnel de mobilier archéologique attribuable au Deuxième Âge du Fer (IV^e/I^{er} siècle av. J.-C.) et au début de l'époque gallo-romaine (I^{er}/II^e siècle ap. J.-C.).

Le projet de mise en place d'une canalisation de gaz naturel, par Total Infrastructure Gaz France devant traverser le site de part en part, est à l'origine de cette fouille préventive. Un diagnostic archéologique a été réalisé en amont de l'intervention par Isabelle Kerouanton en mars 2007 (Bsr 2007, p. 120), afin de localiser les zones les plus sensibles à explorer sur le tracé de l'ouvrage. La fouille préventive a duré huit mois sur un espace linéaire de 700 mètres de longueur et 10 mètres de largeur, elle a réuni une équipe formée d'une quarantaine d'archéologues de l'INRAP.

La fouille s'est tout d'abord déroulée en plein air, puis, de novembre à mars, sous un chapiteau protégeant un vaste espace de 2000 m². Plusieurs constructions domestiques ont été exhumées mais dans un état de conservation malheureusement très médiocre. Les maisons gauloises de Lacoste sont de petite taille (pas plus de 20 m² pour celles rencontrées), construites à partir de matériaux périssables comme la terre et le bois. Les sols se présentent sous la forme de couches de graviers rapportées.

Depuis sa découverte, le site a livré une multitude d'objets en fer qui témoignent des nombreuses activités pratiquées : domestiques, artisanales et agricoles. La fouille préventive de 2007/2008 apporte une information majeure sur l'origine de ces objets. En effet, on sait aujourd'hui qu'une large part d'entre eux était manufacturée sur place, dans des quartiers spécialisés. Outre des scories et des battitures, les forgerons de Lacoste ont laissé derrière eux une importante quantité de chutes de métal et d'objets rompus lors de leur mise en forme (principalement des petites pièces comme des fibules), ainsi qu'un lingot de fer plat à extrémité enroulée de type « *Currency bar* ». Cette opération a également permis de fouiller une zone où des activités artisanales vouées à la fabrication d'objets en alliage cuivreux ont été pratiquées. Il s'agit d'une aire de travail formée d'un sol de terre battue sur lequel est apparue une zone de concentration de petites gouttelettes de métal, de fragments de creusets et des barrettes préformées.



Mouliets-et-Villemartin - Lacoste.

Ci-dessus : Vue d'ensemble de la fouille sous chapiteau (cliché Ch. Sireix, Inrap).

Ci-dessous : Vue aérienne du site de Lacoste (cliché Fr. Didierjean, Ausonius).



La céramique est de loin le type de mobilier recueilli le plus fréquent (environ six tonnes de tessons !). Le vaisselier en usage au deuxième Âge du Fer se compose principalement de pots à cuire, d'écuelles, de coupes, de gobelets et de vases de stockage. Les vases étaient fabriqués sur place, dans un quartier spécialisé implanté en périphérie du site où onze fours de potiers ont été fouillés en 1984 et 1985.

Cette opération préventive a été une bonne occasion d'appréhender l'organisation interne du site à partir d'une fouille qui le traverse de part en part. Avant tout, on peut dire aujourd'hui que Lacoste n'a jamais été fortifié, il s'agit d'un site ouvert de plaine, une agglomération artisanale principalement active entre La Tène C1 et D1. La partie « habitat » ne semble pas occuper un espace supérieur à quatre à cinq hectares ; tout autour sont implantés des quartiers artisanaux avec, entre autres, des forgerons, des bronziers, des potiers et, peut-être, des verriers.

Lacoste compte aujourd'hui parmi les plus importants sites d'Europe celtique. Son développement et sa prospérité, antérieurs à l'apparition des *oppida*, reposent avant tout sur une économie basée sur la production spécialisée, le commerce et les échanges d'objets manufacturés.

Sireix Christophe

Pessac

1 rue Adrien Ducourt et 16 avenue Jean-Jaurès

Suite au projet de réalisation de travaux complexes, par la société Aquitanis, deux opérations de diagnostic archéologique ont été réalisées. Les parcelles qui ont fait l'objet de ces sondages sont situées au chevet de l'église Saint-Martin et s'allongent d'ouest en est le long de la voie de chemin de fer sur plus de 80 m. Dans ce secteur, les vestiges d'une *villa* gallo-romaine ont été observés au XIXe siècle.

Pourtant le diagnostic n'a révélé aucune structure ni vestige permettant d'établir à cet endroit l'existence d'un site. Cette absence s'explique peut-être partiellement par le creusement de fosses dans la terrasse, qui furent rapidement remblayées à l'aide de sable rapporté à une date très récente, minimum XIXe siècle. Le but de ces remblais fut certainement la mise en culture de la parcelle, eu égard aux traces de labour observées dans les sondages. On peut toutefois noter deux puits dont la date de construction n'est pas connue, mais qui furent repris à une date également récente, pour être finalement abandonnés, puis recouverts par du bitume.

Notices issues du rapport final d'opération fourni par le responsable Pons Jacques (Inrap)

Pleine-Selve

Eglise

La fondation de l'abbaye de Pleine-Selve est attribuée à l'archevêque de Bordeaux Geoffroy du Loroux (1135-1158). Implantée au nord du diocèse entre 1145 et 1150, elle fut rapidement confiée par l'archevêque à l'ordre de Prémontré. Seules sont conservées aujourd'hui les parties orientales de l'église (chevet, croisée et bras nord du transept). La totalité des bâtiments conventuels a, peu à peu, disparu depuis le saccage de l'abbaye au XV^e siècle. Un document moderne conservé aux archives départementales de la Gironde présente un plan du domaine de l'abbaye, entouré d'une enceinte munie de tours, en partie entourée d'un cours d'eau aujourd'hui nommé le Ruisseau de l'Abbaye, et accessible par une porterie au nord. À l'intérieur de l'enceinte, le document révèle une église munie de deux cloîtres entourés de bâtiments conventuels, d'un vaste jardin, et autres annexes nécessaires à la vie quotidienne du monastère.

Classée aux Monuments Historiques en 1908, l'abbaye de Pleine-Selve n'avait jamais été l'objet d'une étude complète. La campagne de 2007 a consisté en un relevé topographique pour placer les vestiges en élévation dans leur contexte actuel. Une prospection électrique a aussi été réalisée afin de situer des vestiges enfouis et vérifier la cohérence avec le document moderne présentant un plan du domaine.

La campagne de 2008 a essentiellement porté sur une étude architecturale approfondie pour définir les phases de construction de l'édifice. Il apparaît au terme de l'étude que le chevet plat et les deux bras du transept ont été élevés simultanément. On a remarqué également que le mur occidental du bras sud du transept se pose sur les vestiges du mur sud de la nef. Deux hypothèses sont alors possibles : soit l'église a été construite de l'ouest vers l'est avec un changement de parti effectué en arrivant au transept, soit les vestiges de la nef correspondent à un état antérieur et les parties orientales appartiennent à une phase de reprise (deuxième moitié - fin du XII^e siècle). Il fut ensuite décidé de construire une chapelle orientée sur chaque bras du transept : la chapelle nord a été terminée, mais, au sud, il ne subsiste que les travaux préparatoires à la chapelle qui ne fut vraisemblablement jamais achevée. Il semble que les voûtes d'ogives de la chapelle nord soient d'origine, et c'est vraisemblablement au même moment que l'abside du chevet et le transept furent voûtés d'ogives. Les culs-de-lampe recevant les ogives de la chapelle nord présentent une forte parenté avec des éléments visibles dans le chœur de la collégiale Saint-Seurin de Bordeaux, estimés de la fin du XII^e siècle. Quant à la croisée du transept, elle était voûtée d'une coupole sur pendentifs proba-



Pleine-Selve - Eglise.

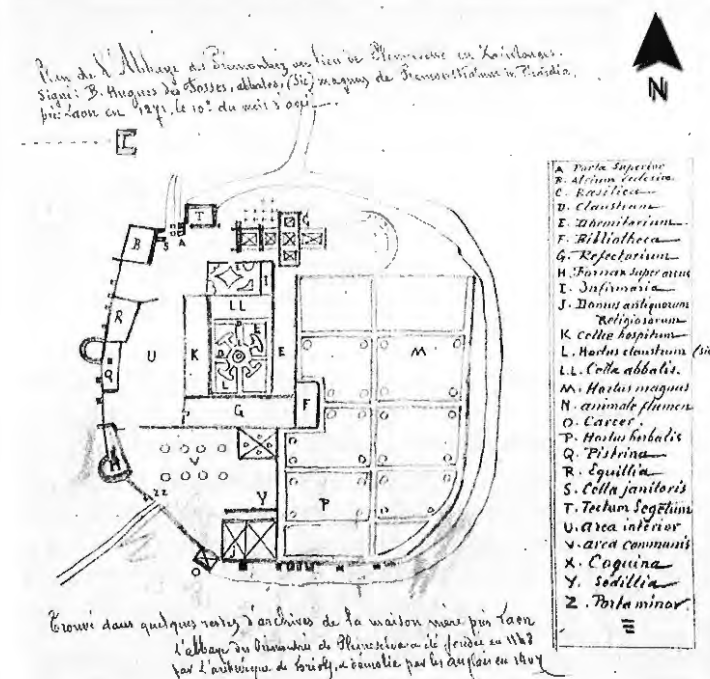
Ci-dessus :

Façade occidentale actuelle de l'abbatiale de Pleine-Selve. Elle résulte de la clôture des vestiges de l'édifice au niveau de la jonction entre la nef et la croisée du transept lors des restaurations réalisées aux XVII^e-XVIII^e siècles.

On observe encore les vestiges du pendentif qui recevait la coupole de la première travée de la nef. Le clocher pignon est doté d'une cloche fondue au XVII^e siècle (cliché : J. Masson, juillet 2008).

Ci-contre :

Copie d'un plan de l'abbaye remise aux archives départementales en 1892 par l'abbé Mestivier (cliché archives départementales de la Gironde).



Copie d'un plan de l'abbaye de Pleine-Selve remise aux archives départementales en 1892 par l'abbé Mestivier. (Cliché Archives départementales de la Gironde).

blement dès le projet primitif, comme le fut la nef. Les vestiges d'un pendentif sont encore visibles sur la façade occidentale de l'église qui correspondent à la clôture des ruines aux XVIIe-XVIIIe siècles.

Pour compléter l'approche géophysique et topographique de 2007, une série de photographies aériennes furent réalisées en juillet 2008. Les résultats ne sont pas très significatifs pour cette première campagne photographique, mais la zone reste à surveiller dans l'attente de conditions plus propices (cultures).

Une campagne de restauration de l'église sera menée en 2009 et 2010 par les Compagnons de Saint-Jacques. Cette intervention sera une opportunité pour profiter des échafaudages en place et mettre à l'épreuve les hypothèses ci-dessus proposées.

Masson Juliette

Podensac

Les Coudannes

L'emprise de 7,3 ha a fait l'objet de 28 tranchées perpendiculaires à la vallée, sur 3,7 % de la surface totale. Elles font apparaître une faible couverture de colluvions agricoles récentes (inf. à 1 m), reposant sur le toit des formations alluviales grossières. La parcelle est traversée par un paléochenal de faible profondeur, et d'une quarantaine de mètres de large, dont le colmatage argileux contient des indices de fréquentation pendant l'Antiquité. Essentiellement dans la partie nord-est de la parcelle, on rencontre quelques segments de fossés très ténus et pratiquement dépourvus de mobilier, ainsi que des structures isolées. Ces vestiges peuvent correspondre aux confins méridionaux d'un territoire régi par une villa située nettement à l'écart de la zone sondée.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par le responsable Prodéo Frédéric (Inrap)

Podensac

Paroisse Sainte Sportalie : Quartier tuilier

Le site des tuilières autrefois composé de quatre bâtiments est réduit aujourd'hui à un ensemble de neuf vestiges de murs qui semble définir trois pièces distinctes. Une seule structure est encore observable et fermée par quatre murs, la pièce (PCE1) qui correspondrait à un four de tuilier.

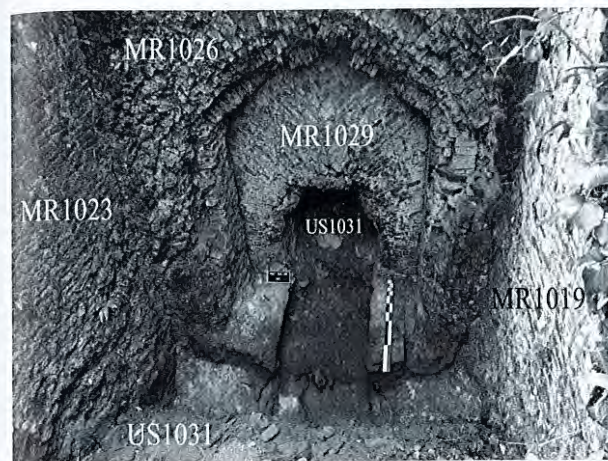
Cette structure observée est un ensemble construit en briques, présentant les éléments caractéristiques d'un foyer de four de tuilier regroupant l'alandier, en partie conservé, et la chambre de chauffe. L'aire de chauffe et la couverture du laboratoire n'ont pu être observés.

Le sondage réalisé s'est limité à l'exploration de l'entrée du canal de chauffe jusqu'à rencontrer les premières structures bâties. Le comblement (US1031) n'a pas été totalement fouillé compte tenu de la petitesse de la pièce et du mauvais état des murs en élévation jouxtant le sondage. Une fouille complète aurait entraîné des risques de déstabilisation de la structure en place.

La partie basse du four est conservée, regroupant l'alandier et la chambre de chauffe, ainsi que l'élévation du laboratoire. Les murs extérieurs sont conservés sur une hauteur de quatre mètres environ. Le mur (MR1019) orienté nord-ouest/sud-est, est percé aux deux tiers par un arbre, qui a disloqué et fragilisé l'élévation, rendant difficile d'éventuels nettoyages et sondages de ce côté. Chaîné au précédent, le mur (MR1021), nord-ouest/sud-est, définit la largeur de la pièce. Le mur (MR1023) nord-ouest/sud-est est percé d'une ouverture aménagée d'un négatif de seuil d'environ 1,43 m pour l'enfournement et le défournement. Ces trois élévations portent des traces de rubéfaction et vitrifications sur leurs parties basses. Le contact avec le sol de la pièce n'a été observé que partiellement pour les murs (MR1023) et (MR1019). La quatrième élévation, le mur (MR1026), constitué comme les trois autres murs d'un parement assis en briques et d'un blocage de briques liées à un mélange de chaux et de briques pilées. Le mur (MR1026) se caractérise par un arc brisé en son centre s'ouvrant sur une nouvelle élévation, le mur (MR1029). Ce dernier est, lui aussi, percé d'une ouverture en berceau plus petite. Ils ont la particularité, sur les parements observables, de n'avoir aucun point de chaînage visible entre eux. Cette voûte en berceau du mur (MR1029) forme l'alandier ; son sol n'est que partiellement observable jusqu'à la coupe de notre sondage. La fouille n'ayant pas été poursuivie, la profondeur du foyer et de l'alandier n'est pas connue.

C'est au pied des murs (MR1026) et (MR1029) que nous avons réalisé notre sondage d'une largeur de 2,32 m (largeur de la pièce), d'une longueur de 1,20 m depuis le (MR1029) jusqu'à la coupe du sondage, pour une hauteur de 0,70 m. Nous avons pu mettre en évidence quatre structures bâties organisées ainsi : deux structures équivalentes opposées, composées d'un appareil assis en briques liées par un mortier à forte proportion de chaux, s'apparentant au ressaut de fondation du (MR1026) et (MR1029) et constituant la zone de l'alandier.

Deux structures équivalentes opposées, composées d'un appareil assis en brique lié au mortier à forte proportion de chaux, adossé respectivement l'un au mur (MR1023) et l'autre



Pièce PCE1.



Pièce PCE1 - Détail de l'alandier et de la coupe.

au mur (MR1019). Nous nous trouvons à ce niveau dans la chambre de chauffe où est disposée la charge à cuire. Deux hypothèses peuvent être avancées : les deux murets opposés peuvent être observés comme étant les murets de soutènement de la sole du four. Ceux-ci, en général, sont reliés entre eux par des arcs de voûte qui délimitent un couloir central de chauffe permettant l'étalement du feu et la circulation de l'air chaud. L'autre hypothèse résulte de l'utilisation de ces murets comme banquettes périphériques de support de charge à cuire. C'est entre ces deux structures qu'a été mis au jour un fragment de sol partiellement détruit, qui constituait le sol de l'alandier. Ce sol en place semble se poursuivre sous le remblai de comblement (US1031).

Le mobilier archéologique du sondage se limite à des fragments de tuiles et briques retrouvés dans le comblement (US1031) de la chambre de chauffe, ils appartiennent à la structure bâtie de la pièce (PCE1). Le mobilier issu du comblement (US1031) ne peut être daté, faute de marqueur

chronologique précis. Le fonctionnement du four est attesté par les traces de rubéfaction et vitrification de la pièce (PCE1), cependant rien ne permet pour l'instant d'avancer une datation de début et de fin d'exploitation.

L'Atlas de Trudaine, la carte de Cassini et celle de Belleyme, levées entre 1745 et 1789 sont unanimes sur la localisation d'un lieu dit « les Tuilières, les Tuileries » dans le secteur et de la présence de structures s'apparentant à des ateliers tuiliers. Les cadastres napoléoniens de 1811 et de 1850, mentionnent également l'existence de ce quartier tuilier. Ils montrent que l'activité tuilière s'est développée considérablement au cours du XVIIIe siècle, pour être à son apogée au XIXe siècle : une seule structure apparaît sur le cadastre de 1811 contre quatre en 1850.

La production des matériaux de construction en terre cuite entre le XVIIe et le XXe siècle sur les bords de la Garonne, est un domaine encore peu exploré. En effet, si nous pouvons exploiter les données socio-économiques de la production tuilière au travers des archives industrielles, les données archéologiques sont encore minces sur le secteur. La structure étudiée mérite une attention certaine car elle reste pour l'heure le seul vestige de l'âge d'or des tuilières de bord de Garonne.

Depuydt Jean-Marc

La Réole

Place Saint-Michel

Un projet de reconstruction d'un centre pour enfants et adolescents polyhandicapés a motivé ce diagnostic archéologique.

Il a mis au jour une partie d'un cimetière du XVIIIe siècle. Au nord (sondage 1), les sépultures sont au moins sur deux niveaux avec une puissance stratigraphique d'environ 0,80 m, tandis qu'au sud (sondage 2) on n'observe qu'un seul niveau, sur 0,50 m.

Les sépultures, très proches les unes des autres, ont toujours la même orientation ; les individus sont tous déposés sur le dos, tête à l'ouest. Les recoupements semblent nombreux et l'occupation intensive.

Les observations archéologiques (conservation du bois et présence de nombreux clous) et taphonomiques (pieds maintenus très serrés ou tendus) témoignent de l'utilisation presque systématique de cercueils, et ponctuellement de linceuls. Une des sépultures possède encore un coffre en bois ; deux autres ont été maçonnées au mortier de chaux à

l'aide de blocs calcaires équarris et de carreaux de terre cuite. Ces tombes ont été pratiquées à travers un sol contenant de la céramique attribuable au XVIII^e siècle.

Une chapelle Saint-Michel se trouvait non loin. Fondée au XII^e siècle, elle devient paroissiale en 1303, vicariale en 1821. Elle est désaffectée en 1847, puis démolie pour permettre l'installation de l'ancienne prison dont les bâtiments bordent au sud l'espace diagnostiqué.

Quant à l'hôpital, il ne fut construit auprès de la place Saint-Michel qu'en 1710, après avoir changé maintes fois de place depuis sa première attestation en 1186 sous le nom d'hospice Sainte-Madeleine. Au XVIII^e siècle, le cimetière paroissial fut fixé dans son jardin ; les morts dudit hôpital y étaient aussi inhumés.

Ce sont des éléments de ce cimetière qu'a observé le diagnostic.

Notice rédigée par Régaldo-Saint Blancard Pierre (Sra)
à partir du rapport fourni par la responsable,
Ballarin Catherine (Inrap)

Sadirac

La Porterie

Le projet de restauration d'une maison et plus particulièrement la mise en place de réseaux dans le terrain situé à l'arrière a motivé la mise en œuvre d'un diagnostic archéologique.

Une tranchée de quatre mètres de long et deux mètres de large a fait apparaître à 0,20 m de profondeur un niveau de tessons de céramiques d'époque moderne. Épais de 0,30 m environ, il n'est en relation avec aucune structure : four ou fosse. Il correspond à un remblais s'intégrant à une phase récente de mise à niveau du terrain.

Charpentier Xavier

Saint-Germain-d'Esteuil

Brion

Situé sur la rive gauche de l'estuaire de la Gironde, le site archéologique de Brion est désormais bien connu par ses vestiges et sa probable mention par Ptolémée sous le nom de *Noviomagus*. Implantée sur une élévation calcaire, d'une superficie d'environ douze hectares, dominant le marais de Reysson, cette agglomération secondaire antique présente

les vestiges d'un temple de type *fanum*, des habitations et un théâtre, le seul connu en Gironde. Les occupations de ce site s'étendent du III^e siècle av. J.-C. au milieu du II^e siècle ap. J.-C. puis, de manière sporadique, du III^e au Ve siècle et enfin au XIV^e siècle.

Dans le cadre d'un programme collectif de recherche intitulé « Ports et navigation en Gironde de l'Antiquité au Moyen Âge : le cas du marais de Reysson » coordonné par P. Sibella, une zone située au nord-est de l'îlot calcaire de Brion a fait l'objet de prospections géophysiques menées par V. Mathé (Mathé V., Laplaige Cl., 2007). Cette approche a permis de discerner certaines anomalies qui ont motivées une intervention archéologique.

Les deux sondages, respectivement d'une aire totale de 60 m² et 10 m², se sont avérés négatifs. Aucune trace antique n'a pu être observée. Seuls les essais infructueux de mises en culture de cette parcelle au cours du XX^e siècle traduisent l'action humaine dans ce secteur.

Cette intervention archéologique a permis d'éliminer une des trois possibilités envisagées dans le cadre du PCR pour l'établissement portuaire antique. De plus, cette opération a été l'occasion de disposer d'une étude géologique apportant des éléments de compréhension et de réflexion sur la zone au nord-est du site (Gé Th. 2008).

Ephrem Brice

GE Th. Etude géologique in : EPHREM, Br. (dir.). *Sondages archéologiques au nord-est du site de Brion (Saint-Germain-d'Esteuil - Gironde)*, RFO, Sra Bordeaux, 28 p., 2008.

MATHE V., LAPLAIGE, Cl. *Recherches géophysiques de structures portuaires antiques sur le site de Brion (Saint Germain d'Esteuil, 33)*, Sra Aquitaine, 2007.

Saint-Germain-du-Puch

Place de l'église

Dans le cadre de travaux de réaménagement routier du centre du bourg de la commune de Saint-Germain-du-Puch, située à quelques kilomètres au sud-ouest de Libourne, une fouille archéologique a eu lieu, entre la fin du mois d'octobre et le début du mois de novembre 2008, dans le talus qui borde la place de l'église sur son côté sud.

Les plus anciens vestiges découverts viennent confirmer l'existence d'un établissement antique, dans le centre du village. Les différentes maçonneries mises au jour semblent déterminer une construction essentiellement orientée ouest/est. Cependant il apparaît également que le bâtiment a su tirer



Saint-Germain-du-Puch - Place de l'église. Vue générale de la galerie et des mosaïques (auteur : M. Roudier).

partie des contraintes topographiques du site en utilisant la pente naturelle exposée plein sud. Parmi les vestiges dégagés, sont clairement apparus une salle en abside semi-circulaire à l'ouest et une galerie à l'est (cf. fig.). La mise au jour, dans la partie orientale du chantier et en lien avec la galerie, de trois sols en mosaïques polychromes et leur confrontation avec les découvertes faites depuis la fin du XIX^e siècle révèlent l'importance et la richesse de cet établissement. Ces compositions aux motifs géométriques, très appréciées à partir de l'Antiquité tardive dans le sud-ouest de la Gaule, ne sont pas antérieures au IV^e siècle de notre ère.

La fouille archéologique a également mis en évidence une cinquantaine de sépultures, essentiellement concentrées sur la partie orientale du chantier. Six de ces inhumations présentent un intérêt particulier en raison de leur implantation. Installées directement dans les niveaux de destruction du bâtiment antique, ces sépultures présentent une orientation selon un axe nord/sud. Une analyse au ¹⁴C effectuée sur l'une d'elles a fourni une datation pouvant aller de la fin du VII^e siècle à la fin du IX^e. Les différents niveaux postérieurs de sépultures ont également permis de mettre en évidence plusieurs phases de fréquentation du cimetière entre les XI^e-XII^e siècles et la seconde moitié du XIX^e, au moment de son transfert à l'extérieur du bourg.

Cette fouille a donc permis de confirmer l'existence d'un établissement antique datant du Bas Empire et d'appréhender une partie de son plan. Par ailleurs, ce chantier a aussi apporté la preuve d'une occupation du site au cours du Haut Moyen Âge grâce à la découverte des sépultures d'axe nord/sud. Outre le fait que ces inhumations montrent une continuité de l'occupation du site depuis la fin de l'Antiquité jusqu'à nos jours, elles nous permettent également de soupçonner l'existence d'un édifice religieux du Haut Moyen Âge à proximité.

Roudier Mathieu

Saint-Laurent-Médoc

Le Tumulus des Sables

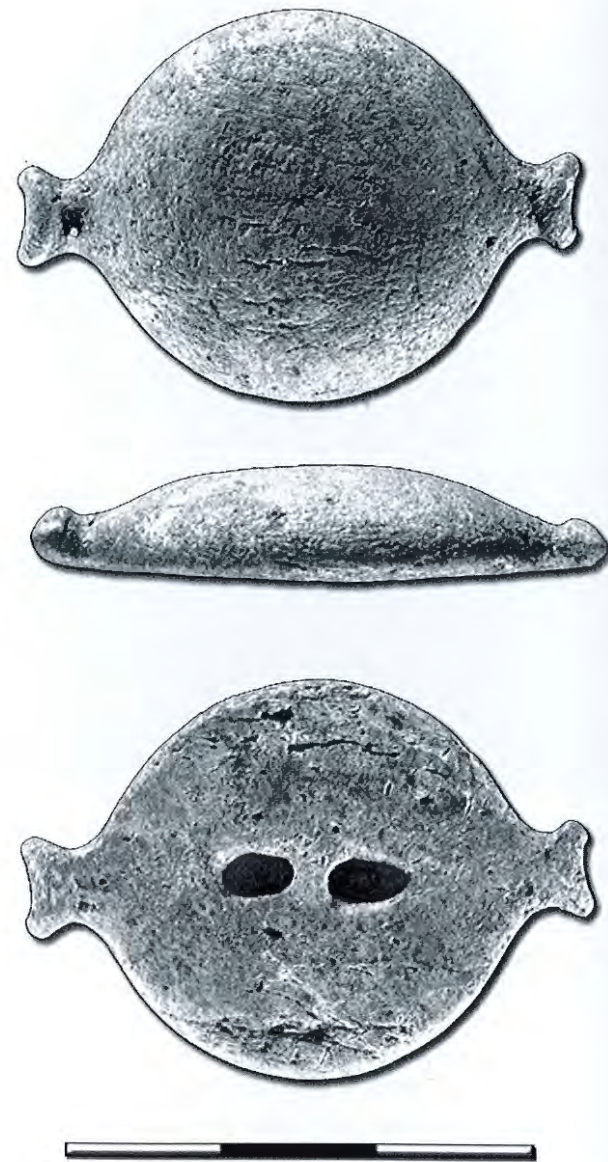
Les deux premières campagnes ont révélé le potentiel important de ce gisement et sa conservation bien meilleure que ce nous avait suggéré l'aspect relativement arasé du sommet de la structure. Le tumulus des Sables est une sépulture collective qui contient des vestiges attribués au Campaniforme. Son originalité essentielle réside dans son architecture non mégalithique,

dont il ne subsiste que quelques mottes d'argile et de modestes pierres calcaires, l'alignement de certaines suggèrent la présence de cloisons en matière périssable. L'opération de 2008 a eu pour objectif de poursuivre l'exploration de la sépulture et d'étendre le sondage effectué au sud ou une structure empierrée et quelques vestiges étaient apparus.

Le «packaging» campaniforme s'est enrichi d'une alène supplémentaire, d'un bouton en «V» (cf. photo), de quelques formes céramiques nouvelles, et d'autres armatures en silex. Les restes humains sont très dispersés et encore très fragmentés. Aucune connexion anatomique n'est identifiée. Les petits éléments osseux et dentaires sont sans aucun doute les mieux conservés. C'est sur eux qu'une première approche du NMI s'est fondée. Une vingtaine de sujets a été recensée. La présence d'une céramique attribuée au Néolithique final pourrait témoigner d'une utilisation funéraire initiale. La reconstitution de l'architecture n'a été alimentée que par de modestes découvertes dans la partie nord qui ne remettent pas en cause les hypothèses initiales.

De nouvelles données ont été apportées par la fouille du secteur sud, qui dessine une chronologie plus complexe qu'envisagée jusqu'alors. A l'idée d'une sépulture collective en matériaux périssables ayant pu être l'œuvre des seuls campaniformes, se substitue celle d'un édifice plus vaste et probablement plus ancien dont les parties extérieures pourraient avoir été bâties au Néolithique final. Dans cette nouvelle perspective, l'interprétation générale revient à un cas de figure plus classique de réutilisation d'un site funéraire par les campaniformes. On en ignore pour le moment les modalités précises en raison de la présence exclusive de leurs mobiliers dans la couche sépulcrale. Il est impossible de dire en effet actuellement s'il y a eu vidange partielle ou complète, reprise architecturale ou réinstallations dans une ruine, simple superposition des dépôts funéraires ou si d'autres processus ont été mis en œuvre.

La configuration de la construction d'origine - anté-campaniforme - est encore loin d'être claire, mais relève très certainement d'un modèle architectural atypique. Dans ce secteur sud, figure un petit contingent d'ossements humains, parfois brûlés, où prédominent les éléments résistants (dents et fragments de diaphyses d'os long), et qui sont intimement mêlés à des fragments de céramiques au statut de mobiliers en position secondaire. Il est assez tentant de voir dans cette nappe de vestiges la trace soit de matériaux amenés sur le site, par exemple pour construire un tertre aujourd'hui très largement érodé, soit d'une vidange d'une structure funéraire interne, soit même du mélange des deux. Seuls relèveraient alors d'un ancien viatique les éléments remarquables composés des deux vases se recollant, des perles, le reste des vestiges pouvant avoir une origine plus détritique voire même être en position tertiaire.



Bouton campaniforme en V
(photo : Ph. Jugie, musée national de préhistoire des Eyzies).

L'interrogation essentielle réside maintenant dans la relation fonctionnelle, spatiale et chronologique entre les deux occupations.

Courtaud Patrice,
Chancerel Antoine, Cieselski Elsa

Saint-Loubès

Chemin de Loustalot

Le projet de création d'un lotissement, situé à environ 90 m au nord du site de Saint-Luc, a motivé la présente opération de diagnostic. Les fouilles de Saint-Luc, ont permis de reconnaître une nécropole du Haut Moyen Âge ainsi qu'un bâtiment antique, possible lieu de culte mitraïque. Le site s'inscrit dans une série de découvertes disposées selon un axe est-ouest, au sud du territoire communal.

La question se pose de savoir ce que peut traduire ce «chapelet» d'entités : un ensemble du type *vicus* ? une occupation plus ponctuelle, avec une *villa* et ses annexes dont certaines furent réemployées ?

Vingt sondages ont été ouverts sous forme de tranchées. Tous ont été conduits jusqu'au niveau réputé naturel. Sans permettre de trancher entre les hypothèses formulées ci-dessus, les éléments recueillis témoignent d'une occupation peu dense, voire «anecdotique». Une seule zone présente du mobilier gallo-romain concentré à près de 2 mètres de profondeur. Aucune structure ne lui est associée.

Charpentier Xavier

BARDOU P. *Saint-Loubès en Entre-Deux-Mers. Éléments de son histoire des origines à 1914*, documents girondins pour la classe au service de la culture populaire, non daté, 161 p.

Saint-Symphorien

L'Argileyre

Découvert par prospection de surface, le site voisinait les travaux de construction d'un petit supermarché. Les dégâts étaient déjà faits, néanmoins un *locus* donnant des tessons de céramique médiévale en grande quantité semblait persister au-delà du fossé de ceinture de la parcelle. Sur une épaisseur visible d'à peine 20 cm dans la coupe du fossé, les tessons affleuraient à la surface en grand nombre. Le matériel récolté, lors de la découverte du site, représente un lot homogène de céramiques médiévales. Les pâtes sont grossières, blanches, rouges ou grises avec de nombreux grains de quartz apparents. Il s'agit essentiellement de pots à cuire, aux fonds bombés, et de tessons de couvercles et/ou de couvre-feu.

Un lieu de production

Après la première campagne de fouille, la tessonnrière serait en lien avec un site de production de céramiques médiévales. L'étendue du dépôt et le morcellement des fragments résultent d'un amas de rebuts de cuisson. Ceci explique le peu de remontage, même partiel. D'autre part la présence importante de fragments sous-cuits et d'éclats détachés pendant la cuisson (cuits sur les deux faces), a confirmé dans un premier temps que l'on se situait à proximité de l'aire de cuisson et qu'il devait s'agir d'une cuisson sommaire avec un fort risque de chocs thermiques. Une zone circulaire d'un diamètre de 5 m, avec une fosse de 30 cm au milieu, et une couronne de charbons de bois renforce cette hypothèse. Elle se situe, à près de deux mètres de la tessonnrière, dans une unité stratigraphique similaire comprenant le même type de tessons et une forte proportion de sous-cuits.

Un atelier très spécialisé

Nous ne connaissons pas, aujourd'hui, l'étendue originelle du dépôt (en grande partie détruit par les constructions actuelles) ; ni s'il s'intégrait dans un quartier de potiers avec d'autres zones de cuisson, mais la quantité de matériel ainsi que la maîtrise du façonnage n'évoquent pas une production occasionnelle. Il est intéressant de noter que le site se trouve entre les lieux-dits l'Argileyre et les Marchands.

98 % des fragments appartiennent à des pots globulaires avec un col fermé et à leurs couvercles. Les lèvres de ces oules présentent un bord caractéristique muni d'un bourrelet permettant l'ajustement du couvercle.

Seuls de gros morceaux de bassines, équivalents à une dizaine d'individus, d'un diamètre de 40 cm, et d'une hauteur de 10 cm interrompue par un gros cordon torsadé, se mêlent aux pots. Nous sommes en présence d'un atelier de potiers spécialisés, ayant un grand savoir-faire et une pratique courante au vu des lèvres bien tournées, des couvercles qui s'adaptent parfaitement, et de l'aptitude à travailler une terre grossière et peu plastique mais adaptée au mode de cuisson.

Un matériel très homogène

Grâce à l'étude de l'ensemble des lèvres nous avons pu estimer à 990 le nombre maximal d'individus sur la surface fouillée.

Malgré la variation de qualité d'argile, tous ont la même facture. Les mêmes traces de façonnage se retrouvent : avec des fonds bombés très appuyés, des cols rajoutés et des lèvres avec une rainure prononcée. Par contre, homogénéité ne veut pas dire stéréotype ou série, car dans les diamètres d'ouverture, le dessin des lèvres et l'exécution du décor, chaque pot est unique.

La post-fouille consistera à faire l'étude du matériel afin d'en définir le mode opératoire d'après les nombreuses traces de façonnage et d'en vérifier la justesse lors de reproductions expérimentales. Les essais effectués ces dernières années aux Tessonades à Saugnacq-et-Muret confirment que les terres locales dégraissées avec du gravier fluviatile ou du sable éolien résistent parfaitement à une cuisson en meule.

Le catalogue de toutes les variations trouvées servira de référence et de base de travail pour une période qui reste encore assez floue surtout sur ce secteur encore trop peu exploré.

La présence de centres dynamiques au Moyen Âge, aux alentours, tel le château de Saint-Léger de Balson, Saint-Symphorien et sa route vers Sore, de nombreux accidents de cuisson, aucune trace d'utilisation, des formes stéréotypées, la présence de charbons de bois et une fosse très charbonneuse avec des tessons nous poussent à voir dans ce dépotoir l'accumulation des rebuts de cuisson d'un atelier de potier vraisemblablement de la première moitié du XIII^e siècle mais de facture propre à tous ces petits centres de potiers ruraux qui se dégagent peu à peu dans l'immensité du triangle landais.

Sûrement d'une diffusion très locale, cette poterie rustique et utilitaire mérite d'être étudiée. Ici l'ensemble de l'organisation d'un quartier artisanal n'est pas apparu, sûrement à jamais englouti sous la nouvelle zone commerciale.

Mais c'est la preuve supplémentaire de la présence d'une population installée dans ce que l'on a voulu montrer comme un désert.

Belbeoc'h Gwénolé,
Marache Valérie

La Teste-de-Buch

Le Bourg

Cette quatrième phase programmée est venue clôturer trois années de fouilles (2005 à 2007). Elle avait pour but essentiel de compléter nos données des trois campagnes précédentes par le biais d'analyses et d'une prospection géophysique réalisée sur la place Léopold Mouliets sur l'emplacement présumé du passage du fossé entourant l'ensemble castral aujourd'hui disparu.

Cette opération réalisée par Marion Druez (laboratoire ULR Valor) a révélé différentes structures qu'il faudra tenter de replacer dans l'évolution chronologique du site. Toutefois en ce qui concerne notre axe de recherche principale, la trace du fossé identifié lors des sondages de 2005 et 2006, celui-ci n'a

pu être repéré sans doute à cause du faible contraste entre son remplissage et son encaissant (Mathé Druez 2009). Nous en resterons donc à l'hypothèse d'emprise de l'ensemble castral émise à l'issue de la campagne de 2006.

Les taxons de bois (78 individus) découverts à l'intérieur de cette vaste structure fossoyée ont été étudiés par le Dr Christelle Belingard. Cette étude montre l'opposition entre les bois bruts (saule, aulne, bouleau, peuplier...) qui caractérisent des zones humides ou des cours d'eau et les bois travaillés (poutres, planches et piquets en chêne et pin) qui proviennent du milieu forestier proche (Belingard 2009).

Le dernier volet de ces différentes études a concerné la datation par ¹⁴C (Ams-Labor Erlangen) d'une sépulture découverte lors de la campagne de 2007 dans une zone d'habitat assez éloignée de la nécropole paroissiale. La chronologie de cette tombe (milieu du XVI^e siècle), sa position, son orientation et le caractère hâtif de l'ensevelissement sont peut-être autant d'indices pour l'associer à un événement historique, peut-être les guerres de religion.

Cette dernière étape d'analyses qui vient de s'achever va permettre maintenant d'engager la publication de ce premier programme de fouilles qui s'est déroulée au sein de l'agglomération testerine.

Jacques Philippe

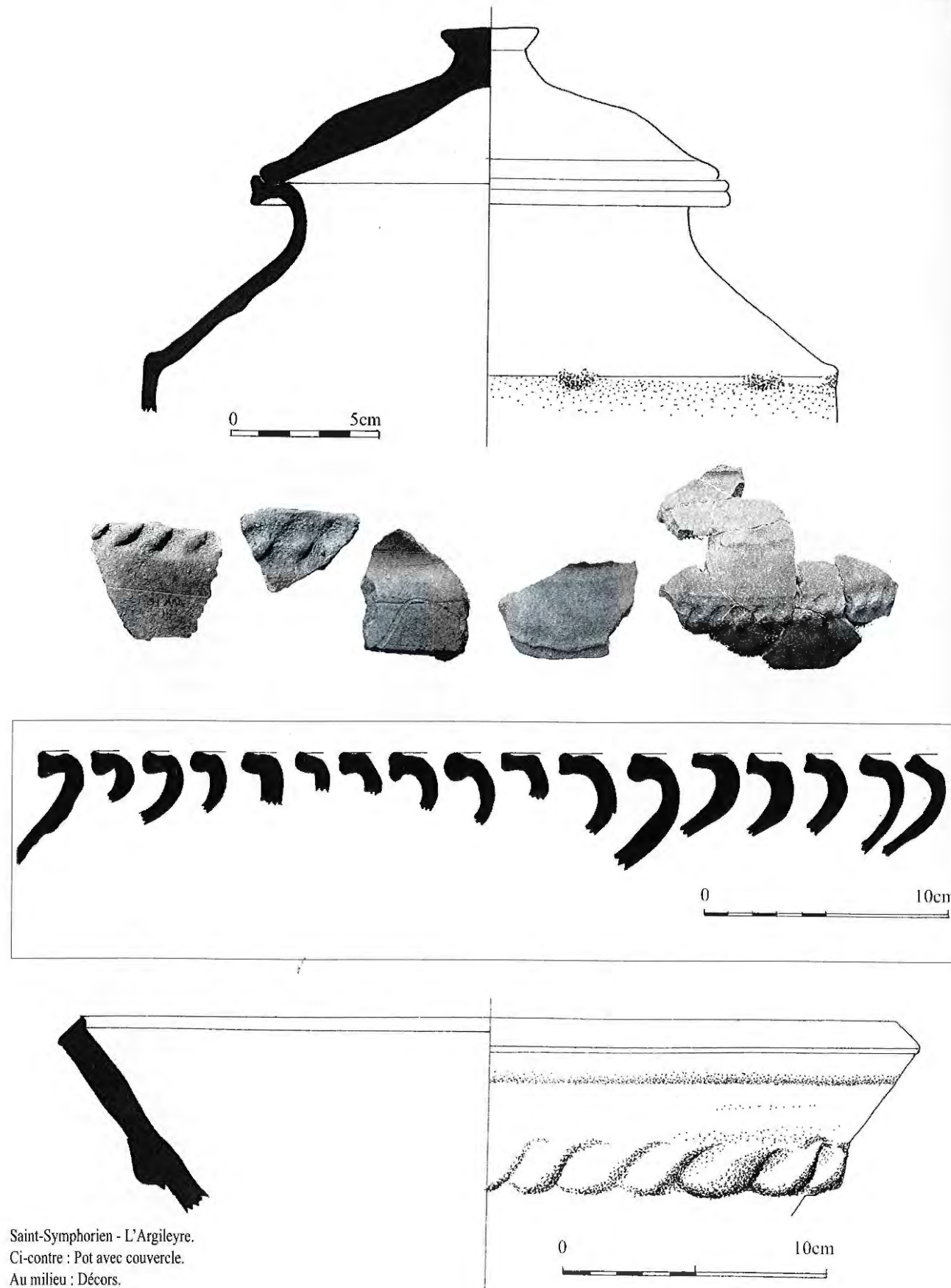
La Teste-de-Buch

Allée Clemenceau

Il s'agit du deuxième diagnostic réalisé sur l'emprise de l'agglomération testerine depuis la mise en place du PLU archéologique en 2007. Il s'est déroulé en mars 2008 sur une parcelle de 4000 m² située au sud de la mairie.

Les cinq tranchées ouvertes ont montré une occupation inégalement répartie sur l'emprise du terrain. Les éléments les plus anciens appartiennent à la période antique, il s'agit de quelques fragments de céramiques et d'une fibule ansée à ailettes en bronze moulé, le tout découvert hors contexte dans les niveaux médiévaux.

La première phase d'occupation en place est datable de l'époque mérovingienne. Elle est caractérisée par des lambeaux de couche d'occupation conservés en différents points du site. Quelques trous de poteaux peuvent être rattachés à cette phase sans pour autant définir un quelconque plan d'habitation. Le



Saint-Symphorien - L'Argileyre.
Ci-contre : Pot avec couvercle.
Au milieu : Décors.
En bas : Série de lèvres.

mobilier mis au jour est essentiellement composé de pots mais également de fragments de grandes jarres dont certains sont imprégnés de goudron végétal. Un d'entre eux possède même sur sa face interne un dépôt de cette matière. Ces récipients sont bien connus dans la région depuis l'époque gallo-romaine, ils sont généralement associés à la production de poix. Ils sont ici le témoignage de la prolongation de cette activité jusqu'au début du Moyen Âge.

Le Bas Moyen Âge (XIIe/XIIIe siècle) est caractérisé par au moins un bâtiment situé sur la partie est de la parcelle. Il est partiellement implanté dans la couche d'alias, cette dernière étant sur creusée sur une épaisseur de 0,20 m à 0,25 m. Sur la périphérie de cette excavation, on distingue une rainure de largeur variable et de quelques centimètres de profondeur qui a pu réceptionner une pièce de bois sans doute pour supporter un plancher. Sur l'extérieur (partie supérieure de l'alias) se trouve une série de perforations de différentes formes mais de profondeurs presque identiques qui borde l'excavation toujours à la même distance. Ces trous très réguliers d'origine anthropique, correspondent à des empreintes de poteaux. Au centre nous avons dégagé une fosse d'un diamètre variant de 1,30 m à 1,45 m, dont les bords sont légèrement obliques. Sa destination ainsi que sa contemporanéité avec le bâtiment n'ont pu être clairement établies. Il s'agit ici du premier plan complet d'un bâti médiéval découvert à La Teste, toutefois sa faible superficie et sa forme ovoïde ne permettent pas de l'identifier comme une habitation, peut-être s'agit-il d'un bâtiment de stockage.

La phase suivante des XIIIe/XIVe siècles est notamment caractérisée par une vaste excavation aux bords obliques au fond plat (fossé ?).

Les résultats de ce diagnostic montrent le type d'urbanisation assez lâche qui caractérise très certainement la ville médiévale de La Teste. Ce diagnostic a débouché sur une opération préventive à la fin de l'année 2008.

Jacques Philippe

La Teste-de-Buch

Allée Clémenceau

La construction d'une école dans le centre ville est à l'origine de la première fouille préventive menée sur le territoire communal. L'opération s'est déroulée à l'emplacement d'un groupe de parcelles sises au sud de la mairie, juste à l'angle de l'allée Clémenceau et de la rue du 14 juillet. Elle a occasionné la découverte et l'étude de 137 structures en

creux du Moyen Âge et de l'époque Moderne, aménagées dans le substrat aliotique et réparties sur l'ensemble de la surface investie, soit environ 3000 m².

Certains de ces aménagements avaient été mis en évidence au cours du diagnostic réalisé durant l'hiver précédent sous la direction de Ph. Jacques (Jacques, 2008). Une attention particulière avait alors été portée sur la chronologie des vestiges, dans une large mesure inscrite dans l'intervalle Xe-XIIIe siècles, mais rehaussée par la présence d'un lot de céramique attribué au très Haut Moyen Âge. La prescription était motivée par la possibilité de compléter et d'élargir ces observations, puis de les confronter aux autres découvertes du Haut Moyen Âge réalisées lors d'une campagne de fouilles triennales à quelques centaines de mètres plus au nord, près de l'église paroissiale et de l'école Gambetta (Jacques, 2005, 2006, 2007).

Le site se caractérise par l'absence de stratification et le piètre état de conservation des vestiges : à l'exception des fonds de creusements, la grande majorité des témoins de l'occupation médiévale (niveaux de sol et autres aménagements de surface) avaient disparu, et l'absence de recoupement entre structures n'a pas facilité leur mise en relation. Les vestiges sont tous apparus directement sous l'épaisseur de terre humique (soit 0,40 m en dessous de la surface actuelle), au niveau de l'alias. Or par la nature même de ce substrat sableux, encrouté uniquement en surface et par endroits, la fouille s'est révélée particulièrement délicate : chaque structure en creux en cours de fouille voyait la nappe phréatique apparaître et saper systématiquement les parois au niveau du sable sous-jacent, avant de les faire disparaître. En outre, la remontée de la nappe dès la troisième semaine de fouille a nécessité l'usage de pompes thermiques afin d'évacuer l'eau des fosses et la rabattre dans le pluvial le plus proche. Signalons qu'à rebours, ce milieu humide a assuré la conservation de certains éléments anciens en bois.

Les vestiges médiévaux peuvent être scindés en deux groupes distincts, tant chronologiquement que topographiquement. Le groupe le plus ancien occupe la partie sud-ouest de l'emprise (zone 2). Il rassemble une série de fosses circulaires et de trous de poteau répartis à proximité d'une vaste excavation qui tient lieu d'élément directeur (Exc 2). Elle prend la forme d'une imposante fosse de près de 3 m de côté, dont le pourtour a été recoupé par l'installation de trois fosses circulaires d'environ 1 m de diamètre. Pour les raisons qui ont été évoquées plus haut, la fouille n'a pas permis de purger cette grande fosse en intégralité. Le remplissage se composait de couches riches en matières organiques : cendres, charbons, sédiments « tourbeux » incluant des rejets domestiques (céramique, faune). Un poteau en bois, calé à l'aide de quatre gros blocs de calcaire, implique vraisemblablement l'existence



Ci-contre : La-Teste-de-Buch - Allée Clémenceau.
Fosses du Haut Moyen Âge percées à travers la couche d'alias.

d'un plancher surélevé. Cette hypothèse se trouve renforcée par la présence de quatre trous de piquet creusés à la périphérie immédiate de la grande excavation, sur son flanc est. Le mobilier recueilli, au fond de cette structure et dans les fosses environnantes, en situe l'abandon au très Haut Moyen Âge.

Un second groupe de vestiges se détache, localisé à une vingtaine de mètres plus à l'est (zone 1). L'aménagement le plus important correspond à un bâtiment excavé de 6 m par 3 m manifestement construit avant le XIIe siècle (BAT 1, cf. fig.). De forme allongée avec les angles arrondis, il est matérialisé par un décaissement du substrat sur 0,20 m de profondeur. Le pourtour interne de cet espace, à l'aplomb des parois, est surcreusé sur 0,15 m de large et autant de profondeur. Cette rainure paraît marquer l'emplacement de sablières permettant la pose d'un plancher sur vide sanitaire. Treize trous de poteau (périphériques et internes) s'intègrent dans cette construction et permettent de restituer un édifice sur poteaux porteurs et parois en matériaux périssables. L'intérieur du bâtiment a

été perforé lors de l'installation de trois fosses circulaires. La découverte de tonneaux en bois encastrés dans chacune d'entre-elles suggère une fonction initiale de puisard, la structure du tonneau empêchant les risques d'effondrement des parois sableuses. Mais leur utilisation finale en tant que dépotoirs et la découverte, pour le moins surprenante, de fragments de céramiques glaçurées issues des ateliers de Cox (Tarn) et datés du XVIIe siècle, pose la question d'une réoccupation du bâtiment au cours de l'époque moderne.

Le reste du site a livré d'autres aménagements en creux, mais aucune organisation n'est perceptible dans leur agencement.

Si les résultats obtenus sont peu spectaculaires et ne livrent qu'une image appauvrie de l'occupation médiévale, celle-ci n'en demeure pas moins intéressante à divers égards : outre le fait qu'elle constitue une sorte d'exception dans le paysage actuel de l'archéologie préventive, qui n'a que très rarement l'occasion d'explorer le cœur des villages (Carré *et al.* 2009), le site de l'Allée Clémenceau, dans ce qui semble apparaître comme une zone de marges entre le centre paroissial et les secteurs d'habitats d'une part, les espaces agricoles environnants d'autre part, pose un jalon supplémentaire pour la connaissance du peuplement médiéval de La Teste-de-Buch.

Henry Yann

CARRÉ F., HINCKER V., MAHE N., PEYTREMANN E., POIGNANT S., ZADORA-RIO E. « Histoire(s) de(s) village(s), L'archéologie en contexte villageois, un enjeu pour la compréhension de la dynamique des habitats médiévaux », *Les Nouvelles de l'archéologie*, n°116, Juin 2009, p. 51-58.

JACQUES Ph. *Rapport de sondages programmés*, SRA Aquitaine, 2005.

JACQUES Ph. *Rapport de sondages programmés*, SRA Aquitaine, 2006.

JACQUES Ph. *Rapport de sondages programmés*, SRA Aquitaine, 2007.

JACQUES Ph. *La Teste de Buch « Allée Clémenceau »*, Rapport de diagnostic, Inrap, Pessac, 2008.

La Teste-de-Buch

Rue François Legallais

Ce troisième diagnostic réalisé dans le centre ville de La Teste intervient dans le cadre qu'un vaste projet d'urbanisation couvrant une superficie de plus de 10000 m². La parcelle, assiette d'un centre commercial, est située à proximité de l'emplacement de l'ensemble castral aujourd'hui disparu. Ce secteur était, avant le milieu du XIXe siècle, soumis aux fluctuations des marées, en effet il se trouve à cheval sur l'ancien trait de côte.



La Teste-de-Buch - Rue François Legallais.
Elément de canalisation moderne.

Comme nous le pensions, trois sondages ont révélé une vaste zone maritime occupant tout le nord de la parcelle. A l'origine, en contrebas, par rapport au reste de la ville, ce secteur semble occupé par des bancs de sable modelés aussi bien par les évacuations de l'eau douce que par la houle marine. Au sud, au contraire, un sondage a livré une série de phases d'occupations caractérisant un milieu terrestre.

Peu à peu les zones basses vont se colmater par l'apport de sédiments aussi bien d'eau douce que d'eau de mer. A la fin du Moyen Âge, seuls les très gros coefficients de marée devaient recouvrir les parties hautes. Cette zone ne sera définitivement hors d'eau que lors de l'endiguement du nord de la ville au milieu du XIXe siècle.

La première phase d'occupation du site correspond à un lambeau de niveau protohistorique datable de la transition Âge du Bronze/Âge du Fer, dont il n'a pas été possible de cerner correctement l'emprise.

Un des apports majeurs de cette fouille, c'est la présence d'une occupation du Haut Moyen Âge assez importante sur la partie sud/ouest de la parcelle, c'est à dire assez loin de ce que nous pensions être la limite ouest de l'habitat.

La partie centrale de la parcelle, bien qu'anciennement soumise aux marées, a connu une occupation au Bas Moyen Âge. Il s'agit essentiellement d'aménagements liés à un ancien ruisseau (*craste*) dont la présence n'était pas connue.

Le sédiment et la nappe phréatique ont permis la conservation d'éléments en bois. Le comblement du lit de cette *craste* a révélé un mobilier très diversifié avec du bois bien conservé notamment un battoir de lavandière. La chronologie de ce comblement s'étale au moins du XIIIe siècle au début de l'époque moderne. La présence de poteaux en bois le long des berges permettra de préciser assez facilement la chronologie de ces aménagements, notamment par une datation par dendrochronologie.

La phase moderne est peu représentée sur cet espace, toutefois au sud-ouest une importante canalisation en bois (*Coum*) a été découverte (XVIIe/XVIIIe siècles). Elle est constituée de deux parties dont l'une est un simple tronc évidé et l'autre est une pièce de bois taillée sur toutes ses faces.

Ce diagnostic confirme certaines hypothèses émises lors des campagnes précédentes, il apporte de nouvelles données qui permettent de compléter la carte archéologique du centre bourg qui est en cours d'élaboration.

Il permet de réorienter nos hypothèses sur les différentes phases d'occupation et ainsi d'étendre plus au sud-ouest le zonage archéologique du centre ville. Il nous montre également toute la potentialité de ces zones humides, notamment du fait du très bon état de conservation des différents végétaux présents au sein des couches de vase marine.

Jacques Philippe

Villenave-d'Ornon

La Hontan

Au cours d'une opération de fouille portant sur l'aqueduc de Bordeaux, le propriétaire d'une parcelle voisine a signalé la présence de « blocs » donnant à penser que l'ouvrage présenterait encore des vestiges dans son terrain. Un sondage a donc été réalisé dans l'axe du tracé, à quelque 30 mètres au sud des derniers éléments mis au jour.

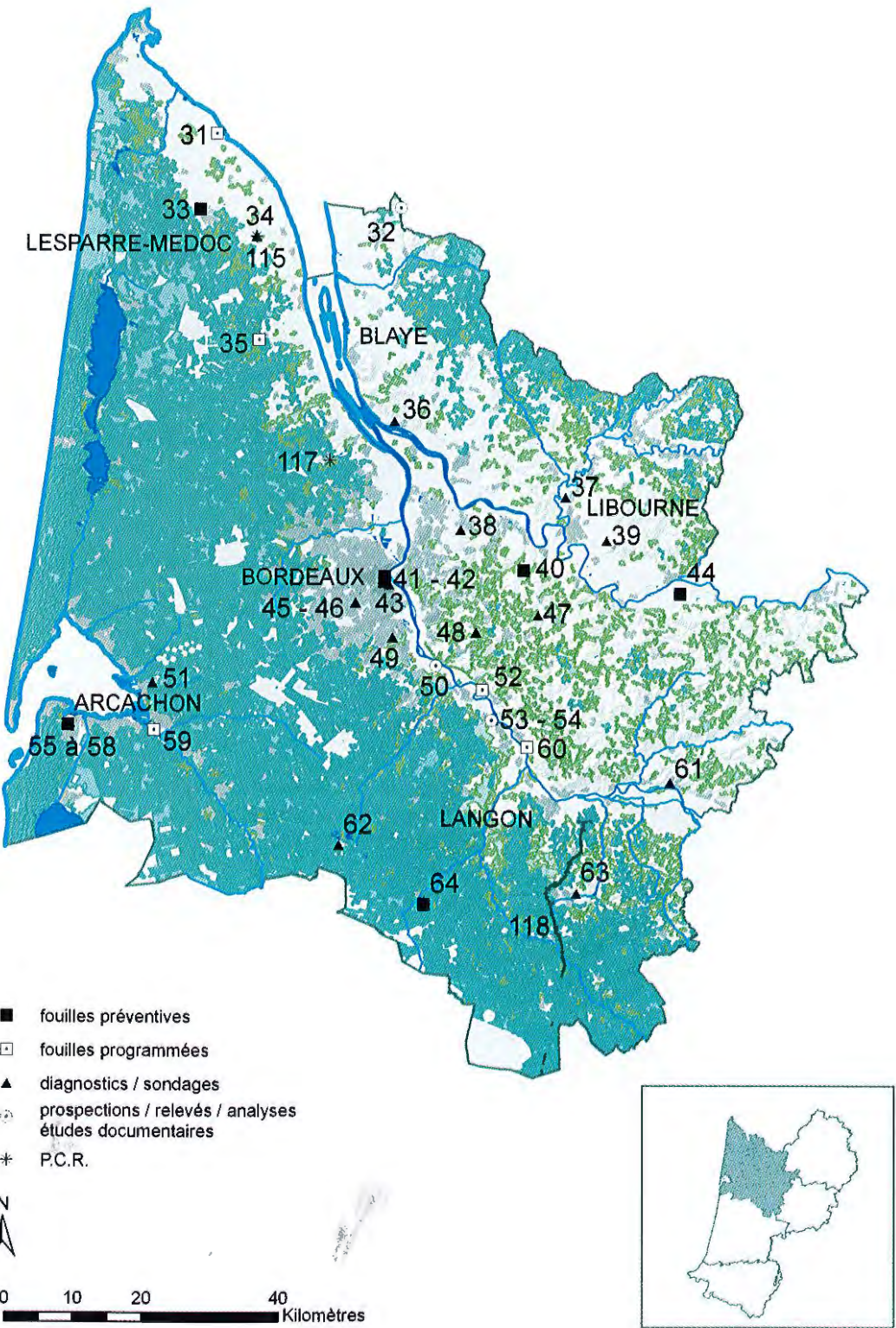
Une tranchée d'un mètre de large et trois mètres de long a été ouverte. Dans ce secteur du parcours le conduit est quasi affleurant. Le sondage a été conduit jusqu'à 1,50 m de profondeur sans avoir rencontré le moindre témoin ou même indice archéologique.

Charpentier Xavier

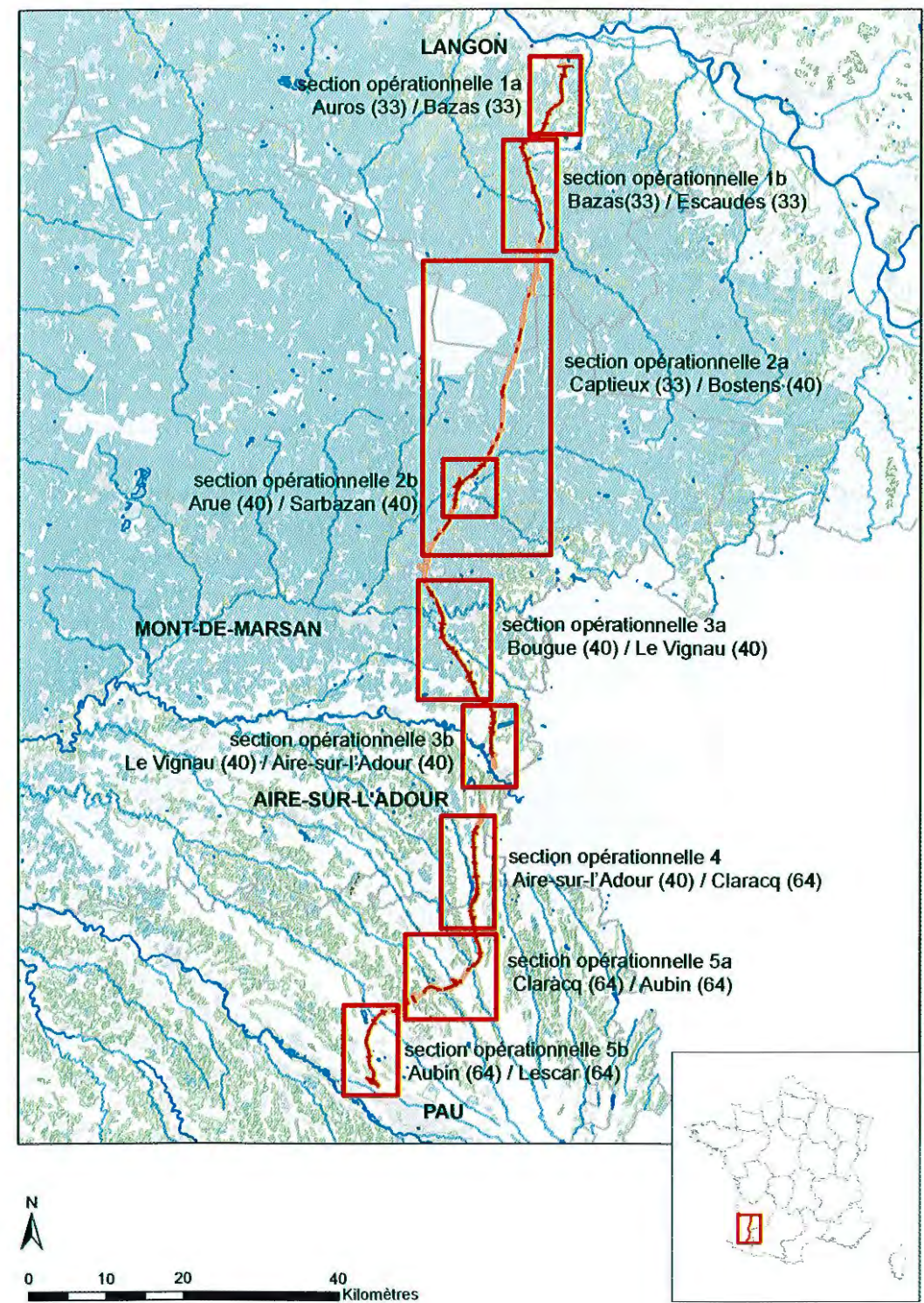
Charpentier X. Villenave-d'Ornon - Avenue du 19 mars 1962, Bilan scientifique régional 2007, 2009, p. 115-116.

Carte des opérations en Gironde durant l'année 2008

				N°
AUDENGE, Maignan	WOZNY Luc	INRAP	OPD	51
BAZAS, Rue du 8 mai 1945, Caillavet	BALLARIN Catherine	INRAP	OPD	63
BIGANOS, Bois de Lamothe	WOZNY Luc	INRAP	FP	59
LES BILLAUX, Les Sables	ORTEGA CORDELLAT Illuminada	INRAP	OPD	37
BORDEAUX, 17 à 25 rue Bigot et 14 à 26 rue Contrescarpe	SCUILLER Christian	INRAP	OPD	43
BORDEAUX, 38 à 44 rue de Cursol et Impasse Caillabet	MIGEON Wandel	INRAP	FP	42
BORDEAUX, 4-6 place Puy Paulin/35 à 43 rue Porte Dijeaux	GIRONDE Simon	EP	FP	41
BOURG, Le Nègre	CHARPENTIER Xavier	MCC	OPD	36
CAMIAc-ET-SAINT-DENIS, Saint-Denis	MOREAU Nathalie	INRAP	OPD	47
GAILLAN-EN-MEDOC, Château de Mur	COUTURES Philippe	MCC	SU	33
HOSTENS, Bertet de Près	LENOIR Michel	CNRS	SD	62
ISLE-SAINT-GEORGES, Dorgès	MAUDUIT Thierry	BEN	PRD	50
JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC, La Chapelle	CARTRON Isabelle	SUP	FP	31
LANGOIRAN, Le Castéra	FARAVEL Sylvie	SUP	FP	52
LOUPIAC, Saint-Romain	MARIAN Jérôme	DOC	FP	60
MOULIETS-ET-VILLEMARTIN, Lacoste	SIREIX Christophe	INRAP	FP	44
PESSAC, 1 rue Adrien Ducourt	PONS Jacques	INRAP	OPD	46
PESSAC, 16 avenue Jean-Jaurès	PONS Jacques	INRAP	OPD	45
PLEINE-SELVE, L'église	MASSON Juliette	DOC	PRT	32
PODENSAC, Les Coudannes	PRODEO Frédéric	INRAP	OPD	53
PODENSAC, Paroisse Sainte Sportalie	DEPUYDT Jean-Marc	BEN	PRD	54
LA REOLE, Place Saint-Michel	BALLARIN Catherine	INRAP	OPD	61
SADIRAC, La Porterie	CHARPENTIER Xavier	MCC	OPD	48
SAINT-GERMAIN-D'ESTEUIL, Brion	EPHREM Brice	DOC	SD	34
SAINT-GERMAIN-DU-PUCH, Place de l'Eglise	ROUDIER Mathieu	EP	FP	40
SAINT-LAURENT-MEDOC, Ecole maternelle	COURTAUD Patrice	SUP	FP	35
SAINT-LOUBES, Chemin de Loustalot	CHARPENTIER Xavier	MCC	OPD	38
SAINT-SYMPHORIEN, L'Argileyre	BELBEOC'H Gwenolé	BEN	SU	64
LA TESTE-DE-BUCH, Le Bourg	JACQUES Philippe	BEN	PRT	55
LA TESTE-DE-BUCH, Allée Clémenceau	JACQUES Philippe	INRAP	OPD	57
LA TESTE-DE-BUCH, Allée Clémenceau	HENRY Yann	EP	FP	58
LA TESTE-DE-BUCH, Rue François Legallais	JACQUES Philippe	BEN	OPD	56
VILLENAVE-D'ORNON, Le Hontan	CHARPENTIER Xavier	MCC	SD	49



Carte des opérations sur l'autoroute A65 durant l'année 2008



				N°
Aménagement autoroutier A65 Langon (33) - Pau (64)	GERBER Frédéric	INRAP	OPD	118
D'Auros à Bazas (33), Section 1a	ZOBRI Amar	INRAP	OPD	118
De Bazas à Escaudes (33), Section 1b	ETRICH Christine	INRAP	OPD	119
De Captieux (33) à Bostens (40), Section 2a	SELAMI Farid	INRAP	OPD	120
D'Arue à Sarbazan (40), Section 2b	GRIGOLETTO Frédéric	INRAP	OPD	121
De Bougue à Le Vignau (40), Section 3a	BALLARIN Catherine	INRAP	OPD	122
De Le Vignau à Aire-sur-l'Adour (40), Section 3b	DEFAYE Sophie	INRAP	OPD	123
D'Aire-sur-l'Adour (40) à Claracq (64), Section 4	CHOPIN Jean-François	INRAP	OPD	124
De Mirossens-Lanusse à Momas (64), Section 5a	MAREMBERT Fabrice	INRAP	OPD	125
D'Uzein à Poey-de-Lescar (64) Section 5b	CHOPIN Jean-François	INRAP	OPD	126
LESCAR, Aire d'emprunt de Brana	REDAIS Sylvie	INRAP	OPD	102

Aménagement autoroutier
A65 Langon-Pau

L'autoroute de Gascogne

De Langon au nord à Pau-Lescar au sud, l'entreprise A'Lienor réalise une nouvelle autoroute, l'A65, qui traverse, sur 150 km, trois départements : la Gironde, les Landes et les Pyrénées-Atlantiques.

Au préalable, 102 kilomètres ont fait l'objet d'un diagnostic archéologique systématique représentant environ 3 % de l'emprise totale. Un peu plus de 6000 sondages ont été ouverts entre août 2007 et mars 2009 par les équipes de l'Inrap, ce qui a mobilisé plus de 5500 jours/hommes, et jusqu'à une cinquantaine de personnes sur le terrain.

La construction de la liaison autoroutière A65 entre Langon et Pau a été divisée en neuf sections du nord au sud ; ce découpage tient compte des unités géographiques et de l'homogénéité du potentiel archéologique des secteurs concernés par le tracé, mais aussi des contraintes techniques des délais fixés par le calendrier prévisionnel des travaux.

Quarante-huit indices de sites archéologiques ont été identifiés comme devant faire l'objet d'une présentation en commission interrégionale de la recherche archéologique (Cira) en vue de la prescription éventuelle d'une fouille préventive.

Un peu moins d'un quart des indices majeurs se rattache à la Préhistoire. La plupart des sites de cette période appartiennent au Paléolithique inférieur (entre 500 000 et 300 000 ans avant notre ère) et surtout au Paléolithique moyen (antérieur à 120 000 ans avant notre ère) avec une industrie majoritairement

confectionnée sur galets de quartzite. Le Paléolithique supérieur et le Mésolithique sont plus discrets, avec en tout trois indices identifiés, correspondant à des occupations de faible étendue.

La Protohistoire est représentée par près d'un tiers des indices de site. Le Néolithique final est caractérisé sur un site par du mobilier céramique associé à des structures en creux (fosses, trous de poteaux ?). Cinq tertres dont la fonction reste énigmatique se placent entre la fin de la période et l'Âge du Bronze ancien.

L'Âge du Fer est relativement peu représenté au niveau des indices d'importance, tout comme l'Antiquité, pour laquelle un site correspondant aux dépendances (*pars rustica*) d'une villa, réoccupée au haut Moyen Âge, est à noter. La période médiévale est marquée par des traces d'activités artisanales et agricoles jouxtant des zones d'habitat actuel.

Les travaux d'archéologie préventive sur le tracé de l'autoroute A.65 ont donné l'opportunité d'étudier en détail la stratigraphie et la chronologie des épandages sableux landais et des formations éoliennes périphériques (cf. fig.). Ces données montrent que la dynamique éolienne a été principalement active pendant le dernier Pléniglaciaire, entre 15 et 23 000 ans avant le présent, et s'est caractérisée par la mise en place de champs de rides dunaires transversales et barkhanoïdes ou de minces nappes de sable. Deux phases ultérieures ont été également identifiées, l'une au cours du Dryas récent (11 ka BP) et l'autre au Petit Âge Glaciaire (0,8 – 0,2 ka BP). Elles correspondent à la mise en place locale de dunes paraboliques ou en dôme. Cette chronologie est similaire à celle connue pour la ceinture sableuse nord-européenne. Sur la marge sud du sable des Landes, des accumulations lœssiques subcontinues ont été également reconnues sur les plateaux, où elles peuvent atteindre plus de 3 m de puissance. La présence

de paléosols lessivés de rang interglaciaire interstratifiés dans ces lœss indique que ces accumulations ont enregistré plusieurs cycles climatiques pléistocènes successifs. Les différences entre sables et lœss suggèrent que seules les phases les plus récentes ont été enregistrées dans les sables, vraisemblablement en raison du remaniement répété du même stock de matériaux au cours des épisodes de déflation.

La comparaison de la distribution des sites paléolithiques découverts dans le cadre de l'autoroute, mais aussi celle des sites recensés dans la base Patriarche, avec l'extension des sables suggère que ces derniers ont joué un rôle répulsif sur le peuplement humain de la région au Pléistocène (cf. fig.). Comme semble le montrer la distribution de différents marqueurs culturels, et notamment les types de pointes de projectiles, ce désert pourrait également avoir constitué une limite culturelle au Paléolithique supérieur.

Gerber Frédéric et
Bertran Pascal

De Bazas à Escaudes (33)

Section 1b

Cette notice rend compte de la section 1b qui couvre 14 kms et qui débute dans la commune de Bazas au PK (point kilométrique) 11,5 pour s'achever à Escaudes au PK 25,5.

Il traverse successivement les communes de Bazas, Lignan de Bazas, Marimbault, Bernos-Beaulac, Cudos et Escaudes. Cette intervention a été réalisée dans une zone peu explorée et où les opérations d'archéologie préventives sont quasi inexistantes. Les 663 sondages ouverts selon un maillage en quinconce ont révélé sept indices archéologiques soit en moyenne tous les deux kilomètres. Toutes les périodes sont représentées, à l'exception du Paléolithique et de la Préhistoire récente, pour lesquelles le mobilier lithique est présent de manière résiduelle mais offre de très faibles probabilités de conservation de site.

En ce qui concerne les gisements avérés, on relève notamment une occupation de l'Âge du Bronze Moyen médocain (Escaudes «Le Boscage»), un site à enclos fossoyés de la Tène Moyenne (Lignan de Bazas «L'Ambrot»), une occupation multiphasée dont la fourchette chronologique s'étend de l'Âge du Fer au Moyen Âge (Cudos-Au Dron/Pitecq), une occupation médiévale à Escaudes «Pendelle», une autre d'époque Moderne à Lignan de Bazas-«Gahéro», une exploitation d'argile rattachée probablement à une tuilerie de la fin de

l'époque moderne à Marimbault-«Tuilerie-Est» et enfin une carrière de calcaire non datée qui se trouve au «Gallion des Peyrères» à Escaudes.

Tous ces indices sont caractérisés par des structures en creux et très peu d'éléments bâtis ont été mis au jour. Sur le site du Boscage, on notera la présence d'une structure ovale incomplète marquée par un périlithe empierré dont, en l'attente de la fouille, la morphologie pourrait suggérer un aménagement à caractère funéraire.

Etrich Christine

De Captieux (33) à Bostens (40)

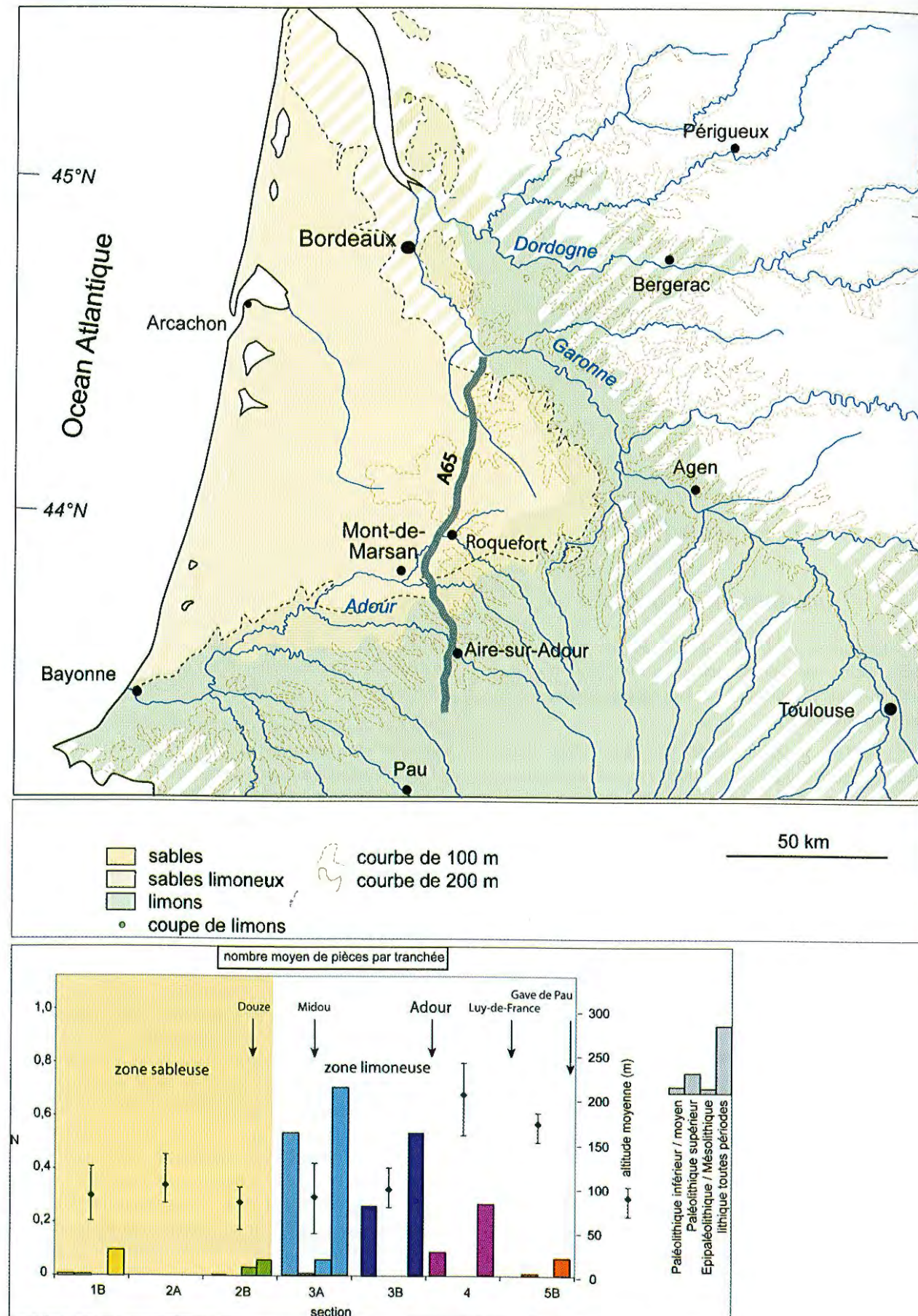
Section 2a

La section 2a débute à Captieux au nord et s'achève à Bostens au sud, et se compose d'une dizaine de courts tronçons discontinus. Elle se développe de part et d'autre de la section 2b, centrée sur l'anticlinal de Roquefort. L'objectif de la section 2a a été essentiellement paléo-environnementale au début. En l'absence d'indice d'occupation connu, selon la carte archéologique, les diagnostics ont été orientés vers la recherche d'anciennes dépressions humides (lagunes) pour tenter de caractériser la nature du paysage et éventuellement expliquer la rareté des occupations.

Les résultats des sondages ont montré deux zones différentes. La première comporte les parcelles situées dans les communes de Retjons et de Captieux alors que la seconde réunit les parcelles des communes de Pouydessaux et Bostens.

La première zone se caractérise par une topographie régulière et par la formation d'un sol podzolique à horizon d'altos très développé, fortement induré par le fer et les jus organiques. Un lessivage intense est enregistré dans horizon éluvié. Il reflète des percolations hydriques importantes montrant un engorgement régulier en eau du sol. En témoigne l'engorgement de la majorité des sondages qui ne sont pourtant profonds que d'un mètre en moyenne. Cette saturation à faible profondeur est probablement en relation étroite avec la présence de lagunes sur la périphérie du tracé notamment au nord du village de Retjons. En tout état de cause, ce milieu, entre le nord de Retjons et le Sud de Captieux, est marqué par une large concavité qui peut expliquer la canalisation en son sein des eaux souterraines.

Ces mêmes sondages n'ont révélé aucun artefact. Cela conforte l'hypothèse de l'absence d'occupations humaines. Seuls des tessons de céramique moderne attestent de l'exploitation de résine de pin, dont la pratique est largement connue dans les Landes.



La seconde zone, quant elle, se distingue par un paysage ondulé. Il est drainé par des cours d'eau comme le ruisseau de Corbleu. Le sol est représenté par un podzol, mais il est moins développé que celui observé dans la première zone. L'horizon d'altos n'est présent que dans les zones dépressionnaires. Le sol est donc relativement bien drainé diminuant ainsi son engorgement en eau. Cet équilibre est en relation directe avec la formation des vallées. Celle de Corbleu a été clairement occupée depuis l'Antiquité.

Deux sites ont été d'ailleurs découverts sur les rives de cette vallée et dans ces environs. Le site de Corbleu a été mis au jour sur la basse terrasse du ruisseau. Il est attribué à une occupation médiévale, dont les fosses et les fossés se distinguent peu dans le sol podzolique.

En revanche, le site de Loustalet est situé à un kilomètre au nord du ruisseau sur un replat interfluvial. Il s'agit d'une nécropole de l'Âge du Fer. Les structures anthropiques sont emballées dans un sol brun lessivé.

Bien que peu nombreux, les témoins d'occupation humaine repérés dans la section 2a ont contribué à la connaissance du contexte archéologique de cette zone et de son milieu physique. Les résultats de l'analyse géomorphologique et pédologique montrent que la régularité de la topographie actuelle masque une importante variabilité des paysages.

Sellami Farid

Le Vignau à Aire-sur-l'Adour (40)

Section 3b

L'opération de diagnostic archéologique de la section 3b s'est déroulée dans le département des Landes à travers les communes de Le Vignau, Cazères-sur-l'Adour et Aire-sur-l'Adour. Cette section traverse le système des terrasses de l'Adour en recoupant les hautes, moyennes et basses terrasses. Celles-ci sont incisées par plusieurs réseaux hydrographiques.

Les témoins de l'occupation humaine découverts sur cette section sont en moyenne assez riches et pour la plupart bien conservés. Mis à part les huit indices de site assez conséquents présentés ci-dessous, la majorité des vestiges archéologiques témoigne plus d'indices de fréquentation que de réelles implantations : ils se présentent sous la forme d'aménagements en galets très isolés, de forme variée, souvent sans mobilier archéologique associé.

La période chronologique la mieux représentée est le Paléolithique moyen ancien avec cinq indices de site : *Léous*, *Romentères*, *Lahéouguère*, *Bénazit*, *Septsos*. Les niveaux archéologiques s'inscrivent au sein de séquences pléistocènes d'épaisseur plurimétrique dont les caractères pédologiques et sédimentaires, avec la perspective de datations croisées TL/OSL, peuvent fournir un cadre interprétatif renouvelé pour ces industries du piémont nord des Pyrénées (bassins de l'Adour et de la Garonne). L'étude préliminaire des séries acheuléennes mises au jour donne de premières indications sur la variabilité technique et économique de l'Acheuléen pyrénéo-garonnais. Ces industries sont majoritairement réalisées sur des quartzites, matière première présente localement dans le corps des terrasses alluviales.

Le Néolithique final a livré quelques petits indices très diffus avec toutefois du mobilier très bien conservé, essentiellement de la céramique, associé parfois à des structures à galets isolées.

L'Antiquité gallo-romaine est bien représentée avec deux indices de site *La Gioule* et *Peyran* : ces ensembles ont livré des occupations de type rural ; ils se présentent sous la forme de structures à galets accompagnées d'un *corpus* mobilier assez abondant, essentiellement de la céramique datée du I^{er} et II^e siècle ap. J.-C.

Enfin, la période de transition Moyen Âge/Époque moderne est représentée avec une occupation au lieu-dit *Califas* : elle se présente sous la forme d'une ancienne voirie composée de galets et d'un réseau de fossés accompagnés de très nombreux vestiges archéologiques datés des XIV^e et XV^e siècles. D'autres témoins de cette phase de transition ont été observés tout le long de la section à travers des indices de fréquentation tels des fossés parcellaires, des structures à galets...

Le bilan général de l'opération menée sur la section 3b est pour l'ensemble très positif si l'on considère l'apport de ces découvertes pour un secteur encore assez mal connu. Ainsi, certaines périodes chronologiques ont livré des informations très intéressantes complétant la carte archéologique de cette partie des Landes. Ces découvertes le seront encore plus si on les intègre dans un contexte plus général, à l'échelle de tout le sud de l'Aquitaine, depuis la Gironde jusqu'au pied des Pyrénées : une synthèse générale par entités chronologiques et par contexte régional permettra de recadrer ces découvertes.

Defaye Sophie

D'Aire-sur-l'Adour (40) à Claracq (64)

Section 4

La section 4 du diagnostic de l'A65, d'un linéaire de près de 19 km, se développe sur le plateau qui s'étend en arrière d'Aire-sur-l'Adour. Cette entité géomorphologique homogène, large d'une dizaine de kilomètres et légèrement déclive du sud vers le nord, correspond à un épandage fluvio-glaciaire pléistocène, la nappe de Garlin.

Cet espace est à première vue l'un des mieux documentés du tracé, car il a fait l'objet de l'attention de plusieurs générations de chercheurs. Le Paléolithique et le début de la Préhistoire récente sont quasiment absents de la carte archéologique, sans que l'on puisse *a priori* déterminer s'il s'agit d'une lacune d'occupation, d'un déficit de recherche ou d'un effet d'enfouissement.

On peut toutefois souligner que le corps de la nappe fluvio-glaciaire délivre, à la faveur d'affleurements occasionnés par certaines incisions de thalwegs, des galets de quartzite de grande dimension et de bonne aptitude à la taille, qui ont pu constituer une source de matière première appréciable pour des groupes humains du Paléolithique ancien et moyen.

Le Néolithique/Bronze ancien est attesté par la découverte isolée de quelques objets mobiliers (haches polies, haches en cuivre), mais c'est surtout la présence de tumulus qui caractérise la Protohistoire de ce territoire. Les premiers sont signalés en même temps qu'ils sont fouillés dès le XIX^e siècle : les comptes-rendus sont rares, peu détaillés, la localisation imprécise, et le caractère partiel ou intégral de la fouille souvent inconnu. La mise en culture de ce terroir de landes dans les années 1960/1970 a provoqué l'arasement des tertres encore visibles : des positionnements furent effectués ainsi que quelques fouilles de sauvetage, notamment dans le secteur de Garlin. Dans les années 1990 et 2000, des prospections aériennes et des dépouillements de campagnes photographiques ont conduit à identifier de nombreuses anomalies circulaires, pour lesquelles est avancée l'interprétation de tumulus. Ce bref état des lieux montre que se posent des problèmes tant sur la réalité des structures (c'est notamment le cas de tous les indices repérés en photographie aérienne), leur nature (même pour des tertres dont la réalité et l'origine anthropique sont avérées, le caractère funéraire reste à établir), leur localisation précise (disparition des points pris comme repères suite aux importantes modifications du parcellaire) que sur leur état de conservation (la mise en culture des terres qui a conduit à l'arasement de la masse de terre a-t-elle entraîné une destruction totale de la structure ou des infrastructures ont-elles pu être préservées ?)

L'organisation du territoire à l'époque antique était probablement structurée par la voie qui reliait Aire-sur-l'Adour à Lescar, dont plusieurs tronçons ont clairement été repérés en prospection aérienne. Une origine plus ancienne, protohistorique, est suggérée par un fréquent alignement des tertres/tumulus le long de cet axe. Un premier aperçu archéologique de cette voie à l'occasion de sondages montre que les labours ont occasionné un arasement important : ne subsistent qu'un empiérement de petits galets et le fond de deux fossés de part et d'autre. En périphérie de celle-ci, devait se disposer une série d'implantations de type fermes ou relais routiers. L'occupation du sol au Moyen Âge apparaît quant à elle essentiellement concentrée sur les bourgs ; le reste du territoire, où les indices sont rares et ténus, était probablement dévolu à des activités laissant peu de traces (élevage).

Le diagnostic de la section 4 a globalement confirmé cet état préalable de la connaissance : les indices de sites sont très localisés et des tronçons de plusieurs kilomètres se sont parfois avérés démunis de tout indice d'occupation ancienne. La présence de vestiges d'industrie lithique du Paléolithique moyen a été observée à plusieurs reprises au sommet des limons jaunes pléistocènes, confirmant ainsi la représentation de cette période ; mais les profondeurs d'ouverture limitées auxquelles nous étions tenus n'ont pas permis une bonne reconnaissance des formes prises par cette occupation.

Nous présentons ci-dessous les six principaux indices de site reconnus sur le tracé de la section 4, du nord au sud :

- au lieu-dit **Jeanbet**, commune de **Miramont-Sensacq**, des niveaux aménagés au moyen de galets ont été mis au jour dans une dizaine de sondages, vers 0,35 m de profondeur. Leur épaisseur varie entre 0,10 m et 0,15 m. Aucun fossé en relation avec ces niveaux de circulation n'a été repéré. Aucune recharge n'a non plus été observée. Seul un tessou attribuable à l'Antiquité a été trouvé en association avec eux. Au regard du tracé établi par prospection aérienne, cet indice semble se corréler avec la voie antique entre Aire-sur-l'Adour et Lescar (Didier-jean 2000). Néanmoins il est peu probable que cet itinéraire, s'il est bien romain, ait fonctionné sur une longue durée étant donné l'indigence du mobilier et la ténuité de son aménagement ;

- au lieu-dit **Les Bruques**, commune de **Miramont-Sensacq**, un tertre encore bien marqué dans le paysage, d'un diamètre d'environ 40 m et d'une hauteur de 1,50 m, se situe intégralement dans la bande autoroutière. Le diagnostic a livré, en partie sommitale du tertre, aux abords immédiats d'une fosse de nature indéterminée mais probablement très récente (fouille ancienne ?), trois individus céramiques sub-complets que la technique et le style rapportent au Campaniforme. Un fossé circulaire périphérique au tertre a également été mis en évidence ;

- au lieu-dit Cazaou de Luc, à cheval sur les communes de Miramont-Sensacq et de Garlin, un deuxième tertre était encore perceptible, quoique affecté au moins sur son flanc sud par un arasement agricole. Le diagnostic a livré de rares éléments mobiliers lithiques et céramiques mais dont la relation au tertre n'est pas établie (remobilisation dans la masse de terre ? fréquentation ultérieure ?) ; en revanche, la grande tranchée qui a recoupé le tertre laisse apparaître la présence de deux fossés circulaires périphériques avec des diamètres respectivement estimés de 26 et 32 m ;

- au lieu-dit Chemin de la Lande, commune de Claracq, un autre tertre d'environ 20 m de diamètre et 0,50 m de hauteur conservée. Il a été fortement arasé par les activités agricoles de la seconde moitié du XXe siècle. Cependant, trois structures à galets, dont l'une de plan quadrangulaire pourrait évoquer une tombe en coffre, ont été préservées au sein de la masse tumulaire ;

- au lieu-dit Chemin des Tuyaas, commune de Claracq, un dernier tertre dont les sondages ont montré une bonne conservation sur près d'un mètre de hauteur. La masse de terre apparaît délimitée à sa base par un fossé circulaire d'environ 19 m de diamètre. Elle semble par ailleurs flanquée par une structure en couronne large de 1,80 m, aménagée au moyen de galets, dont la fonction de soutènement est probable. Quelques vestiges mobiliers lithiques et céramiques attribuables au Néolithique final ou au début de l'âge du Bronze ont été découverts sur le tertre ou à sa périphérie. Pour ces quatre sites, aucun argument ne permet à l'issue du diagnostic d'affirmer un éventuel caractère funéraire ;

- enfin, au lieu-dit l'Officier, toujours sur la commune de Claracq, les sondages ont révélé la présence de quelques structures à galets chauffés attribuables à la Protohistoire ; leur fonction exacte reste à préciser. Des vestiges mobiliers céramiques, datés de l'Antiquité et de l'époque contemporaine, ont également été mis au jour de manière disséminée. La position topographique de ce site, en bordure du plateau dominant la vallée du Gabas, constitue un élément préférentiel d'implantation, déjà mis en évidence par les travaux de recherches conduits par l'Université de Pau (Plana-Mallart et Réchin 2004) dans ce secteur.

Chopin Jean-François

DIDIERJEAN Fr. Le chemin de Sainte-Quitterie, *Aquitania*, XVII, FA, 2000, p. 233-260.

PLANA-MALLART R. et RÉCHIN Fr. L'étude d'un territoire béarnais : occupation du sol et formes de l'habitat rural à l'époque romaine (canton de Thèze, Pyrénées-Atlantiques, *Aquitania*, tome XX, 2004, p. 221-255.

D'Uzein à Poey-de-Lescar (64)

Section 5b

La section 5b du diagnostic de l'A65, d'un linéaire d'environ 8 km, traverse une vaste surface plane correspondant à une formation alluviale ancienne du Gave de Pau, connue sous le nom de nappe du Pont-Long.

A l'exemple du plateau formé par la nappe de Garlin diagnostiquée dans le cadre de la section 4, les landes du Pont-Long furent mises en lumière dès le XIXe siècle pour leurs importantes nécropoles tumulaires. Nombre des tertres ont ainsi été fouillés, sans compte-rendu détaillé et le mobilier a souvent disparu. La plupart de ceux qui subsistaient ont été arasés par la mise en culture des années 1960/1970 ; quelques uns ont fait l'objet de fouilles de sauvetage le plus souvent partielles, notamment par J. Seigne, C. Blanc et P. Dumontier. Certains se sont avérés particulièrement riches, à l'exemple du tumulus T1 du Cami Salié à Pau. Les considérations formulées dans le cadre de la section 4 à propos de la nature et de l'état de conservation des tertres peuvent en grande partie être reprises pour la section 5 b.

En dehors de ces tertres/tumulus, les opérations conduites ces dernières années en périphérie de Lescar et sur la déviation ouest de Pau ont révélé de nombreuses concentrations de galets, d'une superficie généralement comprise entre ½ et 2 m², plus ou moins lâches. Certains galets portent des traces de rubéfaction, évoquant des structures foyères (en place et rejets). Le mobilier associé, céramique et lithique, rarement abondant, inscrit ces structures entre le Néolithique final et l'époque antique. Malgré l'attention portée à leur étude (Chopin, 2006), leur fonction reste encore à déterminer. Elles attestent toutefois d'un mode de fréquentation et d'exploitation du terroir qui perdure sur une longue durée. Bien que formant un semis parfois dense (plusieurs dizaines de structures à l'hectare), elles semblent fonctionner de façon indépendante, indiquant des occupations légères et de courte durée : activité agro-pastorale, « habitat » léger, probablement saisonnier ?

Pour l'époque antique, l'extrémité sud du tracé est distante de moins de deux kilomètres du centre de Lescar-Beneharnum, implanté sur les terrasses inférieures du Gave de Pau ; même s'il n'atteint pas le rebord méridional de la terrasse du Pont Long où pourraient être attendus des habitats ruraux à l'exemple des *villae* de Saint Michel ou du Lac des Carolins, des structures périphériques (bâtiments agricoles, parcellaires) pouvaient donc être attendues.

Au Moyen Age, une fréquentation intensive des Landes du Pont Long en lien avec la pratique de l'élevage est bien documentée par les textes, notamment au travers des querelles récurrentes sur les titres de propriété et d'usage entre ossalois et communautés locales. *A contrario*, et hors les zones agglomérées, aucune trace archéologique tangible n'a jusqu'à ce jour été mise en évidence.

Le diagnostic de la section 5b a confirmé que l'occupation humaine a toujours pris des formes assez sommaires. Seuls deux indices de site caractérisés ont ainsi été reconnus :

- aux lieux-dits Les Areilles et Lanne de Bessoues, commune d'Uzein, en rebord de petits vallons secondaires faiblement encaissés, sont apparus des ensembles de structures à galets chauffés, associés dans un cas à une construction sur poteaux d'un module d'environ 15 m², ainsi qu'à des épandages de vestiges mobiliers lithiques et céramiques. La nature de l'occupation reste à déterminer ; toutefois certains objets (fusaïole) se rapportent plutôt à la sphère d'activités domestiques. Le faciès chrono-culturel n'est pas précisément caractérisé, même si l'on s'inscrit plutôt dans des phases récentes de la Protohistoire. Pour ces deux locus, une nouvelle phase de fréquentation durant l'époque antique est attestée par du mobilier céramique en épandage ;

- au lieu-dit Pont-de-Peyre, commune de Poey-de-Lescar, une occupation du Néolithique final se développe sur une superficie de plusieurs centaines de mètres carrés. Elle se caractérise par un niveau de sol où coexistent mobilier lithique (pointe de flèche, polissoir, macro-outillage sur galets de quartzite) et céramique (principalement des formes fermées liées à la conservation), associés à divers matériaux lithiques rapportés. Quelques structures en creux (silos ?), peu discernables au niveau du décapage, sont cependant apparues à la faveur de sondages profonds. Si les occurrences d'occupations protohistoriques sont fréquentes dans le sud de l'Aquitaine, celles-ci s'inscrivent généralement dans un cadre funéraire, ou du moins réputé tel. Le site de Pont-de-Peyre semble plutôt relever de la pratique d'activités domestiques, ce qui confère à cette découverte un réel potentiel d'étude dans une région pratiquement dépourvue de toute référence en matière d'habitat pour cette période.

Chopin Jean-François

CHOPIN J.-Fr. Lons – La déviation nord-sud de Pau, RN 117. *Bilan scientifique région Aquitaine*, 2006, p. 162-163.

Lescar

Aire d'emprunt de Brana

Le diagnostic archéologique a été mis en œuvre dans le cadre du projet d'une aire d'emprunt, au lieu-dit Brana. Cette zone d'extraction est liée à la réalisation de l'A65 Langon-Pau.

Le secteur de Brana est situé au cœur de la lande du Pont Long. C'est une vaste plaine délimitée au sud par le Gave de Pau, à l'ouest et au nord-est par les coteaux tertiaires d'Arthez et de Momas. Le Pont Long est connu principalement pour la présence d'un certain nombre de tertres tumulaires. Ils sont généralement localisés à proximité des routes ou chemins traversant la Lande. Une voie antique reliant deux agglomérations secondaires gallo-romaines, Aire-sur-l'Adour et Lescar, est connue mais son tracé reste hypothétique. Des structures de galets rubéfiés ont été mises au jour dans la commune de Lescar. La datation de ces structures est difficile et l'interprétation la plus fréquemment avancée renvoie à des activités pastorales anciennes.

Sur un total de 350 sondages, 26 sont positifs dans la parcelle ZA 42 et 47 dans la parcelle ZB 40.

Dans la parcelle ZA 42, la présence de quatre trous de poteaux dont l'état de conservation est médiocre, ne peut être interprétée comme habitat. Toutefois ce sont des indices de construction. L'extension réalisée en périphérie de ce bâtiment est restée stérile. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'aucune structure ne lui soit associée. Une autre aire d'occupation se trouve au sud de la parcelle, une hache dont le talon est bouchardé et l'extrémité assez polie a été mise au jour. Les autres sondages n'ont livré qu'une faible quantité de céramique qui permet d'avancer une datation à l'Âge du Fer.

Dans la parcelle ZB 40, plusieurs concentrations de galets rubéfiés ont été mises au jour, auxquelles sont associés des vestiges mobiliers céramiques et lithiques. L'ensemble de la céramique est daté de la fin du Premier Âge du Fer et du début du second Âge du Fer. Ce mobilier apparaît soit à l'intérieur de la structure de galets chauffés, soit dispersé entre les structures. L'emplacement d'un tertre inventorié par J. Seigne se trouve juste à l'est des structures de galets et des sondages ayant livré du mobilier archéologique. Cependant même après sa localisation sur le terrain via un GPS, aucun indice n'en confirme la présence. Un arasement peut-être supposé. Existe-t-il un lien avec la présence des concentrations de structures de galets à proximité de ce tertre « fantôme » ? Ce dernier pouvait-il être un repère visuel pour des installations temporaires et répétées liées à l'activité pastorale ?

A l'est de la parcelle, à environ quarante mètres de la D289, un empiérement de galets est apparu. Il est composé de galets non calibrés. La largeur est d'environ 5 m et son épaisseur est de 0,10 m. Son orientation nord-est/sud-ouest rappelle le tracé antique de la voie secondaire allant de Lescar (*Beneharnum*) à Aire-sur-l'Adour (*Atura*). Toutefois ce tracé est mal connu pour la zone du Pont Long et plus particulièrement pour Brana, et cette interprétation doit donc être considérée sans certitude.

Le diagnostic de l'emprise de l'aire d'emprunt s'est révélé positif. La particularité de ce secteur se traduit par la quantité et l'homogénéité de la céramique récoltée.

L'Âge du Fer étant fort peu connu dans cette zone géographique et pauvre en références bibliographiques, les structures reconnues à Brana attestent d'une certaine continuité de l'occupation des Landes du Pont Long entre l'Âge du Bronze et l'Antiquité.

Redais Sylvie

Bibliographie archéologique régionale

Cette bibliographie a été réalisée à partir des documents (revues, monographies, actes de colloques) reçus au centre de documentation de la direction régionale des affaires culturelles d'Aquitaine (Drac) et des informations transmises par les auteurs des notices ci-dessus. Les documents qui étaient encore sous presse à la fin 2007 sont inclus dans le présent bilan concernant l'année 2008.

Ces références bibliographiques, ainsi que celles publiées dans les bilans scientifiques de la région Aquitaine, depuis 1991, sont en ligne sur *Malraux* (catalogue bibliographique du Ministère de la Culture) : <http://www.culture.gouv.fr/documentation/malraux/pres.htm>.

Le catalogue des périodiques est accessible sur : <http://www.sudoc.abes.fr/> depuis 1996.

Toutes périodes

ATKIN, John. Le château de Camarsac : une brève histoire et l'"affaire de 1406-1413". *Bulletin & Mémoires de la société archéologique et historique du canton de Créon*, 2008, troisième série n° 2, p. 93-98 : ill.

BERNOT, Jacques. Le Puy-Saint-Astier, seigneurie et maison de famille. Aperçu historique de 1025 à nos jours. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, n° 135, p. 530-546 : ill.

Bilan Scientifique Régional de la Région Aquitaine 2007. Bordeaux, Service Régional de l'Archéologie en Aquitaine, 2009. 232 p. : ill.

BOYE, Michel. De l'utilité des sentinelles. *Bulletin de la société historique et archéologique d'Arcachon et du pays de Buch*, 2008, n° 138, p. 1-5.

CANAL, Judith, FARAVEL, Sylvie, LARRIEU, Bernard et al. *Léo Drouyn en Benauges et dans le canton de Targou*, volume 14 de la collection *Léo Drouyn, Les albums de dessins*, dirigée par LARRIEU, Bernard et DUCLOT, Jean-François. Périgueux, 2008, 175 p.

CARLIER, Fernand. Serres-Castet : du village à la ville. *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau et du Béarn*, 2008, n° 35, p. 217-264 : ill.

CHADEYRON, Patrick. Représentation du trait de côte aquitain 1300-1708. *Bulletin de la société historique et archéologique d'Arcachon et du pays de Buch*, 2008, n° 136, p. 65-111 + cahier hors texte.

CHEVILLOT, Christian, BOUTHER Jean et al. Prospection-inventaire (vallée de la Dronne). IX. Le triangle Lisle - Saint-Pardoux-la-Rivière - Thiviers (2007). Vallée de l'Isle et autres sites, *DAHP*, t. 22, 2007, p. 153-190 : 86 fig.

CHRISTIAENS, Daniel. Prayssas en guerre du Moyen Âge à la Révolution. *Revue de l'Agenais*, 2008, n° 3, p. 339-348 : ill.

CHRISTIAENS, Daniel. Le vin à Prayssas (1266-1773). *Revue de l'Agenais*, 2008, n° 3, p. 353-368 : ill.

CHRISTIAENS, Daniel. La boucherie à Prayssas (1266-1790). *Revue de l'Agenais*, 2008, n° 3, p. 369-378 : ill.

CUBELIER DE BEYNAC, Jean. Quelques aspects historiques de la grande Masse de Port-Sainte-Marie et de ses moulins. *Revue de l'Agenais*, 2008, n° 3, p. 297-302 : ill.

DUCAMP, Lionel et DUBEDOUT, Estelle. Brassempouy, belvédère de Chalosse. *Le Festin*, 2008, n° 64, p. 52-59 : ill.

DUCASSE, Bernard. Les petits ports de la Dordogne libournaise et le village des Raux. In *L'Entre-deux-Mers et son identité, Actes du dixième colloque, Vayres, Genissac et Libourne, 21, 22 et 23 octobre 2005*, Langon, 2008, p. 139-146 : ill.

GARROUSTE, Marcel. Les seigneurs de Laugnac. *Revue de l'Agenais*, 2008, n° 3, p. 379-404.

HUGUET, Jean-Claude. La redécouverte de l'histoire de l'église de Faleyras (Entre-deux-Mers - Gironde). *Revue archéologique de Bordeaux*, 2008, n° 98, p. 51-58 : ill.

JOINEAU, Vincent. La gestion des eaux et le contexte technique et environnemental des moulins à eau de l'Entre-deux-Mers. In *L'Entre-deux-Mers et son identité, Actes du dixième colloque, Vayres, Genissac et Libourne, 21, 22 et 23 octobre 2005*, Langon, 2008, p. 83-100 : ill.

LAFOURCADE, A. et VIAL, Mireille Travaux dans les églises landaises subventionnés par l'A.E.A.L. En 2006-2007. *Les amis des églises anciennes des Landes*, 2008, n° 18, p. 13-21 : ill.

L'archéologie girondine en 2007. *Revue archéologique de Bordeaux*, 2008, n° 98, p. 165-170 : ill.

LAVAUD, Sandrine, coord. L'eau en bordelais de l'Antiquité à nos jours. *Revue historique de Bordeaux*, 2008, n° 9-10, 287 p.

Les mues de Bordeaux : l'auditorium. *Bordeaux Culture*, 2008, n° 14, p. 23.

MAFFRE, Marie-Hélène. Quelques éléments caractéristiques du patrimoine architectural de la commune de Bassens. *Revue archéologique de Bordeaux*, 2008, n° 98, p. 73-82 : ill.

MARQUETTE, Jean-Bernard. Brouqueyran approche archéologique. *Les Cahiers du Bazadais*, 2008, n° 160, p. 45-69 : ill.

MARQUETTE, Jean-Bernard. La place de Bazas. *Les Cahiers du Bazadais*, 2008, n° 161, p. 23-28 : ill.

MARQUETTE, Jean-Bernard. Monuments disparus du Bazadais : la vallée du Liso (2e partie). *Les Cahiers du Bazadais*, 2008, n° 163, p. 5-32 : ill.

MAZEROLLE, Claude. Navigabilité de la Dronne. *Bulletin du Groupe de Recherches archéologiques et historiques de Coutras*, 2008, n° 33, p. 3-38 : ill.

MAUDUIT, Thierry, OLLE Sophie, HENIQUE Jérôme et al. Aquitaine historique et l'archéologie 2007 en Gironde. *L'Aquitaine Historique*, 2008, n° 90, p. 2-10 : ill.

MERLET, Jean-Claude. Un exemple d'archéologie du territoire : le projet Collectif de Recherche Lagune des Landes de Gascogne. Anthropisation des milieux humides de la Grande Lande (2004-2007). *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 323-328 : ill.

MODET, Fabienne. Marais et communaux : le problème de la mise en valeur des terres incultes à travers l'exemple d'Izon. In *L'Entre-deux-Mers et son identité, Actes du dixième colloque, Vayres, Genissac et Libourne, 21, 22 et 23 octobre 2005*, Langon, 2008, p. 69-82 : ill.

MOUCHEL-DIT-BINET, Guy. Les églises du Médoc : cantons de Saint-Laurent et Pauillac. *Les Cahiers Médociens*, 2008, n° 49, p. 55-71 : ill.

MOUCHEL-DIT-BINET, Guy. Les églises du Médoc : canton de Castelnau. *Les Cahiers Médociens*, 2008, n° 50, p. 43-64 : ill.

Notes sur la navigation sur l'Isle. *Bulletin du Groupe de recherches archéologiques et historiques de Coutras*, 2008, n° 33, p. 39-54 : ill.

PERRONAT, Virginie. Deux complexes religieux menacés, les ermitages et chapelles troglodytiques dédiés à "Sainte-Catherine", communes de Lormont et de Cambes. *Revue archéologique de Bordeaux*, 2008, n° 98, p. 59-72 : ill.

VALETTE, Philippe. Evolution des paysages du Confluent entre le Lot et la Garonne. *Revue de l'Agenais*, 2008, n° 3, p. 267-288 : ill.

VALOIS, Jeanne. L'église Saint Jean-Baptiste de Rébénacq. *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau et du Béarn*, 2008, n° 35, p. 25-56 : ill.

Préhistoire

AGSOUS Safia. Stratigraphie et sédimentologie de l'abri Pataud (Les Eyzies de Tayac, Dordogne, France). *Contribution à l'étude des paléoenvironnements des cultures du Paléolithique supérieur ancien du Périgord*. Thèse de doctorat, Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 2008, 241 p.

BACHELLERIE, François, BORDES, Jean-Guillaume, MORALA, Alain et PELEGRIN, Jacques. Etude typo-technologique et spatiale de remontages lithiques de Canale II, site châtelperronien de plein-air en Bergeracois (Creysse, Dordogne) *Paléo*, 2007, n° 19, p. 259-280 : ill.

BLANC, Claude. Pyrénées-Atlantiques : affûtoirs et polissoirs des hautes vallées - corpus et éléments de réflexions. *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau et du Béarn*, 2008, n° 35, p. 11-24 : ill.

CEROU, Elisée. Les haches-marteaux néolithiques : outils ou armes, ou bien les deux à la fois. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2008, n° 17, p. 11-14 : ill.

CEROU, Elisée. Un beau mégalithe, certes, mais qui interpelle ! *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2008, n° 17, p. 32-46 : ill.

CHEVILLOT Christian. Une exceptionnelle longue lame pressignienne découverte à Champagne-et-Fontaines (Dordogne). *Préhistoire du Sud-Ouest*, t. 15, 2007-2, p. 282-287, 5 fig.

COSTAMAGNO, Sandrine, COCHARD, David et al. Nouveaux milieux, nouveaux gibiers, nouveaux chasseurs ? Evolutions des pratiques cynégétiques dans les Pyrénées du Tardiglaciaire au début du Postglaciaire. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 2008, p. 17-28.

DELLUC, Brigitte et Gilles, et GUICHARD, Francis. Les fouilles de la grotte de la Roche à Lalinde (Dordogne). *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2008, n° 16, p. 185-206 : ill.

DELPECH, Françoise et TEXIER, Jean-Pierre. Approche stratigraphique des temps gravettiens : l'éclairage aquitain. *Paléo*, 2007, n° 19, p. 15-30.

DJERRAB, Abdelrezak, HEDLEY, Ian, NESPOULET, Roland et CHIOTTI, Laurent. Contribution des méthodes magnétiques à l'étude du remplissage du site préhistorique de l'abri Pataud (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne, France). *Paléo*, 2007, n° 19, p. 281-302 : ill.

DUMONTIER, Patrice et al. Structure funéraire mégalithique de Darré la Peyre à Précilhon (P.-A.). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2008, n° 27, p. 43-76 : ill.

FONTANA, Laure et CHAUVIERE, François-Xavier. L'exploitation du lièvre variable à la Madeleine (Dordogne, France) et le statut d'un petit gibier au Dryas ancien. *Paléo*, 2007, n° 19, p. 303-336 : ill.

GOUTAS, Nejma. Les pointes d'Isturitz sont-elles toutes les pointes de projectile ? *Gallia Préhistoire*, 2008, n° 50, p. 45-102 : ill.

GRIGOLETTO Fabrice, ORTEGA Illuminada, RIOS Joseba et BOURGUIGNON Laurence. Le Châtelperronien de Vieux Coutets. Premiers éléments de réflexion. In *Les sociétés du Paléolithique dans un grand Sud-ouest : nouveaux gisements, nouveaux résultats, nouvelles méthodes. Séances de la SPF, 24-25 novembre 2006*, Bordeaux, Mémoires. SPF 47, p. 245-259.

HUARD, Olivier. Les équidés des grottes des Combarelles (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne, France) : étude morphométrique. *Paléo*, 2007, n° 19, p. 337-340 : ill.

IRVINE K. Contribution à l'étude taphonomique des restes osseux animaux du niveau 2 (Gravettien final) de l'abri Pataud, les Eyzies-de-Tayac, Dordogne. Mémoire de Master 2, Muséum national d'histoire naturelle, 2007, Paris, 82 p.

LENOIR, Michel. Coup d'oeil sur la Préhistoire ancienne du Libournais et du Fronsadais. In *L'Entre-deux-Mers et son identité, Actes du dixième colloque, Vayres, Genissac et Libourne, 21, 22 et 23 octobre 2005*, Langon, 2008, p. 7-14 : ill.

MAREMBERT, Fabrice. La transition Néolithique Final/ Bronze ancien sud Aquitaine à travers les tumulus Cabout 4 et 5 à Pau. *Archéologie des Pyrénées Occidentales*, 2008, n° 27, p. 77-112 : ill.

MARTICORENA, Pablo. Lames de pierre polie en Pyrénées-Atlantiques. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2008, n° 27, p. 39-42 : ill.

MILLET, Dominique et Françoise. Le paléolithique ancien et moyen dans le Béarn oriental (P.-A.) : premiers résultats. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2008, n° 27, p. 7-38 : ill.

NESPOULET Roland, CHIOTTI Laurent et alii - L'occupation humaine de l'abri Pataud (les Eyzies-de-Tayac, Dordogne) il y a 22000 ans : problématique et résultats préliminaires des fouilles du niveau 2. In *Les sociétés du Paléolithique dans un Grand Sud-Ouest de la France : nouveaux gisements, nouveaux résultats, nouvelles méthodes, actes des journées de la SPF, Talence, 24-25 novembre 2006*, Mémoire de la SPF, 2008, XXXVII, p. 325-334.

PENALVER IRIBARREN, Xabier et SAN JOSE SANTAMARTA, Sonia. La grotte de Praileitz I (Deba, Gipuzkoa, Euskal Herria – Pays Basque et la défense du patrimoine dans le Pays Basque). *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2008, n° 16, p. 143-150 : ill.

PIGEAUD, Romain. La grotte de Pair-non-Pair. *Archéologia*, 2008, n° 451, p. 12-20 : ill.

POSTEL, Brigitte. Néandertal et la mort : premiers gestes funéraires de l'humanité. *Archéologia*, 2008, n° 458, p. 6-11 : ill.

RENARD C. *Les premières expressions du Solutrén dans le Sud-Ouest de la France. Evolution techno-économique des équipements lithiques au cours du dernier maximum glaciaire*. Thèse de doctorat, université Paris X-Nanterre, 2008.

ROUSSOT-LARROQUE, Julia. Très grande hache polie en roche verte d'Arthez-de-Béarn (Pyrénées-Atlantique). *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2008, n° 16, p. 151-155 : ill.

VANHAREN, Marian. Francesco d'Errico. La parure de la Dame de Saint-Germain-la-Rivière et l'origine paléolithique des inégalités sociales. In *L'Entre-deux-Mers et son identité, Actes du dixième colloque, Vayres, Genissac et Libourne, 21, 22 et 23 octobre 2005*, Langon, 2008, p. 15-17 : ill.

VERCOUTERE, Carole, GIACOBINI, Giacomo et PATOU-MATHIS, Marylène. Une dent humaine perforée découverte en contexte gravettien ancien à l'abri Pataud (Dordogne, France). *L'Anthropologie*, 2008, n° 112-2, p. 273-283 : ill.

VIDAL, Michel. Fréquentation du Pont-Long à la fin de la Préhistoire : données nouvelles de prospections/ Michel Vidal. In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 49-54 : ill.

Protohistoire

BAUMANS Louis et CHEVILLOT Christian. La broche à rôtir articulée de Port-Sainte-Foy. Fabrication et utilisation expérimentales. *Euro REA*, n° 4, 2007, (Tchéquie), p. 61-67 : 39 fig.

BLANC, Claude. Nouvelles découvertes de haches plates et de fragments de haches dans les P.-A. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2008, n° 27, p. 113-116 : ill.

BLANC, Claude. Données complémentaires sur le poignard du Bronze moyen de Lescar (P.-A.). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2008, n° 27, p. 117-118 : ill.

CALLEGARIN, Laurent. Un dépôt de sesterces du IIIe s. découvert à Labastide-Monréjeau (P.-A.). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2008, n° 27, p. 119-125 : ill.

CEROU, Elisée. Les triades de Cupules ou de Cavités (particulières à l'Age du Bronze et au début de l'Age du Fer), ornant certains de nos dolmens et mégalithes régionaux, pourraient-elles figurer un symbolisme funéraire ? *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2008, n° 17, p. 47-64 : ill.

CHEVILLOT, Christian. Les grottes des Fraux et de la Maurélie (Dordogne - France). Concomitance entre des motifs géométriques pariétaux de l'Age du Bronze du Périgord et du Val Camonica (Lombardie - Italie. *Aquitaine historique*, 2008, n° 94, p. 2-7 : ill.

CHOPIN, Jean-François. Les tertres du quartier Mirassou (Lons) et le site du vallon du Mohédan (Billère) In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 73-88 : ill.

COQUILLAS, Didier. Le travail du sel à l'âge du Fer autour de l'Estuaire de la Gironde In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 70-72.

GELLIBERT, Bernard. La nécropole à incinération du 1er âge du Fer de Petit Argence à Mazerolles (Landes). Etude préliminaire. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2008, n° 27, p. 139-156 : ill.

LENORZER, Sandrine. Etude anthropologique de la nécropole de Petit Argence à Mazerolles. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2008, n° 27, p. 157-168 : ill.

MERLET, Jean-Claude. De nouveaux témoins métalliques du Chalcolithique et de l'âge du Bronze dans les Landes. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2008, n° 27, p. 129-138 : ill.

SEIGNE, Jacques. Lescar aux âges des métaux : les tumuli/ Jacques Seigne. In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 55-72 : ill.

Antiquité

ADAMSKI, Frédéric et PERNOT, Michel. Etude technique de vestiges du travail d'alliages cuivreux. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 207-224 : ill.

ATKIN, John. De Dumnitonus au port de Condate. Remarques sur le voyage de Théon (Ausone, Lettre, XIV). *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 249-265 : ill.

ATKIN, John et TASSAUX, Francis. Navires romains de commerce en Atlantique In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 99-100.

BARDET, André et DEBRUGE, Jean-Marie. Un dépôt d'antoniniens. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 119-141 : ill.

BARRAUD, Dany et RECHIN, François. Lescar-Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine. *Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes hors-série n° 3*, 2008, 339 p. : ill.

BATS, Michel, FIGUEIRAL, Isabel, RECHIN, François et SZEPERTYSKI, Béatrice. Usage des bois de combustion et couvert forestier à Beneharnum durant l'Antiquité et le début du Moyen-Age : l'apport des études anthracologiques. In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 35-45 : ill.

BEDON, Robert. Lescar antique. Bilan des connaissances acquises. Un regard extérieur. In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 331-339 : ill.

BERTHAULT, Frédéric. Le matériel amphorique. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 453-473 : ill.

BOUET, Alain. Retour à Périgueux. Notes sur quelques documents archéologiques anciens du chef-lieu des Pétrucos. *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 151-169 : ill.

BOUET, Alain. Les Santons et le commerce de la laine. In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 94.

BRASSOUS, Laurent. Origine et datation des céramiques à parois fines retrouvées dans la région bordelaise. L'apport d'une fouille de sauvetage urbain. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 397-408 : ill.

BRIVES, Anne-Laure. Sépultures et société en Aquitaine romaine : étude de la fonction du mobilier métallique et du petit mobilier à partir des ensembles funéraires (Ier s. a.C. - début du IVe s. p.C.). *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 330-331.

BROQUA, Alain. Colonne de brique en quart de rond et mosaïques de la villa gallo-romaine de la Garenne à Nérac. *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Albret*, 2008, n° 30, p. 86-92 : ill.

BUI THI MAI. Contribution de la palynologie à la connaissance du paysage végétal dans la région de Lescar. In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 27-33 : ill.

CAILLAT, Pierre. La faune des tabletiers. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 281-316 : ill.

CALLEGARIN, Laurent. La circulation monétaire à Lescar-Beneharnum et dans ses environs de la fin de l'âge du Fer au début du Ve siècle de notre ère In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 223-241 : ill.

CALLEGARIN, Laurent et GENEVIEVE, Vincent. Une tegula portant des empreintes monétaires du IVe siècle découverte à Illuro - Oloron-Sainte-Marie (Pyrénées-Atlantiques, France). *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 137-150 : ill.

CARROUCHE, Bernard. Le chemin de la Hélère (le chemin de la Heléra). In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 321-328 : ill.

CEROU, Elisée. Une pièce de monnaie Gallo-romaine trouvée à Marsalès. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2008, n° 17, p. 7-10 : ill.

CHARPENTIER, Xavier. L'aqueduc gallo-romain de Bordeaux : étude des données anciennes. In *L'eau en bordelais de l'Antiquité à nos jours. Revue historique de Bordeaux*, 2008, n° 9-10, p. 15-46 : ill.

CHARPENTIER, Xavier. L'aqueduc de Bordeaux : réalités archéologiques et aspects techniques. *Revue archéologique de Bordeaux*, 2008, tome 98, p. 9-39 : ill.

CHEVILLOT Christian. Compte-rendus d'ouvrages : Frédéric Pesteil : Le Puy du Tour. Oppidum Gaulois, *Préhistoire du Sud-Ouest*, t. 15, 2007-2, p. 289-290, 5 fig.

CHEVILLOT Christian. Le mobilier militaire romain du département de la Dordogne et du Musée Vesunna, *DAH*, t. 22, 2007, p. 21-74, 44 fig.

CONVERTINI, Fabien. Analyse pétrographique de trois lots de céramiques communes du Bas-Empire. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 387-396 : ill.

CUEILLEN, Lætitia. Les lampes à huile. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 413-436 : ill.

CURSENTE, Benoit. De quelques soubassements médiévaux de l'identité béarnaise. *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau et du Béarn*, 2008, n° 35, p. 449-458 : ill.

DUBEDAT (P.), La céramique sigillée tardive de Saint-Sever (Morlanne). *Bulletin de la Société de Borda*, 2008, n° 491, p. 269-276 : ill.

FOURDRIN, Jean-Pascal. L'enceinte tardo-antique de Lescar : état des connaissances In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 191-214 : ill.

GAILLARD, Hervé et al. La porte de Mars à Périgueux : une relecture historiographique à partir d'un document inédit. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2008, n° 135, p. 43-56 : ill.

GANGLOFF, Nicole. Une coupe archéologique dans le tissu urbain de Lescar-Beneharnum : le suivi archéologique des travaux de la rue des Frères-Rieupeyrous. In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 91-110 : ill.

GARNIER, Jean-François et CHABRIE, Christian. Villeneuve-sur-Lot In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 54-55

GENEVIEVE, Vincent. Monnaies et stratigraphie monétaire sur le site de la Cité judiciaire de Bordeaux. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 85-118 : ill.

GENEVIEVE, Vincent, BESOMBES, Paul-André et RAUX Stéphanie. Le dépôt d'accumulation des IIIe – IVe siècles. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 191-205 : ill.

GENEVIEVE, Vincent. Le monnayage In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 61-62.

GENEVIEVE, Vincent. Le trésor de Garonne In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 111.

GERBER, Frédéric et REGALDO-SAINT BLANCARD, Pierre. *Le port de Bordeaux*. In *La voie de Rome. Entre Méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 104-107.

- GRIMBERT, Laurent et MARTY, Pierre. Montignac - Le Buy (Dordogne). Un bâtiment rural du I^{er} siècle et la question d'un vicus. *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 103-106 : ill.
- MARTIN, Thierry. La cruche en bronze Tassinari D 2300 de Lescar-Beneharnum (Pyrénées-Atlantiques). In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 217-221 : ill.
- MARTIN, Thierry et LAPORTE, Jean-Michel. La diffusion des céramiques sigillées en Aquitaine méridionale sous le Haut-Empire : l'exemple de Beneharnum (Lescar, Pyrénées-Atlantiques). In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 243-274 : ill.
- MATHE, V. Brion (Saint-Germain d'Esteuil, Gironde). In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 122.
- MAURIN, Louis. RPBV. La république des Bituriges Vivisques. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 81-84.
- MONTEBAULT, Véronique. Etudes des lots de cuir. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 317-324 : ill.
- PAILHE, Pierre. Le site de Beneharnum. In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 21-25 : ill.
- PASSELAC, Michel. L'axe aquitain. In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 29-31.
- PUJOL, Géraud. Les céramiques de la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère : apport à l'histoire économique et sociale de Beneharnum. In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 275-299 : ill.
- PURLY-GYSEL, Anne de. Le verre d'époque romaine (I^{er}-IV^e siècles p.C.) et un vase en cristal de roche provenant des fouilles de la place Camille-Jullian à Bordeaux. *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 57-102 : ill.
- RAUX, Stéphanie. Les "petits objets" : une source multiple de données chronologiques, technologiques, économiques et culturelles. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 143-144.
- RAUX, Stéphanie. Le mobilier métallique. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 145-189 : ill.
- RAUX, Stéphanie. Les objets en bois. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 235-257 : ill.
- RAUX, Stéphanie. Les objets de tabletterie. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 259-280 : ill.
- RECHIN, François. Le paysage urbain de Lescar-Beneharnum durant l'Antiquité. In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 121-190 : ill.
- RECHIN, François et BARRAUD Dany. Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine. *Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, 339 p. : ill.

- RONDE, Stéphane. La mosaïque de la villa gallo-romaine de Camblanes. *Aquitaine historique*, 2008, n° 94, p. 8-10 : ill.
- SANCHEZ, Corinne. *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, 128 p. : ill.
- SANCHEZ, Corinne et SIREIX, Christian. Les productions de céramiques en Aquitaine romaine. In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 86-87.
- SANTROT, Jacques. Vulcain, Minerve et Diane-Luna, trois bronzes gallo-romains figurés à Burdigala. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 225-234 : ill.
- SEIGNE, Jacques. Glisia, tucoli et autres monuments oubliés ou disparus du territoire de Lescar - Beneharnum. In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 307-319 : ill.
- SILLIERES, Pierre. La viticulture en Aquitaine antique. In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 81-83.
- SIMON, Laure. La verrerie antique. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 325-343 : ill.
- SIREIX, Christophe. La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. *Aquitania supplément*, 2008, 505 p. : ill.
- SIREIX, Christophe. Origine et développement d'un quartier suburbain antique de Burdigala. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 11-77 : ill.
- SIREIX, Christophe. Introduction à l'étude des céramiques antiques. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 345-348.
- SIREIX, Christian. Les produits de l'arc atlantique. In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 91.
- SIREIX, Christophe. Une production potière originale entre la fin de l'âge du Fer et le début de l'époque gallo-romaine : les vases à provisions de Varatedo (Vayres, 33). In *L'Entre-deux-Mers et son identité, Actes du dixième colloque, Vayres, Genissac et Libourne, 21, 22 et 23 octobre 2005*, Langon, 2008, p. 18-26 : ill.
- SIREIX, Christophe et DUBOE, Monique. Les céramiques communes de la phase 4B (260-310 p.C.). In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 349-385 : ill.
- SIREIX, Christophe et CONVERTINI, Fabien. Un groupe de vases à parois fines précoces attribué au centre potier de Vayres (Gironde). In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 409-411.
- SIREIX, Christophe et CONVERTINI, Fabien. Les céramiques à l'éponge. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 437-446 : ill.
- SIREIX, Christophe et CONVERTINI, Fabien. Les imitations de sigillées tardives. In *La cité judiciaire : un quartier suburbain de Bordeaux antique. Aquitania supplément*, 2008, p. 447-451 : ill.
- STUTZ, Françoise. Plaque de plaque-boucle du VII^e siècle de notre ère, Lescar (Pyrénées-Atlantiques). In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 303-306 : ill.
- VERDIN, Florence. L'oppidum de l'Ermitage et la cité romaine d'Agen, Lot-et-Garonne. In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 46-50.

- WOZNY, Luc. Sondages archéologiques à Lescar, quartier du Bialé, rue des Frères-Rieupeyrous indivision Loustalet. In *Lescar - Beneharnum ville antique entre Pyrénées et Aquitaine/ textes réunis par François Réchin et Dany Barraud. Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 2008, hs n° 3, p. 111-119 : ill.
- WOZNY, Luc. Production et circulation des résines et poix antiques du Sud-Ouest. In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 95-96.
- WOZNY, Luc. Biganos «Bois de Lamothe». In *La voie de Rome. Entre méditerranée et Atlantique*. Pessac, 2008, p. 102-103.

Moyen Age

- Chronique des fouilles médiévales en France en 2007. *Archéologie médiévale*, 2008, n° 38, p. 159-316 : ill.
- BAUNAC Stéphane. La participation de l'épiscopat de la Civitas Petrocoriorum aux conciles gaulois et mérovingiens, *DAH*, t. 22, 2007, p. 75-96, 8 fig
- BOUTOULLE, Frédéric. Dax et la société dacquoise d'après le Livre Rouge (1052 - milieu XII^e s.). Les paysages de la ville et du suburbium (1^{ère} partie). *Bulletin de la Société de Borda*, 2008, n° 490, p. 117-130 : ill.
- BOUTOULLE, Frédéric. Dax et la société dacquoise d'après le Livre Rouge (1052 - milieu XII^e s.). Les paysages de la ville et du suburbium (2^{ème} partie). *Bulletin de la Société de Borda*, 2008, n° 491, p. 247-268 : ill.
- BOUTOULLE, Frédéric. Les seigneurs des eaux. Juridiction et contrôle des cours d'eau dans la Gascogne médiévale. In *L'eau en bordelais de l'Antiquité à nos jours. Revue historique de Bordeaux*, 2008, n° 9-10, p. 169-188.
- BOUQUET, Françoise. Dons et legs à Lignan au XI^e et XII^e siècles à travers le Grand Cartulaire de la Sauve Majeure. *Bulletin et Mémoires de la société archéologique et historique du canton de Créon*, 2008, troisième série n° 2, p. 147-150.
- CEROU, Elisée. Le mystère des origines toponymiques de Sainte-Orse en Périgord. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2008, n° 18, p. 31-61 : ill.
- COSTES, Anne-Marie. Quelques réflexions à propos de l'église de Prayssas. *Revue de l'Agenais*, 2008, n° 3, p. 409-414.
- FARAVEL, Sylvie. L'implantation de l'abbaye de Conques dans les environs de Sainte-Foy-la-Grande au XI^e siècle 750 ans de la bastide de Sainte-Foy-la-Grande. In *Actes du colloque tenu les 3 et 4 décembre 2005 organisé par les Amis de Sainte-Foy et sa région avec l'appui du CLEM, Sainte-Foy-la-Grande*, 2007, p. 13-32.
- FARAVEL, Sylvie. La bastide de Sainte-Foy au Moyen Age : approche de topographie historique « 750 ans de la bastide de Sainte-Foy-la-Grande. In *Actes du colloque tenu les 3 et 4 décembre 2005 organisé par les Amis de Sainte-Foy et sa région avec l'appui du CLEM, Sainte-Foy-la-Grande*, 2007, p. 33-50.
- FARAVEL, Sylvie. Ports, passages, péages et pêcheries : le contrôle et l'exploitation du fleuve dans la basse vallée de la Dordogne au Moyen Age (XI^e-XV^e s.). In *L'Entre-deux-Mers et son identité, Actes du dixième colloque, Vayres, Genissac et Libourne, 21, 22 et 23 octobre 2005*, Langon, 2008, p. 27-38 : ill.
- FRITZ, Jeanne-Marie. Un lignage du Tursan du XI^e au XIV^e siècle : les seigneurs de Miremont. *Bulletin de la Société de Borda*, 2008, n° 491, p. 225-246 : ill.
- GERBER, Frédéric. Pentagrammes et damiers d'Alquerque : deux signes propitiatoires médiévaux. Etude glyptographique d'un ensemble de gravures trouvées sur des sarcophages de la fin du XIV^e s. à Bordeaux (France). In *Actes du XV^e colloque international de Glyptographie, organisé par le Centre international de Recherches Glyptographiques. Cordoue (Espagne), du 18 au 22 juillet 2006*. Braine-le-Château, C.I.R.G., 2008, p. 111-133.
- GLEIZE, Yves. Réutilisation de tombes et manipulations d'ossements : éléments sur les modifications de pratiques funéraires au sein de nécropoles du haut Moyen Age. *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 185-205 : ill.
- JEAN-COURRET, Ezechiel. De l'estey au putz. Pollutions et équipements d'eau à Bordeaux (fin XIII^e-XV^e siècle). In *L'eau en bordelais de l'Antiquité à nos jours. Revue historique de Bordeaux*, 2008, n° 9-10, p. 47-76.
- LAMBERT, Colin et LAURENT-MICHELS, Christine. Le château de Miremont. Mazens-et-Miremont (24). *Aquitaine historique*, 2008, n° 95, p. 6-10 : ill.
- LARREZET, Christian. Les Ymagiers de la Grande-Lande. *Les Amis des Eglises Anciennes des Landes*, 2008, n° 19, p. 13-22 : ill.
- LAURENT, Fabrice. Deux fonds de bateaux médiévaux découverts sur les bords de la Garonne à Bordeaux. *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 267-279 : ill.
- LAVAUD, Sandrine. Le protectionnisme viticole des villes de la vallée de la Dordogne à l'époque médiévale. In *L'Entre-deux-Mers et son identité, Actes du dixième colloque, Vayres, Genissac et Libourne, 21, 22 et 23 octobre 2005*, Langon, 2008, p. 61-68.
- MAUDUIT, Thierry. Les mottes castrales. *L'Aquitaine Historique*, 2008, n° 90, p. 15 : ill.
- OLLE, Sophie. Sorde, l'abbaye aux trésors. *Le Festin*, 2008, n° 66, p. 88-93 : ill.
- PARVERIE, Marc. La circulation des monnaies arabes en Aquitaine et Septimanie aux VIII^e-IX^e siècles. *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 233-246 : ill.
- PIAT, Luc. Promoteurs et aménageurs de la rive gauche des grands méandres de la Dordogne au Moyen Age. In *L'Entre-deux-Mers et son identité, Actes du dixième colloque, Vayres, Genissac et Libourne, 21, 22 et 23 octobre 2005*, Langon, 2008, p. 39-60 : ill.
- PUJOS, Marie-Dominique. Les fragments de chancel de l'église Saint-Seurin de Bordeaux. *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 336-338.
- REGALDO-SAINT BLANCARD, Pierre. A propos du palais de l'Ombrière à Bordeaux. *Revue archéologique de Bordeaux*, 2008, n° 98, p. 41-50.
- ROUGE, Guillaume. Analyse des sarcophages de Bazas par des critères techniques et morphologiques. Mise en place, utilisation et perspectives. *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 333-335 : ill.
- SAINT-MACARY, Bertrand. L'archidiaconé de Mixe dans le cartulaire de la cathédrale de Dax. *Bulletin de la Société de Borda*, 2008, n° 489, p. 13-22 : ill.
- SAUVAITRE, Natacha. Aire-sur-l'Adour. La crypte de l'église Sainte-Quitterie (Landes). *Bulletin Monumental*, 2008, n° 166-4, p. 347-350 : ill.
- SIMON, Pierre. Prayssas, de la naissance du Bourg à ses chartes de coutumes. *Revue de l'Agenais*, 2008, n° 3, p. 303-322 : ill.
- SIMON, Pierre. Les Savignac, famille noble de l'Agenais, aux XIII^e et XIV^e siècles. *Revue de l'Agenais*, 2008, n° 3, p. 323-338 : ill.
- SOUNY, David. Le château de Benauges. Arbis - Gironde. *Aquitaine historique*, 2008, n° 93, p. 2-8 : ill.
- VERDON, Jean-Pierre. Le nombre d'Or, un "outil" pour l'Architecte Roman, l'Exemple de l'église de Capdrot. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2008, n° 18, p. 6-17 : ill.

Epoque moderne et contemporaine

- Le chemin de la mémoire. *Bordeaux Culture*, 2008, n° 15, p. 17.
- ARNAUDET, Didier. Claude Jean. Une action d'animation et d'impulsion. *Bordeaux Culture*, 2008, n° 16, p. 22-23.
- AUDRERIE, Dominique. Le couvent de Villeteureix. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2008, n° 135, p. 689-691.
- BAYONNETTE, Georges. Moulis : le cadastre de 1827. *Les Cahiers Médulliens*, 2008, n° 49, p. 27-28.
- BERTHIER, Marcel. Un projet d'attaque contre Trémolat en 1613. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2008, n° 135, p. 615-620.
- BLANQUIE, Christophe. Le corps de ville de Libourne à l'époque moderne (II, les jurats). *Revue historique et archéologique du Libournais et de la vallée de la Dordogne*, 2008, n° 287, p. 19-29.
- BLANQUIE, Christophe. Le corps de ville de Libourne à l'époque moderne (les offices municipaux). *Revue historique et archéologique du Libournais et de la vallée de la Dordogne*, 2008, n° 288, p. 37-47.
- BODDART, Francis. Une résidence méconnue de Bugeaud : l'ancien château de Saint-Pantaly-d'Excideuil. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2008, n° 135, p. 667-688.
- BRUNAU, Hervé. Lascaux d'un œil nouveau. *Le Festin*, 2008, n° 66, p. 8-9 : ill.
- COCULA, Anne-Marie. L'Aquitaine de Goyon de la Plombanie, physiocrate du XVIII^e siècle : de la réalité au rêve aquatique. In *L'eau en bordelais de l'Antiquité à nos jours. Revue historique de Bordeaux*, 2008, n° 9-10, p. 189-195.
- CONTIS, Alain. Vivre à La Tresne au XVIII^e siècle. *Bulletin & Mémoires de la société archéologique et historique du canton de Créon*, 2008, troisième série n° 2, p. 75-91.
- COSTEDOAT, Delphine. Pair-non-Pair et les millénaires. *Le Festin*, 2008, n° 67, p. 14 : ill.
- DUBOURG, Jacques. Le siège de Sainte-Bazille en 1586. *Revue de l'Agenais*, 2008, 1, p. 3-10.
- DUBOS, Caroline et COUDROY DE LILLE, Pierre. Le château de Vaure à Ruch (Gironde). *Aquitaine historique*, 2008, n° 93, p. 12-14 : ill.
- DUCASSE, Bernard. Les petits ports de la Dordogne libournaise et le village des Raux. *Revue historique et archéologique du Libournais et de la vallée de la Dordogne*, 2008, n° 290, p. 133-152 : ill.
- DUCLOT, Jean-François. Les démembrements de la sénéchaussée de Bazas et l'Entre-deux-Mers. In *L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du dixième colloque, Vayres, Genissac et Libourne, 21, 22 et 23 octobre 2005*, Langon, 2008, p. 101-104 : ill.
- DUFAU, Cécile. 1615 : Ruines et restauration du château de Sauveterre-de-Béarn. *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau et du Béarn*, 2008, n° 35, p. 57-70 : ill.
- FAURE, Michel. Brève histoire du Fort-Médoc. *Les Cahiers Médulliens*, 2008, n° 50, p. 29-31.
- FAURE, Michel. Les châteaux de Cussac en 1867-1868. *Les Cahiers Médulliens*, 2008, n° 50, p. 33-38.
- JOINEAU, Vincent. L'énergie hydraulique au service d'applications industrielles en Bordelais : l'histoire d'un impossible développement (1450-1850) ? In *L'eau en bordelais de l'Antiquité à nos jours. Revue historique de Bordeaux*, 2008, n° 9-10, p. 77-96 : ill.

- KEREDAN, Amédée. Soulac au milieu du XIX^e siècle. *Les Cahiers Médulliens*, 2008, n° 49, p. 9-26.
- KERLOC'H, Gilles. Le chalond monoxyle de «Libe» (Saint-Vincent de Paul). *Bulletin de la Société de Borda*, 2008, n° 490, p. 187-194 : ill.
- LABAT, Pierre. L'histoire des presbytères et la vente des biens nationaux à Audenge. *Bulletin de la société historique et archéologique d'Arcachon et du pays de Buch*, 2008, n° 138, p. 58-65.
- LABORIE, Yan. La flotte batelière de la Dordogne au XIX^e siècle. In *L'Entre-deux-Mers et son identité. Actes du dixième colloque, Vayres, Genissac et Libourne, 21, 22 et 23 octobre 2005*, Langon, 2008, p. 113-138 : ill.
- LARROQUE, François et DUPUY, Alain. Nappes et système aquifère au droit de Bordeaux et de ses environs. In *L'eau en bordelais de l'Antiquité à nos jours. Revue historique de Bordeaux*, 2008, n° 9-10, p. 155-165 : ill.
- LAVIGNE, Etienne et DUVERT, Michel. Une maison basque peut en cacher une autre. *Le Festin*, 2008, n° 64, p. 68-75 : ill.
- LAVILLE, Diane. La jeune fille malade, le bon docteur et le vieux gredin. Comment La Ferrassie devint propriété de l'Etat. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2008, n° 135, p. 35-42 : ill.
- LEBEAUX, Mélanie. La sculpture monumentale dans l'architecture casteline en Périgord au XVI^e siècle. Bilan historiographique. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2008, n° 135, p. 121-128.
- LEULIER, Anastase et Renée. La fontaine de la Grave à Bordeaux. In *L'eau en bordelais de l'Antiquité à nos jours. Revue historique de Bordeaux*, 2008, n° 9-10, p. 97-116 : ill.
- LEULIER, Renée. La fontaine des Trois-Grâces. *Revue archéologique de Bordeaux*, 2008, n° 98, p. 97-112 : ill.
- MABILLE, Jean-Pierre. Architecture ferroviaire. Arts et styles : la gare de Dax. *Bulletin de la Société de Borda*, 2008, n° 489, p. 75-88 : ill.
- MAFFRE, Frédéric. Le conduit souterrain du château de Flojague. Saint-Genès-de-Castillon (33). *Aquitaine historique*, 2008, n° 91, p. 7-9 : ill.
- MARTIN, Serge. Le cadastre napoléonien de Salles. *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du pays de Buch*, 2008, n° 135, p. 68-71.
- MOULIN-BOUDARD, Martine. Bordeaux, port de la lune. Gironde. *Monumental*, 2008, p. 74-75 : ill.
- NAVARRA, Cécile. Duras, un château de roman. *Le Festin*, 2008, n° 66, p. 82-87 : ill.
- REDON, David. Ordonnance royale et devis des travaux pour rendre l'Isle navigable en 1765. *Bulletin du Groupe de recherches archéologiques et historiques de Coutras*, 2008, n° 33, p. 55-82 : ill.
- SCHOONBAERT, Sylvain. La maîtrise de l'eau à Bordeaux au XIX^e siècle. In *L'eau en bordelais de l'Antiquité à nos jours. Revue historique de Bordeaux*, 2008, n° 9-10, p. 117-154 : ill.
- RATEAU, Michel. Les noms des moulins du canton de Monpazier et d'ailleurs en Périgord. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, n° 18, 2008, p. 18-26.
- VEDRINE, Laurent et SAINT-ARROMAN, Philippe. La batellerie de l'Adour. Enquête sur les bateaux à architecture monoxyle et monoxyle assemblée. *Aquitania*, 2008, n° 23, p. 287-319 : ill.

In memoriam Guy Lacoste Lagrange

Avec le docteur Guy Lacoste Lagrange, nous perdons un ami très cher.

Médecin humaniste, il savait parfaitement parler aux malades, encourager les enfants ; sa psychologie envers les adolescents s'était affinée par son expérience de chef scout. Très proche de sa famille, il réussissait néanmoins à consacrer beaucoup de temps aux Sociétés savantes. Son dévouement aimable et souriant leur était indéfectible.

Il fut vice-président de la Société Archéologique de Bordeaux de 1974 à 1976, président de 1977 à 1979, à nouveau vice-président jusqu'en 1991 et président d'honneur de 2001 à 2010. Avec le professeur Paul Roudié, il fut un des promoteurs du groupe Jules Delpit, ce qui l'incitait à plonger dans ses archives familiales quercynaises ou dans celles de la commune de Saint-Selve et des environs, pour présenter des communications historiques et sociologiques de qualité.

Il était aussi très actif au Centre Généalogique du Sud-Ouest, communiquant, rédigeant des articles à partir d'une documentation sérieuse. Il participait à la Société Linnéenne et descendait dans les gouffres avec la Société Spéléologique pour découvrir le réseau hydrologique des Graves ou de l'Entre-deux-Mers.

Son engagement était total, et quand il fallut déménager de la rue du Loup ou de la Porte Cailhau, il était là, avec Pierre Vivez, pour coltiner, charger et décharger livres et collections, au milieu de la poussière des siècles. Aux fêtes du Centenaire, il était là aussi.

A son épouse, à ses cinq enfants, on peut dire que Guy nous a laissé de bons souvenirs, que les regrets de son départ ne sauraient faire oublier l'estime et l'admiration que nous lui avons portées.

Pierre Coudroy de Lille



Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2009

Assemblées mensuelles

- 10 janvier : Lætitia Bonne, « Chapiteaux romans de la Cathédrale Saint-André de Bordeaux » (cf. ci-dessus, p. 53-81)
- 14 février : Jérôme Henique, « Fouilles archéologiques de la rue du Hâ »
- 9 mai : Sylvain Schoonbaert, « La Grande Voie de Bordeaux et le projet de Fernand-René Lapeyrère » (cf. ci-dessus, p. 143-177)
- 13 juin : Pierre Coudroy de Lille, « Le château de Malleret, Le Pian-Médoc » (cf. ci-dessus, p. 195-200)
- 14 novembre : Jean-Bernard Marquette, « La naissance du domaine Pape Clément » (cf. ci-dessus, p. 83-99)
- 12 décembre : Claude Mandraut, « De Vieillard à Primavera, Céramique d'Art de Bordeaux : une manufacture de Caudéran dans l'entre-deux-guerres » (cf. supplément à *RAB* 100 = Pages d'archéologie et d'histoire girondines, vol. 8)

Groupe Jules-Delpit

- 24 janvier : conférence de C. Hebrard reportée au 25 avril en raison de la tempête
- 28 février : Xavier Roborel de Climens, « Les Bacalan de Ludon en Médoc » (cf. *RAB* 99, p. 109-130)

- 28 mars : Christian Geinsbeitel, « Les églises de Saint-Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin » (cf. ci-dessus, p. 33-51)
- 25 avril : Catherine Hébrard, « L'activité verrière en Aquitaine au XVI^e siècle » (cf. ci-dessus, p. 101-118)
- 27 juin : Claude Huguet, « L'entrée solennelle du duc de Mayenne à Bordeaux » (cf. ci-dessus, p. 119-141)
- 24 octobre : Jean-François Fournier, « Nouveaux éléments de la vie du sculpteur Jean Mahay (1647-1688) » (cf. ci-dessus, p. 185-193)
- 28 novembre : Georges Dufillot, « Dessins de Prosper et Adolphe Barrigue de Fontainieu » (cf. ci-dessus, p. 201-210)
- 19 décembre : Pierre Coudroy de Lille, « Vestiges du couvent des Feuillants » (cf. ci-dessus, p. 179-200)

47^e Cours public Autour des monuments disparus de Bordeaux

- 2 février : Anne Zieglé, « Les piliers de Tutelle »
- 9 février : Ezechiel Jean-Courret et Frédéric Boutoulle, « Les palais bordelais des ducs d'Aquitaine »

- 16 février : Sandrine Lavaud, « Les couvents bordelais des ordres mendiants »
- 23 février : Nicolas Fauchère, « Des citadelles contre Bordeaux »
- 2 mars : Marc Favreau, « L'archevêché de François de Sourdis »
- 9 mars : Renée Leulier, « Du château Puy-Paulin à l'hôtel de l'Intendance »
- 16 mars : Milagros Navarro-Caballero, « L'ensemble monumental antique du mont Judaïque » (cf. ci-dessus, p. 7-31)

Cercle numismatique Bertrand-Andrieu

- 17 mai : exposé de Michel Weidmann, « Le système des francs et des euros du point de vue sémiologique »
- 20 décembre : exposé de Sylvain Marchand, « Le projet IBISA : un outil informatique pour la numismatique ».

Par ailleurs, le cercle a attiré l'attention de la SAB et de l'Union Scientifique d'Aquitaine sur la dégradation du local qu'il occupe au 3^e étage.

Visites et journée d'études sous la conduite de M.H Maffre

- Mai : Chantier de fouilles du porche de la cathédrale
- 6 juin : Targon et ses environs
- 12 septembre : Le canton de Saint-Loubès

Dossiers de défense du patrimoine

- Magasin des Vivres de la Marine,
- Porche de la Cathédrale,
- Bel-Sito (Floirac),
- Pont de Cubzac.

Participation à diverses manifestations

Par les communications de ses membres, par la tenue d'un stand, la SAB a été présente au 134^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques Bordeaux 20-24 avril.

Journées du Patrimoine 19 et 20 septembre.

Publications

Tome 98, année 2007, 220 p. Ce tome présente les résumés des articles en français et en anglais.

Par ailleurs, une équipe a travaillé sur l'ouvrage du Dr Michaud consacré aux verriers et à la verrerie en Gironde, à paraître le 15 avril 2011.

Assemblée générale

L'assemblée générale statutaire s'est tenue le dimanche 15 mars 2009 en présence de M. Ducassou, adjoint au maire, en charge de la culture, représentant M. le Maire. Elle a été présidée par M. Claude Jean, directeur régional des affaires culturelles.

Le rapport moral et le rapport financier ont fait l'objet d'une approbation à main levée.

La remise des diplômes et des médailles s'est déroulée ainsi :

- Le diplôme jubilaire, pour 50 ans de présence et d'activité au sein de la S.A.B., a été attribué aux établissements Cazenave.
- La médaille de bronze de la ville de Bordeaux à Mme Renée Leulier et M. Jean-Luc Piat

- Le diplôme de la Société Archéologique à Mme Milagros Navarro-Caballero, MM. François Hubert, Jean-Pierre Méric, Nicolas Fauchère, à la Société des Amis des Musées de Bordeaux, aux « Amis de Léo Drouyn ».

M. Philippe Chauveau nous a ensuite présenté une conférence sur « La Mémoire de Bordeaux ».

Internet

Les membres de la Société et le public ont pu suivre l'actualité de nos activités et retrouver les différents événements évoqués sur le site de l'USA et sur notre site : <http://soc.archeo.bordeaux.free.fr/>

Rubriques retenues : Accueil – Qui sommes-nous ? – Contacts/ Adhésion – Historique – Statuts – Nos activités : - Actualités – Assemblées mensuelles – Groupe Jules Delpit– Cercle Bertrand Andrieu– Excursion/Visite – Cours public – Publications- Fonds de la SAB– Liens.

Rappel des coordonnées de la boîte aux lettres électroniques : so.archeo.bordeaux@free.fr

N.B. : Depuis ce compte-rendu, le nom du site de la SAB a changé : <http://societe-archeologique-bordeaux.fr/>



Cercle numismatique Bertrand-Andrieu Procès-verbaux des séances de l'année 2009

Liste des membres de la Société archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

MM. Bost, Casse, Debruge, Desbarats, Marchand, Migeon, Pujo, Sénac, Ursy, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 2009

Président : M. Sénac.
Vice-présidents : MM. Debruge et Marchand.
Conseiller et trésorier : M. Wiedemann.
Secrétaire : M. Marchand.
Secrétaire adjoint : M. Desbarats.

Séance du 18 janvier 2009

Présidence de M. Sénac, président

Présentations numismatiques :

M. Ursy :
Médaille de B. Du Vivier (bronze doré, 59 mm, 81,6 g, 12 h), représentant la statue équestre de Louis XV (renversée à la Révolution) sur la place Royale (actuelle place de la Bourse)

à Bordeaux. Avers : statue équestre sur son socle, orientée à droite, légende CIVITAS BURDIGAL. OPTIMO PRINCIPI / MDCCXXXIII (signature de Du Vivier) ; revers : vue des bâtiments de la place entourant la statue, quelques personnages et un attelage (signature de Du Vivier), légende PRÆSIDIUM ET DECUS.

M. Marchand :
Sicle de Skepsis (Troade), faux de Becker (numéro 91 dans l'ouvrage de Hill) en argent (5,36 g). Avers : protomé de Pégase à droite, SKHΨION autour ; revers : arbre (palmier ?) dans un carré creux avec grènetis, lettre N en bas à gauche ;
Tribole de Maronée (argent, 2,51 g) du IV^e siècle avant J.-C. Avers : protomé de Pégase, lettres EYP autour ; revers : grappe de raisin dans un carré creux avec grènetis, lettres M et A de part et d'autre ;
Denier de Pertinax, probablement un dangereux faux (argent, 2,7 g) ;
Antoninien de Philippe I^{er} l'Arabe (billon argenté, 5,13 g), atelier oriental (Antioche ?), frappé en 244-245, commémorant la paix avec les Perses. Avers : buste radié de Philippe à droite, légende IMP(ERATOR) C(AIVS) M(ARCVS) IVL(IVS) PHILIPPVS P(IVS) F(ELIX) AVG(VSTVS) P(ERSICVS) M(AXIMVS) ; revers : l'Espérance marchant à gauche, légende SPES FELICITATIS ORBIS.

Séance du 15 février 2009

Présidence de M. Sénac, président

Présentations numismatiques :

M. Ursy :

Complète sa présentation de la médaille représentant la statue équestre de Louis XV sur la place Royale (actuelle place de la Bourse) à Bordeaux (voir séance du 18 janvier 2009), en précisant que la représentation des quais qui y est faite semble bien réaliste, car confirmée par un tableau, le port de Bordeaux par Joseph Vernet, cf. "Louis XV, le Règne fastueux", éditions Atlas, 2008, page 29 ;

Jeton des agents de change de Bordeaux (argent, 35 mm, 18,8 g, 12 h), de forme hexagonale. Avers : armes de la ville de Bordeaux entre deux branches à la base, liées par un ruban, composées de rameaux de vigne portant des grappes, ainsi que d'épis de blé, légende : COMPAGNIE DES AGENS DE CHANGE DE BORDEAUX 1835 ; revers : vue d'une partie de la place de la Bourse, de maisons, et des deux colonnes des Quinconces, surmontées de statues, légende : CREDIT PUBLIC COMMERCIAL ET INDUSTRIEL, en dessous J. R. J. CONSTANT A BORDEAUX ; tranche : ARGENT, poinçon abeille.

Dr. Debruge :

Jeton de cuivre avec la statue équestre de Louis XV au revers, daté MDCCXLIII (1744) (probablement pour l'inauguration de la statue), légende OPTIMO PRINCIPI ; avers : portrait de Louis XV et légende LUD. XV. DG. FR. ET. NAV. REX ; Trois monnaies d'argent du bord de la mer Noire, plus une monnaie dauphin d'Olbia en bronze.

M. Marchand :

Démétrios Poliorcète, tétradrachme (argent, 17,10 g), frappé en 301-295 av. J.-C. à Éphèse. Commémoration de la victoire navale de Salamine de Chypre en 306 av. J.-C. sur la flotte de Ptolémée, avec une victoire navale dans le style de la Victoire de Samothrace conservée au Louvre. Avers : Victoire debout à gauche, tenant une trompette, sur une proue de navire à gauche ; revers : Poséïdon brandissant le trident à gauche, légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ, monogramme à gauche et étoile à droite ;

Sicile – Léontini, tétradrachme (argent, 17,15 g), frappé en 460-413 av. J.-C. Avers : tête laurée d'Apollon à gauche, début de cassure de coin visible ; revers : tête de lion gueule ouverte à gauche, LEONTINOY, 3 grains et une feuille autour ;

Sicile – Messine, tétradrachme (argent, 17,36 g), frappé en 420-413 av. J.-C. Avers : aurige conduisant un bige de mules, deux dauphins en dessous, ΜΕΣΣΑΝΑ au-dessus ; revers : lièvre bondissant à droite, dauphin en dessous, ΜΕΣΣΕΝΙΟΝ autour.

M. Sénac :

6 monnaies trouvées en fouilles à Saint-Germain du Puch (région de Libourne), confiées en l'état par M. Piat pour étude (4 illisibles, 1 sol de Louis XV – à la vieille tête – et 1 sol de Louis XVI).

Séance du 22 mars 2009

Présidence de M. Sénac, président

Présentations numismatiques :

M. Wiedemann présente trois objets provenant de la succession de M. Vivez (et plus anciennement de la succession de M. Gauthier). Le premier est présenté comme un camée gallo-romain trouvé dans un tombeau à Fargues, mais paraît en fait être une reproduction ancienne. Le deuxième (en photographie) pourrait être un moulage en plâtre teint d'un médaillon de Jacques Ier d'Angleterre. Le troisième (également en photographie) est une médaille en argent de l'université de Bordeaux (décernée à M. Gauthier en 1897 par la faculté de droit). Sont ensuite rapidement présentées des images d'un aureus de Domitien, de solidi d'Arcadius, de Valentinien, de Gratien. Ces monnaies mériteraient une présentation plus détaillée.

M. Ursy présente un tétradrachme stéphanophore de Kymé (16,45 g, 31-32 mm, 12 h), frappé en 165-140 av. J.-C., du monétaire Kallias. Avers : anépigraphe, tête de la nymphe Kymé diadémée à droite, les cheveux relevés et coiffés d'un petit chignon, sur lequel on peut observer un bourrelet, marque d'une cassure du coin utilisé ; revers : cheval au pas à droite, levant l'antérieur gauche au-dessus d'une coupe à une anse, le tout dans une couronne de laurier, légende KYMAION KALLIAS.

M. Pujo complète cette présentation par des photographies d'un autre tétradrachme de Kymé, du monétaire MHTPOΦΑΝΕΣ, provenant du trésor de Kirikhan découvert en Cilicie (Turquie) en 1972, qui comprenait environ 5000 tétradrachmes stéphanophores.

M. Ursy présente de plus deux monnaies romaines : un aurelianus de Probus et un sesterce de Marc-Aurèle.

Séance du 19 avril 2009

Présidence de M. Sénac, président

Présentations numismatiques :

M. Sénac présente la 4e édition du "Répertoire général des monnaies de Louis XIII à Louis XVI" de Frédéric Droulers.

Des armoiries (de fantaisie ?) du XIXe siècle sont présentées par M. Wiedemann. Il s'agit d'armoiries en haut des 3 arcs-boutants de la façade Sud de l'abbatiale de Sainte-Croix à Bordeaux, qui se lisent : "barré de 5 pièces soutenu par un marteau posé en pal".

MM. Casse et Sénac abordent ensuite le sujet d'une monnaie (denier ?), poids autour de 1,15 g) médiévale (VIIe-VIIIe siècles), qui s'avère finalement ne pas être de la région.

M. Wiedemann mentionne une médaille de la collection de M. Coustet (publiée aux éditions Le Festin), et qui ne semble pas cataloguée.

M. Wiedemann présente alors une illustration d'un livre imprimé à Zurich en 1551 (Historiae Animalium de Conrad Gesner), figurant des armoiries, entre autres de villes d'Alsace et de Suisse (Strasbourg, Zurich). Un second exemplaire se trouve à la Bibliothèque des sciences de l'Université de Bordeaux, référence FR 2070, mais présente étrangement des coloris différents.

Séance du 17 mai 2009

Présidence de M. Sénac, président

Communication :

M. Wiedemann : "Le système des francs et celui des euros du point de vue sémiologique".

La communication est illustrée par des images projetées sur écran au moyen d'un vidéo-projecteur.

Présentations numismatiques :

M. Ursy : double louis (or, poids 15,1 g, 28-29 mm, 6 h) de Louis XVI, frappé à Bordeaux en 1790. Avers : buste nu de Louis XVI à gauche, légende LUD. XVI. D. G. FR. ET NAV. REX ; revers : écus accolés de France et de Navarre, placés sous une couronne, légende CHRIS. REGN. VINC. IMPER. 1790, lettre d'atelier K (Bordeaux). Référence Duplessy 1706, Gadoury 363. Les registres officiels font état de 7381 doubles louis frappés, mais 207000 exemplaires sont estimés par M. Droulers. Ceci serait expliqué par une supposée fabrication clandestine massive par M. Lhoste depuis 1789... M. Wiedemann : double tournois (cuivre) de François de Bourbon, Prince de Conti. Avers : portrait à droite, légende FR. DE. BOURBON P. DE CONTI ; revers illisible.

Séance du 21 juin 2009

Présidence de M. Sénac, président

Présentations numismatiques.

Dr. Debruge : quatre tétradrachmes stéphanophores, dont deux de Kymé, illustrant une étude du monnayage de cette cité. Avers : anépigraphe, tête de la nymphe Kymé diadémée à droite, les cheveux relevés et coiffés d'un chignon ; revers : cheval au pas à droite, levant l'antérieur gauche, un vase soit en dessous de l'antérieur, soit en dessous du ventre du cheval, le tout dans une couronne de laurier, légende KYMAION et MHTPOΦΑΝΗΣ ou EYKTHMΩN. Sont également présentés deux autres tétradrachmes stéphanophores de cités voisines : Myrina et Magnésie du Méandre.

Séance du 18 octobre 2009

Présidence de M. Sénac, président

Présentations numismatiques :

Dr. Debruge : présentation sur le sujet du silphium, plante maintenant disparue mais réputée autrefois pour ses vertues médicinales (voire la production d'une drogue aphrodisiaque...). Cette plante figure notamment au revers d'un statère en argent frappé à Cyrène autour du 3e siècle av. J.-C., l'avers figurant une divinité cornue. Le Dr. Debruge présente également une série de monnaies himyarites (actuel Yémen), de type s'inspirant des tétradrachmes à la chouette d'Athènes.

M. Ursy : demi-franc au col plat d'Henri III, frappé à Bordeaux en 1589 (argent 6,9 g, 30 mm, 10 h). Avers : buste lauré et cuirassé d'Henri III à droite, au col plat, date 1589 sous le buste, légende HENRICVS III D G FRAN ET POL REX K (différents du maître Jean Malus – une mitre – et du graveur Domingue de Hariet – 2 croissants entre D et G) ; revers : croix feuillue fleurdelisée avec H en cœur, légende SIT NOMEN DOMINI BENEDICTV K.

M. Wiedemann : suite de l'examen des monnaies de la collection Vives (aureus de Domitien et solidi de Gratien et de Valentinien II).

Séance du 22 novembre 2009

Présidence de M. Sénac, président

Présentations numismatiques :

M. Marchand : obole de Pépin roi d'Aquitaine (argent 0,85 g, 16 mm, 10-11 h), frappée autour de 830. Avers : croix, légende + PIPINVS REX, revers : légende AQVI TANIA en deux lignes.

M. Ursy : esterlin d'Édouard IV le Prince Noir (argent 1,0 g, 16–18 mm, 1 h), frappé entre 1362 et 1364. Avers : buste vu à mi-corps du prince, tenant une épée haute de la main droite et levant la main gauche, portant une couronne de roses, légende + ED PO GENIT REG AGIE (pour Edwardus Primo Genitus Regis Angliæ) ; revers : croix coupant la légende, cantonnée de douze besants posés en triangle trois par trois, légende PRN EPS AQI TAN (pour Princeps Aquitaniæ).

M. Wiedemann : série de monnaies actuelles de Taïwan. La monnaie de 50 NT\$ (cupro-nickel en surface, et cœur de bronze-aluminium, 10 g, 28 mm) présente à l'avant le portrait de Sun Yat-Sen, et au revers, au centre d'une zone circulaire, les chiffres arabes et chinois pour la valeur 50 sous forme d'hologramme.

Séance du 20 décembre 2009

Présidence de M. Sénac, président

Communication :

M. Marchand : " Le projet IBISA : un outil informatique pour la numismatique (fin) ".

Cette communication – faite en septembre à Malte dans le cadre de la conférence VAST 2009 – est illustrée sur écran au moyen d'un vidéo-projecteur.

Référence : Sylvain Marchand, Pascal Desbarats, Anne Vialard, Françoise Bechtel, Ayed Ben Amara, Béatrice Cicuttini, Jean-Pierre Bost, Alain Bresson, Koray Konuk et Anthony Beurivé. IBISA : Image-Based Identification / Search for Archaeology, Proceedings of the 10th International Symposium on Virtual Reality, Archaeology and Cultural Heritage (VAST), pages 57–60, St. Julians, Malte, septembre 2009.

Recommandations aux auteurs

Le résumé

Il est demandé aux auteurs de fournir un résumé de leur contribution. Il s'agit d'une présentation synthétique de la matière de l'article, qui **ne doit pas excéder 1000 signes**. Il sera édité dans la table des matières et diffusé en même temps qu'elle. En cas d'absence de ce document ou parce qu'il n'est pas jugé conforme, le comité directeur des publications le rédigera et le proposera à l'auteur. Une **version en anglais** est souhaitée mais non exigée.

Les figures

Elles seront **numérotées en une seule série continue**, qu'il s'agisse de photographies, de dessins, de diagrammes ou de tableaux.

Le texte comportera des **renvois précis** sous la forme « (fig. 1) ». Si ce type d'appel ne se justifie pas, des annotations portées en marge du texte papier indiqueront les liens logiques entre texte et iconographie. La liste des figures avec leurs légendes constituera un document à part.

Toutes les illustrations doivent être libres de droits.

Sauf accord exceptionnel, **leur nombre maximal** pour un article de taille normale **est de douze**. **Aucune photocopie** ne sera admise, sauf cas exceptionnel.

Les **photographies numériques** et documents scannés doivent avoir une définition d'une **résolution suffisante**. Ils seront de préférence aux formats .eps ou .tif. Ils constitueront des fichiers informatiques indépendants : en aucun cas ils ne seront intégrés dans le document texte.

Le format fini de la revue est de 210 x 270 mm. Les pages sont justifiées sur 170 mm, avec deux colonnes de 80 mm. Les illustrations seront ramenées à ces dimensions. Il importe d'en tenir compte, notamment pour les épaisseurs de traits, les corps des légendes internes aux dessins ou la résolution des documents numériques.

Le comité directeur des publications peut être amené à **refuser des illustrations de mauvaise qualité**, à en demander de nouvelles ou à leur en substituer d'autres. De même des dessins ou des tableaux peuvent être repris ou adaptés à une configuration particulière. En ces cas, l'auteur sera consulté.

* *

Une **prémaquette des articles** sera fournie aux auteurs **pour relecture**. Les corrections doivent être mineures : ce n'est pas le lieu des repentirs qui modifieraient gravement le texte : dès lors qu'il a été reçu par la Société, il est considéré comme une version définitive.

Les auteurs doivent être membres de la Société : comme tels ils recevront 25 tirés à part. S'ils en désirent un plus grand nombre, ils doivent en faire impérativement la demande par écrit, au plus tard lors de la remise de la prémaquette corrigée ; le coût leur en sera indiqué et ultérieurement facturé.

Les textes

Sauf accord exceptionnel, ils **ne doivent pas dépasser 20 pages**, soit environ **60 000 signes** ; en cas de non respect, le comité directeur se réserve le droit de proposer des coupures.

Ils seront fournis sous la double forme d'un tirage papier et d'un fichier informatique ; aucun dactylogramme, aucun manuscrit ne seront acceptés. Les essais de mise en page sont inutiles et peuvent même constituer une gêne : le texte doit être une saisie « au kilomètre ».

Le **style de caractères** normal est le romain. L'*italique* est réservé aux citations de textes anciens dans leur orthographe d'origine, aux mots et aux citations en latin ou en langue étrangère, aux titres d'ouvrages ou de revues. Le **gras** doit être limité à des effets exceptionnels. Le souligné, sauf cas particulier, est à prohiber. De même les mots en majuscules.

Les **titres intermédiaires** seront hiérarchisés par un système logique et clair de numérotation. Cette numérotation ne sera pas conservée dans la mise en page définitive : une hiérarchisation graphique la traduisant lui sera substituée. Aucun titre ne doit être saisi en majuscules.

Les **notes** sont consacrées à des références, à des justificatifs, éventuellement à des précisions ou à des nuances qui alourdiraient le texte. Elles ne doivent pas constituer de longs développements. Si nécessaire, il est toujours possible de fournir des annexes et d'y renvoyer.

La bibliographie

Toutes les références seront données en notes et non entre parenthèses dans le texte.

Les références de type « op. cit. » sont à prohiber.

Si la bibliographie est importante, il est recommandé de n'utiliser en notes que des **codes** (auteur et date, indication de la page concernée) et de rassembler en une annexe ces codes suivis des références bibliographiques ; cette annexe doit constituer un document à part du texte.

Les références doivent être complètes et rédigées selon les normes en vigueur :

- pour un ouvrage : Nom, Prénom. *Titre de l'ouvrage*. Lieu, éditeur, date.
- pour un article : Nom, Prénom. " Titre de l'article entre guillemets ". *Revue*, année, tomaiison, paginations.

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Ouvrages

J.-P. TRABUT-CUSSAC,
Livre des hommages d'Aquitaine 9 €
Dr A. CHEYNIER, *Pair-Non-Pair* épuisé
J.-A. BRUTAILS, *Les vieilles églises de la Gironde* ... épuisé
A. NICOLAI, *Histoire des faïenceries de Bordeaux*
au XIXe siècle épuisé
J.-A. BRUTAILS, *Album* épuisé
Catalogue du Centenaire 10 €
Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes 8 €

Collection «Mémoires»

- 1 *Archéologie des Eglises et des Cimetières*
en Gironde, 1989 épuisé
- 2 *Aux origines de l'archéologie en Gironde :*
François Daleau (1845-1927), 1990 12,50 €
- 3 *L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV*
à la Révolution, broché, réédition : 2003 39,50 €
- 4 *Bordeaux baroque, 2003* 15 €
- 5 *La grotte de Pair-non-Pair, 2006* 35 €
- 6 *Bordeaux, le vitrail civil, 1840-1940, 2011* 46 €

Revue archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 2011 : 34 €.
Pour les couples : 44 €.
Pour les étudiants : 24 €.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux.

(CCP BORDEAUX 306 80 S)

Collection

«Pages d'Archéologie et d'histoire Girondines»

- 1 Marie-France LACOUÉ-LABARTHE,
Meubles bordelais, meubles de port 8 €
- 2 Robert COUSTET, *Le couvent de l'Assomption*
et les prémices de l'architecture néo-romane
à Bordeaux 8 €
- 3 Christophe SIREIX (dir.), *Les fouilles de la place*
des Grands-Hommes à Bordeaux épuisé
- 4 Michèle PEYRISSAC et Hélène GUENET,
Bordeaux, le lycée Montaigne épuisé
- 5 Hervé TOKPASSI, *L'hôtel Leberthon,*
chef d'œuvre de l'architecture privée du XVIIIe
siècle à Bordeaux 8 €
- 6 Michèle PEYRISSAC,
Le noviciat des Jésuites de Bordeaux 8 €
- 7 Robert COUSTET,
Lanessan, un château en Médoc 8 €
- 8 Claude MANDRAUT,
La faïencerie CAB (Céramique d'Art de Bordeaux),
1919-1947 14 €

Cession de tomes isolés (sauf épuisement)

Bulletins récents (depuis 1960) 28 €
Bulletins entre 1923 et 1960 11 €
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923) 18,50 €
Tables 1924-1973 10 €
Tables 1974-2000 10 €

Société Archéologique de Bordeaux
Hôtel des Sociétés Savantes,
1 place Bardineau, 33000 Bordeaux
Tél. : 07 86 40 43 26

www.societe-archeologique-bordeaux.fr

Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 07 86 40 43 26
permanence le jeudi après-midi

Conseil d'administration pour l'année 2009

Présidents d'honneur :	M. le professeur MARCADÉ, membre de l'Institut M. BENUSIGLIO Dr LACOSTE LAGRANGE
Président :	M. J.-M. DEBRUGE
Vice-présidents :	Mme M.-F. LACOUÉ-LABARTHE M. J. G. PUYRAVEAU
Secrétaire Général :	Mme N. PALARD
Secrétaires adjoints :	M. Ph. ARAGUAS M. P. BARDOU
Trésorier :	M. X. ROBOREL DE CLIMENS
Bibliothécaire :	Mme H. AVISSEAU
Archiviste :	Mme A. ZIÉGLÉ
Conseillers :	Mmes S. FARAVEL, M.-H. MAFFRE, MM. R. COUSTET, P. COUDROY DE LILLE, J.-L. PIAT, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Comité directeur des publications

P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD, X. ROBOREL DE CLIMENS

Comité de lecture

Philippe ARAGUAS, Pierre BARDOU, Robert COUSTET, Sylvie FARAVEL,
Marie-France LACOUÉ-LABARTHE, Michel LENOIR, Philippe MAFFRE,
Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, Xavier ROBOREL DE CLIMENS,
Marc SABOYA, Anne ZIÉGLÉ.

Version anglaise des résumés

Sophie ROBOREL DE CLIMENS





Maquette et composition :
Concept 99

Dépôt légal : juin 2011.

Impression :
Imprimerie de la Roque

Milagros NAVARRO CABALLERO, <i>Le monument du mont Judaïque et les hommages à la gens Augusta : réflexions sur l'urbanisme de Burdigala</i>	7-31
Christian GENSBEITEL, <i>Les églises de Saint-Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine</i>	33-51
Laetitia BONNE, <i>Les chapiteaux romans de la cathédrale Saint-André de Bordeaux conservés au musée d'Aquitaine</i>	53-81
Jean-Bernard MARQUETTE, <i>Les origines de la seigneurie des archevêques de Bordeaux à Pessac (1274-1308)</i>	83-99
Catherine HÉBRARD-SALIVAS, <i>L'activité verrière au XVI^e siècle en Aquitaine</i>	101-118
Jean-Claude HUGUET et Jean-Pierre SAIGNAC, <i>Une architecture éphémère : les préparatifs pour l'entrée solennelle du duc de Mayenne à Bordeaux en 1618</i>	119-141
Sylvain SCHOONBAERT, <i>La « grande voie » de Bordeaux et le projet de Fernand-René Lapeyrère (1875-1905)</i>	143-177
Notes et documents	
Pierre COUDROY DE LILLE, <i>Vestiges de la chapelle des Feuillants de Bordeaux</i>	179-183
Jean-François FOURNIER, <i>Nouveaux éléments de la vie du sculpteur Jean Mahay (1647-1688)</i>	185-193
Pierre COUDROY DE LILLE, <i>Le château Malleret au Pian</i>	195-200
Georges DUFILLOT, <i>Deux artistes : Prosper-François-Irénée Barrigue de Fontainieu et Adolphe Barrigue de Fontainieu</i> ...	201-210
<i>L'archéologie girondine en 2008</i>	211-260
<i>In memoriam Guy Lacoste Lagrange</i>	261
<i>Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2009</i>	263-264
<i>Cercle numismatique Bertrand-Andrieu</i> <i>Procès-verbaux des séances de l'année 2009</i>	265-268